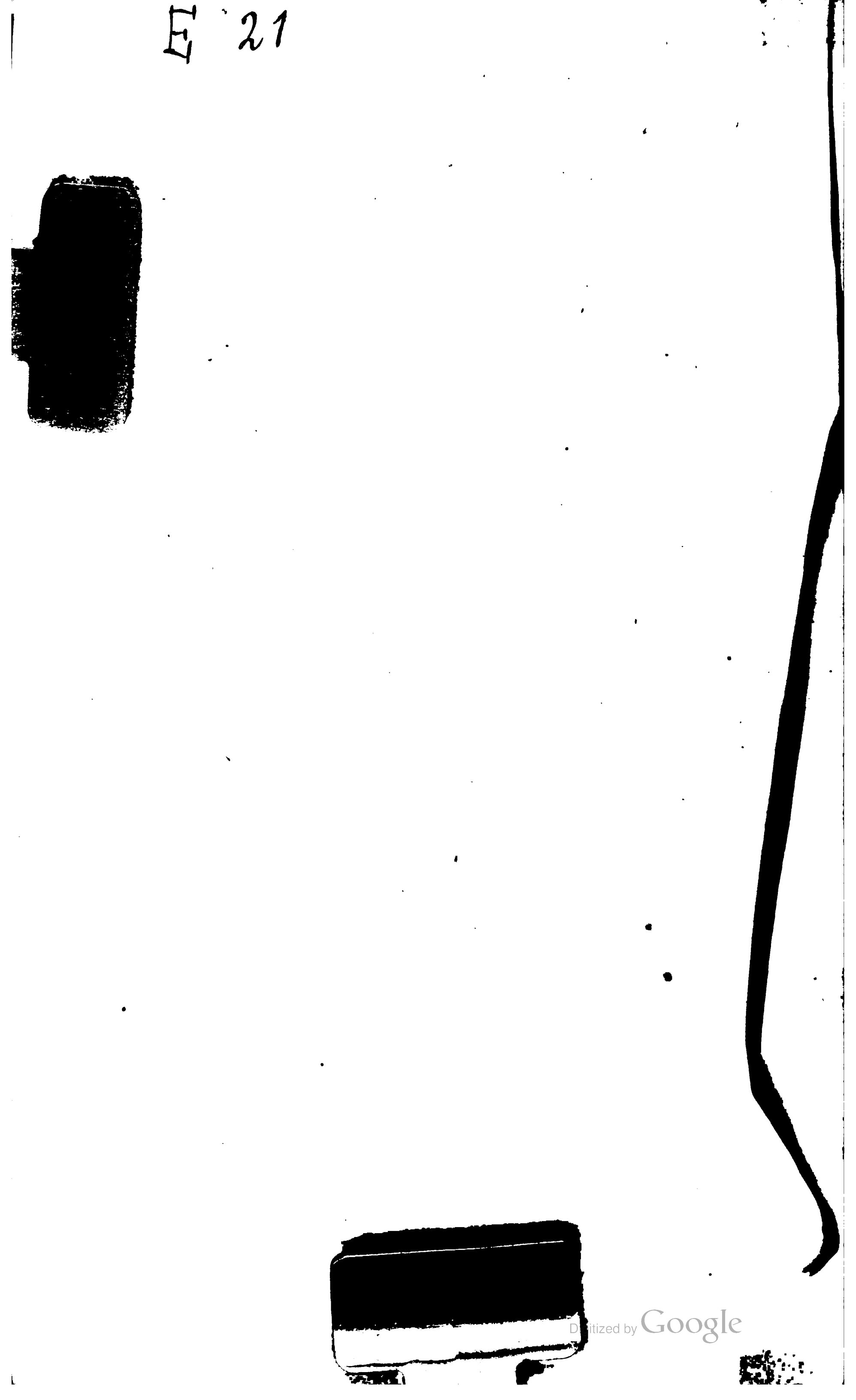



E 21
Digitized by Google



HISTOIRE

D'ESPAGNE.

TOME II.

Imprimerie de Guiraudet et Jouaust,
315, rue Saint-Honoré.

HISTOIRE
D'ESPAGNE,

DEPUIS L'INVASION DES GOTHS

JUSQU'AU COMMENCEMENT DU XIXme SIÈCLE;

PAR

M. ROSSEEUW SAINT-HILAIRE,

AGRÉGÉ SPÉCIAL D'HISTOIRE.

TOME SECOND.



PARIS,

F.-G. LEVRAULT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE LA HARPE, 81,

MÊME MAISON A STRASBOURG.

1837.

HISTOIRE
D'ESPAGNE.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

MAHOMET ET LE KORAN.

S'il était possible de raconter la lutte des deux Espagnes, arabe et chrétienne, abstraction faite de l'histoire antérieure des deux peuples et de leurs institutions civiles et religieuses, nous n'aurions point à nous occuper de Mahomet ni du Koran ; mais l'histoire, ici comme partout, n'a de sens que pour qui la prend à son début : le fleuve ne se descend qu'à partir de sa source, et les événements, ainsi isolés de tout ce qui les explique, ne seraient plus qu'un effet sans cause, qu'une énigme sans mot.

Avant d'entamer le récit de la conquête, il est donc nécessaire de jeter un coup d'œil sur le caractère de la religion qui l'a ordonnée et du peuple qui l'a faite, et le seul aspect de la terre où tous deux sont nés nous révélera leur histoire. L'Arabie, antique berceau des religions et des races, est empreinte, comme la Judée sa sœur, de je ne sais quel cachet mystique de désolation et de triste grandeur ; comme la Judée c'est la terre des prophètes, et, bien qu'un Dieu n'y

soit pas descendu, c'est aussi la terre des miracles. Il existe une relation mystérieuse et profonde entre cette terre primitive, où le pied de l'homme ne laisse pas de trace, et ce culte si bien fait pour le peuple et pour le climat auxquels il fut destiné. La religion ici est un produit spontané du sol, une plante qui tient par mille racines à la terre qui l'a nourrie, et l'Arabie nous explique le Koran comme le Koran nous explique la conquête de l'Espagne.

Il est bien rare, nous l'avons dit déjà, que la destinée d'un pays ne soit pas écrite sur sa carte. Ainsi, l'on a cherché à retrouver dans la configuration de l'Asie, vaste et compacte continent, ramassé pour ainsi dire autour des hauts sommets de l'Hymalaya, cette tendance à l'unité, cette passive résignation au despotisme, qui la caractérisent. On eût pu en dire autant, et à plus juste titre, de l'Afrique, plus isolée, plus compacte encore, et formant à elle seule son monde à part, monde que la conquête n'a fait qu'effleurer, mais où l'homme n'en a pas été plus libre. L'Europe, au contraire, creusée par des golfes profonds, sillonnée d'îles et de péninsules, et découpée par la nature en sept ou huit états bien distincts, nous apparaît au premier coup d'œil comme le terrain nécessaire de la lutte d'où doit sortir la liberté humaine. Embrassez d'un regard ces trois parties du monde, vaste théâtre où s'est enfermée jusqu'au 16e siècle toute l'histoire de l'humanité, et vous savez d'avance le drame qui va s'y jouer: vous savez, en regardant l'Inde, d'où la liberté est partie; vous savez, en regardant l'Angleterre, où elle est arrivée.

Mais dans cette Asie, si une et si compacte, il est pourtant une région, aussi vaste à elle seule que la

moitié de l'Europe, et qui échappe à cette tyrannique unité : c'est de l'Arabie que nous voulons parler. Cette immense péninsule, enfermée par trois mers, et séparée du reste de l'Asie par les déserts que borne l'Euphrate, a certainement reçu de la nature des destinées distinctes de celles du continent de l'Asie, dont elle n'est qu'une annexe. Séparée de l'Afrique moins par l'étroit bassin de la mer Rouge que par la chaîne de montagnes qui borde la côte de l'Hedjaz, l'Arabie a toujours échappé à son action. Là aussi la conquête a pénétré quelquefois; mais elle s'est arrêtée, comme en Afrique, sur la lisière de ces sables brûlants, où le Bédouin seul peut trouver une patrie. Les Ethiopiens aux cheveux plats qui ont un instant habité cette lisière en ont bientôt disparu. Pareil au Scythe ou au Tatar des steppes glacées du nord de l'Asie, l'Arabe, grâce au désert, s'est toujours dérobé à la servitude. Les Mèdes, les Egyptiens, les Perses, les Romains eux-mêmes, ont successivement tenté la conquête de l'Arabie, et l'ont même effectuée en partie. « L'Yémen, dit Gibbon, a été subjugué par les Abyssiniens, les Perses, les sultans d'Égypte et les Turcs. Les cités saintes de Médine et de la Mecque ont été profanées par un conquérant scythe, et la province romaine d'Arabie, au nord de la péninsule, embrassait le désert même où Ismaël avait planté ses tentes. » Mais ici la servitude n'est que l'exception, et l'indépendance est la règle. Les armées et les flottes de tous les conquérants du monde ont pu cerner l'Arabie, mais elles ne l'ont jamais soumise.

Ses tribus, républiques nomades, sous la tutelle patriarcale d'un scheik, père et roi dans sa tribu, comme l'Arabe l'est dans sa famille, se sont partagé

les rares pâturages du désert, et ont gardé leur indépendance, même sous le joug des maîtres que l'Arabie a donnés au monde. Tour à tour tributaires plutôt que sujets de la Perse, des khalifes et des sultans, leur soumission n'a jamais été que nominale, et la liberté, bannie de l'Asie, s'est réfugiée dans cet étroit coin de terre, où l'homme a trop peu de besoins pour craindre d'être jamais asservi.

Le malheur de l'Arabie, comme de tous les pays soumis à la loi de l'islam, malheur qui tient à sa situation même sur le globe, c'est d'être toujours restée en dehors du grand mouvement politique et intellectuel dont l'Europe est le centre. Comme la Scythie, l'Arabie s'est tenue à l'écart de l'histoire ancienne. Carthage d'un côté, Rome de l'autre, lui fermaient le monde; elle a laissé tous ces vieux peuples descendre avant elle dans l'arène et la remplir de leurs luttes. Elle a même laissé passer avant elle toutes les races du nord, pressées de s'étendre sur cette portion de notre hémisphère qui leur appartient depuis le Danube jusqu'aux Pyrénées : comme si quelque chose lui disait que sa place était aussi marquée sur le globe, et qu'aux Arabes était le midi comme aux Scythes le septentrion.

Mais, quand l'heure de la conquête est enfin venue, on sait avec quelle prodigieuse rapidité les hordes de l'Yémen se sont répandues sur le monde; l'immense commerce de l'Arabie avec l'Afrique et l'Asie, qu'elle touche par ses trois mers, leur en ouvrait déjà le chemin. Mais aussi, il faut le dire, la position toute centrale de l'Arabie, continent à part au milieu des trois continents qui l'entourent, servait merveilleusement ses instincts de conquête. La Perse, l'Égypte et l'Asie

mineure, trois des plus riches débris de l'ancien monde, étaient à sa portée et pour ainsi dire sous sa main. La race d'Ismaël, disséminée d'une part, sous le nom de *Bédouins*, depuis Alep jusqu'aux frontières de l'Inde, et mêlée de l'autre aux Berbers, depuis l'Egypte jusqu'aux colonnes d'Hercule, s'était d'avance frayé une double voie pour la conquête, et l'analogie des mœurs préparait celle des lois et de la religion.

En effet, qui comprendrait, sans cette similitude constante de mœurs et de climat, que l'Arabe rencontra partout, depuis l'Euphrate jusqu'au Guadalquivir, la propagation si merveilleusement rapide de cette religion née dans un recoin oublié des déserts de l'Arabie, et qui se trouve, après la mort de son fondateur et sous ses successeurs immédiats, régner à la fois sur la Perse, l'Egypte, la Syrie, l'Afrique, une partie de l'empire d'Orient, et enfin sur l'Espagne tout entière. Les pacifiques conquêtes du christianisme, œuvre de lente persuasion et de prosélytisme moral, ne peuvent soutenir aucune comparaison avec cette conquête, ailée pour ainsi dire comme la jument Borak, et qui comme elle parcourt le monde avec le bruit de la foudre et le vol rapide de la pensée. Le caractère tout spécial de cette grande révolution religieuse, la plus prompte, la plus complète et la moins disputée que fut jamais, c'est d'être essentiellement militaire. L'islamisme, obligé, comme Rome naissante, de préluder à la conquête de l'univers par celle de quelques bourgades, dont la soumission ne lui coûta guère moins; en est réduit à faire du courage un article de foi et à prêcher par le glaive, à défaut de la parole. Dieu dicte, Gabriel écrit, et Mahomet com-

lui, il ne reste plus à ses disciples qu'à croire et à combattre comme lui.

Aussi, voyez, à mesure que diminue la résistance et que s'étend le cercle d'influence de l'islam, les pacifiques méditations du prophète se changer en ambitions mondaines, et son ardeur de prosélytisme en ardeur de conquêtes. Exalté par l'opposition haineuse et sceptique des habitants de sa cité natale, la Mecque, l'esprit guerrier vient au farouche législateur avec le sentiment de sa force; à ses préceptes de mansuétude toute chrétienne succèdent des paroles de vengeance et de haine. De là ces préceptes contradictoires, dont les uns semblent dérobés aux pages les plus touchantes du Nouveau Testament, comme : « La prière porte le fidèle à la moitié du chemin vers » le ciel, le jeûne à la porte même du Très-Haut, » et l'aumône l'y fait entrer »; les autres, au contraire, empreints du génie austère et impitoyable qui respire dans quelques pages du livre de la foi juive : « Le glaive est la clef du ciel et de l'enfer. Une goutte » de sang versée pour Dieu, une nuit sous les armes, » sera comptée comme deux mois de jeûnes et de » prières. »

Nous avons cité ces deux versets, parce qu'ils résument le Koran tout entier, avec sa double inspiration et son double caractère. Au christianisme il a pris ses vertus douces et dévouées, sa merveilleuse théorie de la puissance des bonnes œuvres et de la prière, et jusqu'à cette sublime tolérance qui borna peut-être les conquêtes religieuses de l'islam, mais pour étendre ses conquêtes politiques. Au judaïsme il a emprunté ses lois civiles d'abord, puis sa haine et son mépris de l'étranger, sa foi exclusive et ja-

louse, sa soif de butin, son Dieu de vengeance et de colère.

Mahomet, replié sur lui-même pendant quinze ans dans cette solitude féconde du mont Hara, où il couvait l'avenir de l'islamisme, avait formé l'audacieux dessein de réunir sous un même symbole le juif, le chrétien, et l'Arabe idolâtre. Et en effet, jamais, en apparence du moins, les circonstances n'avaient été plus favorables.

L'Arabie, à cette époque, était peuplée, aux dépens de l'empire grec, de chrétiens proscrits pour de misérables querelles de religion et de dogme. La liberté de conscience acquise aux étrangers sur ce sol hospitalier y avait attiré les débris des sectes schismatiques que l'Église orthodoxe rejetait de son sein. L'Yémen surtout les avait accueillis, et l'Évangile régnait avant Mahomet sur cette partie de la péninsule. Les juifs, bien plus nombreux encore en Arabie depuis leur exil de la terre sainte, et unis à la famille arabe par le souvenir du patriarche Heber, souche commune des deux races, y avaient importé avec leurs richesses et leur industrie la notion féconde de l'unité de Dieu, et la Bible et l'Évangile, depuis longtemps traduits en arabe, étaient respectés même du Bédouin idolâtre. Ainsi l'Arabie avant Mahomet était mûre pour l'unité de Dieu, et l'habile imposteur, frappé du déclin et de la corruption du christianisme, et de l'impuissance de la religion juive à fonder une organisation politique de quelque valeur, conçut le projet de les fondre tous deux dans un culte nouveau, mieux approprié au climat et aux mœurs du peuple auquel il le destinait.

« Il n'y a jamais au monde, a dit quelque part

» Mahomet, qu'une vraie religion; quand elle est » négligée ou quand elle se déprave, Dieu envoie un » prophète pour la renouveler et la présenter aux » hommes sous une autre forme. » Ce peu de mots nous révèle toute la pensée du prophète législateur. L'unité de Dieu, attestée au monde sur la parole de Mahomet; une foi simple et austère, mais qui n'excluait ni les pompes de l'imagination ni les gloires et les profits de la conquête; une tolérance habilement calculée et qui ne se démentit pas même après le triomphe, tels furent les liens communs qu'il voulut donner à tous ces peuples et à toutes ces religions que le dieu de l'islam appelait sous sa loi.

Mahomet échoua dans son projet; mais il est beau de l'avoir tenté! il est beau d'avoir voulu, homme impuissant et fragile, doter le monde de cette unité religieuse que l'Evangile même n'a pas pu lui donner. L'illusion était permise d'ailleurs à l'homme qui, dans le cours d'une vie à peine arrivée à sa limite ordinaire, avait préparé les voies à la conquête de la moitié du monde connu, et put, comme le législateur des Hébreux, apercevoir cette terre promise où il ne lui était pas donné d'entrer.

Mais l'œuvre était trop grande pour qu'il fût donné à un homme de l'accomplir: le rédacteur du Koran n'avait pas serré d'assez près, dans ses emprunts à la Bible, les traditions superstitieuses des juifs pour se faire accepter d'eux comme leur messie vainement attendu; et le christianisme, bien que déchu de son ancienne austérité, triomphait avec raison de l'unité plus vieille de son Dieu, et de la haute supériorité morale de sa loi sur cet amas confus de textes et de préceptes contradictoires, débris indigestes de

religions mises au pillage, sans autre méthode que le caprice ou l'intérêt momentané du législateur.

Pour atteindre à cette unité gigantesque qu'il voulait imprimer au monde, le Koran, jugé dans son influence purement morale et religieuse, n'est pas une œuvre assez parfaite pour un livre descendu du ciel, il participe trop des passions et des faiblesses de l'humanité; pour un code rédigé de main d'homme, sa sphère d'action est trop restreinte. Produit d'un cerveau échauffé par les feux du désert, c'est aux fils seuls du désert que la loi de Mahomet s'adresse, en divinisant leurs sensuels appétits et leurs inflammables colères. Otez le désert qui l'a inspiré, et le Koran n'est plus compris. Il a sur notre globe, si variable dans ses températures morales, son degré de latitude qu'il ne peut pas dépasser; bien inférieur en ceci au christianisme, qui, inflexible dans la règle et souple dans les applications, a toujours su plier sa haute et indulgente morale aux exigences diverses des races et des climats.

Considéré, au contraire, sous son point de vue politique, comme le code de la conquête, comme le *livre du glaive*, le Koran nous apparaît là dans sa véritable supériorité. Rien n'est mieux combiné que ce mélange de piété militante et de fervent prosélytisme pour exalter les imaginations de ces enfants du désert, auxquels il faut, pour prix d'une vie de dévoûment et de combats, un paradis tout embaumé de femmes et de parfums [1]. La sombre doctrine de la prédestination, qu'aucune religion n'a acceptée aussi franchement, est admirablement calculée pour leur

[1] Voyez Pièces justificatives, n° 1.

inspirer ce mépris hautain de la vie sans lequel on n'ose rien de difficile ni de grand. Tout, jusqu'à la tolérance intéressée que prescrit le Koran envers les infidèles, auxquels il permet de conserver leur foi moyennant un léger tribut, tend à assurer l'empire de la religion nouvelle par la terreur, par l'intérêt, par la reconnaissance même, à défaut de la persuasion.

Mahomet crut-il à la réalité de sa mission? On serait tenté de le penser quand on voit la foi ardente et implicite qu'il inspire à tous ceux qui vivent dans sa familiarité, et sont les confidents forcés de ses faiblesses. Dans cette double et bizarre vocation d'apôtre armé du glaive, Mahomet, s'il est permis de lire dans les profondeurs de ces caractères qui ont emporté avec eux leurs secrets, Mahomet dut croire au moins à sa mission terrestre de conquérant et de législateur, et avoir foi en lui-même, comme tous les hommes qui ont pesé de quelque poids dans la balance des destinées humaines. D'ailleurs, à défaut d'autres preuves, l'opiniâtre persévérance du fondateur de l'islam atteste sa conviction : d'où lui viendrait sans cela tant de courage contre les obstacles, tant de confiance dans le danger, tant de ressources après la défaite? La faiblesse de ses moyens disparaît pour lui devant la grandeur de son but : l'œil tendu sur ce but, il y marche appuyé sur cette indomptable volonté que rien ne peut abattre; « si la montagne ne veut pas » venir à lui, il va à la montagne »; les fraudes pieuses, les mensonges de détail, nécessaires pour dominer les hommes, ne sont pour lui que des moyens; la vérité est dans le but, dans la pensée qui le fait agir. Prophète, il n'est qu'un imposteur; conquérant

et fondateur d'une religion qui n'est qu'un système politique, il a changé la face du monde, et a su qu'il devait la changer.

Jugé sous le point de vue humain, Mahomet, hélas! il faut le dire, nous apparaît avec les faiblesses de l'humanité; ses vices comme ses vertus ne sortent point de la commune mesure, et ne vont qu'à taille d'homme : ce n'est ni l'énergique rudesse du législateur juif, ni la céleste charité du législateur chrétien, et cet homme qui a conversé avec Dieu ne se souvient guère du ciel dans les paroles qu'il lui prête; son langage est un emprunt comme sa foi : c'est la Bible moins la grandeur, et l'Évangile moins le pardon. Ce n'est pas lui qui se grandit jusqu'à Dieu, c'est Dieu qu'il fait descendre jusqu'à sa petitesse, en ravalant jusqu'à l'ignoble rôle d'entremetteurs de ses plaisirs les ministres des volontés du Très-Haut.

Son penchant effréné pour les femmes [1] lui fait dépasser les bornes que lui-même avait mises à la polygamie, comme un frein aux passions sensuelles des Arabes; la femme même de son fils adoptif n'est pas à l'abri de cet œil de concupiscence que le Koran défend au fidèle de jeter sur la femme de son prochain [2]. Mais qu'importe? Gabriel a un verset tout

[1] A la noce du prophète avec une de ses femmes, le père de la nouvelle mariée s'écrie tout haut, en dépit du respect qu'en sa qualité de fidèle croyant il doit à son gendre : « Ce chameau étalon est si lascif que son nez ne peut » être restreint par aucune muselière. » Voyez dans Gibbon, chap. L, la note sur les prouesses conjugales de Mahomet, qui rivalisent avec celles d'Hercule, et la singulière exclamation d'Ali, seul chargé d'ensevelir dans son linceul le corps du prophète.

[2] Zaid n'était pas à son logis. Or il arriva que l'apôtre de Dieu jeta les yeux sur Zeinab, sa femme, qui était ce jour-là très-négligée, n'ayant que sa chemise et un voile sur la tête. Elle était blanche comme l'albâtre et d'une beauté charmante, avec un naturel excellent entre toutes les femmes. Le prophète, ravi d'admiration, s'écria : « Dieu soit loué, qui change les cœurs et les

prêt à apporter du ciel, pour absoudre ses changeants caprices, et ce qui est défendu au vulgaire des croyants est permis au prophète ; Dieu même lui reproche d'avoir douté de son indulgence, et de n'avoir point usé assez largement du privilége qu'il lui accorde.

Ses célestes préoccupations ne lui font pas perdre le souci de ses intérêts terrestres : l'envoyé de Dieu fait le commerce jusqu'en Grèce avec une licence de l'empereur Héraclius. Mais soyons juste, alors qu'il s'enrichit, c'est pour les pauvres encore plus que pour lui ; sa main, toujours pleine, est aussi toujours ouverte ; il défend dans la vente des captifs de séparer l'enfant de sa mère ; et, si la charité du Koran est un emprunt à l'Evangile, le prophète cette fois prêche d'exemple aussi bien que de précepte.

Parfois aussi, dans sa vie privée, il arrive à la grandeur à force de simplicité : certes il est grand dans cette chaire de bois grossièrement taillée, ou sous ce palmier où il s'appuie pour faire entendre la parole de Dieu, pendant que ses disciples attentifs recueil-

tourne comme il lui plaît. », et il se retira sans en dire davantage. » (Gagnier, *Vie de Mahomet*, t. 1, p. 419.) Mais Zaïnab, qui l'avait entendu, conta la chose à son mari. Alors Zaïd crut devoir se séparer de sa femme pour servir ses intérêts et l'amour de l'apôtre de Dieu. Mahomet épousa Zaïnab sitôt que le terme du divorce fut expiré, et comme on murmurait sur ce que le prophète avait épousé la femme de son fils, il fit descendre du ciel le passage suivant du Koran pour se justifier. « Prophète, il t'est permis d'épouser les femmes que » tu auras dotées, les captives que Dieu a fait tomber dans tes mains, les filles » de tes oncles et de tes tantes, et *toute femme fidèle* qui te livrera son cœur. » Nous connaissons les lois du mariage que nous avons établies pour les » croyants. Ne crains point d'être coupable en usant de tes droits. Dieu est in» dulgent et miséricordieux. Tu peux au gré de tes désirs accorder et refuser » tes embrassements à tes femmes. Ta volonté sera leur loi. Tu n'ajouteras » point au nombre actuel (neuf) de tes épouses ; mais la fréquentation des » femmes esclaves t'est toujours permise. Dieu observe tout. » (Surat. 33, verset 36.)

lent jusqu'à la salive qui s'échappe de sa bouche, et que les ambassadeurs de la Mecque s'écrient : « Nous » avons vu les Chosroès de Perse et les Césars de By» zance; mais il n'est pas de monarque au milieu de » ses sujets qui soit puissant et respecté comme Ma» homet au milieu de ses compagnons. » Mais il nous semble plus grand encore lorsque, sous son humble toit, assis sur le sol nu, sans une natte même pour se reposer, il raccommode ses vêtements usés de cette main qui bientôt distribuera des empires.

Le croira-t-on, enfin, le conquérant de l'Arabie ne fut pas toujours étranger à celle de toutes les faiblesses humaines qu'on excuse le moins dans un conquérant et dans un prophète. A la bataille de Bedr, la première qui ait été autre chose qu'une maraude de Bédouins contre une caravane, et où Mahomet ait joué sa fortune et l'existence de l'islam, le prophète, nous dit Gagnier, voyant ses soldats enveloppés par un ennemi beaucoup plus nombreux, « fut » saisi d'une grande palpitation de cœur, suivie de » défaillance » qui ressemblait fort à de la peur. Il se réfugia avec Abou-beker, son disciple et son ami, dans une petite loge en bois (*umbraculum*), où il était sans doute à l'abri des traits, pour prier Gabriel de venir à son secours avec trois mille de ses anges. Mais là, reprenant bientôt ses esprits, il sent qu'il est perdu s'il donne à ses fidèles croyants le signal du découragement, et, sortant de sa cachette, il saisit une poignée de poussière qu'il jette en l'air, et, d'une voix de tonnerre, qui domine tout le fracas de la mêlée : « Que leurs faces, s'écrie-t-il, soient couvertes de confusion ! » Et l'ennemi, épouvanté,

croyant voir, l'épée haute, les anges que Mahomet invoquait, se disperser de toutes parts [1].

Tel est ce caractère complexe dont l'histoire jusqu'ici ne nous a guère montré qu'une face, mélange singulier de vices réprimés et de vertus acquises, dont la dissimulation fait le fond et l'enthousiasme la surface. Mahomet, en trompant les hommes, est, pour ainsi dire, dans son naturel. Cet homme, qui, au dire de ces vieux historiens, les seuls qui disent tout, parce qu'ils n'ont ni parti pris ni système, « ne regardait jamais personne en face », qui, au sein de sa famille, et jusque dans les bras de ses femmes, ne quitta pas le masque un instant, et ne dépouilla pas le prophète; qui gouvernait ses affaires de ménage comme les destinées de l'Arabie, avec un verset du Koran, et faisait descendre Gabriel du ciel pour ordonner à une de ses femmes de ne pas être jalouse d'une esclave préférée, soutient jusqu'à la mort le rôle laborieux qu'il s'est imposé. Mourant, il se traîne dans l'assemblée du peuple pour y mettre à nu sa vie, demander pardon à ceux qu'il a offensés, et payer trois dragmes à un créancier qui réclame, sur son invitation, une dette oubliée. Sur son lit de mort, il dicte encore la parole de Dieu, que déjà ses

[1] Mahomet, dans ses emprunts à la Bible et à l'Évangile, s'abstint constamment, et pour cause, d'en copier les miracles; mais la crédulité des fidèles n'y a rien perdu, et ses biographes ne les lui ont pas épargnés. On en trouvera un assortiment complet dans Aboulfeda, et notamment (t. I, p. 396, de Gagnier) une multiplication de dattes et de brebis qui ressemble fort au repas donné par Jésus sur la montagne. Mais ce qui ressemble beaucoup moins à l'Évangile, c'est la haine persévérante du prophète pour les juifs; c'est le massacre de sept cents de ces malheureux égorgés à la fois en présence de Mahomet, et par son ordre, sans compter ceux qu'il fait assassiner sous main par ses dévoués quand il n'ose pas s'en défaire autrement. C'est sans doute de cet exemple du prophète que s'autorisa plus tard le fondateur de la secte des Hassassins. (Voyez Michelet, t. II, p. 220.)

disciples ne reçoivent plus qu'avec défiance de ses lèvres affaiblies. Il converse tout haut avec les anges, et permet l'entrée de sa chambre à Azrael, l'ange de la mort, qui attend humblement avant d'entrer la permission du prophète, le premier et le dernier des hommes auquel il l'ait jamais demandée. Tel il a vécu, tel il meurt, comédien jusqu'au bout, maître de lui comme de son rôle, et croyant en lui, ne fût-ce que pour forcer les autres à y croire [1].

Quant au Koran, pour résumer le jugement que nous en avons porté, comme code religieux, ce n'est qu'une mauvaise contrefaçon de la Bible et de l'Evangile, qui porte l'empreinte de l'homme à chaque page; comme prédication de guerre et de conquête, jamais clairon plus belliqueux n'a sonné l'appel au combat, jamais vers de poète ou sermon d'apôtre

[1] Pour avoir une idée complète du caractère de Mahomet, il faut lire sa vie, non pas dans les historiens modernes, qui l'ont tous plus ou moins arrangée, mais dans Gagnier, vieil et honnête traducteur d'Aboulfeda, qui se contente de la raconter. Au milieu d'un fatras souvent indigeste, on trouvera des anecdotes fort curieuses. Je regrette que le défaut d'espace m'empêche de citer l'histoire d'Aiesha, femme de Mahomet, qui, dans une expédition où le sort l'avait désignée pour suivre le prophète, descend de son chameau pour chercher une parure qu'elle a perdue, reste en arrière de la caravane, et ne la rejoint que le lendemain, ramenée par un beau jeune homme, qui conduit respectueusement son chameau par la bride; là dessus, grand scandale des fidèles croyants, dont la langue sacrilége n'épargne même pas l'épouse du prophète, obligé de commander à Gabriel un verset du Koran tout exprès pour proclamer l'innocence d'Aiesha. (Voyez t. I, p. 443.) Il faut lire aussi (t. II, p. 74) l'épisode de la belle esclave, Marie l'Egyptienne, qui a l'honneur d'attirer les regards du prophète, et la maladresse de se laisser surprendre avec lui par Hafsa, sa légitime épouse. Mahomet, un peu confus, jure à Hafsa qu'il ne touchera plus sa servante, et se contentera des plaisirs permis qu'il peut goûter dans les bras de sa seizième ou dix-septième femme. Puis il se repent de son serment, et Gabriel, toujours complaisant, vient à propos du ciel pour l'en délier. Le prophète répudie Hafsa, et prend sans plus de scrupule Marie pour concubine, à la face des fidèles. Puis au bout d'un mois, quand il croit Hafsa suffisamment punie, il la reprend, tout en la faisant vertement admonester par Gabriel.

n'ont inspiré à ce point le mépris du danger et sanctifié la mort par le martyre; enfin, comme code social et politique, il nous frappe surtout par son insuffisance. Dans ce livre, qui contient à la fois un système religieux, une organisation politique et une législation civile et criminelle, tout est en germe et rien n'est développé; la marge y est partout laissée aussi large que possible au caprice du despote et à l'équité du juge. L'un heureusement corrige l'autre dans les mœurs de l'Orient, et ce sain instinct de justice naturelle qu'on trouve chez tous les peuples musulmans doit surtout être attribué à l'absence de lois écrites, et au droit sens du peuple, qui corrige et supplée les erreurs et les lacunes de la loi.

Du reste, pour bien juger le Koran, c'est à distance de son auteur qu'il faut l'envisager, et dans ses résultats lointains plutôt que dans ses conséquences immédiates. Un code comme une religion sont œuvre de lente et laborieuse gestation et ne portent leur fruit qu'à l'aide des siècles; et les brillants débuts de l'islam ne doivent pas nous aveugler sur les germes de dissolution qu'il contenait dans son sein. Sans doute l'éclat passager des deux khalifats de Damas et de Cordoue est dû à la vive impulsion donnée aux esprits par ces conquêtes presque fabuleuses, et par cette espèce de poésie brutale qui accompagne le rôle de la force. Le monde du Nord avait eu dans l'Evangile sa révolution religieuse, dans l'invasion des Barbares sa révolution sociale et politique; le monde du Midi eut tous les deux à la fois dans le Koran et dans Mahomet. Supérieure même en ceci aux conquêtes barbares, la conquête musulmane, comme celles de l'ancienne Rome, semble faire marcher à sa suite les

durables bienfaits de la civilisation, et vouloir indemniser les peuples des maux qu'elle entraîne après elle.

Mais un œil exercé ne s'y fût pas trompé, cette civilisation éphémère et factice portait avec elle son germe de mort : l'inflexible niveau que le Koran fait passer sur toutes ces têtes, avec sa triple unité, religieuse, monarchique et législative; l'absence de toute hiérarchie dans l'ordre religieux, comme dans l'ordre civil; un Dieu unique face à face avec la foi, comme un peuple d'esclaves face à face avec un maître; le pieux despotisme du kalifat, dans lequel viennent se concentrer tous les pouvoirs; son empire sans limite sur les propriétés de ses sujets, et sur leur vie, qui est aussi pour lui une propriété; le manque de loi écrite, et les caprices du maître vivant ajoutés pour commentaires aux caprices sanctifiés du maître mort; toutes ces causes, dont une seule eût suffi, se réunirent pour frapper d'immobilité et de mort morale les peuples soumis au joug de l'islam. Le premier élan de la conquête une fois arrêté, ils retombèrent sur eux-mêmes, et se retrouvèrent face à face avec la sainte tyrannie de leur loi, et avec les vices nombreux d'un état social fondé pour et par la conquête, où la paix c'était la discorde et où le repos c'était la mort.

Les Juifs l'ont assez prouvé : malheur aux peuples qui n'ont qu'un livre [1] et dont la vie sociale tout entière se résume dans ce livre, une fois écrit pour ne plus changer! Malheur à eux, car ils ne marchent plus, pas même pour reculer! Cloués à leur religion

[1] Les Arabes appellent les Juifs *le peuple du livre.*

stationnaire et à cette demi-civilisation pire que la barbarie, ils se résignent peu à peu, comme les Hindous, à leur immobilité sacerdotale, et voient passer les générations et les siècles sans emprunter d'eux ni un mouvement ni une idée ; alors ils se trouvent enfants, mais enfants hautains et ignorants, qui ne veulent rien apprendre, au milieu de ce monde, qui a marché tandis qu'ils s'arrêtaient ; ou plutôt leur enfance touche à leur vieillesse, dans cette vie incomplète qui n'a pas eu d'âge mûr ; et ils donnent au monde le triste spectacle de cette proscription morale d'un peuple isolé, comme les Juifs, au milieu des peuples qui le repoussent, ou de cette précoce décrépitude qui, depuis un demi-siècle, fait assister l'Europe aux funérailles de l'empire ottoman[1].

Ce coup d'œil jeté sur le berceau de l'islam était nécessaire : comment, sans comprendre Mahomet, aurions-nous compris la conquête de l'Espagne? Et,

[1] Il suffit de rappeler les impuissants efforts que Mehemet Ali et Mahmoud font en ce moment pour civiliser l'Égypte et la Turquie. Maîtres absolus des biens, de la vie, et presque du libre arbitre de leurs sujets, ces despotes civilisateurs leur imposent le progrès au nom du même code qui naguère leur imposait l'immobilité. Mais le vieil esprit de l'Islam résiste à cette tardive réaction des idées et des mœurs de l'Occident sur l'immobile Orient. Tout bon Musulman, beaucoup meilleur logicien que Mahmoud ou que Mehemet, a compris bien vite que ces belles réformes, dont Amurath et Mahomet II avaient su si bien se passer, ne tendaient à rien moins qu'à destituer le Koran, et à mettre la Turquie à la queue de l'Europe, au lieu de la laisser à la tête de l'Asie.

Du reste, malgré le point de vue trop commercial d'où Mehemet envisage la régénération du peuple arabe, c'est à lui pourtant qu'appartiendra la gloire d'avoir commencé ce grand œuvre. Depuis la conquête de l'Égypte en 1517 par le sultan Selim, et la chute des soudans mamelucks, turbulents héritiers de la gloire et du trône des khalifes, la race arabe n'avait pas eu à vrai dire d'existence politique. Mehemet lui en a rendu une et semble vouloir recommencer la vieille et sanglante lutte du khalifat avec l'empire ottoman. Des destinées nouvelles s'ouvrent pour la race arabe ; mais encore une fois, pour y arriver, le plus grand obstacle, le plus redoutable ennemi, ce n'est pas Mahmoud, c'est le Koran.

dans cette lutte inégale et sitôt consommée, n'aurions-nous pas désespéré de la race gothique et de sa fortune, si le christianisme comparé au Koran ne nous eût garanti pour elle un avenir de régénération et de durée? C'est qu'en effet, dans ces deux livres, si ressemblants et pourtant si divers, était écrite la destinée des deux peuples : d'un côté, foi ardente et farouche, élan irrésistible de prosélytisme et de conquête, force devant laquelle tout plie et s'écarte, comme pour la laisser se fondre et s'épuiser d'elle-même; de l'autre, une foi patiente et reposée, opiniâtre dans l'adversité, confiante dans le péril; un Dieu qui ne prêche pas la conquête, mais qui permet la résistance dans une cause juste et sainte; une loi écrite, mais qui ne prétend pas se substituer à toutes les lois, et qui, confinée dans le monde moral sans envahir le monde politique, fixe l'immobilité dans le dogme et laisse le progrès dans la société. Mettez ces deux religions aux prises, et, à ne les juger que sous le point de vue terrestre, abstraction faite de leur vérité absolue, il est facile de prédire celle qui doit durer. L'islamisme, arrivé tout d'abord à l'apogée de sa force, n'a plus qu'à décroître. La conquête arabe, une quand elle se répand sur l'Espagne, tend sans cesse à s'éparpiller, et finit par tomber en poussière. Les germes de la monarchie espagnole, éclos dans les montagnes de Léon, commencent par le morcellement et finissent par l'unité : Pélayo aboutit à Charles Quint et à l'empire du monde; Thareck à Boabdil et à la chute de Grenade!

CHAPITRE II.

CONQUÊTE DE L'ESPAGNE.

Lorsque Aboubeker, le premier khalife élu après Mahomet, remit à Yezid le commandement de ses armées et l'envoya conquérir la Syrie, voici les paroles qu'il lui adressa : « Yezid, je te confie la conduite de cette sainte guerre et de cette armée de fidèles croyants ; garde-toi de les opprimer, de les traiter avec hauteur ni dureté ; songe que tous sont musulmans ; rappelle-toi que sous tes ordres marchent des chefs expérimentés, consulte-les dans les occasions difficiles ; ne présume pas trop de ton jugement, et tâche d'agir toujours sans précipitation et sans vaine témérité ; sois juste avec tous, car sans justice point de prospérité. Et vous, soldats du prophète, lorsque vous rencontrerez l'ennemi, montrez-vous dignes descendants d'Ismaël ; suivez vos bannières, obéissez à vos chefs ; ne tournez pas le dos devant l'ennemi, car vous combattez pour la cause de Dieu. Ne cédez pas à de vils désirs, et ne vous laissez pas abattre par le nombre de vos adversaires. Si Dieu vous donne la victoire, n'en abusez pas ; ne souillez pas votre épée du sang des vaincus, ni des enfants, ni des femmes, ni des vieillards. Sur le ter-

ritoire de l'ennemi, ne coupez pas ses arbres[1], ne détruisez pas ses palmiers ni ses fruits, ne saccagez pas ses champs ni ses maisons; mais prenez de ses biens et de ses troupeaux autant que vous en aurez besoin; ne détruisez chose aucune sans nécessité; occupez les cités et les forteresses et démolissez celles qui peuvent servir de refuge à vos ennemis. Traitez avec compassion ceux qui se rendent et qui s'humilient, et Dieu vous traitera aussi avec miséricorde. Opprimez les superbes et les rebelles, et ceux qui sont infidèles aux traités; qu'il n'y ait ni fausseté ni équivoque dans vos conventions avec l'ennemi; soyez toujours fidèles et loyaux avec tout le monde, et maintenez constamment votre foi et vos promesses. Ne troublez pas le repos des moines et des solitaires, et ne détruisez pas leurs demeures; mais frappez de mort l'ennemi qui vous résiste. »

Ces paroles si nobles et si touchantes, qui résument le Koran tout entier, avec ce mélange d'ardent fanatisme, de rigide équité, et de chrétienne mansuétude, qui le caractérise, semblent avoir été le mot d'ordre de la conquête de l'Espagne. Et en effet, en mettant le pied sur ce seuil de l'Europe et de la chrétienté, l'islamisme avait besoin de s'armer non seulement de toutes ses forces, mais de toutes ses vertus. Partout où la loi de Mahomet n'avait eu à lutter que contre les grossières superstitions du sabéisme et de l'idolatrie, en Egypte, en Perse, en Arabie, les convictions comme les empires avaient cédé devant elle :

[1] Les Espagnols, qui ont emprunté tant de choses aux Arabes, se gardent bien d'obéir au précepte d'Aboubeker. On dirait qu'ils ont, à l'inverse des Arabes, déclaré la guerre aux arbres, si rares aujourd'hui dans tout le centre de la Péninsule.

la conquête matérielle s'était accrue de tout l'élan et de toute la vitesse que lui prêtait la conquête morale. Mais partout aussi où le culte nouveau, emprunt bâtard aux deux seules religions qui méritassent ce nom sur la face du globe, se heurte aux dogmes plus compactes de la Bible et de l'Evangile, sa force d'action diminue de moitié, du jour où il lui faut renoncer à convertir ceux qu'il a vaincus. Les conquérants de l'Egypte et de la Syrie ont beau prêcher la loi de l'islam aux innombrables juifs qui habitaient ces deux pays, antiques berceaux de leur culte, la vieille ténacité de la race hébraïque résiste à la double séduction de l'intérêt et de la peur, qui lui conseillent l'apostasie. Il n'est pas jusqu'aux Grecs du bas empire, amollis comme ils l'étaient par les délices de Bysance, et qui ne savent plus se passionner que pour les courses de leur hippodrome et les arguties de leurs conciles, qui ne retrouvent, en face d'une religion rivale, leur énergie, depuis long-temps perdue. On s'étonne de voir cette race avilie, cette nation de moines et de cochers, défendre pied à pied avec un héroïque courage le nord de l'Afrique contre la conquête arabe, et s'allier aux Berbers pour repousser l'islamisme au nom du Christ, comme ceux-ci au nom de leurs faux dieux. Vaincus enfin après une lutte longue et opiniâtre, ils se replient sur Bysance en abandonnant à regret aux Arabes le riche littoral de l'Afrique, ou se laissent stoïquement massacrer dans les murs de Carthage, relevés par eux, plutôt que de racheter leur vie par une apostasie[1].

[1] Suivant Conde, beaucoup de chrétiens d'Arzyle, de Tétuan et de Tanger, embrassèrent aussi la loi de Mahomet. Il est probable que ces chrétiens étaient des Berbers convertis par les Grecs.

Mais les Romains et les Grecs n'avaient jamais été que des étrangers sur ce sol balayé par tant d'invasions, terre de passage où les haltes de la conquête n'ont jamais été bien longues. Au milieu de ces tribus errantes, sur lesquelles la civilisation n'eut jamais de prise, et qui semblent fuir devant elle de toute la vitesse de leurs chevaux, leur seul empire avait été celui de la force. Vainqueurs et vaincus n'avaient pas pour les rapprocher cette homogénéité profonde de penchants, d'habitudes, de souvenirs, qui régnait entre les Arabes et les Africains et qui fraya le chemin à la conquête. Les indigènes du nord de l'Afrique se divisaient alors, comme aujourd'hui, sur ce sol où rien ne change, en deux races distinctes, bien qu'inégales en étendue et en puissance. La première, les *Schellouhs*, dont les mœurs sont à peu près les mêmes que celles des Berbers, mais dont la langue est différente, était confinée dans les territoires de Fez et de Maroc. L'autre, les *Berbers*, occupait dans toute sa longueur la chaîne de l'Atlas. Mais avant d'étudier l'histoire de la dernière de ces races, constamment mêlée aux annales de l'Espagne arabe, il est à propos de dire un mot de la nature du sol qu'elle habite.

Quoique le nom de *el Magreb* (l'occident) se trouve souvent donné par les Arabes à l'Afrique tout entière, cependant il s'applique plus spécialement à cette longue lisière de terrain qui s'étend au nord de l'Afrique entre la Méditerranée et l'Atlas[1]. Le système de l'At-

[1] El Kartas (*Histoire de Mauritanie*, traduite en allemand par Dombay) divise le Magreb en trois parties: 1° *Magreb elaksa* (l'occident extrême), de Tlemcen à Maroc; 2° *Magreb el ausat* (l'occident du milieu), de Tlemcen à Bougie;

las est tout à fait distinct de celui des vastes plateaux qui occupent le centre de l'Afrique. A l'inverse du plateau central de l'Espagne, dont la pente est vers l'ouest, et dont tous les grands fleuves, sauf l'Ebre, courent à l'Océan, celui de l'Atlas a sa pente vers l'est. Cette longue et étroite chaîne, véritable barrière opposée par la nature aux vagues de la mer, d'un côté, et aux vagues sablonneuses du désert, de l'autre, a si peu de profondeur que, vue de profil, suivant Humboldt, elle dut apparaître aux navigateurs grecs comme une colonne qui supportait le ciel (Κίονα τοῦ ὀυρανοῦ).

Toute la côte nord-ouest de l'Afrique se rapproche, par sa structure géologique, ses végétaux, ses animaux et son climat, de la côte d'Espagne, dont elle a été séparée par quelque convulsion du globe. A voir ces deux rivages du haut des monts de Tarifa, la parenté est frappante; on dirait un canal gigantesque creusé de main d'homme entre les deux continents, et la fable d'Hercule qui les sépara, dit-on, devient presque une réalité.

Nous n'avons pas à nous occuper des *Schellouhs*, qui ne touchent pas à l'histoire de l'Espagne; quant aux Berbers, leur nom, corruption évidente de celui de *barbarus*, désigne les indigènes de l'Atlas, depuis les frontières de l'Egypte jusqu'au détroit de Gibraltar, et depuis la Méditerranée jusqu'au pays des nègres [1]. Les traits caractéristiques de cette race, qui n'a jamais été asservie, sont : le teint olivâtre, le nez droit, les lèvres minces, le visage rond. Tous ces

3° *Magreb el adna* (l'occident le plus proche), de Bougie au pays de Barcah. C'est *Africa* des Romains et l'*Afrikia* des Arabes.

[1] Voyez Reinaud, *Histoire des invasions musulmanes en France*, p. 232.

traits, excepté le dernier, tracent une ligne de démarcation profonde entre eux et des nègres, qui appartiennent évidemment à une race différente. Avant la conquête arabe, les Berbers étaient partagés entre le christianisme, le judaïsme, le culte du feu[1], l'idolâtrie, et le sabéisme ou le culte des astres. Même après cette conquête, une bonne partie d'entre eux continua à professer ces religions diverses; et ce ne fut que long-temps après la soumission de l'Afrique que toute la race berbère embrassa l'islamisme. A l'époque même de l'invasion en Espagne, il s'en fallait de beaucoup que tous les conquérants fussent des sectateurs de l'islam : on comptait dans leurs rangs des juifs, des chrétiens, et des idolâtres; il s'y rencontrait aussi des païens du nord et de l'est de l'Europe, des captifs germains et slaves, et jusqu'à des chrétiens d'Italie et des bords de la Méditerranée; car les Arabes recrutaient dans leurs expéditions tous les prisonniers de guerre qui voulaient servir avec eux. Nous voyons dans l'histoire d'Italie[2] que les Grecs et les

[1] Salluste (*Vie de Jugurtha*) rapporte, d'après des traditions du pays, recueillies par Hiempsal, que des Mèdes, des Perses, des Phéniciens et des Arméniens, conduits par Hercule, à une époque reculée, s'établirent en Afrique. On peut en conclure qu'ils y importèrent avec eux le culte des mages. Le nom de *Madjous*, *Magus*, *Magog*, donné par les Arabes aux Berbers non convertis, semble militer en faveur de cette assertion. Enfin les mêmes noms donnés aux pirates normands par les Arabes, et aux anciens Goths par Isidore de Séville, se lient également à la tradition antique qui donne l'Asie pour berceau aux habitants primitifs de la Scandinavie. (Voyez t. I, p. 130.) Procope (*Histoire des Vandales*) parle d'une inscription trouvée de son temps en Berberie, et ainsi conçue : « Nous sommes ceux qui avons fui devant le brigand Josué, fils de Noun. » Procope rappelle aussi le combat d'Antée, *fils de la terre*, contre Hercule *l'étranger*. L'allégorie ici est facile à saisir.

[2] Le pape Zacharie, en 750, rachète aux Vénitiens des enfants qu'on allait emmener de Rome pour les vendre aux infidèles. Son successeur fait brûler à Civita-Vecchia quelques bâtiments grecs qui se livraient au même trafic.

Juifs enlevaient en Italie des enfants chrétiens, qu'ils vendaient ensuite aux Arabes. Ceux-ci élevaient les enfants dans la loi de l'islam; mais ils respectaient la foi des adultes, fidèles au précepte de Mahomet: « Ne » faites pas violence aux hommes à cause de leur « foi. » Souvent aussi une partie des populations vaincues s'enrôlait sous leurs drapeaux.

Quant à l'origine des Berbers, elle se perd dans la nuit des temps et dans les fables dont toutes ces tribus errantes aiment à entourer leur berceau. Voici quelques unes des traditions que nous avons recueillies à ce sujet. Nous lisons dans le *Livre des perles*[1] que « les enfants de Cham, ayant fait la guerre aux enfants de Sem, furent forcés de s'enfuir au fond du *Magreb*, près le pays des nègres. La partie maritime du *Magreb* (le nord de l'Afrique) était alors habitée par les *Alafrandjs* (les Franks, c'est-à-dire les Européens) et les Africains. Une partie des enfants de Cham resta cependant en Syrie jusqu'au temps du prophète David; ils étaient régis par des rois qui s'appelaient tous *Goliath*, comme les Pharaons en Egypte. Lorsque David eut tué le Goliath, roi des Berbers, il fit sortir ces peuples du pays de Chanaan, et les fit transférer dans le Magreb. Ils s'établirent alors dans les pays connus aujourd'hui sous les noms d'*Afrikia* (tout le nord de l'Atlas, depuis Cairwan jusqu'à Barcah) et de *terre de Zab* (au sud

[1] Le *Livre des perles*, ou *Abrégé de l'histoire universelle*, par Shehabeddin Ahmed el Mokri al Fassy. L'extrait qu'on va lire est emprunté au savant travail de M. Sylvestre de Sacy, inséré dans les *Extraits des manuscrits de la Bibliothèque royale*, in-4°, t. II, p. 154. Il ne faut pas confondre cet Ahmed el Mokri avec Ahmed el Makari dont Lembke s'est surtout servi dans ses travaux sur l'Espagne arabe. Le manuscrit original est à la Bibliothèque royale de Paris, et n'a jamais été dans la possession de Condé.

de l'Atlas, derrière Alger); leur manière de vivre était alors ce qu'elle est aujourd'hui. Les indigènes demeuraient dans des villes, et les Berbers sous des tentes dans les parties les plus habitables du désert, où ils se livraient au commerce. Les Franks ne purent jamais les chasser du Magreb. Ils avaient des chefs, des rois et des prêtres, et soutinrent de grandes guerres. »

Suivant Abdelbarr, dans son *Traité des généalogies*, écrit vers l'an 1450, Mahomet avait prédit que les Berbers embrasseraient l'islamisme et se confondraient avec sa race. Après la conquête d'Egypte, sous le khalifat d'Omar, six Berbers, les cheveux et la barbe rasés, vinrent trouver le wali d'Egypte, qui, ne sachant que faire d'eux, les envoya au khalife Omar. Ils demandèrent à embrasser l'islam; ils dirent qu'ils descendaient de Mazig, et que le caractère de leur race était d'aimer les chevaux et de haïr les villes, et de ne pas placer de signes sur les chemins pour guider les voyageurs. — Allah est grand! s'écria alors Omar: car je me souviens qu'étant un jour auprès du prophète, je regardais en pleurant le petit nombre de troupes qui le suivaient, et le prophète me dit: « Ne pleure point, Omar; Dieu nous donnera pour défenseur un peuple qui habite le Magreb, qui n'a ni villes, ni places fortes, ni marchés, et qui ne place point de signes sur les chemins. » Louange à Dieu! ajouta-t-il, qui m'a fait la grâce de voir des hommes de cette nation. Et il les combla d'honneurs et de présents.

Les Berbers, divisés, suivant Leo l'Africain, en plusieurs branches ou lignées, restèrent toujours maîtres du Magreb. Ce pays s'étend depuis la mer de *Kolzoum* (mer Rouge) et l'Arabie Heureuse jusqu'à l'océan Oc-

cidental; il se nomme *Djezirat almagreb* (l'île de l'occident), car il est entouré par la mer; il ne tient au continent que par l'isthme de Suez, et au midi et à l'ouest il est borné par l'*océan Ténébreux*, dont Dieu seul connaît les limites; au nord il a pour bornes la mer de *Kham* (la Méditerranée), par où les Franks viennent dans la terre sainte.

De toutes ces traditions, à peu près unanimes, il résulte que les Berbers venaient de la Syrie ou de l'Egypte, mais, à coup sûr, de l'est. Cet un fait de plus à ajouter à tous ceux qui établissent ce vaste courant d'émigration qui entraîna de l'est à l'ouest toutes les populations primitives du monde. Du reste, si nous avons insisté plus long-temps sur l'origine des Berbers que sur celle des Arabes, c'est qu'elle est moins connue; c'est qu'aussi il nous importait d'établir entre ces deux races, ennemies aussi souvent qu'alliées, les points de dissemblance plus encore que les points de contact. Quant à leur langue, elle était et est encore distincte de l'arabe, avec laquelle elle offre pourtant beaucoup de rapports[1].

Le berber se parle depuis l'océan jusqu'à l'Egypte; il emprunte à l'arabe ses termes de religion et d'art et ses mots abstraits. Les mots de *ville*, de *vague* et de *mer*, manquent dans cette langue, comme si le peuple qui la parle avait eu besoin de l'étranger pour lui enseigner à la fois le mot et la chose.

Outre leurs noms de *Berbers*, que leur ont donné les Arabes, et celui d'*Amazyghs* ou nobles, qu'ils se

1. Suivant Reinaud, plusieurs tribus arabes de l'Yémen, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, chassées par les Éthiopiens, cherchèrent un asyle en Berberie. Ces Yéméniens parlaient une langue mêlée d'hébreu, de phénicien et de grec.

donnent à eux-mêmes, et qui répond aux *mazyces* des Grecs et des Romains, les habitants du Magreb partagent avec les Arabes et les Musulmans, dans les chroniques chrétiennes, le nom de *Sarrasins* (*Sarraceni*, Σαρακηνοι), nom inconnu aux Arabes. On a beaucoup disputé sur l'étymologie de ce nom, qui, appliqué aux Bédouins de l'Arabie Pétrée et de l'Euphrate, signifie, dit-on, par rapport aux Bédouins de l'Afrique, les Orientaux (*al Sharky*); il est cependant plus probable qu'il vient du mot arabe *sahravi* (pasteur), de *sahra* campagne ou désert, et non, comme on l'a dit, de *saraca* (*voler*) [1]. Enfin, sous le nom antique de *Maures* on désigne d'ordinaire les habitants des villes du littoral, les anciens *Mauritani* de Salluste; mais les indigènes ignorent ce nom comme celui de *Sarrasins*, que les étrangers leur donnent [2]. Ils nom-

[1] Étienne de Byzance en donne une autre étymologie : Σάρακα χωρα Αραβιας μετα τους Ναβαταιους, οἱ οικουντες, Σαρακηνοι. Le nom de Bédouin vient lui-même de *bedas*, vivre en plein air, d'où *bedouy*, celui qui vit en plein air.

[2] D'après les classifications vulgaires, dit Davezac (article ALGER dans l'*Encyclopédie pittoresque*), les Berbers ou Cabayles comprennent la masse de tous les habitants anciens ou indigènes du nord de l'Afrique : d'abord les Autochtones, Libyens ou Gétules; puis les Mèdes, les Arméniens, et les Perses, qui, suivant les traditions anciennes, ont débarqué sur cette côte; les Vandales, les Goths, et les Suèves (de ces derniers viennent, dit-on, les *Zouaves* d'Alger), et enfin les Arabes, les Syriens et les Égyptiens, et plus tard les débris des conquérants de l'Espagne expulsés par les rois chrétiens. Ajoutez-y les noirs (*soudans*) (*abyd*) ou esclaves, et les juifs (*yehoud*), séparés de la masse du peuple par la religion, par les mœurs, et par l'origine; les Bédouins, nom qui s'applique surtout aux tribus arabes nomades; les Maures, nom qui n'indique pas une race distincte, mais seulement les habitants des villes de la côte, et vous aurez ainsi une idée de ce pêle-mêle confus de races qui se heurtent sur le littoral de l'Afrique.

Au milieu de cette nombreuse famille de peuples, le même auteur, laissant les nègres à part, ne reconnaît que deux souches réellement séparées : 1° les Arabes, qui se divisent eux-mêmes en plusieurs tribus mères, Kouchytes, Kahtanites et Ismaylites; 2° les Berbers, parmi lesquels se sont fondus les débris

ment eux-mêmes *kabayles* ceux qui s'adonnent à la vie nomade, de *gabaïly*, tribu, et appellent *djebaly* ou montagnards les tribus féroces et pillardes qui habitent les montagnes (*djebel*, *gebel*, montagne).

Malgré la conformité de mœurs qui régnait entre les deux peuples, la conquête de l'Afrique n'en fut pas moins longue et difficile, et il en coûta des flots de sang pour la consolider. Il ne fallut pas aux Arabes moins de cinq expéditions et de soixante-sept ans de combats pour soumettre la Barbarie. Cette ancienne race numide, qui n'a pas changé depuis Jugurtha, répugnait au joug, lui fût-il même imposé par des frères; son courage, sa sobriété, sa foi punique, sa haine de l'étranger, son immense amour d'une liberté toujours à l'aise dans l'espace, ses vices enfin comme ses vertus combattaient pour elle, et, quand la chance des armes tournait en faveur des conquérants, le désert était là qui lui offrait un refuge.

Ce n'est pas ici que nous pouvons raconter en détail la conquête de l'Afrique, si étroitement liée que soit son histoire à celle de l'Espagne arabe. Ce beau sujet, qui mériterait à lui seul un historien, appartient aux annales de l'islamisme et de ses premières victoires. Nous regrettons de n'en pouvoir extraire l'épisode, fabuleux peut-être, de cette courageuse souveraine des Berbers, Kahinah, qui, comme la reine de Pal-

des peuplades vandales et suèves, qu'on reconnaît encore à leurs teints rouges et leurs cheveux blonds. La langue arabe, ajoute-t-il, est beaucoup plus répandue que la langue berbère, et l'islamisme est la religion dominante sur toute la côte barbaresque; les orthodoxes ou *sonnites* y sont beaucoup plus nombreux que les schismatiques. »

myre, soutint pendant plusieurs années seule l'effort de l'invasion arabe, et dévasta elle-même son pays pour affamer les conquérants. Trahie à la fin par le sort des armes, elle tomba entre les mains du farouche Hassan ben Naaman. Elle eût pu racheter sa vie en se soumettant au joug du khalife et à la loi de Mahomet; mais la fière Kahinah, reine et martyre, ne voulut abdiquer ni sa foi ni sa couronne, et le vainqueur inhumain, après avoir fait trancher cette tête qui ne voulait pas se courber devant lui, l'envoya embaumée au khalife [1].

Toute cette histoire, si belle et si peu connue, de la conquête d'Afrique par les Arabes, fourmille de ces traits d'héroïsme qu'on ne retrouve qu'au berceau des peuples et des religions, alors que les enthousiasmes sont jeunes, et les convictions ardentes, parce qu'elles sont désintéressées. On y voit des généraux longtemps victorieux renoncer à leur commandement sur un ordre du khalife et tendre leurs mains aux fers dont on vient les charger. Leurs armées, leurs conquêtes, leurs victoires même, ne leur appartiennent pas : tout cela est au khalife, c'est-à-dire à Dieu ; c'est Dieu qui a combattu par leurs mains, ce Dieu qui, avec une poignée de poussière, donna la victoire au prophète à la bataille de Bedr [2], et lui jeta du haut

[1] Cahina ou Kiahiné, au dire de Novairi, prédisait l'avenir : de là son empire sur une multitude superstitieuse. On voit dans Procope que, quand Bélisaire débarqua en Afrique, les Maures consultèrent leurs devineresses, qui jouissaient chez eux d'un grand pouvoir. On remarquera ce point de ressemblance avec les Maures et les Germains, chez qui les femmes, au dire de Tacite, étaient douées du don de prédire l'avenir. *Kahiné*, suivant Otter, signifie dans la langue des Maures devineresse ou prêtresse. Des femmes, chez les Arabes, portaient aussi quelquefois les armes, témoin l'héroïne Ibriché dans l'armée d'Ali.

[2] Du reste, les chrétiens n'étaient pas seuls à s'imaginer que les anges du

de la nue ces énergiques paroles, que les Musulmans gravent encore sur leurs rames : « Ce n'était pas toi qui lançais la poussière qui a mis en fuite les infidèles, c'était Dieu qui la lançait par tes mains. »

Les paroles, chez ce peuple enthousiaste, sont aussi grandes que les actions. Dans une bataille contre les Grecs, Dherar, le général arabe, est fait prisonnier ; ses soldats, consternés vont laisser échapper la victoire. « Qu'importe, s'écrie un de leurs chefs, que Dherar soit prisonnier ou mort ? Dieu est vivant et vous regarde ! » Et les Arabes achèvent de vaincre.

A ces hommes pour qui Dieu est partout, dans le trait qui leur donne la mort, ou dans leur épée qui la donne à l'ennemi, à ces hommes, dont le trépas est *écrit là haut* sans qu'ils puissent en retarder ou en avancer l'heure, mourir ne coûte pas plus que vaincre, mourir est aussi une victoire : car le paradis des braves les attend, et, comme celui d'Odin, il ne se conquiert que par le glaive. *Allamlah ! allamlah ! algiannah ! algiannah !* le combat ! le combat ! le paradis ! le paradis ! tel est le cri que Khaled, *l'épée de Dieu*, comme l'appelaient ses ennemis même, répète sans

ciel combattaient avec eux contre les infidèles ; les sectateurs de Mahomet avaient pour eux la même prétention. Nous lisons (p. 326) dans la *Vie de Mahomet*, traduite par Gagnier, d'après Aboulfeda et les absurdes traditions du *Sonna*, qu'à la bataille de Bedr, la première que le prophète ait gagnée contre les infidèles, « les anges combattaient au nombre de 3,000 dans les premiers rangs, et faisaient une terrible exécution à droite et à gauche, renversant seuls les escadrons ennemis, quoique les Musulmans fissent les gestes de gens qui combattent vaillamment : car, lorsqu'un d'eux levait le bras pour frapper un idolâtre, il lui voyait voler la tête en l'air avant qu'il l'eût atteint du tranchant de l'épée. « Ce n'était pas vous qui les tuiez, dit le Koran, c'était » Dieu qui les tuait. » L'ange Gabriel, monté sur son cheval *Haizoum* le vigoureux, faisait surtout une effroyable déconfiture des infidèles. »

cesse dans la bataille, comme un prêtre armé qui prie et qui combat, et pour qui le combat est encore une prière. « Voilà le ciel, s'écrie un autre ; combattez pour Dieu, et il vous donnera la terre ! » Ainsi, soit la terre, soit le ciel, ceux qui tirent le glaive pour l'islam sont toujours sûrs de gagner quelque chose. Heureux celui qui a vaincu ! car les royaumes de la terre sont pour lui ; plus heureux celui qui meurt ! car pour lui s'ouvre le sensuel paradis décrit par le Koran ; pour lui coulent les fleuves de lait et de miel, et les houris célestes attendent l'arrivée du radieux époux, que doivent enivrer, sans le lasser, des voluptés toujours renaissantes.

Tel est l'enthousiasme qui anime ces invincibles champions de l'islam, qu'à force de foi ils finissent par croire en eux-mêmes comme en Mahomet, et s'attribuer comme à lui le don des miracles. Le wali Moawiah ben Horeïg, en fondant la ville de Caïrwan dans un vallon touffu, peuplé de reptiles et de bêtes féroces, leur ordonne à haute voix de sortir, il répète cet ordre trois fois et pendant trois jours, et les bêtes féroces, dociles à sa voix, cèdent leur demeure au délégué du prophète.

Okbah, l'un des conquérants de l'Afrique, après avoir porté la loi de Mahomet jusqu'à l'extrême frontière de l'Afrique occidentale, au delà même des colonnes d'Hercule, arrêté enfin par l'Océan, seule barrière qui pût l'empêcher d'aller plus loin, reste quelques instants à contempler tristement cette mer qui bornait ses conquêtes, ainsi qu'Alexandre avait contemplé celle des Indes, et, poussant son cheval dans les flots jusqu'au poitrail, il s'écria : « Allah, si cette mer profonde ne me retenait, j'irais porter jus-

qu'aux extrémités du monde ta loi et la gloire de ton saint nom. »

Le même Okbah, dépouillé de son commandement par la haine de ses ennemis, qui ont surpris la religion du khalife, y est bientôt rappelé, et traîne à sa suite, chargé de fers, Muhégir, le rival qui l'avait supplanté. Muhégir, tout prisonnier qu'il est, apprend que les Maures et les Berbers, réunis aux chrétiens malgré les vieilles haines qui les séparaient, préparent un soulèvement contre leurs maîtres et leurs ennemis communs, les Arabes; il en avertit Okbah, qui lui fait ôter ses fers. « Ami, lui dit le généreux Okbah, c'est aujourd'hui jour de liberté et de martyre, ou de victoire; je ne veux pas que tu perdes une si belle occasion. — Je te remercie, dit Muhégir, digne de comprendre une telle vengeance, je te paierai ma rançon en combattant. » Et tous deux, en signe de résolution désespérée, brisent le fourreau de leur cimeterre, exemple qui est imité par tous leurs soldats. Tous deux enfin, après avoir lutté de courage, trouvent la mort sur le champ de bataille de Téhuda, avec l'armée arabe, enveloppée de toutes parts par un ennemi dix fois plus nombreux (682).

Enfin, après de longues et sanglantes alternatives de succès et de revers, le célèbre Mouza (Moyse) ben Nosaïr, le futur conquérant de l'Espagne, est nommé émir de l'Afrique (702), où il s'était déjà signalé par de nombreuses expéditions. Mouza, Arabe de pur sang, animé pour la foi de Mahomet d'un zèle infatigable, n'épargne aucun moyen pour la répandre parmi les Berbers. Essayant d'abord de la terreur, il fait marcher devant lui, comme des messagers de

mort, deux de ses fils, Merwan et Abdelaziz, qui envoyèrent chacun au khalife, disent les historiens arabes avec leur exagération ordinaire, cent mille têtes, gage sanglant de leur victoire. Mouza lui seul fit, dit-on, trois cent mille prisonniers et en vendit soixante mille; mais bientôt, quand le succès qui accompagnait partout ses armes eut frappé les Berbers d'une terreur superstitieuse, Mouza employa auprès d'eux la persuasion, plus puissante encore que la force. Il en appela à leur conformité de mœurs et aux communes traditions des deux peuples, qui les font descendre également de Melek Afriki, le conquérant de l'Afrique, et celui qui lui donna son nom.

Les Berbers, gagnés sans doute par ces confus souvenirs du berceau de leur race, si chers aux habitants du désert, se décidèrent facilement à embrasser un culte qui s'adaptait si bien à toutes leurs habitudes. Cette religion de Mahomet, née sous la tente, et qui semble à l'étroit dans les murs des cités, trouva encore une fois une patrie sous la tente du Berber. L'ardente foi de Mouza agit sur les vives imaginations de ces fils du désert, qui trouvaient enfin, au lieu de leur grossier fétichisme, un culte approprié à leurs besoins, un culte enthousiaste, sensuel, rêveur et passionné comme eux. Des milliers de prosélytes armés accoururent sous le drapeaux de Mouza, montés sur ces coursiers ailés qui « traversaient comme des aigles les espaces sans fin du désert ». La domination de Mouza, et surtout celle de son fils Abdelaziz, fut bénie par ces peuplades sauvages que les Arabes associaient à leur avenir de gloire et de butin.

Maîtres de l'Afrique, d'autres conquérants que les Arabes auraient songé à réparer les malheurs de la guerre, à repeupler toutes ces cités désertes dont les habitants chrétiens avaient péri par le glaive ou s'étaient expatriés; mais l'élan donné par le fondateur de l'islam ne devait pas s'arrêter encore : le monde ne finissait qu'à l'ouest de l'Afrique, mais non pas au nord, et l'Espagne offrait aux deux peuples réunis sous le même drapeau un champ de conquête plus large que cet étroit littoral qui serpente entre l'Atlas et les sables du désert. Les tribus errantes des Berbers embrassèrent avec joie cette carrière d'aventures et de gloire ; et, quand le comte Julien, l'héroïque défenseur de Ceuta, offrit aux Arabes de leur donner l'Espagne s'ils osaient venir la prendre, il n'y eut dans tous ces peuples qui composaient l'armée de Mouza qu'un cri d'enthousiasme répété par tous : « Au nom d'Allah, marchons en avant ! [1] »

Nous avons déjà raconté l'invasion de l'Espagne et la funeste bataille de Guadalete ; il nous reste à suivre dans tous ses détails cette conquête à la fois si clémente et si rapide, qui, en moins de trois ans de temps, se répandit sur toute la face de l'Espagne et déborda même au delà des Pyrénées. Les conquérants de l'Espagne, en débarquant à Algésiras, avaient sans doute présentes à la pensée les sages et nobles paroles d'Aboubeker à Yezid : car, Roderich une fois vaincu, les chrétiens semblent avoir cessé d'être pour eux des ennemis. Mais c'est qu'aussi, il faut le dire, la guerre de la Péninsule n'était pas tout

[1] Voir dans Borbon, p. 73, un tableau très étendu de toutes les tribus arabes qui suivirent Mouza, et des Berbers de Thareck. (Voyez à la fin du volume l'appendice sur Borbon.)

à fait une guerre sainte comme celle des premiers temps de l'islam, et la prudence commandait ces habiles ménagements, si éloignés du premier emportement des conquêtes arabes. La riche et féconde Espagne, placée à la portée des vainqueurs d'Almagreb, avait surtout tenté leur cupidité, à laquelle ne suffisaient déjà plus les victoires immatérielles de la foi. En effet, remarquons-le bien, à mesure que les lieutenants du prophète s'éloignent de l'Arabie, leur point de départ, les ambitions mondaines se mêlent, à leur insu peut-être, à leur zèle naguère si désintéressé. C'est d'abord le fanatisme seul qui arme leur bras, et leur ordonne de répandre leur culte sur toute la face du globe; bientôt c'est la politique, unie au fanatisme, qui leur commande de ne pas laisser aux mains des Grecs ou des sauvages Berbers le riche littoral de l'Afrique; c'est enfin l'amour du pillage, autant au moins que le zèle pour l'islam, qui les invite à passer le détroit et leur montre en perspective les riches dépouilles de la Péninsule; et l'intérêt leur conseille la tolérance comme une arme plus puissante encore pour la soumettre que l'épée.

Mouza, en apprenant les succès de Thareck, trahit l'humaine faiblesse en montrant plus d'envie que de joie de ce succès inespéré. Il envoya au khalife Walid la tête de Roderich, que, suivant les versions arabes, Thareck lui avait adressée, et s'attribua sans scrupule toute la gloire de l'expédition. Ayant obtenu ce qu'il désirait, c'est-à-dire la permission d'achever la conquête de l'Espagne, il réunit environ dix mille cavaliers et huit mille fantassins, presque tous Arabes, et de la noble tribu de Koraïsch, et s'embarqua pour passer le détroit, après avoir laissé son fils Ab-

delaziz pour commander, à sa place, à Caïrwan, fondée par les Arabes, comme le centre de leur domination en Afrique[1].

Il ne faut pas oublier, en lisant l'histoire de la conquête de l'Espagne, que Mouza était un Arabe, et Tharek un Berber. Ces deux mots expliquent leurs rivalités, leurs haines, et celles des peuples qu'ils avaient sous leurs ordres; ils expliquent les dissensions profondes qui déchirèrent en Espagne l'empire de l'islam, même aux époques de sa durée les plus brillantes et les plus prospères. S'il est donné en effet aux conquérants religieux ou politiques de réunir quelquefois une moitié du monde sous leurs drapeaux, bientôt aussi il s'opère dans tous ces peuples groupés autour d'un homme ou d'une idée une réaction nécessaire : chacun d'eux proteste à sa manière contre le lien qui les rassemble, et contre la dépendance, même volontaire, qu'ils se sont imposée. Le culte ou l'intérêt qui les rapproche n'empêche pas les profondes dissemblances, ni les haines de race et de voisinage, qui survivent à l'alliance. Ainsi, malgré la communauté de mœurs et d'origine entre les Berbers et les Arabes, membres tous deux de cette grande

[1] Voici ce que dit de cette ville Édrisi, *vulgo geographus nubiensis*, qui écrivait au 13e siècle : « Cairowan était l'une des villes les plus importantes du Magreb, par son étendue, sa population, ses richesses et son commerce, avant l'époque où les jalousies et les révoltes vinrent régner parmi les habitants. Leurs principales vertus étaient la bienfaisance, la bonne foi, l'abandon des choses douteuses. Mais Dieu, en faisant tomber cette ville au pouvoir des Arabes, a répandu sur elle toutes les calamités. Actuellement, il en subsiste à peine quelques ruines; les habitants y sont rares, et leur commerce et leur industrie misérables. Les Arabes y dominent. D'après l'opinion des gens prévoyants, elle doit recouvrer sa prospérité. Cairowan, au temps de son éclat, se composait de deux villes; la deuxième, nommée Sabra, était le siége du gouvernement; on y comptait trois cents bains particuliers, sans compter les bains publics; elle est maintenant ruinée. » (Édrisi, trad. par Jaubert, p. 260.)

famille d'Ismaël qui couvre deux continents, c'est à peine si la conquête même de la Péninsule fait trêve à ces haines, qui datent de leur berceau. Chaque fois que la race africaine, beaucoup plus nombreuse en Espagne que les Arabes, trouve un chef qui la personnifie comme Thareck ou Othman Abou Nesah, elle affecte de se séparer de la race victorieuse, plus détestée d'elle cent fois que des vaincus, et qui l'écrase comme eux de sa dédaigneuse supériorité. Aussi verrons-nous, par un étrange contraste, les chrétiens mozarabes, à qui la conquête a laissé leur Dieu et leurs foyers, donner aux Berbers l'exemple de la soumission, tandis que ceux-ci, implacables dans leurs ressentiments, protestent pendant des siècles, par de longues et tenaces guerres civiles, contre le joug de leurs coreligionnaires. Enfin, quand la main ferme des Ommyades aura cessé d'imprimer l'unité à cet empire, divisé depuis le jour de sa fondation, incohérent assemblage de toutes les races et de toutes les tribus de l'Orient, c'est encore l'Afrique qui viendra prendre sur l'Europe sa revanche de l'Asie; et les Almoravides, les Almohades, et toutes ces hordes du désert affamées de conquêtes et de pillage, viendront disputer aux Arabes et aux chrétiens les lambeaux du khalifat de Cordoue.

Thareck cependant parcourait l'Andalousie à la tête de son armée victorieuse, lorsqu'il reçut la nouvelle de la prochaine arrivée de Mouza, et l'ordre de suspendre toutes ses opérations jusqu'à ce que le wali se fût réuni à lui.

Thareck comprit bien vite le motif qui avait dicté l'ordre du wali, et la basse envie qui voulait lui dérober sa victoire; mais, n'osant prendre sur lui de dés-

obéir au khalife, c'est-à-dire au prophète, qui parlait par la voix de Mouza, il résolut de faire partager sa désobéissance aux chefs qui servaient sous ses ordres: il les rassembla tous, et leur communiqua la lettre de Mouza, en leur faisant sentir habilement les funestes conséquences de cette halte qu'on leur commandait. Les chefs consternés hésitaient à répondre, lorsque le comte Julien, qui, comme étranger et comme transfuge, avait moins que personne de ménagements à garder, osa seul exprimer la pensée de tous. « Il ne faut pas, dit-il, laisser aux chrétiens » dispersés et abattus le temps de se remettre de leurs » défaites; il faut marcher en avant, les pousser l'épée » dans les reins, sans leur permettre de prendre pied » nulle part, et s'emparer de toutes les villes où ils pour- » raient trouver un refuge, et surtout de Tolède, qui » une fois en notre pouvoir nous livrera la Péninsule. »

Julien n'eut pas beaucoup de peine à convertir les chefs arabes à cet avis, évidemment le plus sage. Thareck, poussant la feinte jusqu'au bout, se laissa faire violence par les instances de ses officiers et par la nécessité. Il fit aussitôt prendre les armes à ses soldats, et, parcourant leurs rangs, il les loua de leur valeur, et leur prêcha, au nom de l'islam, le courage dans le combat et la clémence après la victoire; il leur défendit sous les peines les plus sévères de faire aucun mal aux populations désarmées et paisibles, et leur interdit le pillage autre part que sur le champ de bataille ou dans les cités prises d'assaut. Il divisa ensuite son armée en quatre corps: l'un, sous la conduite de Mogaïth *el Roumi* [1], l'un des plus

[1] Ce nom de *el Roumi*, fréquent chez les Arabes, désignait les habitants de

braves parmi ces aventuriers de toutes nations qui servaient dans les rangs des Arabes, marcha sur Cordoue; le second, commandé par Zayd ben Kesadi, prit la route de Malaga; le troisième, celle d'Elvira; et Tharek, à la tête du quatrième, s'achemina vers Tolède, appelée par les Arabes Tolaitola [1]; mais ce dernier fut rejoint dans sa marche par le corps de Zayd, qui s'était emparé de tout le pays de Malaga sans rencontrer de résistance, si ce n'est devant *Astigi* (Ecija), où s'étaient sans doute réfugiés les débris de l'armée chrétienne, détruite au Guadalete. Ecija est située à l'ouest du Xenil, entre deux hautes collines, dans une plaine dominée par deux hautes montagnes. Les habitants, se fiant à la force de cette position, voulurent résister, et furent battus sous les murs mêmes de leur ville. Consternés par cette défaite, ils se soumirent à payer tribut, et les Arabes, se contentant de leur prendre des ôtages, épargnèrent la ville, clémence habile qui entraîna bientôt la reddition de Malaga et d'Elvira. Grenade, s'il faut en croire Murphy, ne céda qu'à la force; le formidable rempart de la *Sierra Nevada*, que les Arabes avaient tourné pour l'attaquer, ne la protégea pas. Suivant Ahmed el Mokri, les Arabes, sous les murs d'Ecija, se servirent d'un singulier artifice pour répandre partout la terreur de leurs armes : ayant fait cuire la chair des cadavres restés sur le champ de bataille, ils feignirent de s'en nourrir en présence des prisonniers

toutes les provinces de l'ancien empire romain; c'est ainsi qu'ils disent : Pelayo *el Roumi*, Pelayo *le Romain*.

[1] Ahmed el Mokri, p. 54, après Lembke. Ebn el Khatib, ap. Casiri, *Bib. arabe de l'Escurial*, t. II, p. 25. Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España*, t. I, p. 35 et 36.

chrétiens, qu'ils relâchèrent ensuite; et les chrétiens consternés allèrent redire à leurs compatriotes qu'il n'y avait pas moyen de résister à un ennemi qui ne manquerait jamais de vivres, car il se nourrissait de la chair des vaincus [1].

Le corps de Mogaïth el Roumi arriva sans obstacle sous les murs de Cordoue, forte et vaste cité assise dans une des plus riches plaines du monde, au pied de hautes montagnes dont les derniers gradins viennent mourir dans ses faubourgs. Le fabuleux *Betis*, appelé par les Arabes le *Guadal-Quivir* (le Grand Fleuve), entoure d'un rempart naturel en forme de demi-lune les hautes murailles bâties par les Romains, et coule ensuite dans la plaine sous des forêts d'orangers, dont le parfum embaume l'air à plusieurs lieues de distance. Mogaïth, désirant éviter un siége, fit proposer aux habitants de se rendre; il leur offrit les mêmes conditions qu'à Ecija, et leur rappela qu'ils n'avaient plus de secours à espérer, tandis qu'au prix d'un léger tribut, ils éviteraient la colère du soldat vainqueur, qu'une fois déchaîné, ses chefs même ne pourraient plus retenir. Les braves habitants de Cordoue, se fiant à leur courage et à la force de leurs remparts, et soutenus d'ailleurs par quelques soldats échappés au massacre du Guadalete, refusèrent de se rendre. Mais leur petit nombre ne suffisait pas à défendre la vaste enceinte de leurs murailles et les nombreuses tours qui les dominent. Cordoue, si-

[1] Les religieuses de Notre-Dame d'Ecija, pour échapper aux brutales passions des vainqueurs, se défigurèrent si horriblement que les Musulmans, pour les punir sans doute d'avoir frustré leurs désirs, les mirent toutes à mort. Aschbach cite le même trait des religieuses de Coldingham, en Angleterre, qui échappèrent ainsi aux outrages des Danois.

tuée dans une plaine, n'a de position défensive que la faible hauteur où s'élèvent aujourd'hui les massifs remparts des prisons du saint-office. Le chef arabe apprit d'un berger qu'il existait une brèche du côté de la muraille que baignait le fleuve, et que, le fleuve une fois traversé, la ville était à lui. Mogaïth pendant une nuit obscure le fit traverser par mille cavaliers portant chacun un fantassin en croupe. Les fantassins, escaladant sans bruit les murailles mal gardées, en massacrèrent les défenseurs et ouvrirent les portes à la cavalerie. L'obscurité de la nuit cacha aux assiégés le petit nombre de leurs ennemis, que suivit bientôt l'armée tout entière. Le jour n'était pas venu que la ville était au pouvoir des Arabes. Mais les traditions de Numance et de Sagonte vivaient encore à Cordoue. Quatre cents de ses défenseurs avec le gouverneur de la ville se fortifièrent dans une église, et y soutinrent un siége opiniâtre où ils périrent jusqu'au dernier, au milieu des flammes qu'eux-mêmes avaient allumées. La ville se soumit à payer, outre le tribut ordinaire, une énorme contribution de guerre, que les Arabes appelaient *la rançon du sang*, et livra des ôtages au vainqueur, qui, fidèle à son système de clémence calculée, lui épargna le pillage, bien qu'elle eût résisté, et la laissa se gouverner elle-même, sous la garde d'une faible garnison.

Murphy, d'après les manuscrits arabes d'Oxford, raconte la prise de Cordoue d'une façon plus remarquable encore. « Le Tout-Puissant, dit-il, favorisa la cause de ses champions, car un orage accompagné d'une grêle épaisse étouffa le bruit des pas des assaillants et de leurs chevaux. Les Musulmans, après avoir passé la rivière, essayèrent d'escalader les murs ; mais

ils les trouvèrent trop hauts, et la brèche même que le berger leur avait indiquée se rencontra d'un difficile accès. Mais il y avait auprès un figuier dont les branches leur servirent à grimper sur le mur, et l'un des plus vigoureux d'entre eux, y étant parvenu, déroula son turban et le tendit à ceux qui étaient en bas, et qui montèrent un à un après lui. »

Suivant le même auteur, le siége de l'église où s'était retranché le gouverneur dura trois mois. Or il arriva qu'un noir de l'armée musulmane fut pris par les chrétiens; et comme ils n'avaient jamais vu un homme de sa couleur, ils crurent que cette couleur n'était pas réelle, et allèrent le laver à une source souterraine qui fournissait de l'eau aux assiégés. Il est inutile d'ajouter qu'ils ne réussirent pas à changer la teinte du nègre; mais celui-ci, étant parvenu huit jours après à s'échapper, révéla aux assiégeants l'existence de cette source, qu'ils parvinrent à détourner. Les assiégés, bientôt harcelés par la soif, refusèrent opiniâtrement de se rendre, même à des conditions équitables et modérées; et mettant eux-mêmes le feu à l'église, ils périrent dans les flammes. Enfin, une autre tradition prétend que les assiégés faits prisonniers par Mogaïth furent tous décapités, sauf le gouverneur. L'église en garda le nom d'*église des Captifs*, ou *du Bûcher*.

Les juifs, nous l'avons dit, jouèrent un rôle important dans la conquête de l'Espagne. Opprimés sous le joug de la loi gothique, ils saisirent avec bonheur cette occasion de s'émanciper et de se venger à la fois. Les Arabes leur promettaient la tolérance, et, de toutes les faveurs que des maîtres nouveaux pouvaient leur accorder, la plus précieuse pour eux était celle d'ado-

rer Dieu à leur guise. D'ailleurs un grand nombre de Berbers hébraïsants servaient dans l'armée de Thareck, et l'intelligence s'établit bientôt entre ces deux branches d'une même famille réunies par leur haine contre les chrétiens: aussi ouvrirent-ils aux Arabes les portes des cités où ils étaient les plus nombreux; et ceux-ci, se fiant à leurs rancunes implacables contre les Goths, leur remirent, de moitié avec une poignée de Musulmans, la garde des cités, qui ne pouvaient être mises en des mains plus sûres, ou du moins plus ennemies des chrétiens.

Surpris par l'invasion, les Espagnols s'étaient flattés que les Arabes, attirés seulement par l'appât du butin, s'en retourneraient en Afrique après la bataille de Guadalete; mais, en les voyant songer sérieusement à la conquête de l'Espagne, l'effroi s'empara d'eux, et ils renoncèrent à se défendre. D'ailleurs, il faut le dire, en présence de ces quatre ou cinq armées conquérantes qui se portaient en quelque sorte sur tous les points de l'Espagne à la fois, toute résistance sérieuse devenait impossible. Les Goths, divisés, isolés, sans gouvernement pour les rallier, sans chef et sans armée pour les défendre, rencontraient partout un ennemi qui semblait se multiplier à force d'activité, et dont leur effroi grossissait encore le nombre. Une poignée de Musulmans, arrivés devant une place forte, suffisait pour en faire ouvrir les portes, parce qu'elle semblait toujours l'avant-garde d'une armée; et l'intérêt, d'accord avec la peur, poussait encore les chrétiens à céder à un ennemi qui récompensait la soumission, et punissait de mort la résistance. En effet, les villes qui s'étaient rendues sans coup férir ne devaient

payer pour tribut que le dixième de leurs revenus, et celles qui avaient résisté, le cinquième ; en outre, les biens de ceux qui avaient fui appartenaient de droit au vainqueur.

Cette loi sévère n'empêcha pourtant pas la dépopulation de l'Espagne, dernière et triste ressource des vaincus pour protester contre la conquête. La population fugitive avait d'abord cherché un asyle dans Tolède, naguère le centre du gouvernement ; mais quand on apprit dans la cité royale la marche de Thareck, qui s'avançait à grands pas, l'émigration continua. Chacun, fuyant devant l'ennemi, chercha un asyle dans les ravins des Pyrénées ou dans les Asturies, inaccessibles jusque alors à toutes les conquêtes, et aussi dans la Septimanie, où la race gothique, pendant sa courte domination, avait laissé de profondes racines ; d'autres, s'embarquèrent pour les ports d'Italie et de la Provence avec tout ce qu'ils purent emporter de leurs richesses. Lorsque enfin Thareck arriva sous les murs de Tolède, il la trouva abandonnée par tous ceux qui avaient quelque intérêt à la défendre. Le pasteur même du troupeau avait abandonné ses ouailles ; l'archévêque Sindered, en fuyant vers les Asturies avec les reliques des saints et les vases sacrés, semblait avoir emporté avec eux le courage des habitants, et leur dernier espoir de salut. En revanche les juifs y étaient plus nombreux que dans aucune autre cité, et c'étaient autant d'alliés acquis d'avance aux conquérants.

La position de Tolède, entourée par le Tage, et flanquée d'une citadelle bâtie par les Goths sur un mont escarpé qui domine la ville, aurait, dans d'autres circonstances, rendu la défense facile et l'atta-

que périlleuse ; mais Thareck n'eut pas même la peine de menacer Tolède d'un assaut : les habitants, jugeant avec raison la résistance inutile, députèrent quelques uns d'entre eux au général arabe, qui les accueillit avec bienveillance, et convint avec eux qu'ils livreraient tous les chevaux et toutes les armes qui se trouvaient dans la ville ; ceux qui ne voudraient pas y demeurer seraient libres de la quitter, mais en renonçant à tout ce qu'ils possédaient ; ceux qui y resteraient jouiraient de la libre possession de leurs biens[1], moyennant un tribut modéré ; les chrétiens pourraient librement exercer leur religion, et conserveraient leurs églises, mais sans pouvoir en bâtir de nouvelles, ni faire de processions publiques ; enfin ils se gouverneraient par leurs magistrats et d'après leurs lois, mais sans pouvoir s'opposer à la conversion de ceux d'entre eux qui voudraient embrasser l'islamisme.

Ces conditions, équitables d'ailleurs, furent acceptées par cette population sans défense, qui en aurait subi de plus rigoureuses. Les habitants livrèrent leurs armes et des otages, et les Musulmans entrèrent dans la ville (avril 712). Thareck fut étonné de la richesse de sa conquête, et la fable puérile des vingt-cinq couronnes d'or déposées successivement par chacun des rois goths dans le trésor royal[2] atteste la profonde impression que firent sur les conquérants les richesses de l'Alcazar de Tolède.

Maître de la capitale, Thareck ne l'était pas encore

[1] Voyez le traité d'Alboacem avec Coïmbre, en 734, où ce point si important des relations entre les deux peuples est clairement constaté.

[2] Depuis Amal-rich, le premier roi goth qui ait fixé sa résidence en Espagne, on compte, en effet, à peu près vingt-cinq rois goths.

de l'Espagne, car tout le nord, l'est et l'ouest, restaient encore à conquérir, et au nord même la puissante cité d'*Esbelia* (Séville) n'était pas tombée aux mains des Arabes. Mais Thareck, redoutant de recevoir à chaque instant l'ordre d'arrêter sa marche victorieuse, voulut au moins pousser sa victoire aussi loin que possible. Il se remit aussitôt en marche vers le nord, après avoir laissé dans Tolède tout juste assez de Musulmans pour lui garantir la foi des juifs, auxquels il confiait la garde de la cité. *Whadil-Hedjara* (Guadalajara), la première ville importante qu'il rencontra sur sa route, se soumit sans résistance; il prit ensuite une ville qu'on croit être Medina-Celi, ou, suivant Masdeu, Alcala de Henarès. Les Arabes lui donnèrent le nom de *cité de la Table*, parce que Thareck s'y empara d'une table d'or et de jaspe vert ornée de pierres précieuses [1].

Mouza, jeune encore de conviction et de courage, malgré ses soixante-quatre ans, venait de débarquer en Andalousie (avril 712) [2]. Poussé par un mesquin

[1] Le récit de la prise de Tolède est emprunté à Conde; mais les détails sur l'expédition de Thareck, au nord de Tolède, ne se trouvent que dans Murphy (*History of the mahommedan empire in Spain*, in-4°, p. 66). Murphy s'étend fort longuement sur la fameuse *table de Salomon*, qui joue un si grand rôle dans les chroniques arabes. Suivant cet auteur, cette table avait appartenu à Salomon; elle était supportée par autant de pieds que l'année a de jours. Chacun des rois goths s'était complu à l'enrichir encore, et l'œil n'en pouvait soutenir l'éclat. Parmi les griefs dont nous verrons plus tard Thareck charger Mouza devant le khalife était celui d'avoir dérobé cette table merveilleuse. Dhobi, et le géographe nubien Édrisi, prétendent que ce n'est pas à Medina-Celi qu'on la trouva, mais à Tolède. Suivant Borbon, p. 50, cette cité de la Table, *ciudad de la Mesa*, était tout simplement une ville nommée Mesa, située sur la rivière du même nom, près de Molina.

[2] Borbon met le débarquement de Mouza en juin, et la prise de Tolède en mars ou avril. (Voyez Lettre VIII.) Mais les deux événements durent être à peu près simultanés, et tous deux en avril.

esprit de rivalité; il ne voulut pas aborder au même point de la côte, ni suivre dans ses conquêtes la voie que son devancier lui avait tracée. Des guides chrétiens[1], dont les Arabes vantent la fidélité parjure, et qui étaient sans doute du parti de Julien, s'offrirent à le conduire. « Quand le fil du bonheur est dans ta main, dit à ce propos un auteur arabe, toutes les créatures concourent à te rendre heureux; tes ennemis même te prêtent secours, et, si une difficulté se présente, la fortune t'en délivre et prend soin de t'aplanir le chemin. » Mouza, guidé par eux, marcha sur *Schadounà* (Medina Sidonia), qu'il prit d'assaut, et Carmona, forte cité, que lui gagnèrent les partisans de Julien. Ceux-ci, ayant cherché un asyle dans la place, comme s'ils fuyaient devant l'ennemi, en ouvrirent la porte aux Arabes[2]. Séville résista un mois; mais, les chefs de la garnison ayant pris la fuite, la ville finit par se rendre, livra des otages, et reçut, suivant l'usage, garnison juive et arabe.

Mouza, plus impatient encore de disputer à Thareck sa part de conquêtes et de butin que de le punir de sa glorieuse désobéissance, se mit ensuite en marche vers la Lusitanie, où il s'empara de *Libla* (Niebla), *Ossonoba* (Ossuna), *Myrtilis* (Mertola), et *Pax Julia* (Beja). Il suivit ensuite le cours du Guadiana jusqu'à la riche et puissante cité de Merida. Mouza, en découvrant pour la première fois cette ville enri-

[1] Borbon, qui, comme la plupart des écrivains espagnols, tient encore plus à l'honneur de son pays qu'à la vérité historique, ne veut pas absolument que ces guides soient des chrétiens. Il reproche à Casiri d'avoir traduit par *christiano quodam* le mot arabe qui signifie *étranger, barbare,* et non *chrétien.*

[2] Ces détails, qui ne se trouvent pas tous dans Conde, sont puisés dans Murphy, p. 68, et dans Eba Hhajan, *apud* Lembke, t. I, p. 269.

chie des imposantes merveilles de l'art romain, ne put retenir un cri d'admiration. « Il semble, dit-il aux chefs qui l'entouraient, que toutes les générations aient réuni leur art et leur puissance pour embellir cette merveilleuse cité! Heureux, heureux celui à qui il sera donné de la soumettre! »

Ces courtes paroles de Mouza expriment naïvement la conscience qu'avaient les conquérants eux-mêmes de la difficulté de leur conquête; elles prouvent combien la résistance aurait été facile, si, au lieu d'être isolée, elle se fût ralliée à un centre commun, et eût été dirigée par un gouvernement qui n'eût pas désespéré de lui-même. Mais, Roderich mort, l'empire gothique, frappé dans son chef, sembla s'être enseveli avec lui sur le champ de bataille du Guadalete; et les paroles de Mouza, et le doute mêlé de crainte qu'elles expriment, attestent que les vainqueurs eux-mêmes n'avaient pas compris d'abord toute la portée de leur victoire.

Mouza envoya sommer Merida de se rendre, aux conditions accoutumées. Les habitants lui répondirent en venant enlever les premières tentes que les Arabes plantaient sous leurs murailles. Mouza, frappé du courage déployé par les assiégés dans cette sortie, sentit que ce n'était pas là un siége ordinaire, et qu'il lui faudrait pour soumettre Merida des forces plus imposantes que celles qu'il menait à sa suite. Il se contenta donc de cerner la ville d'un étroit blocus, et écrivit à son fils Abdelaziz de lui amener du renfort. Les assiégés, en attendant, harcelaient les Arabes par des sorties meurtrières. Enfin Mouza, jaloux d'épargner le sang de ses soldats, découvrit près des murs de la ville une caverne profonde et vaste,

et y fit cacher pendant la nuit l'élite de ses troupes. Le lendemain, le reste de son armée se mit en marche vers la ville, et les chrétiens, suivant leur coutume, sortirent pour les combattre. Les Arabes, par une feinte retraite, parvinrent à les attirer au delà de leur embuscade, et les chrétiens, ainsi enveloppés, furent massacrés jusqu'au dernier, non sans avoir vendu chèrement leur vie. Après cette sortie malheureuse, les assiégés durent s'abstenir de quitter leurs murailles, et le siége fut poussé avec plus de vigueur que jamais.

Mais les chrétiens prirent bientôt leur revanche. Suivant Murphy, les assaillants, au moyen d'une machine construite pour les mettre à l'abri, essayèrent de miner la muraille; mais les assiégés leur opposèrent une contre-mine. Les Arabes, qui ne s'attendaient pas à être attaqués, se laissèrent surprendre, et un grand nombre d'entre eux laissèrent la vie sous les murs de Merida. La tour contre laquelle cette attaque malheureuse avait été dirigée porta depuis lors le nom de *borg alschohada* ou *tour des martyrs*.

Le siége ne faisait guère de progrès, lorsque enfin parut Abdelaziz, avec 7000 cavaliers d'élite et un corps nombreux de Berbers. Les chrétiens, en voyant du haut de leurs murs arriver ces renforts aux assiégeants, furent frappés de découragement. Déjà les vivres étaient devenus rares dans la ville, et le nombre de ses défenseurs diminuait chaque jour. Le bas peuple, sur qui pesaient surtout les privations, murmurait et parlait de se soumettre. Enfin les chefs de la cité se résolurent à traiter avec Mouza, et lui envoyèrent quelques députés. Mais ici nous laisserons

les historiens arabes raconter eux-mêmes la fable puérile que l'on va lire. « Mouza, dit Conde (p. 43), reçut bien les députés, et, frappé sans doute du courage que les assiégés avaient déployé, leur offrit des conditions honorables, et leur dit de revenir le lendemain. Pendant la nuit, il teignit sa longue barbe blanche avec le suc de l'henna, et le lendemain les députés de Merida furent tout surpris de voir teinte en noir mêlé de rouge cette barbe que la veille ils avaient vue d'un blanc de neige. Après s'être débattus encore sur les conditions, ils s'en retournèrent dans la ville dire à leurs concitoyens : « Comment » voulez-vous faire la guerre à des gens qui rajeunis» sent quand il leur plaît? car c'est ainsi que font » leurs rois. Hier nous les avons vus des vieillards » tout blanchis, aujourd'hui nous les retrouvons des » jeunes gens. Accordez-leur donc tout ce qu'ils vous » demanderont, et contentez-vous d'avoir la vie » sauve. »

Les crédules Méritains, frappés d'une superstitieuse terreur, cédèrent à ce conseil : On convint avec Mouza de lui livrer les armes, les chevaux, les biens des fugitifs, ceux des morts, et les trésors des églises, tandis que Mouza s'engageait de son côté à respecter les personnes et les biens des habitants. Le vainqueur tint fidèlement sa parole, et entra dans la ville le 11 juillet 712, le jour de la Pâque qui termine le Rhamadan. Les Arabes en parcourant cette cité, si péniblement conquise et si noblement défendue, ne pouvaient se lasser d'admirer la splendeur de ses édifices, presque tous ouvrages des Romains [1]. Parmi

[1] Il ne reste plus aujourd'hui de toutes les merveilles de cette opulente cité, qui, en y comprenant sans doute son territoire, entretenait à elle seule, dit-on,

les otages qu'on leur livra, se trouvait la reine Egilona, veuve de Roderich, et dont nous verrons plus tard la singulière destinée.

Mouza allait se mettre en marche vers Tolède, pour châtier la désobéissance de Thareck, lorsqu'il apprit qu'une insurrection venait d'éclater à Séville; quatre-vingts musulmans avaient été massacrés, et le reste de la garnison, échappé à grand'peine, apportait lui-même la nouvelle de sa défaite. Il importait que l'Espagne, à moitié soumise, apprît le châtiment en même temps que la révolte. Mouza envoya sur le champ son fils Abdelaziz, avec un corps nombreux de cavalerie, châtier la cité rebelle. L'insurrection de Séville était l'œuvre d'une populace imprévoyante, qui avait plus consulté sa haine que ses forces. Les principaux de la ville y étaient restés étrangers: aussi voulaient-ils ouvrir leurs portes à Abdelaziz; mais le peuple ne le leur permit pas, et ferma les portes de la cité, sans se demander même s'il était en état de la défendre. Le désordre régnait dans cette ville abandonnée à elle-même et à une populace ivre de son triomphe. Les Musulmans n'eurent pas de peine à s'y frayer une entrée, et firent un affreux carnage de ce peuple sans défense. Mais Abdelaziz, humain autant que brave, arrêta bientôt le massacre, et après avoir rétabli l'ordre dans Séville, acheva la conquête du midi de l'Espagne.

Mouza, dans sa route vers Tolède, s'empara encore de quelques cités, en usant, il est vrai, de persuasion plus que de violence. Partout il faisait dire aux

du temps des Romains, quatre-vingt-dix mille hommes de troupes, qu'un aqueduc magnifique, un cirque et une naumachie.

chrétiens que les Arabes ne venaient pas pour les dépouiller de leurs biens, ni pour incendier leurs villes, ni pour dévaster leurs champs; qu'ils ne faisaient la guerre qu'aux rebelles et à ceux qui s'opiniâtraient dans une résistance inutile. Partout aussi les portes s'ouvraient devant eux, car l'Espagne savait déjà que ces promesses n'étaient pas vaines. Cependant la glorieuse résistance de Merida, de Cordoue et d'autres villes encore, prouve assez que la race des Goths, tout amollie qu'elle fût par une longue paix, n'avait pas encore tout à fait dégénéré de ses glorieux ancêtres. Ce qui manquait à ces débris d'un grand peuple, c'était un chef pour les réunir, une âme pour animer cette résistance décousue et sans espoir, qui n'était qu'un danger de plus, et qu'un crime aux yeux du vainqueur, clément avec les lâches, et cruel seulement avec les braves. Si Roderich n'eût pas péri au Guadalete, s'il eût rallié autour de lui les débris de son héroïque armée, si même sans tenter de nouveau le sort des armes, il se fût enfermé dans Merida ou dans Tolède, pour essayer de ce que peut derrière des murailles la valeur espagnole, certes la conquête eût été douteuse ou du moins long-temps disputée; le bassin du Guadalquivir, toujours ouvert à l'étranger, en eût probablement marqué la limite; Tolède et Merida fussent restés les boulevarts de la chrétienté, et les Arabes auraient été, quelques siècles plus tôt, rejetés au delà du détroit.

Mais alors aussi les populations efféminées de l'Espagne n'auraient pas eu pour les retremper cette dure et laborieuse école de huit siècles de guerre, elles n'auraient pas eu à reconquérir pied à pied toutes leurs lignes de défense, dont la plus for-

te et la dernière, les Pyrénées, pût seul arrêter leur immense recul. Les destinées de l'Espagne, celles de l'Europe eussent changé peut-être; le torrent de l'invasion arabe, ainsi arrêté dans son cours, se fût probablement détourné vers l'Italie et vers la Gaule, et, ne rencontrant ni dans l'une ni dans l'autre la ténacité espagnole, et les remparts naturels qui hérissent le sol de Péninsule, elle se fût établie plus à l'aise dans une conquête moins disputée. Y eût-elle séjourné davantage? Nous ne le pensons pas: car les raisons puissantes qui l'empêchèrent de prendre racine sur le sol de l'Espagne l'eussent à plus forte raison chassée de la Gaule et de l'Italie du nord, où jamais elle n'a pu prendre pied. L'islamisme, en s'y établissant, aurait dépassé sa zone natale; il y fût mort bientôt, s'il n'en eût été arraché.

Chemin faisant, Mouza et ses Arabes admirèrent les ponts merveilleux jetés sur le Tage et sur le Guadiana, gigantesques monuments que les Romains ont laissés après eux dans tous les coins du monde, comme pour que la postérité puisse y mesurer la grandeur de l'empire. Ces prodiges de l'art romain frappèrent la vive imagination des Arabes, toujours amis du merveilleux, et ils attribuèrent aux génies ces œuvres, qui leur semblaient trop puissantes pour appartenir à la main de l'homme.

Dès que Mouza fut arrivé à *Medina Talbera* (Talavera de la Reyna), Thareck vint à sa rencontre, et marcha en brave au devant des reproches qu'il avait mérités. Dans les idées si sévères de la discipline orientale, ou le khalife est le délégué de Dieu, où toute autorité qu'il délègue est aussi sainte que la sienne, Thareck était coupable au premier chef envers son chef et son ancien maître. Mais Mouza, s'il

n'eût songé qu'à la gloire de l'islam, eût dû pardonner une faute qui avait dans ses motifs et dans le succès une si noble excuse. Thareck, pour désarmer la colère de son juge, avait apporté avec lui de riches présents et des joyaux précieux, fruit des dépouilles de Tolède. Mouza les reçut avec une orgueilleuse condescendance, et, lorsque Thareck, qui, suivant l'usage oriental, s'était fait précéder de ses dons, se présenta devant lui, il ne trahit son ressentiment que par quelques reproches sans amertume. Thareck répondit avec soumission et mesure, en se justifiant de son mieux, et en exposant les motifs qui l'avaient porté à désobéir. Mais lorsque Mouza, laissant son armée camper hors des murs de Tolède, fut entré dans la ville, il assembla dans l'Alcazar tous les chefs musulmans, et en leur présence il accabla Thareck de reproches, et l'accusa d'avoir compromis par sa désobéissance le succès de l'entreprise; il lui retira, au nom du khalife, le commandement de son corps d'armée, et réclama de lui la fameuse table de Salomon, à laquelle la superstition arabe attachait un prix indépendant de son immense valeur.

Aucun des généraux qui se trouvaient présents n'osa prendre la parole en faveur de Thareck. « Mon » unique désir, répondit celui-ci, sans se laisser » abattre, était de servir Dieu et le khalife; ma con- » science m'absout, et j'espère que le khalife fera de » même : c'est à sa justice que j'ai recours. » Ces paroles, prononcées avec une dignité calme, excitèrent au plus haut point la colère de Mouza, qui se livra aux dernières violences contre Thareck. Selon quelques historiens, il voulut le faire mettre à mort[1]; se-

[1] Conde, t. I, p. 48.

lon d'autres[1], il ordonna, par une vengeance plus ignoble encore, qu'on battît de verges le vainqueur de Tolède; quelques uns prétendent même que la sentence fût exécutée. Mais le brave Mogaïth el Roumi prit alors sa défense, et rappela à Mouza que les services et la gloire de Thareck méritaient une autre récompense; que d'ailleurs, chéri comme il l'était de ses soldats, il ne serait pas sans danger de lui infliger un pareil traitement. Cette dernière raison, sans désarmer la haine de Mouza, la rendit du moins plus prudente, et, destituant Thareck de son commandement, il se contenta de le faire jeter en prison.

Cependant Abdelaziz, fils de Mouza, après avoir rétabli l'ordre dans Séville, s'était dirigé vers le sud-est de la Péninsule, que gouvernait alors le brave Theod-mir, appelé par les Arabes *Tadmir ben Gobdousch* (Tadmir, fils des Goths), le seul chef chrétien de quelque renom qui eût, avec Roderich, résisté à l'invasion. Theod-mir, après la funeste bataille du Guadalete, ralliant quelques débris de l'armée vaincue, s'était retiré dans le pays de Murcie, où, au milieu de l'affreux désordre qui suivit la conquête, il n'avait pas eu de peine à se créer une espèce de royaume. Ce royaume était déjà même connu des Arabes sous le nom de *pays de Tadmir*. Mais les maîtres de l'Espagne ne pouvaient tolérer que sur ce sol conquis, et dans une de ses plus riches provinces, s'élevât, pour les braver, une souveraineté indépendante. Abdelaziz s'étant dirigé de ce côté, Theod-mir marcha à sa rencontre; trop faible pour tenir la campagne contre les Arabes, il voulait au moins leur disputer les étroits

[1] Casiri, *Fragments*; Isid. Pacens; chron. Albeld; Rod. Tolet.

défilés de ses montagnes, où leur cavalerie toujours victorieuse leur devenait inutile. Il commença donc contre eux cette guerre de partisans, inhérente à la nature du sol de l'Espagne et au caractère de ses habitants : évitant toujours une bataille, que les Arabes brûlaient d'engager, il les harcela d'attaques continuelles, qui lassaient leur patience et épuisaient leurs forces. Mais Abdelaziz, gagnant toujours du terrain et poussant pied à pied devant lui les chrétiens, parvint à les acculer à une bataille dans les plaines de Lorca ; la victoire se déclara encore une fois pour les infidèles, et leur cavalerie poursuivit les débris de la petite armée de Theod-mir jusque sous les murs d'*Auriola* (Orihuela), dernier asyle qui leur restât encore. L'armée d'Abdelaziz fut bientôt rassemblée tout entière sous les murs de cette ville ; mais Théod-mir pour la défendre suppléa par la ruse au petit nombre de ses soldats. Il fit revêtir de casques et de cuirasses les femmes d'Orihuela, et les fit monter sur les murailles, leurs cheveux nattés et croisés sous leur menton, en guise de barbe, pour qu'elles ressemblassent mieux à des soldats. Les Arabes, trompés par l'apparence, crurent que la ville possédait une nombreuse garnison, et Theod-mir obtint d'Abdelaziz des conditions bien plus avantageuses qu'on ne les lui eût accordées sans cela. Voici le traité qui fut conclu entre les deux adversaires, tel qu'il nous a été conservé par les historiens arabes, et traduit par Borbon, qui a rectifié l'inexacte version de Casiri :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux, convention d'Abdelaziz, fils de Mouza, et de Tadmir, fils des Goths. Que la paix lui soit accordée, et que Dieu et son prophète la confirment et la maintien-

nent. Tadmir, et non un autre, commande aux chrétiens de son royaume. Il n'y aura entre eux et les Musulmans aucune guerre; et on ne leur prendra captifs ni leurs femmes ni leurs enfants. Ils ne seront point molestés dans leur religion et on ne brûlera pas leurs églises, et ils ne seront soumis à d'autres obligations que celles qui sont ici stipulées. Cette convention s'étendra aux cités d'*Auriola* (Orihuela), *Valencia* (Valence), *Lecant* (Alicante, ou *Lucentum* selon Borbon), *Bicasret* (Bigastro), *Moula*, *Atzhi* (l'ancienne *Acci*) et *Lourcat* (Lorca)[1] (la ville de Murcie était alors, au dire d'un auteur arabe, désolée et déserte). Tadmir ne recevra pas dans ses états les ennemis du khalife et ne manquera pas à la fidélité qu'il lui doit; il nous révélera tous les projets hostiles dont il aura connaissance; lui et ses nobles paieront par an un tribut d'un *dînar* d'or chacun, de quatre mesures de froment,

1. Voyez la dissertation de Borbon, page 44, sur les noms de ces villes. Remarquons, à propos des noms de Bicasret et de Tadmir, que les Arabes se dispensent ordinairement dans l'écriture courante d'indiquer les voyelles, c'est ainsi qu'ils écrivent *Bcsrt* et *Tdmir*. De là les variations inévitables dans l'orthographe de tous les noms arabes.

On s'étonnera sans doute de ne pas trouver au nombre de ces villes celle de Tadmir dans le pays de Tadmir, dont parlent si souvent les historiens arabes. On peut conclure qu'elle n'existait pas alors, et que Theod-mir, qui lui donna son nom, fut aussi son fondateur. On a beaucoup disputé sur l'existence et la situation de cette ville de Tadmir, que Masdeu et quelques auteurs confondent avec Murcie. Mais il ressort clairement des diverses géographies arabes (voyez Casiri, nº 904) que Tadmir et Murcie étaient deux villes distinctes. Les géographes arabes indiquent pour ces deux villes une latitude et une longitude différentes. Quant à la situation de Tadmir, Borbon, dans une dissertation fort claire et fort satisfaisante (Lettre v, p. 83), démontre qu'elle était placée sur une hauteur entre Nerpio et Murcie, non loin du grand chemin, et connue sous le double nom de *Carietoucat Tadmir*. Le premier seul est resté et est devenu en se corrompant *Caravaca*; l'autre, qu'elle tenait de Theod-mir (*Tadmir* chez les Arabes), a disparu. Caravaca eut plus tard, lors du morcellement de l'empire arabe, des rois distincts de ceux de Murcie, sous le nom de rois de Tadmir.

quatre d'orge, quatre de vin doux, quatre de vinaigre, quatre de miel et quatre d'huile. Chaque serf et chaque vassal (*pechero*, mot à mot *contribuable*) ne paiera que la moitié de ce tribut. Daté le 3 de la lune de Redjeb de l'an 94 de l'hégire (5 avril 713). »

Suivant les chroniques arabes, l'envoyé chrétien qui conclut ce traité n'était autre que Theod-mir lui-même, qui ne se fit connaître que quand le traité fut signé, et Abdelaziz et ses généraux, charmés de sa franchise et de ses nobles manières, lui firent grand accueil, et mangèrent avec lui, « comme s'ils étaient » depuis long-temps amis. Les Arabes, en entrant dans » la ville, s'émerveillèrent grandement du petit nombre d'hommes d'armes qu'ils y trouvèrent; et demandèrent à Tadmir ce qu'il avait fait de tous ces » soldats qui garnissaient les remparts; et Tadmir » leur dit le stratagème dont il avait usé, et ils le » louèrent beaucoup comme très subtil. »

C'est à tort que ce traité a été reproché à Théod-mir, qu'on peut appeler, plus justement que Roderich, *le dernier des Goths*. L'existence d'une royauté, même tributaire, et indépendante dans son vasselage, était encore une consolation pour l'orgueil des vaincus; elle était même pour les vainqueurs un danger sérieux. Aussi verrons-nous bientôt cette royauté vassale disparaître de l'histoire sous Athan-gild, le successeur de Theod-mir, vers l'époque des guerres civiles entre Youssouf et Abdel Rahman, le premier souverain de Cordoue. Les Arabes comprirent un peu plus tard le dangereux précédent qu'ils avaient laissé s'établir à Murcie, lorsqu'un noyau de monarchie chrétienne indépendante se forma dans

ries[1], et la *terre de Tadmir* fut partagée entre les tribus arabes et berbères[2].

Vers cette époque, Mouza reçut du khalife l'ordre de rendre à Thareck le commendement qu'il lui avait ôté, et de ne plus « laisser rouiller dans le fourreau » une des meilleures épées de l'islam ». Un ordre du khalife était un ordre de Dieu: Mouza obéit en frémissant. Thareck passa d'une prison à la tête de l'armée, par un de ces caprices du sort si fréquents dans l'histoire de l'Orient, et Mouza, avec la dissimulation musulmane, l'invita à un grand festin, où, en présence des chefs de l'islam, il lui rendit son commandement. Peu de jours après, Thareck se mit en route vers de nouvelles conquêtes dans l'Espagne orientale ou district de Tzogour, depuis Talavera jusqu'à Tortose, à la tête du même corps d'armée qu'il avait naguère commandé. D'après l'ordre de Mouza, les

[1] Pierre Marca, archevêque de Paris, dans son *Limes hispanicus*, et le Père d'Orléans, un des écrivains de cette école historique fausse et superficielle, éclose à l'ombre de la société de Jésus, et qui forme un si frappant contraste avec les consciencieux travaux des Bénédictins, ont volontairement confondu Theod-mir et son fief royal avec la royauté indépendante de Pelayo, et ont affecté de ne voir dans les deux princes qu'une seule et même personne. Voltaire, dans son *Essai sur les mœurs*, adopte beaucoup trop légèrement cette erreur, que Mariès a répétée, et que nous ne prendrons pas la peine de réfuter.

[2] Suivant Borbon, du vivant même d'Abdelaziz, Theod-mir fut attaqué par Habib el Fehri, que Mouza avait en quelque sorte associé au gouvernement d'Abdelaziz. Voici le texte d'Abdallah, d'après el Daami, texte cité par Borbon, p. 48: « Et les choses restèrent ainsi jusqu'à ce qu'Habib mit la discorde » entre les Arabes et les Berbers, et ceux-ci se soulevèrent contre le pays de » Tadmir et contre son roi; et se joignirent à Habib les gens de Malaga, d'Al- » muñecar et de Carnat (Grenade), contre Theod-mir le Roumi (le chrétien), » fils d'Aobdousch (les Goths) et ami d'Abdelaziz. Theod-mir envoya deman- » der du secours à Abdelaziz, aux termes de sa capitulation, et celui-ci, voyant » que les Berbers, avec Habib son compagnon, s'étaient emparés des villes de » Tadmir, envoya (des troupes) contre eux, et furent mis en fuite les Berbers » qui s'étaient levés contre Tadmir. » (Voir l'appendice, aux pièces justificatives.)

soldats, armés à la légère, ne devaient porter avec eux que le strict nécessaire : les cavaliers une outre, un sac de provisions et une écuelle de bois ; les fantassins rien que leurs armes. Les provisions et les bagages de chaque *taïfa* ou division de l'armée, répartis suivant le nombre des bannières, étaient portés à dos de mulet, et conduits par un petit nombre d'hommes, choisis parmi les moins valides. Quant aux armes, elles consistaient en une épée attachée au côté, une masse d'armes pendue au pommeau de la selle, en main une lance ornée d'une banderolle, et un arc suspendu à l'épaule avec le carquois. Les armes défensives étaient un épais turban roulé autour de la tête, et une cuirasse [1]. Le bournous arabe ou long manteau blanc avec un capuchon qui revient sur la tête pouvait au besoin recouvrir le tout. Les deux généraux, avant de se mettre en marche, renouvelèrent à leurs soldats, sous peine de la vie, la défense de se livrer au pillage, si ce n'est après la bataille ou dans les villes emportées d'assaut, et quand leurs chefs leur en auraient donné la permission.

S'il faut en croire un obscur passage d'Isidore de

[1] Reinaud, *Invasions des Sarrasins*, p. 251. Du reste, pour éviter des citations continuelles, rappelons une fois pour toutes que la plupart de ces détails sur l'histoire arabe sont empruntés à Conde, qui, malheureusement, a négligé, comme Murphy, de citer les sources où il puisait, et de permettre ainsi de les contrôler l'un par l'autre. Murphy, ou plutôt Shakspear, est beaucoup trop abrégé pour être d'un grand secours. Les manuscrits d'Oxford, dont il s'est servi, n'étaient sans doute pas assez nombreux pour lui permettre plus d'étendue. Quelquefois cependant il renferme des détails curieux, et complète ou contredit Conde. Cardonne et Chenier ne sont pas des autorités toujours bien respectables. Enfin Lembke, dans ses travaux sur Ahmed el Makari, a puisé quelques renseignements nouveaux, mais en petit nombre. Rodrigue de Tolède, le seul des anciens historiens de l'Espagne qui entendit l'arabe, a écrit une *Historia Arabum* qui est aussi de quelque secours ; mais elle est trop abrégée.

Beja [1], Mouza, avant de quitter Tolède, blâmant la douceur des conditions que Thareck avait imposées à la cité vaincue, fit périr plusieurs nobles Goths, qu'il accusa d'avoir favorisé la fuite de cet Oppas, frère de Witiza, et archevêque de Séville, que nous avons vu, de concert avec Julien, appeler les Arabes en Espagne. On ne pourrait dans ce cas expliquer la présence d'Oppas à Tolède que par une nouvelle trahison de sa part. Une autre phrase d'Isidore [2] fait supposer qu'au milieu même de la conquête, les Goths avaient encore le triste courage d'ajouter les maux de la guerre civile à ceux de la guerre étrangère.

Pendant que Thareck s'avançait vers l'est, Mouza prit la route du nord, livrant aux flammes et au pillage toutes les villes qui résistaient. Les habitants épouvantés s'enfuyaient partout devant lui; Salamanque lui ouvrit ses portes sans essayer une résistance inutile, car la chute de Tolède avait brisé le courage des Goths: il semblait qu'un préjugé superstitieux attachât à cette royale cité le destin de la monarchie, et que, Tolède une fois prise, il n'y eût plus d'Espagne à défendre. Les Arabes, après avoir franchi sans obstacles la *sierra* d'Avila, pouvaient maintenant à leur aise promener la conquête dans le vaste bassin du Duero. Quatre des lignes de défense qui gardaient l'Espagne étaient enlevées; qu'importait

[1] Toletum urbem regiam usque inrumpendo, adjacentes regiones pace fraudifica male diverberans, nonnullos seniores nobiles viros qui utcumque remanserant, per Oppam filium Egicæ (*lisez* fratrem Witizæ) regis a Toleto fugam arripientem, gladio patibuli jugulat, et per ejus occasionem junctos ense detruncat. (Isid. Pacens, 36.)

[2] Dum... Hispania vastaretur, et nimium non solum hostili, verum etiam intestino furore confligeretur... (An. 711.)

aux conquérants si derrière la cinquième se cachait, au fond des Asturies, une poignée de fugitifs, qu'ils dédaignaient d'y poursuivre ? Mouza, maître du bassin du Duero, s'arrêta à Astorga, au pied des Pyrénées, sans se soucier de pousser plus loin sa conquête. Nous verrons cependant les armes musulmanes arriver bientôt jusqu'à la mer de Galice, et un gouverneur arabe commander dans Gijon, à quelques lieues d'Oviedo, et du berceau de la monarchie asturienne.

Le plan de la campagne avait été sagement concerté entre les deux généraux, dont l'accord garantissait le triomphe de l'islam. Mouza, remontant le Duero jusqu'à sa source, descendit ensuite l'Ebre pour aller retrouver, sous les murs de Saragosse, Thareck, qui devait l'y attendre. Celui-ci, après avoir quitté Tolède, remontant vers la source du Tage, avait passé à travers les tristes *sierras* de Molina et de *Segontia* (Siguenza), et était descendu dans les riches campagnes de l'Ebre, où, maître de toutes les villes de la plaine, il pressait avec vigueur le siége de Saragosse. Cette ville, située au bord de l'Ebre, dans une plaine ouverte de tous côtés, n'a dû jamais compter pour se défendre que sur le courage de ses habitants, et ce rempart ne lui manqua pas. Une partie des braves défenseurs de Cordoue, de Merida et de Tolède, avait trouvé un asyle dans ses murs : car, si les populations désarmées se réfugiaient dans les montagnes, les gens de guerre cherchaient les cités pour s'y défendre, et Saragosse était la dernière. Déjà la résistance faiblissait quand l'arrivée de Mouza vint ôter tout espoir aux assiégés. Ils traitèrent aussitôt de la reddition de leur ville, mais l'avide Mou-

za, persuadé que toutes les richesses de l'Espagne se trouvaient réunies dans la dernière de ses cités qui résistât encore, informé d'ailleurs que ses défenseurs manquaient de vivres, leur imposa, outre les conditions ordinaires, *la rançon du sang*. Ce n'est qu'à ce prix que les malheureux habitants purent racheter leur vie et une faible partie de leurs biens de leur vainqueur impitoyable; et encore furent-ils obligés, pour s'acquitter, de recourir aux richesses de leurs églises et de se dépouiller eux-mêmes de leurs joyaux les plus précieux (713).

Le bruit de la chute de Saragosse frappa l'Espagne de consternation et éteignit toute pensée de résistance; les conquérants n'eurent plus qu'à se présenter devant les villes pour voir les portes s'en ouvrir devant eux. Thareck, descendant le cours de l'Ebre, s'empara sans coup férir de Tortose, Murviedro, Xativa et Denia, et de Valence, qu'il détacha sans doute du royaume de Tadmir. Il laissa les habitants, au prix d'un léger tribut, dans la paisible possession de leurs biens. [1] Mouza, se dirigeant vers le nord, prit Huesca, Tarrazona, Calahorra, Ilerda, Tarragone, Barcelone, Gerone, et la cité grecque d'Ampurias. Novairi raconte qu'il entra en Septimanie et s'empara de Narbonne [2]; mais il confond évidemment avec les expéditions ultérieures des Arabes dans la Gaule. Il ne paraît pas même que Mouza ait poussé sa marche jusqu'aux dernières limites des

[1] Suivant Asli, cité par Borbon, p. 66, Mouza, après cette seconde expédition de Thareck, lui demanda de nouveau compte du butin qu'il avait ramassé. « Quoi, n'est-ce que cela ? » s'écria-t-il, frustré dans son attente, et il envoya une seconde fois Thareck en prison; mais le fait est peu probable et peu attesté.

[2] Ebn Hhajan el Hedjari (dans les fragments d'Ahmed el Makari recueillis

Pyrénées espagnols. Pressé d'achever la conquête de la Péninsule, il prit, par les montagnes de *Gouf*, ou du nord, la route de la Galice, seule partie de l'Espagne qui eût encore été épargnée, et passa de là en Lusitanie. La rapacité de Mouza, plus occupé de grossir ses trésors que ceux du khalife, et sa dureté envers les populations vaincues, contrastaient avec la douceur et la générosité de Thareck, toujours prêt à abandonner aux vaincus les dépouilles de la guerre, et réservant scrupuleusement au khalife le cinquième qui lui appartenait. Aussi une division funeste aux progrès de l'islam se manifesta-t-elle bientôt entre ces deux hommes de caractères si divers. Thareck, sans communiquer avec Mouza, qui était pourtant son supérieur, rendait compte au khalife Walid de ses entreprises. Il ne perdait pas une occasion de signaler l'avidité de Mouza et son peu de souci des intérêts du khalife, tandis que celui-ci accusait à son tour la prodigalité de Thareck, son insubordination, et le mauvais exemple qu'il donnait aux Musulmans.

Du reste, la malveillance de Walid pour Mouza était évidente; mais nous trouvons dans Ahmed el Makari un fait qui peut l'expliquer. Mouza, général et pontife à la fois, suivant l'usage des Arabes, avait omis une fois, dans les guerres d'Afrique, le nom du khalife dans la prière solennelle que le général devait faire à la tête de ses troupes avant le combat. On lui fit remarquer cette omission; mais il

par Lembke), Aboulfeda et Murphy, partagent cette erreur. On le pardonne aux historiens arabes; mais Murphy, ou pour mieux dire Shakspear, auteur des précis anglais de la conquête de l'Espagne, aurait dû la relever; malheureusement cet auteur est dénué de toute critique historique. C'est ainsi qu'il attribue à Thareck la conquête de Narbonne, et parle de batailles qui n'ont jamais existé.

refusa de la séparer. « Nous sommes, répondit-il, dans un lieu et dans un moment où nul autre nom ne doit être invoqué que le nom du Dieu très haut. » Ce langage de vrai croyant plutôt que de courtisan fut sans doute reporté à Damas, et Mouza dut perdre auprès du khalife ce qu'il gagnait auprès du prophète.

La mésintelligence des généraux allait croissant chaque jour. Walid jugea, non sans raison, qu'il était temps de mettre fin à ces dissensions, qui pouvaient à la longue compromettre la conquête; mais, jaloux peut-être à son tour de la gloire de ses lieutenants, au lieu de sacrifier l'un des deux rivaux à l'autre, il prit le parti de les rappeler à la fois tous les deux, et d'enlever aux armées musulmanes les chefs qui les avaient conduites à la victoire. Thareck obéit sans hésiter à l'ordre du khalife, et laissa son armée à Habib ben abi Obeida, avec l'ordre d'achever la conquête de la Galice et de la Lusitanie. Quant à Mouza, au moment où l'ordre du khalife l'atteignit, il roulait dans sa tête, s'il faut en croire quelques historiens arabes [1], un des plus vastes projets que la pensée humaine ait jamais conçus. A l'inverse de Mithridate, il voulait prendre l'Europe à revers par la Gaule et l'Allemagne, suivre avec le cours du Danube le grand chemin des races jusqu'au Pont-Euxin, soumettre en passant le vieil empire de Byzance, et lier enfin ce vaste réseau de conquêtes au khalifat central de Damas, qui aurait ainsi plané oisif et victorieux sur tout le monde connu des anciens.

[1] Voyez Cardonne (II, 70), et Murphy, p. 72. Tous deux ont négligé de citer leurs auteurs. Conde ne parle pas de ce projet de Mouza, qu'atteste aussi Makkari, cité par Reinaud.

Certes, si c'était là un rêve, c'était du moins un grand et noble rêve! Mais le khalife Walid, instruit de ce gigantesque projet, qui dépassait en grandeur les entreprises des lieutenants du prophète, dans le premier élan de la conquête, ne fut frappé que de sa témérité. Il envoya à Mouza, pour le rappeler à Damas, un premier messager, que celui-ci parvint à corrompre. Le khalife, impatient de voir exécuter ses ordres, en envoya un second. Mouza était, alors à Lugo, en Galice[1], poursuivant avec ardeur cette conquête, la dernière qui lui restât à faire sur le sol de l'Espagne, lorsque l'atteignit l'ordre fatal qui mettait une digue à son ambition, et lui disait, comme Dieu aux flots de la mer: « Tu n'iras pas plus loin! » L'envoyé du khalife, marchant droit vers le général rebelle, au milieu même de ses soldats, avec la confiance religieuse d'un homme armé de la volonté du lieutenant du prophète, arrêta par la bride le cheval de Mouza et lui intima l'ordre du khalife. La désobéissance eût été plus qu'une révolte; elle eût été un sacrilége, car Dieu avait parlé par la bouche du khalife. Mouza obéit en frémissant, et s'arrêta tout court, comme le coursier du désert sous la bride du maître, en face de cet immense avenir de conquête qui s'étendait devant lui. Des larmes de douleur et de rage coulèrent sur sa barbe blanchie; mais pas un murmure ne sortit de sa bouche, pas un appel à la révolte ne fut adressé par lui à ces soldats, ses vieux compagnons de gloire en Afrique et en Espagne, qui l'eussent suivi peut-être, malgré l'ordre du khalife, dans la voie glorieuse qu'il voulait se

1 Borbon prétend à tort que Mouza ne s'avança pas au delà de Saragosse.

frayer pour retourner à Damas. Il conféra à son fils Abdelaziz le titre d'émir et le gouvernement de l'Espagne, dont il fixa le siége à Séville, en lui laissant pour conseiller le sage et courageux Ayoub, son cousin, l'un des chefs les plus distingués de l'islam. Il confia les troupes de la frontière au général Naaman ben Abdallah; un autre de ses fils, Abdelolah, fut établi par lui à *Tandja* (Tanger) comme émir d'al Magreb, et un troisième, Merwan, à Caïrwan, centre de la domination arabe en Afrique.

Mousa quitta enfin l'Espagne, emmenant avec lui ses immenses trésors, dont la renommée fabuleuse emplissait déjà tout l'Orient[1]; trente mille captifs grossissaient son cortége de triomphateur plutôt que d'accusé; quatre cents nobles Goths, richement vêtus, et la tête *ceinte* de couronnes d'or, disent les historiens arabes, étaient le principal ornement de ce cortége, qui émut vivement l'enfantine imagination des Arabes.

Thareck cependant, plus pressé que son rival d'obéir aux ordres de son maître, et ne traînant après lui d'autres trésors que ceux qu'il rapportait au khalife, était déjà arrivé à Damas. Walid, désarmé par sa prompte soumission, le reçut avec bienveillance, et honora en lui le premier conquérant de l'Espagne, l'homme qui avait doté le khalifat de la dernière et de la plus riche de ses vastes provinces. Il allégua à Thareck pour motif de son rappel le désir d'éviter toute collision entre ses lieutenants, et de le soustraire lui-même à la malveillance des fils de Mousa;

[1] Cum auro argentove, et pretiosorum lapidum et margaritarum, *quo ardere solet ambitio matronarum*, congerie... (Isid. Pacens, c. 38.) Il paraît que les *ambitions des matrones* ont été les mêmes à toutes les époques.

qui commandaient encore en Afrique et en Espagne. « Seigneur, répondit Thareck au khalife, tes soldats, qui m'ont suivi dans ces saintes guerres, pourront te dire qui je suis, et les chrétiens eux-mêmes te diront si j'ai été avec eux lâche, cruel ou avare. » Cette loyale franchise du vieux soldat plut au khalife, qui, disposé d'ailleurs en sa faveur par son ressentiment contre Mouza, le loua hautement de ses services, et le proclama le fidèle serviteur de l'islam.

Mouza, embarrassé de la pompe triomphale qu'il traînait après lui, n'était pas encore arrivé à Damas, quand le khalife Walid fut saisi d'une maladie mortelle. Souleyman, son frère, successeur désigné du khalifat, envoya aussitôt à Mouza l'ordre de s'arrêter, afin de réserver pour l'inauguration de son règne l'éclat des riches trophées qu'il rapportait. La situation de Mouza, entre les deux ordres contradictoires du khalife mourant et du khalife à venir, était terrible : quel que fût celui des deux auquel il obéît, il se faisait un ennemi de l'autre. Après avoir long-temps hésité, il ne crut pas sans doute la mort de Walid assez prochaine, et continua sa marche. Walid, en effet, vivait encore quand le vainqueur d'Andalos entra dans Damas, et, bien que sur son lit de mort, il manda en sa présence les deux rivaux de gloire. Mouza, qui se flattait d'acheter son pardon avec les trésors qu'il apportait, offrit au khalife, entre autres présents, la fameuse table de Salomon, et se vanta de l'avoir conquise. Thareck alors, pour convaincre son ennemi de mensonge, tira de son sein un des pieds, qu'il en avait détaché avant de la remettre à Mouza, et que celui-ci avait remplacé par un pied d'or. Mouza fut en outre accusé d'avoir dérobé un

diamant plus riche qu'aucun de ceux qui avaient été offerts au khalife depuis la conquête de Perse. Enfin Mogaith el Roumi, le vainqueur de Cordoue, se joignit aussi à ce concert de haine contre l'infortuné wali, en se plaignant de ce que Mouza lui avait enlevé le gouverneur de Cordoue, qu'il voulait lui-même amener captif au pied du trône du khalife.

Mouza, écrasé sous le poids de toutes les accusations, attendait sa sentence. Le khalife, par égard pour sa gloire passée, eût peut-être pardonné au vainqueur de l'Espagne; mais la mort le surprit sur ces entrefaites, et Mouza, au lieu d'un juge, ne trouva plus dans le nouveau khalife qu'un maître irrité. Souleyman ne pouvait pardonner à Mouza d'avoir méconnu ses ordres; il le manda devant lui, et, avec cette dissimulation orientale qui cache si bien la haine sous les dehors de l'amitié, il s'entretint avec lui de ses campagnes. « As-tu trouvé, lui dit-il, dans tes conquêtes, des peuples bien vaillants? — Oui, seigneur, plus vaillants que je ne pourrais te le décrire, répondit Mouza. — Et que me diras-tu des chrétiens? — Ce sont des *lions dans leurs châteaux, des aigles à cheval, des femmes à pied, et des chèvres pour s'enfuir dans leurs montagnes quand ils sont vaincus.* — Et les Berbers? — Ils ressemblent fort aux Arabes dans leur manière d'attaquer, de combattre et de se contenir; ils sont patients, sobres et hospitaliers comme eux; mais ce sont les gens les plus perfides du monde; promesse ni parole ne sont sacrées pour eux. — Et que penses-tu des hommes d'*Afrank* [1] (des

[1] Quelques personnes ont voulu voir dans ces hommes d'*Afrank* les Franks ou les Gaulois du sud, auxquels s'applique merveilleusement, il faut en convenir, le portrait qu'en trace Mouza. Mais Mouza n'ayant pas franchi les Pyrénées,

Pyrénées orientales)? — Ils sont si nombreux qu'on ne saurait les compter, prompts à l'attaque et braves à la bataille, mais timides et découragés dans la retraite. — Et les as-tu défaits, ou t'ont-ils vaincu? — Non, par Allah! jamais une de mes bannières n'a fui devant eux, et mes braves Musulmans n'ont jamais hésité à les attaquer, ne fussent-ils que quarante contre quatre-vingts chrétiens. »

Malgré ces réponses, non moins remarquables par la finesse d'observation que par le courage enthousiaste qui les avait dictées, l'inflexible Souleyman n'en vengea pas moins sur le vieux soldat les injures de Walid et les siennes. Le conquérant de l'Espagne, vieillard presque septuagénaire, fut ignominieusement battu de verges et exposé tout un jour au brûlant soleil de Damas sur la place publique; il fut de plus condamné à payer 100,000 mitcales d'or, d'autres disent même 200,000[2], énorme amende, qui le réduisit à la pauvreté. « L'homme qui avait eu entre ses mains tous les trésors de la Péninsule fut contraint, dit Murphy, à aller mendier son pain de tribu en tribu, dans les déserts de l'Arabie. » Mais nous verrons bientôt que la haine du khalife lui réservait une épreuve plus cruelle encore.

Le fils de Mouza, Abdelaziz, avait fixé sa résidence à Séville, et y avait établi, suivant l'usage

ne pouvait pas connaître la manière de combattre des hommes de l'autre côté des monts. Peut-être aussi s'agit-il ici des Basques.

[1] Onze cents ans après que ces paroles ont été prononcées, elles retracent encore au naturel le caractère et les habitudes des trois peuples dont elles tracent le portrait. On remarquera surtout l'énergique concision des traits qui peignent le peuple espagnol et la justesse pittoresque des images.

[2] Le mitcale valait environ 10 francs.

des Arabes, un *al-dyouan*[1] ou divan, sorte de sénat qui partageait avec lui la direction des affaires de l'Espagne. Entre tous les conquérants de l'Espagne, Abdelaziz s'était toujours distingué par sa clémence envers les populations vaincues : il leur avait adouci la dépendance en régularisant et en allégeant, autant qu'il était en lui, le tribut qu'elles devaient payer. Peut-être aussi faut-il en faire honneur à son amour pour Egilona[2], veuve de Roderich, autant qu'à son humanité. Séduit par les charmes de sa captive, il avait respecté le sang royal qui coulait dans ses veines, et l'avait épousée en grande pompe, sans exiger d'elle qu'elle embrassât la foi musulmane[3]. Après avoir achevé la conquête de la Lusitanie, et il atteint, comme Okbah, les rives du vaste Atlantique, il avait fait parcourir à son lieutenant Habib ben Obeïda el Fehri toute la chaîne des Pyrénées, depuis la Galice jusqu'à Pampelune, et réglé le tribut que les chrétiens avaient à payer. Les *mechtiseb*, ou percepteurs, étaient chargés de le recevoir ; on joignait ces impôts aux revenus de l'Afrique ; et on les expédiait tous à la fois en Syrie, où Abdelaziz fit ainsi passer des sommes énormes.

Mais ce n'était point assez pour conjurer la haine de Souleyman ; d'ailleurs, en Espagne même, le mariage d'Abdelaziz avec une chrétienne lui avait alié-

[1] Ce nom d'*aldyouan* (*adouana*), signifiant aussi l'endroit où se percevaient les revenus publics, est passé dans la langue espagnole ; c'est de lui que vient notre mot de *douane*.

[2] Voir, Pièces justificatives, n° 2, l'appendice sur Berbon.

[3] Egilona, tout en restant chrétienne, avait reçu de son époux le nom d'Ommalisam, ou *la mère des colliers précieux*, par allusion sans doute aux riches joyaux qu'elle gardait comme un gage de sa splendeur passée.

né le cœur des fidèles Musulmans : on voyait une trahison jusque dans ses ménagements pour les vaincus, qui contrastaient avec la sainte rigueur de son père Mouza. On attribuait cette clémence impie à l'influence que possédait sur lui la fière Egilona, femme ambitieuse et vaine, qui, chaque matin, disent les Arabes, essayait de ses mains royales une couronne sur la tête de son époux, pour l'exciter, par ce muet emblème, à fonder en Espagne une royauté indépendante[1].

Murphy raconte à ce sujet qu'Egilona, s'apercevant de son influence sur Abdelaziz, lui demanda pourquoi tous ses sujets ne s'inclinaient pas devant lui comme devant Roderich, son premier époux. Il répondit que de pareils usages étaient contraires à sa religion ; mais elle, peu satisfaite de cette réponse, feignit de douter de son attachement pour elle, s'il ne lui accordait pas ce qu'elle demandait. Vaincu par ses instances, il fit abaisser la porte de la salle où il recevait d'ordinaire, afin que tous ceux qui se présenteraient fussent obligés de se courber devant lui. Egilona, croyant y voir une marque de déférence de leur part, se paya de cette excuse ; mais le bruit s'en répandit bientôt dans l'armée, et l'indignation qu'il y causa coûta plus tard la vie à Abdelaziz.

Une de ces énigmes historiques qu'Isidore de Beja a laissées à la postérité dans son latin barbare[2]

[1] Faustino Borbon, *Cartas escogidas*, p. 3, prétend, d'après divers auteurs arabes, qu'Abdelaziz avait embrassé le christianisme, et que, pour assurer sa révolte, il s'entendit avec les chrétiens de Galice et de Biscaye, ce qui prouve au moins qu'il existait de ce côté une population chrétienne indépendante, qui put avoir Pelayo pour chef. (Voir l'Appendice.)

[2] « Cum Hispaliam divitiis et honorum fascibus cum regina Hispaniæ in conjugio copulatam, vel filias regum ac principum pellicatas et imprudenter distrac-

donne aussi à penser qu'Abdelaziz, entraîné par son penchant tout oriental pour les femmes, avait peuplé son sérail de nobles chrétiennes, et avait ainsi suscité contre lui de sourdes haines dans la population vaincue, que son intérêt était pourtant de ménager, puisqu'il voulait s'allier avec elle. La haine de Souleyman était donc légitime; mais il fallait ménager cette puissante famille des fils de Mouça, aigris de l'inique traitement qu'on avait fait subir à leur père. Des envoyés du khalife furent secrètement dépêchés à Cairwan, à *Tendja* (Tanger) et à Séville, avec l'ordre de priver les fils de Mouça du commandement d'abord, et ensuite de la vie. Les cinq principaux chefs de l'armée arabe en Espagne furent prévenus sous main des intentions du khalife, et, pour tout loyal Musulman, entendre c'était obéir, et obéir c'était frapper.

Le premier qui ouvrit cet ordre sanguinaire fut un des plus fidèles amis de Mouça, Habib ben Obeïda el Fehri [1], non moins attaché au fils qu'au père. En le lisant, l'ordre tomba de ses mains tremblantes. « Allah ! s'écria-t-il, est-il possible que l'envie et la » haine fassent ainsi récompenser les glorieux services » de Mouça ! Mais Dieu est juste, et nous ordonne » d'obéir au khalife, son lieutenant. » Après la soumission d'Habib, on peut juger si les autres hésitèrent.

tas exstuaret, seditione suorum factâ, occisus est. » Plus loin, le chroniqueur ajoute : « Consilio Egilonæ ut jugum arabicum a sua cervice evertere conaretur, et regnum invasum Iberiæ sibimet retemptare. » (48).

1 Tous les noms chez les Arabes sont personnels, et il n'y a pas de noms de famille. Ainsi *Habib* est le nom de ce chef musulman, *ben Obeida* veut dire fils d'Obéida, et *el Fehri* de la tribu de Fehri. Souvent on cite le nom de plusieurs de ses aïeux, en joignant à chacun d'eux le mot *ben*. Cet usage se retrouve dans la Bible.

Abdelaziz habitait, aux portes de la ville, une maison de campagne, auprès de laquelle il avait fait construire une mosquée, où le peuple se rassemblait pour la prière. Les délégués du khalife, redoutant l'amour des soldats pour Abdelaziz, répandirent le bruit que le fils de Mouza avait trahi l'islam; qu'il songeait à s'emparer pour lui seul de l'autorité dont il n'était que le dépositaire; qu'il était secrètement allié aux chrétiens rebelles des monts d'Afrank, et que sa femme *Ayela* (Egilona) le poussait à se faire roi et à se mettre à la tête des chrétiens pour relever leur monarchie détruite. Ces accusations, peut-être fondées, trouvèrent créance auprès des soldats et du peuple arabe et changèrent leurs dispositions. Alors on put sans danger divulguer les ordres du khalife, et chacun se disputa l'honneur de les exécuter.

Mais Abdelaziz avait encore des amis, et ils essayèrent de le défendre. L'un des chefs arabes, Zeyad ben Nabigat, eut bien de la peine à contenir une portion des troupes qui, plus dévouée que le reste, voulait aller se ranger autour d'Abdelaziz. L'aube venait de paraître, et Abdelaziz, victime dévouée et ignorante de son sort, était déjà à la prière, quand une troupe de meurtriers s'élança sur lui et le perça de mille coups avant qu'il pût avoir même la pensée de résister. La crainte qu'inspiraient les ordres du khalife empêcha, non sans peine, l'armée de s'insurger au moment où elle apprit la mort de son chef bien aimé [1]. (97 de l'hégire, de J.-C. 715 et 716.)

L'Espagne, après Abdelaziz, resta près d'un an

[1] Un écrivain arabe, cité par Conde, met la mort d'Abdelaziz deux ans plus tard. Le fait est certainement faux.

sans émir. Sans doute le khalife redoutait la puissance dont était nécessairement armé le gouverneur de ce vaste royaume. Un pressentiment lui disait que cette belle province se détacherait un jour de la couronne du khalifat, et que les émirs, trop puissants, se changeraient en souverains. Aussi, bien loin d'y renvoyer Tharek, le véritable conquérant de l'Espagne, lui laissa-t-il finir ses jours dans l'obscurité, où les historiens arabes semblent l'avoir oublié comme le khalife.

La tête d'Abdelaziz fut portée à Damas dans une boîte remplie de camphre. Le khalife la reçut avec joie et eut la cruauté de la montrer à Mouza : « Connais-tu cette tête ? » lui dit-il avec une ironie féroce. Le malheureux père détourna la tête avec horreur : « Oui, je la reconnais, s'écria-t-il, et la malédiction d'Allah soit sur celui qui a fait périr qui valait mieux que lui ! » Et sans ajouter une parole, il s'éloigna du palais pour n'y jamais rentrer. Le khalife n'osa punir ces paroles arrachées à un père par une légitime douleur, et Mouza, apprenant bientôt la mort de ses deux autres fils, assassinés par ordre du farouche Souleyman, se retira à Wadhilkora, dans l'Hedjaz, son pays natal, où il vécut dans l'obscurité et dans la misère jusqu'à l'âge de 98 ans, cruellement puni par la vengeance divine de tout le sang qu'il avait versé.

Avec la tête d'Abdelaziz le khalife avait reçu des envoyés de Theodemir, qui venaient mettre à ses pieds l'hommage de ce vassal couronné et le prier de ratifier le traité qui garantissait cette royauté tributaire. Le khalife approuva le traité et diminua même

le tribut que payaient les chrétiens[1]. C'est la dernière trace qu'on retrouve dans l'histoire de ce Theod-mir, qui y avait joué d'abord un si noble rôle. Les historiens ont été sévères envers lui, parce qu'on a comparé son impuissance volontaire à la révolte héroïque de Pelayo. Mais il ne faut pas oublier qu'avant de céder, Theod-mir lutta noblement et long-temps, et qu'il arracha aux Arabes par son courage et sa loyauté un traité plus favorable qu'aucun de ceux qui furent accordés aux chrétiens. Les populations chrétiennes auxquelles il commandait durent bénir, au moins pendant sa vie, la tutelle bienfaisante qu'il exerça sur elles, et que remplacèrent après sa mort les persécutions des émirs. La situation isolée du royaume de Tadmir, sur-tout ouvert à l'ennemi, et accessible à la fois à ses armées et à ses flottes, interdisait toute pensée de résistance durable, sous ce beau ciel, où l'homme semble fait d'ailleurs pour jouir plutôt que pour lutter. Enfin, dans l'état de morcellement et d'affreuse confusion où se trouvait l'Espagne chrétienne, il est probable que Theod-mir ignora même la révolte de Pelayo au fond des Asturies, si long-temps ignorée des Arabes eux-mêmes: il ne put donc ni concerter ni rêver même une résistance commune; et ces deux royautés chrétiennes, dont l'une était un germe, et l'autre un débris, suivirent chacune leur carrière. L'éphémère empire de Murcie mourut avec Theod-mir, comme doit mourir toute royauté vassale, tandis que, pour nous servir du langage d'un vieux

[1] Suivant Isidore de Beja, c'est Theod-mir en personne qui alla trouver le khalife.

conquérant, et le gland semé par Pelayo devint un chêne, et ce chêne fut la monarchie espagnole.

L'histoire ne dit pas comment mourut Theodmir. On sait seulement qu'il eut pour successeur Athanagild. Isidore de Beja, qui écrivait à l'époque même de la conquête, et qui avait certainement connu Theodmir, vante son goût éclairé pour les lettres, son courage, son éloquence et toutes les rares qualités qui le firent aimer et estimer des Arabes. Il se trouve donc loué à la fois par ses compatriotes et par ses ennemis, honneur qui n'échoit pas d'ordinaire aux apostats et aux traîtres.

Ainsi s'était terminée en moins de trois ans la plus belle, la plus rapide et la moins disputée de toutes les conquêtes de l'islam. Sauf quelques vallons oubliés dans les Asturies, la Péninsule tout entière était soumise, et les portes des Pyrénées étaient toutes prêtes à s'ouvrir pour vomir sur la Gaule les hordes du désert. Cette conquête, toute rapide qu'elle fut, avait été disputée, et par conséquent sanglante. Cependant le seul historien contemporain, Isidore de Beja, et tous les historiens qui l'ont copié[1], paraissent avoir exagéré les désastres de la Péninsule et la cruauté de ses vainqueurs. A les entendre, tous les temples de Dieu furent détruits ou changés en mosquées; et pourtant il est avéré que le culte chrétien subsista dans toutes les villes qui s'étaient soumises, et dans la plupart même de celles qui avaient résisté. Sans doute une inévitable confusion suivit la chute de l'empire gothique; d'affreux malheurs eurent lieu; les

[1] Voyez Pièces justificatives, n° 3.

existences, les fortunes privées et publiques furent violemment déplacées; mais, cette violente secousse une fois calmée, l'équilibre se rétablit bientôt. Une prospérité passagère, il est vrai, et trop souvent troublée par la guerre civile, consola l'Espagne des maux de l'invasion et des exactions de quelques émirs, punies et réparées par ceux que le khalife envoyait à leur place. Les peuples, après tout grand désastre, tendent d'eux-mêmes à l'ordre et au repos, comme la terre se hâte de cacher sous ses moissons les traces sanglantes d'un champ de bataille. La religion chrétienne, tolérée par les conquérants, s'honora sous leur domination, qui n'était pas toujours oppressive, de prélats distingués et savants [1]. Les charges qui pesaient sur les chrétiens, quand elles n'étaient pas augmentées par l'avidité des gouverneurs ou par leurs fréquents changements, étaient tolérables. Les chrétiens étaient jugés d'après leurs lois, et par des juges de leur religion, auxquels présidait un magistrat suprême, portant le titre de comte, mais qui ne possédait que des pouvoirs judiciaires. Somme toute, si l'on compare la conquête musulmane aux brutales

[1] Nous citerons Frodoarius, évêque d'Acci, dont parle Isidore de Beja; Urbanus, chantre; et Evantius, archidiacre de Tolède, dont on possède encore les lettres; Cixila, évêque de Tolède; ce dernier, il est vrai, eut à traverser des jours mauvais, et fut opprimé par les conquérants; et enfin, Isidore, évêque de Beja, dont l'emphatique et obscure chronique est pourtant si précieuse; car sans elle, nous n'aurions pas de version chrétienne contemporaine de la conquête arabe.

Isidore existait du temps des premiers gouverneurs de Cordoue pour les Ommiades. Son ouvrage s'arrête à l'an 754, et continue celui de Jean de Biclar, qui finit en 722. Rodrigue de Tolède l'a presque constamment copié, ainsi que l'ont fait sans scrupule, l'un aux dépens de l'autre, tous les anciens chroniqueurs espagnols.

dévastations des Alains, des Suèves et des Vandales, tout l'avantage sera du côté des conquérants arabes, avec cette seule exception que sous les Goths le peuple espagnol put se consoler de sa défaite en imposant à ses vainqueurs sa religion, son idiome et ses lois, tandis que l'islamisme, dans sa dédaigneuse tolérance, ne fit guère parmi les vaincus ni prosélytes ni martyrs.

Ce qui caractérise la race arabe, en Espagne comme ailleurs, c'est son caractère exclusif, c'est l'opiniâtre adhésion à sa foi et à ses coutumes natives. Même sous l'empire d'une foi commune, en dépit de la conformité de mœurs, et peut-être à cause de cette conformité même, les deux races victorieuses ne se confondent pas : l'Arabe, aussi religieux gardien de sa généalogie que de celle de ses chevaux, la conserve pure et distincte au milieu de ce pêle-mêle confus de l'invasion. En Afrique, en Espagne même, les fils d'Ismaël observent soigneusement toutes les distinctions de castes et de tribus qu'ils ont importées d'Arabie, et se maintiennent à distance non seulement du peuple conquis, mais même de leurs alliés musulmans. Ainsi, tandis que les conquêtes barbares du Nord se plient aux mœurs plus douces des vaincus, tandis que le Goth s'amalgame avec l'Ibère, le Frank avec le Gaulois, le Lombard avec l'Italien, la conquête arabe se tient isolée dans sa force et dans sa hautaine supériorité.

Dans le monde des croyances, la séparation n'est pas moins profonde que dans celui des intérêts. Jusqu'à l'invasion de l'Espagne, la loi de Mahomet ne s'était encore répandue que dans les vastes espaces de

l'Orient, et dans le nord de l'Afrique, étroit sentier où tous les maîtres du monde ont passé tour à tour, sans y laisser plus de traces que sur les sables de Zahara; mais l'Occident et le Nord, c'est-à-dire le monde civilisé, échappaient encore à son action. La Méditerranée s'étendait devant l'islamisme, comme une barrière qu'il n'avait osé franchir. Mais, le détroit d'Hercule une fois traversé, une voie nouvelle de propagande, religieuse et politique à la fois, s'ouvrit devant lui; et ainsi se trouva réalisée la parole du prophète, qui avait dit à ses disciples: « Dieu ouvrira devant vous les portes de l'Orient et celles de l'Occident. »

Et cependant, soit dédain de vrais croyants pour la religion vaincue, soit respect inné pour toute croyance, soit conscience des dissemblances profondes qui séparaient les deux cultes, nous ne voyons pas que les conquérants de l'Espagne aient profité, pour y répandre leur foi, de l'autorité du succès et de la terreur qui précédait leurs armes. Alors même qu'irrités par la résistance, ils enlèvent aux chrétiens leurs richesses ou leur liberté, ils n'essaient pas de leur enlever leur Dieu. On dirait qu'une fois dépassée la zone où il doit régner, le Dieu de Mahomet s'arrête devant le Dieu des chrétiens, et que d'un commun accord ils se partagent l'Espagne, limite flottante et indécise entre les deux religions et les deux climats. Or, n'y a-t-il pas dans ce principe même de tolérance commandé par le Koran, et si scrupuleusement obéi par les vainqueurs de l'Espagne, contradiction évidente avec l'esprit de prosélytisme guerrier qui caractérisait les premiers conquérants de l'islam?

Thareck et Abdelaziz ressemblent-ils à Okbah et à Khaled? et ce contraste peut-il s'expliquer, sinon par les deux motifs que nous avons déjà indiqués, c'est-à-dire le caractère plus politique que religieux de la conquête de l'Espagne, et l'impossibilité pour la loi de l'islam de s'y acclimater?

CHAPITRE III.

L'ESPAGNE SOUS LES ÉMIRS.

—

715 A 755.

Un des traits caractéristiques de la domination arabe et de toute domination mahométane, c'est cette insouciance raisonnée de l'avenir, cette habitude de vivre au jour le jour, sans rien fonder, sans rien prévoir, pas même un lendemain. On entrevoit dans ce règne brutal de la force une conscience profonde de son instabilité, que n'exclut pas même la foi aux promesses accomplies de l'islam : l'avenir est *écrit,* d'ailleurs ; à quoi bon s'en tourmenter ? Ce trait du caractère musulman, qui semble s'effacer plus tard sous la vivace autorité des Ommyades, est plus sensible que partout ailleurs dans la première période de l'empire arabe en Espagne, sous les émirs ou gouverneurs nommés par les khalifes : tous ces émirs, se succédant l'un à l'autre (vingt en quarante ans) avec une rapidité qui exclut toute idée de stabilité et d'avenir, dépossédés par une révolte quand ils ne le sont pas par un caprice du maître, ne songent, pour la plupart, comme les proconsuls romains, qu'à amas-

ser, pendant leur précaire administration, le plus de richesses possible, sauf à tarir la source où d'autres viendront puiser après eux. Quelques uns, il est vrai, animés par des pensées plus nobles, cherchent à fonder quelque chose qui ressemble à un système de gouvernement, et à organiser la conquête; mais la foi à leur œuvre même leur manque avec le pressentiment de sa durée, et le caprice ou l'avidité de leur successeur vient bientôt détruire au bout de quelques années le peu de bien qu'ils ont pu faire.

L'époque de l'émirat d'Espagne est une de ces époques transitoires comme il s'en trouve nécessairement dans l'histoire de chaque peuple. Un événement aussi vaste et aussi imprévu que celui de la conquête avait entraîné après lui un si immense déplacement des fortunes publique et privées qu'il ne fallut guère moins d'un demi-siècle pour rasseoir toute cette société violemment arrachée de ses gonds, et fixer définitivement le lot des vainqueurs et le sort des vaincus. Pendant ce demi-siècle, l'histoire d'Espagne fait une pause, pour ainsi dire, elle n'avance ni ne recule : les hordes du désert se casent dans les demeures que la conquête leur a départies, et essaient, comme les Goths, la vie stable après la vie nomade; les populations vaincues, revenues de leur effroi, se façonnent peu à peu à la dépendance, et apprennent à tirer de leur soumission le meilleur parti possible. Au nord, la résistance s'organise dans les monts des Asturies, sur un terrain plus propice, et ceux qui préfèrent, comme dit Tacite, « une liberté périlleuse à une servitude paisible », savent désormais où l'on combat et où l'on meurt pour la loi du Christ et pour l'indépendance de l'Espagne.

Du côté des musulmans, l'unité d'impulsion nécessaire pour la lutte avait cessé après la victoire ; ce qui avait fait leur force, leur élan, leur irrésistible puissance d'action, faisait désormais leurs discordes, et, par conséquent, leur faiblesse : c'était cette prodigieuse diversité de races et de nations réunies pendant la guerre par une même ambition et une même foi, mais que la paix déchaînait l'une contre l'autre ; c'étaient ces haines, non seulement de peuple à peuple, mais de tribu à tribu, soigneusement transplantées sur le sol conquis, où la tribu était devenue l'élément primitif et la base du nouvel ordre social fondé par la conquête ; c'étaient enfin ces aristocraties de race échelonnées l'une sur l'autre, selon qu'elles se rapprochaient davantage de la race du prophète ; ces *quartiers* comptés en religion, comme on les compte en noblesse, d'après l'ancienneté, sorte de féodalité religieuse où se rencontraient toutes les prétentions de la suzeraineté, sans la soumission du vasselage.

Ainsi, au premier degré de cette échelle d'aristocratie religieuse étaient les Arabes, dépositaires des pures traditions de la foi, et fiers d'avoir abrité sous leurs tentes le berceau du prophète. Eux-mêmes s'étaient naguère divisés en trois classes, dont la première avait disparu : 1° les Arabes *primitifs*, habitants indigènes de l'Arabie depuis les temps les plus reculés, et dont la race s'est éteinte ou s'est mêlée avec celles qui sont venues depuis habiter ce pays ; 2° les Arabes *purs*, descendants de Kahtan, et appelés de son nom *Kahtanites*, que la tradition fait venir dans l'Yemen après la confusion des langues devant Babel ; 3° les *Mostarabes*, ceux qui se sont faits Ara-

bes en s'alliant avec les Arabes *purs*. Ceux-ci se vantaient d'être la postérité d'Ismaël, fils d'Abraham, prophète vénéré des Arabes autant que des juifs et des chrétiens. C'est de ce nom de *Mostarabes*, légèrement corrompu, qu'est venu celui des *Mozarabes* d'Espagne.

Après les Arabes venaient les Syriens, leurs plus anciens alliés, qui, admis aux mêmes priviléges et traités en Arabes de pur sang, partageaient avec eux le monopole des emplois civils, religieux et militaires. Au même rang se classaient, sous le nom de *Scharqyne*, ou Orientaux, les Egyptiens, alliés nécessaires des Arabes dans la conquête de l'Afrique. Venaient enfin, mais séparés par un vaste intervalle de cette élite de la nation, les Maures ou Berbers, réunis sous le nom de *Maghrebyns*, Occidentaux (*Maugrebins*, dans nos vieilles chroniques), qui se partageaient les fonctions subalternes, et se vengeaient de leur soumission forcée en la faisant peser à leur tour sur les chrétiens [1].

On devinera aisément quels ferments de discorde renfermaient ces injurieuses distinctions de caste et de race, et tous ces priviléges si blessants pour ceux qu'on admettait à partager les chances du combat sans les profits de la victoire. Une haine profonde contre les Arabes, la haine de l'inférieur contre le supérieur, du frère cadet contre l'aîné, couvait dans l'âme

[1] Ce tableau de la hiérarchie des races conquérantes est emprunté aux savantes recherches de M. Viardot sur la domination des Arabes en Espagne, œuvre pleine de mérite et de science, que j'aurai plus d'une fois occasion de citer surtout dans la partie de mon ouvrage qui traitera de la civilisation des Arabes.

des Berbers et des aventuriers de tous pays que l'islamisme et l'amour du pillage leur avaient associés. Les khalifes d'ailleurs, fidèles à cette triste maxime de *diviser pour régner*, encourageaient, par les fréquentes mutations des émirs, les rivalités des chefs musulmans. Après la mort d'Abdelaziz, l'Espagne resta un an entier sans émir : car Souleyman n'avait pas donné à l'émir assassiné son meurtrier pour successeur, selon l'usage de l'Orient. Les généraux de l'armée musulmane, s'emparant de l'autorité qu'on leur laissait imprudemment, élurent pour chef provisoire Ayoub (Job) ben Habib el Lahkmi, cousin germain du malheureux Abdelaziz, ce qui ne l'avait pas empêché de prendre une part active au meurtre de son parent [1]. Le nouvel émir transféra le siége du gouvernement de Séville à Cordoue, résidence plus centrale, sans l'être encore assez pour la sûreté de la conquête. Il fit ensuite un voyage dans l'ancienne capitale de l'empire gothique, pour y surveiller l'administration du wali et redresser les griefs des populations qu'il gouvernait.

L'amour des Espagnols paya l'émir du soin pieux qu'il apportait à les protéger contre l'oppression des walis. La conquête arabe, dans sa partie la plus pratique et la plus difficile, dans le gouvernement du pays et dans les rapports journaliers des vainqueurs avec les vaincus, débuta donc sous d'heureux auspices. Les musulmans bénirent comme les chrétiens cette autorité impartiale et douce, qui, au bout de quelques années, eut fermé les plaies de la guerre et donné à

[1] *Consilio Ayoub occiditur*, dit Isidore de Beja, en racontant la mort Abdelaziz.

l'Espagne toute la somme de bonheur qu'une terre conquise peut goûter. Ayoub répara les villes détruites et en remplaça la population absente par des colonies de musulmans de toutes races et de juifs, destinées à contrebalancer le nombre effrayant des chrétiens soumis, au milieu desquels disparaissaient leurs vainqueurs. Ces chrétiens, désignés sous le nom de *Mozarabes*[1], ou plutôt *Mostarabes*, qui composaient l'immense majorité des habitants des villes, semblent s'être résignés, avec une facilité qui fait peu d'honneur à leur patriotisme, à vivre sous le joug de l'étranger. Quant aux nouveaux colons arabes, syriens, égyptiens et berbers, il est probable qu'ils s'établirent en grande partie, fidèles à leurs habitudes sauvages d'indépendance, dans les campagnes, où les chrétiens disséminés ne pouvaient rien tenter contre eux. La conquête arabe offre ce trait de ressemblance avec la conquête franque, où les vaincus restèrent dans les villes, et les conquérants dans les campagnes, par une transition moins pénible pour

[1] On appelait ainsi les chrétiens qui, moyennant un tribut (*tadyl*, égalisation, ou *djizyé*, compensation), gardaient sous la domination arabe leurs temples, leurs lois et leurs juges. Ce mot ne vient pas, comme on l'a dit, du latin *mixti, arabes*, mais de l'arabe *mostarab*, faits, devenus Arabes. Les Mozarabes n'étaient point exclus des dignités de l'État. On vit un évêque ambassadeur d'abd el Rahman III près de l'empereur d'Allemagne Othon. Plusieurs conciles eurent lieu sous l'autorité des khalifes, et furent même convoqués par eux. (Voyez Viardot, *Essai sur l'histoire des Arabes d'Espagne*, t. II, p. 69.)

D'après Reinaud, *Invasions des Sarrasins*, on les appelait aussi *Moahid*, ou confédérés, et *Ahl Aldzimmet*, protégés. Les Musulmans appelaient encore les chrétiens *Eledj*, ou d'une autre religion; *Adjemy*, d'une autre race, et *Moschrik*, polytheistes, parce que, suivant eux, ils adorent trois dieux au lieu d'un.

Le Tadyl, dont on ignore le chiffre, n'était payé que par les mâles adultes, comme le rachat de leur vie ou de leur liberté; il variait probablement selon le caprice ou la rapacité des émirs. Il y avait aussi sous le nom de *Zekah* ou purification un droit sur les biens meubles.

eux de l'état d'aventuriers errants à celui de colons.

Entre Tolède et Saragosse, Ayoub bâtit, dans le riche bassin du Xalon, affluent de l'Ebre, sur les ruines de l'antique *Bilbilis*, une forteresse à laquelle il donna son nom, *Calat-Ayoub* (le château d'Ayoub), et qui devint plus tard une ville, Calatayud. Il passa ensuite à *Sarcousta* (Saragosse), remettant partout, sur son passage, l'ordre dans l'administration, et protégeant les habitants contre les exactions des *alcaïdes* (gouverneurs de places fortes) et des walis. Parcourant ensuite la crête des Pyrénées, il inspecta tous les ports (*puertos*, cols ou défilés) qui pouvaient livrer passage aux incursions des Franks, les mit en état de défense, et réprima les tentatives de sédition qui eurent lieu, suivant Borbon, de la part de quelques chefs berbers.

C'est à lui qu'on attribue, sans trop de preuves, la division de l'Espagne en quatre grandes provinces, *al Gouf* ou *Djouf*, le nord; *al Sharqyah*, l'orient; *al Garb*, l'occident (d'où Algarve, l'une des provinces du Portugal), et *al Keblah*, le midi.

Mais l'Espagne était trop heureuse sous l'empire du sage Ayoub pour que ce bonheur pût durer longtemps. Souleyman [1] refusa de confirmer l'élection d'Ayoub, et de laisser l'Espagne aux mains d'un parent de Mouza, malgré la part qu'il avait prise au meurtre d'Abdelaziz. Ayoub, quelque irréprochable qu'eût été sa conduite, fut déposé après six ou sept

[1] Lembke relève ici, d'après les sources arabes, une erreur de Conde, qui attribue la déposition d'Ayoub au khalife Omar, successeur de Suleyman.

mois d'émirat [1]. Mohammed ben Yezid, assassin délégué des fils de Mouza, et nommé à ce titre émir de l'Afrique, fut chargé de donner un gouverneur à l'Espagne, qui n'était encore qu'une annexe de l'émirat de Caïrwan. Ainsi l'autorité qui émanait du khalife n'arrivait que par ricochet au lieutenant de son lieutenant en Afrique, et faisait peser sur la malheureuse Espagne un despotisme de seconde main, le pire de tous les despotismes.

Mohammed ben Yezid nomma pour émir de l'Espagne al Horr ben abd el Rahman el Kaïsi (ou el Thakefi), l'un des plus renommés généraux des Arabes. Quatre cents nobles Africains, qui venaient aussi tenter les chances de la conquête, s'embarquèrent avec lui sur une flotte que le khalife avait établie en quelque sorte comme un pont volant sur les deux rives du détroit (716.)

Cet al Haur ou al Horr (Alahor dans les chroniques chrétiennes), placé entre les doubles exigences du khalife et de l'émir de Caïrwan, fit peser sur l'Espagne un joug avide et cruel, plus dur à supporter après la paternelle administration d'Ayoub. Jaloux d'égaler la gloire de Mouza, et de donner comme lui un royaume à son maître, il entreprit une expédition dans le sud de la Gaule, que les Arabes du haut des Pyrénées contemplaient avec une sorte de terreur superstitieuse [2]. Et en effet, en comparant les

[1] Isidore de Beja ne lui donne qu'un mois, espace de temps matériellement trop court, si l'on songe à tout ce que fit cet actif et vigilant émir. Borbon lui donne deux ans d'émirat; mais il n'admet pas l'année d'interrègne qui eut lieu après la mort d'Abdelaziz.

[2] Conde, qui s'occupe fort peu de mettre aux noms leur date précise, appelle dès lors la Gaule du sud *Frandjat* ou *grande terre*, noms que les Arabes ne lui donnèrent que du temps de Charlemagne.

sauvages ravinsdes Pyrénées avec les riches campagnes qu'arrosent la Garonne, le Tet et l'Adour, et les maigres populations du nord de l'Espagne, dispersées sur un sol montagneux et pauvre, avec les nombreux habitants de l'Aquitaine, entassés dans des villes puissantes, ou dans des campagnes peuplées comme les villes; en appercevant enfin à l'arrière-garde, derrière ces races belliqueuses et dures des Aquitains et des Vascons, la race illustre des Franks, qui avait rempli le monde du nord du bruit de ses conquêtes, comme les Arabes le monde du midi, la soif degloire et de pillage dut lutter avec ce froid calcul qui déjà se mêlait aux entreprises des conquérants de l'islam.

La population musulmane, disséminée par le partage des terres sur cette vaste surface de la Péninsule, était encore peu nombreuse, malgré les renforts qu'avait envoyés l'Afrique. Aux vingt mille hommes environ que commandait Thareck au Guadalete Mouza en avait ajouté dix-huit mille, Abdelaziz dix mille, et al Horr quelques centaines seulement. La masse des musulmans en état de porter les armes ne montait donc guère qu'à cinquante mille hommes environ, qu'il fallait encore diviser pour garnir les places fortes et les protéger contre toute tentative de révolte.

Les Goths, quoi qu'en aient dit les historiens trop pressés d'accuser leur manque de courage, n'étaient pas d'humeur tellement paisible qu'un vainqueur pût se reposer sans crainte sur leur soumission. Les Aquitains et les Franks n'avaient pas encore oublié le chemin des Pyrénées, et l'Espagne, si facilement domptée, pouvait aussi tenter l'ambition des conqué-

rants du nord. Enfin dans les rangs des musulmans eux-mêmes, les haines héréditaires de toutes ces races rapprochées sans être fondues, alliées sans être sœurs, et leurs habitudes de sauvage indépendance, rendaient l'obéissance précaire et le commandement difficile. Le seul moyen de rallier toutes ces nationalités et tous ces intérêts discords était de les conduire à une conquête nouvelle. Que le chef marchât en avant, et tous étaient d'accord pour le suivre ; mais qu'il s'arrêtât un instant, et le signal de la halte devenait celui de la discorde.

Il est probable que, lors de l'expédition de Mouza au nord de l'Espagne, quelques bandes de cavalerie arabe avaient franchi les Pyrénées et s'étaient répandues dans les campagnes de l'Aquitaine. Il est même des historiens arabes qui prétendent que Mouza avait en personne envahi la Septimanie. Mais le fait ne paraît pas suffisamment attesté. La première expédition authentique et importante des Arabes au delà des Pyrénées est celle que al Horr, en 719, fit en Septimanie, à travers la partie orientale de la chaîne, d'un accès plus facile que l'autre. Les Arabes appelaient ces hautes montagnes du nom figuré de *hadjiz* barrière, ou du nom populaire et local de *ports* (en espagnol *puerto*), dont ils avaient fait *al bortat*. Ils nommaient *al abouab* (pluriel de *bab*, porte, ouverture), les défilés ou cols qui en coupent la chaîne, et qu'ils regardaient comme l'ouvrage des *Ioniens :* c'est ainsi qu'ils appelaient les anciennes colonies grecques, à qui ils attribuaient la civilisatibn de la Péninsule. Ils croyaient que ces défilés avaient été creusés dans le roc à l'aide du fer, du feu et du vinaigre, et qu'avant cette œuvre gigantesque, il n'y avait pas de communication

entre la France et l'Espagne[1]. Tout le sud de la Gaule, au milieu de l'affreuse anarchie qui régna sous les derniers rois franks de la race de Mer-wig (Mérovée), s'était fractionné en seigneuries indépendantes. Deux des principales d'entre elles, la Vasconie et l'Aquitaine, grâce aux penchants belliqueux et à l'énergique esprit d'indépendance de leurs habitants, formaient, sous l'autorité du puissant duc d'Aquitaine Eudon, une masse compacte de population, adossée aux Pyrénées, et difficile à débusquer de cette forte position. C'est là sans doute un des motifs qui décidèrent l'émir arabe à diriger son expédition vers l'est, dans les riches plaines de la Septimanie, ancienne annexe de l'Espagne gothique, et qui, comme telle, appartenait de droit à la conquête musulmane.

Abandonnées par la monarchie franque, dont la vie, comme celle d'un mourant, se retirait au cœur, la Septimanie et la Provence, trop faibles pour se défendre elles-mêmes, avaient dû se mettre sous la tutelle du redoutable duc d'Aquitaine, seul protecteur à leur portée, et seul capable de lutter contre la redoutable pente de l'invasion arabe, le jour où l'avalanche armée roulerait du haut des Pyrénées. Eudon avait même été reconnu pour roi par les Provençaux, et son autorité plus ou moins directe s'étendait ainsi de l'Adour au Rhône, et de Baïonne à Marseille. Bon nombre des fugitifs de la Péninsule avaient trouvé un asyle dans la Septimanie, gouvernée, même après la conquête de l'Espagne, par un duc et par des comtes

[1] Ces traditions, recueillies par Ahmed el Makari (et non Mokri), ont été publiées par Fauriel, t. III, p. 65.

goths[1], et où vivaient encore les lois et les traditions de l'empire gothique. Enfin les Basques d'Espagne, fiers de n'avoir jamais été soumis, durent s'appuyer plus d'une fois, dans leurs tentatives heureuses de résistance, sur leurs frères les Basques d'Aquitaine, qui parlaient et qui parlent encore la même langue.

Telle était la situation du sud de la Gaule au moment où il fut envahi par al Horr, homme avide et inflexible, redouté des musulmans aussi bien que des chrétiens. Il entra par Gerone, par Elne, ville qui a cessé d'exister, et par le col de la Junquera, en Septimanie, et, après avoir dévasté tout le pays jusqu'aux bords de la Garonne, il s'empara de Narbonne, qui devint la capitale de la Septimanie arabe, comme elle l'avait été de la Septimanie gothique. On manque de détails sur cette conquête de Narbonne, qui, pareille aux autres conquêtes musulmanes, fut sans doute moins dure pour les cités que pour les campagnes. Ainsi nous ne croyons pas, avec les chroniques d'Aniane et de Moissac, que Narbonne ait été dépeuplée par les vainqueurs, les hommes massacrés, et les femmes et les enfants emmenés captifs. Une telle façon d'agir n'était pas dans les habitudes des conquérants de l'Espagne, et la résistance de Narbonne ne paraît pas avoir été assez opiniâtre pour motiver de semblables rigueurs[2]. L'armée musulmane trouva

[1] Vaissette, *Histoire du Languedoc*, t. I, p. 385.

[2] Plusieurs historiens, et les deux chroniques que nous venons de citer, attribuent la prise de Narbonne à al Samah, le successeur d'al Horr; mais le témoignage des historiens les plus graves est en faveur de ce dernier. D'ailleurs la marche d'al Samah vers Toulouse n'eût pas été si rapide s'il eût dû, chemin faisant, prendre Carcassonne et Narbonne.

dans Narbonne d'immenses richesses qu'y avaient sans doute apportées les Goths émigrés de l'Espagne. Toutes les chroniques arabes parlent avec un puéril enthousiasme des sept fameuses statues d'argent massif que al Horr, ou Mouza suivant d'autres, enleva d'une église de Narbonne.

Pendant près de trois ans, al Horr, par ses continuelles excursions, dont Narbonne était le centre, répandit la terreur dans toute la Septimanie; au dire de quelques auteurs, il poussa même jusqu'à Nîmes et au Rhône d'un côté; et jusqu'à la Garonne de l'autre. Mais il fut rappelé en Espagne par quelques tentatives de révolte des chrétiens de Biscaye. C'est vers cette époque qu'eut lieu l'expédition d'al Khaman contre Pelayo, que nous raconterons en détail dans l'histoire du royaume des Asturies; alors aussi apparaît pour la première fois ce nom illustre de Pelayo, que Conde n'a pas daigné prononcer.

Les infâmes exactions de l'émir, sa rigueur impartiale envers les musulmans comme envers les chrétiens, les atroces châtiments infligés par lui aux chefs musulmans les plus renommés, s'ils osaient lui faire quelques remontrances, soulevèrent contre lui l'Espagne tout entière. On l'accusa auprès de l'émir d'Afrique et du khalife d'avoir jeté en prison une foule d'alcaïdes et de walis, qu'il accusait de dilapider ou de détourner les fonds du trésor, mais dont le véritable crime était de ne pas vouloir se prêter à ses exactions. Suivant Isidore Beja, c'était surtout contre les Maures ou Berbers[1] que al Horr, en

[1] Un des reproches les plus graves que j'adresse à Conde, dont l'ouvrage

sa qualité d'Arabe, dirigeait ses persécutions. Enfin les plaintes réitérées de l'Espagne engagèrent le khalife Yezid, qui avait succédé au vertueux Omar, à remplacer al Horr[1] par le wali al Samah ben Melek el Julani ou Khaulan (de la tribu de Julan), commandant de l'armée de la frontière, et l'un des compagnons de gloire de Thareck et de Mouza (720)[2].

Le nouvel émir fit bientôt bénir à l'Espagne le choix du kalife : il répara les maux causés par l'avidité d'al Horr, et mit tous ses soins à ramener l'ordre dans l'administration; il établit une nouvelle répartition des impôts, et exigea partout le cinquième du revenu, abolissant ainsi l'iné-

m'a du reste constamment servi de guide, c'est d'avoir négligé d'indiquer ces dissidences entre Arabes et Berbers, qui sont pour moi la clef de l'histoire de l'Espagne arabe. Conde, travaillant sur les sources, eût été mieux que personne à portée de suivre la trace de ces haines sourdes qui éclatèrent à la fin par de si terribles guerres civiles.

Quant à la méthode de Conde, qui consiste à laisser complétement de côté le point de vue chrétien pour ne s'occuper que du point de vue arabe, c'est un parti pris fort commode, et qui lui a épargné beaucoup de peine, pour la laisser à ses successeurs. Mais il ne faut pas oublier que Conde est mort avant d'avoir pu mettre la dernière main à son ouvrage. Peut-être en eût-il senti lui-même les imperfections, dont la plus grave est le manque de vues élevées et d'idées générales. Ce sont des matériaux précieux pour l'histoire, mais ce n'est pas une histoire.

[1] Voici en quels termes Rodrigue de Tolède parle d'al Horr et de ses cruautés: « Arabes qui interfuerant primæ vastationi carceris, ergastulo, et ciliciorum asperitate, et fame, et inedia maceravit, adeo ut vermes in ciliciis scaturirent, et quæstionibus eos afflixit, ut absconditos thesauros revelarent.... ; et christianos ibidem degentes, emunctos usque ad exinanitionem extremæ virtutis, tyrannide coarctavit. (*Hisp. illust.*, t. II, p. 168.)

[2] Conde dit 721, et Borbon 719. J'ai pris le moyen terme, parce que, la mort d'al Samah devant Toulouse ayant eu lieu dans cette même année 721, l'émir n'aurait pas eu le temps matériellement nécessaire pour toutes les réformes qu'il fit dans l'administration.

galité qui existait entre les villes, dont les plus favorisées ne payaient comme les musulmans que le dixième. Il partagea par le sort entre les musulmans les terres, les troupeaux (*manualia*), et les biens meubles et immeubles qui restaient encore sans possesseurs, et en réserva une partie pour distribuer à ses soldats et aux nouveaux aventuriers qui arriveraient d'Afrique [1]. Il envoya au khalife un tableau statistique de la Péninsule et de ses richesses agricoles et industrielles, avec une description détaillée de ses villes et de son territoire. Il fit commencer à Cordoue le beau pont qu'Ambesah acheva après lui. Enfin il n'épargna rien pour établir l'ordre dans cette belle et féconde Espagne, mine d'or que des mains avides ont enfin tarie à force d'y puiser.

Après ces soins donnés à l'administration, la pensée d'al Samah, jaloux sans doute de la gloire de ses devanciers, fut de poursuivre la conquête de la Gaule commencée par al Horr. Le nouvel émir, comme par un sinistre pressentiment du sort qui l'attendait, désigna pour le remplacer en Espagne un chef nommé Ambesah, renommé par sa prudence; il franchit ensuite la frontière à la tête d'une armée que les historiens franks évaluent, avec l'exagération de la frayeur, à quatre ou cinq cent mille hommes, et qui ne montait probablement pas au delà du dixième de

[1] C'est ainsi du moins que j'entends l'énigme suivante d'Isidore de Beja : « Zama (al Samah) Hiberiam proprio stylo ad vectigalia inferenda describit. Prædia et manualia, vel quidquid illud est quod olim prædabiliter indivisum redemptabat in Hispania gens omnis arabica, sorte sociis dividendo, partem reliquit militibus dividendam, partem ex omni re mobili et immobili fisco associat. » (48) Voyez aussi ebn Hhajan, apud Ahmed el Makari, p. 343; ebn Khaldoun, ibid., p. 40.

ce nombre. Le dernier émir, en se jetant vers l'est sur la Septimanie, à peu près désarmée, avait évidemment cherché à éviter le duc d'Aquitaine, dont on a peine à s'expliquer l'inaction pendant la longue *algarade* de deux ans et demi que fit al Horr dans le sud de la Gaule. Ce parti, dicté par la prudence, fut repoussé par al Samah comme un calcul de la peur, et c'est au cœur des états de son redoutable ennemi qu'il voulut porter la guerre. A peine descendu des Pyrénées, il tourna à l'ouest par la vallée de l'Aude, s'empara sans doute en passant de la forte cité de Carcassonne, qu'il eût été imprudent de laisser derrière lui, et marcha droit vers la frontière sud de l'Aquitaine, où il vint mettre le siége devant Toulouse.

Le duc Eudon, dont les vastes états s'étendaient depuis la Loire jusqu'au Rhône, bien que les Musulmans, maîtres de Narbonne, les coupassent par le milieu, n'eut pas de peine à rassembler une armée probablement plus nombreuse que celle d'al Samah, mais dont les chroniques arabes ont aussi fort exagéré le nombre. Cependant, malgré l'héroïque résistance des habitants de Toulouse, la ville était près de se rendre lorsque Eudon se présenta sous ses murs (11 mai 721). « L'importance de cette bataille, dit M. Fauriel (III, 77), a presque disparu dans les histoires modernes de l'Europe; elle s'est comme perdue dans la renommée de la bataille de Poitiers, avec laquelle on l'a souvent confondue. Cependant elle ne fut pour les chrétiens ni moins glorieuse, ni moins décisive. » Et effet il restera encore assez de gloire au vainqueur de Poitiers pour qu'on ne craigne pas de restituer au vainqueur de Toulouse toute celle qui lui appartient.

C'était la première fois que les populations guerrières du sud de la Gaule allaient se trouver sur un champ de bataille en face de ces redoutés conquérants de l'Espagne, dont la renommée avait grossi les exploits. Les Aquitains et les Vascons, placés par leur situation géographique à l'avant-garde de la chrétienté, avaient derrière eux, pour réserve, les Franks, que la conquête arabe devait rencontrer plus tard et dans une lutte plus décisive, et l'avant-garde seule allait pour cette fois engager le combat. Des deux côtés la haine était égale, et il n'était pas besoin de longs discours pour exciter l'ardeur des soldats. « Ne craignez point la multitude que vous voyez, dit al Samah aux siens : si Dieu est avec nous, qui sera contre nous ? » A côté de ces paroles si dignes et si simples, n'est-ce pas un puéril contraste que de voir Eudon distribuer à ses soldats de petits morceaux d'une éponge bénie par le pape, et les chroniques chrétiennes nous raconter gravement que, parmi les quinze cents Aquitains qui restèrent sur le champ de bataille, il ne s'en trouva pas un de ceux qui portaient sur eux un morceau de ces saintes éponges[1] !

Les Arabes vantent le courage qu'al Samah déploya dans cette bataille : à les entendre, les ennemis étaient si nombreux que la poussière que soulevaient leurs pieds obscurcissait le soleil. Le carnage fut affreux et la victoire resta long-temps douteuse. Al Samah se trouvait partout, au plus fort de la mêlée, animant les siens de son exemple, lorsque la lance

[1] Anastas., *Vitæ pontificum* (*Vita Gregorii II*). Anon. de Valois, *Rer. Francic.*, p. 49C.

d'un chrétien lui traversa le corps, et il trouva le martyre [1] dans les rangs ennemis. Dès lors, la bataille fut perdue; les Arabes, au dire des chroniques gauloises ou franques, ne perdirent pas moins de trois cent soixante-quinze mille hommes, et jonchèrent de leurs cadavres l'ancienne chaussée romaine, nommée depuis par eux *balat Alchohada*, la chaussée des Martyrs. Les mêmes chroniques, par une exagération, en sens inversen, on moins ridicule, n'avouent que quinze cents hommes de perte du côté des chrétiens. Les faibles restes de l'armée musulmane regagnèrent à grand'peine Narbonne, en se frayant un chemin à la pointe de l'épée au milieu des populations soulevées par la nouvelle de leur défaite. La valeur d'abd el Rahman ben Abdallah el Gafeki sauva les débris de l'armée, dont le commandement lui fut décerné d'un commun accord. Eudon, s'il poursuivit les fugitifs, comme le veut Isidore de Beja, ne paraît pas avoir mis beaucoup de vigueur dans sa poursuite; mais sans doute le pillage du camp musulman retarda les vainqueurs.

Les Arabes, en racontant cette sanglante bataille, n'essaient pas de dissimuler la grandeur de leur défaite : ils notent comme un jour de deuil le jour d'*Attarvya*, ou de *Mina*, le dernier de la lune de *Dulhagia*, où cette bataille se livra; quelques uns même prétendent que pas un seul combattant n'échappa du

[1] Quand les historiens arabes parlent de la mort d'un musulman tué dans une guerre sainte, c'est-à-dire contre les infidèles, ils ne disent pas *il a été tué*, mais *il a trouvé le martyre*. «Ne dis pas que ceux qui ont été tués pour »la cause de Dieu sont morts; ils sont vivants au contraire et reçoivent leur »nourriture des mains du Très-Haut.» (Le Koran, sourate *II*, verset 150.)

champ de bataille, sur cette terre de Gaule, toujours funeste aux Arabes. La douleur, comme on le voit, a aussi ses exagérations. Suivant ebn Hhajan, quatre ou cinq siècles après, ce jour néfaste était encore marqué par une solennelle commémoration.

Si la soumission de la race gothique eût été moins complète, et que l'insurrection de Pelayo se fût effectuée sur une plus large échelle, la défaite de Toulouse eût pu affranchir à jamais l'Espagne du joug des Arabes, ou les rejeter du moins au delà de la *Sierra-Morena*, dans la partie vraiment africaine de la Péninsule : car la consternation fut profonde dans toutes les populations musulmanes. C'était la première fois, depuis bien des années, qu'elles voyaient reculer l'étendard de l'islam, et une invasion d'Eudon au delà des Pyrénées, secondée par un soulèvement général des populations chrétiennes, eût changé certainement les destinées de l'Espagne.

Mais les chrétiens de cette époque n'étaient pas animés de l'esprit d'aventure qui caractérise les soldats du prophète, et le fanatisme guerrier qui fit les croisades n'était pas encore allumé dans les âmes. Les Goths étaient restés sous le coup d'un désastre bien autrement terrible que la défaite de Toulouse. La conquête franque, depuis deux siècles, s'était immobilisée sur la terre de Gaule. La stabilité, l'amour du sol natal, cet instinct naturel à l'homme et qui semble étranger aux sauvages tribus du désert, s'était enfin emparé des farouches conquérants de la Gaule du nord. Quant aux Aquitains et aux Basques, frappés par la conquête de l'Espagne d'une morne stupeur, la peur surtout avait fait leur courage : c'était bien assez pour eux d'avoir repoussé le torrent qui

descendait de leurs montagnes, sans remonter jusqu'à sa source et aller prendre à rebours l'invasion arabe pour la rejeter en Afrique. D'ailleurs l'armée d'Eudon se composait de milices assemblées à la hâte, attachées au sol par mille liens, et qui n'avaient pas, comme les enfants du désert, à se conquérir une patrie nouvelle, et à planter leurs tentes et leur foi sous des cieux inconnus. Entre tous les habitants indigènes de la Gaule, les Aquitains, et surtout les Basques, se distinguaient, on le sait, par leur tenace attachement au sol qui les avait vus naître. Ainsi s'explique le peu de parti qu'Eudon tira de sa victoire. Quant aux Basques espagnols, il ne paraît pas qu'ils aient songé à profiter de cette occasion favorable pour renouveler leurs tentatives de révolte; du moins les historiens arabes ne parlent que d'une insurrection de chrétiens des monts d'Afrank, c'est-à-dire de la frontière orientale, vers Jaca.

Les musulmans font à al Samah un grave reproche. Le khalife Yezid, dévoré d'un saint zèle pour la propagation de l'islam, voulait, dit-on, transporter en Afrique et en Syrie les chrétiens de l'Espagne et de la Septimanie, pour les remplacer par des colonies de fidèles croyants; mais al Samah objecta au khalife que ce déplacement était inutile, et que la loi de Mahomet faisait chaque jour des prosélytes parmi les chrétiens, fait dont nous discuterons plus loin la vraisemblance. Le plan de colonisation religieuse du dévot Yezid eût été certes d'une exécution difficile; mais, une fois accompli, l'effet en eût été infaillible. L'islamisme, qui n'a jamais fait autre chose que camper sur le sol de la Gaule, et qui n'y a laissé ni civilisation, ni monuments, ni souvenirs, y eût alors

pris racine, comme il le fit en Espagne; et au nord, comme au sud des Pyrénées, il eût fallu peut-être des siècles pour le déraciner. Nul doute, si le fait est vrai, qu'on ne doive attribuer à al Samah et à son refus, beaucoup plus humain que politique, la perte de la Septimanie, et plus tard celle de l'Espagne.

L'armée arabe de Septimanie, sauvée par la valeur et l'habileté d'abd el Rahman el Gafeki, l'avait, d'une commune voix, salué émir à la place d'al Samah: car il paraît que les chefs musulmans, sur un champ de bataille, et dans toutes les situations difficiles où les ordres du khalife ne pouvaient que tardivement arriver jusqu'à eux, se saisissaient du droit d'élire eux-mêmes leur chef. Ambesah, lieutenant d'al Samah en Espagne, en apprenant la défaite de l'émir, fit aussitôt, avec une activité digne d'éloge, marcher des troupes vers la frontière pour secourir ses frères de Narbonne. Bientôt abd el Rahman, au lieu de rester sur la défensive, put tenir la campagne, et il ne lui fallut pas moins de deux ans pour remettre la Septimanie sous la domination arabe, tant la défaite de Toulouse avait détruit le prestige d'invincibilité attaché aux conquérants de l'Espagne; il réprima aussi l'insurrection de la frontière orientale, dangereuse surtout en ce qu'elle pouvait le prendre à revers et lui fermer le chemin de la Péninsule; et obligea les rebelles à lui payer tribut.

L'émir d'Afrique, de qui dépendait, comme on le sait, l'émirat de Cordoue, en apprenant les services d'abd el Rahman, avait confirmé son élection. Mais la plupart des chefs musulmans enviaient la gloire et la popularité du nouvel émir, adoré des soldats, auxquels il abandonnait constamment sa part des dé-

pouilles, après en avoir prélevé le quint du khalife. Sans nier sa valeur et ses talents militaires, on l'accusa auprès de l'émir d'Afrique de pervertir par ses imprudentes libéralités la simplicité de mœurs des vrais croyants et la discipline militaire. Ambesah, malgré son empressement à secourir son rival après la défaite de Toulouse, n'était pas étranger sans doute à toutes ces intrigues, qui aboutirent enfin à faire remplacer abd el Rahman par Ambesah, parent du gouverneur de l'Afrique. Abd el Rahman, sans se plaindre de cette destitution si peu méritée, se soumit à l'ordre de l'émir et garda son premier commandement de l'Espagne orientale, qui lui fut laissé par Ambesah (721).

Le nouvel émir se montra digne de sa fortune : il commença, comme al Samah, avant de songer à de nouvelles conquêtes, par établir un ordre sévère dans l'administration. Il assit sur des bases nouvelles le recouvrement des contributions, et distribua aux émigrés musulmans, qui continuaient à arriver en grand nombre d'Egypte et d'Afrique, les terrains qui restaient disponibles, « sans faire tort aux chrétiens, » nous dit Conde. Et en effet, les fugitifs qui avaient quitté l'Espagne lors de la conquête étaient si nombreux, qu'avec leurs seuls biens immeubles on avait pu doter de vastes colonies qui enrichissaient le pays, au lieu de lui être à charge ; même après la répartition nouvelle qu'en fit Ambesah, il resta encore à distribuer beaucoup de ces terrains vagues (*baldios*). Il rétablit en outre dans les impôts payés par les chrétiens l'ancienne inégalité du dixième ou du cinquième de revenu, selon le plus ou moins de résistance opposée à la conquête, comme une prime of-

ferte à la fidélité, et un châtiment pour la révolte : car, les habitants de Tarrazone s'étant révoltés, il entra en maître dans la cité rebelle, en rasa les murs, punit les chefs de la sédition et doubla les impôts que payaient les habitants. Voyageant constamment d'une province à l'autre, il rendait égale justice aux musulmans et aux chrétiens, et les bénédictions des peuples suivaient partout son passage. En même temps, pour entretenir chez les chrétiens de la frontière une salutaire terreur, il faisait faire par ses lieutenants de continuelles expéditions dans la Septimanie. Ceux-ci brûlaient les villages, dévastaient les champs, tuaient les hommes et emmenaient captifs les femmes et les enfants, « choses que n'approuvaient, dit Conde, ni Ambesah, ni les bons musulmans, mais qu'il » était bien difficile d'empêcher, car la majeure partie disait que traiter ainsi des chrétiens était chose » juste et convenable. »

Les juifs, vers cette époque, étaient nombreux en Espagne, où ils étaient accourus en foule à la suite de la conquête arabe, comme sur le seul coin du globe où il y eût alors tolérance pour leur foi, et sûreté pour leurs biens et pour leurs personnes. Un imposteur nommé Zonaria s'étant donné aux Hébreux pour le Messie, dans cette terre de Syrie toujours fertile en prophètes, la plupart des juifs d'Espagne et les plus riches quittèrent le pays pour aller en Syrie retrouver le céleste envoyé qu'ils attendaient depuis si long-temps. Ambesah enrichit de leurs biens le trésor de l'état, et ces malheureux, toujours trompés et toujours crédules, perdirent ainsi leur patrie adoptive et leurs biens, pour un monarque imaginaire dans leur bien aimée Judée. Les juifs de

la Gaule imitèrent aussi l'exemple de leurs frères d'Espagne, et furent victimes comme eux de leur crédulité.

Ambesah, rassuré par ces sages prévisions sur la tranquillité de l'Espagne, se décida enfin à franchir les Pyrénées et à entrer dans la Septimanie, devenue maintenant pour les musulmans ce qu'avait été si long-temps l'Espagne, un objet d'ambition et de convoitise. Conde ne consacre à cette expédition que quelques lignes insuffisantes ; il la place en 724, tandis que, d'après la chronique de Moissac, elle eut lieu en 725 ; et nous pouvons ici nous fier à nos historiens nationaux : leur terreur nous est un gage de l'exactitude de leurs souvenirs.

Cette terreur a grossi outre mesure l'armée d'Ambesah, qui dut cependant être plus nombreuse que ne l'avait été celle d'al Samah ; car le nombre des populations musulmanes en Espagne était accru par des émigrations continuelles. Il prit d'abord Carcassone, et conquit ensuite tout le pays entre les Cevennes et la Méditerranée, jusqu'au delà du Rhône. Les sept villes qui ont donné leur nom à la Septimanie, Carcassone, Beziers, Agde, Maguelone (aujourd'hui détruite), Lodève et Nismes, en y joignant Narbonne, qui appartenait déjà aux Arabes, se soumirent à l'émir, sans essayer une résistance inutile, et lui livrèrent des otages. Il paraît même d'après quelques chroniques chrétiennes[1] qu'un corps de cavalerie arabe s'avança jusque dans la Bourgogne, et

[1] *Chronic. Virdun.* an. D. 725. « Saraceni Augustodunum destruxerunt IV fer. XI Cal. Sept. » Mais, suivant Fauriel, d'autres chroniques, plus circonstanciées, placent cette expédition en 731. Conde donne à la mort d'Ambesah la date de 724, que je crois fausse.

s'empara de la ville d'Autun, c'est-à-dire qu'il la pilla par un de ces coups de main hardis que pouvaient seuls hasarder les agiles cavaliers du désert.

Cependant les souvenirs de la victoire de Toulouse vivaient encore dans le cœur des habitants de l'Aquitaine et de la Septimanie, et l'invasion sarazine, naguère si redoutée, avait cessé d'inspirer les mêmes terreurs. Une armée de milices indigènes se réunit contre les musulmans, sans qu'on sache ni quel fut son chef, ni le lieu où se livra le combat. Tout ce que l'on sait, c'est que les Arabes furent battus, probablement au delà du Rhône, et qu'Ambesah, mortellement blessé, expira dans la retraite avant d'avoir atteint la Septimanie (725). Avant de mourir, il désigna pour commander à sa place Odheyrah ben Abdallah; mais ce choix ne fut pas ratifié par l'émir d'Afrique, qui nomma à l'émirat d'Espagne Yahie ben Salema, général habile et brave, mais dont l'inflexible équité, poussée jusqu'à la rigueur, lui aliéna bientôt le cœur des musulmans comme des chrétiens.

Yahie, pendant son court émirat [1], n'eut pas le temps de songer à rien entreprendre contre cette terre de Gaule, si funeste aux armes musulmanes. « Il

[1] Rien ne peut égaler la confusion des dates de cette obscure époque ; le seul moyen de l'éclairer un peu c'est de prendre les deux seules dates positives, celle de la mort d'Ambesah en 725, et celle de la bataille de Poitiers, en 732, toutes deux attestées par les historiens franks. Dans cet espace de sept ans, nous donnerons environ un an à Yahie, à Odheifah et à Othman réunis, et autant à al Haitham. La déposition de celui-ci se trouvera en 728, et non en 727 comme dit Conde, en retard d'une année, et la bataille de Poitiers en 732, date sur laquelle les Arabes et les chrétiens sont d'accord. Ce calcul est à peu près d'accord avec celui d'Isidore de Beja, sauf pour l'émirat d'Yahie, auquel il donne trois ans de durée, terme qu'il n'atteignit certainement pas.

» visita, nous disent vaguement les historiens arabes, » les frontières de *Gouf* (le Nord, c'est-à-dire les Pyré» nées occidentales), et les monts *Baskenses* (la Bis» caye), parcourant les pays subjugués. » S'il est permis de prendre ces quelques lignes pour une allusion à la révolte de Biscaye en 719 ou 720 et à l'insurrection de Pelayo, il est évident, d'après le peu d'importance que lui prêtent les chroniqueurs arabes, que les émirs contemporains de Pelayo ne comprirent nullement le danger dont les menaçait cette révolte à huis clos, à peine connue hors de l'enceinte des montagnes où elle était née.

C'est à leurs dépens que les émirs devaient apprendre plus tard la faute qu'ils avaient commise en laissant prendre pied à l'insurrection dans un pays où les guerres civiles ne finissent pas, et où l'oppression dure toujours moins long-temps que la résistance.

Rebutés par la sévérité d'Yahie, les mêmes chefs de l'armée musulmane qui avaient demandé sa nomination demandèrent bientôt son rappel. L'émir d'Afrique, dont la condescendance pour les capricieux désirs des scheiks musulmans a droit de nous étonner, nomma, sans doute à défaut d'un plus digne, Odheïfa [1], qu'il remplaça au bout de quelques mois par l'un des plus vaillants chefs musulmans, Othman ben abou Nesah [2]. Celui-ci à son tour éprou-

[1] Condé ne met cet émir qu'après Othman, qu'il place deux fois à la tête de l'émirat de l'Espagne, sans le lui faire occuper chaque fois plus de quelques mois. Il règne du reste dans la succession de tous ces émirs, changés tous les six mois, une confusion inextricable. Borbon donne à cet Othman dix-huit mois d'émirat continus; Isidore de Beja compte deux Othmans ou Authumans différents.

[2] Cet Othman ben abou Neza est le Munuza des chroniques chrétiennes, qui

va bientôt l'inconstance de cette turbulente milice qu'il était appelé à commander : car, après six mois, le khalife Hischem, auquel sans doute les mécontents en avaient appelé, nomma à son tour pour émir el Haitham ben Obeïd.

Pour comprendre cette éternelle instabilité dans le commandement, au milieu même de la stabilité de la conquête, il faut bien se rendre compte de ce qu'était cette singulière société, campée plutôt qu'assise sur le sol, comme la conquête franque, avec laquelle elle offre plus d'un point de ressemblance. Sous l'empire de la plus despotique unité, religieuse, civile et militaire à la fois, jamais unité moins réelle n'avait existé dans le peuple conquérant. Bien qu'ils eussent, comme les Goths, reçu du sort leur lot du territoire conquis, les soldats de l'islam ne s'étaient pas, comme les Goths, empressés de se fondre avec le peuple vaincu ; les chrétiens n'avaient pas sur eux d'ailleurs cette supériorité de civilisation qui étonna naguère les sauvages conquérants de l'Espagne et les conquit à leur tour aux habitudes et au bien-être de la vie civilisée.

Isolés des vaincus par un mépris qui était presque pour eux article de foi, les Arabes s'étaient, comme les Franks, tenus à l'écart de la cité romaine, dédaignant ou craignant d'y entrer. Propriétaires du sol, ils y avaient planté leurs tentes ; mais les ardents cour-

épousa Lampégie, fille du duc Eudon, et probablement aussi le Munuza qui commandait à Gijon du temps de Pelayo, et qui fut battu par les Asturiens, et perdit même la vie, s'il faut en croire ces chroniques. Mais les Arabes ne parlent ni de sa mort ni de sa défaite, ni de la prise de Gijon. (Voyez liv. IV, chap. I, sur le royaume des Asturies) ; mais prévenons ici, une fois pour toutes, qu'il ne faut pas s'attendre à trouver toujours entre l'histoire des deux Espagnes une concordance bien sévère.

siers du désert étaient restés libres comme leurs maîtres, qu'au premier signal de combat ils portaient encore d'un bout de la Péninsule à l'autre. Leur véritable patrie, ce n'était pas le coin de terre que le hasard leur avait assigné ; c'était le camp où toutes ces tribus voyageuses se retrouvaient à l'ombre de l'étendard du prophète, n'abdiquant de leur liberté que juste ce qu'il en fallait pour assurer la victoire par la discipline, et groupant autour de la grande unité de l'islam leurs unités souvent rebelles. D'ailleurs, dans ce singulier empire du khalifat, qui, étendant chaque jour plus loin ses branches, pliait déjà sous son propre poids, jusqu'à ce qu'il rompît, l'instabilité était partout, au centre comme aux extrémités. En moins de quatre ans dix émirs se succèdent en Espagne, et l'on n'en compte guère moins en Afrique, où chaque nouvel émir appelait d'ordinaire une de ses créatures à l'émirat de la Péninsule, ou le vendait à l'enchère aux candidats. Enfin le trône de Damas, sans cesse vacant par l'assassinat ou par l'insurrection, voit les khalifes se succéder avec la même rapidité. Et pourtant, chose étrange, au milieu de cette déplorable mobilité dans les hommes, les institutions restent immobiles comme la foi, la fortune de l'islam ne vacille pas ; une force inconnue, reste affaibli de son premier élan, le pousse encore en avant, jusqu'au jour où il rencontrera dans les plaines de Poitiers la limite fatale où il doit s'arrêter.

Al Haïtham, et ce fut sa seule ressemblance avec les émirs qui l'avaient précédé, voulut s'occuper d'administration intérieure avant de songer à de nouvelles conquêtes ; il confia à son prédécesseur Othman

abou Nesah la garde des frontières du nord, et resta lui-même à Cordoue, où il fit peser sur l'Espagne un joug avare et cruel, enlevant aux musulmans leurs biens, sous prétexte de les restituer aux chrétiens, et poursuivant surtout ses coreligionnaires d'une inimitié toute spéciale. Quelques conspirations se formèrent contre lui [1], mais al Haïtham s'en vengea par la torture, la mort et les confiscations. Enfin Zeyad, l'une de ses victimes, peignit de si vives couleurs au khalife l'insupportable cruauté de l'émir, et le tort grave qu'il faisait à la cause de l'islam, que le khalife se décida à envoyer en Espagne Mohammed ben Aballah, chargé, s'il trouvait ces accusations fondées, de déposer et de punir al Haïtham et de lui choisir un successeur.

Mohammed, arrivé à Cordoue, n'eut pas de peine à se convaincre de la réalité de ces griefs. Armé des ordres du khalife, il retira le pouvoir à celui qui en avait abusé, et, par un de ces châtiments ignominieux si fréquents en Orient, où la chute est toujours à côté de l'élévation, il le fit promener sur un âne dans les rues de la ville, confisqua tous ses biens, mit en liberté tous ceux qu'il avait incarcérés sans motifs, et leur restitua sur ses biens ceux dont il les avait dépouillés; il l'envoya ensuite chargé de fers à l'émir d'Afrique (728).

Si la lointaine autorité du khalife de Damas n'était jamais apparue ainsi que pour protéger les opprimés, punir les coupables et jouer le rôle de la Divinité

[1] Dum decem per menses turbidus regnat, nescio quo astu nonnullos Arabes se velle regno dejicere... eos comprehensos, diversas rebellionis occasiones flagellis extorquet... postremo capite truncat (Isid. Pac. ap. Florez, t. VIII.)

sur la terre, peut-être l'Espagne fût-elle restée plus long-temps une annexe du khalifat de Damas : car le respect des vrais croyants pour le délégué du prophète se mesurait nécessairement aux vertus de l'homme qui occupait ce poste éminent. Mais les affreuses guerres civiles qui suivirent le règne d'Hischem, et les règnes éphémères de tous ces khalifes portés au trône par l'insurrection et détrônés par l'assassinat, détruisirent bientôt le prestige de respect qui s'attachait aux successeurs de Mahomet. Aussi n'est-ce pas en réalité l'Espagne arabe qui se révolte contre le khalifat, mais le khalifat qui se retire d'elle, et il ne perd sa conquête que du jour où il devient impuissant à la défendre.

Mohammed gouverna la Péninsule pendant deux mois, jusqu'à ce qu'il eût trouvé des mains dignes du dépôt qu'il avait à leur confier; enfin son choix s'arrêta sur abd el Rahman el Gafeki, qui avait sauvé les débris de l'armée arabe après la bataille de Toulouse. Ce choix, hostile aux Berbers, fut approuvé par les Arabes comme faisant autant d'honneur au mérite de l'élu qu'au désintéressement de celui qui l'élisait; le seul qui montra quelque mécontentement fut cet émir déposé, Othman abou Nesa, dont nous raconterons bientôt la triste et aventureuse fin.

Abd elRahman prit possession de son émirat par une tournée générale dans toutes les provinces, où il s'occupa surtout de réparer les désordres introduits par al Haïtham dans l'administration. Son autorité tutélaire et impartiale fut bénie par tous les peuples sur lesquels elle s'étendait. Il demanda à tous les *alcaïdes* (gouverneurs des villes ou forts) et à tous les *walis* (gouverneurs d'une province) un compte sé-

vère de leur pouvoir, et destitua tous ceux qui en avaient abusé. Il rendit aux chrétiens les églises qu'on leur avait enlevées contrairement aux stipulations de la conquête; mais il fit raser sans pitié celles qu'au mépris des mêmes traités, la connivence intéressée des gouverneurs musulmans avait laissé élever. Deux années furent employées à ces sages précautions, bien faites pour assurer le bonheur de l'Espagne, si les éternelles vicissitudes du gouvernement n'eussent pas sans cesse remis en question, avec l'ordre établi, le bien-être et la fortune des deux peuples. Mais, comme tous ses prédécesseurs, qui croyaient n'avoir pas assez fait pour l'islam s'ils ne lui gagnaient un empire, abd el Rhaman rêvait la conquête de la Gaule; les difficultés même de l'entreprise accroissaient son ardeur, et le triste destin de ses devanciers n'accusait à ses yeux que leur talent et leur fortune. Sans cesse abd el Rahman suppliait les émirs d'Egypte et d'Afrique de lui envoyer des renforts, et certes les aventuriers, les chercheurs de butin et de gloire, ne faisaient pas faute dans le Magreb; le désert avait encore bien des tribus à doter: aussi de nombreux essaims de volontaires affluèrent-ils bientôt dans l'armée espagnole, qui s'assemblait près de la frontière de l'est, et tout se prépara pour une expédition plus redoutable que toutes celles qui avaient jusqu'ici franchi les Pyrénées.

Mais le vice inhérent à la constitution même de l'islam se retrouvait dans ce pêle-mêle confus d'intérêts et de nations. L'inquiète indépendance du Berber s'y heurtait avec la dédaigneuse supériorité de l'Arabe, compatriote du prophète, et fier de sa foi plus pure, de sa conversion plus ancienne, et de son

idiome plus châtié. Abd el Rahman, Arabe lui-même, laissait sans doute percer pour ses compatriotes une préférence blessante pour les autres races. Lié d'amitié avec un des fils du khalife Omar, l'un des compagnons du prophète, il avait recueilli de la bouche de son ami toutes ces traditions primitives du dogme, toutes ces anecdotes familières de la vie du prophète, si chères aux vrais croyants ; prêtre et général à la fois, il les rappelait aux musulmans dans ses prédications, et froissait ainsi l'orgueil des nouveaux convertis, derniers appelés qui n'étaient pas cette fois, comme dans l'Evangile, les premiers élus.

Le chef berber le plus influent était cet Othman ben abou Neza (Munuza), que nous avons vu élevé pour quelques mois à la dignité d'émir, en dépit de sa qualité d'Africain, qui était d'ordinaire un titre d'exclusion. Othman prétendait aussi pour son compte à l'émirat qu'il avait déjà occupé, non sans gloire; il avait vu avec un vif ressentiment l'élévation d'abd el Rahman, et celui-ci avait cru désarmer son ressentiment en le maintenant dans le commandemant de la frontière que al Haïtham lui avait confié. Othman, dans une de ces algarades que les chefs musulmans faisaient sans cesse au delà des Pyrénées pour tenir leurs troupes en haleine, s'était emparé, au dire de Conde, d'une captive chrétienne d'une rare beauté, nommée Lampégie. C'était la fille du duc d'Aquitaine Eudon, issu du sang de Clovis, et qui joue un rôle si éminent dans toute l'histoire de cette époque. Mais Isidore de Béja, beaucoup plus digne de foi sur ce point, dit expressément que le duc, cherchant à s'assurer l'alliance du Berber Othman contre les Arabes,

et peut-être aussi contre les Franks, lui avait donné sa fille en mariage [1].

Fort de l'alliance d'Eudon, qui lui donnait pour auxiliaires les Aquitains jusqu'à la Loire, tandis que Eudon y gagnait pour alliés les Berbers jusqu'à l'Ebre, Othman commença à rouler dans sa tête le plan de tyrannie dont parle Isidore de Béja; son but évident était de constituer sur la frontière, en attendant qu'il pût s'emparer de toute la Péninsule, un état indépendant et allié des chrétiens. Bien qu'il eût épousé une chrétienne, et qu'il ne paraisse pas avoir cherché à la convertir à l'islamisme, les historiens arabes ne l'accusent pas non plus d'avoir voulu, comme Abdelaziz, abandonner la loi de Mahomet pour celle de son épouse. Il est peu probable d'ailleurs qu'Othman eût réussi à entraîner les Berbers à une double rébellion contre le prophète et contre l'émir. La dernière lui suffisait, et Isidore dit expressément qu'il prit pour prétexte de sa révolte la dureté du joug arabe pour les Berbers d'Afrique [2].

Maître de toute la ligne des Pyrénées, probablement jusqu'à l'Ebre, Othman s'était ainsi constitué le geôlier de l'Espagne, qu'il pouvait à son gré fermer aux Arabes et ouvrir aux chrétiens. Egalement redouté des deux peuples, il avait, nous dit Isidore,

[1] C'est le même Isidore qui nous a révélé l'origine africaine d'Othman, circonstance si précieuse, et qui jette un grand jour sur cette partie de l'histoire de l'Espagne: « Unus ex Maurorum gente, nomine Munuz. » Plus loin, il ajoute expressément : « Pacem agens cum Francis, tyranindem præparat adversus Sarracenos. »

[2] Munuza audiens per Libyæ fines judicum sæva temeritate opprimi suos. (Isid. Pac.)

fait brûler vif un évêque chrétien du midi de la Gaule ; grief qui, malgré son invraisemblance, atteste les vives préventions des chrétiens contre lui, et prouve qu'il n'avait pas embrassé leur foi.

Eudon avait promis à son gendre de lui prêter au besoin main forte contre les Arabes. Mais au moment même où Othman, menacé par abd el Rahman, réclamait l'assistance promise, Eudon fut rappelé sur la Loire par l'aggression de Karl Martel. Celui-ci, maître incontesté de l'Austrasie et de la Neustrie, où il régnait sous le nom des deux fantômes de rois mérovingiens Chilpéric II et Thierri IV, voulait maintenant s'étendre au midi [1]; il enviait surtout aux Arabes la possession de la Septimanie, qui, à tout prendre, préférait encore le joug tolérant de l'islam à celui des sauvages hordes de l'Austrasie.

La faible garnison arabe qui occupait Narbonne et la Septimanie, privée par la révolte d'Othman de toute communication avec l'Espagne, devait bientôt succomber sous les coups de Karl ou sous ceux d'Eudon, si elle n'était pas secourue. Abd el Rahman le savait; il se tenait depuis long-temps en mesure de franchir la frontière, malgré les efforts que l'artificieux Othman avait faits pour l'en dissuader. L'émir prit sur-le-champ son parti : il envoya contre Othman un chef syrien, Gedhi ben Zeyan. Celui-ci fit tant de diligence et sut si bien cacher sa marche, qu'il atteignit Othman à *Castrum Liviæ* en Cerdagne [2],

[1] Voyez dans Fauriel un tableau fort bien tracé de la situation de la Gaule à cette époque, et des relations du duc Eudon avec l'Espagne et avec Karl Martel. (*Histoire de la Gaule méridionale*, t. III, p. 105.)

[2] Cette ville était alors la capitale de la Cerdagne. Ruinée depuis, on a bâti sur son emplacement la ville de Puycerda. Les Arabes l'appellent *al Bab*, ou la porte, nom qu'ils donnent souvent aux villes de la frontière.

avant même que le rebelle fût instruit de son approche. Othman, pris à l'improviste, et craignant de se laisser enfermer dans cette ville par l'armée d'abd el Rahman, qui marchait sur les pas de Gedhi, s'enfuit dans les montagnes voisines, suivi de quelques serviteurs, et de cette Lampégie dont le fatal amour lui coûtait si cher.

On s'étonnera sans doute qu'un chef habile et ambitieux comme Othman n'ait pas essayé au moins quelque résistance, et que les Berbers aient ainsi trahi au moment du danger le représentant de leur race. Mais l'heure n'était pas venue encore, les haines des fils du Magreb contre les fils de l'Yemen n'étaient pas mûres pour une révolte, et la guerre civile dut céder le pas cette fois à la guerre étrangère.

Les Berbers, se souciant peu d'avoir sur les bras toute l'armée d'abd el Rahman, et jaloux de partager avec elle la gloire et les profits de la conquête de la Gaule, abandonnèrent un chef qui s'abandonnait lui-même, et le rébelle Othman, qui, peu de jours avant, commandait sur toute la ligne des Pyrénées presque d'une mer à l'autre, fut réduit à chercher un asyle dans leurs ravins les plus sauvages.

Tourmenté par la soif, brûlé par le soleil, Othman se reposait avec sa bien aimée Lampégie au bord d'une fontaine, dans une gorge écartée, où il espérait échapper à la vengeance de l'émir. Occupés encore de leur amour, même au milieu des dangers qui les entouraient, le bruit de l'eau qui se précipitait du haut des rochers les faisait tressaillir, nous dit Conde, et ils croyaient entendre dans son murmure le bruit des pas de leurs ennemis. Leurs craintes ne les avaient pas trompés. L'implacable Gedhi, toujours silencieux,

toujours actif, parut tout d'un coup à la tête d'une troupe de cavaliers d'élite, et entoura la faible escorte des fugitifs avant d'avoir même été aperçu par eux. Les compagnons d'Othman prirent la fuite sans essayer de le défendre. Othman tenta de s'échapper; mais Lampégie était trop lasse pour le suivre, et il resta près de Lampégie. Enfin, attaqué de toutes parts, il tomba, disent les Arabes, percé de coups, après une héroïque résistance. Suivant la version d'Isidore, plus poétique encore, il se précipita du haut d'un rocher pour ne pas tomber vivant au pouvoir de ses ennemis, laissant ainsi dans leurs mains cette Lampépégie pour qui il avait sacrifié sa vie. Sa tête sanglante, séparée du tronc, fut portée à abd el Rahman, qui s'écria dans un transport de joie farouche : « Par » Allah! jamais on n'a fait si belle chasse dans ces » montagnes! » Quant à la malheureuse Lampégie, frappé de sa beauté, il l'envoya au khalife de Damas, comme au seul maître digne de la posséder.

La mort d'Othman valait pour abd el Rahman la plus belle victoire, car elle renouait l'Espagne arabe à la Septimanie. Rien ne s'opposait donc plus à l'expédition qu'il méditait; mais la saison étant trop avancée, il employa le reste de l'année à compléter ses préparatifs, et à endurcir les Arabes andaloux aux rudes hivers des Pyrénées. La chronique de Moissac et Rodrigue de Tolède parlent, il est vrai, d'une expédition d'abd el Rahman jusqu'au Rhône, et d'une victoire remportée par lui près d'Arles, où, du temps de Rodrigue, on montrait encore dans le cimetière de la ville les tombeaux des Arlésiens vaincus, dont

le Rhône y avait apporté les cadavres[1]. Mais comme il est certain que la grande expédition conduite par abd el Rahman se dirigea vers la Garonne, il faut en conclure que l'émir, voulant entretenir dans la Gaule la terreur des armes musulmanes, envoya vers l'est des corps détachés ravager le pays jusqu'aux bords du Rhône, où ne se trouvait alors aucune force en état de les arrêter.

Un auteur dont l'autorité est pour nous d'un grand poids, M. Fauriel, prétend qu'abd el Rahman, en envahissant la Gaule, n'avait pas en vue une guerre sérieuse ni une conquête permanente, mais qu'il ne voulait que marcher devant lui, et dévaster le plus de pays possible. Mais nous lui opposerons le témoignage de Paul Warnefrid[2], qui atteste que les Sarrasins emmenaient avec eux des femmes et des enfants, et qu'ils entrèrent en Aquitaine pour l'habiter, ***habitaturi***, dit-il expressément. Isidore de Béja, dans sa prose grossièrement rhythmée, nous apprend que l'émir, voyant l'Espagne *remplie de la multitude des siens*[3],

[1] Ce cimetière subsiste encore, sous le nom d'*Aliscamp*, ou Champs-Élysées, mais il a été dépouillé de ses monuments. On trouve aussi près d'Arles une montagne appelée de Cordes, et dont le nom vient, dit-on, de Cordoue. (Tradition arlésienne, citée par Reinaud, *Invasion des Sarrasins.*) Enfin, Fauriel parle des traces d'un camp sarrasin sur le mont *Major*, et d'une chapelle érigée en l'honneur d'une victoire des chrétiens, mais qu'il croit être celle que gagnèrent les Franks en 739.

[2] « Sarraceni cum uxoribus et parvulis venientes Aquitaniam quasi habitaturi ingressi sunt. » (Paul. Warnefrid, *Hist. Langobard*, lib. VI, c. 46.)

[3] Abdirraman multitudine repletam sui exercitus prospiciens terram, montana vacceorum dissecans, et fretosa et plana percalcans, trans Francorum intus experditat...

Quant à la *multitude* dont parle l'auteur, il ne faut pas oublier que la peur en décuplait le nombre, et que, vaincus ou vainqueurs, les chrétiens avaient un égal intérêt à excuser la défaite ou à amplifier la victoire.

grâce sans doute aux continuelles émigrations des hordes africaines, se décida à déverser au dehors ce flot qui débordait sur la Péninsule. Ajoutons que les immenses préparatifs d'abd el Rahman, ses précautions multipliées, et ses longs délais, annonçaient au contraire un plan de conquête sérieux et permanent, dont Narbonne et Carcassonne, occupées par les Arabes, avaient déjà frayé le chemin.

Jusque là les armées arabes, dans leurs infructueuses tentatives sur l'Aquitaine, avaient pris pour point de départ la Septimanie. Abd el Rahman voulut ouvrir à la conquête une route nouvelle, et prendre l'Aquitaine, non pas en flanc, mais à revers. A défaut de Conde, la chronique de Moissac et Isidore de Béja nous apprennent que l'armée arabe s'avança vers Pampelune, traversa les Pyrénées par le *port*, depuis si fameux, de Roncevaux, et entra dans la Vasconie française par le val de la Bidouze.

Eudon n'était pas sans doute en mesure de disputer aux musulmans le passage de ces défilés; il est probable d'ailleurs qu'après la mort d'Othman, les Arabes s'étaient rendus maîtres de tous les *ports* de la frontière: un homme aussi prudent qu'abd el Rahman n'avait pu négliger cette précaution essentielle au succès de son entreprise. Mais une fois arrivée dans la plaine, l'armée musulmane ne marcha pas longtemps sans rencontrer l'ennemi. Le comte de cette frontière, dit Conde, réunit les milices du pays, et lutta pied à pied, non sans succès, contre l'invasion. Mais abd el Rahman, le forçant constamment à reculer devant lui, occupa une à une toutes ses villes; il arriva enfin à la Garonne, qu'il passa, dévastant la campagne, brûlant les cités et faisant partout d'in-

nombrables captifs. Par malheur, Conde, aussi peu soucieux de critique historique que les chroniqueurs qu'il copie, ne s'est nullement occupé de savoir quel était ce *comte de la frontière*. La chronique de Moissac nomme Eudon, et le fait est assez probable. Un prince hardi et belliqueux comme lui ne pouvait voir de sang-froid l'ennemi pénétrer ainsi au cœur de ses états, et abandonner les comtes qui gouvernaient les provinces du sud aux hasards d'une résistance isolée. Mais le seul fait avéré, c'est qu'une armée chrétienne attendit les Arabes au passage du *fleuve*, c'est-à-dire de la Garonne, le fleuve par excellence de l'Aquitaine, qu'une grande bataille eut lieu, et que les Aquitains furent vaincus. « Dieu » seul sait le nombre de ceux qui y périrent », dit le pieux Isidore. Au dire du même historien, Eudon commandait cette armée, et après sa défaite il se retira dans Bordeaux, qu'assiégea abd el Rahman. Après un assaut sanglant, la ville fut prise et brûlée, disent les chroniques franques, et la garnison passée au fil de l'épée. Le *comte de ce pays*, sans doute le gouverneur de la ville, fut tué dans le combat, et les musulmans, le prenant probablement pour Eudon, lui coupèrent la tête.

Les dépouilles de Bordeaux enrichirent ses vainqueurs, et l'immense butin qu'ils traînaient après eux vengea cette riche et malheureuse cité en embarrassant leur marche[1]. La nouvelle de la prise de Bordeaux se répandit avec la rapidité de l'éclair, non seulement dans l'Aquitaine, mais dans toute la Gau-

[1] Suivant Ahmed el Makari, tous les soldats eurent en partage, non seulement de l'or, mais les joyaux les plus précieux. Mais d'où seraient venues, même à la capitale de la féconde Aquitaine, ces immenses richesses?

le. La chrétienté tout entière s'émut; elle crut un instant l'heure venue où la religion du Christ allait disparaître de la terre, et le Dieu de Mahomet régner à la fois dans les trois parties du monde. Et, en effet, ces craintes n'étaient pas exagérées: car les vices et la faiblesse radicale de l'islamisme n'avaient pas encore percé au dehors; l'Europe, pleine du bruit de ses conquêtes, mesurait sa durée par sa force extérieure, et tremblait déjà de n'être bientôt qu'une des provinces du khalifat de Damas.

D'un bout du monde à l'autre, d'ailleurs, les armes du khalife étaient partout victorieuses. Mouslemah, frère du khalife Hischem, venait de vaincre les Turcomans sur les bords de la mer Caspienne, et le fils de ce même Hischem avait battu et fait prisonnier l'empereur grec de Bysance, après une sanglante bataille. Enfin les Arabes, essayant sur les flots une voie de conquête nouvelle, avaient déjà tenté quelques incursions en Sicile, et menaçaient de là l'Italie. Le danger était donc réel, prochain et partout imminent. L'Europe était entamée de deux côtés par ces deux péninsules qui s'avancent toutes deux vers l'Afrique, comme deux ponts jetés sur la Méditerranée pour lier l'Europe avec le continent africain.

Bordeaux pris et Eudon battu, l'Aquitaine était soumise. L'armée musulmane, poursuivant sa route, traversa la Dordogne, et envoya devant elle, en tous sens, des troupes d'éclaireurs hardis et rapides, qui, semant partout la terreur, cédaient devant toute résistance sérieuse, mais intimidaient du moins les populations qu'ils ne pouvaient vaincre. Les légendes du midi de la France, où vit encore chez le peuple des campagnes le souvenir des Sarrazins et la terreur su-

perstitieuse qu'ils ont laissée après eux, nous apprennent qu'une de ces bandes pillardes perça jusqu'au fond des vallées du Limousin, et une autre dans les ravins sauvages du Tarn et de la Loire. Peut-être même les traditions des pays du centre qui parlent du siége d'Autun et de Sens doivent-elles se rapporter à l'invasion d'abd el Rahman. Autun fut pris, c'est-à-dire pillé et bientôt évacué, mais Sens résista, et ce semblant de siége se termina bien vite par la disparition des assaillants.

Qu'on se figure l'effet que devait produire au milieu des pacifiques populations du centre de la France, reposées depuis tant d'années des malheurs de la conquête, l'apparition de ces hommes du sud à la face basanée, au jargon barbare et guttural, aux longues draperies blanches tombant sur leurs fronts brunis; puis ces chevaux rapides comme la foudre, foulant aux pieds les moissons, s'abattant comme une nuée de sauterelles affamées dans les grasses campagnes de la Neustrie, ruinant en une heure l'espoir d'une année, et remportant, avec leurs maîtres, gorgés de sang et de pillage, les longues épargnes du paysan et du bourgeois, les revenus des cités, les trésors des églises, et si prompts à disparaître que, sans la longue trace de meurtre et d'incendie qu'ils laissaient après eux, on eût pu prendre leur apparition pour un rêve. Quelque affreuses qu'eussent été les dévastations des barbares du Nord, les blondes figures et les yeux bleus des barbares du Nord n'inspiraient pas la même terreur. Les Germains avec leurs cheveux hérissés et leurs fauves regards ressemblaient encore à des hommes; ils s'inclinaient d'ailleurs, pieux vainqueurs qu'ils étaient, devant le

Dieu des chrétiens; mais les Arabes qui venaient le combattre, les Arabes, qui se nourrissaient, au dire des Goths fugitifs, de la chair de leurs prisonniers, les Arabes, avec leurs teints bronzés par le soleil de l'Afrique, durent sembler aux chrétiens terrifiés moins des hommes que des démons. Aussi leur souvenir vit-il encore dans tout le midi de la Gaule, plus ouvert à leurs invasions; magiciens et guerriers à la fois, ils ont mis la main, au dire du paysan, à toute œuvre puissante et qui semble dépasser les pouvoirs de l'homme; ils ont enchanté toutes les tours, caché leurs trésors dans toutes les cavernes, assis leur Dieu sur tous les autels. De Bordeaux à Marseille, les Sarrasins sont partout encore, et le pâtre ou le laboureur, alors même qu'il ne croit plus à ces fables que lui contaient ses pères, en fait encore peur à ses enfants[1].

Le duc d'Aquitaine, pressé entre les Sarrasins et les Franks, n'avait plus qu'à choisir, entre deux ennemis, celui sur lequel il s'appuierait pour résister à l'autre. Livré désormais à la merci de Karl Martel, qui depuis long-temps convoitait pour ses leudes affamés les riches domaines de l'Aquitaine, déjà ravagée par lui, Eudon, en sollicitant le secours de son rival, faisait ainsi acte de vasselage; mais il n'y avait plus à hésiter : le malheureux duc se rendit donc en toute hâte à Paris auprès de Karl, et n'eut pas de peine à lui persuader de défendre dans l'Aquitaine une de ses possessions à venir, et le boulevart de la Neustrie, que la conquête de Bordeaux

[1] Je citerai, entre autres, deux villes où les traditions moresques vivent encore dans toute leur force, Arles sur le Rhône, et Saint-Émilion près Bordeaux. Ceux qui connaissent ces deux villes ne me démentiront pas.

ouvrait aux Sarrasins. Karl, avant d'accorder à Eudon les secours qu'il demandait, exigea probablement de lui le serment de vasselage, que nous verrons celui-ci lui prêter plus tard [1]. Alors, suzerain d'avance du midi de la Gaule, à charge par lui de défendre son nouveau fief, Karl se prépara à marcher vers l'Aquitaine : il réunit cette formidable armée qui venait de lui reconquérir la moitié de l'Allemagne, et à laquelle il n'avait plus rien à donner pour solde de tant de victoires [2].

Ahmed el Makari rapporte à ce propos une conversation curieuse entre Karl et l'un des envoyés ou des compagnons d'Eudon ; réelle ou imaginaire, elle annonce bien dans Karl cette froide prudence qui s'alliait en lui au courage du soldat [3]. « Oh ! quel opprobre va rejaillir sur nous! dit l'Aquitain. Les Arabes nous menaçaient : nous sommes allés les attendre à l'orient, et ils sont venus par l'occident! Ce sont eux qui en si petit nombre et avec si peu de moyens ont soumis l'Espagne, pays si peuplé et de si grands moyens. Comment se fait-il que rien ne résiste à ces hommes qui n'usent pas même de cottes de maille à la guerre? »

[1] Voyez *Annales Metenses*, an. 732.

Les sources que nous avons consultées pour tout ce qui touche à cette partie de l'histoire de France sont la chronique de Moissac, le continuateur de Frédégaire, les *Annales Metenses*, *Tilliani*, *Nazariani*, *Petaviani*, Paul Warnefrid, etc... Toutes ces sources se trouvent réunies dans le deuxième volume de dom Bouquet, *Historiens de France*. Parmi les modernes, voir Sismondi, t. II, et surtout Fauriel, t. III.

[2] Reinaud, *Invasions des Sarrasins*.

[3] Voir le portrait que trace de Karl Isidore de Béja : « Cum consule Franciæ interioris, Austriæ nomine, Carolo, viro ab ineunte ætate belligero et rei militaris experto, ab Eudone præmonito, sese infrontat. » *Austria* ici signifie évidemment l'Austrasie.

« Mon avis, répondit Karl, est que vous ne les attaquiez pas au début de leur expédition : ils sont comme le torrent, qui emporte tout ce qui s'oppose à lui. Dans la première ardeur de leur attaque, l'audace leur tient lieu de nombre et le cœur de cotte de maille. Mais donnez leur le temps de se refroidir, de s'encombrer de butin et de prisonniers, de prendre goût aux belles demeures et aux aises de la vie, de se disputer à l'envi le commandement ; et à leur premier revers ils sont à nous. »

On pressent d'après ce peu de lignes quel dut être le plan de campagne de Karl. De son côté abd el Rahman, laissant son armée se répandre à l'aise dans les vastes plaines du Bordelais, et le dévaster en tous sens, avait enfin continué sa route vers le nord. Toutes les chroniques de la vieille France attestent la haine pieuse que les musulmans portaient aux églises et aux monastères, qu'ils détruisaient de fond en comble après les avoir pillés. Cette haine, pour le dire en passant, contraste étrangement avec la clémence, on pourrait presque dire la bienveillance spéciale qu'ils témoignèrent aux moines et au clergé de l'Espagne, où des conciles se tenaient sous leur autorité. Cependant, au milieu de leurs faciles triomphes, une seule ville, Poitiers, fortement assise sur une éminence entourée d'une rivière, leur résista avec courage et succès ; mais le faubourg de la ville, situé dans le fond, au bord de la Vienne, fut pris et brûlé par eux, avec l'église fameuse de Saint-Hilaire de Poitiers. Abd el Rahman marcha ensuite vers Tours, et atteignit enfin ce fertile bassin de la Loire, qui offrait une si grasse proie à ses soldats déjà gorgés de butin. La renommée des immenses trésors renfermés

dans l'église de Saint-Martin de Tours était arrivée jusqu'aux Arabes et irritait encore leur soif de conquête : car le pillage était ici un acte de foi, dans cette sorte de *khaaba* chrétienne, aussi sainte et non moins riche que celle de Mahomet. L'armée musulmane approchait de Tours, et en avait même, suivant quelques historiens, déjà pillé les faubourgs, lorsque abd el Rahman apprit que Karl Martel s'avançait à marches forcées et qu'il avait déjà passé la Loire, sans doute à Orléans. Le bassin de la Loire près de Tours, entre deux chaînes de coteaux qui le dominent, était une position trop désavantageuse pour qu'un général prudent y attendît l'ennemi : abd el Rhaman recula jusque près de Poitiers ; et cette retraite était déjà une faute : car il eût suffi de reculer d'une lieue jusqu'aux coteaux qui bordent le Cher pour placer l'armée arabe dans une situation inexpugnable, entre le fleuve, qui l'eût défendue, et les coteaux, qu'elle eût occupés.

Mais sans doute abd el Rhaman, en chef expérimenté avait compris que la conquête arabe ne pouvait pas se domicilier sur la Loire sans avoir à s'y heurter constamment contre la race endurcie des Franks, plus redoutables encore que les Basques. Le général arabe voulait éviter le combat, et regagner les Pyrénées sans compromettre la gloire de son expédition ; mais l'armée qu'il commandait avait pour ainsi dire changé de nature. A la marche agile des cavaliers musulmans avait succédé la marche embarrassée et lente d'une tribu germaine, traînant à sa suite des femmes, des enfants, des captifs, des troupeaux et du butin ; les soldats étaient devenus en quelque sorte incapables et de combattre et d'échapper à l'ennemi. Les chefs les plus expérimentés s'effrayaient à

bon droit du désordre qui régnait dans leurs rangs, et abd el Rahman fut sur le point d'ordonner aux soldats d'abandonner leurs captifs et leurs riches bagages, pour n'emmener avec eux que leurs chevaux et leurs armes, et redevenir ce qu'ils étaient en quittant l'Espagne, de pauvres et courageux défenseurs de l'islam. Mais il n'osa pas imposer aux soldats ce pénible sacrifice; il craignit l'indiscipline qui vient toujours à la suite du pillage, et qui déjà régnait dans son armée, trop riche pour obéir, et il ordonna la retraite, qui se fit lentement et en désordre, funeste augure pour la bataille que l'émir cherchait en vain à éviter.

Conde prétend que les musulmans, enflammés par la soif du pillage, prirent Tours (*Medina Towrs*) d'assaut avant la bataille, et presque sous les yeux des Franks, et qu'ils firent des habitants une horrible boucherie. « Dieu, ajoutent-ils, les en punit, et la fortune leur tourna le dos. » Mais ni les chroniques franques ni celle d'Isidore de Béja ne parlent de la prise de Tours, dont l'armée de abd el Rahman ne pilla probablement que les faubourgs, et toutes placent près de Poitiers le siége de la bataille, que les Arabes mettent sur les bords de la Loire (*Guad al Owar*).

Abd el Rahman, désespérant d'échapper aux Franks et ne voulant pas avoir l'air de les fuir, les attendit enfin entre la Vienne et le Clain, dans une de ces plaines semées de petites hauteurs qui s'étendent aux environs de Poitiers. La déplorable brièveté des chroniques franques, espagnoles et arabes, nous a privés de détails sur cette grande journée. Nous savons seulement que dans l'armée de Charles, en grande partie

composée d'Allemands, il y avait, comme le disent les Arabes, des hommes de toutes langues, c'est-à-dire des Aquitains, des Bourguignons, des Gallo-Romains, des représentants, en un mot, de toutes les races qui se pressaient sur le sol de la Gaule. Aussi Isidore de Béja donne-t-il aux soldats de Karl le nom d'Européens (*Europenses*). Quant à l'armée musulmane, elle offrait une confusion de races plus étonnante encore, car les trois parties du monde alors connu, sans en excepter l'Europe elle-même, y avaient leurs représentants.

Ainsi la Loire était le terme fatal que l'invasion arabe ne devait pas dépasser, terme marqué par une de ces lois de nature que les peuples, faute de les comprendre, appellent destinée. Et en effet, la onquête musulmane se sentait dépaysée sur ce sol humide et froid de la Gaule, où la conquête germaine avait enfoncé ses racines. Le génie du Nord, qui, sous ce ciel brumeux comme le sien, avait conservé sa vigueur native, attendait là le génie du Midi pour se mesurer avec lui.

Des deux côtés, la surprise et la répulsion furent égales ; ces deux puissants peuples, les Franks et les Arabes, qui, d'un bout du monde à l'autre, avaient ouï parler de leur gloire rivale, se trouvaient pour la première fois en présence ; leur Dieu, leurs lois, leurs mœurs, leur langue, leur aspect même, tout était divers et ennemi. Les agiles bataillons de la cavalerie numide s'arrêtèrent frappés de stupeur devant les longues lignes des bataillons franks hérissés de fer. Remercions, au milieu du silence des chroniques, Isidore de Béja [1], qui, dans son langage poétiquement

[1] Gentes septentrionales, in ictu oculi, ut parietes immobiles permanentes,

barbare, nous a peint ces hommes du Nord « faisant » halte sur un coup d'œil de leur chef, comme des » murs vivants et immobiles, ou comme une zone » de frimas que la bise aurait soudainement con» gelés ».

Une semaine entière les deux armées restèrent en présence, « se craignant l'une l'autre », disent les historiens arabes. Et en effet, on rencontre souvent dans l'histoire de l'Espagne musulmane, avant les batailles importantes, ces espèces de pauses où les deux partis semblent s'arrêter sous le coup d'une mutuelle impression de terreur, en essayant leurs forces par quelques escarmouches. Mais enfin abd el Rahman, confiant dans sa fortune, engagea le premier le combat à la tête de sa cavalerie, sans rivale au monde pour l'attaque, et qui eût triomphé, sans doute, si elle avait eu à lutter contre une masse moins compacte. Mais les charges réitérées des cavaliers arabes ne purent entamer une fois les solides bataillons des chrétiens, « offrant, dit Isidore, leurs larges poitrines aux coups, comme un rempart de fer ». La nuit vint enfin, et les deux armées, épuisées par des pertes égales, sans avantage marqué de part ni d'autre, la passèrent sur le champ de bataille. L'aube du jour vit recommencer cette lutte acharnée. Les Arabes, par un effort désespéré, parvinrent à entamer les lignes des chrétiens sur quelques points; mais les fortes épées et les pesantes framées des Franks firent un affreux ravage parmi ces intrépides cavaliers, qu'un *bournous* flottant ou une légère cuirasse défendait

sicut et zona rigoris glacialiter manent adstricti.... Gens Austriæ mole membrorum prævalida...

mal de leurs coups. Sur ces entrefaites, un détachement de chrétiens, stimulés par la soif du pillage, ayant pénétré dans le camp arabe, pendant la chaleur du combat, une partie de l'armée musulmane, malgré les efforts de ses chefs, quitta le champ de bataille pour aller défendre ces riches dépouilles, que les soldats de l'islam préféraient déjà au triomphe de leur foi. La confusion se mit dans les rangs des Arabes ; et les chrétiens, en chargeant à propos sur cette multitude en désordre, achevèrent sa défaite. Abd el Rahman, après d'inutiles efforts pour ramener les fuyards, se jeta avec une poignée de braves au plus épais de la mêlée, et tomba bientôt sous les lances chrétiennes. Le sort de la journée fut dès lors décidé, et les chrétiens, achevant le pillage de ce camp qui renfermait les richesses d'une moitié de la Gaule, poursuivirent jusqu'à la nuit les débris de l'armée fugitive, que l'obscurité déroba enfin à leurs coups.

Telle est la version arabe, conforme à celle d'Isidore, sauf un point important. Suivant la chronique chrétienne, les Arabes, après des pertes immenses, parvinrent à regagner leur camp, sans que la victoire fût complétement acquise aux chrétiens. Ceux-ci, impatients de la compléter, attendaient le jour pour recommencer le combat ; mais, frappés du silence profond qui régnait dans le camp arabe, et redoutant quelque surprise, ils laissèrent le jour s'avancer avant d'oser pénétrer dans ce camp, défendu par la terreur que l'ennemi vaincu inspirait encore. Enfin, quelques éclaireurs s'aventurèrent jusqu'aux premières tentes, et, les trouvant désertes, ils s'assurèrent bientôt que l'armée musulmane avait décampé sans bruit pendant la nuit, abandonnant la plus grande partie de ses ba-

gages. Les chrétiens, plus occupés de s'enrichir à leur tour des dépouilles de l'Aquitaine que de poursuivre ceux qui étaient venus les leur apporter jusqu'au bord de la Loire, ne songèrent pas à pousser plus loin leur victoire.

Nous n'hésitons pas à préférer le récit des chroniqueurs arabes, qui d'ailleurs amplifient leur défaite plutôt qu'ils ne la diminuent : il semble peu vraisemblable que les Arabes plus qu'à moitié vaincus soient rentrés paisiblement dans leur camp. D'ailleurs si Karl et ses soldats, pressés de recueillir l'héritage des Arabes, se souciaient peu du stérile honneur d'achever leur défaite, Eudon avait à défendre son duché d'Aquitaine contre un ennemi poussé à bout par sa mauvaise fortune. Nous croyons donc volontiers avec Conde qu'Eudon à la tête d'une partie de la cavalerie chrétienne poursuivit jusqu'en Aquitaine l'armée fugitive, dont la retraite dut être plus prompte que ne l'avait été l'invasion. Plusieurs combats de détails eurent encore lieu dans cette retraite, difficile en pays ennemi, au milieu de populations aigries par leurs souffrances, et qui avaient à venger tant d'injures. [1]

Cette mémorable bataille se livra un samedi du mois d'octobre 732. La perte des Arabes y est évaluée par tous les auteurs chrétiens à 375,000 hommes, nombre que nous avons déjà vu figurer à la

[1] Conde ajoute que le *roi d'Afrank*, Karl Martel, poursuivit l'armée arabe jusque devant Narbonne, dont il entreprit le siége. L'erreur ici est évidente ; le chroniqueur confond avec le siége de Narbonne par Karl, en 737.

Un auteur arabe, cité par Reinaud, prétend même que les Aquitains, après la bataille de Poitiers, passèrent les Pyrénées sur deux points et s'emparèrent de Pampelune et de Gérone. Mais le fait n'est point confirmé, et est d'ailleurs peu probable.

bataille de Toulouse, si souvent confondue avec celle-ci. La dixième partie de ce nombre ne resta certainement pas sur le champ de bataille. Les pertes des chrétiens, plus nombreux que les Arabes, durent être moins fortes, à cause de la supériorité de leurs armures. C'est à cette bataille de Poitiers que Karl gagna, dit-on, son surnom de *Martel*, « pour ce que, » dit la chronique de Saint-Denis, comme li martians » débrise et froisse le fer et l'acier, ainsi froissait il et » débrisait il tous ses ennemis ». Remarquons toutefois que ce nom de *Martel* se trouve pour la première fois dans la chronique d'Adhemar[1], qui écrivait en 1029, trois siècles après la bataille de Poitiers.

C'est là, sur les bords de la Loire, que recula pour la première fois la conquête arabe, qui, depuis Algesiras jusqu'à Tours, avait pendant vingt et un ans avancé d'un pas chaque année. Vainqueur des Sarrasins, grâce à ces lois éternelles qui président à tout déplacement des peuples et des religions sur la face du globe, Karl, en refoulant l'invasion musulmane vers les Pyrénées, la rendit à ses véritables destinées, et la fit rentrer dans ses limites naturelles; le sol et le climat combattaient pour lui: il n'eut qu'à laisser suivre sa pente au flot qui tendait de lui-même à se retirer.

Tous les historiens ont répété l'un après l'autre que Karl avait sauvé la chrétienté, et que, sans lui, l'islamisme, prenant l'Europe à revers par l'Espagne et par l'Italie, s'y domiciliait pour ne plus la quitter. Mais le danger, quoi qu'on en dise, ne fut jamais aussi grave. De ce côté des Pyrénées, l'Europe n'a-

[1] *Appendix ad gesta regum francorum*, apud dom Bouquet, II, 754.

vait plus à redouter des Sarrasins que des incursions, des *algarades* plus ou moins heureuses ; mais non pas une conquête. Le sud même de la Gaule, où ils retrouvaient pourtant des mœurs et un climat qui ressemblaient à ceux du midi de l'Espagne, ne devait pas leur rester long-temps. Disons même plus, au delà de ce littoral vraiment africain de la Péninsule qui s'étend de Tortose à Cadix, et de Cadix à Lisbonne, et se termine au Tage et à l'Ebre, la domination arabe ne put jamais s'acclimater. Tolède même n'était qu'un appendice de leur empire. Tolède comme Saragosse appartenaient de droit, par leur sol et par leur climat, à l'Espagne chrétienne, qui les reconquit bientôt, et qui, emportée à son tour sur sa pente, ne devait plus s'arrêter qu'aux bords de la mer qui la sépare de l'Afrique.

« Les mauvaises nouvelles sont ailées », dit un poète arabe : le bruit de la bataille de Poitiers se répandit bientôt dans toute la Péninsule, et y sema la consternation. Bientôt il traversa le détroit et alla dans l'Afrique et jusque dans la Syrie jeter la douleur dans l'âme des fidèles croyants. Mais l'émir d'Afrique, Obeïdah, tout en voyant dans ce revers un décret de la Providence, ne laissa pas ses frères abattus sous la main de ce Dieu qui les châtiait. Il envoya aussitôt un nouvel émir, abd el Melek ben Cotan, avec de nombreux renforts, pour recueillir les débris de l'armée arabe, et succéder à abd el Rahman. Mais même avant l'arrivée de l'émir, les troupes de la frontière, par un mouvement spontané, s'étaient portées au devant des fugitifs pour protéger leur retraite. Ceux-ci, n'osant remonter, au milieu de populations ennemies, la route qu'ils s'étaient frayée depuis Pampe-

lune jusqu'à Bordeaux, se dirigèrent par Narbonne, vers le côté des Pyrénées le plus accessible. Bientôt abd el Melek arriva près de la frontière, et, trouvant les troupes saisies de ce découragement funeste qu'un revers traîne toujours à sa suite, il leur rappela les saintes guerres que leurs pères et eux avaient soutenues pour la foi de l'islam. « La guerre, leur dit-il, » est l'escalier du paradis; l'envoyé de Dieu se glo» rifiait d'être le *fils de l'épée*, et reposait sur le » champ de bataille à l'ombre des drapeaux enlevés » à l'ennemi. La victoire, la défaite et la mort sont » dans la main du Tout-Puissant, qui exalte au» jourd'hui celui qu'il a humilié hier. » Ces belliqueuses prédications, familières aux généraux arabes, produisirent leur effet accoutumé. Les musulmans ne demandèrent plus qu'à marcher en avant.

Mais « la fortune est femme, et elle n'aime pas les » vieillards ». Abd el Melek était âgé de 90 ans, et, bien que sous ses cheveux blancs son cœur battît encore d'une sainte ardeur pour l'islam, ses débuts en Aquitaine ne furent pas heureux. Les chrétiens reprirent la plupart des places qu'avaient occupées les Arabes; et les soldats d'abd el Melek, rebutés par l'avarice et la dureté de leur chef [1], lui attribuèrent le mauvais succès de leurs armes. Le khalife lui-même, nous dit Isidore de Béja, lui écrivit pour lui demander « comment il se faisait que toutes ses entreprises » contre les hommes d'Afrank lui réussissaient mal ».

Le malheureux abd el Melek voulut tenter un dernier effort et répondre par une victoire. Mais « celui-là se fatigue en vain qui lutte contre les décrets éter-

[1] Ebn Khaldoun, ap. Ahmed el Makari; Isid. Pacens.

nels ». Or il était écrit là-haut que les Arabes ne conserveraient pas long-temps leurs possessions au delà des Pyrénées.

Abd el Melek essaya de la route frayée aux Arabes par abd el Rahman, à travers le port de Roncevaux. Mais cette vallée, funeste à toutes les invasions, soit arabes, soit franques, porta malheur au vieil émir. Les farouches habitants de ces monts [1], ennemis nés de tout étranger, depuis Auguste jusqu'à Charlemagne, se liguèrent avec les tempêtes toujours déchainées dans ces étroits défilés, gigantesques escaliers dont les degrés sont des montagnes. Les Vascons, et les pluies, ces redoutables pluies du Midi qui changent tous les sentiers en torrents, tous les ravins en lacs, et minent le chemin sous les pas du voyageur, ou détachent l'avalanche sur sa tête, eurent bientôt raison de l'armée arabe, et la forcèrent de se replier sur l'Ebre, après cette tentative infructueuse qui lui coûta plus cher qu'une bataille. L'armée imputa encore une fois ses revers à ce malheureux émir, qui semblait né sous une mauvaise étoile [2], et le khalife,

[1] Voici en quels termes Isidore parle des habitants chrétiens de ces monts ; peut-être y pourrait-on voir une allusion à la révolte de Pelayo ; dont il n'aurait pas parlé en d'autres termes : « A Corduba exiliens cum omni manu publica, subvertere nititur pyrenaïca juga, et expeditionem per loca dirigens angusta, nil prospere gessit, convictus (abd el Melek) de Dei potentia a quo christiani tandem perpauci, montium pinnacula (*pinactes*) retinentes, præstolabant misericordiam, et devia appetens loca... »

[2] Isidore trace un singulier tableau de l'Espagne sous abd el Melek ; il la compare, au temps de sa prospérité, à une grenade fleurie ; « Abd el Melek Hispaniam post tot tantaque prælia repperit omnibus bonis repletam et ita floride post tantos dolores repletam ut diceres augustalem esse *malogranatum*... Tantam in eam per 4 annos irrogat petulantiam ut paulatim labefacta maneat exsiccata et ex eo tempore declinando exstet ut mortua. » Si ce tableau du bonheur de l'Espagne n'est pas une exagération de rhétorique barbare, il faut en faire honneur à Okbah.

prenant parti contre lui avec la fortune, lui donna pour successeur Okbah ben al Hegag, qui venait de se signaler en réprimant une des continuelles séditions des Berbers (octobre 734).

Nous trouvons dans Fauriel quelques curieux détails sur l'élection d'Okbah, traduits par lui de l'histoire anonyme de la conquête de l'Espagne jointe à la chronique d'ebn el Kauthir, manuscrit arabe de la bibliothèque royale; nous les citons textuellement : « Lorsque Obeïd Allah fut nommé gouverneur de l'Egypte, Okbah, qui était connu de lui, vint aussitôt le trouver, dans l'espoir d'en obtenir du service; et il ne pouvait s'adresser mieux : nul homme ne connaissait si bien son mérite, et ne pouvait être plus charmé de le mettre en évidence. Obeïd Allah était entouré d'une compagnie nombreuse au moment où Okbah parut en sa présence, et pour lui faire honneur, il le fit asseoir avec lui sur le même coussin. Le gouverneur avait des fils présents à cette réception; c'étaient des jeunes gens pleins d'arrogance et de présomption; ils furent choqués de voir leur père, le second personnage de l'empire, traiter avec tant de distinction un homme que, suivant eux, il aurait suffisamment honoré d'un de ses regards. Ils murmurèrent et poussèrent l'insolence jusqu'à reprocher en termes amers à leur père sa considération pour Okbah. « Comment, lui dirent-ils, peux-tu t'abaisser » ainsi avec un sauvage, avec un chétif Arabe du dé- » sert, et cela en présence des plus nobles chefs de » Koreïsch et des vrais Arabes? Ne crains-tu pas de » déplaire à ceux-ci, et que leur inimitié ne retombe » sur nous? Et si le commandeur des croyants vient » à être informé de la préséance que tu accordes à cet

» homme obscur sur d'illustres Koreïschites, penses-
» tu qu'il n'en sera pas mécontent? — Mes enfants, ré-
» pondit Obeïd Allah avec douceur, vous me dites là
» des choses graves; j'avoue qu'elles ne m'étaient
» point venues à l'esprit, mais je vous promets d'y
» penser. »

» Le lendemain matin, il convoqua une réunion plus solennelle et plus nombreuse que celle de la veille, envoya chercher Okbah, le fit asseoir au milieu de l'assemblée, et prit lui-même place au-dessous de lui. Quand tout le monde fut venu, Obeïd Allah fit appeler ses fils, qui, en arrivant, furent fort étonnés de tout ce qu'ils virent, ne soupçonnant pas où leur père en voulait venir.

» Obeïd Allah se leva alors avec dignité, commença par louer Dieu et par invoquer le prophète; après quoi, s'adressant à l'assemblée, il dit : « O vous
» tous, hommes qui m'écoutez et qui avez entendu
» hier mes fils insulter l'homme que voici (il dési-
» gnait Okbah de la main), j'atteste devant Dieu et
» devant vous que cet homme est Okbah, fils d'el
» Hedjadj, du plus noble sang de Lareth. C'est Eblis
» (le démon) qui a parlé par la bouche de mes fils,
» et je viens ici aujourd'hui pour écarter, s'il se peut,
» de leurs têtes la malédiction réservée aux pervers et
» aux ingrats, en faisant à Okbah la réparation qui lui
» est due. »

» Là dessus Obeïd se tut un moment, et ses paroles furent vivement applaudies de toute l'assemblée.

» Ses fils humiliés se levèrent pour se retirer; mais il les retint d'autorité et les obligea à rester. Se tournant ensuite vers Okbah : « Mon seigneur, lui dit-il,
» il t'est dû ici quelque chose, et c'est par moi. Choi-

» sis de l'Afrique ou de l'Espagne : celui de ces deux » gouvernements qui te plaît le plus est à toi. » Okbah choisit l'Espagne, en disant : « C'est un pays de » guerre continue, et cette guerre est celle que » j'aime. » Et Obeïd Allah le nomma gouverneur de l'Espagne. »

Tous les gouverneurs des cités de l'Espagne tremblèrent, à l'arrivée d'Okbah, devant son renom de sévérité et de justice. Cette crainte était fondée, car, à peine arrivé en Andalousie, il déposa tous les walis et tous les généraux que leur avarice ou leur cruauté avait rendus odieux aux habitants, et couvrit de sa tutelle les faibles et les opprimés; il punit les concussions des percepteurs d'impôts et rétablit l'ordre dans les finances. Non moins zélé pour la cause de la religion que pour les intérêts temporels du khalife, il fonda un grand nombre de mosquées, et y attacha des prédicateurs pour enseigner la religion au peuple; il établit dans les villes et jusque dans les villages des *khadis*, chargés de juger les procès, de concilier les différents et de conserver la paix des familles. Il paraît que, même sous la domination arabe, les bandits ne faisaient pas faute sur ce sol montagneux de la Péninsule, où ils sont pour ainsi dire indigènes : l'émir organisa une sorte de gendarmerie ambulante, qui, sous le nom de *kaschefs*, ou découvreurs [1], devait incessamment parcourir le pays et veiller à la sûreté des routes. Il établit dans chaque village une école, qu'il dota sur les fonds de l'état, et effaça toute inégalité dans la ré-

[1] Conde, à qui nous empruntons tous ces détails, compare les *kaschefs* aux *cuadrilleros* de la sainte Hermandad.

partition des impôts entre les différentes villes. C'est de l'émirat d'Okbah que date la véritable organisation de l'Espagne musulmane, abandonnée jusqu'ici au hasard ou aux caprices du khalife dans le choix de l'homme dont dépendait sa destinée [1].

Les vertus d'Okbah et sa vigilante équité lui avaient déjà concilié l'amour du peuple, lorsque l'émir d'Afrique, voulant opposer à ces populations remuantes du Magreb un général qui les avait déjà vaincues, et dont le nom leur rappelait celui d'un de leurs conquérants les plus redoutés, rappela brusquement Okbah en Afrique. L'émir d'Espagne, souverain à Cordoue, n'était qu'un sujet à Caïrwan, devant un autre sujet du khalife de Damas. Il fallut obéir, et Okbah, s'avançant à marches forcées vers Cordoue, joignit au mérite de l'obéissance celui de la promptitude; il s'embarqua avec un corps de cavalerie d'élite, et, au bout de quelques jours, il était à Tanger, où il défit les Berbers révoltés, sans même attendre les renforts qu'on lui envoyait de Caïrwan et de Barca. (737.)

Mais l'absence d'un chef tel qu'Okbah se fit bientôt sentir en Espagne : la désunion se mit parmi les walis entre lesquels il avait partagé le commandement. Le seul abd el Melek, qu'Okbah, après l'avoir trouvé innocent des griefs qu'on lui imputait, avait appelé au poste important de commandant de la cavalerie de la frontière, sut maintenir la discipline

[1] Il paraît, d'après Isidore, qu'Okbah fit faire un recensement de l'Espagne chrétienne et musulmane, *descriptionem populi*. Du reste, le chroniqueur chrétien rend pleine justice aux vertus de l'émir : « Abstemius ab omni occulta datione, neminem *nisi per justitiam propriæ legis* damnat. » Témoignage précieux qui atteste que les chrétiens étaient jugés d'après leurs lois et par des juges de leur religion.

dans ses troupes et l'ordre dans la province qu'il gouvernait. Quelques révoltes des chrétiens ayant éclaté dans les montagnes de *Gouf*, c'est-à-dire la Biscaye ou les Asturies, abd el Melek les réprima avec vigueur et succès. « Il marcha, nous disent les Arabes, à la chasse de ces bêtes fauves, et les poursuivit de montagne en montagne, de défilé en défilé, jusqu'à ce qu'épouvantés par l'atroce rigueur des châtiments qu'il infligea à ses prisonniers, ils prirent le parti de se soumettre. »

Les historiens arabes ne parlent pas de la mort de Pelayo, arrivée dans cette même année 737; sans doute ils l'ignoraient, et le fondateur de la monarchie espagnole ne fut pour eux qu'un obscur bandit, dont la mort ne leur importait pas plus que la vie.

Il ne fallut pas à Okbah moins de quatre ans pour achever la soumission des Berbers, et lorsqu'il revint en Espagne, en 741, il y trouva détruit presque tout le bien qu'il y avait fait. Les walis, plus occupés de leurs rivalités que du bonheur des peuples ou du progrès de l'islam, n'avaient songé à rien entreprendre au delà des frontières. Abd el Melek était le seul qui eût préféré le bien public à ses intérêts : aussi Okbah lui témoigna-t-il hautement sa satisfaction, et écrivit-il au khalife pour lui désigner abd el Melek comme le plus digne de succéder à l'émirat, que sa santé détruite le forçait d'abdiquer. Il envoya en même temps à abd el Melek de nombreux renforts pour garder la frontière, et pour tenter même au besoin quelque expédition sur la terre d'Afrank. Mais sa maladie s'aggrava bientôt, et cette noble vie, usée au service de l'islam et par les fatigues de ses longues guerres

sous le ciel brûlant de l'Afrique, s'éteignit à Cordoue, dans cette même année 741[1].

Depuis les jours de la conquête, aucun émir n'avait été aussi regretté de l'Espagne, aucun n'avait autant fait pour son bonheur et pour la gloire de l'islam. Si la rébellion d'Afrique n'eût réclamé le courage d'Okbah, il eût probablement tenté dans la Gaule du sud quelque grande expédition, et vengé peut-être abd el Rahman sur cette terre du malheur que convoitaient et que maudissaient à la fois tous les fidèles croyants. Mais, en combattant les Berbers, Okbah rendit un service plus réel au khalife et à l'unité de l'empire musulman: car là était le danger, là l'ennemi, là l'avenir de la ruine pour le khalifat.

Malheureusement les Berbers, ces dangereux auxiliaires des Arabes, étaient des instruments nécessaires de leurs conquêtes en Espagne et en Gaule. Les Arabes, et c'est là le vice de tous les empires hors de proportion avec la puissance qui les a fondés, n'étaient pas assez nombreux pour suffire seuls à leurs conquêtes; les déserts de l'Hedjaz et de l'Yemen n'avaient pas assez de tentes pour les planter d'un bout du monde à l'autre, pas assez de tribus pour mettre garnison chez tous les peuples soumis. Les Arabes trouvèrent donc des alliés indispensables, mais perfides, dans cette race indomptée des Berbers, qui les

[1] Murphy, qui a travaillé sur d'autres sources arabes, moins nombreuses que celles de Conde, prétend, d'après ebn Khaldoun, que abd el Melek, en 739, arracha par force le commandement à Okbah, et le priva de la vie ou le força de quitter le pays pour se retirer à Carcassonne, où il mourut. Cette version est adoptée par Fauriel. Enfin, selon el Razi, ce fut le peuple qui se souleva contre Okbah et le déposa en décembre 740. Conde se contredit grossièrement sur ce point, aux pages 96 et 144.

accepta pour compagnons de fortune et de pillage, mais jamais pour maîtres. Même en recevant le Koran des mains des Arabes, elle protesta contre le joug temporel en subissant le joug religieux. Sans parler des révoltes intestines que l'Afrique voyait éclater presque tous les ans, les Berbers rendirent à l'islam, dont ils peuplaient les armées, le funeste service de transporter partout avec lui les germes de discorde et de morcellement qu'il couvait dans son sein. Ce n'est pas Karl Martel, ce sont les Berbers, c'est l'Afrique, qui sauva l'Europe, en attaquant au cœur la force et l'unité de l'islam, en préparant la scission du khalifat de Damas, et en arrachant plus tard aux successeurs dégénérés des Ommyades les lambeaux du khalifat de Cordoue.

D'ailleurs, malgré le courant continuel d'émigration de l'est à l'ouest qui a entraîné, à toutes les périodes de l'hégire, les tribus arabes à quitter leurs déserts pour le fertile littoral du Magreb, le mahométisme africain a toujours revêtu des formes toutes spéciales. Le caractère de la race qui l'adoptait y a laissé son empreinte de farouche indépendance et de haineuse exclusion.

Nulle part l'islamisme ne se présente sous des formes aussi menaçantes, aussi impitoyables qu'en Afrique: non que le dogme y soit plus pur et la foi plus ardente qu'en Asie; tout au contraire, la morale religieuse ou les minutieuses observances qui la remplacent si souvent sont également relâchées dans l'Afrique musulmane. Les ablutions y sont négligées, la chair de porc et les boissons enivrantes y sont d'un usage général, et la grande et majestueuse notion de l'unité de Dieu, qui plane sur toutes les puérilités du Koran, disparaît

tous les pratiques absurdes et les grossières traditions d'une idolâtrie plus vieille que l'islamisme sur le sol de l'Afrique[1].

Mais les dissensions des Arabes et des Berbers, domiciliés avec eux sur le sol de l'Espagne, avaient un contrepoids en Gaule : c'étaient les dissensions non moins vives des chrétiens, et la haine profonde des habitants du midi de la Gaule, chez qui vivaient encore les élégantes traditions de la culture romaine, pour ces sauvages Austrasiens qu'avait attirés du fond de la Germanie leur soif brutale de pillage. Les Arabes, par la douceur de leur domination, par leur équité, leur tolérance éclairée pour le culte national, avaient détruit les préventions haineuses des vaincus; la Septimanie se façonnait sans peine à leur joug, que rendaient plus léger les vertus d'Youssouf ben abd el Rahman el Fehri, wali de Narbonne, chéri des chrétiens comme des musulmans.

Nous sommes ici obligés de revenir sur nos pas pour embrasser l'ensemble des opérations des Arabes dans la Gaule. Karl Martel, vainqueur à Poitiers, avait à recueillir les fruits de cette victoire : il avait à choisir entre deux conquêtes, celle de l'Aquitaine et celle de la Provence, qui, une fois soumise, lui permettrait de prendre la Septimanie à revers. L'Aquitaine, vengée des Arabes par la journée de Poi-

[1] Un illustre voyageur, Niebuhr (*Description de l'Arabie*, p. 16-24), nous apprend de quelle étrange manière les Bédouins justifient leur tiédeur pour la religion de Mahomet. « Cette religion, disent-ils, ne peut avoir été instituée »pour nous. Nous n'avons point d'eau dans nos déserts : comment pourrions-»nous faire les ablutions? Nous n'avons point d'argent : comment pourrions-»nous faire des aumônes? Le jeûne est un commandement dérisoire pour des »gens qui jeûnent toute l'année; et si Dieu est partout, pourquoi serions-nous »obligés d'aller à la Mecque pour l'adorer? »

tiers, pouvait renouer avec eux, comme l'avait fait Eudon, par une de ces alliances où l'intérêt fait taire la foi, alliances si fréquentes dans l'histoire, et qui pourtant étonnent toujours quand on les rencontre.

La Provence, morcelée en une foule de petites seigneuries indépendantes, débris de l'ancien royaume de Burgundie, offrait une proie plus sûre et plus facile. Aussi Karl, dès 733, dirigeant ses armes de ce côté, s'était-il avancé sans obstacles jusqu'à la Durance, après s'être emparé chemin faisant de Lyon et d'Avignon; mais il s'était arrêté devant Arles et Marseille, cités trop puissantes pour qu'on pût les enlever d'un coup de main, et, rappelé en Aquitaine par la mort d'Eudon, il avait laissé en Provence sa route tracée pour une seconde invasion qui devait compléter la première.

Les Arabes, maîtres du sud de la Gaule jusqu'au Rhône, confinaient ainsi avec les nouvelles possessions de Karl, et les Provençaux, trop faibles pour résister à tous deux, n'avaient plus qu'à choisir leur maître. Le choix fut bientôt fait : Mauronte, un des seigneurs les plus puissants de la Provence, et que quelques historiens franks appellent duc de Marseille, se décida à invoquer l'appui des Arabes de Narbonne contre Karl, et à les appeler en Provence (734).

L'histoire n'a gardé aucune trace de ce singulier traité, qui prouve que les Arabes eux-mêmes, grâce à je ne sais quelles analogies de mœurs et de climat qui rapprochent l'un de l'autre tous les peuples méridionaux, étaient encore moins antipathiques à la Provence que les sauvages conquérants du Nord. Cette population phocéenne de Marseille, qui sous son beau

ciel pouvait se rappeler encore le ciel de la Grèce ; cette colonie toute romaine d'Arles, où les femmes portent sur leur pur profil l'empreinte d'une médaille antique ; toutes ces races du midi de la Gaule, débris tombés, mais élégants encore, de deux civilisations également poétiques, pressentaient dans les Arabes les maîtres qui leur convenaient, puisqu'elles ne pouvaient plus vivre sans maîtres. La race molle et flexible des Burgunds s'était naguère fondue au milieu d'elles comme la glace du Nord sur le sol tiède du Midi. Fallait-il voir recommencer encore ce renversement des lois de la nature qui amènerait sous les feux du Sud les froides races du Rhin et du Danube? Etait-ce pour les grossiers soldats de Charles, pour ses leudes affamés de domaines et de pillage, que le soleil devait colorer les blondes vignes du Rhône, et le teint pâle des belles Arlésiennes ?

La Provence, en se donnant aux Arabes, leur évitait la peine de la conquérir : aussi les conditions du traité durent-elles être plus favorables que celles qu'ils avaient accordées aux populations vaincues de l'Espagne et de la Septimanie. Youssouf, le wali de Narbonne, fut en quelque sorte, pour les petites seigneuries provençales, un suzerain, qu'elles reconnurent de leur plein gré, et qui dut donner sa protection en échange d'un hommage volontaire. Il est probable, car on en est ici réduit aux conjectures, que les Arabes occupèrent au moins la frontière nord du pays qu'ils devaient défendre et que la Durance et Avignon leur servirent de Pyrénées. Rien du reste ne fut changé en Provence : religion, lois, autorités, domaines, tout fut respecté dans cette sorte de conquête à l'amiable, qui n'eut que le tort de ne pas durer.

Youssouf, en vertu du traité conclu, entra paisiblement dans Arles. La chronique de Moissac l'accuse d'avoir pillé les trésors de la ville et ravagé toute la province[1], fait assez peu probable d'après le caractère de Youssouf et les relations des deux peuples. Les Arabes avaient promis à la Provence paix et protection ; mais ils ne s'étaient point interdit de faire sur les possessions franques au delà de la Durance de ces lucratives excursions qui formaient alors la solde des armées. Grâce aux intelligences qu'ils s'étaient ménagées, ils s'emparèrent sans coup férir d'Avignon, appelée par eux la *roche d'Anyoun*, parce que la ville n'occupait alors que la colline où s'élève aujourd'hui le palais des papes, chassèrent les bandes de Karl de leurs domaines et dévastèrent tout le pays[2]. Ils continuèrent ensuite leur route vers le Nord, et enlevèrent l'une après l'autre, jusques et y compris Lyon, toutes les villes qui bordent le Rhône.

Okbah, pendant son court émirat, avait compris de quelle importance il était pour lui d'appuyer ce mouvement hardi des Arabes de Septimanie vers le Nord, et de refouler à tout prix Karl Martel au delà de la Saône d'un côté et de la Loire de l'autre. Il se préparait à marcher en personne au secours de Youssouf, à la tête d'une puissante armée, lorsqu'il fut, comme nous l'avons vu, brusquement rappelé en Afrique.

D'un autre côté, Karl n'était pas homme à se laisser dépouiller sans résistance de tout le fruit de sa

1 Yusseph... Arelat. civit. pace ingreditur, thesauros civitatis invadit et totam provinciam arelatensem populatur. (Chron. de Moissac, an. 735.)

2 Castrum Avenione munitissimum per fraudem quorumdam provincialium ceperunt, comitatumque illum obtinuerunt. (*Annal. Metens.*).

première campagne en Provence. Sans cesse occupé de courir d'un bout à l'autre de ses vastes états, au midi pour les agrandir, au nord pour les défendre contre l'invasion germaine, ce n'était qu'entre deux campagnes contre les Saxons, éternels ennemis qu'il devait léguer à Charlemagne, qu'il lui était permis de courir sur le Rhône ou sur la Garonne pour vaincre, piller, enrichir ses bandes et ses soldats, et s'en retourner en Germanie à la garde de sa frontière.

Au printemps de 737, Karl se mit en route, au moment où Okbah faisait ses préparatifs pour une expédition en Aquitaine. Les Arabes ayant abandonné Lyon, situé hors des limites naturelles de leur domination en Gaule, Karl s'en empara sans coup férir. Mais la garnison arabe se replia sur Avignon, qui, défendue d'ailleurs par sa position sur un roc escarpé, fit une vigoureuse résistance.

Il était pour les Franks de la plus haute importance de s'emparer de cette ville, clef du Rhône et de la Durance : ils construisirent des machines, et, après un siége en forme, finirent par prendre Avignon d'assaut. Irrités de cette résistance, ils firent main basse sur la garnison arabe, et même sur les habitants[1], et livrèrent la ville aux flammes. La ville cependant ne fut pas complétement détruite, puisque Karl y laissa une garnison ~~arabe.~~ franque.

L'armée franque, suivant toujours la rive gauche du Rhône, semblait jusque là dirigée contre la Provence; mais, soit que Karl crût les Arabes et les Provençaux assez intimidés par la prise de Lyon et le

[1] Chron. de Moissac.—*Annal. Metens.*, apud dom Bouquet, t. II.

châtiment d'Avignon, soit qu'il ne se sentît pas assez fort pour attaquer la puissante cité d'Arles, il tourna brusquement à droite, à travers les riches campagnes de la Septimanie, qu'il dévasta sur son passage, et marcha droit sur Narbonne, pour attaquer ainsi dans son centre la puissance arabe dans les Gaules.

Mais Narbonne n'était pas prise au dépourvu : Okbah, averti du danger, avait envoyé, avant de partir pour l'Afrique, un renfort considérable. Cette petite armée, sous les ordres d'Omer ou Omar ibn el Laith (Amor dans les chroniques chrétiennes), craignant sans doute de ne pas trouver libres les passages des Pyrénées, s'embarqua en Catalogne, avec le projet de remonter l'Aude jusqu'à Narbonne; mais les Franks avaient garni ce fleuve d'estacades et de pieux, pour empêcher tout secours d'arriver à la ville assiégée. Les Arabes, frustrés dans leur espoir, débarquèrent sur la côte; Karl aussitôt, laissant une partie de son armée sous les murs de Narbonne, marche avec le reste au devant des Arabes, qu'il rencontre sur les bords de la Berre, à deux milles de la mer et à sept de Narbonne. Karl, engageant sur-le-champ le combat avec sa vigueur et sa promptitude accoutumée, fend lui-même la tête à Omar d'un coup de sa francisque, et les Arabes, privés de leur chef, ne tardent pas à lâcher pied. Les Franks en massacrèrent une partie pendant qu'ils cherchaient à regagner leurs vaisseaux; d'autres se noyèrent dans les marais salants qui bordent cette côte empestée; un petit nombre enfin, se faisant jour l'épée à la main, parvint à travers mille dangers à se jeter dans Narbonne.

Karl, se flattant que cette victoire ferait tomber de-

vant lui les portes de Narbonne, revint en presser le siége; mais il y trouva une résistance plus opiniâtre qu'on n'aurait pu l'attendre d'une garnison épuisée par des attaques continuelles; le siége traîna en longueur. Karl, fatigué de ces lenteurs, qui allaient mal à son impatience, laissa encore une fois une partie de ses troupes sous les murs de la ville, et parcourut la Septimanie en vainqueur irrité, vengeant à la fois sur les Goths et sur les Arabes, également odieux aux Franks, la résistance de Narbonne. Beziers, Agde, Maguelone, centre des communications maritimes des Sarrazins dans la Septimanie, furent inhumainement pillés; Nîmes, cité bien plus importante encore, puisqu'elle liait Narbonne avec la Provence et ouvrait aux Arabes le bassin du Rhône, attira surtout la colère du vainqueur. Il en fit abattre les murailles, et essaya d'incendier les *arènes*, ce colossal amphithéâtre que Rome a légué, avec le pont du Gard, à la cité toute romaine de *Nemause*. Mais les vains efforts des Barbares pour détruire cette œuvre impérissable ne servirent qu'à attester sa force et leur impuissance. La flamme noircit ses vastes arceaux, où sa trace se voit encore aujourd'hui; mais pas un de ces blocs, que l'on a peine à croire remués par la main des hommes, ne se détacha de leurs voûtes, et l'indestructible ciment qui les lie ne fut pas même entamé.

Karl, qui se défiait de sa conquête, prit des otages dans toutes les villes dont il s'empara, pour s'assurer de leur fidélité, ou punir au besoin leur trahison. Il emmena en outre une foule de captifs, que ses soldats chassaient devant eux, accouplés deux à deux, comme des chiens en laisse. Car Franks et Sarrazins,

Barbares du Nord et Barbares du Midi, semblent, à cette époque désastreuse, lutter ensemble de mépris pour l'espèce humaine ; et encore, dans cette triste rivalité, les Franks dépassent-ils les Arabes de bien loin. Impitoyables dans le combat, mais humains et tolérants après la victoire, les Arabes ont des alliés et des sujets, mais les Franks n'ont que des ennemis, et le *væ victis* de Rome n'a jamais été plus durement appliqué.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de la haine profonde que les Franks ont laissée dans le midi de la Gaule, qui répugnait à leur domination comme à celle de la force brutale sur l'intelligence. Cette haine qui fit accueillir à la Septimanie et à la Provence les Sarrazins, d'abord si redoutés, s'est continuée à travers les siècles, et dure peut-être encore. On sait que de luttes et de sang il a fallu pour cimenter ensemble ces deux races, aussi dissemblables que le ciel sous lequel elles habitaient, et former de leur rapprochement le puissant édifice de l'unité française.

Cette haine a laissé sa trace jusque dans les pages du vieil historien auquel nous avons emprunté l'épigraphe du premier livre de cette histoire. Poldus d'Habenas, dans son *Discours historical de Nîmes*, déplore, dans le style de Ronsard et avec toutes ses réminiscences de l'antiquité, la gloire déchue de sa chère cité, et les ravages des Franks : « Lors on veid ce grand entour de murs hautains, ces temples, ces théatres, thermes, bains, basiliques, fons, arcs triomphals, cirques, aquéducts, mausolées, statues, trophées et aultres pompes et monuments romains et nemausans, abattus, froissés et bruslés, et toutes les mémoires que nos progéniteurs avoyent,

en excessives dépenses et en tant nombres d'ans, colligées, pour témoignage de leur grandesse à leurs successeurs, abolies et anéanties par le cruel et barbare tyran, insolent et damné incendiaire; tellement que qui avoit été absent pouvoit bien rechercher en icelle même Nismes ceste tant ample et magnifique ville de Nismes, au lieu et propre place d'icelle.........» Et en effet la vaste enceinte de débris qui entoure la circulaire cité de Nîmes et couronne le coteau que domine sa tour *Magne* est pour elle un éternel souvenir de sa grandeur passée et des ravages des Franks. Chaque siècle et chaque peuple y a laissé son empreinte : Rome lui a légué ses *arènes* et ses temples, et les Barbares des débris.

Ce n'était pas sans motif que Karl avait quitté si précipitamment le siége de Narbonne et traversé en hâte la Septimanie, dévastée plutôt que conquise. Theod-rich IV (Thierri), qui régnait de nom en Neustrie sous la tutelle de son redoutable maire du palais, venait de mourir (737), et Karl avait à déjouer les intrigues des nobles, ses rivaux, qui voulaient exploiter son absence; d'ailleurs ses soldats, gorgés de butin, avaient hâte de s'en retourner chez eux, jouir des fruits de leur conquête. Karl revint donc en Neustrie, où sa seule présence déconcerta toutes les trames de ses ennemis, et, dédaignant de prolonger plus long-temps ce mensonge de royauté qu'il avait fait assez durer, il régna désormais, mais sans le titre de roi, jusqu'à la fin de sa grande et laborieuse vie.

A peine Karl avait-il quitté la Septimanie que Mauronte et les Arabes d'Arles, aidés par la haine des populations gauloises pour les Franks, repassèrent

la Durance et reprirent, au début de l'année 738, Avignon, que défendit faiblement sa garnison franque. Tout le pays d'Avignon retomba au pouvoir des Arabes; il est même probable qu'ils poussèrent leurs conquêtes plus loin, pendant que Karl était occupé vers sa frontière du nord par ses guerres contre les Saxons.

Mais, au mois de mai 739, Karl, avec cette prodigieuse activité qui le multipliait en quelque sorte sur tous les points de son vaste empire, entre en Provence avec son frère Hild-brand, à la tête d'une armée franque, et appelle en même temps à son secours Liut-brand ou Leut-brand (*leute*, leudes, gens de guerre; *brand*, incendie), roi des Lombards [1], race germaine que rapprochait des Franks le souvenir d'une commune origine. Les deux chefs germains réunissent leurs forces, et s'emparent sans peine d'Avignon, toujours ouvert à l'invasion et de toutes les conquêtes des Arabes, sans en excepter la forte cité d'Arles, capitale de la Provence, et clef du Rhône et de la mer. A défaut des chroniques franques, les traditions du pays nous apprennent qu'Arles ne céda pas sans résistance. Les Arabes chassés d'Arles repassèrent le Rhône, dont ils abandonnèrent aux Franks toute la rive gauche, pour se réfugier en Septimanie. Quelques bandes indisciplinées se retirèrent avec Mauronte à l'extrémité de la Provence; mais Karl les y suivit et les chassa

[1] L'épitaphe de Liutbrand fait foi de cette expédition :

Roma suas (ejus) vires, jamdudum milite multo
Obsessam, expavit; deinceps tremuère feroces
Usque Saraceni, quos deppulit impiger, ipsos
Cum premerent Gallos, Carolo poscente juvari.

de rochers en rochers sans leur laisser le temps de prendre pied nulle part.

La Provence, depuis lors, fut définitivement perdue pour les Arabes, et le Rhône devint la limite orientale de leurs possessions en Gaule. L'ascendant resta acquis aux Franks, qui, pareils au Rhône, dont leurs invasions suivaient le cours, avaient pour eux la pente du sol et de la conquête. Ainsi l'histoire confirme à chaque page ce que nous avons avancé : au delà d'une certaine limite de végétation et de climat, l'islam ne peut plus se naturaliser ; partout où croissent les oliviers, il peut encore prospérer : mais au delà, comme une plante dépaysée, il s'étiole et perd sa vigueur, et le moindre choc suffit pour le déraciner.

Karl, rappelé hors de la Provence par ses projets sur l'Aquitaine, que gouvernait Hunald, fils d'Eudon, ne prit pas pour s'y rendre la voie la plus courte, c'est-à-dire la Septimanie. Il ne se sentait pas en mesure pour cette conquête importante, mais difficile. Il se contenta d'établir en Provence et sur la rive du Rhône sa domination d'une manière un peu plus stable, et partagea à ses leudes les riches domaines qu'ils venaient de conquérir ; mais la mort le surprit (741) au milieu de ses vastes projets d'agrandissement de la race carlovingienne, maîtresse déjà de la moitié de l'Allemagne, et de la Gaule presque tout entière ; et la Provence, soumise à contrecœur, se hâta, sitôt Karl mort, de congédier les Franks, et ne rappela pas les Arabes.

Mais il est temps de revenir en Espagne, où la mort d'Okbah, contemporaine de celle de Karl Martel, avait livré l'empire de Cordoue aux dissensions des walis et aux haines toujours plus envenimées des

deux races arabe et berbère. Toutefois, c'est en Afrique qu'il nous faut chercher la première origine de ces sanglantes discordes qui allaient bientôt passer le détroit avec la conquête, et venir se continuer en Espagne : car un lien nécessaire existe entre ces deux pays, dont les destinées doivent encore se mêler pendant tant de siècles. Les haines de la race conquérante et de la race indigène s'essaient pour ainsi dire sur cet étroit littoral de l'Afrique avant d'aller chercher dans la Péninsule un plus vaste théâtre. L'Afrique, d'ailleurs, plus malheureuse que l'Espagne, parce qu'elle n'avait pas comme elle accepté sa servitude, attestait assez par ses séditions toujours renaissantes combien le joug lui était lourd. La conquête, équitable et indulgente en Espagne, avait été dure et oppressive en Afrique, surtout depuis que le luxe toujours croissant des khalifes absorbait à lui seul presque tous les revenus de leur vaste empire. Les émirs, sans cesse révoqués, mettaient à profit leur courte domination, pour s'enrichir d'abord, et acheter avec le fruit de leurs exactions la durée de leur pouvoir : c'était l'avidité des préteurs de Rome jointe au fanatisme implacable des haines religieuses, que Rome avait du moins ignorées.

De là ces continuels soulèvements des Berbers, réduits au désespoir comme naguère les Celtes et les Ibères de l'Espagne primitive ; de là leurs alliances avec les peuplades nègres dont les séparait le désert, où leur indépendance opprimée allait chercher un refuge ; de là enfin la terrible guerre que nous allons raconter, et qui, commencée en Afrique, alla ensuite ensanglanter l'Espagne et ébranler l'empire arabe de Courdoue.

Le khalife, pour aider Okbah à combattre l'insurrection berbère, lui avait envoyé à *Tendja* (Tanger) un corps de seize mille Syriens, tous cavaliers d'élite. Ce corps s'était grossi en route d'une foule d'aventuriers de l'Egypte et de la Cyrénaïque, sous les ordres d'un chef habile et brave, Kolthoum ben Zeyad, et était devenu une armée. Après le départ d'Okbah, cette armée, qui pouvait alors monter à soixante-dix mille hommes, eut à réprimer une nouvelle sédition de Berbers, qu'un de leurs chefs les plus renommés, Maïssara suivant Fauriel, Kaled suivant Conde, avait encore une fois appelés aux armes. Les deux armées se rencontrèrent près de Tendja, et le chef berber, à la tête d'une multitude confuse et indisciplinée, sans armes défensives et presque sans chevaux, osa lutter contre une armée régulière et contre la cavalerie syrienne, la première du monde après celle des Arabes. Il fit remplir de pierres des outres desséchées, et les Berbers, en les agitant à grand bruit, effrayèrent les chevaux des Syriens, qui répandirent le désordre dans l'armée ennemie. Une déroute effroyable s'ensuivit, et vingt-cinq mille Arabes restèrent sur le champ de bataille, que les Arabes appellent Nakdourah. Le vieux Kolthoum mourut de la mort d'un héros et d'un saint, un verset du Koran à la bouche, et les débris de l'ar-

[1] Une impénétrable obscurité entoure l'histoire de cette guerre. Fauriel, qui a travaillé sur les sources arabes, ne parle que d'une seule bataille livrée en Afrique. J'ai préféré la version de Conde, confirmée par Lembke. Le détail des outres desséchées est emprunté à Fauriel, qui a tracé de toute cette guerre un récit étendu et plein d'intérêt, mais qui a besoin d'être complété par celui de Conde. Conde, dans ce récit comme dans toute son histoire, a le tort grave de n'avoir pas assez distingué les Arabes des Berbers, distinction qui est la clef de toute l'histoire de l'Espagne musulmane.

mée se rallièrent sous la conduite de son neveu Baledji ben Baschr, désigné d'avance par le khalife pour lui succéder.

L'émir d'Afrique Hantallah ben Sefwan, instruit de la défaite et de la mort de Kolthoum, se hâta de marcher lui-même à la tête de nombreux renforts au secours des Syriens, pour écraser cette rébellion, la plus dangereuse qui eût encore compromis l'empire du khalife en Afrique. Les rebelles, instruits de son approche, réunirent toutes leurs forces; leurs alliés, les nègres de Sous et de Masmoudah, qu'Isidore nous dépeint avec une pagne[1] pour tout vêtement, envoyèrent aussi leurs noirs champions à ce duel solennel de l'Afrique contre l'Asie, et leurs innombrables bataillons, pareils, dit Conde, à des essaims de sauterelles, s'abattirent sur ces plaines sablonneuses. L'armée arabe était divisée en trois corps : Baledji commandait les Egyptiens et les hommes de Barca; Thaalaba, successeur désigné de Baledji, était à la tête des Syriens et des Arabes; et l'émir d'Afrique, général en chef, commandait aux troupes provinciales d'al Magreb, illustres débris des conquérants de ce pays, qui s'y étaient domiciliés avec la conquête.

Les deux armées se rencontrèrent sur les bords du fleuve Masfa, près du détroit de Gibraltar (742), et engagèrent le combat avec ces cris sauvages dont les enfants du désert semblent avoir besoin pour s'exciter à vaincre. Des deux côtés le courage était égal, et la haine tenait lieu aux Berbers de la discipline et des armes qui leur manquaient. Suivant Conde,

[1] Mauri nudi, præpendiculis tantum ante pudenda præcincti, e montanis locis prosiliunt.

les chevaux arabes, moins habitués à la poussière et aux feux du soleil africain, cédèrent aux chevaux maures, plus endurcis à la fatigue, excuse inventée sans doute après coup par quelque historien arabe pour expliquer la défaite de ses frères, comme si le soleil de Balbeck était moins brûlant que celui de Tendja. De son côté, Isidore nous raconte[1], et le fait est plus vraisemblable, que l'aspect et les cris sauvages des nègres, le contraste de leur peau noire avec la blancheur de leurs chevaux, et de leurs dents blanches avec leurs faces basanées, effrayèrent les chevaux des Arabes. Peut-être aussi les Berbers, à demi nus, et montés sur leurs chevaux maigres et pleins de feu, les maniaient-ils avec plus d'agilité que les Syriens, chargés du poids de leurs armures, qui fatiguaient à la fois le cheval et le cavalier. Les Arabes d'ailleurs ne combattaient que pour la victoire, et les Africains pour leur liberté; et les Africains triomphèrent. Vers le milieu du jour, la cavalerie arabe lâcha pied, et la bataille fut gagnée. Les Berbers firent des fugitifs, errants au hasard dans la campagne, un effroyable massacre; ceux d'entre eux qui connaissaient le pays se réfugièrent dans les endroits susceptibles d'être défendus. Baledji et Thaalaba, à force de valeur, parvinrent à se faire jour à travers les Berbers, à la tête de dix mille cavaliers syriens, l'élite de l'armée; ils recueillirent en route un nombre à peu près

[1] « Mauri... tetrum colorem equis pulchrioribus demonstrando et albis dentibus confricando, unde equites ægyptii resiliunt fugiendo, Sed illi dum amplius impressionem faciunt desperando, equites Arabum sine morâ ob cutis colorem dissiliendo, terga verterunt. » On remarquera les assonances qui reviennent régulièrement à la fin de chaque phrase, dans cette espèce de prose rimée, qui tenait sans doute lieu de poésie à une langue et à un siècle barbares.

pareil de fuyards, et cherchèrent un asyle dans Tendja, qui les repoussa, puis dans *Cebta* (Ceuta), où ils se fortifièrent et repoussèrent victorieusement toutes les attaques. Les Berbers, désespérant d'emporter la ville d'assaut, prirent le parti de l'affamer et ravagèrent les campagnes qui l'entouraient, et les Syriens, réduits à la plus affreuse famine, n'eurent plus d'autre ressource que d'implorer les secours de leurs frères d'Espagne et la pitié d'abd el Melek, que le khalife avait confirmé dans son titre d'émir.

La nouvelle de la sanglante défaite des Syriens avait produit en Espagne une impression profonde. Les Arabes de l'Andalousie, les premiers établis dans la Péninsule, virent avec l'orgueilleuse douleur de vrais croyants la honte des armes du khalife et le triomphe de ces Berbers détestés; toutes leurs sympathies se réveillèrent pour leurs frères captifs dans Ceuta, qu'ils brûlaient de secourir, et dont les émissaires de Baledji leur avaient peint l'affreuse situation.

Mais le nouvel émir, vieux et défiant, ne se souciait nullement de compromettre le repos de l'Espagne, grosse de discordes et de guerres civiles, en y appelant ces étrangers, aigris par le malheur, et dont la fortune était encore à faire. De Saragosse, où il se trouvait, il refusa durement à Baledji les secours qu'il lui demandait, et traita en ennemis les soldats du prophète, laissant aux Berbers ou à la faim le soin de le délivrer d'eux.

Les pieux musulmans, indignés de ce refus, et prenant en pitié la profonde détresse des Syriens, résolurent de les secourir en dépit de l'émir, et un des plus riches habitants de Cordoue, Zeyad ben Amrou, leur envoya deux vaisseaux chargés de provisions,

Mais abd el Melek, ayant appris la généreuse désobéissance de Zeyad, lui fit arracher les yeux et le fit pendre entre un chien et un cochon, voulant intimider par ce cruel châtiment tous ceux qui songeraient à l'imiter.

Cependant la nouvelle de la double victoire des Berbers d'Afrique s'était répandue parmi leurs frères d'Espagne, qui habitaient surtout, comme les derniers venus, le nord de la Péninsule. A cette nouvelle inespérée, leur haine long-temps contenue éclata avec transport. Sur divers points de l'Espagne, et surtout en Galice, ils se soulevèrent à la fois; les uns marchèrent sur Tolède, qui avait pour wali Ommyah, fils de l'émir; les autres sur Cordoue, où commandait abd el Rahman, fils d'Okbah; et d'autres enfin vers la côte, pour accueillir les Berbers d'Afrique, ou pour empêcher le débarquement des Syriens.

Mais l'énergie d'abd el Melek fit face au danger sur tous les points, et la vigueur de cette âme, que les années n'avaient pu abattre, sembla être passée dans l'âme de ses lieutenants. Abd el Rahman défit les insurgés de Cordoue, et abd el Melek ceux de Tolède, vaillamment défendue par son fils. L'émir victorieux marcha ensuite vers Cordoue, où les rebelles, battus par abd el Rahman, avaient reçu depuis des renforts d'Afrique; ils reprirent la campagne et battirent abd el Rahman d'abord, puis le vieil émir, qu'ils forcèrent de se renfermer dans Cordoue [1].

[1] Conde, en affirmant que les Berbers révoltés d'Andalousie furent renforcés par les 10,000 Syriens de Baledji, commet évidemment un non-sens historique. A qui persuadera-t-on que ces ennemis irréconciliables des Berbers, après deux

Abd el Melek, dans cette extrémité, se rappela tout d'un coup qu'il avait dans Ceuta près de vingt mille alliés, musulmans comme lui, ennemis des Berbers comme lui, et qu'il pouvait opposer aux révoltés. Exploitant jusqu'au bout, avec une rigueur impitoyable, la détresse où les Syriens étaient réduits, il traita avec eux et leur offrit de les faire transporter en Espagne, mais en se réservant le droit de les renvoyer en Afrique quand il le jugerait à propos, et en exigeant d'eux des otages. Baledji accepta tout, en se réservant à son tour de faire un jour ses conditions, mais pressé de tirer à tout prix ses Syriens de cette ville funeste de Ceuta, qui allait devenir leur tombeau.

Les troupes de Baledji arrivèrent à Cordoue dans un dénûment qui émut le cœur de tous les fidèles musulmans : on s'empressa de leur fournir des armes et des vêtements, et de leur faire oublier leurs longues souffrances. L'armée syrienne, bien repue, et brûlant de venger dans le sang berber la défaite de la Masfa, se joignit aux Arabes andalous, commandés par le wali de Cordoue, et marcha contre les révoltés, qu'elle rencontra non loin de Tolède. Le combat fut bientôt décidé ; les Berbers, taillés en pièces, laissèrent la moitié de leur armée sur le champ de bataille ; le reste se dispersa dans tous les sens, sans pouvoir se rallier, et la révolte parut complétement réprimée. Baledji, vengé des Africains, n'avait plus

défaites successives, aient pris tout d'un coup pour alliés ceux-là mêmes dont ils brûlaient de se venger ? Il faut n'avoir aucune idée de la puissance de ces haines héréditaires qui séparaient les deux races. Pourquoi faut-il que l'homme qui a créé l'histoire de l'Espagne arabe ne l'ait pas mieux comprise, et ait épaissi les ténèbres au lieu de les éclairer ?

désormais de compte à demander qu'à l'émir son allié[1].

Abd el Melek, du jour où il avait cessé d'avoir besoin des Syriens, n'avait plus vu en eux que des ennemis ou du moins des auxiliaires dangereux qu'il fallait éloigner à tout prix. Il voulut, aux termes du traité, les renvoyer en Afrique; mais ceux-ci, las de leur vie aventureuse et des misères de l'exil, avaient pris goût aux délices de cette belle Andalousie et ne voulaient plus la quitter. Baledji d'ailleurs n'avait point oublié le refus de l'émir, sa froide indifférence pour leur détresse et l'odieux calcul qui l'avait exploitée : feignant donc de ne pouvoir s'entendre avec l'émir sur les conditions du traité, il marcha droit sur Cordoue, se fit livrer par les habitants effrayés le vieil émir, et, sans égard pour ses cheveux blancs et pour sa haute dignité, il lui infligea le même traitement que celui-ci avait naguère infligé à Zeyad : il le pendit sur le pont de Cordoue, entre un chien et un cochon, et les Syriens, devenus par un jeu de la fortune, de proscrits et de fugitifs qu'ils étaient, les maîtres de la Péninsule, élurent Baledji pour émir, sans s'inquiéter de savoir si ce choix prétorien serait ratifié par le khalife. (742 à 743.)

On voit quel chemin la malheureuse Espagne avait fait en quelques années vers l'anarchie. La guerre était maintenant, non pas entre vainqueurs et vaincus, mais entre les vainqueurs eux-mêmes[2]. Les Ber-

[1] Conde, dont le récit est fort incomplet, confond cette bataille avec celle qui força Abd el Melek à se réfugier dans Cordoue, et des deux n'en fait qu'une. J'ai suivi de préférence la version de Fauriel, qui a travaillé sur des sources arabes inconnues à Conde.

[2] Tanta fuerunt prælia, quæ stilum narrare humana vix prævaleat lingua. (Isid. Pac., c. 65.

bers, abattus, étaient loin d'être domptés, et les Arabes et les Syriens eux-mêmes, les privilégiés de la conquête, se disputaient le commandement les armes à la main. Les Arabes établis en Andalousie virent avec indignation l'odieux traitement infligé à abd el Melek, l'un des compagnons du prophète. L'émir, détesté de son vivant, devint après sa mort un saint et un martyr. Ces fiers conquérants de L'Espagne se révoltèrent à l'idée de voir des aventuriers étrangers leur dicter la loi et s'arracher l'émirat comme une proie; ils s'alarmèrent pour leurs possessions de la Péninsule, achetées par tant de sang et de fatigues, et que ces Syriens déguenillés, engraissés de leurs aumônes, allaient leur disputer. Enfin, dans les rangs mêmes des Syriens des germes de division éclataient déjà. Thaalaba, le lieutenant de Baledji, qui l'avait nommé wali de Merida, refusa de reconnaître l'élection de son rival, et la déclara illégitime, comme n'émanant ni du khalife ni de l'émir d'Afrique.

Les chefs une fois divisés, une scission s'opéra bientôt dans l'armée. Thaalaba entraîna avec lui à Merida les Syriens et les Arabes qu'il avait commandés à la Masfa, et il ne resta à Baledji que ses Egyptiens et ses Africains de Barca. Pendant ce temps, les Arabes andalous et espagnols se réunissaient dans le Nord, autour du fils d'abd el Melek [1], Ommyah, wali de Tolède, qui avait juré de venger la mort de son père. Les Berbers eux-mêmes, oubliant après la mort de l'émir leurs griefs contre lui, se firent de sa

[1] Conde n'en nomme qu'un, Ommyah; mais d'autres en nomment deux, Khotan et Ommyah.

mort même un prétexte pour refuser d'obéir à son meurtrier. Enfin le wali de Narbonne, abd el Rahman ben al Khamah[1], l'un des chefs arabes les plus illustres, groupa autour de lui tous ces mécontentements d'origine si diverse, et réunit en Septimanie des forces considérables. Les Berbers, après quelques négociations, se joignirent à lui, et leur haine contre les Syriens surmonta leur répugnance à combattre dans les rangs des Arabes. Toutes ces forces réunies montaient, disent les historiens arabes, à plus de cent mille hommes, et dans ce pêle-mêle confus des races, où se trouvaient sans doute aussi quelques chrétiens, la conquête de l'Espagne fut en quelque sorte mise une seconde fois en question.

Si Baledji avait pu réunir à lui les partisans de Thaalaba et tous les débris de sa vaillante armée, leur discipline et leur courage auraient pu lutter avec succès contre les forces bien supérieures de l'armée ennemie, composée en grande partie de recrues levées à la hâte et peu exercées au métier des armes. Mais Baledji, réduit à ses propres forces et trahi par Thaalaba, qui resta neutre dans ce grand conflit, n'avait guère sous ses ordres que douze à quinze mille hommes; et cependant, avec ce faible nombre, il ne craignit point de tenir la campagne, et sortit de Cordoue, se fiant à son habileté, à son courage, et à l'ardeur de ses vétérans éprouvés comme lui par tant de maux. Les deux armées se rencontrèrent à Khalat-Rahba (Calatrava) en juillet 743. Malgré la prodigieuse inégalité du nombre, la victoire resta long-

[1] Conde ne fait qu'un même personnage d'abd el Rahman ben Okbah, wali de Cordoue, et du wali de Narbonne abd el Rahman ben al Khamah; mais je préfère encore ici la version de Fauriel.

temps indécise, et l'héroïque valeur de Baledji l'aurait peut-être arrachée à son ennemi; mais abd el Rahman sentit la nécessité d'en finir et de vaincre l'armée dans le général : les deux chefs se cherchèrent à grand cris à travers la mêlée. Enfin, abd el Rahman aperçut son ennemi. « Je suis le fils de al Khamah que tu cherches », s'écria-t-il, et tous deux s'élancèrent l'un sur l'autre avec une égale furie, en cherchant comme des chevaliers en champ clos à se percer de leurs longues lances. Enfin, abd el Rahman, plus agile, tourna bride sur-le-champ après une passe inutile, et, revenant sur Baledji avec la rapidité de l'éclair, il le traversa de sa lance. La mort du chef fut le signal de la défaite de son armée. Ce duel chevaleresque, célèbre dans les annales arabes, valut au vainqueur de Baledji le surnom de *al Mansour* (le victorieux).

Mais Thaalaba recueillit les débris de l'armée syrienne défaite à Calatrava, et, se trouvant ainsi à la tête de forces imposantes, il se dirigea d'abord vers Merida, dont il prit possession, non sans quelque résistance de la part de l'alcaïde ou gouverneur [1]. De là il se mit en route pour Cordoue, traitant en ennemies toutes les populations des pays qu'il traversait, et chassant devant lui des troupeaux de captifs. Les Cordovans, frappés de terreur, s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes, espérant, grâce à leur prompte soumission, obtenir de lui des conditions favorables. Maître de Cordoue et de Tolède, dont un de ses lieutenants, abd el Rahman ben Habib, s'était emparé en

[1] Fauriel prétend au contraire que les Arabes, vainqueurs à Calatrava, poursuivirent les débris de l'armée vaincue jusque devant Merida, dont ils firent le siége. Du reste, son récit est conforme à celui de Conde.

son nom, Thaalaba se hâta de se faire proclamer émir, et comme pour inaugurer sa prise de possession, il se préparait à faire égorger un millier de prisonniers berbers, qu'il avait déjà fait conduire hors de la ville, les mains liées derrière le dos, pour repaître la haine des Arabes andalous de ce sanglant spectacle. Mais une péripétie imprévue de ce drame, si fécond en brusques changements, vint sauver les malheureux Berbers et troubler le triomphe de Thaalaba.

Il nous faut maintenant revenir sur nos pas pour jeter un coup d'œil sur la situation du khalifat et de l'émirat d'Afrique, dont l'histoire est si étroitement liée à celle de l'Espagne musulmane. Le khalife Hescham était mort en 742, après un règne de près de vingt ans [1], terme qu'on atteignait rarement sur ce trône agité des khalifes. Son neveu et son successeur Walid ben Yezid était un homme impie, tournant sans cesse en dérision les choses saintes : les fidèles croyants l'accusaient d'avoir profané le territoire sacré du prophète à la Mecque en y faisant entrer ses chiens de chasse ; ami des vers et de la musique, il ne l'était pas moins de la débauche, des femmes et du vin ; pendant qu'il se livrait à ses passe-temps favoris, au milieu de ses musiciens et de ses femmes, les pieux croyants de la Syrie, qui voyaient avec horreur cette vie profane, si éloignée de l'antique austé-

[1] Cet Hescham, suivant Conde, habile dans l'art de gouverner, était grand exacteur d'impôts, qu'il dissipait en dépenses inutiles. Une de ses manies était de se faire faire chaque jour de nouveaux vêtements qu'il ne portait jamais ; il en avait, dit-on, la charge de six cents chameaux, et les tenait soigneusement enfermés dans des coffres scellés de son sceau. Aussi, à sa mort, à peine put-on en trouver un pour l'ensevelir.

rité de mœurs des khalifes, élurent d'une commune voix son cousin Yezid ben Walid (43). Le nouveau khalife mit au prix de 100,000 pièces d'or la tête de son prédécesseur : elle fut bientôt clouée avec ses mains sur les portes de Damas.

La mort de Walid fut le signal d'affreuses commotions d'un bout à l'autre de son vaste empire. Yezid chancela sur son trône usurpé, et il en fût bientôt tombé devant l'ambition des chefs et la désaffection des soldats si la peste ne l'eût enlevé, après cinq mois d'un règne sans cesse agité par la guerre civile. Son frère Ibrahim lui succéda, et essaya en vain de resserrer le faisceau de cet empire prêt à se dissoudre. En Afrique, cependant, la valeur de l'émir Hantallah ben Sefwan parvint à soumettre, au moins pour un temps, cette race indomptable des Berbers. Sans laisser à ses ennemis le temps de réunir toutes leurs forces, il les écrasa dans deux batailles successives, et l'habile émir compléta sa victoire en faisant tourner au profit de l'islam le courage aventureux des enfants du Magreb. Il recueillit les débris de leur armée, leur fournit des armes et des chevaux, à condition qu'ils passeraient en Espagne, pour aller glaner encore là où leurs devanciers avaient moissonné. Quinze mille *Maugrebins*, des diverses tribus du désert, acceptèrent ses offres avec transport. Il leur fallait un chef, il en fallait un à l'Espagne fatiguée, où tous les pieux musulmans imploraient de l'émir d'Afrique un terme à tant de maux. Mais il fallait aussi une main ferme pour contenir ces dangereux alliés de l'islam. Il fallait une volonté puissante, une raison impartiale et froide pour rester neutre entre tous ces partis et entre toutes ces haines, et faire tourner au bien de l'état

ces rivalités toujours prêtes à l'ensanglanter. L'homme que choisit l'émir n'était pas au-dessous de cette tâche difficile : c'était Aboul Khatar Housam ben Dehrar el Kelbi, chef syrien renommé par son courage et son équité. (744 à 745.)

Il est une époque, dans les révolutions, où les peuples, où les partis eux-mêmes, fatigués des maux qu'elles traînent à leur suite, soupirent après une solution quelconque et sont tout prêts à accepter celui qui la leur apporte. Arabes, Berbers, Égyptiens, Syriens, étaient également las de ces continuelles alternatives de misères et de triomphes, où tous étaient victimes de l'ambition de quelques uns. Aboul Khatar, qu'avait précédé son renom d'équité, et qu'appuyaient des forces imposantes, fut donc reçu comme un libérateur.

L'instant était si bien choisi, les choses et les esprits tellement mûrs pour un dénoûment, que le nouvel émir, à peine débarqué, ne craignit pas de s'aventurer jusqu'aux portes de Cordoue avec un millier de chevaux. Thaalaba, consterné de cette nouvelle, ne se sentit pas assez fort pour maintenir un titre usurpé et résister au délégué du khalife. Il sortit avec ses chefs au devant de l'émir, et remit en ses mains, comme un gage de soumission, le sort des mille prisonniers dont il avait ordonné le massacre. L'émir les fit mettre en liberté et leur laissa le choix d'entrer à son service ou de regagner leurs foyers. Il fit ensuite arrêter Thaalaba, et délivra l'Espagne et lui de ce redoutable ennemi en l'envoyant sous bonne escorte en Afrique. Marchant ensuite vers Tolède, il en expulsa le lieutenant de Thaalaba et y rétablit l'ordre et la paix. Abd el Rahman ben Habib, le lieutenant de

Thaalaba à Tolède, et les partisans des fils d'abd el Melek, vinrent de leur propre mouvement faire leur soumission au nouvel émir, qui parcourut successivement toutes les provinces, où sa justice impartiale et sa bienveillance lui concilièrent bientôt l'affection des peuples.

Le seul obstacle qui s'opposât encore à la tranquillité publique était la nécessité de pourvoir à l'établissement des Syriens et des Egyptiens de Baledji, des Berbères arrivés avec l'émir, et des aventuriers qui ne cessaient d'arriver d'Afrique et de toutes les parties de l'empire pour tenter fortune en Espagne. Grâce à cette continuelle immigration, le pêle-mêle et l'encombrement des races augmentait chaque jour sur le sol de la Péninsule. Ceux qui étaient déjà pourvus craignaient ceux qui étaient encore à pourvoir. Ils reprochaient aux nouveaux venus de vouloir leur part de la récompense, sans l'avoir eue du danger. Aboul Khatar entreprit de satisfaire à toutes ces prétentions rivales. Il commença par les Arabes et les Syriens, qui, les premiers et les mieux partagés dans la hiérarchie religieuse et sociale, voulaient l'être aussi dans la répartition des terres. Tous se disputaient avec acharnement les riches campagnes de Cordoue, déjà occupées, et insuffisantes d'ailleurs pour tant de concurrents. L'émir prit un moyen ingénieux de mettre un terme à toutes ces rivalités : ce fut de chercher à chaque race et à chaque tribu un territoire qui lui rappelât les sites de sa patrie, et de les attacher ainsi au sol conquis par des liens plus étroits que ne le sont d'ordinaire ceux de la conquête. Il est bien entendu que ce partage eut lieu seulement pour les terrains vacants (*baldios*), et que les musulmans déjà établis

ne furent pas troublés dans la possession de ceux qu'ils occupaient. Aboul Khatar fit faire un nouveau recensement de tous les terrains vagues, et chercha en même temps à fixer sur le sol les nombreuses tribus nomades qui, gardant les habitudes du désert, erraient sans demeure fixe sur la surface de la Péninsule, en y promenant de pâturages en pâturages leurs tentes et leurs troupeaux.

Les Egyptiens et les Arabes *beledies* furent casés dans le territoire d'*Ossonoba* (peut-être Osuna) et de Beja, et les autres Arabes dans la terre de *Tadmir* (Murcie); les gens d'Emèse aux environs de Séville; les Syriens près de Médina-Sidonia et d'Algeziras; les gens de Damas à Elvira, ceux de Kinsarin à Jaen. Il relégua dans les provinces éloignées les émigrés de l'Irak, au nord de l'Arabie, et de Cairwan en Afrique, qui n'appartenaient plus à l'aristocratie de la conquête. Tous ces nouveaux colons, charmés de retrouver sous le beau ciel de l'Espagne les sites et les souvenirs de leur patrie, donnèrent à leurs cités adoptives le nom de celles qui les avaient vus naître. Ainsi ils appelèrent Elvira, Damas; Sidonia, Palestine; Séville, Emèse; Jaen, Kinsarin, etc.

Mais, jusqu'à ce que ces aventuriers, habitués à la guerre et au pillage, se fussent changés en colons industrieux, ce n'était pas assez de leur avoir assigné des demeures, il fallait encore pourvoir à leur subsistance. C'est ce que fit l'émir en leur assignant la troisième partie des rentes des colons, serfs des *Adjemis*[1]: les Arabes appelaient de ce nom les Goths,

[1] *Adjemy* en arabe signifie étranger, et les Goths en effet étaient devenus pour les Arabes des étrangers sur leur propre territoire. Ce partage des terres et des tribus est du reste un point fort important et fort obscur, et que Conde

habitants des villes, qui, maintenus par les traités dans la jouissance de leurs propriétés, faisaient cultiver leurs champs par des serfs appelés *coloni*.

Quant à l'éphémère royauté de Murcie, fondée par Theod-mir, sous le bon plaisir des conquérants, elle disparut, comme on devait s'y attendre, au milieu de cette nouvelle organisation de la conquête. Quelques lignes d'Isidore [1] donnent à penser plutôt qu'elles n'affirment qu'un riche Goth, nommé Athan-gild, avait succédé à Theod-mir, en influence, sinon en titre. Aboul Khatar exigea de lui de fortes contributions destinées à l'entretien des Arabes qui s'établissaient dans le pays de Tadmir, et, l'émir ne se considérant pas sans doute comme lié par le traité conclu avec Theod-mir, cette prétendue royauté, resserrée de toutes parts au milieu de la conquête qui se domiciliait sur le sol et tendait à prendre son niveau, disparut alors de l'histoire.

Pour bien comprendre les guerres civiles dont nous allons retracer le tableau, il faut d'abord se rendre compte des distinctions de races qui séparaient les Arabes sur le sol même de l'Arabie, et qui les avaient suivis en Espagne. Nous avons dit que les Arabes,

aurait bien dû éclaircir. On ne saurait trop déplorer l'étrange incurie de cet auteur, pour tout ce qui ne touche pas directement à l'histoire de l'Espagne arabe, comme si une des deux histoires pouvait complétement se séparer de l'autre. C'est ainsi que Conde passe constamment à côté des plus grandes questions historiques sans les toucher et sans même les soupçonner; et pourtant, sans lui l'histoire de l'Espagne arabe n'existerait pas.

[1] Athanaildus... erat opulentissimus dominus et in ipsis nimium pecuniæ dispensator; sed post modicum, al Houzam (el Housam aboul Khatar) rex, Hispaniam adgrediens, nescio quo furore arreptus, non modicas injurias in eum attulit, et in ter novies millia solidorum damnavit. (c. 39.)

avant Mahomet, se divisaient en *Arabes purs*, ou Sabéens, habitant l'Yemen, et en *Mostarabes*, descendants d'Ismael, et habitant le nord de la Péninsule. Ces derniers s'adonnaient de préférence à la vie nomade, et les Yameniens, plus civilisés et fixés dans les villes, avaient plus d'une fois essayé de les soumettre, sans pouvoir y parvenir. Une rivalité profonde regnait entre les deux races, et cette rivalité passa d'Arabie en Espagne.

Aboul Khatar, arabe de l'Yemen, avait grandement favorisé ses compatriotes dans ce partage : leur lot comprenait les domaines les plus riches et les plus rapprochés de Cordoue. Autour de l'émir, leur chef naturel[1], se groupèrent, sous les noms divers d'Abdarites, Hymiarites, Kendites, Khodhaïtes, Mazhaghites, toutes les tribus des Arabes andalous de race, ou de *langue yamenienne*, qui habitaient le sud et le centre de la Péninsule. De l'autre côté se rangèrent sous divers chefs que nous nommerons plus tard, et sous le nom collectif de *Modharites*, les tribus nomades du désert domiciliées en Espagne, les Koreischites, les Beni Rabia, les Egyptiens et les Syriens de Baledji; ceux-ci habitaient surtout le pays de Séville, et les Algarves. Il ne paraît pas que les Berbers établis à l'ouest et au nord-est se soient mêlés à toutes ces querelles de races; peut-être attendaient-ils que les deux partis fussent épuisés, pour les attaquer avec plus d'avantage.

Parmi les nombreux mécontents que fit la préférence de l'émir pour ses compatriotes se trouvait un

[1] Voyez à ce sujet Fauriel (t. III, p. 206), qui a démêlé avec une netteté merveilleuse ce confus assemblage de races et de tribus.

jeune chef, nommé Samaïl ben Hatim, originaire de Koufa, sur l'Euphrate, mais né à Kinsarin, près d'Antioche en Syrie, où sa famille avait été forcée de se réfugier. Bien qu'issu d'une race illustre, Samaïl, au milieu d'une vie toujours agitée, n'avait pas reçu l'éducation qui convenait à sa naissance : il ne savait ni lire ni écrire; mais son esprit remuant, sa valeur, son audace, tempérés par l'expérience, lui donnaient un grand ascendant sur les Syriens et les Egyptiens de Baledji, qu'il avait accompagnés en Espagne. Se défiant de son ignorance, il ne marchait qu'escorté d'hommes sages et instruits dont il recherchait les conseils. Bientôt tous les mécontents, tous les ennemis des Arabes de l'Yemen, que favorisait ouvertement l'émir, se groupèrent autour de Samaïl; les Egyptiens, les Syriens et les Arabes modharites se rangèrent de son côté, et aboul Khatar lui ayant refusé le gouvernement de Saragosse, que lui avait promis Baledji, Samaïl leva ouvertement l'étendard de la révolte.

Un chef arabe, frère de Thaalaba, et nommé Thoueba ben Salemi, qui s'était distingué en Afrique dans la guerre contre les Berbers, se joignit à Samaïl, et tous deux, profitant de l'absence de l'émir, qui se trouvait alors à Beja, dans les Algarves, gagnèrent ses soldats à force d'or et de promesses de pillage, et se mirent à parcourir et à rançonner les provinces, traitant l'Espagne en pays ennemi, et usant surtout de la dernière rigueur envers les partisans d'aboul Khatar. Celui-ci, bientôt instruit de leur révolte, marcha sur-le-champ vers Cordoue, afin d'étouffer la sédition dans son berceau, et appela tous ses compatriotes sous le drapeau jaune, emblème de sa race,

qu'il fit flotter à côté de l'étendard blanc du khalife. Mais, surpris par les rebelles dans un défilé près de Sidonia, et trahi par une partie des siens, l'émir fut vaincu et fait prisonnier (avril 745). Thoueba voulait se délivrer de lui, mais Samaïl lui sauva la vie en supposant un ordre du khalife, et on se contenta de l'emmener prisonnier à Cordoue, où Thoueba fut proclamé émir à sa place.

Mais l'émir prisonnier avait encore un parti puissant dans le nord-est de la Péninsule, où commandait le fils d'abd el Melek, et en Septimanie, dont abd el Rahman ben al Khamah était wali. Avant de venger les injures d'aboul Khatar, il fallait d'abord le retirer des mains de ses ennemis. Les deux walis envoyèrent à cet effet à Cordoue quelques hommes dévoués, qui, par un heureux mélange de ruse et de courage, parvinrent, en l'absence de Samaïl et de Thoueba, à tirer l'émir de sa prison. Aboul Khatar, à peine délivré, recouvra sans peine toute son autorité dans Cordoue, où il comptait de nombreux partisans [1]. Samaïl, instruit de ce brusque changement de scène, revint en toute hâte vers Cordoue; mais il trouva les portes fermées et l'émir en mesure de le recevoir à la tête d'une armée nombreuse. L'avantage dans les premières rencontres fut pour les gens de la ville; mais, enivrés par le succès, ils négligèrent les conseils du prudent aboul Khatar, que les plus fougueux accusaient déjà d'avoir laissé son courage dans sa prison, et se laissèrent attirer dans une embuscade dressée

[1] Isid. Pacens. 68. — Conde, t. I, p. 117. — Ebn Hhejan, ap. Ahmed el Makari. Tous ces auteurs ont besoin d'être complétés l'un par l'autre. Isidore renvoie à un *Epitome* de l'histoire arabe composé par lui, et malheureusement perdu.

par Samaïl. Aboul Khatar y laissa la vie [1] et la plus grande partie de son armée fut taillée en pièces. Cordoue ouvrit ses portes au vainqueur, en s'excusant sur la présence de l'émir du crime d'avoir résisté à Samaïl (septembre 745).

Telle est la version de Conde; mais Fauriel a trouvé dans le précieux manuscrit arabe anonyme de la bibliothèque du roi (n. 706) quelques détails pleins d'intérêt sur cette bataille, où se vida la grande querelle des races qui se partageaient l'Espagne, bien plus encore que celle des chefs qui les commandaient. Nous les citerons textuellement; remarquons seulement que le manuscrit arabe fait intervenir ici Youssouf, qui, suivant Conde, n'était pas encore à cette époque élu émir de Cordoue.

« Emirs, chefs et soldats, tous étaient pressés de décider la querelle, et de savoir à qui allait appartenir le gouvernement de l'Espagne. Les Yaméniens furent ceux qui firent le plus de chemin pour combattre; ils descendirent jusqu'au Guadalquivir, sur la rive droite duquel ils campèrent, à quelques milles à l'est de Cordoue; les Modharites, concentrés dans cette ville et dans le voisinage, en sortirent aussitôt et vinrent camper en face de leurs adversaires, sur la même rive du fleuve, en un lieu que les historiens arabes nomment Secunda. Le lendemain, au point du jour, les deux armées firent avec leurs généraux la prière accoutumée, et la bataille s'engagea.

[1] Suivant d'autres auteurs, aboul Khatar parvint à s'échapper, et trouva un asile à Tolède auprès du wali Ommyah. Il vint bientôt tenter un autre effort pour recouvrer Cordoue et l'émirat, et fut tué dans une bataille qu'il perdit en octobre 745. D'autres prétendent qu'il alla mourir en Afrique. Comme on le voit, la plus déplorable confusion règne sur les dates comme sur les faits de cette époque.

» Parmi tant de batailles livrées ou acceptées par les Arabes durant le cours de leurs conquêtes, les historiens nationaux s'accordent à signaler celle-là comme la plus sanglante et la plus acharnée de toutes, comme celle où les combattants montrèrent le plus de courage, ou, pour mieux dire, de fureur, comme celle enfin où la victoire tint le plus à des circonstances impossibles à prévoir. Ce fut comme un duel chevaleresque entre deux armées de quinze à vingt mille hommes chacune, à ce que l'on peut supposer, si l'on veut supposer quelque chose sur leur nombre.

» Les cavaliers faisaient la principale force des deux armées, et ce fut entre des corps de cavalerie et à coups de lance que commença la bataille; elle dura de la sorte et sans avantage apparent pour aucun parti jusqu'à ce que toutes les lances furent rompues, et que les chevaux, blessés et accablés par la chaleur croissante du jour, ne furent plus en état de se mouvoir sous le frein; les cavaliers mirent alors pied à terre, se précipitèrent les uns contre les autres l'épée à la main, et la bataille, moins tumultueuse, moins agitée et plus close, n'en fut que plus meurtrière. La plupart eurent bientôt brisé leurs épées; mais ils n'en continuèrent pas moins à combattre, les uns avec les tronçons de fer qui leur restaient, d'autres avec des pierres, et jusque avec des poignées de sable et de gravier. Ceux qui ne trouvaient rien dont se faire une arme se saisissaient corps à corps, à la gorge, aux cheveux, luttant, se roulant sur la poussière ou sur les corps des blessés, des mourants, des morts.

» Vers le milieu du jour, la victoire était en-

core incertaine ; les forces et les armes commençaient à manquer aux combattants, et l'acharnement était encore égal de part et d'autre, lorsque tout à coup quelques centaines d'hommes, accourus du côté de Cordoue, se précipitèrent dans la mêlée. Ce n'était point des hommes de guerre ; c'était une populace tumultueuse, une foule de portefaix, d'artisans, de bouchers, qui tous arrivaient en fureur et avides de sang. Chacun d'eux s'était armé comme il avait pu : les uns venaient avec des lances ou des épées, avec des haches ou des bâtons, d'autres avec les instruments de leurs professions, et les bouchers avec leurs longs couteaux; plusieurs, faute de loisir pour chercher de meilleures armes, arrivaient des pierres à la main ou dans les pans de leurs habits. La plupart étaient sans armure défensive, mais quelques uns avaient trouvé sous leur main une vieille cuirasse dont ils s'étaient couverts, une targe délabrée dont ils avaient chargé leurs bras.

» Dans toute autre circonstance, une pareille cohue, paraissant à l'improviste sur un champ de bataille entre deux vaillantes armées aux prises, n'aurait excité que leur risée ; dans la crise de la bataille actuelle entre les Yaméniens hors d'haleine et déjà pressés par les adversaires qu'ils avaient en tête, ils n'eurent guère la peine que de les égorger, de les assommer ou de les prendre. Dès ce moment la victoire fut décidée et complète ; presque tous les Yaméniens qui n'avaient pas été tués furent faits prisonniers, sans en excepter les deux chefs, Aboul Khatar et Yahia.

» L'événement qui venait de décider cette victoire était une inspiration de Somaïl. Voyant l'obsti-

nation de ses adversaires, le Syrien, se tournant vers Youssouf : « A quoi bon, lui avait-il dit, supporter seuls le fardeau de la bataille, tandis que nous avons de si bons auxiliaires dans le marché de Cordoue ? » Là dessus il avait envoyé dans cette ville quelques agents pour y exciter la partie la plus énergique de la populace à s'armer et à venir prendre part à la bataille. Cet ordre avait été exécuté, et avec le succès que l'on a vu.

» Aboul Khatar et Yahia furent mis à mort avec un grand nombre de leurs principaux partisans; mais le gros des prisonniers fut épargné et renvoyé libre. » (T. III, p. 209.)

Thoueba, maître incontesté de l'empire, presque affranchi dès lors de la suzeraineté nominale des khalifes, récompensa les services de Samaïl en lui donnant Saragosse et l'Espagne orientale, à titre de gouvernement indépendant. Entre deux se trouvait le wali de Tolède, qui prétendait aussi pour son compte, comme le wali de Merida, à une autorité indépendante. Ainsi se brisait en morceaux, après trente ans à peine de durée, le puissant empire qu'avait fondé Mouza. L'émirat, depuis qu'il avait perdu ce prestige de sainteté que lui donnait la délégation du khalife, n'existait plus que de nom. Chacun de ces walis, rivaux quand ils n'étaient pas ennemis, s'occupait plus de grossir son parti que de reculer les frontières de l'Espagne musulmane ou d'assurer le bonheur de ses habitants : le temps des guerres saintes et des glorieuses entreprises était passé. Les Arabes de la Septimanie, bien loin de songer à attaquer, allaient avoir à se défendre, et les Pyrénées, rempart naturel de l'Espagne, n'allaient plus suffire à la

défendre contre les redoutables invasions des Franks. L'émir de Cordoue, fort de son titre usurpé, prétendait se faire obéir des walis de Tolède et de Merida, qui lui refusaient obéissance comme à celui de Saragosse. Les alcaïdes ou gouverneurs de villes, rêvant aussi l'indépendance comme les walis des provinces, traitaient les peuples comme des troupeaux, et rôdaient sans cesse les armes à la main pour leur arracher leurs dépouilles. Les walis, dans l'espoir de se faire des partisans, étaient forcés de tolérer ces abus. Les musulmans eux-mêmes n'étaient pas à l'abri de ces cruelles exactions; l'on juge de ce que devait être la situation des indigènes, victimes privilégiées de cette anarchique et brutale tyrannie, qui tarissait peu à peu toutes les ressources du pays, et coupait l'arbre au pied pour en avoir le fruit.

C'est pendant cette sorte de pause sanglante que fait l'histoire de l'Espagne arabe que les chrétiens du Nord, mettant à profit les dissensions de leurs ennemis [1], commencèrent à étendre leurs excursions au delà du cercle étroit de la royauté des Asturies. C'est alors qu'Alonzo Ier. jeta les fondements de la future grandeur de la monarchie espagnole, et poussa ses courses victorieuses jusqu'à Sepulveda et jusqu'à Oporto. Et ce qui prouve à quel degré d'anarchie était arrivée l'Espagne, c'est que l'empire arabe, destitué de centre, ne sentit même pas ce choc redoutable qui venait d'en détacher une des extrémités. Ce n'est pas par mépris, mais par insouciance, que tous

[1] D'après un texte de el Lagui, cité par Borbon, les chrétiens fournissaient des secours aux musulmans qui se révoltaient contre l'émir. Voyez Borbon, IIe partie, p. 142. Il parle aussi, p. 204, d'une invasion de Garcia Ximenez, comte de Navarre, contre les musulmans de Jaca jusqu'à l'Ebre.

ces walis, préoccupés de leurs misérables querelles, négligèrent de s'opposer à l'invasion chrétienne. Tous ceux que le danger ne touchait pas directement s'isolèrent dans leur égoïsme; peut-être même virent-ils avec joie l'orage fondre sur leurs rivaux, sans songer qu'un jour aussi il viendrait à les atteindre. Les chroniques arabes sont muettes sur ce règne d'Alonzo Ier, au moins aussi roi dans son coin des Pyrénées que l'émir de Cordoue ou le wali de Saragosse dans leurs riches capitales; et encore ceux-ci avaient-ils derrière eux l'Afrique, féconde pépinière de soldats, qui remplissait les vides de leurs rangs, tandis qu'Alonzo, champion de la chrétienté bien plus que les Arabes ne l'étaient de l'islam, était abandonné de l'Europe, qui ne comprit pas, qui ne sut pas peut-être que l'Espagne chrétienne versait son sang pour la défendre, et qu'Alonzo remplaçait Karl Martel.

Le khalifat de Damas et l'émirat d'Afrique, déchirés par les mêmes dissensions que l'Espagne, ne pouvaient lui donner l'ordre et le repos, qu'ils ne connaissaient pas. Mais le remède devait naître de l'excès même du mal. Arabes, Yaméniens, Syriens, Egyptiens, Berbers, tous étaient las d'un état de choses pareil, où la force seule régnait, brutale et capricieuse, et où le vainqueur de la veille était bientôt le vaincu du lendemain. Les plus nobles scheiks yaméniens, unis à quelques chefs égyptiens, résolurent enfin de mettre un terme à cette anarchie toujours croissante, et de réunir toutes les forces de l'islam dans la Péninsule, et toutes les races qui adoraient le Dieu de Mahomet sous l'autorité centrale d'un émir. Ils se réunirent à Cordoue, dans une sorte de concile

politique assez semblable à ceux des Goths, si ce n'est que les scheiks arabes, pontifes et soldats à la fois, y jouaient en même temps le rôle des évêques et des seigneurs laïques.

Cette assemblée, la seule de ce genre dont on trouve trace jusque là dans les historiens arabes, tomba d'accord que le seul moyen de mettre un terme aux sanglantes rivalités qui désolaient l'Espagne était de lui donner un chef assez puissant pour dompter toute résistance, et assez illustre pour désarmer toute rivalité; un chef qui concentrât en lui seul toute l'autorité éparse en tant de mains, nommât les gouverneurs des villes et des provinces et les chefs de l'armée, et réprimât sur-le-champ toute atteinte qui serait portée à l'intérêt ou à l'ordre publics (décembre 746). D'une commune voix, ils fixèrent leur choix sur un Arabe koreïschite, de noble naissance, respecté et chéri de tous, musulmans comme chrétiens : c'était l'illustre Youssouf ben abd el Rahman el Fehri, l'ancien wali de Narbonne, et le digne adversaire de Karl Martel en Provence. Etranger à tous les partis qui ensanglantaient la Péninsule, il était sans doute rentré dans la vie privée, en descendant du poste élevé qu'il avait occupé, car l'histoire pendant ce laps de temps n'a pas gardé trace de lui.

Ce choix fut approuvé de tous, et fit taire les rivalités et les ambitions subalternes : car les vertus de Youssouf, disent les historiens arabes dans leur emphatique langage, « étaient comme la lumière du soleil, qui obscurcit et fait disparaître celle des étoiles. » Thoueba était mort empoisonné, dit-on, après un an d'émirat, et Samaïl, le plus puissant des rivaux de Youssouf, ne l'était pas assez pour lui disputer le pre-

mier rang. Youssouf, cherchant à apaiser le ressentiment de Samaïl, d'autant plus dangereux qu'il se voilait sous une feinte soumission, le nomma wali de Tolède et son fils wali de Saragosse. Les communications de l'Espagne avec l'Afrique étaient interrompues depuis l'émirat de Youssouf; il supprima la charge de l'émir de la mer (*emir al ma*, d'où notre mot *amiral*), que possédait Ahmer ben Amrou, un autre de ses rivaux, et le nomma wali de Séville. Ainsi fut brisé par l'élection de Youssouf le double lien de dépendance qui soumettait l'Espagne d'abord à l'émir d'Afrique, et par lui au khalife. Les affreuses dissensions qui déchiraient alors le vaste empire du khalifat entraînèrent ce premier démembrement, que devait compléter bientôt l'érection de l'émirat indépendant de Cordoue, sous le dernier rejeton des Ommyades. Cependant Youssouf, tout élu qu'il était par les principaux scheiks de l'armée arabe, n'osa pas se déclarer tout à fait indépendant du khalife de Damas, doublement saint aux yeux des vrais croyants, et comme lieutenant du prophète et comme souverain temporel. Du moins Conde prétend que le khalife Merwan ratifia la nomination de Youssouf, « soit confiance dans les vertus du nouvel émir, soit dissimulation, et comme se résignant au mal qu'il ne pouvait empêcher. »

Du reste, pour bien apprécier les causes de ce démembrement, d'où date une ère nouvelle pour l'histoire de l'Espagne arabe, il est nécessaire de jeter un coup d'œil en arrière sur les sanglantes annales du khalifat de Damas.

Ibrahim, à peine monté sur le trône, dont il n'était

pas digne, en avait été précipité par l'ambition de Merwan ben Mohammed, qui se portait pour *vengeur du sang* du malheureux Walid, et de ses enfants lâchement assassinés par Ibrahim dans les prisons de Damas (744). « Loué sois-tu, Dieu tout-puis-
» sant, maître des empires, s'écrie l'historien arabe
» que traduit Conde, toi qui donnes et ôtes le pouvoir
» à qui il te plaît, élèves et humilies à ton gré les hum-
» bles et les superbes, et tiens dans tes mains le bien
» et le mal! il était écrit sur la table réservée de tes
» décrets éternels que le règne des Beni-Omeyas (Om-
» myades) devait finir en Orient. » . . . . .

Merwan, le dernier de cette race, voyant peu à peu se détacher du trône des khalifes les provinces éloignées de l'empire, en était réduit à sanctionner toutes les usurpations qu'il ne pouvait empêcher. C'est ainsi qu'il ratifia, outre l'élection de Youssouf, celle d'abd el Rahman ben Habib, qui, de sa propre autorité, s'était proclamé émir d'Afrique. La désaffection et la révolte étaient partout, jusque dans la capitale même du khalifat. La race des Abbassides, sectateurs d'Ali et descendants d'Abbas, oncle du prophète et aïeul d'Ali, prétendait au khalifat en vertu de cette illustre origine, et du dépôt héréditaire des livres sacrés qui se conservait dans leur famille. Enfin aboul Abbas el Seffah, l'un d'eux, levant ouvertement pour bannière de révolte le drapeau noir des Abbassides, se fit proclamer khalife à Koufah en octobre 749, et envoya contre Merwan son oncle Abdallah à la tête d'une armée. Merwan, digne du trône qu'il avait usurpé, ne manqua dans cette extrémité ni de fermeté ni de courage; mais « les jours de son
» règne avaient été comptés, et contre les volontés de

» Dieu que servent la prudence ou le courage? » Les deux rivaux se rencontrèrent à Tourub, près de Moussoul; Merwan comptait dans son armée plus de cent vingt mille hommes, et Abdallah en avait à peine vingt mille. Mais Merwan avait le destin contre lui, et il fut vaincu; trente mille de ses soldats restèrent sur le champ de bataille, et avec eux périt Ibrahim le khalife déposé : « fatalité des décrets éternels qui » voulut qu'Ibrahim mourût pour conserver l'empire » à celui qui l'en avait dépouillé. » Merwan, après avoir réuni les débris de son armée, erra quelque temps en Syrie, repoussé de toutes les villes où il cherchait à abriter sa mauvaise fortune. Atteint par Abdallah, qui le poursuivait « comme le léopard affamé poursuit la » timide gazelle », il remporta sur ses ennemis un léger avantage. Mais, ne se croyant pas en sûreté en Syrie, « car le malheureux ne l'est jamais, quand mê» me il se réfugierait dans le nid des aigles », il passa en Egypte, où, ayant voulu essayer encore une fois le sort des armes, il perdit avec la bataille la couronne et la vie (749). Avec lui descendit du trône de Damas la race des Ommyades, qui avait donné à l'islam quatorze khalifes.

Ainsi sur cette étrange terre d'Orient, pays de soudaines fortunes et de disgrâces plus soudaines encore, où l'humiliation est toujours à côté de la grandeur, mais où l'on ne tombe jamais si bas qu'on ne puisse se relever, la race des successeurs immédiats du prophète n'occupe pas même un siècle le trône qu'il a fondé. Mais cette dynastie glorieuse des Ommyades, bien que déchue, n'était pas au bout de sa carrière : d'autres destinées allaient commencer pour elle à l'autre extrémité de l'empire musulman, et l'émirat

de Cordoue devait la consoler de la perte de celui de Damas. Cette race abâtardie par la prospérité avait besoin sans doute de se retremper par le malheur : car nous la verrons jeter un bien autre éclat sous les khalifes de Cordoue ; la plus noble série de grands rois dont l'histoire ait jamais fait mention.

La tête du malheureux Merwan fut portée à Saleh, le général ennemi ; et celui-ci la fit embaumer pour l'envoyer au khalife. Au moment où, suivant l'usage, on en séparait la langue, une fouine se jeta sur elle et l'emporta. Chacun y vit un châtiment du Ciel pour les paroles impies que Merwan avait toujours à la bouche. Dans ce bizarre événement, Saleh, poète aussi bien que général, vit matière à poésie, car les Arabes mettent la poésie partout ; et envoya au khalife quelques vers. « Sa langue, y disait-il, a payé » tous les blasphèmes qu'elle a prononcés : une fouine » immonde l'a arrachée pour la dévorer. Ainsi le » maître du destin réserve aux impies leur châtiment. »

Après la mort de Merwan, la haine défiante du khalife poursuivit sans pitié toute sa famille. Le tronc une fois abattu, il fallut encore en arracher les rejetons même les plus éloignés. Deux fils de l'infortuné Merwan, Obeid Allah et Abdallah, s'étaient sauvés en Ethiopie. Le premier y fut massacré par les habitants du pays, et le second, qui était parvenu à s'échapper, fut plus tard livré au khalife. Deux des petits-fils d'Hischem, le dixième khalife Ommyade, avaient trouvé d'abord un accueil bienveillant à la cour d'aboul Abbas. Mais bientôt le farouche khalife, se repentant de sa clémence, fit mettre à mort Souleyman, l'aîné des deux frères ; abd el Rahman, le second, fut assez heureux pour se trouver absent de Damas, et nous

verrons plus tard sa romanesque et glorieuse destinée.

Quatre-vingt-dix membres de cette famille avaient trouvé un asyle auprès d'Abdallah, oncle du khalife; mais les poètes de cour, dans l'Orient, ont toujours pris pour muse la vengeance : on représenta à Abdallah, comme on l'avait fait au khalife, les dangers de la clémence; et Abdallah, cédant à ces lâches conseils, invita à un grand festin les derniers et nombreux rejetons de la souche des Ommyades. Tous s'y rendirent, et, à un signal donné, ils furent saisis, garrottés et déchirés de coups de verges, jusqu'à ce qu'ils eussent perdu tout sentiment. Puis le cruel Abdallah fit jeter un tapis sur tous ces corps expirants, et, entouré de ses courtisans, étendus comme lui sur ce lit sanglant, il se fit servir un repas qu'il savoura lentement, en jouissant du cruel plaisir de sentir palpiter sous lui les corps de ses victimes.

Quelques membres de cette famille, aussi nombreuse que les sables de Sahara, vivaient à Bassorah; Souleyman, un autre oncle du khalife, les fit égorger, et leurs cadavres furent jetés dans les champs, afin que les chiens et les vautours se chargeassent de leur sépulture. Puis, quand de cette race féconde il ne resta plus un enfant à la mamelle qu'on pût écraser dans son berceau, des vivants on passa aux morts : on brisa les tombeaux des khalifes, on exhuma leurs dépouilles, naguère vénérées par les fidèles, leurs os furent dispersés, livrés en jouet à la populace, brûlés ensuite, et leurs cendres jetées aux vents. Alors, quand tout eut péri, quand les tombeaux même eurent cessé d'être un sûr asyle pour la poussière des morts, Aboul Abbas se crut en sûreté sur son trône baptisé par le sang (*el seffat*, le surnom du khalife, veut dire *celui*

qui répand le sang); homme aveugle qui ne savait pas que Dieu, dans ses impénétrables dessins, avait gardé une semence de la moisson détruite, et que l'humble rejeton du chêne abattu deviendrait à son tour un chêne!

Cependant, l'émir d'Espagne, Youssouf, jaloux de répondre à la confiance de ceux qui l'avaient élu, cherchait à ramener l'ordre et le bien-être dans la malheureuse Espagne. Il visita l'une après l'autre toutes les provinces, écoutant partout les plaintes des peuples, et destituant les walis et les alcaïdes qui avaient abusé de leur pouvoir. Il fit rétablir les chemins militaires de Séville à Tolède, à Merida, à Lisbonne, à Astorga, à Saragosse et à Tarragone, répara les ponts brisés, et consacra à cette œuvre le tiers des revenus de l'état. Il divisa l'Espagne en cinq provinces : 1° l'Andalousie; 2° la province de Tolède, autrefois la *carthaginoise*, depuis Guadalajara jusqu'à Valence et Carthagène; 3° la province de Merida, qui comprenait la Lusitanie et la Galice; 4° la province de Saragosse, naguère la *tarraconnaise*, qui s'étendait de Pampelune à Tortose; 5° la province d'*Arbona* (Narbonne) ou Septimanie, depuis Carcassonne jusqu'à Nîmes. L'Espagne, dans cette division nouvelle, compta une province de moins que sous les Goths. Les Romains avaient aussi divisé l'Espagne en cinq provinces, mais la répartition, comme on l'a vu, était différente [1].

Bien que les Arabes eussent droit de compter la Septimanie au nombre de leurs provinces, la possession n'en était pas alors parfaitement assurée. Hu-

[1] Voyez tome I, p. 162.

nald, duc d'Aquitaine, s'était retiré dans un cloître, et son fils, Vaifre, jaloux de se signaler par quelque glorieuse entreprise, avait résolu de chasser les Arabes de Septimanie, et de venger ainsi les injures de son aïeul Eudon. Les chroniques franques parlent vaguement[1] d'une expédition tentée par Vaifre en 746, où il pilla Narbonne; mais, s'il s'empara de cette ville, ce qui est douteux, il ne paraît pas qu'il l'ait conservée long-temps. Les chroniques arabes et franques font mention aussi de quelques révoltes qui eurent lieu vers la frontière d'Afrank. D'ailleurs les Arabes, d'après leur système bien connu d'organisation de la conquête, avaient dû laisser les anciens habitants, Goths et Gallo-Romains, dans la paisible possession de leurs biens; nous voyons même à cette époque un *procer* goth, Ansemund, exercer, sous la suzeraineté du wali de Narbonne, auquel il payait tribut, une grande autorité sur un vaste district qui s'étendait de Béziers jusqu'à Nîmes. Nous verrons plus tard Pippin (Pépin), fils de Karl, se servir du crédit de cet Ansemund pour enlever aux Arabes Narbonne et la Septimanie.

Youssouf, alarmé sur le sort de cette importante province, tête de pont que les Sarrazins possédaient dans la Gaule, y envoya son fils, aboul Aswad, à la tête d'une armée, et sa présence suffit pour y rétablir la tranquillité. Les historiens arabes ne parlent d'aucune révolte spéciale dans les Asturies; il est cependant difficile de croire qu'ils aient ignoré les conquêtes ou les brigandages héroïques d'Alonzo Ier, roi des Asturies, et leur silence semble

[1] Annal. Anian.—Chron. de Moissac. ap. dom Bouquet, t. II.

surtout étrange quand on les voit noter avec tant de soin la révolte du moindre wali.

Youssouf, par sa sévère justice, avait rétabli l'ordre en Espagne, et consolé ce peuple, opprimé par tant de tyrans subalternes; mais il avait en même temps semé parmi les walis mécontents des germes de discordes et de haines qui devaient éclater contre lui. « La justice de Youssouf, disaient tout haut ses adversaires, est une coupe de miel pour ses parents et pour ses amis, et d'absynthe pour ses ennemis. » Mais le plus ardent à se plaindre était cet Ahmer ben Amrou el Koreïschi, chef de la tribu puissante des al Abdaris, que Youssouf avait dédommagé, en le faisant wali de Séville, de la perte de sa charge d'*émir de la mer*. Ahmer était un homme ambitieux et vain, fier d'être l'arrière-petit-fils de Mothcheb, qui portait l'étendard du prophète à la bataille de Bedr, et non moins fier de ses immenses richesses, du palais somptueux qu'il avait fait élever à Cordoue, et du magnifique cimetière qui portait son nom. Allié avec tous les plus puissants chefs de tribus, et redoutable alors même qu'il était soumis, Ahmer était pour Youssouf un sujet plus dangereux peut-être qu'un ennemi déclaré; mais l'objet tout spécial de la haine d'Ahmer était Samaïl, wali de Tolède, et son fils, wali de Saragosse, dont il enviait le poste élevé, au lieu du gouvernement secondaire de Séville, qu'il était réduit à occuper sous la surveillance immédiate de l'émir.

L'Espagne était de fait, par l'élection de Youssouf, devenue indépendante du khalifat: le seul lien qui les unît encore, c'était l'ambition des chefs mécontents, qui, frustrés dans leurs espérances, s'adres-

saient au khalife comme à un arbitre suprême, qu'ils invoquaient dans les revers, et qu'ils bravaient dans la prospérité. C'est à lui qu'eut recours Ahmer, qui n'osait pas encore disputer ouvertement l'émirat à Youssouf. Celui-ci parvint à s'emparer d'une lettre où le perfide wali de Séville se plaignait au khalife de ce que l'émir gouvernait l'Espagne comme si elle lui appartenait en propre, et la partageait entre lui et ses amis, comme son héritage. « Jamais, disait-il, on n'entendait prononcer en Espagne le nom sacré du khalife; le seul remède à une pareille usurpation était d'enlever le pouvoir à Youssouf et à Samaïl, son complice, et il mettait pour cela au service du khalife son courage, son crédit et ses nombreux partisans. »

Youssouf montra cette lettre à Samaïl, et tous deux tombèrent d'accord qu'il fallait à tout prix s'emparer d'Ahmer, mort ou vivant. Samaïl se trouvait alors à *Secunda* (peut-être Siguenza), et, informé que Ahmer devait passer sur son territoire avec une faible escorte, il l'accueillit avec empressement et l'invita à sa table. Mais pendant le repas, Ahmer entendit les cris de son escorte qu'on assassinait; aussitôt, rapide comme l'éclair, il s'élance de la table, se fait jour l'épée à la main, et, au milieu du désordre, il parvient à s'enfuir avec un petit nombre des siens, sans se laisser atteindre par les cavaliers que Samaïl envoya à sa poursuite.

Le signal de la guerre était donné. De retour à Séville, Ahmer réunit tous ses partisans, et appela aux armes tous les parents et les amis des fidèles musulmans traîtreusement assassinés à Secunda, par une cruauté dont on ignorait la légitime excuse. La

plupart des arabes yaméniens, abdarites et khatanites, qui avaient pourtant élu Youssouf, et même plusieurs scheiks berbers, révoltés de cette trahison, se déclarèrent pour Ahmer, et les accusations d'Youssouf et de Samaïl furent traitées de mensonges inventés après coup pour justifier un crime. La guerre civile éclata avec fureur. Ahmer se dirigea du côté de Saragosse, qu'occupait le fils de Samaïl. Celui-ci marcha aussitôt au secours de son fils; mais il fut battu et forcé de se renfermer dans Saragosse, qu'il défendit avec le plus opiniâtre courage. Contraint enfin par le manque de provisions d'abandonner la ville pour aller demander du secours à Youssouf, Samaïl, dans une sortie désespérée, s'ouvrit un passage à travers le camp ennemi.

Son fils défendit encore quelque temps la ville; mais les vivres devenaient chaque jour plus rares, et les habitants, indifférents à toutes ces querelles, et lassés des misères du siége, demandaient à grands cris qu'on capitulât. La brave garnison, voyant tous ses moyens de défense épuisés, résolut d'imiter l'exemple de Samaïl: pendant une nuit obscure, lorsque les feux des assiégeants furent presque tous éteints, le fils de Samaïl, à la tête de ses soldats, sortit en silence de la ville. Arrivés aux retranchements que l'ennemi avait creusés autour d'elle, ils les franchirent par une brusque attaque, égorgeant tous ceux qu'ils rencontraient, et effrayant le reste de leurs cris, et furent assez heureux pour échapper sans laisser derrière eux un seul homme. Les habitants s'empressèrent de livrer leur ville à Ahmer, qui usa généreusement de la victoire (753 ou 754).

Le danger était grave, mais le courage de Youssouf

ne faiblit pas devant lui. Ahmer, maître de Saragosse, y avait laissé son fils Wahib, et avait couru avec Houssein el Ocaïli, chef des Kahtanites, à la poursuite de Samaïl et de son fils, réfugiés dans les montagnes. Ainsi Youssouf, qui avait compté sur le courage de Samaïl et de ses Africains pour venir à son secours, avait au contraire à défendre Samaïl, et restait seul pour faire face à toutes les attaques. La guerre était partout. Les scheiks des frontières, au lieu de songer à protéger contre l'étranger les postes qui leur étaient confiés, venaient prendre part à la querelle, et réclamer leur part de ce sanglant festin. Tous les partis étaient confondus, les rivalités de race se compliquaient avec les rivalités d'ambition, et cette Babel de la conquête musulmane était redevenue plus confuse et plus désordonnée que jamais. D'effrayants présages, curieusement notés par les chroniqueurs des deux peuples [1], jetaient le trouble dans l'âme des populations. Trois soleils pâles, précédés d'une faux couleur de feu, apparurent à Cordoue, à la vue des habitants consternés; une affreuse famine, qu'on ne manqua pas d'attribuer à la colère céleste, annoncée par ces présages, désola toute l'Espagne [2]. Enfin,

1 Cunctis Cordobæ civibus prospicientibus, tres soles miro modo lustrantes et quasi pallentes, cum falce ignea præcedente, fuerunt visi, eoque orta fame intolerabili... (Isid. Pacens.)

2 Quelques historiens ont cru que dans le passage suivant d'Isidore : « Omnes partes Hispaniæ, nutu Dei, habitatores *angeli* ordinati fuerunt vastantes, » il s'agissait d'une invasion des pirates angles ou anglais. Il me paraît beaucoup plus simple et plus conforme aux préjugés de l'époque de supposer qu'Isidore a voulu parler d'*anges* envoyés par Dieu pour *habiter* l'Espagne, suivant le style des vengeances bibliques, et qui avaient reçu l'ordre de la ravager (*ordinati vastantes*). D'ailleurs on ne voit pas trace dans les chroniques contemporaines d'aucun débarquement de pirates du Nord à cette époque. On ne rencontre pour la première fois les Normands que sous Ramiro I[er], vers le milieu du 9[e] siècle.

pour mettre le comble à tant de maux, c'est vers cette époque que la royauté naissante des Astories, dont les historiens arabes commencent à daigner faire mention [1], osa sortir de ses montagnes pour descendre avec le Duero jusqu'à la mer de Portugal, et s'étendre même au sud du Duero jusqu'à Avila, entreprise dont la hardiesse ne peut s'expliquer que par la profonde anarchie qui régnait dans l'Espagne musulmane.

Toute la Péninsule cependant était en armes. Ahmer était à la tête d'un parti puissant et nombreux; mais Youssouf avait pour lui l'élection libre et volontaire des scheiks les plus vénérés du peuple; il avait pour lui son activité, son courage, et les partisans nombreux que lui avaient faits ses vertus. La lutte était donc au moins égale entre les deux adversaires. L'émir réunit ses troupes à celles de Samaïl. Partout on ne rencontrait que des soldats préludant par le pillage à la guerre civile, et des populations fuyant devant leurs ravages; les villes étaient trop étroites pour recueillir tous ceux qui s'y réfugiaient, et l'Espagne, qui commençait à peine à respirer de ses maux, sous la sage autorité de Youssouf, voyait ses plaies se rouvrir plus saignantes que jamais.

L'orage éclata enfin. Ce fut vers les sources du Tage que se heurtèrent pour la première fois ces deux moitiés de l'Espagne soulevées l'une contre l'autre. Les Arabes de l'Andalousie et de Tolède, commandés par Youssouf, en vinrent aux mains avec les Abdarites,

[1] L'ennemi s'enorgueillit, et les *Roums* (chrétiens) battirent Youssouf; et 4,000 Musulmans reçurent les honneurs du martyre, jusqu'à ce qu'abd el Rahman fut entré en Andalousie. (Faustino Borbon, *Cartas escogidas para la historia de l'España arabe*, cart. XXV, p. 207.)

les Berbers et les Arabes de l'Espagne orientale, commandés par Wahib, fils d'Ahmer. Après quelques combats insignifiants dans les âpres défilés de ces monts, Wahib, complétement défait (753) près de *Calat-Ayqub* (Calatayud), fut contraint de chercher un refuge dans Saragosse, auprès de son père; mais il y fut suivi de près par le vainqueur, qui poussa le siége avec vigueur. Les provisions ne tardèrent pas à manquer dans la ville; et les habitants, en grande partie chrétiens, indifférents sur le choix du maître auquel il fallait obéir, et Abdarites eux-mêmes, traitèrent secrètement avec Youssouf, et lui livrèrent la ville et le rebelle Ahmer et son fils, que l'émir emmena avec lui chargés de chaînes.

Mais l'Espagne, aux abois, ne pouvait plus supporter ces continuelles vicissitudes : de l'excès du mal sortit encore une fois le remède. Pendant que l'émir, occupé du siége de Saragosse, vengeait ses propres injures sans s'occuper des misères du pays, de fidèles musulmans, de bons citoyens, cherchaient entre eux le moyen d'en finir avec toutes ces discordes. L'élection d'Youssouf avait bien remédié à quelques maux, mais il manquait à l'élu des scheiks, malgré toutes ses vertus, ce je ne sais quoi qui semble aux yeux des nations ajouter une sanction à leur choix ; ce prestige de légitimité qui rend, il faut le dire, plus obéie, sinon plus sainte, l'élection populaire, et fait taire devant l'élu du peuple toutes les ambitions subalternes. Les plus nobles scheiks des Syriens de Baledji, vieillards blanchis sous les armes, et échappés par miracle aux hasards de tant de guerres civiles, se rassemblèrent, au nombre de quatre-vingts, pour aviser au moyen de sauver l'Espagne, et de lui donner un

chef devant lequel s'inclinassent tous les autres.

Long-temps ils déplorèrent les malheurs de l'Espagne, et mirent le doigt sur la plaie sans savoir la guérir. Tous tombèrent d'accord qu'une province aussi éloignée ne pouvait attendre ni justice ni protection des khalifes de Damas, et qu'il fallait rompre le lien nominal de dépendance qui unissait encore l'Espagne au khalifat. Mais sur qui arrêter leur choix? Quel candidat élire au milieu de tous ces rivaux armés, plus occupés de leurs querelles que de l'intérêt du pays et de la sainte cause de l'islam? Enfin Wahib ben Zahir, comme frappé d'une inspiration du Ciel, leur apprit qu'un jeune et dernier descendant de la race des Ommyades, un Syrien comme eux, abd el Rahman ben Moawiah, fils du khalife Hischem, avait échappé à la haine des Abbassides, et qu'il errait maintenant dans les solitudes de l'Afrique, poursuivi par ses ennemis, mais accueilli et respecté de toutes les tribus du désert pour son courage et sa noble origine. Ce nom fit cesser toute hésitation, et deux des scheiks furent députés sur-le-champ en Afrique pour offrir au royal proscrit le titre d'émir indépendant de l'Espagne.

Abd el Rahman, comme nous l'avons vu, avait été assez heureux pour se trouver absent de Damas lors de l'assassinat de son frère. Ce jeune prince, réservé à de si hautes destinées, était alors âgé de vingt ans. Redoutant le séjour de la Syrie, où le poursuivait partout la haine de l'usurpateur, et désespérant de vivre inconnu et caché dans le pays où avaient régné ses ancêtres, il parvint, grâce au dévoûment de quelques amis, à quitter cette terre inhospitalière (749). Il se réfugia d'abord en Egypte, errant

sans cesse dans des chemins écartés, et n'osant entrer dans aucun lieu habité de peur d'être reconnu et livré au khalife. Ce n'est qu'aux tribus errantes du désert qu'il osa demander un asyle, sur la foi de cette hospitalité qu'elles n'ont jamais trahie ; et encore lui fallait-il changer constamment de séjour, et passer d'une tribu à une autre, de peur que les émissaires du khalife, instruits de sa résidence, ne vinssent réclamer sa tête, mise à prix, et violer l'hospitalité du désert.

D'Egypte il passa dans le pays de Barca, dont le gouverneur, aben Habib, qui devait sa fortune aux Ommyades, fut un des plus ardents à poursuivre leur dernier rejeton. Traqué comme une bête fauve de tribu en tribu, le proscrit s'habitua à cette vie errante, et se forma peu à peu à la rude école du malheur. Sa jeunesse, son courage, la noblesse de son port, qui trahissait en lui le roi sous le proscrit, sa misère, si dignement supportée, lui attachèrent ces enfants du désert, dont les affections sont ardentes comme leurs haines. Le prince syrien, élevé dans les délices du sérail, partageait la rude vie du Bédouin et du pâtre comme s'il n'avait jamais connu d'autre abri que la tente; l'orge à peine cuit et le lait des chameaux remplaçaient les mets délicats qui avaient nourri son enfance. Chasseur intrépide et cavalier agile, il réussissait à tous ces jeux chevaleresques, à tous ces plaisirs assaisonnés de dangers qui charment les longs ennuis du Bédouin dans le désert. Habitué aux assauts et aux brusques surprises, les jours sans repos, les nuits sans sommeil ne lassaient pas sa constance, et l'aube le trouvait toujours le premier prêt à mettre le frein à son cheval, et à fuir devant un danger pour en aller chercher d'autres.

Une nuit, les Bédouins de l'*adouar* (camp nomade) où il avait reçu l'hospitalité, virent arriver une troupe de cavaliers que le gouverneur de Barca envoyait à la poursuite d'un jeune Syrien. Au portrait qu'ils en firent, les Bédouins reconnurent Dgiafar al Mansour (c'est le nom qu'ils donnaient à abd el Rahman); et, résolus à mourir plutôt que de le livrer, ils donnèrent le change aux gens de Barca, en leur disant que Dgiafar était allé avec des jeunes gens de leur tribu à la chasse aux lions, dans une vallée qu'ils leur indiquèrent. A peine les émissaires furent-ils éloignés que les Bédouins, instruisant le proscrit du danger qui le menaçait, le firent échapper du côté opposé, sous l'escorte de seize des plus braves de leur tribu.

Abd el Rahman, après avoir remercié ses hôtes, les larmes aux yeux, erra pendant quelques jours dans le désert, guidé par sa fidèle escorte, et arriva enfin à Tahart[1], en Mauritanie, à quatre journées de Tlemcen. Tahart était habitée par les Zénètes, l'une des plus puissantes tribus des Berbers, et celle qui avait donné naissance à Thareck, le conquérant de l'Espagne. La mère d'abd el Rahman, Raha, était originaire de cette tribu; or, on sait combien les liens du sang sont sacrés chez ces peuples primitifs,

[1] Tahart à cette époque n'était pas une ville, mais une des provinces de l'*Algarb* ou *Magreb du Milieu*, habitée par les tribus Zenètes, qui en peuplaient les vallées. Elle devint plus tard une ville, quand les tribus qui l'habitaient passèrent de la vie nomade à la vie civilisée. Elle fut dès lors la capitale de l'*Algarb du Milieu*.

Suivant Reinaud, la véritable place de Tahart est à quelques lieues au sud de Mascara. C'est là qu'abd el Kader réside. Le nom de la ville moderne est Tagadémt, et abd el Kader s'y est établi pour réveiller le souvenir de l'ancien empire des Rostomides, qui y établirent leur capitale. (Voyez *Quatre Mois de captivité chez abd el Kader*, par Defrance, Paris, 1837.)

où, la société étant constituée en état de guerre, l'homme, à défaut d'amis, a, dans ses parents, des alliés naturels que le ciel lui a donnés. Abd el Rahman, en arrivant chez les Zénètes, avait trouvé une patrie : il cessa de cacher son nom, et ses malheurs et son titre de proscrit lui furent un droit de plus à l'amitié des Zénètes. Leur chef l'accueillit comme un fils et le reçut chez lui [1] et tous les scheiks de la tribu lui offrirent leur amitié et leur protection. Mais jusque dans ces lointaines contrées, la haine persévérante du khalife et du wali de Barca le poursuivit encore. Il se trouvait dans la tente d'un scheik zénète, Ansous abou Karra, lorsque les émissaires se présentèrent pour l'y chercher; mais la femme du scheik le cacha dans l'endroit où elle serrait ses vêtements, et, comme tout ce qui touche à une femme est sacré pour les musulmans, les émissaires du khalife n'osèrent pas pousser plus loin leurs recherches, et abd el Rahman fut sauvé encore une fois.

Mais il touchait enfin au terme de ses longues disgrâces. Un affranchi de son père, le fidèle Bedr, que sa sœur bien aimée lui envoyait avec de l'argent et des diamants, débris de leur ancienne fortune, l'atteignit enfin. Le jeune prince, résolu de tenter quelque chose pour relever la fortune de sa famille, et instruit du déplorable état où se trouvait l'Espagne, y envoya secrètement Bedr, avec une partie des trésors qu'il avait apportés, pour disposer les esprits en sa faveur, et voir si le nom et les droits des

[1] Tous les auteurs arabes ne sont pas d'accord sur les détails, un peu romanesques, mais pleins d'intérêt, de la fuite d'abd el Rahman. J'ai suivi en général le récit de Conde, mais en le complétant par celui d'ebn Khaldoun, auquel ce dernier trait est emprunté.

Ommyades étaient tout à fait oubliés dans la Péninsule[1].

Suivant ebn Hhajan, les scheiks syriens d'Andalousie qui offrirent l'émirat à abd el Rahman avaient été achetés par Bedr; d'ailleurs le nom d'abd el Rahman, sa noble naissance et sa qualité de Syrien avaient dû plaider pour lui, et Bedr eut bientôt gagné sa cause. Il s'embarqua avec les députés des scheiks, et arriva à Tahart, où abd el Rahman put à peine croire l'heureuse nouvelle que Bedr lui apporta le premier. Il accepta l'offre des scheiks avec la résolution d'un homme qui voulait se montrer digne de leur choix, et accueillit avec une joie touchante quelques vieux serviteurs des khalifes qui se trouvaient parmi les envoyés. Les Zenètes, associés désormais à ses destinées, voulurent partager sa bonne comme sa mauvaise fortune : un millier de leurs plus braves cavaliers s'embarquèrent avec lui, et le proscrit de la veille, devenu roi tout d'un coup, se trouva à la tête d'une petite armée, même avant de mettre le pied dans son nouveau royaume.

Ce fut le 25 septembre 755 que le futur monarque de Cordoue, après sept ans d'exil et de misères, auxquels il dut peut-être toutes ses vertus, débarqua dans la Péninsule à *Hisn al munecab* (forteressedes coteaux), aujourd'hui Almuñecar, petit port de l'Andalousie. Instruits de son arrivée, tous les scheiks qui l'avaient élu accoururent aussitôt à la tête de leurs tribus pour se ranger autour de leur souverain. Ils lui jurèrent obéissance en lui prenant la main, suivant l'usage arabe, et le peuple, entraîné par leur exemple, salua

[1] Ebn Hhajan, ap. ahmed el Makari, p. 347 à 353. Conde ne parle ni de l'arrivée de Bedr ni de son voyage en Espagne.

de ses cris joyeux l'avénement du monarque qui lui promettait la paix et le repos. Bientôt l'Andalousie tout entière s'émut au bruit de son arrivée, et de toutes parts ces populations guerrières, fières du choix de leurs scheiks, accoururent pour prêter hommage au monarque qu'ils avaient élu. Abd el Rahman, à peine débarqué, se vit à la tête d'une armée de vingt mille hommes, élite des tribus de l'Andalousie, et tous pleins d'ardeur pour sa cause. Il se présenta devant Séville, qui se hâta de lui ouvrir ses portes, et où il fut accueilli avec le même enthousiasme.

Ici l'histoire doit faire une pause, car une grande révolution vient de s'accomplir dans les destinées de l'Espagne musulmane, soustraite à la fois par la tentative hardie du fils des Ommyades à l'autorité des khalifes de Damas, et au joug turbulent des émirs. Il nous faut donc, avant d'aller plus loin, nous rendre compte de l'influence qu'exercèrent sur la Péninsule ces quarante ans d'émirat, sans cesse troublés par la guerre civile, et par la perpétuelle instabilité des hommes et des institutions.

Une chose vous frappe tout d'abord dans l'histoire de l'Espagne musulmane, c'est le silence absolu des chroniqueurs arabes sur la population chrétienne, qui semble complétement effacée de la scène. Les chroniqueurs chrétiens, de leur côté, renfermés dans un cercle étroit, qui tend, il est vrai, sans cesse à s'élargir, ne savent de l'Espagne que ce qu'en parcourent chaque année les *algarades* de leurs rois, et traitent le reste de la Péninsule en pays ennemi, sans s'inquiéter s'il existe dans cette Espagne musulmane (*Spania* dans les chroniques), aussi étrangère pour

eux que l'Afrique ou la Syrie, des chrétiens et des Espagnols asservis au joug qu'eux-mêmes ont brisé. Oubliés de leurs compatriotes comme de leurs maîtres, les chrétiens mozarabes semblent avoir disparu de l'histoire.

Si la conquête musulmane eût été aussi pacifique qu'elle avait été humaine et tolérante, nul doute que les chrétiens n'eussent été sous son joug aussi heureux que des vaincus peuvent l'être; mais les continuelles guerres civiles qui déchirèrent l'émirat d'Espagne, les immigrations qui amenaient chaque année dans la Péninsule toute la population flottante de l'Afrique, de l'Egypte et de la Syrie, dûrent gravement compromettre la position des chrétiens tributaires. Nous avons vu la prétendue royauté de Théodmir et d'Athan-gild disparaître dans la tempête; mais l'oppression, les violences individuelles, les dépossessions brutales, dont l'histoire ne parle pas, n'en furent pas pour cela moins réelles; le silence même de l'histoire donne à penser que la population chrétienne disparut à peu près complétement des campagnes pour se réfugier dans les cités, où, faisant masse, elle résista davantage. Tous les traités conclus entre les musulmans et les chrétiens, le furent avec les habitants des villes, et jamais, que nous sachions, avec les populations rurales. Ces traités en général furent observés, et les colons dépossédés, en se réfugiant dans les cités ainsi privilégiées, dûrent en partager les priviléges. Nous verrons plus tard, dans l'histoire des rois des Asturies, que presque toutes les villes soumises par leurs armes renfermaient une nombreuse population chrétienne, qui servait d'ordinaire soit à garder la ville conquise, soit, dans le cas où

on l'abandonnait, à occuper les *poblaciones* nouvelles.

Quant aux populations émigrées de l'Afrique, alors même qu'elles occupaient une place fixe, et échangeaient la tente pour un toit, ces sortes de colons armés dûrent, à l'inverse des Goths, et comme les conquérants du Nord, préférer le séjour des campagnes à celui des villes. Les chefs, avec une très faible garnison, occupaient les cités, dont les juifs leur répondaient d'ailleurs; leurs soldats se groupaient autour d'eux dans le territoire adjacent, et les terres qu'on leur distribuait formaient des espèces de fiefs héréditaires, avec tenue militaire, assez semblables aux bénéfices féodaux, sauf une grave différence : c'est qu'on n'y retrouve pas plus que dans les fiefs gothiques les différens degrés de la hiérarchie féodale, qui d'ailleurs n'existait pas encore en Europe. Mais nous reviendrons plus loin, à propos de la féodalité espagnole, sur ce sujet important.

Les juifs, une fois la conquête de l'Espagne achevée, et malgré la part active qu'ils y avaient prise, s'effacent de la scène comme les chrétiens. Les relations de l'Espagne avec l'Afrique et l'Asie étant devenues très actives depuis la conquête, les juifs dûrent s'emparer de presque tout le commerce de la Péninsule. Le silence que l'histoire garde sur eux n'atteste qu'une chose, c'est qu'au moins sur un coin du globe, cette race infortunée échappa pendant quelques siècles aux persécutions. Il ne faut pas croire cependant, malgré les importants services qu'ils avaient rendus aux Arabes, qu'ils fussent moins méprisés des conquérants que des peuples conquis. L'état d'abjection où sont réduits encore aujourd'hui les juifs de la Bar-

barie prouve assez que les préventions des musulmans pour eux ne le cèdent en rien à celles des chrétiens[1].

Nous avons vu les chrétiens d'Espagne rester en possession de leurs lois, de leurs cultes, et des édifices consacrés à ce culte[2]; seulement la conquête, comme on devait s'y attendre, coupa court aux relations de l'église mozarabe avec la cour de Rome, et c'est là une des principales causes de cette indépendance qui a toujours distingué le clergé espagnol, en dépit de sa sévère orthodoxie. Des liens de cette nature, une fois brisés, sont difficiles à renouer; et, lors même que les villes de l'Espagne musulmane rentrèrent une à une au pouvoir des monarques chrétiens, le clergé mozarabe dut garder ses habitudes d'indépendance, et ne plier qu'à demi et de mauvaise grâce sous la suprématie papale.

Les métropolitains et les évêques mozarabes, abandonnés à eux-mêmes, sous la tutelle, rarement oppressive, de l'autorité musulmane, célébraient entre eux leurs conciles, parfaitement étrangers à ceux des Asturies. Tolède, *la joyeuse*, *la sainte* [3], était la ville

[1] « Un voyageur anglais raconte une bizarre croyance des Maures de Tanger, en Afrique, sur les juifs. « Quand les Maures, dit-il, ont besoin de pluie, et ont long-temps prié sans en obtenir, ils mettent les juifs à l'œuvre, en prétendant que, si Dieu la refuse aux prières des croyants, il l'accordera aux juifs pour se débarrasser de leur mauvaise odeur. » (*Hist. of the captivity of T. Pellow*, p. 257.) « Car, dit Campigius (*Vulgar errors*), cette odeur est une malédiction du Christ sur eux, et est comme le sceau marqué sur la race qui a crucifié le Sauveur. » « Les Espagnols, dit Thomas Tomaio de Vargas, les appellent *Putos*, quia *putant*, et non seulement bien des mots hébreux se sont mêlés à notre idiome national; mais, *proh dolor!* le sang épais et puant des juifs s'est mêlé au pur sang espagnol. » (Note de Southey, t. I, p. 181.)

[2] Voyez pièces justificatives, n° 6.

[3] Aboul Feda, dans sa géographie, dont M. Reinaud a bien voulu me communiquer la traduction inédite, donne une singulière étymologie du nom de

sacrée, la *kaaba* de l'église mosarabe, qui y a conservé jusque aujourd'hui ses rites, d'ailleurs orthodoxes, et différant seulement sur quelques points de forme du rite de l'église asturienne. Cependant, comme il fallait bien avoir quelque déférence pour des vainqueurs aussi généreux, les chrétiens andalous, suivant Reinaud, leur faisaient la concession, assez peu orthodoxe, de circoncire leurs enfants et de s'abstenir de chair de porc. De là à l'islamisme il n'y avait qu'un pas : on se demande comment il ne fut pas franchi.

Les juges chrétiens, que les Arabes avaient laissés aux populations conquises, pour les régir suivant leurs propres lois, paraissent avoir été chargés également de veiller à la répartition et à la collection des impôts, parmi leurs coréligionnaires.

Quant aux Arabes, nous nous occuperons plus tard de leur organisation civile et politique, qui ne prit que sous les monarques de Cordoue son entier développement. Sous les émirs, tout n'était en quelque sorte que provisoire comme l'émirat lui-même, et ce ne fut certes pas trop d'un demi-siècle pour rasseoir ce pays, ébranlé sur toutes ses bases, dont le chef titulaire changea vingt fois en 45 ans, sans compter les innombrables candidats qui confiaient leurs chances à la révolte et à la guerre civile.

La population de l'Espagne, malgré les malheurs inséparables d'une occupation armée et d'un état de guerre presque permanent, dut s'accroître moins par l'invasion arabe que par les incessantes immigrations

Tolède, *Toletum : Tu læta*, la joyeuse ! « Dieu, ajoute le poète géographe, » s'est plu à embellir Tolède ; on dirait que la Voie Lactée (le Tage) l'entoure » d'un côté, et que les arbres aux rameaux chargés de fruits lui servent » d'étoiles. «

des sujets du khalife. Quelques auteurs ont vainement essayé d'évaluer le nombre des musulmans qui s'établirent en Espagne pendant ces quarante-cinq années d'émirat. Mais la force des armées qui envahirent la Gaule à plusieurs reprises atteste à la fois le nombre et les habitudes guerrières des populations musulmanes.

Somme toute, jamais conquête ne resta plus isolée du peuple au milieu duquel elle était venue se fixer. On sait avec quelle facilité, dans les établissements des Goths en Espagne et en Italie, s'était opérée la fusion des deux races, et comment l'élément civilisé avait absorbé l'élément barbare; les Franks eux-mêmes, quoiqu'ils eussent résisté bien plus long-temps que les Goths à cette lente influence de la civilisation, avaient cédé peu à peu, et étaient entrés par les mœurs, par la langue, par l'église surtout, dans la société et dans la cité romaines.

Mais en Espagne tous ces points de contact manquaient entre les deux peuples. La conquête avait beau se faire humaine et tolérante, les vaincus rendaient en haine aux vainqueurs ce qu'ils en recevaient en mépris. Malgré cette intimité apparente qu'entraînaient les relations journalières de la vie sociale, malgré les mariages qui eurent lieu quelquefois, surtout entre musulmans et chrétiennes, la religion creusa toujours un abyme entre les deux races. La séparation fut profonde, surtout dans les premiers temps de la conquête; et, si la fusion eut lieu plus tard sur quelques points, dans les villes habitées par les chrétiens mozarabes, cette fois, à l'inverse de ce que nous voyons partout, c'est le peuple conquis qui subit l'ascendant du peuple conquérant, et se laisse prendre

au charme de ses mœurs élégantes et de sa haute culture intellectuelle. Ce sont les femmes espagnoles qui, volontairement peut-être, entrent dans les harems de leurs vainqueurs, et adoptent le Dieu de leurs époux; mais les deux peuples restent séparés, par leur religion, par leur idiome, par leurs souvenirs; alors même qu'ils ne le sont plus par leurs mœurs; et la foi du Christ subsiste asservie, mais intacte, à l'ombre de l'islam, contre lequel elle ne cesse de protester, ainsi que l'attestent tous ces martyrs volontaires qui ont peine à trouver des bourreaux[1].

L'époque de la domination des émirs en Espagne est, nous l'avons dit, une époque de transition. Il serait donc difficile pendant ces quarante années de se rendre compte d'un ordre social et d'une civilisation qui n'existent encore qu'en germe. Hors leur foi et leur empire, les premiers champions de l'Islam, dans l'élan impétueux de la conquête, n'avaient rien fondé dans tous ces états qu'ils traversaient pour ainsi dire au pas de course. Pouvaient-ils d'ailleurs donner aux peuples soumis les arts et les lettres, inconnus à l'Arabie, où la poésie elle-même n'est qu'une plante parasite, produit inculte et spontané du sol, qu'elle épuise plutôt qu'elle ne l'enrichit de sa stérile abondance. L'art de l'écriture, ignoré de l'Arabie pendant toute l'antiquité, n'y avait pas précédé de bien longtemps la venue de Mahomet. Le prophète lui-même ne savait ni lire ni écrire et n'avait pas voulu l'apprendre, de peur sans doute que sa plume infidèle n'altérât la céleste dictée, qu'il aimait mieux transmettre de vive voix à ses disciples.

[1] Voyez les actes du martyr de Saint-Euloge, sous le règne de Mohammed, souverain de Cordoue.

Partout où les Arabes, dans leur course victorieuse, s'étaient heurtés aux débris encore imposants de la civilisation romaine, ils avaient détruit sans rebâtir, et compris dans la même proscription le Dieu et les arts des vaincus. L'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, et la réponse si connue d'Omar : « Si ces » livres des Grecs sont d'accord avec le livre de la » foi, ils sont inutiles; s'ils lui sont contraires, ils » sont pernicieux, et dans les deux cas, il faut les » détruire. », indiquent assez quel était l'esprit des premières conquêtes de l'islam. Les Grecs, en évacuant les villes du littoral de l'Afrique, avaient emporté les arts et les lettres romaines, ou les avaient ensevelis avec eux sous les ruines de leurs cités. La race berbère, qui avait avec les Arabes sympathie d'ignorance aussi bien que de foi, s'empressa avec une joie sauvage de reconquérir à la barbarie ces élégantes cités de la côte, étroit oasis de civilisation jeté entre la mer et le désert, et que les sables et les Berbers tendent sans cesse à envahir.

Alors l'islamisme régna seul dans tout le nord de l'Afrique, comme le lion dans son désert, par la force et par la terreur. S'il resta dans l'âme des farouches conquérants quelques souvenirs des merveilles de cette civilisation détruite qu'ils foulaient à leurs pieds, l'Afrique n'en sut jamais rien. Caïrwan, fondée par eux comme la capitale du Magreb, fut pour eux un centre de domination, une place d'armes, et rien de plus. Ce n'est qu'en Espagne, sous cette zone plus tempérée, où les arts et les lettres sont en quelque sorte un produit indigène, qu'entourés des prestiges de cette puissante civilisation, emprisonnés dans l'enceinte du vieux municipe romain, enivrés

par les délices de cette Capoue andalouse où les soldats de l'islam se reposaient pour la première fois, ils cédèrent au charme et abjurèrent la vie errante et la sauvage liberté du désert. Mais alors même qu'ils empruntaient aux souvenirs oubliés de Rome et de la Grèce les éléments d'une civilisation nouvelle, ils lui imprimèrent le cachet de leur nationalité, et greffèrent l'arbre qu'ils voulaient faire refleurir.

On a dit de la civilisation des Arabes qu'elle fut un emprunt comme leur foi : nous ne le nierons pas; mais, en imitant, le copiste a créé; mais cette civilisation, toute de pièces de rapport, tantôt grecque, tantôt romaine, tantôt byzantine, n'en porte pas moins, comme le Koran, maladroite copie de la Bible et de l'Evangile, l'empreinte profonde du génie arabe. Dans tout ordre social comme dans toute littérature fondés par un grand peuple, il faut faire la part de ce qu'il a imité comme de ce qui lui appartient en propre, et la part qui reste aux Arabes, même après avoir fait celle des Grecs et des Romains, nous semble encore assez belle. Certes, l'architecture orientale et ses splendides merveilles n'eussent jamais existé sans les chefs-d'œuvre de l'art grec et romain; sans les dégradations insensibles de l'art byzantin, le Parthénon ne fût pas venu aboutir, en passant par Sainte-Sophie, à la mosquée de Cordoue. Mais cette architecture, à qui la Grèce a donné la colonne, Rome l'arc et Byzance le dôme, ne les a-t-elle pas modifiés tous les trois de manière à leur donner une physionomie qui n'appartînt qu'à elle seule? N'a-t-elle pas surbaissé l'arc, élancé la colonne, et fait jaillir le minaret dans les airs avec la voix de la

prière? N'a-t-elle pas enfin pris rang parmi les trois ou quatre grandes écoles de cet art pieux auquel il est donné de traduire la pensée de l'homme sous la forme la plus durable, et d'offrir ici bas une demeure à la Divinité, dans les conditions du sol et du climat où elle doit habiter?

De même en littérature : la poésie arabe, avec son luxe de végétation parasite, son vague sensualisme, et cette rêverie stérile, qui, semblable aux hallucinations de l'opium, excite l'imagination, mais engourdit la pensée, est-elle une copie servile de la poésie de la Grèce, chaste et nue comme sa statuaire, ou du vers plein et condensé, du vers d'airain de la vieille Rome? Byzance, cette fois encore, ne s'est-elle pas interposée entre les deux poésies comme entre les deux architectures? Ne retrouve-t-on pas tout le vide sonore, toute la subtile élégance du bas empire dans cette littérature arabe, où les vers sont devenus en quelque sorte la langue de cour, l'idiome de convention d'un peuple qui n'est déjà plus assez grand pour être simple? Là, comme chez les Italiens modernes, la poésie, cette langue des dieux, ravalée à tous les usages de la vie familière, descend au niveau de leur vulgarité, au lieu de les élever jusqu'à son élégance. Chez les Arabes, comme chez les Hindous, grâce à ces langues redondantes du Midi, qui plient sous le faix de leur stérile richesse, tout est matière à versifier. Or, du moment qu'on en est venu à dépeindre en vers une partie d'échecs, ou à formuler en rimes une équation algébrique, la poésie est morte : car chez un peuple où il n'y a plus de prose, il n'y a plus de poésie!

Mais nous n'avons pas à dépeindre ici une société

ni une littérature qui, à vrai dire, n'existent encore ni l'une ni l'autre. Nous verrons, sous le beau règne d'abd el Rahman Ier, et surtout sous celui d'al Hakem II, poindre les premiers germes de cette civilisation arabe dont la splendeur étonne moins que le rapide développement et le déclin plus rapide encore. Ce qu'il nous suffit d'avoir établi, sauf à le prouver plus tard, c'est que, si le génie arabe a plus souvent copié qu'inventé, du moins il a fait sien tout ce qu'il s'appropriait; qu'à ce titre il doit avoir et il a eu, comme le génie grec, comme le génie romain, comme le byzantin même, son ère qui lui appartient en propre, sa page dans l'histoire de l'humanité.

Si, après ce pas hardi, il s'est arrêté tout court, la faute, encore une fois, n'en est pas à lui, mais au Koran, religion immobile, dieu Terme s'il en fut, et qui n'est bon qu'à marquer une limite; au Koran, qui a arrêté dans tous ses développements ce peuple éminemment progressif, et qui a jeté l'ancre quand le vent soufflait et quand le vaisseau voulait marcher; au Koran, qui a défendu à ce peuple sensuel, si amoureux de la forme et où la forme était si belle, de reproduire sur la toile ou sous le ciseau l'image de l'homme, comme une offense à la Divinité; au Koran, qui a prononcé anathème contre la musique elle-même, cette langue innée que l'homme comprend avant toute langue, et qui est à l'oreille ce que la prière est à l'âme; au Koran enfin, qui, comme le livre fermé de sept sceaux, a clos l'avenir des peuples soumis à sa loi et a brisé leur ressort sous le joug du despotisme le plus complet qui ait jamais pesé sur l'humanité : car il la domine à la fois par la reli-

gion, par la loi et par la politique, et possède en propre l'homme tout entier, avec sa vie, sa personne, sa famille, ses biens, et jusqu'à sa pensée, que le Dieu de Mahomet semble ne lui avoir donné que pour lui interdire d'en faire usage.

—

CHAPITRE IV.

EMPIRE ARABE DE CORDOUE,

RÈGNE D'ABD EL RAHMAN I.

—

755 A 788.

Ce qui a toujours manqué à l'Espagne, à toutes les époques de son histoire, c'est l'unité. De Roderich à Ferdinand et Isabelle, c'est-à-dire pendant huit siècles, cinq ou six royaumes chrétiens et une vingtaine de petites monarchies arabes, débris du khalifat de Cordoue, se sont successivement partagé ce compacte continent de la Péninsule, que la nature, par une bizarre contradiction, a fait si un dans son ensemble et si morcelé dans ses parties. Même depuis le XVIe siècle, alors que l'unité a existé dans le gouvernement, elle n'a jamais existé dans le peuple gouverné : mœurs, langages, intérêts, amours-propres, tout est resté discord ; et sans l'unité religieuse, sans l'unité plus profonde encore du caractère national, le peuple espagnol n'eût pas été un peuple, et la monarchie de Charles-Quint n'eût jamais régné sur les deux mondes.

Abd el Rahman apportait à l'Espagne le plus beau,

le plus précieux de tous les dons, celui après lequel elle soupirait depuis un demi-siècle, l'unité. A ce titre il devait être bienvenu, surtout du peuple conquis, las de cette sanglante anarchie, et d'un gouvernement de transition, si lourd à supporter pour des vaincus qui avaient hâte d'arriver à quelque chose de définitif, même dans la servitude. Le monarque élu avait d'ailleurs tous les dons qui captivent les peuples, une illustre naissance, une taille haute, un noble maintien, une fierté tempérée par la bienveillance qui se peignait sur sa physionomie ouverte et animée. Son teint blanc et légèrement rosé, ses grands yeux bleus au regard perçant et doux, sa jeunesse éprouvée par tant de misères et parée de tant de charmes, tout en lui parlait à ces ardentes et sensuelles imaginations du Midi, et le charme passait par les yeux avant d'arriver aux cœurs. Abd el Rahman n'était pas encore à Séville, que son nom volait de bouche en bouche jusqu'aux extrémités de la Péninsule, et le romanesque intérêt qui s'attachait à lui plaidait partout sa cause; la destinée de ce proscrit illustre, passant tour à tour du trône à l'exil et de l'exil au trône, semblait réaliser un de ces contes merveilleux si chers aux Orientaux, et la fiction cette fois restait encore au dessous de la réalité.

Youssouf, après s'être emparé de Saragosse, était en route pour Cordoue, lorsque son ami Samaïl, couvert de poussière comme un voyageur qui arrive à grande hâte, entre brusquement dans la tente où il reposait, et lui remet sans parler une lettre d'un ami commun. « Youssouf, lui disait-on, ton empire va » finir : Dieu nous destine à la mort, nous et tous les » fidèles musulmans. Un Koreïschite, un des descen-

» dants du khalife Hischem, doit débarquer en An-
» dalousie, où il est appelé par un nombreux parti
» de scheiks syriens, arabes et égyptiens. Ne tarde
» donc pas à frapper les perfides Abdarites dans leur
» chef Ahmer et dans son fils, que tu retiens prison-
» niers. »

Youssouf achevait à peine la lecture de cette lettre quand deux messages successifs, l'un de son fils, à Cordoue, l'autre de sa mère, vinrent confirmer la funeste nouvelle et annoncer la prochaine arrivée d'abd el Rahman. Youssouf, aveuglé par la colère, et furieux « comme un serpent qu'on a foulé aux » pieds », donna aussitôt l'ordre d'égorger, ou, suivant d'autres, de crucifier ses prisonniers, et cette froide et inutile cruauté semble, dit Conde, l'avoir brouillé avec la fortune, qui passa depuis lors du côté de son jeune rival [1].

Youssouf cependant n'était pas homme à céder sans combattre. Abd el Rahman, l'un de ses fils, commandait à Cordoue; Youssouf lui envoya dire de résister à tout prix. Lui-même s'occupa avec Samaïl de réunir les gens de Tolède et de Merida, et ses fils Mohammed et Khasim furent chargés d'aller lever dans le pays de Valence de Tadmir tous les hommes des tribus de Fehri et de Kaïsi en état de combattre. Tout se prépara pour la guerre, et abd el Rahman s'aperçut bientôt que le trône qu'on lui offrait ne se gagnerait qu'à la pointe de l'épée.

Mais le jeune prince avait appris dans ses chasses

[1] Ebn Hhajan, ap. Ahmed el Makari, et abou Bekr el Codaï, ap. Casiri, t. II, p. 32, racontent que les soldats de Youssouf, révoltés de sa cruauté, l'abandonnèrent tous, et que le lendemain son camp se trouva vide. Mais le fait est assez démenti par la longue et terrible guerre que soutint Youssouf.

du désert à acheter par le péril jusqu'au plaisir qu'il voulait prendre. Un proscrit dont la tête depuis sept ans n'avait jamais reposé, même sous la tente du bédouin, sans que la fuite ou la mort l'attendît au réveil, n'était pas homme à reculer au premier obstacle. Il sentait le besoin de justifier cette haute estime que le peuple d'Espagne avait conçue de lui, en quelque sorte sur parole, et sur la foi de son nom.

Le premier but de ses efforts devait être de s'emparer de Cordoue, centre de l'autorité de son ennemi et de la puissance des émirs en Espagne. Il se mit donc en route le long du Guadalquivir, et, après avoir battu dans une première rencontre l'armée du fils de Youssouf, il le força à se renfermer dans la ville, dont il commença sur-le-champ le siége. En même temps, ne voulant négliger aucun des moyens qui pouvaient lui assurer le succès, il crut devoir faire une sorte d'appel à l'opinion publique, en répandant partout des proclamations où il se présentait aux peuples comme le légitime héritier des khalifes Ses ennemis, en revanche, usant contre lui des mêmes armes, l'appelèrent *el Dakhel*, *l'intrus*, nom qu'abd el Rahman eut la sagesse d'accepter, en s'en parant comme d'un titre de gloire. Mais, en même temps, Youssouf et Samaïl, résolus d'essayer une guerre plus sérieuse, se hâtèrent, à la tête des troupes qu'ils avaient levées dans l'est et dans le centre de l'Espagne, de marcher au secours de Cordoue [1].

Abd el Rahman laissa une partie de son armée sous les murs de la ville, et s'avança avec dix mille hom-

[1] Le récit d'Ahmed el Makari diffère ici sur quelques points insignifiants de celui de Conde, que j'ai adopté.

mes seulement contre ses redoutables adversaires, qu'il rencontra près d'un lieu appelé par les Arabes Moussarah, le 15 mai 756, jour anniversaire de *id al adheha*, ou la fête des victimes. La partie n'était pas égale, car le jeune prince avait affaire à deux chefs vieillis dans le métier des armes et à une armée bien plus nombreuse que la sienne. Mais abd el Rahman avait pour lui sa jeunesse, les augures, la foi en son avenir et l'élan de la conquête ; il attaquait, et les autres avaient à se défendre ; et sa confiance juvénile, qui n'excluait d'ailleurs ni l'habileté ni la prudence, s'était communiquée à ses soldats.

La même confiance était loin de régner dans les rangs opposés. Le premier avantage remporté par abd el Rahman, sous les murs de Cordoue, avait frappé ses adversaires de découragement. En vain Youssouf, répétant les vers d'un poète arabe, comparait dédaigneusement les rares bataillons de l'ennemi « à ces » quelques gouttes d'eau de pluie que renferme après » l'orage le creux d'un rocher »: chefs et soldats, inquiétés d'ailleurs par des augures funestes, désespéraient d'avance de la victoire. Mais chefs et soldats, malgré ces tristes pressentiments, n'en firent pas moins leur devoir. Le combat fut engagé par la cavalerie, et les cavaliers zénètes et de Xerès mirent en désordre ceux de Youssouf, après une lutte acharnée; son infanterie éprouva bientôt le même sort ; le désordre se mit dans son armée, qui prit enfin la fuite, laissant le champ de bataille couvert de cadavres (mai 756).

La victoire d'abd el Rahman était complète sans être encore décisive, car Youssouf et Samaïl s'étaient échappés, le premier en Algarve, le second à Murcie, pour rallier les débris de l'armée fugitive. Mais déjà quel-

ques uns des lieutenants d'abd el Rahman s'alarmaient de sa victoire. L'un d'eux, abdoul Sabbah, scheik des Arabes de l'Yemen[1], dit à ses soldats sur le champ de bataille même : « Pourquoi ne gagnerions-nous pas » deux victoires en un jour ? Nous voilà délivrés de » Youssouf et de Samaïl ; délivrons-nous de ce souve- » rain imberbe que nous nous sommes donné. Ex- » terminons avec lui ces odieux Modharites, et le pou- » voir appartiendra à notre noble tribu et au chef » qu'elle se choisira. » Mais le Dieu des armées s'était prononcé pour abd el Rahman : nul n'osa protester contre ses décrets, et le jeune prince, instruit de la trahison d'abdoul Sabbah, le fit périr un an après.

Le vainqueur, prompt à tirer parti de sa victoire, se présenta devant Cordoue, qui lui ouvrit ses portes avec empressement. Le fils de Youssouf, en voyant les dispositions des habitants, n'essaya pas une résistance inutile. Il fut seulement stipulé que, pendant qu'abd el Rahman entrerait par la porte d'*al Cantara* (le pont), le fils de Youssouf sortirait par celle d'*al Scharqyah* (l'Orient). Celui-ci se retira à Merida, suivi d'un assez petit nombre de partisans.

Maître de Cordoue, le jeune émir n'accorda à son armée que quelques jours de repos, et se mit en route pour Merida. Partout sur son passage, les villes, entraînées par l'exemple de Cordoue, lui ouvraient leurs portes, et celles qui ne se trouvaient pas sur sa route lui envoyaient leurs plus nobles scheiks pour lui porter leur hommage. Les walis et les alcaïdes

[1] Ces détails, qui ne se trouvent pas dans Conde, sont donnés par ebn Hhajan, manuscrit de Gotha, cité par Lembke.

de la frontière vinrent recevoir une investiture nouvelle, et tous le quittèrent enchantés de son accueil et de cette affabilité qui lui gagnait tous les cœurs.

Vers cette époque, l'islam, sans cesse compromis par les discordes de ses défenseurs, reçut un grave échec près de la frontière des Pyrénées. Un chef syrien, Housseïn, commandait sur cette frontière. Instruit que les chrétiens des montagnes, excités sans doute par l'exemple d'Alonzo Ier et de ses braves Asturiens, commençaient à remuer et se préparaient à couper les communications de l'Espagne avec Narbonne, Housseïn y envoya Souleyman, son *wazir* (visir ou lieutenant), pour s'emparer des passages des montagnes. Mais ces cols ou *puertos*, étroits défilés si favorables à une guerre défensive, ont toujours été funestes aux conquérants de la Péninsule, de quelque côté qu'ils aient essayé de les franchir. Les intrépides habitants de ces monts, campés sur les Pyrénées comme sur une terre neutre, où quiconque met le pied est un ennemi, surprirent les musulmans et leur firent éprouver une de ces terribles défaites où des armées entières disparaissent comme à Roncevaux. Souleyman y périt avec la plus grande partie des troupes qu'il commandait (14 sept. 756), et cette triste nouvelle, juste punition des dissensions impies des enfants de l'islam, vint tempérer la joie que leur causait la victoire d'abd el Rahman.

Mais Youssouf était un de ces génies actifs et fertiles en ressources qui savent tirer parti même d'une défaite. Apprenant que le nouvel émir n'avait laissé qu'une faible garnison dans Cordoue, il le laissa s'avancer vers Merida, et, se dirigeant lui-même vers Cor-

doue par des chemins détournés et des marches de nuit, il s'empara sans peine de cette ville, abandonnée de ses plus vaillants défenseurs. Abd el Rahman, informé de ce hardi coup de main, comprit la faute qu'il avait commise, et résolut de l'expier et d'en finir à son tour par un coup décisif. Youssouf, ne trouvant pas dans Cordoue les chefs syriens dont il voulait se venger, avait bientôt repris la campagne et s'était réuni à Samaïl. Les deux rivaux se rencontrèrent sur le bord de la mer, près d'Almuñecar, lieu d'heureux augure pour abd el Rahman, car c'était là qu'il avait pris possession du sol de l'Espagne. La bataille fut sanglante, et abd el Rahman s'y montra brave parmi les plus braves. Le courage désespéré de Youssouf et de Samaïl ne fit que retarder sa victoire, et l'armée ennemie, en pleine déroute, s'enfuit dans les montagnes d'Elvira.

Tant de succès obtenus coup sur coup annonçaient, pour les esprits superstitieux des Arabes, que le Ciel s'était prononcé en faveur d'abd el Rahman. Samaïl lui-même fléchit devant les décrets de la Providence, et obtint à force d'instances que Youssouf s'y soumît comme lui, et consentît à traiter avec le vainqueur.

Abd el Rahman se montra généreux, et, jaloux de finir à tout prix cette guerre meurtrière, accorda à Youssouf des conditions honorables : il lui garantit ainsi qu'à tous ses partisans la vie sauve et le complet oubli de tout le passé. Youssouf, en revanche, dut livrer, dans un temps donné, toutes les places fortes qu'il possédait, ainsi que toutes ses armes et tous ses approvisionnements. Il dut évacuer les fortifications qu'il avait fait construire dans la vallée du Xenil, sur

l'emplacement où fut depuis Grenade (*dar Garnatha*, maison fortifiée), et venir résider à Cordoue [1], après avoir remis en otage, comme gage de sa fidélité, son fils aboul Aswad (sept. 756). Quant à Samaïl, abd el Rahman, voulant le récompenser de la part qu'il avait prise à la soumission de Youssouf, lui donna le gouvernement de la frontière et de l'Espagne orientales, ou province de Saragosse.

L'émir se mit ensuite en route pour Merida, l'une des plus puissantes et des plus populeuses cités de l'ancienne Espagne. Il y fit son entrée solennelle au milieu des acclamations des habitants, et s'arrêta avec admiration devant les magnifiques vestiges que Rome y a laissés de sa domination. Il y reçut les députés de toutes les villes de la Lusitanie, qui venaient lui offrir leur soumission. Il visita tout le pays jusqu'à Lisbonne, partout accueilli avec transport comme un libérateur et comme un roi, et revint ensuite à Cordoue pour voir naître, de son épouse bien aimée Howara, issue de race berbère, un fils, Hischem, dont la naissance le combla de joie (avril 757). Il en avait déjà deux autres, Souleyman et Abdallah, nés en Syrie d'une autre femme.

Charmé par la douceur du climat de Cordoue et la fertilité de ses campagnes, il adopta définitivement cette ville comme la capitale du nouvel émirat, et se plut à la rendre digne du séjour de ses maîtres. Il l'embellit d'une foule d'édifices somptueux, fit rétablir l'ancienne chaussée romaine, et élever au milieu des vastes jardins de son alcazar une tour majestueuse

[1] Je complète ici le récit de Conde par celui de Murphy, plus précis sur quelques points.

qui dominait la ville et le fertile bassin du Guadalquivir. C'est dans ce lieu de délices qu'abd el Rahman, fidèle aux souvenirs du pays, même sous le beau ciel de l'Andalousie, fit planter le premier palmier qui ait crû en Espagne, et le père de toute cette majestueuse famille qui couvre aujourd'hui le midi de la Péninsule. C'est du haut de cette tour, dit-on, que l'exilé devenu roi, en jetant un mélancolique regard sur cet arbre qui lui rappelait sa patrie, composa ces vers du palmier, si fameux dans les annales de l'Espagne musulmane [1].

Mais le fils de Moawiah ne se contenta pas de ce culte muet rendu à son pays natal: par une précaution qui fait honneur à son humanité autant qu'à sa prudence, il avait envoyé dans sa bien aimée Syrie des émissaires chargés d'y recueillir tous les partisans des Ommyades errants et proscrits, et de leur faciliter le moyen de passer en Espagne. Ce soin pieux fut accompli, et une foule de familles illustres, poursuivies par la haine des Abbassides, passèrent avec joie en Espagne, où les attendait une patrie nouvelle, auprès de leur compatriote qui se souvenait d'eux, même sur le trône. Parmi eux se trouvaient dix frères du khalife Merwan, et une foule de familles distinguées de l'Irak, de l'Egypte, et de Barca. Abd el Rahman accueillit avec transport ces proscrits, vivants souvenirs de la patrie commune, et leur partagea les premières dignités de ses états. Il nomma Moawiah ben Salehi, qui avait accompli avec succès cette mission difficile, au poste de *khadi des khadis* de toutes les mosquées, ou grand-juge d'Espagne.

[1] Voyez pièces justificatives, n° 7.

Mais ces heureux débuts furent bientôt troublés par l'ambition de Youssouf, humilié de n'être plus même le second dans cette belle ville de Cordoue, où il avait régné en maître. Secrètement appelé par les partisans qu'il conservait encore dans les territoires de Merida, de Murcie et de Tolède, il différa sous divers prétextes la remise de ses forteresses, et quand tout fut mûr pour la révolte, il s'échappa sans bruit de Cordoue pour se rendre dans le pays de Tolède (758), et là, appelant sous ses drapeaux les mécontents que crée nécessairement tout changement de règne, il fut bientôt à la tête de vingt mille hommes, et se proclama le seul légitime émir.

Abd el Rahman se repentit alors de sa clémence imprudente; mais il ne perdit pas le temps en vains regrets : il envoya contre le rebelle abd el Melek, qu'il venait de nommer wali de Séville, à la tête d'une forte division de cavalerie andalouse. Youssouf ou ses partisans s'étaient emparés par surprise d'*Hisn al Modwar* (Almodovar), à quelques lieues de Cordoue, dont ils ravageaient le territoire. Peu de jours suffirent à abd el Melek pour reprendre avec cette ville toutes les villes dont Youssouf s'était rendu maître, et qui rentrèrent d'elles-mêmes sous le joug du souverain légitime. Renforcé par de nouvelles troupes qui lui arrivaient de Cordoue, le général d'abd el Rahman parvint à entourer Youssouf entre Merida et Tolède [1].

[1] Murphy ne cite pas le lieu de la bataille. Conde l'a placé à Lorca, près de Murcie; mais il est peu probable que, de Tolède, Youssouf se soit rendu à l'extrémité du royaume de Murcie. Sans doute, il avait de ce côté des partisans qui furent également battus. Du reste, Conde, qui se soucie fort peu d'éclaircir toutes ces obscurités, donne peut-être sans le savoir la clef de celle-ci, en disant que les renforts venus de Cordoue se dirigèrent vers Tolède par le haut Guadalquivir, et Tadmir ou Murcie, les deux principaux points où les rebelles



Le rebelle fut complétement battu et resta couvert de blessures sur le champ de bataille, où il expira bientôt (759). Suivant ebn Hhajan, Youssouf s'échappa après la bataille, suivi d'un corps de sa tribu des Fehrites, qui lui étaient toujours restés fidèles. Mais aigri par la mauvaise fortune, Abdallah ben Amrou, un de leurs chefs, s'écria en le montrant à ses compagnons : « Voyez-vous le Fehri qui fuit lâchement » après nous avoir attirés dans le danger! »; et tous, se jetant sur lui, le percèrent de coups, et portèrent sa tête à l'émir comme un gage de leur soumission. L'émir, pour attester sa victoire, fit clouer cette tête sanglante à une des portes de la citadelle de Cordoue.

Samaïl, en apprenant la mort de son compagnon d'armes et de son ami, résigna le commandement de la province de Saragosse, et demanda à vivre en paix et dans l'obscurité à Siguenza, où il avait quelques propriétés. Abd el Rahman y consentit, non sans quelque défiance; mais, occupé d'éteindre la rébellion de Youssouf, il craignit sans doute de multiplier par une rigueur imprudente le nombre de ses ennemis. Le wali de Tolède, Temam ben al Khamah, chargé de poursuivre sans relâche les fils de Youssouf, battit près de Tolède abd el Rahman l'aîné, et sa tête alla rejoindre celle de son père sur la porte de la citadelle de Cordoue. Aboul Aswad, le second, se réfugia dans Tolède même, où ses partisans étaient encore nombreux, et y fut bientôt assiégé par Temam. Celui-ci n'eut pas de peine à nouer des intelligences

avaient concentré leurs forces. La négligence habituelle de Conde lui aura fait confondre les deux expéditions.

dans cette place, qu'il avait commandée; et aidé d'ailleurs par la population chrétienne, neutre dans toutes ces querelles et soupirant seulement après le repos, il pénétra sans peine dans la ville. Les partisans de Youssouf, ne songeant qu'à leur propre sûreté, abandonnèrent leur jeune chef aboul Aswad, qui fut fait prisonnier par Bedr, le fidèle affranchi de l'émir. Khasim, le troisième fils de Youssouf, parvint à s'échapper (759). Aboul Aswad fut envoyé chargé de chaînes à Cordoue; mais l'émir eut pitié de sa jeunesse, et se contenta de le retenir dans une étroite captivité [1].

Khasim trouva un asyle à *al Djezirat al Ghadra* (Algeziras), auprès d'un certain Barcerah (d'autres disent Razek), et tous les mécontents, tous les ennemis des lois, habitués à la licence de la guerre civile, se rangèrent sous son drapeau. Les révoltés prirent la ville de Sidonia, et s'emparèrent même, à l'aide d'une surprise, de l'importante cité de Séville. Mais abd el Rahman, avec son activité ordinaire, partit de Cordoue à la tête de la cavalerie andalouse, et marcha sur Séville, après avoir écrit à Temam, le wali de Tolède, de venir sur-le-champ le rejoindre. Dès la première rencontre, Barcerah perdit la vie, et Séville ouvrit avec empressement ses portes à son prince légitime.

Temam, accouru sur-le-champ à l'appel de l'émir, ne voulut pas même faire prendre à ses soldats un instant de repos, et poursuivit les rebelles jusqu'à

[1] Borbon prétend que Mohammed aboul Aswad, fils de Youssouf, avait invoqué le secours des chrétiens, qui firent avec lui un traité, mais ne l'exécutèrent pas, parce que abd el Rahman traita à son tour avec Fruela. Les chrétiens même, suivant Borbon, battirent Youssouf et lui tuèrent plusieurs milliers de soldats.

Sidonia, que Khasim et ses bandits n'osèrent pas défendre contre lui. Réfugiés à Algésiras, l'infatigable Temam les y poursuivit, et les soldats mêmes de Khasim lui livrèrent leur général, qu'il ramena chargé de fers à Cordoue. Abd el Rahman, convaincu sans doute que le sang n'éteint pas les discordes civiles, voulut encore une fois essayer de la clémence. Il fit grâce de la vie à Khasim, comme il l'avait faite à son frère, et l'envoya en prison à Tolède, sous la garde de Bedr, son affranchi et son *wazir*. Il récompensa le zèle et les services de Temam en le nommant son *hadjeb*, ou intendant du palais (*mayordomo mayor*), poste qui répondait à celui de premier ministre, ou de maire du palais sous les rois franks de la race mérovingienne, auxquels d'ailleurs ne ressemblent guère les rois de la race d'Ommayah. Il partagea ensuite entre ses plus fidèles serviteurs les principaux gouvernements de l'Espagne.

Mais il restait encore au fils de Moawiah un ennemi dangereux, c'était Samaïl, qui, bien que rentré dans la vie privée, le menaçait de son inaction même. Ce vieux soldat, éprouvé par tant de fortunes diverses, jouet assidu du destin, qui semblait avoir voulu le faire passer par toutes les extrémités des choses humaines, achevait à Siguenza, dans l'oubli et dans le repos, les derniers jours de sa laborieuse vie. Après tant de dangers et de soucis, l'ambition devait avoir peu de prise sur cette âme fatiguée; on l'accusa cependant de nourrir des projets de revolte; on prétendit que, dans un festin qu'il donnait à des amis, sa haine envers l'émir s'était exhalée en poétiques malédictions et en prophéties de malheur, que l'événement avait bientôt accomplies. Les torts ne man-

quent jamais à ceux qu'un roi veut punir : coupable ou non, Samaïl fut bientôt suspect à abd el Rahman, et ce prince, qui avait pardonné à la jeunesse du fils de Youssouf, s'effraya de sa propre clémence envers un ennemi bien autrement redoutable. Bedr, le confident de toutes les pensées de l'émir, fut encore chargé de cette mission difficile : il s'empara de Samaïl, et le jeta dans une prison où il périt bientôt après (760). La belle vie d'abd el Rahman fut tachée d'un crime peut-être inutile, et ce sang, qui devait cimenter son trône, n'enfanta que de nouvelles discordes.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur la Septimanie, oubliée des Arabes pendant les terribles guerres civiles qui occupaient toutes les forces de la Péninsule. Pippin (Pépin), frère de Karl Martel, sacré roi par le pape, n'avait pas cru pouvoir mieux inaugurer sa royauté nouvelle que par une croisade contre les musulmans de la Gaule. En 752, il était venu mettre le siége devant Narbonne, et s'était fait livrer, par le noble Goth Hanse-mund, dont nous avons déjà parlé, quatre des principales places de la Septimanie, Nîmes, Béziers, Agde et Maguelone ; mais Narbonne, bien qu'abandonnée par Youssouf, son ancien wali, dont elle avait embrassé le parti, résista avec vigueur, et Pippin fut obligé d'en lever honteusement le siége. Mais, grâce à la trahison d'Hanse-mund, il resta maître de la moitié de la province, et, même après le départ de Pippin, une lutte opiniâtre et incessante continua entre les Franks et les Arabes de Narbonne. Nous avons vu en 756 la malheureuse issue de la tentative de Souleyman, envoyé par Housseïn pour secourir Narbonne, abandonnée depuis lors à elle-même et à ses

propres ressources. Enfin, en 759, après un siége de six ans, les Franks, grâce aux intelligences qu'ils s'étaient ménagées dans la place avec les Goths, lassés des rigueurs d'un aussi long siége, s'emparèrent de Narbonne, que les chrétiens leur livrèrent, et la garnison arabe fut massacrée sans pitié.

Ainsi tomba, après un peu plus de quarante ans de durée, le dernier rempart de la domination musulmane sur le sol de la Gaule. Le mouvement de recul imprimé à la conquête arabe par la bataille de Poitiers se prolongea jusqu'aux Pyrénées, et les villes que les Arabes possédaient encore en Septimanie, comme Elne et *Cauco-Liberis* (Collioure), durent suivre le sort de Narbonne. Les historiens arabes sont avares de détails sur ce grave événement, qu'ils racontent en deux lignes : on sent qu'il leur en coûte d'enregistrer l'humiliant aveu de leur impuissance à se maintenir au delà des limites naturelles de leur domination. L'impulsion dès lors est donnée, et nous verrons bientôt les Arabes, reculant toujours, céder pas à pas aux Franks, non pas seulement la Septimanie, mais les Pyrénées elles-mêmes et une partie de la Catalogne, désormais ouverte à l'invasion franque. Nous voyons même, dans les annales de Metz, un chef arabe, Souleyman, gouverneur, nous dit-on, de Gérone et de Barcelone, reconnaître la suzeraineté de Pippin et lui prêter foi et hommage, dans l'espoir sans doute de se créer sur la frontière une souveraineté, indépendante à la fois des émirs d'Espagne et des ducs d'Aquitaine et soumise seulement de nom à la royauté franque.

Un fait digne de remarque, c'est que les Arabes, après une domination de près d'un demi-siècle,

n'ont laissé à Narbonne ni dans la Septimanie aucun monument de leur séjour. Ce peuple, doué d'un si délicat sentiment de l'art, et qui a couvert l'Espagne des élégantes merveilles de son architecture, comme pour y laisser après lui une trace vivante de la conquête, n'a pas légué à Narbonne une pierre qui porte son nom. Passager qu'il était sur ce sol de la Gaule, il s'y est abrité pendant un demi-siècle à l'ombre des monuments et des souvenirs de cette terre toute romaine, sans graver même une date sur les murs de ses villes ou sur les bornes de ses chaussées. Mais le fait, tout étrange qu'il soit au premier coup d'œil, s'explique si l'on réfléchit qu'au temps des émirs, cette civilisation si féconde, dont la conquête arabe apporta le germe, n'existait pas encore en Espagne. Les conquérants de la Péninsule n'étaient encore que des barbares, qui commençaient, il est vrai, à rougir de leur barbarie; et après cette marche qui avait duré près d'un siècle, depuis Médine jusqu'aux Pyrénées, ce n'était pas trop d'une halte de quarante ans pour se reposer de tant de fatigues et façonner aux loisirs et aux arts de la paix ces hordes voyageuses.

On a comparé plus d'une fois les expéditions des Arabes à celles des Normands, dont elles diffèrent cependant sous plus d'un rapport. Les courses armées des Sarrazins, surtout dans la période ascendante de l'islam, et pendant le demi-siècle qui suivit la conquête de l'Espagne, appartiennent en général à une pensée politique, et non, comme on pourrait le croire, à un simple instinct de pillage. A l'inverse des Normands, que leur humeur inquiète et la pauvreté de leur sol condamnent à des expéditions annuelles, sous peine de mourir de faim, les incursions des Ara-

bes se lient à un système raisonné qui tend à reculer sans cesse le cercle de la conquête politique et religieuse ; elles émanent d'un centre commun et fermement établi, qui, prenant son point de départ à Damas, a d'abord subjugué toute la côte méridionale de la Méditerranée, s'est ensuite étendu à l'ouest par l'Espagne, et tend à revenir au nord par la Septimanie, la Provence et l'Italie, et à embrasser ainsi dans son vaste contour tout le bassin de cette mer, vassale de l'islam.

Les Normands, quand leurs barques ont touché les côtes de la Neustrie, pillent et se rembarquent pour aller remporter dans leurs îles brumeuses le butin, seul but de leur voyage ; s'ils s'établissent enfin dans cette partie de la France à laquelle ils ont donné leur nom, c'est que la lâcheté des descendants de Charlemagne et la terreur imbécile des populations les invite en quelque sorte à se fixer sur ce sol tributaire. Les Arabes, au contraire, tendent partout à se domicilier, à prendre racine dans la terre ; c'est le trop-plein de la population, dans sa partie la plus aventureuse, qui se déverse hors de l'Espagne et surtout de l'Afrique, pour n'y plus revenir ; et pour faire quitter aux Arabes la Provence ou la Septimanie, il faut les en arracher.

Les musulmans dans leurs invasions emmenaient rarement des femmes avec eux ; mais ils s'emparaient dans leurs courses des femmes et des enfants indigènes, et trouvaient bientôt une famille sur le sol où ils venaient se fixer. Ainsi les habitants d'un faubourg de Cordoue, proscrits par le farouche al Hakem, l'un des khalifes Ommyades, ayant été forcés de chercher un asyle en Crète, leur chef, après les

avoir vus débarquer, charmé de la beauté du climat et de la richesse du territoire, mit le feu à sa flotte : « Et comment, dirent les Arabes étonnés, pourrons-nous communiquer avec nos femmes et nos enfants ? — Je vous donne une nouvelle patrie, répondit le chef, elle vous fournira des femmes ; c'est à vous de vous procurer des enfants [1]. »

Cependant, une fois chassés de la Septimanie, après la seule tentative sérieuse de colonisation qu'ils aient essayée dans le sud de la Gaule, les Arabes, renonçant à l'espoir d'ajouter cette riche contrée aux conquêtes de l'islam, semblent désormais n'y avoir plus été appelés que par l'amour des aventures et du pillage. Alors leurs expéditions, rares et isolées, composées de quelques barques qui s'éloignent bientôt chargées de captifs et de butin, se rapprochent beaucoup plus de celles des Normands. Les faibles colonies qu'ils parviennent à grand'peine à établir en Provence et Dauphiné n'ont plus comme celle de Narbonne un caractère politique, et la conquête musulmane, malgré les règnes belliqueux de quelques khalifes et les exploits d'al Mansour, ne passe plus les Pyrénées, et entre évidemment, hors de la Péninsule, dans sa période de déclin.

Ce serait ici le lieu d'examiner si, comme l'affirme M. Reinaud (p. 269), les Arabes établis dans le sud de la Gaule parvinrent à faire adopter l'islamisme à un assez grand nombre de chrétiens. Mais les données manquent pour arriver sur ce point à une certitude, et la vraisemblance, il faut le dire, n'est pas

[1] Voyez Reinaud, *Invasion des Sarrasins en Gaule*, IVe partie. Le caractère de ces invasions, aux différentes époques de l'empire arabe, a été apprécié avec une rare sagacité dans cet excellent petit ouvrage.

en faveur de cette assertion. Nous avons vu, il est vrai, l'émir al Samah affirmer au khalife Yezid que l'islamisme gagnait chaque jour des prosélytes dans la Gaule arabe; nous croyons même volontiers que, parmi les captifs et les otages chrétiens qui se trouvaient au pouvoir des Arabes, bon nombre, par calcul ou par peur, se soumirent à la loi de l'islam, sauf à l'abjurer plus tard. Mais la même chose, en sens inverse, dut arriver aux musulmans qui se trouvaient au pouvoir des chrétiens; et nous ne voyons nulle part que des populations entières, qu'une ville, qu'une bourgade même, aient embrassé l'islamisme. L'Espagne est là d'ailleurs pour attester que les chrétiens pouvaient fort bien conserver leur foi sous le joug tolérant des sectateurs de Mahomet. Les conversions individuelles, probablement assez rares, ne prouvent rien contre cette loi générale.

Ce dut être pour abd el Rahman un vif sujet de douleur que cette évacuation de la Gaule qui inaugurait si tristement sa prise de possession de l'émirat. Nul doute que, s'il eût été maître paisible de la Péninsule, il n'eût essayé de venger la honte de l'islam, et de reconquérir la Septimanie. Mais la révolte et la guerre civile ne lui en laissèrent pas le temps. Il se trouvait à Séville, occupé de l'embellir comme il avait embelli Cordoue, sa ville bien aimée, et jouissant, au milieu des élégantes distractions des arts et des lettres, d'un repos glorieusement acheté; déjà même l'actif émir se disposait à entreprendre un voyage dans l'Espagne orientale, lorsque arriva la nouvelle qu'une tribu syrienne d'Hemèse, sous la conduite d'un chef influent nommé Hischem ben Adrah el Fehri, s'était soulevée contre le wali de To-

lède et s'était emparée de la ville, après l'en avoir chassé. Khasim, fils de Youssouf, avait été tiré de sa prison par les rebelles, auxquels il s'était joint, et leur troupe, grossie de tous les bandits de la province, s'élevait déjà à dix mille hommes.

Quelques jours après, abd el Rahman, à la tête de la cavalerie de Cordoue et de Merida, était sous les murs de Tolède, où s'étaient renfermés les révoltés, trop faibles pour tenir la campagne. Après quelques jours de siége, et sans que les assaillants eussent fait aucun progrès, les mauvaises dispositions des habitants forcèrent le rebelle Hischem à accepter le pardon que l'émir lui offrait. Il vint lui-même se mettre à la merci d'abd el Rahman, qui, fidèle à sa promesse, se contenta de retenir comme otage le fils d'Hischem et de faire rentrer Khasim dans sa prison. (761).

Mais le repos n'était point fait pour abd el Rahman: un ennemi plus dangereux menaçait ce trône encore mal affermi. La race des Abassides, après avoir cherché, au prix de tant de sang versé, à faire disparaître de la terre la race des Ommyades, voyait avec douleur un rejeton de cette race proscrite régner sur la Péninsule, détachée par lui de l'empire des khalifes. Al Mansour, successeur d'al Seffah, *le verseur de sang*, après avoir établi dans sa nouvelle cité de Bagdad le siége de son empire, ordonna au wali de Caïrwan, Ali ben Mogaïth, de tenter de nouveau, comme son prédécesseur Mouza, la conquête de l'Espagne. Ali débarqua en effet (avril 763) sur les côtes de l'Andalousie, à la tête d'une troupe choisie, et parcourut le pays en proclamant abd el Rahman un usurpateur et en appelant à lui tous les fidèles serviteurs

du khalife. Les mécontents, toujours nombreux sous tout règne nouveau, accoururent sous les drapeaux du wali, qui se vit bientôt à la tête d'une armée. L'insurrection, mal éteinte à Tolède, se ralluma encore une fois au bruit du débarquement d'Ali. Hischem ben Adrah se rendit de nouveau maître de la ville, trancha la tête au wali, et proclama al Mansour le seul et légitime souverain de l'Espagne.

Mais abd el Rahman, que son rival le khalife de Bagdad appelait le *faucon de la tribu de Koreïsch*, par allusion à sa fuite aventureuse à travers le désert, se montra digne de ce surnom par son activité. Réunissant sur-le-champ toute la cavalerie disponible, il la confia au fidèle Bedr pour aller châtier la dangereuse sédition de Tolède, et lui fit emmener Mohammed, le fils d'Hischem, afin de désarmer la résistance du père en menaçant sous ses yeux les jours de son fils. Mais, quelle que fût la diligence de Bedr, il arriva trop tard : Hischem avait déjà quitté la ville pour aller rejoindre le lieutenant du khalife.

Abd el Rahman, de son côté, après avoir réuni toutes ses forces, se mit en marche vers l'Algarve, où les Africains du wali de Caïrwan s'étaient répandus, en exhortant les populations à se soulever contre le *dakhel* (l'intrus), l'aventurier, l'étranger, reste misérable d'une famille proscrite et excommuniée du haut de toutes les *alminbar* (chaires) des mosquées de l'Orient. Soit frayeur, soit respect superstitieux pour ce nom de khalife, qui n'avait pas encore perdu tout son prestige, les peuples accoururent sous l'étendard noir des Abbassides. Les dons et les promesses magnifiques dont Ali accompagnait ses

prédications eurent encore plus d'effet sur la multitude, et l'armée du khalife se grossit chaque jour d'une foule nombreuse, mais indisciplinée, plus propre à compromettre qu'à donner la victoire; enfin l'arrivée d'Hischem, qui venait apporter les clefs de Tolède au délégué du khalife, redoubla encore l'imprudente confiance d'Ali, et lui persuada qu'une bataille suffirait pour en finir avec le *dakhel*, et décider du sort de la Péninsule.

Les deux armées se rencontrèrent près de Séville. L'armée de l'émir, composée des troupes régulières de Cordoue et de Merida, était la moins nombreuse; mais elle avait sur la confuse multitude que commandait Ali l'avantage de la discipline et du courage. La bataille, une des plus opiniâtres où ait coulé des deux parts le sang des enfants de l'islam, fut long-temps disputée [1]; mais les hordes indisciplinées de l'Afrique cédèrent enfin au courage impétueux de la cavalerie andalouse, et l'infanterie, recrutée au hasard et sans choix parmi les populations de la Péninsule, plus avide de pillage que de gloire, quitta bientôt le champ de bataille pour aller piller le camp de ses propres alliés; les Africains qui le gardaient les repoussèrent l'épée à la main, et une lutte s'engagea qui jeta bientôt le désordre dans les rangs de l'armée d'Ali. Celui-ci tomba enfin percé de coups, et sa mort décida la victoire. Ses soldats se dispersèrent de toutes parts, et cherchèrent à gagner la côte pour se rendre en Afrique. Sept mille Africains restèrent sur le champ de bataille avec leur général. Hischem, plus heureux, parvint à s'échapper.

[1] Murphy, p. 85, la fait durer plusieurs jours.

Abd el Rahman, maître incontesté de la Péninsule, voulut envoyer au khalife un gage de sa victoire. Il fit couper la tête du wali d'al Magreb, et envoya secrètement à la Mecque, suivant les uns, à Caïrwan, suivant d'autres, des émissaires adroits, qui la déposèrent la nuit sur la place publique, avec l'ordre d'expédition que le khalife avait envoyé à son infortuné lieutenant. Un écriteau joint à ce trophée sanglant portait ces mots : « C'est ainsi qu'abd el Rahman, fils d'Ommyah, châtie ceux qui osent l'attaquer. » On ajoute que le khalife, frappé de terreur, s'écria : « Cet homme est Eblis lui-même (le génie du mal) : loué soit Dieu qui a mis une mer entre lui et moi [1] !

Le rebelle Hischem, après la défaite d'Ali, n'osa s'aventurer à rentrer dans Tolède, qu'assiégeait Bedr, et dont l'émir victorieux lui fermait le chemin. Il se jeta dans Sidonia, excitant à la révolte Saïd, wali de cette ville, et les autres walis de l'Andalousie. Les débris de l'armée défaite près de Séville vinrent bientôt se réunir à lui, et l'opiniâtre rebelle, deux fois vaincu, se vit encore une fois à la tête d'une armée. Les bandits, fléau en quelque sorte endémique sur ce sol montagneux, et qui semblent y sortir de terre à la suite de toute guerre civile, depuis Viriates jusqu'à nos jours, se joignirent avec empressement à un chef qui leur promettait la guerre, c'est-à-dire le pillage, et les bandits d'Hischem vinrent bientôt jusqu'aux portes de Séville en ravager les fertiles campagnes; une surprise les rendit même maîtres de cette ville, proie si riche et toujours si mal défendue.

[1] Murphy, *loc. cit.* Ebn Hhajan, ap. Ahmed, p. 349.

Mais Hischem n'avait plus à faire valoir le saint nom du khalife : la victoire avait sacré abd el Rahman et séparé à jamais l'émirat de Cordoue du khalifat de Bagdad. L'Espagne d'ailleurs était lasse de guerres, et les odieuses déprédations des bandits d'Hischem avaient soulevé contre lui tous les amis de leur pays. Le wali de Séville, abd el Melek, forcé de quitter la ville, y rentra bientôt à la tête des Zénètes, des Africains, et de toute la cavalerie andalouse qu'avait amenée l'émir en personne. Les rebelles, incapables de soutenir un siége, s'enfuirent honteusement après avoir pillé l'arsenal et *l'alcazar* royal. Poursuivis et taillés en pièces dans leur retraite, quelques unes de leurs bandes parvinrent jusqu'à Sidonia, qui vit bientôt réunie sous ses murs toute l'armée de l'émir. Les rebelles, hors d'état de s'y maintenir prirent la résolution désespérée de se frayer un passage l'épée à la main à travers le camp des assiégeants. Le plus grand nombre y parvint à la faveur de la nuit et de la surprise, et se réfugia dans les montagnes de Ronda; mais Hischem, qui, abattu par l'âge et par les revers, n'avait pris qu'à regret ce parti extrême, tomba blessé de son cheval et fut fait prisonnier; et les généraux d'abd el Rahman, se défiant de sa clémence, lui envoyèrent, avec la tête d'Hischem, la nouvelle de leur victoire.

Les débris de ces bandes rebelles erraient encore dans les montagnes d'Elbira, l'ancienne *Illiberris*, près de Grenade; leurs chefs, se sentant hors d'état de continuer la lutte, passèrent en Afrique pour y solliciter au nom du khalife l'appui des walis d'al Magreb. Le jeune wali de Meknasa, abd el Gafir el Meknasi, qui se vantait de descendre de la race il-

lustre de Mahomet par Fatima, la femme d'Ali et l'unique fille du prophète, jaloux de la gloire des Thareck et des Mouza, embrassa avec ardeur la cause des ennemis de l'émir, et débarqua en Andalousie (766), traînant à sa suite une foule d'aventuriers africains, qui venaient comme lui tenter fortune sur cette terre d'aventures. Le wali d'Elvira, qu'abd el Rahman, instruit des projets d'el Meknasi, avait chargé de repousser toute tentative de débarquement, paya de sa vie sa résistance, bien que l'ennemi vaincu fût forcé de se retirer devant lui. Mais de nouveaux renforts venus d'Afrique grossirent l'armée d'el Meknasi, qui s'empara de quelques villes près de la côte; et dans ce pays d'Espagne où les guerres ne finissent pas, les bandits africains, *guerrilleros* du désert, n'eurent pas de peine à faire traîner en longueur leur guerre d'escarmouches, plus funeste au pays que dangereuse pour la cause de l'émir.

Cependant le siége de Tolède, occupé par les derniers partisans d'Hischem, continuait toujours, mais avec mollesse, et les assiégeants s'étaient en quelque sorte domiciliés sous les murs de la ville, où les gens de la campagne faisaient librement passer leurs denrées. Abd el Rahman, qui sentait la nécessité d'en finir, donna l'ordre de pousser le siége avec plus de vigueur. Enfin les habitants, las de voir leur repos et leur existence sans cesse mis en question pour une querelle qui n'était pas la leur, livrèrent la ville au lieutenant d'abd el Rahman; et Khasim, le fils de Youssouf, s'échappa à la nage au moment où les troupes de l'émir entraient dans Tolède.

Mais abd el Rahman n'était pas au bout de ses épreuves. El Meknasi tenait encore dans les mon-

tagnes d'Elvira, lorsqu'un autre chef africain, Abdallah el Seklebi, voulant sans doute faire diversion à l'attaque d'el Meknasi, ou tenter la fortune sur une partie de l'Espagne que l'invasion africaine avait jusqu'ici épargnée, débarqua avec une petite armée sur la côte de Tortose (768), et déclara la guerre à l'usurpateur au nom du khalife. Abd el Rahman, bientôt instruit du danger, que la terreur des populations grossissait encore, se mit en route sur-le-champ, à la tête de sa fidèle cavalerie andalouse et zénète. Mais il n'était pas encore à Valence quand il apprit que le wali de Tortose avait mis en fuite les Africains, et brûlé leurs vaisseaux, au nombre de dix, et que les débris de l'armée de Abdallah s'étaient enfuis dans les montagnes, où on était à leur poursuite. L'émir n'en continua pas moins son voyage dans cette partie de ses états qu'il ne connaissait pas encore, et récompensa le fidèle wali du service qu'il lui avait rendu. Il revint ensuite par Huesca et Saragosse à Cordoue, au milieu des témoignages d'amour des populations, impatientes de jouir enfin des bienfaits de la paix que tant de victoires semblaient leur promettre.

Cependant el Meknasi, jaloux de profiter de la diversion que l'invasion de Tortose venait d'opérer en sa faveur, parvint à défaire près d'*Astapa* (*Estepa*) les troupes de Séville, commandées par les walis de Baeza et de Carmona. Ce succès rallia encore à sa cause quelques mécontents, et les rebelles, ayant noué dans Séville même quelques intelligences, s'aventurèrent enfin à descendre de leurs montagnes, grossis de tous les bandits des *sierras* de Ronda et d'Antiquerra. Le wali de Séville, abd el Melek ben Merwan, le vainqueur d'Hischem, marcha à leur ren-

contre. Il avait confié le commandement de son avant-garde à son fils Khasim, jeune encore et peu façonné au rude métier des armes. Khasim à la première rencontre tourna bride et s'enfuit auprès de son père. Abd el Melek comprit sa honte en le voyant revenir sans ses compagnons, et, général avant d'être père : « Meurs, lâche, lui dit-il, tu n'es pas un Mer- » wan, tu n'es pas mon fils », et il le perça de sa lance.

Sous un pareil chef, les soldats étaient condamnés à vaincre. Après quelques escarmouches sanglantes, la bataille s'engagea ; elle fut longue et acharnée, et ce ne fut que vers la nuit qu'abd el Melek, qui avait à venger son fils, parvint, à force de courage, à rompre les rangs des rebelles et à les mettre en fuite ; mais la fatigue du vainqueur ne lui permit pas de les poursuivre. Une partie de l'armée vaincue, par une résolution désespérée, se dirigea vers Séville, que des traîtres avaient promis de leur livrer. Mais le lendemain, abd el Melek, qui soupçonnait leur dessein, les atteignit non loin des murs de la ville, et la bataille recommença plus acharnée que la veille. Abd el Melek et ses principaux chefs furent blessés, et la victoire était encore indécise lorsqu'un événement imprévu vint au secours du Meknasi. Les complices qu'il avait su se ménager dans Séville s'emparèrent de l'alcazar en massacrant le gouverneur et une partie de la garnison, et ouvrirent les portes à l'ennemi ; mais la cavalerie d'abd el Melek y entra à sa suite, et au milieu des ténèbres de la nuit qui était survenue, une affreuse boucherie ensanglanta les rues de la ville. Enfin el Meknasi, ne se sentant pas assez fort pour garder sa conquête, se contenta de piller à la hâte les

arsenaux et les palais du roi et du wali, et se retira sans être poursuivi jusqu'à Cazalla.

Enfin abd el Rahman, fatigué de cette guerre de bandits, qui, sans offrir un danger bien réel, tenait l'Espagne en haleine et l'empêchait de goûter les douceurs de la paix, réunit toutes les troupes de Cordoue et de Merida, places d'armes de l'empire arabe, et, en dépit de ses généraux, qui prétendaient que cette guerre obscure n'était pas digne de lui, il marcha en personne contre l'opiâtre *guerrillero* qui troublait à lui seul la paix d'un vaste empire. En même temps les alcaïdes d'Elvira et du pays de Tadmir, marchant du côté opposé contre el Meknasi, qui venait de passer le Guadalquivir à Lora del Rio, près d'Eçija, parvinrent à l'enfermer entre eux et l'armée de l'émir. Attaqués des deux côtés à la fois, les Africains furent vaincus malgré leur résistance désespérée, et le wali d'Elvira, s'acharnant à poursuivre el Meknasi, déjà blessé, lui passa sa lance à travers le corps. Cinquante têtes des principaux chefs africains furent déposées avec celle de leur général aux pieds d'abd el Rahman, et cette longue et funeste rébellion fut enfin étouffée dans le sang de ses derniers fauteurs. (772).

L'émir, pour récompenser les loyaux services d'abd el Melek[1], lui confia le gouvernement de Saragosse et de l'Espagne orientale. Instruit par l'expérience du danger de laisser les côtes exposées aux invasions africaines, abd el Rahman résolut de donner à l'Espagne arabe ce qui lui avait toujours man-

[1] C'est cet abd el Melek ben Omar que les chroniques chrétiennes et les romans de la Table Ronde ont rendu si fameux sous le nom de Marsile, roi de Saragosse (*Marsilius*, corrompu d'*Omaris filius*).

qué, c'est-à-dire une marine. Il fit construire à Tortose et à Tarragone une flotte destinée à garder les côtes de l'Espagne, et confia à son *hadjeb* Temam l'emploi devenu plus réel d'*émir alma* ou amiral. Il établit des arsenaux maritimes à Carthagène et à Séville, et ordonna qu'il y eût toujours des vaisseaux prêts à appareiller à Tarragone, Almeria, Algesiraz, Almuñecar, Cadix et *Wuelba* (Huelva).

Peut-être s'étonnera-t-on que les conquérants de l'Espagne, à qui la mer avait ouvert le chemin de la Péninsule, aient attendu si long-temps pour comprendre tout ce qu'une marine militaire pouvait ajouter à leur puissance. Mais, bien que destinés par la nature à devenir un peuple maritime, les Arabes, race voyageuse s'il en fut, semblent avoir eu de tout temps pour la mer un invincible éloignement. Pendant bien des siècles, les flottes phéniciennes sillonnèrent la mer Rouge, avant qu'une barque arabe osât s'y aventurer après elles. Carthage hérita plus tard du commerce de ces côtes lointaines, sans que son exemple décidât les Arabes à profiter de l'admirable situation de la Péninsule, entre les trois mers qui lui ouvrent le commerce du monde. Mahomet, lui-même, voyageur avant d'être conquérant, aima toujours mieux braver les dangers du désert que ceux de l'océan. La Péninsule arabique tenait au monde par un seul bout, c'en fut assez à Mahomet pour le conquérir.

« L'homme qui va plus d'une fois en mer, disent » quelques docteurs musulmans, est privé de sens, » et son témoignage ne doit pas être reçu en justice. » Il paraît cependant que le prophète, tout en bornant ses excursions aux vastes plaines du désert, ne partageait pas la répulsion innée de ses compatriotes

pour les expéditions maritimes. On raconte qu'un jour il vit en songe ses sectateurs qui s'aventuraient sur mer pour aller porter au loin la foi de l'islam, et qu'en s'éveillant il rendit grâce à Dieu de ce que l'islam trouverait après lui des hommes assez hardis pour braver les dangers d'une pareille entreprise.

En 648, la première flotte musulmane fut expédiée en Chypre par Moawiah, wali de Syrie. En 669 eut lieu la première expédition des Arabes en Sicile, sorte de frontière de l'Europe, qui appartient, comme l'Andalousie, à l'Afrique par le climat, et où la conquête arabe devait s'acclimater bien vite, comme sur son sol natal. En 716, lorsqu'une flotte partit d'Alexandrie pour aller assiéger Constantinople : « Croyez-vous, dit à l'amiral un des fils du khalife Omar, que les hommes de l'expédition emporteront avec eux à bord bonne charge de péchés? — Sans doute, répondit l'amiral, et, comme chaque musulman, ils les auront pendus dans un sac à leur cou au jour du jugement. — Non pas ceux-ci, répondit le fils d'Omar, j'en jure par mon âme : car en s'embarquant dans si chanceuse entreprise, ils ont laissé leurs péchés au rivage ! »[1]

Après avoir assuré le littoral contre l'invasion et le pays contre la guerre civile, abd el Rahman devait se croire assis en paix sur le trône de Cordoue ; mais il semble que chaque partie de l'Espagne ait voulu successivement payer son tri-

[1] Mahomet a dit encore que le croyant qui reçoit la mort dans une guerre sacrée (*al Djihed*) faite sur mer a dix fois plus de mérite que celui qui la reçoit sur terre : le dernier en mourant éprouve à peu près la douleur d'une piqûre de fourmi ; mais l'autre éprouve la sensation d'un homme épuisé de soif, qu'on désaltère avec de l'eau fraîche mêlée de miel. (Voyez Reinaud, *Invasions des Sarrasins*.)

but à la guerre civile. Un ancien wali, Houssein el Abdari, las de la retraite où il vivait, leva dans Saragosse l'étendard de la rébellion; il n'eut pas de peine à persuader aux populations ignorantes qu'il fallait cesser de payer à l'émir la dîme de leurs revenus, de leurs fruits et de leurs troupeaux, puisqu'il employait ces richesses à fairela guerre aux musulmans, et à usurper l'autorité des khalifes, légitimes souverains de l'Espagne. Mais le nouveau wali de Saragosse, trop faible sans doute pour lutter seul contre le parti de Houssein, appela à son aide les walis de Huesca et Tudela, parvint à s'emparer du rebelle, et sa mort coupa court à la sédition (774).

Si la petite monarchie des Asturies eût été alors gouvernée par des rois guerriers, tels que les Alonzo, nul doute qu'elle n'eût pu profiter des éternelles guerres civiles qui déchiraient l'Espagne arabe pour asseoir son indépendance et reculer bien loin ses frontières. Mais les règnes pacifiques d'Aurelio, de Silo et de Mauregato, n'étaient guère faits pour ajouter à sa force et à son étendue. Tout annonce que la royauté des Asturies fut alors tributaire de l'émirat de Cordoue, on ignore à quelles conditions. Le prétendu traité d'abd el Rahman avec Fruela [1] prouve au moins qu'il exista quelque pacte de ce genre, et si les historiens arabes ne se sont pas étendus davantage sur ce point, c'est que la petite royauté de Cangas, tributaire ou rebelle, n'avait pas à leurs yeux une bien haute importance.

Nous voyons seulement dans Conde qu'en 768, abd el Rahman envoya dans les monts de la Galice

[1] Voyez Espagne chrétienne, règne de Fruela.

et de la Biscaye deux des généraux de la frontière, Nadhar et Zeïd ben al Oudah, pour y disperser quelques bandes de chrétiens rebelles, qui, confiants dans ces retraites inaccessibles, osaient lui refuser obéissance. Ces rebelles étaient pour la plupart des chrétiens fugitifs des diverses provinces de l'Espagne arabe, qui, excités sans doute par le généreux exemple de leurs frères d'Asturie, s'étaient soustraits au joug de l'islam pour vivre avec eux, pauvres et libres, dans leurs âpres montagnes.

Une phrase d'un historien arabe nous apprend quelle dure et grossière vie menaient alors ces fondateurs de la monarchie castillane. « Ces peuples de » Galice, nous dit-il, sont chrétiens et des plus braves parmi les gens d'Afrank ; mais ils vivent comme » des bêtes sauvages, ne lavent jamais leurs corps ni » leurs vêtements, qu'ils ne quittent que lorsqu'ils » tombent en lambeaux ; et ils *entrent dans la mai-* » *son l'un de l'autre sans se demander permission.* » Ce peu de lignes peignent naïvement, ce nous semble, le contraste de la rude pauvreté des chrétiens et de leurs mœurs farouches avec la civilisation déjà raffinée des Arabes. Le dernier trait surtout est curieux. Certes les palais somptueux des maîtres de l'Espagne n'étaient pas ouverts à tout venant, comme la hutte du pâtre des Asturies. Mais la liberté habitait dès lors sous cette hutte enfumée, et elle n'entra jamais sous les lambris dorés des *alcazars* de Cordoue.

Les troupes envoyées par abd el Rahman contre les chrétiens n'eurent pas de peine à disperser quelques bandes de fugitifs et de proscrits ; mais on ne dit pas qu'elles aient tenté contre les roitelets de Cangas

une entreprise plus sérieuse. Nadhar et Zeïd revinrent à Cordoue chargés de tout le butin que ce pauvre pays put fournir, et l'on crut les chrétiens soumis, parce qu'ils payèrent peut-être quelque temps le tribut qu'on leur demandait, jusqu'à ce qu'ils se sentissent assez forts pour le refuser.

Nous voici enfin arrivés à l'un des grands événements de ce règne, événement aussi fameux dans la fable que dans l'histoire. La fameuse bataille de Roncevaux, qui, à vrai dire, appartiendrait à l'histoire de la Navarre, s'il y avait à cette époque une histoire de Navarre, tient cependant à celle de l'Espagne chrétienne par le jour curieux qu'elle jette sur les relations des chefs arabes du nord et de l'est de la Péninsule avec Charlemagne. Sans pouvoir au juste nous rendre compte de la répartition des diverses tribus conquérantes sur la surface de l'Espagne, nous savons du moins que les Berbers, moins bien rétribués dans le partage, occupaient en général les parties de la Péninsule les plus éloignées du centre de l'empire arabe, et surtout la frontière orientale. Sans parler même des haines qui divisaient les deux races, la distance qui séparait de Cordoue les villes au nord de l'Ebre suffisait pour y encourager une perpétuelle tendance à s'affranchir du joug de l'émirat.

Déjà la rébellion d'Houssein el Abdari, et ses liaisons avec les Franks, attestées par Ahmed el Makari, avaient commencé à relâcher les liens qui unissaient Saragosse et l'Espagne orientale à l'empire de Cordoue. La rigueur et la promptitude du châtiment infligé par abd el Melek au rebelle avaient pallié le mal, mais ne l'avaient pas guéri. Un germe sourd de mécontentement et d'ambitions mal à l'aise couvait

encore dans cette partie de la Péninsule, où nous la verrons bientôt éclater.

Charlemagne, maître incontesté de la puissante monarchie franque, avait, comme son père et son aïeul, à protéger sa frontière au nord contre les Saxons, à la reculer au midi aux dépens de l'Aquitaine, et à frapper alternativement, comme le marteau de Karl, sur cette double enclume. Mais le danger était bien plus grand au nord, car là il avait à défendre, au lieu d'attaquer. Aussi les huit premières années de son règne se passèrent-elles à élever contre ce dernier flot de l'invasion germaine une digue qu'il ne pût pas franchir. Enfin, après deux campagnes brillantes, et qui semblaient décisives, dans la Saxonie, après avoir implanté de force, à l'aide des bourreaux, l'obéissance et le christianisme sur ce sol rebelle, Charles eut le loisir de songer au midi, et de poursuivre les plans de conquête sur l'Aquitaine héréditaires dans sa race.

Le bruit des victoires et de la puissance du jeune monarque frank s'était peu à peu répandu dans la Péninsule. Les chrétiens opprimés s'étaient habitués à voir en lui le vengeur de leur culte et de leur empire déchus. Les vieilles préventions qui séparaient les deux races gothique et franque s'étaient amorties, et les chrétiens des deux côtés des Pyrénées sympathisaient au moins par leur haine commune contre les sectateurs de l'islam. Enfin les chefs arabes de la frontière, de jour en jour plus indépendants de l'émir, dont l'autorité était remise en question à chaque guerre civile, se façonnaient volontiers à voir en Charlemagne l'arbitre de leur sort, et étaient tout prêts à reconnaître en lui un suzerain dont la puissance

leur promettait appui, et l'éloignement indépendance.

Au *champ de mai* que Charles tint à Paderborn en 777, la chrétienté fut émue du spectacle nouveau pour elle de plusieurs scheiks des Arabes d'*Andalous;* parmi eux on remarqua surtout un certain Soliman ebn el Arabi, ancien wali de Barcelone, que nous verrons jouer un rôle important dans l'invasion franque en Espagne. Abd el Rahman, pour payer le service qu'il lui avait rendu en réprimant une révolte du wali de Murcie, l'avait promu au poste bien autrement élevé de wali de Saragosse [1], en remplacement d'abd el Melek, qui, depuis lors, disparaît de l'histoire, pour revivre, il est vrai, plus puissant que jamais dans le roman et dans la fable [2]. Mais ce qui prouve bien à quel degré de dissolution l'empire arabe était parvenu, c'est que cet ebn Arabi, investi d'une des premières dignités de l'empire arabe, n'hésita pas à abandonner le poste de confiance où son maître l'avait placé pour aller inviter Charles à une expédition au delà des Pyrénées, en promettant de lui livrer toutes les places fortes de la frontière. L'espoir secret du wali transfuge était de se constituer, entre l'Ebre et les Py-

[1] Aboulfeda appelle Saragosse « la ville blanche, entourée d'émeraudes mêlées d'or ». Le même Aboulfeda, le plus poétique de tous les géographes, a dit de Mayorque : « La colombe lui a prêté son collier et le paon l'a vêtue de sa robe aux mille couleurs. On dirait que ses eaux sont un vin réparateur, et que les plaines où elles s'épanchent lui servent de coupes. » Ne croit-on pas lire le *Cantique des cantiques* et le chant de Salomon, continué par un poète du désert ?

[2] Conde est ici d'une brièveté, d'une sécheresse et d'une obscurité plus qu'ordinaires. De 774 à 778 il y a lacune complète dans les historiens musulmans. Murphy est également muet. Fauriel a cependant découvert quelques sources nouvelles. (Voyez le manuscrit arabe de la bibliothèque royale, n° 706, 1re partie.) Heureusement que les chroniques franques suppléent un peu au silence des Arabes.

rénées, sous la tutelle d'un suzerain puissant et éloigné, une souveraineté indépendante. Sa présence à Paderborn en 777 peut même faire suposer qu'il avait dès lors rompu les liens qui attachaient Saragosse à l'émirat de Cordoue. Enfin, parmi les scheiks arabes qui assistèrent au *champ de mai*, les chroniques franques disent expressément qu'il se trouva un fils de Youssouf, qui ne peut être autre que ce Khasim, que nous avons vu s'échapper à la nage de Tolède, Aboul Aswad n'étant parvenu que plus tard à se sauver de sa prison [1].

La présence et les offres de ces chefs arabes, jointes aux prières de la chrétienté [2], décidèrent enfin Charles à tenter au delà des Pyrénées une expédition. Les scheiks arabes, comme tous les proscrits, apportaient avec eux de pompeuses promesses et s'engageaient à livrer tout le nord et l'est de la Péninsule, au moyen des intelligences qu'ils y avaient conservées. Leurs principaux complices en Espagne étaient un certain Houssein ben Jahia, influent à Saragosse, et Abou Thorr, le wali de Pampelune, qui s'engageaient de leur côté à remettre aux mains de Charles les villes qu'ils avaient en leur pouvoir. Enfin, les grossières

[1] Nam antea in Saxoniâ positus receperat legationem Sarracenorum in qua fuit Ibn el arabi et filius de Jusefi, qui latine dicitur Joseph. (Adonis, *Chron. script. rer. franc.*, t. V. p. 319.)

[2] Rex Carolus, motus precibus et querelis christianorum qui erant in Hispaniâ sub jugo Sarracenorum, cum exercitu Hispaniam intravit. (*Annal. Metens.*) Quamvis... multiplicibus expeditionibus esset implicitus, tamen pietatis intuitu, quo christianis in Hispania sub Sarracenis laborantibus auxilium ferret, ingenti militiæ manu delecta... (*Vita S. Genulfi*, auct. anon.)

Mais une phrase curieuse d'Eginhart prouve que ces pieux motifs ne furent pas les seuls qui décidèrent Charles, et que l'ambition y entra bien aussi pour quelque chose : « Tunc rex persuasione prædicti Sarraceni spem capiendarum quarumdam in Hispania civitatum haud frustra concipiens. »

préventions des chrétiens contre abd el Rahman vinrent aussi en aide à Charlemagne, et échauffèrent le zèle des soldats franks pour la croisade contre les infidèles. Ainsi la chronique de Moissac nous raconte sérieusement que « abd el Rahman était le plus féroce de tous les chefs arabes qui avaient régné sur la terre d'Espagne, dont il avait fait une terre de deuil et de misère. Sa cruauté n'avait pas même épargné ses propres parents : un de ses frères avait été brûlé vif par son ordre, après avoir eu les pieds et les mains coupés. Les juifs et les chrétiens d'Espagne avaient été tellement persécutés par lui que la plupart avaient quitté la Péninsule après avoir jeté dans les flammes leurs enfants et leurs esclaves. » On sait, du reste, ce qu'il faut penser de ces absurdes calomnies, que réfutent assez le caractère d'abd el Rahman et le silence de Conde.

Ebn el Arabi, après s'être concerté avec Charles, s'en retourna à Saragosse préparer les voies à l'expédition franque; mais abd el Rahman, informé de sa trahison, envoya contre lui une armée commandée par Thaalaba ben Obeïd. Après un siége de quelques jours, ebn el Arabi, par un coup de main hardi, s'empara du camp des assiégeants, où il fit Thaalaba prisonnier, et l'armée de l'émir se dispersa en désordre et abandonna le siége [1]. Ebn el Arabi envoya, dit-on, son prisonnier à Charlemagne, et ce premier succès de l'allié de Charles décida probablement celui-ci à tenter son expédition.

[1] Même manuscrit arabe anonyme, cité par Fauriel (t. III); et, à ce propos, je ne saurais proclamer trop haut les obligations que j'ai au savant historien qui a éclairci, à mon grand profit et à celui de la science, cette partie si obscure de l'histoire d'Espagne.

Au printemps de 778, Charlemagne se mit en route, après avoir rassemblé deux puissantes armées, qui prirent chacune une route différente. L'une, qu'on pourrait appeler l'armée du Nord, composée d'Autrasiens, de Neustriens, de Burgunds, de Bavarois et de divers peuples germains, marcha, sous la conduite de Charles, vers le sud-ouest et la Vasconie. L'armée du Midi, formée de Provençaux, de Septimaniens et de Lombards ou Italiens, n'eut pas une route aussi longue à faire : elle se porta du midi de la Gaule vers les Pyrénées orientales, dont l'accès a toujours été plus facile. « L'Espagne entière, nous disent les vieilles annales de Metz, tressaillit à l'approche de ces innombrables légions » ; et jamais, en effet, chef ou roi frank n'avait réuni tant de peuples divers sous ses drapeaux et contre un seul ennemi.

Charles, maître de l'Aquitaine, et plus tard de la Vasconie, qu'il avait héritée en 771 de Karloman, son frère, reçut, en passant, l'équivoque hommage de Loup II, fils de Vaïfre, qui avait enlevé à son cousin, Loup Ier, le duché de Vasconie, et était parvenu depuis neuf ans, grâce aux Saxons, à se maintenir à peu près indépendant de son redoutable suzerain. Il traversa ensuite sans obstacles les défilés des Pyrénées, où quelques milliers d'hommes eussent facilement arrêté son armée, et arriva heureusement à Pampelune par la vallée de Roncevaux. Le wali, fidèle à sa promesse, lui en ouvrit les portes, et Charles, continuant sa route, descendit le cours de l'Èbre jusqu'à Saragosse.

Jusqu'ici nous avons pu démêler assez clairement la marche de la conquête franque et les motifs qui l'avaient décidée ; mais désormais la fable commence

à se mêler à l'histoire d'une façon si déplorable qu'il faut presque désespérer de les séparer complétement [1]. Le fameux Bernardo del Carpio joue ici dans toutes les chroniques espagnoles un rôle si saillant qu'il laisse dans l'ombre celui de Charles. Le seul fait qui ressorte clairement de toutes ces inventions romanesques, c'est que Bernardo, d'accord avec le roi Alonzo, combattit Charlemagne, et qu'on lui attribua presque tout l'honneur de la victoire de Roncevaux, gagnée, suivant les chroniques, par les Maures et les chrétiens réunis.

Or Bernardo, s'il est, comme Fernan Gonzales, comte de Castille, et nous pencherions à le croire, un personnage réel, est en même temps, comme le fameux Roland, qui périt à Roncevaux, un type populaire, une personnification des idées et des sympathies régnantes à cette époque. Si le personnage est faux, ces sympathies sont vraies du moins, et la fable en ce sens ment encore moins que l'histoire. Or quels sont les ennemis de Bernardo? Les Franks. Quels sont ses alliés? Les Maures. Que les Maures se soient ou ne se soient pas battus, là n'est pas la question : le sentiment national, Bernardo le prouve, s'alliait cette fois avec eux contre les Franks. Rodrigue de Tolède, Lucas de Tuy, la chronique d'Alonzo X, sont unanimes sur ce point et mentent tous de la même manière. Suivant eux, Alonzo le chaste, privé d'enfants pour avoir trop bien mérité son nom, avait promis à Charlemagne de lui laisser en héritage sa couronne des Asturies [2]; mais les sujets d'Alonzo pro-

[1] Voyez Pièces justificatives, n° 6.

[2] Le Poeta saxo, *De Gest. Carol. magni*, reproduit cette fable étrange. C'est la seule trace que nous en ayons trouvée dans les chroniques chrétiennes.

testèrent contre cette transaction, et Charles vint réclamer le legs, du vivant même d'Alonzo. C'est alors que toute l'Espagne chrétienne, c'est-à-dire les Asturies, Alava, Navarre, Biscaye, Rioja et Aragon, « aimant mieux mourir, nous dit Lucas de Tuy, que de vivre asservis sous les Franks, prirent les armes pour leur résister ; et le roi Marsile de Saragosse réunit une grande armée de Maures et de Navarrois, et Bernardo s'en vint avec les Maures combattre les Français. »

De toutes ces fables un fait ressort clairement, c'est que l'invasion de Charles, quoiqu'elle eût pour prétexte les prières des chrétiens qui l'appelaient, fut fort peu populaire en Espagne. Peu importe qu'Alonzo, que les chroniques font intervenir ici, n'ait été roi que bien des années après; ce qui est certain, c'est que les populations chrétiennes de l'Espagne s'unirent aux Basques français et espagnols, et peut-être aux Maures du parti de l'émir, contre Charlemagne. Conde et les chroniques arabes attribuent aux walis de Huesca, de Lerida et de la frontière, l'honneur de la victoire de Roncevaux ; le fait n'est pas vrai, mais peu importe encore : l'assertion prouve du moins qu'Espagnols, Arabes et Basques, tous se soulevèrent contre les Franks dans un commun sentiment de répulsion, et c'est toujours ainsi qu'il en arrive sur cette terre d'Espagne, où tous les partis, quelle que soit leur inimitié réciproque, l'abjurent, ou l'ajournent du moins, pour s'unir contre l'étranger.

Revenons maintenant à l'histoire et à la réalité, non moins poétique que toutes ces fables. La famille basque ou ibérienne, race aussi vieille que les montagnes qu'elle habite, se divisait alors en trois groupes

bien distincts. A l'ouest se trouvait ce qui fut depuis la Biscaye : cette province, ou comté [1], relevait alors du comté de Castille, fief de la royauté des Asturies. A l'est, vers la place qu'occupent aujourd'hui la Navarre et le haut Aragon, les populations vasconnes, restées indépendantes, étaient gouvernées par un de ces chefs ou comtes dont on a depuis voulu faire des rois. Enfin les Basques français avaient pour souverain Loup II, duc de Vasconie. Toutes ces branches d'une même famille, dont l'origine se perd dans un lointain fabuleux, dont la langue est restée la même à travers tant de siècles, se réunissaient aussi dans une même haine contre Charles et contre tout étranger qui viendrait porter atteinte à leur indépendance, et cette haine n'était pas de la peur. Nous ne chercherons point ici des noms de souverains qui n'ont jamais existé, ou de chefs obscurs dont l'amour-propre national a fait des rois. Les chroniques sont muettes sur ce point, et cette fois au moins, les rois se sont effacés pour laisser aux peuples le premier rang. Le duc de Vasconie est le seul qui apparaisse, comme le mauvais génie de Charlemagne, pour rapprocher par ses intrigues toutes ces races séparées l'une de l'autre et les pousser toutes ensemble contre l'ennemi commun.

Charlemagne cependant hâtait sa marche vers Saragosse : car, s'il ne s'emparait pas de cette place importante, qui commande au cours de l'Ebre et aux

[1] J'ignore d'après quelles sources authentiques Fauriel parle ici d'un comte Rodrigue Eruela, qui aurait alors régi la Castille. Le premier comte de Castille dont on trouve trace dans l'histoire est Rodrigo, qui fonda la ville d'Amaya, vers la fin du 9e siècle. De même pour un comte de Navarre, Inigo Garcias, dont je n'ai point rencontré le nom dans les chroniques.

deux routes de Barcelone et de Tolède, son expédition était manquée, et le danger alors l'attendait, au retour, à cette redoutable porte des Pyrénées, qui s'ouvre comme un piége pour laisser entrer l'étranger et se refermer sur lui. Le transfuge ebn el Arabi avait promis de livrer Saragosse; mais sa trahison lui avait sans doute aliéné les populations arabes, auxquelles répugnait l'alliance des infidèles. Un mouvement national, semblable à celui que Loup II avait provoqué dans la race basque, fit lever tous les Arabes des villes de l'Ebre, contre *Karilah* (c'est ainsi qu'ils nommaient Charles); les populations chrétiennes de cette partie de l'Espagne, sans doute mieux disposées pour Charles, ne bougèrent pas ou furent contenues par les Arabes. Saragosse ferma ses portes[1], et Charles, qui avait rencontré sous les murs de cette ville l'autre division franque, entrée en Espagne par les Pyrénées orientales, voyant l'expédition perdue et les populations arabes qui couraient aux armes de toutes parts, se souvint qu'il avait les Pyrénées à passer, et se décida, après quelques jours d'hésitation, à rebrousser chemin.

C'est ici que les historiens arabes placent la défaite des Franks, qui, battus, suivant eux, par les walis de Huesca et de Lérida, furent contraints de repasser les monts en désordre, laissant derrière eux dans leur

[1] Le moine de Silo donne un motif fort différent et fort peu vraisemblable à la retraite de Charles, qui se serait laissé gagner à prix d'or, *auro corruptus, more Francorum*, par les habitants arabes de Saragosse, et aurait lâchement renoncé à délivrer l'église chrétienne du joug des Barbares. Or, ajoute sentencieusement la chronique, « bellatrix Hispania duro, non *togato* milite concutitur. » D'ailleurs Charles avait hâte de retourner à Aix-la-Chapelle : « Anhelabat in thermis illis citius lavari quas ad hoc deliciose construxerat. » Les Annales de Metz disent aussi que Saragosse se racheta à prix d'or.

fuite précipitée une partie de leur immense butin[1]. Il est probable que les musulmans, trop faibles pour lutter avec la puissante armée de Charles, se contentèrent de la harceler dans sa retraite, qu'il poursuivit cependant en assez bon ordre jusqu'à Pampelune. Charles, comptant faire de cette ville une place d'armes, pour maintenir ses communications avec la Gaule, en avait conservé les fortifications; il les fit abattre à son retour, pour ne pas laisser à l'ennemi le boulevart qu'il abandonnait[2], et se mit en route vers le val de Roncevaux, en remontant les vallées du versant méridional. Redoutant la perfidie des Arabes, il emmena avec lui des otages de tous les walis et les alcaïdes de la frontière qui avaient embrassé son parti, et arriva, sans avoir rencontré un ennemi, à la crête des Pyrénées, à travers ce val funeste où il devait laisser sa gloire et la moitié de son armée.

Le vainqueur des Saxons dut quitter avec joie cette terre de mauvais augure, si souvent conquise, mais où le pied de l'étranger a toujours glissé dans le sang. Mais alors même que la terre de France lui apparut, alors que les riantes campagnes du Béarn succédèrent aux âpres ravins qu'il venait de traverser, il ne se sentit pas encore sur une terre amie: car les Basques l'attendaient là, et, s'ils avaient permis le passage au conquérant, ils pouvaient défendre le retour au fugi-

[1] *Dejando la presa por la vuelta*, mot à mot: laissant la prise pour le retour. Cette sorte d'expression proverbiale, citée par Conde, revient souvent dans les historiens arabes.

[2] « Ne rebellare posset, ad solum destruxit » (Eginhart.) Mais ceci doit s'entendre seulement des murs de la ville. Suivant les Annales de Metz, Charles en chassa les Sarrasins. Le fait est du reste assez peu vraisemblable. Il en aurait plus volontiers chassé les chrétiens.

tif et venger à la fois les injures de l'Espagne arabe et chrétienne. Charles, qui pressentait le danger, avait divisé son armée en deux corps; mais il semble avoir manqué à sa prudence ordinaire en les faisant marcher à trop d'intervalle l'un de l'autre, et en laissant à l'arrière-garde les bagages, les dépouilles, et tout ce qui pouvait embarrasser la marche d'une armée.

La première division, que commandait Charles, descendit sans encombre vers Saint-Jean-Pied-de-Port (*pié de puerto*), par la vallée de la Nive. Les Basques la laissèrent passer, ne se souciant pas sans doute d'avoir affaire à Charles en personne et à l'élite de ses troupes, et plus tentés d'ailleurs par les riches dépouilles que l'arrière-garde traînait à sa suite.

Un admirable chant national basque [1], tout palpitant encore des émotions de la victoire, nous a conservé, mieux que la froide prose d'Eginhart, la physionomie naïve et passionnée de cette mémorable bataille, qui remplit à elle seule tous les romans du moyen âge, et vit encore dans les traditions poétiques des montagnards des Pyrénées. Mais commençons par la prose. Eginhart, le secrétaire et l'historien de Charlemagne, qui sans doute faisait partie de l'expédition, était à même, mieux que personne, de connaître toute la grandeur de la perte. Il l'atténue cependant, tout en la racontant, et associe assez bien à la réserve du courtisan la franchise de l'historien.

« Charles, dit-il, ramena ses troupes saines et sauves. A son retour cependant, et dans les Pyrénées mêmes, il eut à souffrir un peu [1] de la perfidie des

[1] « Vasconicam perfidiam *parumper* contigit experiri. » Le silence de presque toutes les chroniques franques sur cet événement est un fait d'autant plus remarquable que la plupart de ces chroniques sont fort postérieures en date au

Basques. L'armée défilait sur une ligne étroite et longue, comme l'y obligeait la conformation resserrée du terrain. Les Basques se mirent en embuscade sur la crête de la montagne, qui, par l'étendue et l'épaisseur de ses bois, favorisait leur stratagème. De là se précipitant sur la queue des bagages et sur l'arrière-garde, destinée à protéger ce qui la précédait, ils la culbutèrent au fond de la vallée, tuèrent, après un combat opiniâtre, tous les hommes jusqu'au dernier, pillèrent les bagages, et, protégés par les ombres de la nuit, qui déjà s'épaississaient, s'éparpillèrent en divers lieux avec une extrême célérité.

» Les Basques avaient pour eux, dans cet engagement, la légèreté de leurs armes et l'avantage de leur position. La pesanteur des armes et la difficulté du terrain rendaient au contraire les Franks inférieurs en tout à leurs ennemis. Egghiard, maître d'hôtel du roi; Anselme, comte du palais; Rotland, commandant de la frontière de Bretagne, et plusieurs autres, périrent dans cette occasion. Le souvenir de ce cruel échec obscurcit grandement dans le cœur du roi la joie de ses exploits en Espagne. »

L'Astronome, historien anonyme de Louis le Débonnaire, fait aussi allusion à cette défaite de Charles, mais avec beaucoup de réserve. « Charles, dit-il, égal en courage aux Annibal et aux Pompée, traversa heureusement, avec l'aide de Jésus-Christ, les hautes cimes des Pyrénées. Mais la fortune inconstante ternit un peu sa gloire par la désastreuse retraite de ce

règne de Charles, et que la biographie de ce prince par Eginhart ne pouvait être ignorée d'elles. Mais les biographes ont toujours eu des priviléges de franchise refusés aux historiens, témoins Pétrone, Suétone, Procope, et tous les autres.

prince, où furent mis en déroute quelques seigneurs de l'arrière-garde, dont il est inutile de citer ici les noms, car ils sont assez connus. »

Tel est le seul tribut que l'histoire paie à ce fameux Roland, dont la trace fabuleuse est partout écrite dans ces Pyrénées, toutes pleines de sa gloire, et où la *brèche de Roland* atteste encore la trempe de sa puissante épée : elle le nomme, et voilà tout; mais la poésie heureusement a payé la dette de l'histoire, et Roland, en dépit du silence des chroniqueurs, vivra comme Roncevaux, auquel il a attaché son nom. La gloire toute espagnole de Bernardo del Carpio, et les vieilles romances nationales, qui font honneur au héros léonais de la mort du héros frank, personnification comme lui de ce courage aventureux et pillard d'où naquit la chevalerie, assurent d'un côté des Pyrénées l'immortalité de Roland, comme les romans de la Table Ronde la garantissent de l'autre.

Laissons maintenant parler la poésie; nous ne dirons pas le poète : car il n'y a jamais de noms propres à attacher à ces admirables chants nationaux qui traduisent en rimes brûlantes et spontanées la pensée de tout un peuple, et où l'auteur disparaît sous les sympathies qu'il réveille. L'hymne de victoire qu'entonne une armée sur un champ de bataille est toujours anonyme, et quand le peuple inspire des vers, c'est le peuple qui les a faits.

Un cri s'est élevé
Du milieu des montagnes des Eskaldunacs;
Et l'Etcheco-Jaona, debout devant sa porte,
A ouvert l'oreille, et il a dit : « Que me veut-on ? »
Et le chien qui dormait aux pieds de son maître
S'est levé, et il a rempli les environs d'Altabiçar de ses aboiments.

Au col d'Ibañeta un bruit retentit;
Il approche en frôlant à droite, à gauche, les rochers:
C'est le murmure sourd d'une armée qui vient.
Les nôtres y ont répondu du sommet des montagnes;
Ils ont soufflé dans leurs cornes de bœuf,
Et l'Etcheco-Jaona aiguise ses flèches.

Ils viennent! ils viennent! quelle haie de lances!
Comme les bannières versicolores flottent au milieu!
Quels éclairs jaillissent des armes!
Combien sont-ils? Enfant, compte-les bien!
Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze,
Treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt.

Vingt, et des milliers d'autres encore!
On perdrait son temps à les compter.
Unissons nos bras nerveux; déracinons ces rochers,
Lançons-les du haut des montagnes,
Jusque sur leurs têtes;
Écrasons-les! tuons-les!

Et qu'avaient-ils à faire dans nos montagnes, ces hommes du Nord?
Pourquoi sont-ils venus troubler notre paix?
Quand Dieu fait des montagnes, c'est pour que les hommes ne les franchissent pas.
Mais les rochers en roulant tombent, ils écrasent les troupes;
Le sang ruisselle, les chairs palpitent.
Combien d'os broyés! quelle mer de sang!

Fuyez! fuyez! ceux à qui il reste de la force et un cheval.
Fuis, roi Carloman, avec tes plumes noires et ta cape rouge.
Ton neveu, ton plus brave, ton chéri, Roland est étendu mort là bas.
Son courage ne lui a servi à rien.
Et maintenant, Eskaldunacs, laissons les rochers,
Descendons vite en lançant des flèches à ceux qui fuient.

Ils fuient, ils fuient! Où donc est la haie de lances?
Où sont ces bannières versicolores flottant au milieu?
Les éclairs ne jaillissent plus de leurs armes souillées de sang.
Combien sont-ils? Enfant, compte les bien.
Vingt, dix-neuf, dix-huit, dix-sept, seize, quinze, quatorze, treize,
Douze, onze, dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un.

Un! il n'y en a même plus un.
C'est fini! Etcheco-Jaona, vous pouvez rentrer avec votre chien,
Embrasser votre femme et vos enfants,

Nettoyer vos flèches, les serrer avec votre corne de bœuf, et ensuite vous coucher et dormir dessus.
La nuit, les aigles viendront manger ces chairs écrasées,
Et tous ces os blanchiront dans l'éternité.

(Cité par M. Francisque Michel, *Chanson de Roland*, p. 226 [1].)

Les conquérants qui se font battre n'ont point d'excuse ; mais Charles en avait une pour abandonner l'Espagne. Les Saxons, profitant de son absence, avaient osé s'avancer jusqu'au Rhin ; et il était plus sage à lui d'aller défendre ses frontières du nord, toujours compromises, que de chercher à les reculer au midi, au delà des limites naturelles de la France. Mais l'orgueil de ce monarque, toujours victorieux, n'en dut pas moins être cruellement froissé en retraversant, comme un fugitif, cette perfide Vasconie, qu'un mois auparavant il parcourait en maître. Quelques naïves paroles de la chronique de Saint-Denis nous attestent ce qu'il lui en coûta. « Pour ceste mésaventure, fut li rois moult dolens; car ceste méchéance li abaissa en partie l'oneur et les nobles fais qu'il avoit fait devant en Espaigne. »

Il lui fallait quelqu'un sur qui faire tomber cette royale colère. Le duc de Vasconie, qui aurait mieux fait de se dérober à la vengeance de Charles, après

1. Sans pouvoir complétement établir l'authenticité de ce chant national, il me semble empreint d'un bout à l'autre d'une vérité de détails trop saisissante pour que je puisse le considérer comme une pure invention du poète. Si l'on n'y retrouve pas la concision et la rudesse primitive du chant des Cantabres (voy. t. I, p. 454), il renferme cependant de ces traits de nature qui n'appartiennent qu'aux peuples jeunes : car les Basques, séparés du monde dans leurs profondes vallées, n'avaient guère vieilli depuis Auguste jusqu'à Charlemagne. Telle est, par exemple, cette phrase si naïve et si vraie dans la bouche d'un Basque : « Quand Dieu fait les montagnes, c'est pour que les hommes ne les franchissent pas », et ce calcul décroissant de l'enfant, et du peuple, enfant comme lui, qui sait à peine compter jusqu'à vingt, et qui, de ces milliers d'ennemis, finit par n'en avoir plus qu'un, et *pas même un* à compter !

cet acte de patriotique félonie, paya pour ses sujets. Charles le fit saisir et étrangler en prison sans autre forme de procès; *vitam laqueo finivit*, dit la charte d'Alaon.

M. Fauriel, appuyé sur la grave autorité de dom Vaissette, auteur de l'*Histoire du Languedoc*, a consacré une savante dissertation à établir l'authenticité de cette charte, contestée par plusieurs savants. Appuyé à notre tour sur ces deux autorités, nous citerons un passage de cette charte, d'autant plus remarquable qu'aucune chronique chrétienne ne parle de l'expéditif procédé qui termina la vie du duc Loup II. « Notre illustre aïeul Charles, dit Charles le Chauve, auteur de cette charte, laissa la Vasconie, *à titre de bénéfice*, au très-fidèle duc Loup I. Mais celui-ci (Loup II), pire que tous les pires (*pejoribus pessimus*) et perfide entre tous les perfides, loup de conduite aussi bien que de nom (*operibus et nomine lupus*), larron plutôt que duc, suivant les voies mauvaises de son scélérat de père Vaifre, et de son aïeul apostat Hunald, a enlevé la Vasconie à son souverain.

» Mais pendant que l'atroce petit-fils d'Hunald jurait avec hypocrisie hommage à notre aïeul Charles, celui-ci, à son retour d'Espagne, a éprouvé sa perfidie habituelle et celle de ses ancêtres: il a sacrilégement égorgé, avec une poignée de brigands, les comtes de son armée. C'est pourquoi ce dit Loup, fait prisonnier, a fini misérablement sa vie par le lacet, et la pitié du roi a laissé à son fils Adalrich une portion de la Vasconie pour vivre décemment. » La charte d'Alaon, si précieuse pour l'histoire du Béarn, ne parle comme on le voit que d'un fils de Loup II; mais l'histoire en nomme un autre, Loup Sanche; et

Charles, n'osant, quelque envie qu'il en eût, confisquer les états du duc, les partagea entre ses deux fils.

On s'étonnera sans doute de voir l'actif abd el Rahman rester étranger à ce grand drame de l'invasion franque; mais il ne faut pas oublier que, grâce à la déplorable lacune qui règne de 774 à 778 dans les annales de l'Espagne, quatre années de la vie si pleine d'abd el Rahman se trouvent ainsi retranchées de l'histoire. Ce qui est certain, c'est que ni l'émir en personne, ni aucune armée envoyée par lui, ne prit part à la guerre; nous savons seulement que l'émir, en apprenant la victoire que les Arabes s'attribuent si complaisamment, manda à ses walis de poursuivre avec acharnement les chrétiens des montagnes, c'est-à-dire les Basques espagnols ou français, ennemis d'abd el Rahman aussi bien que de Charles, et de les réduire à l'obéissance par des incursions continuelles dans leurs vallées. Mais, ajoute Conde, « cette guerre sans importance fut pourtant opiniâtre, et les musulmans se lassèrent bientôt de poursuivre dans leurs sauvages retraites ces rudes montagnards, vêtus de peaux d'ours, et armés de faux et de javelots, sans posséder rien au monde que les armes qui les défendaient. »

Charles, en évacuant aussi précipitamment l'Espagne, avait laissé derrière lui des alliés que sa retraite compromettait. Parmi eux se trouvaient d'abord les chefs arabes qui l'avaient appelé, et leurs partisans, puis les populations chrétiennes de l'Espagne arabe qui avaient essayé de remuer en sa faveur. Charlemagne une fois parti, la fuite devint la seule ressource de ces malheureux, qui cherchèrent un

asyle dans le midi de la Gaule, où Charles essaya de leur faire retrouver une patrie [1].

L'échec de Roncevaux était pour Charles une dure leçon; mais du moins elle ne fut pas perdue: elle lui enseigna le danger de chercher à reculer des frontières aussi nettement tracées par la nature que celles des Pyrénées, et pour long-temps du moins les expéditions des Franks au delà des monts furent suspendues. Mais, en même temps que Charles renonçait à chasser les Sarrasins du nord de l'Espagne, il sentit la nécessité de leur faire respecter les limites que lui-même se traçait, et d'opposer à leurs invasions une vigoureuse organisation politique et militaire de l'Aquitaine, boulevart naturel de la royauté franque contre les Arabes.

Ce plan se liait d'ailleurs à un plan plus vaste : la haute prudence de Charles s'effrayait à bon droit de l'immense étendue d'états qu'il réunissait sous ses lois. Ce gigantesque empire, qui s'étendait de l'Esclavonie à la Bretagne, et du fond de la Calabre aux bouches de l'Oder, trop vaste même pour la main puissante qui le régissait, pliait déjà sous son propre poids. Charles sentait la nécessité de le partager de son vivant même entre ses enfants, afin que ceux-ci, après sa mort, n'eussent pas à s'en disputer les lambeaux. L'Aquitaine, séparée de la Gaule franque par la langue, les mœurs et les lois, habitée par des

[1] Ce fait résulte d'un diplôme de Charles, en 812, qui rappelle un ordre adressé à huit comtes des villes du midi, pour leur enjoindre de protéger des Espagnols et des Arabes réfugiés dans ces villes depuis plus de trente ans, et qui étaient en butte aux vexations des officiers impériaux. Ce document curieux été exhumé par Fauriel.

peuples d'une autre race et presque d'une autre nature, fiers de leur indépendance si long-temps maintenue, formait une des divisions naturelles du partage que méditait Charles. On pouvait croire que les Aquitains, rendus à eux-mêmes et à leur opiniâtre nationalité, opposeraient aux incursions arabes une résistance plus soutenue, et ne seraient plus tentés de s'allier aux infidèles lorsqu'ils auraient une couronne et une existence nationales à défendre; enfin les liens du sang et le jeune âge de ses fils garantissaient à Charles le dévoûment du prince qu'il assiérait sur ce trône : l'Aquitaine, si elle cessait d'être un fief de la monarchie franque, n'en restait pas moins la dépendante et l'alliée nécessaire.

Ces raisons décidèrent Charles, et, après avoir consacré quelques années à mûrir l'exécution de ce plan, il fit, en 781, sacrer par le pape Adrien son fils Pépin, âgé de cinq ans, comme roi d'Italie, et son fils Louis, qui en comptait à peine trois, comme roi d'Aquitaine, tous deux sous la tutelle d'un conseil de leudes franks. La Loire fut, au nord, la limite du nouveau royaume, qui, outre l'Aquitaine, comprit la Vasconie et la Septimanie, connue sous le nom de marche de Gothie. La Vasconie elle-même fut divisée en deux parties : celle qui comprenait les plaines prit le nom de duché; celle qui s'étendait jusqu'à la crête des Pyrénées s'appela marche de Vasconie, et toutes deux devinrent des fiefs de la couronne d'Aquitaine gouvernés par les deux fils de Loup II.

Toulouse fut de fait la capitale du nouveau royaume, bien que, selon l'usage des princes franks, le jeune roi voyageât souvent d'un de ses manoirs à l'autre, dans les diverses provinces de son empire.

L'ancienne division du pays en comtés subsista toujours, et Charles mit partout dans ces places importantes des leudes franks, abbés ou laïques, mais abbés militants, hommes sûrs et dévoués, et choisis comme habiles au moins autant que comme braves [1].

Nous aurons plus d'une fois occasion, dans le cours de cette histoire, de blâmer ces partages funestes, qui morcellent une monarchie compacte et susceptible d'unité, pour faire, au lieu d'un roi unique et fort, quelques roitelets faibles et désunis. Mais la monarchie fondée par Charlemagne, et qui rassemblait dans une unité factice la Gaule, l'Allemagne et l'Italie, était trop vaste pour rester long-temps réunie sous une seule main, quelque puissante que fût cette main. Charles le sentit et chercha dans son partage les divisions indiquées par la nature même des peuples et des pays. Le danger était au nord, et il garda pour lui, avec la Gaule du nord et la moitié de l'Allemagne, le danger et la gloire. L'Italie, rejetée au delà des Alpes, n'était en quelque sorte qu'un hors-d'œuvre de son empire : il la confia à Pépin, ou plutôt à ses lieutenants, qui devaient la gouverner sous son nom.

Enfin l'Aquitaine, à cette époque, était réellement, comme toute la Gaule du sud, des Cévennes et de la Durance, une nation distincte de la Gaule du nord, et la Loire séparait deux races ennemies, ou du moins rivales, et aussi diverses que les climats qu'elles habitaient. La création d'un royaume d'Aquitaine, bien qu'elle rompît l'unité de la monarchie franque, fut

[1] Ordinavit per totam Aquitaniam comites, abbatesque... e gente Francorum, quorum prudentiæ et fortitudini nulla calliditate, nulla vi obviare fuerit tutum. (Astronom., an. 778.)

donc œuvre de sagesse, parce qu'elle était œuvre de nécessité : car cette monarchie, dont le point central était à Bâle, et la capitale à Aix-la-Chapelle, était bien plus germaine que gauloise, et Charlemagne lui-même, germain de race et d'habitudes, n'avait rien en commun avec les mœurs et les races du Midi.

La retraite de Charles et l'échec de Roncevaux avaient livré l'Espagne à abd el Rahman, et bien qu'une partie de la Vasconie espagnole et toutes les Asturies restassent libres, les petites principautés musulmanes indépendantes qui s'étaient formées sur la frontière, à Pampelune et en Cerdagne, ne pouvaient se soustraire long-temps à l'autorité de l'émir. La plus complète anarchie régnait dans tout le nord-est de la Péninsule. Ebn el Arabi ne dominait plus à Saragosse : son complice, Houssein ben Yahia, l'avait fait assassiner, et s'était déclaré indépendant comme lui. Le fils d'ebn el Arabi, Youssouf, avait dû se réfugier à Narbonne [1].

Abd el Rahman, maître paisible du midi et du centre de la Péninsule, sentit le danger de laisser s'établir ainsi au nord toutes ces petites souverainetés indépendantes, qui pourraient encore une fois appeler l'étranger et lui livrer la clef des Pyrénées. Après avoir confié à son fils aîné, Souleyman, le gouvernement de Tolède, sous la direction du sage Mouza ben Odheira, et à son second fils celui de Merida, avec abd el Gafir ben Hassan pour conseiller et pour *wazir* (visir), abd el Rahman se dirigea vers les Pyrénées.

[1] Nous puisons tous ces détails dans l'anonyme cité par Fauriel (t. III, p. 360), qui supplée heureusement au silence de Conde.

Saragosse, investie, se soumit bientôt [1], et Houssein dut livrer son fils pour otage de sa fidélité. La soumission de Pampelune suivit bientôt celle de Saragosse. Les Basques, qu'on ne pouvait se flatter de subjuguer complétement, furent du moins contenus par quelques expéditions, et le fils de Belaskout (Velasquez, fils de Velasco), chef indépendant de la Cerdagne et ancien allié de Charlemagne, jura fidélité à l'émir, et lui livra des otages. Abd el Rahman, après cette courte et facile campagne, s'en retourna à Cordoue, sans compter beaucoup peut-être sur la précaire obéissance de tous ces walis de la frontière, toujours prêts à y appeler l'étranger. [2]

Mais un danger plus grave et moins distant menaçait abd el Rahman : il était dit que l'Espagne, sous son règne, ne connaîtrait jamais long-temps les douceurs de la paix. Aboul Aswad, fils de Youssouf, était toujours prisonnier à Cordoue, dans une des tours du rempart. Traité d'abord avec rigueur, sa captivité, après quelques années, s'était un peu adoucie, et ses gardiens, moins vigilants et moins sévères, laissaient le prisonnier jouir quelquefois de la clarté du soleil. Un captif dans sa prison n'a qu'une idée, mais une idée fixe, c'est celle de sa délivrance. Aboul Aswad, n'espérant plus rien de la force, eut recours à la ruse. Comme si ses yeux, affaiblis par une longue captivité, eussent été éblouis par l'éclat du soleil, il feignit de perdre peu à peu la vue. Bientôt il parvint à imiter avec tant d'adresse les dé-

[1] D'après Cardonne, autorité peu recommandable, le siége dura deux ans, et abd el Rahman dut faire agir contre la ville de nombreuses machines de siége.

[2] Même manuscr, arab. anon.

marches et les gestes d'un aveugle, que ses geôliers, abusés, le laissèrent circuler librement dans la prison et se réfugier pendant la chaleur de l'été dans les salles basses de la tour, où il passait même la nuit. Bientôt une liberté entraîna l'autre, et on lui permit d'aller lui-même chercher de l'eau à la citerne pour ses ablutions.

Un long espace de temps s'écoula ainsi, et le prétendu aveugle étudia avec soin les localités, et s'assura de tous les moyens qui pouvaient protéger sa fuite. De temps en temps, quelques partisans secrets de son père venaient le visiter, et concerter avec lui sa délivrance; enfin, un soir que, tous ses gardiens étant allés se baigner dans le Guadalquivir, il était resté seul dans une salle basse, il se laissa glisser par une fenêtre de l'escalier des citernes, passa la rivière à la nage, trouva de l'autre côté un cheval et des habits qu'on lui tenait prêts, et, après avoir couru vingt-quatre heures par des chemins détournés, il arriva sans être reconnu à Tolède; de là les Fehrites, ses partisans, le dirigèrent vers la *sierra* de Jaen, où il trouva un asyle au milieu des bandits et des rebelles qui occupaient ces retraites sauvages.

Les gardiens n'osèrent instruire sur-le-champ abd el Rahman de la faute qu'ils avaient commise, et un temps précieux fut perdu avant qu'on ne se mît à la poursuite du fugitif. Mais un musulman prend vite son parti des disgrâces : « La fuite de cet aveugle, dit abd el Rahman, nous coûtera bien des fatigues et du sang; mais tout ceci, ajouta le pieux émir, est l'œuvre de la sagesse éternelle : elle nous apprend ainsi que jamais on ne fait du bien aux méchants sans faire du mal aux bons. » Et aussitôt il envoya l'ordre aux wa-

lis de Segura, d'Elvira et de Jaen, de poursuivre sans relâche les bandits qui avaient accueilli le fugitif. Dans cet étrange et malheureux pays, où la guerre civile est en quelque sorte endémique, il ne faut qu'un drapeau pour avoir des soldats. Tous les mécontents, et ils ne pouvaient manquer dans un pays où toutes les races de l'Orient se heurtaient l'une contre l'autre, accoururent en foule auprès du fils de Youssouf, nom cher à tout rebelle, et aboul Aswad se vit bientôt à la tête de plus de six mille hommes aguerris et bien armés. Abd el Rahman savait le danger d'un délai : il partit lui-même sans perdre un instant, à la tête de la cavalerie de Cordoue, en donnant ordre aux walis de Jaen et de Tadmir de venir le rejoindre.

Cependant Khasim, le second fils de Youssouf, jaloux de partager les chances de son frère, recrutait de son côté dans la *serrania* de Ronda[1]. Les troupes de l'émir vainquirent dans plusieurs rencontres ces bandes rebelles, mais sans pouvoir jamais ni les disperser ni les soumettre; la campagne traîna en longueur, et plusieurs fois abd el Rahman dut la suspendre pour reposer sa cavalerie, harassée de cette guerre de montagnes, où tout l'avantage était pour les bandits.

Enfin, abd el Rahman, las de cette lutte sans gloire et sans résultat qui lui décimait ses meilleures troupes, ordonna à ses walis de balayer cette chaîne dans toute sa longueur, en chassant devant eux les

[1] « Les nuages, dit Aboulfeda dans sa Géographie, dont M. Reinaud a bien voulu me communiquer la traduction inédite, « servent à Ronda de turban, et les eaux douces, à mi-côte, de baudrier. » Rien n'est en effet plus pittoresque que cette ville de Ronda, assise au bord de l'affreux ravin que les eaux ont creusé dans la haute montagne qui la porte.

rebelles. Cette opération, exécutée avec ensemble, les força à se réfugier dans les monts de Cazlona. Là, quelqu'un conseilla à aboul Aswad de s'en remettre à la merci de l'émir, dont la clémence inépuisable lui pardonnerait sans doute; mais le malheureux ne le pouvait pas: esclave des bandits qui le traînaient à leur suite, en se servant de son nom comme d'un drapeau pour autoriser leurs brigandages, il était à la merci du dernier de ses soldats, et, tout en prévoyant le terme de cette guerre désastreuse, il ne lui était plus permis ni de fuir ni de se soumettre.

Enfin, malgré tous les efforts des rebelles pour éviter une bataille, ils furent vaincus dans une rencontre décisive (784). Toute leur infanterie fut taillée en pièces, ou noyée dans le Guadalimar. Aboul Aswad, à la tête de sa cavalerie, parvint à s'enfuir vers les Algarves; mais, poursuivi et vaincu dans plusieurs rencontres successives, abandonné peu à peu par ses partisans, il erra long-temps sous un déguisement dans les campagnes de Coria, cherchant les lieux les plus déserts, « comme un loup affamé, et se rappelant comme un temps heureux celui qu'il avait » passé dans l'obscurité de sa prison ». Enfin la misère et la faim l'avaient rendu tellement méconnaissable qu'il put, sans être reconnu, venir chercher un asyle à Alarçon, près de Tolède, où il mourut un an après.

Délivré de cet opiniâtre adversaire, abd el Rahman alla visiter une partie de ses états qu'il ne connaissait pas encore, la Lusitanie, peuplée surtout d'Egyptiens et de Berbers. L'islamisme, sans doute, n'avait pas encore jeté de profondes racines dans cette partie de l'Espagne : car le pieux émir laissa partout,

pour traces de son passage, des mosquées qu'il fit élever à grands frais, et signala aussi sa munificence par d'autres bienfaits. De Lusitanie en Galice, il ne paraît pas s'être avancé vers le nord au delà d'Astorga, qui semble être l'extrême limite des possessions musulmanes. De retour à Tolède, il fut informé que Khasim, le dernier des fils de Youssouf, tenait encore dans les montagnes de Tadmir. Il se dirigeait de ce côté, lorsqu'il apprit que ses fidèles walis avaient étouffé la rébellion, et fait Khasim prisonnier; et l'émir, délivré ainsi du dernier de ses ennemis, s'en revint à Cordoue par Murcie. Là on lui présenta le malheureux Khasim, chargé de fers; et l'âme compatissante d'abd el Rahman s'émut à la vue du proscrit, qui baisait la terre devant ses pieds. Il lui fit ôter ses fers et le laissa vivre en liberté à Séville, où ses bienfaits le suivirent encore, et où Khasim te rminapaisiblement ses jours.

Abd el Rahman touchait enfin au but de tous ses désirs: cette longue guerre, qui avait coûté à l'Espagne tant de larmes et de sang, était terminée, et la Péninsule allait enfin jouir de cette paix dont elle avait tant besoin. Mais les plus belles années de la vie d'abd el Rahman s'étaient enfuies pendant ces longues et laborieuses épreuves, et lui seul ne devait pas jouir de cette paix si chèrement achetée. Comme le Mouza (Moïse) des Juifs, il avait conduit son peuple jusqu'au seuil de la terre promise; mais il ne lui était pas donné d'y entrer.

Les derniers jours de sa vie furent consacrés au bonheur de ses sujets et aux jouissances paisibles des arts; c'est lui qui fit commencer à Cordoue, auprès de l'alcazar royal, cette célèbre *aljama* ou grande mos-

quée qu'il ne devait pas voir achevée. Elle fut construite sur le plan de la grande mosquée de Damas. Il fit tailler pour elle ces précieuses colonnes de marbre qu'on y admire encore aujourd'hui, depuis que le Dieu des chrétiens y a remplacé le Dieu de Mahomet, et dont les poètes comparent les tiges sveltes et élancées à des palmiers taillés dans la pierre. Il traça de sa propre main le plan de cette merveilleuse cité de marbre, où l'on compte quarante nefs de l'orient à l'occident, et qui s'ouvre de chaque côté par neuf portes. Lui-même, pour encourager le zèle des ouvriers, s'était fait une loi d'y travailler une heure chaque jour. Mais, malgré ses efforts, malgré les sommes immenses qu'il y dépensa, Dieu ne lui permit pas de voir son œuvre achevée. Il voulut du moins qu'elle se continuât après lui, et ses bienfaits dotèrent à perpétuité les hôpitaux et les *madrisah* ou écoles publiques qu'il éleva à côté, comme si la maison de Dieu n'eût pas été complète sans un asyle pour la pauvreté et des enseignements pour l'enfance.

En 787, l'émir, qui sentait sa fin approcher, réunit auprès de lui les walis des six grandes divisions militaires, Cordoue, Tolède, Merida, Saragosse, Murcie et Valence, les douze gouverneurs des cités principales, et leurs vingt-quatre *wazirs*, son *hadjeb* ou premier ministre, son *khadi* des *khadis* ou grand-juge, et son *dyouwan* ou conseil privé; et en présence de cette imposante assemblée, il proclama son fils Hischem *wali al hadi* (*maître de la promesse*), c'est-à-dire son successeur. Tous les assistants prêtèrent à leur futur souverain serment de fidélité, et lui prirent la main en signe d'hommage. Hischem, cependant, n'était pas l'aîné des fils d'abd el Rahman; Sou-

leyman et Abdallah étaient plus âgés que lui; mais abd el Rahman le leur préféra à cause des vertus douces et de la prudence qui l'avaient distingué dès son jeune âge; peut-être aussi l'affection passionnée de l'émir pour la sultane Howara, mère d'Hischem, lui dicta-t-elle ce choix, justifié d'ailleurs par le mérite du jeune prince. Abdallah et Souleyman s'inclinèrent devant ce frère plus jeune qu'eux, qu'un caprice du maître faisait leur souverain; mais un profond ressentiment couvait dans leurs cœurs, et nous en verrons plus tard les funestes effets.

Abd el Rahman, aussitôt après cette cérémonie, partit avec Hischem pour Merida, où il mourut bientôt après, en octobre 788, à l'âge de cinquante-neuf ans, laissant après lui onze fils et neuf filles. L'Espagne tout entière pleura sa perte : car elle ne savait pas que, dans cette noble famille des Ommyades, les vertus du fils devaient, à chaque règne nouveau, la consoler de la perte du père. A peine reposée des longues guerres civiles qui avaient rempli tout le règne d'abd el Rahman, elle voyait le sceptre remis à un prince jeune, qui comptait déjà autant de rivaux que de frères, et l'avenir se présentait à elle sous de sombres auspices. Mais cette fois, il faut le dire, ces tristes pressentiments ne la trompaient pas, et les vertus d'Hischem devaient être, comme celles de son père, impuissantes pour le bonheur de l'Espagne.

Abd el Rahman, en mourant, savait qu'il laissait à son fils un trône plus glorieux qu'affermi : aussi n'avait-il rien épargné pour l'éducation de ce fils bien aimé, et pour celle de ses frères. Il les avait entourés dès l'enfance des maîtres les plus instruits de son temps, et, pour les exercer à la pratique en même

temps qu'à la théorie des lois et de l'art de gouverner, il les faisait assister aux audiences des khadis de la *al Djami* (*qui contient*, c'est-à-dire la grande mosquée) et à celles du *dyouwan*, ou conseil. Il les habituait à s'entourer de tous les savants de l'époque, à leur distribuer des prix et à leur soumettre leurs travaux. Mais la préférence de l'émir pour Hischem, toute méritée qu'elle fût, perçait au milieu de l'égalité qu'il cherchait à mettre dans les soins donnés à tous ses fils. Le germe de la jalousie et de la haine couvait ainsi dans cette famille de rivaux, que la main ferme de l'émir avait pu seule maintenir dans une apparente union.

Du glorieux règne d'abd el Rahman date une nouvelle ère pour l'Espagne arabe. Jusque là l'émir d'*Andalous* avait dépendu non seulement du khalife de Damas, mais de l'émir d'Afrique. Abd el Rahman, en montant sur le trône de Cordoue, émancipa l'Espagne musulmane. Cette scission, dont la conquête portait avec elle le germe, était inévitable, et l'on doit seulement s'étonner qu'elle ait tardé si longtemps. L'autorité distante du khalifat n'était ni assez forte ni assez présente pour prolonger à travers l'Afrique et le détroit le lien d'une unité si facile à rompre. Cette force, qui tendait sans cesse à descendre, comme dans l'échelle féodale, du khalife au vice-roi d'Afrique, et de celui-ci à l'émir de Cordoue et aux walis sous ses ordres, devait s'éparpiller et se perdre entre toutes ces mains, et cesser de remonter à la source d'où elle émanait. Cependant abd el Rahman, tout en supprimant le tribut que l'Espagne arabe payait au khalifat, ne voulut point prendre le titre de khalife, qu'il aurait pu disputer aux Abbassides, comme issu de la race légitime qu'ils avaient détrônée. Il se con-

tenta du titre modeste d'émir, par un reste de déférence à l'autorité toute spirituelle du *commandeur des croyants*.

L'organisation sociale et politique de l'empire de Cordoue, commencée sous abd el Rahman Ier, n'a cependant pris que sous ses successeurs son entier développement. Pour l'esquisser ici, il nous faudrait anticiper sur des institutions qui ne sont pas fondées encore. Nous verrons, sous les règnes suivants, s'élever peu à peu l'édifice de cette singulière société, qui, avec l'unité pour base, a toujours tendu au morcellement; remarquons seulement, à propos du choix arbitraire qu'abd el Rahman fit de son fils Hischem pour lui succéder, que le principe de cette unité était si fortement enraciné dans la constitution de l'islam que jamais partage n'eut lieu entre les enfants du monarque. « Deux sabres ne peuvent tenir dans un même fourreau », avait dit Mahomet, et ce dogme politique, qui se lie si bien à tout son système d'unité religieuse, a régné et règne encore après lui. Il y eut bien des révoltes, bien des guerres civiles dans l'empire arabe de Cordoue, mais jamais de partage, jamais de démembrement volontaire opéré par un roi sur son lit de mort, comme dans les monarchies chrétiennes.

Les peuples, aveuglément courbés devant la double inviolabilité de leur chef, obéissaient sans discuter, jusqu'à ce qu'une révolte heureuse transférât sur une autre tête le titre et les droits de représentant du prophète: car le *fait*, chez ces pieux fatalistes, emportait toujours le *droit*, et le mot fatal : *C'était écrit*, une fois prononcé, légitimait l'usurpation d'une part, en même temps que l'obéissance de l'autre.

Un trait caractéristique du règne d'abd el Rahman, c'est l'ascendant définitivement acquis aux Arabes sur les Berbers, écrasés par lui à plusieurs reprises. Dans cette histoire, où les races sont tout, où les grands duels de la conquête ont lieu de peuple à peuple bien plus que de roi à roi, on aime à voir l'emporter sur cette race numide, qui garde encore sa perfidie et sa férocité natives, cette noble race arabe, ardente et généreuse comme ses coursiers, hardie dans la conquête, mais clémente après la victoire, et plus puissante encore par la civilisation que par la guerre.

Les peuples, comme les individus, portent leur caractère, nous allions presque dire leur destinée, écrit sur leur figure. Regardez ce profil imposant de l'Arabe, ces yeux animés, cette physionomie mobile et impressible, et quelque chose ne vous dit-il pas que vous avez devant vous l'un des plus nobles types de l'espèce humaine, au physique comme au moral? Puis, contemplez l'éclat à la fois civilisateur et guerrier du règne d'abd el Rahman; cette mosquée de Cordoue, éternel monument de son règne; ces soixante-dix bibliothèques publiques et ces milliers d'écoles et de colléges, monument moins durable, mais plus glorieux peut-être, et ne serez-vous pas tentés de prédire à cette race privilégiée de longues et brillantes destinées?...

D'où vient donc que tant de courage et tant de science, tant de gloire et de poésie, vainement dépensés sur le sol de l'Espagne, y ont laissé si peu de traces, et n'ont pas même duré autant que la conquête? D'où vient que la forte et vivace

dynastie des Ommyades a été foulée aux pieds par ces grossiers Berbers, qui adoraient pourtant le même dieu et combattaient pour la même loi? Pourquoi cette longue et brillante voie de civilisation, qui allait de Bagdad à Cordoue, comme une de ces voies romaines qui portaient au bout du monde l'empire et les arts de la cité mère, a-t-elle abouti à son point de départ, à la tente de crin de l'Arabe du désert, ignorant héritier de la gloire lettrée des khalifes?

Pourquoi? Nous l'avons dit: c'est que dans le Koran était le germe de toute mort, comme dans l'Évangile est le germe de toute vie. Chez chaque peuple dont l'ordre social est un dogme religieux en même temps qu'un système politique, une barrière insurmontable s'oppose à tout progrès: chaque tentative de civilisation avorte nécessairement, impuissante qu'elle est à ébranler ce qui ne peut pas se mouvoir, et à faire marcher le peuple quand les institutions restent immobiles. Certes les grands rois n'ont pas manqué dans cette dynastie glorieuse des Ommyades, qui, pendant près de trois siècles, occupa le trône de Cordoue; mais toute la gloire du monde, toutes les victoires, n'y peuvent rien: le vice est dans les choses, et non pas dans les hommes. Dans cette société mal faite, où tout le poids est en haut et où il n'y a rien à la base; où le despotisme, appuyé sur la religion, pèse d'un double poids sur la nation, et écrase tout ce qui ne résiste pas, la rébellion se trouve toujours à côté de la servitude, comme son correctif nécessaire; elle fait partie, en quelque sorte, de la constitution de l'état; les premières années de chaque règne ap-

partiennent de droit à la guerre civile, sans compter la guerre étrangère; et les plaies du pays commencent à peine à se fermer sous un roi juste et bon, qu'un changement de règne, suivi d'une nouvelle guerre civile, vient encore une fois les rouvrir.

Or ces vices, nous le répétons, tiennent à la constitution même de toute société fondée sur la loi de l'islam. Quelque jugement qu'on porte sur la vérité du christianisme, un fait que ne nieront pas ses adversaires les plus prononcés, c'est que, depuis tantôt deux mille ans qu'il existe, de tous les peuples qui ont fondé sur cette base leur édifice ocial et politique, pas un seul n'a péri. On sait combien de races et d'empires, dans les quelque mille ans qui se sont écoulés avant l'ère chrétienne, ont disparu de la face du globe, en y laissant à peine quelques souvenirs. Or, les conquêtes, les invasions, les secousses sociales, qui ont englouti tous ces peuples, n'ont pas manqué non plus au christianisme. Le monde barbare du nord a passé tout entier sur lui pendant cinq ou six siècles, et, loin d'être englouti dans ce vaste naufrage, le christianisme a surnagé; au lieu de s'absorber dans la grossière idolâtrie du vainqueur, c'est lui qui a conquis les conquérants eux-mêmes, et se les est assimilés en peu de temps, par une loi qui ne connaît pas d'exception. Que si les conquérants du midi, les Arabes, les Berbers et les Turcs, ont toujours résisté à cette action envahissante du prosélytisme chrétien, ne serait-ce pas que, dans leur religion de pièces et de morceaux, à force d'emprunter au christianisme, ils lui ont pris quelque chose de sa durée patiente et de la tenace conviction qu'il inspire? Et, sans

parler de tous les emprunts de détail, le dogme de l'unité de Dieu, qui est à lui seul un système religieux tout entier, en se constituant en lutte avec l'unité plus haute de la Bible et de l'Évangile, n'a-t-il pas suffi pour donner à la foi de l'islam cette durée sans avenir qui la caractérise ?

—

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

ROYAUME CHRÉTIEN DES ASTURIES.

—

718 A 910.

Bien que la longue muraille des Pyrénées s'étende sans interruption de Baïonne à Perpignan, à peine coupée de loin en loin par quelques défilés étroits, souvent fermés par les neiges, ce n'est pas du côté de la France que la Péninsule est le mieux gardée. Le mur s'abaisse à ses deux extrémités, et, du côté de Baïonne surtout, une ample échancrure taillée dans les Pyrénées ouvre à la conquête une voie large et facile. De Baïonne à Perpignan, d'ailleurs, le mur est mitoyen, il appartient par indivis à la France et à l'Espagne, et il serait difficile, en cas de lutte, de dire quel est celui des deux pays qu'il protége. Geôliers des Pyré-

nées, les Basques, disséminés sur les deux versants de la chaîne, l'ouvrent ou la ferment à qui bon leur semble. Les Basques, ils s'en vantent du moins, ne sont ni Espagnols ni Français, mais Basques avant tout: fiers de leur vieux nom d'*Escualdunac*, de leur langue, aussi vieille que lui, et de leur indépendance, si péniblement et si long-temps maintenue, ils regardent comme leurs ennemis naturels les deux peuples qu'ils séparent.

De Baïonne au cap Finistère, les Pyrénées, au contraire, sous le nom de monts des Asturies ou de Galice, appartiennent à l'Espagne toute seule; depuis la frontière ouest de la Biscaye jusqu'à l'extrémité de la Galice, l'idiome espagnol est le seul qui résonne d'un bout à l'autre de cette chaîne et sur ses deux versants. Ouvert à la France seulement par cet étroit littoral que gardent les Basques, pour eux sinon pour l'Espagne, le rempart est fermé au sud contre toute agression. Les conquêtes phénicienne, carthaginoise et romaine, se sont toujours arrêtées devant lui; la conquête arabe l'a tourné quelquefois, mais elle ne l'a jamais franchi. C'est la dernière des lignes de défense qui protégent la Péninsule contre l'Afrique; mais c'est aussi la plus solide et la mieux défendue. Comme toute fortification bien construite, elle a devant elle son fossé: c'est le Duero, limite naturelle de l'attaque et de la résistance, et où le flot de l'invasion est tant de fois venu se briser.

Mais le bassin du Duero et le versant méridional des monts de Galice et des Asturies, sorte d'arène où devaient se vider plus tard les querelles des deux peuples, n'étaient pas un terrain propice pour la résistance. C'est au nord de la chaîne que se trouvait le der-

mier point d'appui où le peuple espagnol, refoulé jusqu'à la mer, pût assurer son pied pour résister; c'est là, sur cette longue et mince lisière de terrain, que nous avons vu l'Espagne se réfugier après la terrible bataille de Guadalete, qui fit de la Péninsule une province du khalifat de Damas. Là, un peuple brave comme les Basques, mais plus espagnol qu'eux, avait existé avant la conquête, et existait encore après elle. Cette conquête, il l'eût ignorée, peut-être, si ses frères fugitifs n'étaient venus lui demander un asyle, et ses libres et profondes vallées s'étaient ouvertes pour les accueillir. Heureux ceux qui, dans ce terrible naufrage où s'engloutit tout un peuple, purent gagner le coin de terre oublié où les attendaient un asyle et la liberté!

Non moins sauvages, non moins indépendants que les Basques, les Asturiens avaient un lien de plus avec le reste de l'Espagne: c'était la communauté de langue [1], communauté sainte et fraternelle à laquelle se reconnaissent les fils d'une même famille, et qui ne régna jamais entre les Basques et les Espagnols. Aussi, qu'on le remarque bien, ce n'est pas à la Vasconie qu'appartient l'honneur d'avoir donné à l'Espagne le signal de la résistance. Fiers et satisfaits de leur égoïste indépendance, les Basques ne l'ont jamais défendue que pour eux; après comme avant l'invasion, ils sont restés Basques, isolés dans leur étroite natio-

[1] Cette langue était la langue latine, qui avait remplacé chez les Asturiens, moins tenaces que les Vascons, la langue primitive ou ibérienne, qui n'est autre que le basque. Les Goths, qui avaient eux-mêmes bientôt oublié leur langue, au contact de la langue et de la civilisation romaines, n'avaient eu garde de l'enseigner aux Asturiens; les relations des deux peuples avaient d'ailleurs, avant Pelayo, été peu fréquentes et souvent peu amicales. Mais je reviendrai plus loin sur ce sujet, à propos de la formation de la langue espagnole.

nalité, et insensibles à des misères qui ne les atteignaient pas.

Les Asturiens aussi pouvaient s'isoler dans leurs montagnes et les fermer aux Goths fugitifs, et pourtant ils ne le firent pas. Ils accueillirent en frères ces débris d'un grand peuple, et mirent en commun avec eux le peu qu'ils possédaient. L'histoire ne le dit point; mais l'histoire dit-elle rien à cette muette époque? Nous dit-elle comment ces Cantabres, qu'elle avait oubliés depuis huit siècles, redeviennent tout d'un coup une nation; comment, mûris pour l'action par leur longue retraite, ils descendent de leurs monts, où ils auraient pu rester libres et cachés, et entrent à leur tour dans la lice pour défendre leur dieu et leur liberté, qu'on attaquait dans la liberté et dans le dieu de leurs frères? sainte et nationale croisade, qui dispensa du moins l'Espagne d'aller verser le sang de ses fils sur les rochers de la Judée, et plaça sur son propre territoire le but auquel elle devait tendre, et la *Terre sainte* qu'elle devait racheter.

En racontant l'histoire de l'Espagne gothique, nous avons quelquefois rencontré le nom de *duché de Cantabrie*. De longues révoltes difficilement domptées et suivies d'une soumission précaire, tel est le rôle que les Cantabres jouent dans ces annales. Le duché de Cantabrie, créé vers le milieu du 7e siècle, pouvait cependant à toute force être considéré comme un fief de la monarchie de Tolède. Ses limites étaient alors très étendues : car il embrassait, outre la vallée de l'Ebre supérieur, jusqu'à l'ancienne *Cantabria*, aujourd'hui ruinée, près de Logroño, toute lacôte de l'Océan depuis le fond du golfe de Biscaye

jusqu'au cap du Finistère. Sa limite naturelle au sud était les Pyrénées, de Vittoria aux sources du Minho[1].

PELAYO, fils de l'ancien duc de Cantabrie et parent de l'infortuné Roderich[2], fut le lien naturel entre les peuplades cantabres, habituées à respecter son nom, et les Goths fugitifs qu'il ramenait avec lui. Les historiens contemporains, Isidore de Beja[3], et

[1] Voici la description que fait Borbon (p. 141), d'après un texte de el Lagui, du royaume de Pelayo : « Il comprend la province de Galice depuis l'embouchure du Duero, et côtoie l'*océan Ténébreux*, où le soleil se couche, jusqu'aux Pyrénées, et il ne se trouve pas de musulmans dans ses cités, qui sont Léon, Lugo, Astorga, et Pampelune. » La moindre limite qu'on puisse lui assigner, dit Borbon, c'est depuis le Duero jusqu'à Pampelune. Cette limite, comme on le voit, serait plus étendue que celle de l'ancien duché de Cantabrie, puisqu'elle comprendrait le versant méridional des monts d'Asturie et de Galice, et la rive droite du Duero ; mais elle est évidemment fort exagérée.

Les Arabes appelaient indifféremment *Djalikia* (Galice) ou *terre de Roum* tous les pays soumis aux rois des Asturies, c'est-à-dire tout ce qui est situé entre le Duero, la mer et les Pyrénées, jusqu'à la frontière qui sépare la Navarre de l'Aragon. Tout le reste, c'est-à-dire l'Aragon et la Catalogne, était pour eux *terre d'Afrank*, nom qu'ils ne lui donnèrent toutefois, suivant M. Reinaud, que du temps de Charlemagne, quand ils se trouvèrent directement en contact avec les Franks. Enfin, ils appelaient *Français du nord*, ou *Français de l'autre côté des Pyrénées*, les habitants de la Gaule.

[2] Je renonce ici à l'orthographe gothique des noms propres, l'Espagne gothique ayant fini avec Roderich et l'Espagne chrétienne commençant avec Pelayo. D'ailleurs la trace des racines germaniques commence à se perdre dans les noms, bien qu'on en trouve encore çà et là quelques vestiges de plus en plus effacés : ainsi, Ramiro de *Rath-mir*, puissant en conseil ; Bermudo de *Wehr-mund*, armes et bouche. On peut aussi faire dériver de source gothique les noms de Fernand, Gonzalo, Alvar, etc.

[3] On peut, ce me semble, donner du silence d'Isidore de Beja sur Pelayo une explication assez plausible. Après la capitulation de Theod-mir, l'église chrétienne mozarabe se maintint indépendante de l'église des Asturies, à l'abri de cette espèce de *fuero* religieux qui garantissait la liberté du culte aux sujets de Theod-mir et à tous les chrétiens mozarabes. Il en dut résulter pour Theod-mir une sorte de protectorat sur les églises du midi de l'Espagne, y compris celle de Beja. Il est donc naturel de penser qu'Isidore, s'il n'ignora pas la rébellion de Pelayo, et la fondation d'une église des Asturies, ne jugea pas à propos d'en parler, par attachement à Theod-mir et à l'église mozarabe. Ces conjectures sont encore confirmées par l'absence des noms des évêques de Beja dans les con-

le continuateur de Jean de Biclar, préoccupés du drame sanglant de la conquête qui se déroulait sous leurs yeux, n'ont pas un souvenir à donner à cette héroïque protestation de quelques uns contre la servitude de tous. Le nom de Pelayo[1] ne s'est pas rencontré sous leur plume; peut-être ont-ils craint de le prononcer; peut-être même ignoraient-ils, au fond de leurs pieuses retraites, qu'au nord de l'Espagne il y avait encore un coin de terre où le Dieu des chrétiens ne payait pas tribut au Dieu de l'islam. Mais le nom de Pelayo, recueilli par les Arabes eux-mêmes et transmis de bouche en bouche aux écrivains des siècles suivants[2], n'en est pas moins entouré d'une de ces certitudes morales basées sur la tradition populaire, et que nulle critique ne peut ébranler. L'homme que tous les souvenirs du peuple et les refrains familiers de ses romances font vivre encore aujourd'hui, après onze siècles écoulés, cet homme a existé, on n'en peut douter, et, quelque part qu'il faille faire aux exagérations de la fable, il en reste assez pour assurer au restaurateur de la monar-

ciles et les chartes de l'église asturienne; absence qui explique à son tour le silence d'Isidore sur Pelayo. Ecrivant d'ailleurs sous l'œil des Arabes, ses maîtres, le chroniqueur pouvait parler de la royauté de Theod-mir, reconnue par eux, mais non de celle du rebelle Pelayo. Le nom même de Galice ou d'Asturies ne se trouve pas une fois dans tout son ouvrage. Sébastien de Salamanque, au contraire, écrivant sous les rois des Asturies, ignora ou ne voulut pas mentionner l'apostasie politique de Theod-mir, qui appartenait au parti des fils de Witiza, opposé à celui de Roderich et de Pelayo.

1 Le *Chron. Albeld.* fait de Pelayo un fils de Bermudo, et un petit-fils de Roderich, et Rodrigue de Tolède le fait chef des gardes de Witiza. Les deux assertions sont également erronées.

2 L'auteur du *Chron. Albeldense*, le premier historien qui parle de Pelayo, écrivait en 883. Sébastien de Salamanque vivait à peu près vers la même époque.

chie espagnole une immortalité que tous les doutes de la science ne peuvent pas lui ôter.

Nous avons vu Favila, duc de Cantabrie, banni en Galice par le roi Egica, périr sous le bâton de Witiza, sceptre digne d'un roi goth. Pelayo, fils de Favila, échappé à la haine du meurtrier de son père, qui voulait lui faire crever les yeux, était venu auprès de son parent Roderich, remplir les fonctions de *comes spathariorum* (chef des gardes du corps). Après la bataille du Guadalete, Pelayo erra longtemps, à la tête d'une faible troupe de soldats, dans les montagnes des Asturies, pour y chercher une retraite ; il en trouva une enfin dans la vallée de Cangas, près des monts Ausebа [1], dans la partie orientale des Asturies. Une vaste caverne, qui, au dire du moine de Silo, peut contenir un millier d'hommes, et qu'un immense rocher protége contre toute agression, reçut le futur libérateur de l'Espagne et sa faible troupe. Cette caverne, si célèbre dans l'histoire, a son nom, Covadunga, qu'elle a gardé à travers les siècles. Un faible ruisseau, qui a aussi son nom, la Diva, ou l'Enna, s'échappe de la grotte, et coule dans une étroite vallée, fermée par deux murs de rochers perpendiculaires, au delà desquels l'univers semble finir.

Nous voudrions pouvoir décrire plus minutieusement encore ce paysage historique [2], que les voyageurs ne visitent guère, et qui fut pourtant le berceau de la

[1] Dans le latin des chroniques, *Canicas* et *Ascuna*.

[2] Ces détails sont empruntés à Risco, t. XXXVII, p. 77; à Carvallos, *Antig. de Asturias*, tit. IX, § 6, et à Morales, l. XIII, c. 2. Voir aussi les notes de Southey. La *sierra de Covadonga* est située entre Oviedo et Santander. On trouvera sur la carte le bourg ou village de Cangas de Onix, et celui de Caba ou Covadonga.

monarchie espagnole. Bien des champs de bataille où le sang a coulé à flots, sans profit pour la gloire ou pour la liberté des peuples, ont plus de renom que cet étroit coin de terre, perdu à l'extrémité de l'Espagne, entre la mer et les hautes cimes des Pyrénées d'Asturies. C'est dans cette retraite, fortifiée par la nature, que Pelayo s'enferma avec quelques compagnons, loin des villes de la côte où la conquête pouvait plus aisément se frayer un chemin.

La religion, dont la cause pendant huit siècles en Espagne fut celle de l'indépendance et de la nationalité du pays, ne pouvait manquer de consacrer une aussi sainte entreprise. Une arche (*arca*) travaillée à Jérusalem par les mains des disciples des apôtres, et remplie de précieuses reliques, était depuis longtemps à Tolède l'objet de la vénération des fidèles. Lors de la prise de cette ville par les Arabes, l'archevêque Julien et la plupart des habitants de Tolède, fuyant devant l'invasion, emportèrent avec eux dans leur exil cette arche sainte, et la confièrent à la garde de Pelayo, dans l'imprenable forteresse où il s'était enfermé.

De ce moment, aux yeux des pieuses populations des Asturies, Dieu fut avec lui. Le chef obscur de partisans vit grossir sa petite troupe, soit par de nouveaux réfugiés, soit par les habitants du pays, et le *guerrillero* errant et fugitif grandit peu à peu jusqu'aux proportions d'un roi. Tous les réfugiés réunis autour de lui, tous les rudes habitants de ces montagnes le reconnurent pour leur chef (718 ou 719)[1],

[1] Les années de l'hégire étant de onze jours plus courtes que celles de l'ère du Christ, on est obligé pour donner une année arabe de citer deux années chrétiennes. (Voyez pièces justificatives, n° 4.)

pour leur prince ; *Astures principem elegerunt*, disent les chroniques [1]. Précaire royauté, qui s'étendait sur quelques lieues de montagnes arides, semées de rares habitants, dont les sujets étaient des pâtres, l'armée une poignée de fugitifs, et la capitale une caverne [2] !

Quelques auteurs modernes, plus soucieux de théories que de faits, ont pris sur eux d'affirmer, d'après une phrase du moine Silo [3], que les compagnons de Pelayo étaient de race gothique, et que ces populations romaines restèrent dans les villes sous le joug des Arabes. Mais il eût fallu d'abord prouver que ces populations romaines et gothiques étaient encore distinctes, ce qu'il est fort difficile de croire. Les noms goths et romains sont constamment mêlés au bas des chartes des premiers rois des Asturies, et même ceux qui y dominent sont les noms d'origine romaine, dont la transition à l'espagnol est facile à saisir. Les

[1] Ces chroniques sont : le moine de Silo, le moins incomplet de tous et le plus ami du merveilleux (C. 20, apud Florez, t. XVII, p. 281) ; Sébastien de Salamanque ; la chron. d'Alonso X, très diffuse, mais renfermant à côté de fables grossières une foule de détails curieux ; celle de Rodrigue de Tolède, et le *Chron. Albeldense*, qui ne contient que quelques lignes sur chaque règne, sauf celui d'Alonzo III, où il devient presque l'unique source historique. Lucas de Tuy n'a fait que copier les chroniques antérieures à la sienne. La chronique d'Alonzo est la seule qui ait le mérite, inappréciable à mes yeux, d'être écrite en vieil espagnol ou *romanée*.

[2] La date de cette élection, fort peu solennelle, comme bien on pense, est difficile à fixer, dans une époque aussi fabuleuse ; cependant Sébastien de Salamanque place l'élection de Pelayo en l'an 757 de l'ère, 719 avant Jésus-Christ. La chron. d'Alonzo X et le *Chron. Albeldense* la fixent à l'an 718. Pelayo n'eut certainement pas trop des sept années écoulées depuis la bataille du Guadalete, pour réunir ses forces et organiser la résistance.

[3] « Pelagius, cum quibusdam *Gothorum* militibus. » Mais il est évident que le moine n'entend ici faire aucune distinction entre les Goths et les Romains ; il distingue seulement les Asturiens, *Astures*, qui, suivant lui, élurent Pelayo pour prince.

noms goths deviennent de plus en plus rares à mesure qu'on s'éloigne de l'époque de la conquête arabe. D'ailleurs la nationalité des Asturiens, plus tenace que celle des Goths, aurait certainement résisté à cette espèce d'invasion rétrograde que les vaincus du Guadalete seraient venus faire sur leur territoire.

Tout annonce donc que les fugitifs, d'abord peu nombreux, qui trouvèrent un asyle au nord des Pyrénées asturiennes, appartenaient aux deux races qui peuplaient la Péninsule. Ce devait être une espèce de pêle-mêle de soldats débandés, de laboureurs, de femmes et d'enfants, fuyant devant l'ennemi, comme les bêtes des forêts devant le chasseur, là où l'instinct de la conservation leur enseignait à se réfugier. Pelayo réunit sans doute parmi ces fugitifs ceux qui avaient des armes et savaient les manier, se mit à leur tête et se chargea à la fois de guider leur fuite et de la protéger. Une chronique arabe, que nous citerons plus loin, dit expressément qu'il se trouvait des femmes, et par conséquent des enfants, dans la petite troupe de Pelayo.

Plus tard, et après un premier succès, cette troupe se grossit nécessairement des nouveaux réfugiés qui accouraient vers ce lieu de salut. Probablement aussi les plus jeunes et les plus belliqueux parmi les montagnards des Asturies finirent par se laisser tenter à cette vie d'aventures et de pillage. Les femmes, au contraire, durent bientôt y renoncer, et s'établir dans les villages et dans les petites villes de la côte soustraites à la domination musulmane, et c'est ainsi que cette *guerrilla* vagabonde se changea peu à peu en une sorte de colonie armée, qui prit racine dans le sol

pendant les intervalles de ses expéditions. Voilà ce que l'histoire ne dit pas, mais ce qu'elle permet de deviner, sur les premiers établissements de ce qui fut plus tard la royauté asturienne.

Du reste, à dater de Pelayo, les chroniques chrétiennes commencent enfin à perdre cette sécheresse désespérante qui rend si pénible l'histoire de la monarchie gothique. Sans doute bien des fables se mêlent à leurs longs récits de l'Iliade asturienne; telle est, par exemple celle des amours du chef arabe Munuza avec la sœur de Pelayo. Mais à ces fables, que nous reléguons avec celle de la *Cava*, se joignent des traditions saintes, transmises de bouche en bouche depuis dix siècles par les habitants du pays, et que les historiens de l'Espagne, Mariana et Ferreras, ont toutes recueillies avec le crédule respect d'un dévot pour quelque sainte relique. Or voici ce que ces chroniques, à quelques variantes près, sont unanimes à raconter.

Les Arabes, habitués à voir sur tous les points de la Péninsule toute muraille s'abaisser et toute résistance se courber devant eux, s'alarmèrent bientôt de cette obscure tentative de soulèvement, dont l'exemple au moins pouvait être dangereux. « Les » *Barbares*, dit le moine de Silo (c'est un moine » ignorant qui appelle ainsi les fondateurs de l'élé- » gante et docte monarchie de Cordoue), ayant » appris la révolte de Pelayo et la forte retraite » qu'il s'était choisie, Thareck[1], saisi de colère, ras-

[1] C'est évidemment par erreur que le moine de Silo a mis ici le nom de Thareck, qui, comme on l'a vu, avait quitté l'Espagne en 713. Si la date de 719, donnée par Sébastien de Salamanque, est exacte, c'est al Horr qui commandait alors en Espagne.

» semble une immense armée d'Ismaélites, et en-
» voie al Khaman [1], un de ses lieutenants, pour se
» saisir de Pelayo, en lui adjoignant le traître Op-
» pas, frère de Witiza et archevêque de Tolède, qui
» avait fait sa soumission aux Barbares. »

Les *Barbares*, en effet, à l'exception de ce coin des Asturies, et, s'il faut en croire la chronique d'Alonzo X, de quelques autres en Alava, en Biscaye, en Guipuscoa et en Aragon, étaient maîtres sans conteste de toute la Péninsule. « Dieu, dit le roi chroniqueur, avait voulu garder ce peu de fidèles, pour que le flambeau du christianisme ne s'éteignît pas tout à fait en Espagne. » En attendant, les Arabes cernaient de toutes parts ce dernier abri de la foi et de la liberté espagnoles. Sur la côte même des Asturies, au nord de Covadunga, un chef arabe, Munuza [2], occupait Gijon (*Gegio*) [3]. Les Maures, dit la même chronique, avaient mis leurs alcades dans chaque endroit (*lugar*) pour lever tribut sur les laboureurs qui habitaient le pays, et sur les vignes et les arbres, qu'ils ne voulaient pas détruire. » Il était donc important pour les conquérants de l'Espagne d'étouffer sur-le-champ ce germe de révolte, dont ils pressentaient le danger.

[1] L'expédition d'al Khaman n'est en rien contredite par celle de Habib dont parle Borbon (voyez l'Appendice), et qui eut lieu vers l'an 715 ou 716; peut-être au fond s'agit-il de la même expédition.

[2] Ce Munuza n'est probablement autre qu'Othman abou Nesah, qui fut depuis émir d'Espagne. Quant à la fable ridicule qui lui fait enlever la sœur de Pelayo, il y a ici confusion évidente avec Lampégie, fille d'Eudon, dont l'amour coûta la vie à Othman.

[3] D'autres disent *Legio* (Léon). Mais l'erreur est évidente, car les Asturiens ne s'emparèrent de Léon que sous Alonzo Ier, et Gijon, au contraire, situé à portée des premières conquêtes de Pelayo, dut facilement échapper au joug des musulmans.

Sans croire à beaucoup près à l'*immense* multitude dont parle le moine, et qu'il évalue, avec une ridicule exagération, à cent quatre-vingt-sept mille hommes, on peut être certain que les troupes commandées par al Khaman, fussent-elles dix fois moins nombreuses, l'étaient plus encore que le mince troupeau de fugitifs que guidait Pelayo. Celui-ci, sentant son infériorité, fit cacher avec lui dans la caverne l'élite de sa troupe, et envoya le reste au sommet de la montagne « attendre la merci de Dieu ».

Suivant les chroniques chrétiennes, l'archevêque Oppas, dont l'intervention dans toute cette affaire tient plus du roman que de l'histoire, avait reçu de l'émir mission de séduire Pelayo par de belles paroles, et de lui démontrer l'inutilité de la résistance. Les chroniqueurs rapportent tout au long le discours de l'archevêque et la réponse de Pelayo, qui, « méprisant la multitude des Arabes, et sachant que Dieu pouvait faire renaître d'une poignée de chrétiens la race détruite des Goths, comme d'un grain il fait germer une moisson », refusa d'écouter plus long-temps l'apostat, et se recommanda avec sa petite armée à la protection de la sainte Vierge.

Les Arabes ne tardèrent pas à commencer l'attaque, et dirigèrent leurs traits et leurs balistes contre la porte de la caverne; mais « Dieu lui-même combattit pour les chrétiens, et les traits lancés par les assaillants retournèrent sur ceux qui les lançaient ». Plus de vingt mille Arabes, au dire de Sébastien, perdirent la vie dans ce combat; les chrétiens n'eurent pas même la peine de se défendre, et laissèrent Dieu combattre pour eux.

Quand Dieu eut vaincu, Pelayo, sortant enfin de

sa retraite, vint achever la victoire et tailler en pièces l'ennemi, consterné de cette défaite miraculeuse. Le traître Oppas fut pris par les chrétiens, sans que l'histoire nous apprenne quel sort on lui réserva, et al Khaman périt dans la mêlée. Il ne resta pas moins de cent vingt-quatre mille Arabes sur le champ de bataille, dans cette étroite vallée qui peut à peine contenir quelques milliers d'hommes. Dieu même poursuivit dans leur fuite les débris de l'armée musulmane, et un rocher, se détachant par son ordre, et sans doute aussi avec l'aide des chrétiens, tomba dans le fleuve Deva, au moment où ils le traversaient, et les ensevelit tout vivants. Sébastien ajoute que, de son temps, quand le fleuve débordait, on trouvait encore dans son lit, comme un gage de la victoire, les os et les dépouilles des vaincus (718 à 719).

Le gouverneur de Gijon, Munuza (Othman abou Nesah), épouvanté de cette lutte avec d'invisibles ennemis, lutte où la nature semblait s'armer contre les infidèles, et où le soldat tombait avant d'avoir vu la pierre qui roulait sur lui du haut des monts ou la main qui la faisait rouler, s'enfuit de Gijon avec les troupes qu'il commandait; mais les Asturiens atteignirent les Arabes dans leur fuite et les taillèrent en pièces près d'Olalle. Munuza, que les chrétiens font rester sur le champ de bataille, parvint cependant à échapper, puisque nous l'avons vu se mettre à la tête de l'insurrection berbère sur la frontière chrétienne.

Al Horr ben abd el Rahman, ou Alehor, *Maurorum rex*, comme l'appellent les chroniques, en apprenant cette série de défaites, les attribua à une nou-

velle trahison du comte Julien et des fils de Witiza, et leur fit trancher la tête [1].

On comprendra facilement que la version des historiens arabes sur les événements de cette guerre fabuleuse diffère quelque peu de celle des chrétiens. Conde, par un étrange parti pris, ne dit pas un mot de la révolte de Pelayo; Ahmed el Makari avoue cependant que *Pelay el Roumi* (Pelayo le Romain), qui était demeuré à Cordoue comme otage de la fidélité de ses compatriotes, fit soulever l'Asturie contre les Arabes et en fit un état indépendant. Borbon, qui a toujours à son service des textes favorables aux chrétiens, cite à ce sujet (page 4) un passage d'Abdallah, que nous ne répétons pas sans défiance. En voici la traduction :

« Al Horr, ayant appris que les chrétiens avaient levé une armée dans les montagnes du nord, envoya contre eux une armée, et Pelayo fut vainqueur des musulmans; puis, prenant de la force et de l'audace, il attaqua les musulmans, desquels moururent environ 3,000. Ils lancèrent leurs dards; mais un tremblement de terre arriva, et l'armée fut submergée. Survint Pelayo, qui fit grand massacre, et al Chaman fut un des morts qui restèrent sur le champ de bataille. » Ce texte curieux confirme, moins le miracle, tous les détails donnés par les chrétiens, jus-

[1] Les historiens arabes rapportent au contraire que, Thareck et Mouza ayant refusé de rendre aux fils de Witiza les biens de leur père, qu'on leur avait promis pour prix de leur trahison, ils se retirèrent avec le comte Julien à la cour du khalife, qui leur fit rendre ces biens, et que leur postérité vécut long-temps alliée aux plus nobles races de l'Arabie. (Ebn Saïd ben Ahmed, p. 56, et ebn Kauthir.) On peut juger par ce seul fait de la contradiction perpétuelle qui règne entre les récits arabes et espagnols, et qui a fait de tout temps le désespoir des historiens de cette époque.

qu'au tremblement de terre et à l'armée submergée. L'historien arabe ne donne pas le chiffre des morts, qui certes ne s'éleva pas à cent vingt mille; mais il avoue un grand massacre (*una gran mortandad*).

Ebn Hhajan et Isa ben Ahhmed el Razi reportent quelques années plus tard, et sous la lieutenance d'Ambesah à Cordoue, la révolte de Pelayo. « Belay, disent-ils, ne possédait d'autre coin de terre qu'un rocher, où il se cacha avec trois cents compagnons. Les musulmans l'ayant cerné de tous côtés, tous les chrétiens moururent de faim, moins trente hommes et dix femmes, qui se nourrirent de miel recueilli dans les fentes des rochers. Les Arabes méprisèrent leur petit nombre. Que pouvaient, en effet, contre la foi de Mahomet ces trente infidèles? Et cependant leur nombre et leur puissance s'accrurent plus tard dans une proportion infinie. »

Encouragés par ce succès réel, quoique fort exagéré, les chrétiens, « s'éveillant comme d'un songe », se groupèrent peu à peu autour de leur vaillant chef dans ce royaume naissant auquel il ne manquait que des cités. C'est alors que fut fondée ou repeuplée la ville de Pravia, outre une foule d'églises et de monastères : car, pour ces pieux montagnards, la maison de Dieu pressait plus à bâtir que celles des hommes.

L'histoire ne nous a rien transmis sur les dernières années du règne de Pelayo [1], si l'on peut parler en ces termes de cette nomade royauté, errante dans les

[1] Borbon, d'après un autre texte, prétend que Pelayo, en 721, s'empara de Léon. Mais le fait n'est nullement attesté. En tout cas, si les Arabes perdirent Léon, ils ne tardèrent pas à le reprendre, puisque Alonzo Ier eut à en faire la conquête.

monts d'Oviedo. Il est probable que les musulmans, découragés par un premier échec, ou méprisant un si faible ennemi, le laissèrent grandir et se recruter en paix, imprudence qu'ils ne tardèrent pas à payer bien cher. Pelayo mourut paisiblement, après un règne de dix-neuf ans, à Cangas, où il fut enterré avec sa femme Gaudiosa, laissant après lui une de ces renommées héroïques que la fable aime à agrandir, mais qu'elle ne saurait complétement inventer [1].

Nous voudrions, pour suppléer au silence de l'histoire, pouvoir garantir l'authenticité des deux textes suivants. L'un, d'Abdallah (Borbon, page 154), jette un jour nouveau sur la situation de l'Espagne vers 731, et sur le parti que Pelayo sut tirer des sanglantes dissensions des Arabes et des Berbers pendant les dernières années de sa vie. « Les *Andalous* (Arabes) étaient alors divisés entre eux, et Pelayo le *Roumi* et les *Français* (Navarrois et Aragonais) en tirèrent avantage. Déjà Pelayo s'était fait roi des *Roum* (Asturiens) au temps d'al Horr, et les

[1] De graves débats se sont élevés entre les historiens espagnols sur les dates du règne de Pelayo, que Masdeu recule de vingt ans, d'après une phrase du *Chron. Albeld.*, qui prétend que la révolte de Pelayo eut lieu sous le règne de l'émir Youssouf, assertion contredite par la date de 737 que le même historien assigne à la mort de Pelayo, douze ans avant l'élection de Youssouf. L'arbitraire chronologie de Masdeu vient de la résolution bien arrêtée de compter Théod-mir et Athan-gild comme les deux premiers monarques de l'Espagne restaurée : tout a dû céder devant une pareille nécessité. Quant à nous, la parfaite conformité de dates du *Chron. Albeld.* et de Sébastien, dont presque toutes les chroniques postérieures ont adopté la chronologie, nous décide à l'adopter comme eux. On cite, il est vrai, plusieurs chartes ou inscriptions qui reportent à quelques années plus tard les règnes de Pelayo et d'Alonzo Ier. Mais la plupart de ces documents sont controuvés, ainsi que l'établissent Lembke, p. 326 et 327, et Risco, t. XXXVII, p. 61. Mais la meilleure raison pour adopter cette chronologie, toujours incertaine au milieu des contradictions des historiens arabes et espagnols, c'est qu'elle est la seule qui concorde avec les dates beaucoup plus positives des règnes postérieurs.

» *Français* se joignirent du côté des Pyrénées contre » les Musulmans, et il s'agit des Français de ce côté » des Pyrénées, puisque les Français du nord sont de » l'autre côté. Et les *princes* (émirs) étant venus con- » tre eux au nord avec l'armée des croyants, les chré- » tiens mirent leurs armées avec leur prince dans » les défilés des Pyrénées contre les musulmans, et il » mourut des milliers de ceux-ci. Les princes des mu- » sulmans s'irritèrent contre eux ; mais ils ne s'aidè- » rent pas les uns les autres, parce qu'ils étaient en » discorde entre eux [1]. »

L'autre texte, d'Aben Cothon, cité par el Lagui (Borbon, p. 3), tend à prouver qu'une étroite intelligence régnait entre Pelayo et les chrétiens des Pyrénées orientales. « Pelayo se concerta avec les *gens* » d'*Afrank* (les Pyrénées orientales), qui allaient en » armes dans les Pyrénées, et il envoya son prince » (lieutenant, Alonzo I[er], suivant Borbon), dans les » parties septentrionales (de l'Espagne) pour qu'ils » vinssent à son secours. Déjà étaient accourus des » milliers et des milliers d'entre eux contre les musul- » mans, et ils se firent la guerre pendant des années, et » au temps de Pelayo ils se concertèrent et marchèrent » alternativement tous les ans contre les musulmans, » et les *gens* d'*Afrank* se concertèrent aussi avec *ben* » *Julan* (le fils de Julan), jusqu'au jour de sa mort » en l'an 101 de l'hégire (720). » Certes, ces textes de Borbon, si l'on pouvait y ajouter une foi implicite, seraient d'une haute importance pour l'histoire d'Espagne. Toutefois, il nous paraît peu probable que, soit

[1] Peut-être s'agit-il ici de l'expédition où abd el Melek fut battu par les chrétiens, voyez page 137.

chez les Asturiens, soit chez les Basques, la résistance fût dès lors assez bien organisée pour qu'on songeât à agir de concert. Mais il entrait dans le système de Borbon d'établir à tout prix ce concert[1].

Même à défaut des monuments historiques, il est facile de deviner ce qu'était la royauté de Pelayo. L'autorité d'un chef frank, tout-puissant dans la guerre et à peine obéi dans la paix, celle d'un chef de *guerrilla* pendant une guerre civile, peuvent à peu près en donner l'idée. Le fils de Favila et ses compagnons, qui avaient servi dans les armées de Roderich, avaient sur les rudes montagnards de Cangas, à égalité de courage, l'avantage de la tactique et de la science militaire. Sans doute Pelayo essaya de régler leur valeur indisciplinée, et de faire des soldats de ces hardis partisans, plus habitués à affronter le danger face à face qu'à en triompher par de savantes manœuvres. Mais la guerre, dans ce pays étrange, n'a jamais ressemblé à celle qui se fait dans d'autres pays, pas plus que le peuple espagnol ne ressemble à d'autres peuples. Cette guerre de klephtes et de bandits, où les masses disparaissent, où les hommes se comptent un à un et par leur valeur personnelle, doublait la force des indigènes, en rendant inutile la supériorité numérique des Arabes. Qu'importaient les innombrables bataillons de l'islam, là où le pays combattait en quelque sorte pour ses défenseurs comme un allié fidèle, où chaque roche leur était un rempart, chaque défilé un refuge, chaque grotte une forteresse ?

C'est là, sur cet étroit théâtre, que la race gothi-

[1] Voyez l'Appendice sur Borbon.

que, alliée à la race ibérienne, qui s'était conservée à peu près pure de tout mélange dans ces vallons écartés, devait se retremper par une lutte continuelle et reconquérir une à une toutes les vertus qu'elle avait perdues. C'est là qu'elle devait combattre pour la vie d'abord, puis pour le butin, puis bientôt pour quelque chose de plus noble que le butin et même que la vie: pour les franchises nationales, dépouilles du champ de bataille, et l'unique solde qu'elle reçut de ses rois. Les libertés espagnoles, nous aurons plus d'une fois occasion de le répéter, ne sont pas, comme la plupart des libertés de l'Europe, un fruit de la guerre civile, péniblement arraché à une royauté ou à une noblesse jalouses: les libertés espagnoles sont filles de la guerre, il est vrai, mais de la guerre contre l'étranger. La gloire de Pelayo, c'est d'avoir le premier indiqué un centre commun à ces efforts isolés qui se perdaient faute de concert; c'est d'avoir emporté avec lui au fond de sa grotte de Covadunga quelque chose de plus précieux que la couronne des rois goths, de plus saint que l'arche de Tolède, c'est-à-dire la tradition et le germe de l'unité espagnole.

Bien que le nom du duc Favila, père de Pelayo, soit évidemment gothique, le nom de *Pelagius*, dont les Espagnols ont fait Pelayo, n'est pas moins évidemment romain. D'ailleurs le surnom de *el Roumy* (le Romain) que les Arabes joignent toujours au nom de *Belaï* (Pelayo) indique assez qu'il était considéré par les deux nations comme un Espagnol indigène. Peut-être sa mère était-elle d'origine romaine, et donna-t-elle à son fils ce nom latin, auquel il dut sans doute, dans sa lutte héroïque, les sympathies des Asturiens et des Cantabres.

Vers cette époque, du reste, les noms gothiques commencent à devenir plus rares, et ceux même que l'on rencontre encore prennent peu à peu une physionomie plus latine et plus espagnole. Ces noms, qui sont encore assez fréquents parmi les rois des Asturies, Favila, Wehr-mund, Rath-mir, Fruela, All-uns, Wehr-nand, se transforment en *Favilanus*, *Veremundus* (plus tard Bermudo), *Ramirus* (Ramiro), *Froïlanus*, *Aldefonsus* (Alonzo), *Ferdinandus* (Fernan); d'autres apparaissent entièrement nouveaux et de forme latine, tels que *Ordonius* (Ordoño), *Mauregatus*, *Silo*, *Sancius* (Sancho), *Aurelius*, *Garceanus* (Garcia), *Urraca*, *Theresia*, *Geloïra* (Elvira), *Nuña*, etc.

Les noms de villes et de lieux commencent aussi à subir la même transformation. La langue parlée s'altère en même temps que les noms. L'idiome gothique, on le sait, était déjà à peu près complétement disparu; quant à l'ancienne langue ibérienne, elle ne subsistait plus que chez les Basques, fidèles au culte du passé, et dans quelques noms de villes, qui indiquent la trace des populations ibériennes sur la surface de la Péninsule. Le latin, appuyé sur la religion qui avait fait sa force et sa popularité, était devenu, sous les Césars, et n'avait jamais cessé d'être, même sous les Goths, la langue nationale de l'Espagne. Mais le latin lui-même finit par se corrompre dans la bouche du peuple, soit par le contact de l'invasion arabe et par l'échange de prisonniers et d'otages entre les deux peuples, soit par le seul fait de son ancienneté et de son origine exotique, et par l'absence complète de tous monuments littéraires.

Cependant, il faut le dire, la langue écrite, c'est-

à-dire les chartes de donation, seule littérature de l'époque, ne porte pas encore l'empreinte de cette altération. La seule chronique contemporaine, celle d'Isidore de Beja, dans quelque déplorable latin qu'elle soit écrite, n'offre encore aucune trace d'espagnol. Ce n'est guère, comme nous le verrons[1], que du Xe au XIe siècle que les mots *romans* commencent à se glisser dans les chartes contemporaines. Mais tout annonce que le langage du peuple était déjà transformé long-temps avant cette époque, et que la langue *romance*, la plus vieille et la plus féconde de toutes les filles du latin, date à peu près de l'invasion arabe. Telle est du moins l'opinion du savant M. Raynouard[2], dont l'autorité est décisive en cette matière : il cite à ce sujet un passage de Liutprand, qui atteste qu'en 728 la langue romane existait en Espagne. « En ce temps là, dit Lieutprand, furent » dix langues en Espagne[3]: 1° l'ancienne langue ibé- » rienne; 2° la Cantabre (qui peut-être n'en était qu'un » dialecte et qui s'est perdue); 3° la grecque; 4° la » latine; 5° l'arabe; 6° la chaldaïque; 7° l'hébraïque; » 8° la celtibérienne; 9° la valencienne; 10° la ca- » talane. » Ces deux dernières, ajoute M. Raynouard, sont la langue romance même.

Sans croire avec Sismondi[4] que la langue espagnole ou romance se soit formée pendant les trois cents ans que dura la domination des Goths; sans croire même tout à fait, avec Liutprand et M. Raynouard, qu'elle existât complétement formée dès l'an

[1] Voyez pièces justificatives, l'Appendice sur la charte d'Alboacen.

[2] *Choix de poésies des Troubadours*, introduction.

[3] Aux dix langues de Liutprand, il faut en ajouter une onzième, l berber.

[4] Voyez mon 1er vol., p. 479.

728, c'est évidemment dans la première moitié du VIIIe siècle qu'il faut placer l'ère de la transition: c'est à ce moment que l'Espagne gothique, se retrempant, dans les Asturies, aux pures sources de la nationalité espagnole, commence à laisser percer au dehors ce lent et silencieux travail de transformation qui s'opère constamment dans l'organisation des peuples comme dans celle du corps humain, et éclate de temps en temps au dehors par quelque grande crise.

La crise ici, c'est l'invasion arabe : c'est elle qui décida dans les mœurs, dans le langage, dans la constitution de l'Espagne chrétienne, cet intime changement dont elle fut l'occasion, bien plus que la cause. La société romaine, péniblement reconstruite par les Goths avec les matériaux du passé, s'écroule tout d'un coup dans cette brusque secousse, et pour rebâtir il ne reste rien, pas même des débris : il faut tout réédifier à neuf. De là cette profonde empreinte d'individualité que nous retrouvons dans l'Espagne chrétienne, à chaque page de son histoire, à chaque titre de ses lois, et pour ainsi dire à chaque fibre de son organisation sociale et politique. Et certes il ne fallait pas moins que cette énergique individualité pour lutter contre les Arabes, doués eux-mêmes à un si haut degré de ce don qui fait les grands peuples, mais qui ne fait pas les conquêtes durables, car elles restent isolées au milieu du peuple vaincu. Ainsi, sans l'invasion musulmane, l'empire gothique eût duré, parce qu'en touchant la terre romaine, les Goths s'étaient faits des Romains; ainsi l'empire arabe a péri, parce que les conquérants de la Péninsule sont restés des Arabes, même sur ce sol conquis, qui ne

fut jamais pour eux une patrie; et l'Espagne, qui, de son côté, ne les adopta jamais, après avoir lutté huit siècles contre eux, a fini par les rejeter de son sein.

Après la mort de Pelayo, son fils FAVILA lui succéda; mais loin de marcher sur les traces de son père, il se livra aux plaisirs, et périt à la chasse en combattant un ours. Il fut également enterré à Cangas, qui paraît avoir été, avant la prise de Léon, le siége de la monarchie asturienne. La brièveté de son règne ne lui permit, dit Sébastien de Salamanque, de rien faire de digne de l'histoire[1].

ALONZO I[er], dit *le Catholique*, fut élu pour succéder à Favila, bien que celui-ci eût laissé des enfants de sa femme Froïluba[2]. Alonzo était fils de Petrus, duc de Cantabrie, descendant de Rechared, et général des armées d'Egica et de Witiza, qui avait su, comme Pelayo dans les Asturies, maintenir contre les Arabes son indépendance dans les monts des Cantabres. On se demandera sans doute comment ce Petrus, auquel la plupart des chroniques donnent le nom de duc de Cantabrie, avait hérité de ce duché, que possédait Favila, père de Pelayo. Mais il ne faut pas oublier que les titres de comte et de duc, sous la monarchie gothique, n'étaient nullement des bénéfices héréditaires, mais de simples emplois révocables. Il est probable que Petrus succéda au duché

1 Voyez pièces justificatives, n° 9.

2 C'est ce qu'atteste une inscription conservée dans l'église de *Santa-Cruz de Asturias*, fondée par Favila, près de Cangas de Onis, inscription citée par Florez et par Carvallo, *Antig. de Asturias*, tit. VIII, § 2 et 3. D'après un document assez suspect de Florez (*Reynas Catolicas*, t. I, p. 36), Hild-Gard, la deuxième femme de Charlemagne, aurait eu pour aïeule *Favinia*, fille de Favila, roi d'Espagne, et petite-fille de Pelayo.

après la mort de Favila et en l'absence de Pelayo, qui était alors à la cour de Roderich, et que, même après la conquête, il parvint à se maintenir souverain indépendant de la Cantabrie.

Pelayo, pour resserrer par un lien plus étroit les deux seules populations chrétiennes qui restassent libres dans toute la Péninsule (car nous ne comptons pas comme telle la monarchie vassale de Theod-mir et quelques peuplades de Navarre et les monts de Catalogne), avait donné sa fille Ermesinda en mariage à Alonzo, son fidèle compagnon d'armes dans toutes ses guerres contre les Arabes. Alonzo, en montant sur le trône, réunit aux Asturies le duché de Cantabrie, fort restreint par la conquête arabe et l'érection de la royauté asturienne.

Au moment où Alonzo monta sur le trône, la situation de l'Espagne avait déjà bien changé depuis la conquête. L'absence de l'émir Okbah, appelé en Afrique par une nouvelle révolte des Berbers, avait livré la Péninsule à l'anarchie, et les walis, au lieu de songer à étendre les conquêtes de l'islam, dépensaient leurs forces dans d'obscures et sanglantes guerres civiles. Le triste émirat d'abd el Melek, qui succéda à celui d'Okbah, était venu ensuite porter un coup nouveau à la fortune des Arabes. En Gaule, la funeste expédition d'abd el Rahman à Poitiers avait commencé, pour la conquête arabe, ce mouvement de recul qui ne devait plus s'arrêter, même derrière les Pyrénées. Maîtres un instant de tout le midi de la Gaule, les Arabes voyaient toutes leurs conquêtes leur échapper une à une, et d'Arles et d'Avignon, ils se rapprochaient déjà, dans leur marche rétrograde,

de Narbonne, qu'Alonzo Ier avant de mourir devait voir rentrer dans des mains chrétiennes.

En Espagne, l'insurrection contre la conquête musulmane ne s'était pas bornée à quelques obscurs vallons des Asturies; l'incendie s'était propagé peu à peu sur toute la crête des Pyrénées depuis Lugo jusqu'à Pampelune et même au delà. Les Cantabres, réunis aux Asturiens par l'avénement d'Alonzo, doublaient les forces de la royauté nouvelle. Les Basques partagés en trois peuplades distinctes, que représentent sans doute les trois dialectes dont nous avons parlé précédemment [1] et réunis sous des chefs indigènes, défendaient avec succès leur indépendance contre les walis musulmans établis à Pampelune et dans les villes de la frontière et de la vallée de l'Ebre, et s'appuyaient, au besoin, sur leurs redoutables voisins, les ducs d'Aquitaine. Les historiens arabes, fort sobres d'informations sur toute cette partie de leur histoire, trahissent cependant plus d'une fois la terreur que leur inspiraient ces indomptables montagnards, et appellent *chasse aux chrétiens* les expéditions dans leurs montagnes, où ils les traquaient comme des bêtes fauves.

Sans doute, ces efforts étaient isolés, cette résistance décousue et dénuée d'ensemble; mais toutes ces peuplades de langue et d'origine diverses avaient du moins, pour les réunir, même foi, même péril, même haine contre l'étranger. La royauté des Asturies,

[1] T. I, p. 458. D'après une tradition basque, rapportée par M. A. Chaho, les Basques, à l'époque de la conquête, s'unirent par une fédération contre les Arabes, et prirent pour emblème trois mains sanglantes, avec cet exergue: *Irurakbat* (les trois n'en font qu'une).

qui commençait à mériter ce nom, formait le centre de tous ces efforts et de toutes ces résistances, et devait tendre à les absorber en elle. A côté d'elle et sous son patronage germaient d'autres états qui devaient à leur tour devenir des royautés, tels que le comté de Castille, fief de la couronne des Asturies, et le futur royaume de Navarre, dont l'origine se perd dans les ténèbres de cette époque. La Galice elle-même, sans être tout à fait indépendante, n'avait guère vu envahir par les Arabes que ses côtes et quelques unes de ses cités. Là, comme ailleurs, la servitude était dans les plaines et la liberté sur les montagnes; mais les montagnes un jour devaient affranchir la plaine. La Galice d'ailleurs se trouvait hors du cercle naturel d'action de la puissance arabe; la compacte structure de ce pays, le plus montagneux de toute la montagneuse Espagne, en avait éloigné les Arabes, peu jaloux d'une conquête si lointaine et si disputée; la mer, qui seule peut trahir la Galice, n'avait pas encore vu des flottes musulmanes s'aventurer dans ces parages, et la large vallée du Minho avait seule ouvert une voie à l'invasion, jusqu'à Lugo[1], visitée plutôt que soumise par Mouza et les premiers conquérants de l'Espagne.

C'est dans cet état que se trouvait le nord de la Péninsule lorsque Alonzo songea à profiter de ce rare concours de circonstances pour reculer sa frontière trop étroite et changer en royaume sa petite principauté. Prenant Cangas pour le centre d'un vaste demi-cercle dont il parcourait chaque année un rayon, et aidé de son frère Fruela, que le moine de Silo ap-

[1] Voyez Florès, t. XI, Appendices 9 et 10, sur Lugo.

pelle son associé au trône (*regni socius*) il fit aux Arabes une guerre opiniâtre, qui dura autant que son règne. Cerné de trois côtés par l'ennemi, mais tranquille sur ses derrières, que gardaient la mer et les Pyrénées, il dirigea aussi de trois côtés ses expéditions. Au sud, il conquit, dans le royaume de Léon, Astorga, Simancas, Valladolid, Zamora et Ledesma; dans la Castille, Avila, Sepulveda, Segovia, Osma, Lara et Saldaña; à l'ouest, c'est-à-dire dans la Galice, Lugo, Orense et Tuy; au sud-ouest, c'est-à-dire en Portugal, Braga, Oporto, Viseu et Chaves. Une phrase obscure de Sébastien[1] a donné lieu aux historiens castillans de prétendre qu'Alonzo soumit aussi à son autorité les habitants de l'Alava et de la Biscaye, qui se vantaient et qui se vantent encore que leur pays n'a jamais été foulé par le pied d'un conquérant. Mais la seule chose réelle dans cette assertion, c'est que quelques unes des villes fondées par Alonzo, autant qu'on peut reconnaître leurs noms à moitié barbares[2], se trouvaient sur le territoire d'Alava et de la Biscaye.

Ainsi le royaume d'Alonzo *le Catholique*, car nous pouvons maintenant donner ce nom à la monarchie asturienne, s'étendait, au dire des chroniques, depuis le Duero et la mer de Portugal jusqu'au haut Aragon,

1 « Alava namque Viscaia, Alaone et Ordunia, a suis incolis semper esse possessæ reperientur. » Dans la phrase précédente, Sébastien vient de parler des villes qu'Alonzo repeupla ou fonda en Castille et en Galice; le *namque* indique qu'il en fut autrement de la Biscaye, occupée par ses habitants, et dont rien n'annonce la soumission ou la conquête. Je crois qu'il faut entendre de même la phrase suivante : « Sicut Pamplona dictum est atque Berosa. » *Sicut* veut dire, selon moi, qu'elles ne furent ni soumises ni fondées par Alonzo.

2 Voici les noms de ces villes dans Séb. de Salam. : « Primorias, Lebana, Transmera, Supporta, Carranca, Burgis, quæ nunc appellatur Castella, et pars maritima Gallecia.

et au midi, jusqu'aux montagnes qui séparent la vieille de la nouvelle Castille, et comprenait ainsi à peu près un quart de la Péninsule. L'histoire malheureusement se tait sur les détails de ces longues et terribles guerres, qui durèrent tout un règne. Nous savons seulement que les Arabes, frappés d'une terreur superstitieuse par le succès qui accompagnait toujours les armes d'Alonzo, l'avaient surnommé *le tueur de gens*, ou, comme Khaled, *le fils de l'épée* (*ebn el saïf*)[1].

Il faut cependant bien se garder de prendre à la lettre cette prétendue souveraineté d'Alonzo sur une aussi vaste étendue d'états. Ses expéditions en Portugal et en Castille étaient nécessairement, à l'instar de celles des Maures, de rapides *algarades*, où une population de montagnards, avide et courageuse, se mettait en marche à chaque printemps, avec son chef, ou son roi si l'on veut, pour aller sur les terres des Maures, *en tierra de Moros*, ramasser force butin, et non faire des conquêtes qu'elle savait bien ne pouvoir pas garder. Quand la ville était prise, on taillait en pièces la garnison arabe, et l'on emmenait avec soi, si la ville n'était pas susceptible d'être défendue, tous les habitants chrétiens[2]; puis l'on mettait des déserts pour remparts entre soi et l'ennemi, surtout dans les bas pays qu'on ne pouvait occuper[3].

[1] « Ensuite vint Adfounsch, *le terrible*, tueur de gens et *fils de l'épée*, et il *ouvrit* (conquit) villes et châteaux, et nul n'osait lui faire face; et combien de musulmans furent faits martyrs par lui avec l'épée, et il brûlait leurs maisons, et il n'y avait pas de *foi* (de traités) avec lui. » El Lagui, cité par Borbon, p. 176.

[2] Sébast. de Salam. le dit expressément : « Christianos secum ad patriam duxit. »

[3] Campos quos dicunt gothicos usque ad flumen *Dorium* (Duero) crema-

Ainsi le véritable centre de la monarchie d'Alonzo reposait au nord de la Castille et du royaume de Léon, et sur les deux versants de la chaîne des monts d'Asturie, depuis Mondoñedo en Galice, et depuis Astorga jusqu'à la Navarre. Partout ailleurs, son autorité ne put être que nominale et précaire, et pareille à la suzeraineté pillarde des *highlanders* d'Ecosse sur les basses terres. Aussi les villes que fonda ou que répara Alonzo sont-elles toutes situées dans des pays montagneux, où la royauté asturienne devait d'abord prendre racine avant de s'aventurer dans la plaine. Voulant autant que possible concentrer les forces de ce petit état, plus étendu que compact, il dévasta sans pitié toutes celles des villes conquises qu'il ne put pas occuper, et en répartit les habitants chrétiens dans ses *poblaciones* nouvelles d'Alava et de Biscaye, à l'abri de toute invasion. Et il fallait bien qu'il en agît ainsi, car la population chrétienne était encore rare et clairsemée dans ces stériles montagnes, que la conquête avait dédaignées, et le temps des *poblaciones* lointaines n'était pas encore venu. C'est ainsi que Rome naissante avait commencé par prélever son tribut sur les peuplades voisines, avant de verser sur l'Italie et sur le monde cet excédant de population qui devait plus tard déborder de son sein.

Le pieux roi Alonzo, après avoir relevé ou fondé autant de couvents que de villes ou de forteresses [1], mourut paisiblement, et fut enterré à Cangas (757), obscure cité qu'on peut regarder comme la capitale

vit. » *Chron. Albeld.* Suivant Rodrigue de Tolède, les *campi gothici* s'étendent entre le Duero, l'*Estola* (Esla), la Pisuerga, et le Carrion.

[1] Ce sont ces forteresses, *castella*, qui donnèrent plus tard son nom à la Castille.

de cette royauté toujours en état de siége, qui n'osait encore s'établir à demeure au sud des Pyrénées. Alonzo, pendant son long et glorieux règne de 18 ans, avait conquis une grande réputation de vertu et de sainteté[1]: aussi toutes les chroniques s'accordent-elles à rapporter les miracles qui entourèrent son lit de mort, où les anges entonnèrent en chœur le psaume : *Ecce quomodo tollitur justus.....*

Après la mort d'Alonzo, FRUELA, son fils, qu'il ne faut pas confondre avec Fruela, frère du roi défunt, fut élu pour lui succéder. Alonzo, outre ce fils légitime, avait encore laissé un fils bâtard, Mauregato, né d'une esclave musulmane. Nous aurons occasion plus loin de reparler de ce prince, que l'histoire a si fort maltraité, et dont le plus grand crime peut-être fut sa naissance et son nom. Fruela fonda, à quelques milles de l'ancien *Lucus Asturum*, la cité d'Oviédo, et y établit un évêché et une église nouvelle à côté de celle que deux saints personnages, Fromestanus et son neveu Maximus, les véritables fondateurs d'Oviédo, y avaient élevée au saint martyr Vincent. La délicieuse position d'Oviedo, située sur une hauteur entre deux rivières et sous le climat le plus tempéré de toute l'Espagne, y attira bientôt des habitants, et c'est ainsi que se peupla peu à peu la future capitale de la royauté des Asturies[2].

[1] Humilis rex fuit et hominibus amabilis (Luc. Tud.).... Magnanimus, sine offensione erga Deum et ecclesiam, vitam mirabilem duxit. (Seb. Salam.)

[2] Ces détails sont empruntés à une excellente dissertation de Risco (España Sagrada, t. XXXVII, p. 309) sur les antiquités d'Oviedo. Quant à l'origine du nom d'*Ovetum* (Oviedo), les uns l'attribuent à ce que cette ville est située à égale distance des deux rivières qui bornent les Asturies à l'est et à l'ouest, l'*Ova* (aujourd'hui l'Eo) et la Deva, d'ou *Ovedevum*, *Ovetum*. D'autres prétendent que le mont où Oviedo est situé s'appelait, sous les Romains, *Jovetanum*, d'où est venu *Ovetum*.

Aussi pieux que son père, mais d'une piété plus sombre et plus sévère, Fruela rétablit la discipline cléricale, fort relâchée depuis le règne de Witiza et la conquête arabe, et défendit aux prêtres de contracter mariage. Nous verrons plus tard que, bien long-temps après Fruela, cette défense n'était pas encore strictement observée. Ce roi, d'un caractère farouche et dur, *asper mente*, employa, comme son père, son règne de onze ans à guerroyer contre les Arabes. Il leur livra plusieurs batailles, et une entre autres près de *Pontumium*, en Galice, où, suivant les chroniques, il leur tua cinquante-quatre mille hommes, et fit prisonnier leur général Omar. L'historien arabe Ahmed el Makari, sans reproduire ce chiffre, évidemment exagéré, avoue la défaite de ses compatriotes, que Fruela chassa de la Galice en reprenant sur eux Lugo, Porto, Zamora et Ségovie, qu'Alonzo, comme on le voit, n'avait pas gardés bien long-temps.

La race indomptable des Basques, impatiente de tout joug, soit national, soit étranger, s'était soulevée contre Fruela, ce qui ne veut pas dire qu'elle lui eût jamais obéi. Tout ce qu'on peut conclure du laconique passage de Sébastien qui nous rapporte ce fait [1], c'est qu'Alonzo, en établissant des *poblaciones* dans l'Alava et la Biscaye, avait eu pour but de se ménager au moins une sorte de suzeraineté sur ce pays. Les Basques, à l'avénement de Fruela, voulurent saisir cette occasion de recouvrer leur indépendance. Mais le fils d'Alonzo leur montra bientôt que sa main n'était pas moins ferme que celle de son père. Il soumit d'abord les Vascons ou Navarrais, et s'unit ensuite à

[1] Vascones revellantes superavit et edomuit.

eux contre les Biscayens. Vainqueur, il épousa une de ses prisonnières, Munia (Nuña), jeune fille du sang des rois de Navarre, dit la chronique d'Alonzo, qui aurait bien dû ajouter quels étaient ces rois de Navarre. Cette Munia fut la mère d'Alonzo II, dit *le Chaste*. Les Galiciens, presque aussi remuants que les Basques, s'étant à leur tour soulevés contre Fruela, furent également châtiés par lui.

Enfin Vimarano, frère de Fruela, ayant conspiré contre lui, ou Fruela du moins l'ayant soupçonné, égorgea son frère de ses propres mains[1], et périt bientôt lui-même assassiné à Cangas, victime de la haine que ce crime avait soulevée (768). Ainsi, tout sauvages qu'ils étaient, les chrétiens des Asturies l'étaient pourtant moins que les Goths, puisque le fratricide n'était plus chez eux, comme du temps d'Eurich, le chemin le plus sûr pour arriver au trône ou pour le garder.

C'est sous le règne de Fruela que Conde place, d'après el Razi, le prétendu traité entre abd el Rahman et les chrétiens, qu'il rapporte en ces termes : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux! le magnifique roi abd el Rahman, aux patriarches, moines, procerès et autres chrétiens d'Espagne, et aux gens de *Castille*, octroie paix et sécurité, et promet sur son âme que ce pacte sera maintenu; et les chrétiens devront payer dix mille onces d'or, dix mille livres d'argent, dix mille bons chevaux et autant de mulets, avec mille cuirasses, mille épées et autant de lances chaque année, pendant l'espace de cinq ans. Fait à

[1] « Innocuum interfecit. » (Luc. Tud.) « Pulcher, strenuus et mitis », dit Rod. de Tolède.

Cordoue, le troisième jour de la lune Sefar, l'an 142 » (759 de J.-C.).

Conde lui-même jette quelques doutes sur ce traité, en faisant observer, avec raison, que le nom de *Castille* était alors inconnu, et que toutes les provinces chrétiennes au delà du Guadarrama s'appelaient à cette époque *Djalikiah* (Galice). Ajoutons que, si les Goths manquaient de cavalerie alors même qu'ils possédaient toute la Péninsule, et c'est à ce motif qu'un auteur arabe, el Dhobi, attribue la perte de la bataille du Guadalete, il est peu probable qu'ils fussent devenus plus riches en chevaux et en mulets dans les étroits ravins des Asturies. On remarquera aussi, comme une particularité curieuse, que le nom de Fruela et celui des Asturies n'est pas une fois prononcé dans ce document. Quant à la Castille, alors presque dépeuplée, elle n'avait pas à cette époque une existence politique séparée du royaume des Asturies dont elle dépendait. Peut-être ne s'agit-il dans ce traité que de quelques populations mozarabes; mais fût-il même question de la royauté de Cangas, l'exagération du tribut n'en est pas moins sensible. Où cette pauvre monarchie, dont tout le trésor royal aurait tenu dans le creux d'un bouclier, aurait-elle trouvé tant d'or, d'argent et de chevaux? Passe encore pour les épées!

Alonzo, fils de Fruela, étant trop jeune pour régner, et le droit de succession par primogéniture n'étant pas encore établi, le trône passa à AURELIO, fils de Fruela, le frère d'Alonzo Ier. Ce roi a laissé peu de traces dans l'histoire, le moine de Silo ne le nomme même pas; nous savons seulement qu'il fut pendant tout son règne en paix avec les Maures, paix

achetée probablement plutôt que conquise, et qu'il leur permit de prendre en mariage quelques vierges chrétiennes[1] de haute race (*fijas d'algo*). C'est la première trace qu'on trouve dans l'histoire de ces alliances entre les deux nations, qui devinrent peu à peu plus fréquentes, en dépit des haines de races et de religion.

Les derniers temps du règne d'Aurelio furent troublés par une *guerre servile* ou révolte d'esclaves et d'affranchis, sur laquelle l'histoire est malheureusement avare de détails[2]. Tout ce que l'on peut conjecturer, c'est qu'Alonzo et Fruela, dans leurs guerres avec les Maures, n'avaient pas, malgré le caractère d'extermination qu'offrent ces guerres, pu massacrer tous leurs captifs, et qu'ils en avaient réservé une partie, pour les donner sans doute comme esclaves aux colons chrétiens de leurs *poblaciones*. Peut-être ne faut-il pas chercher ailleurs l'origine de ces *muragatos* des Asturies, race qui, suivant Lembke, subsiste encore aujourd'hui près de Pravia, honnie et méprisée de tous ses voisins, et à qui l'on permit, sans doute au prix d'une abjuration, de s'établir dans ces montagnes.

[1] Le *Chronicon Albeld* et Séb. de Salam. ne disent pas un mot de ces mariages, que l'on a voulu convertir en une espèce de tribut régulier, soldé aux Arabes par quelques rois des Asturies; ce sont des écrivains fort postérieurs, comme la chronique d'Alonzo X et Lucas de Tuy, qui en parlent les premiers. Nous avons vu, il est vrai (page 245), les chrétiens du nord battus deux fois par les généraux d'abd el Rahman, pour avoir essayé de se soustraire au tribut que celui-ci leur avait imposé; mais rien n'annonce que ce tribut fût payable en nature, et que les vierges des Asturies fussent chargées de l'acquitter.

[2] Nous reviendrons sur ce sujet en nous occupant des institutions civiles de l'Espagne chrétienne. Voici le texte bien laconique du *Chron. Albeld.* : « Eo regnante, servi, dominis suis contradicentes, ejus industria capti, in pristinam sunt servitute redacti. » Sebastien, au lieu de *servi*, dit *libertini*.

Aurelio, après avoir réprimé cette dangereuse rébellion par l'adresse (*industria*) ou par la douceur plutôt que par la force, mourut à Cangas (774), après un règne de six ans, laissant le trône à Silo, prince du sang royal, qui avait épousé Adosinda, fille d'Alonzo Ier. S'il faut en croire la chronique d'Alonzo X, Silo fut élu par *los altos omes del reyno* : car les rudes compagnons de Pelayo étaient sans doute devenus de nobles comtes (*comites*, compagnons), depuis que leurs chefs étaient devenus des rois. Sous le règne de Silo, le siége de la monarchie resta toujours au nord des Pyrénées, sur cette étroite langue de terre qu'on appelle les Asturies ; c'est à Pravia que Silo est élu, c'est à Cangas que les rois sont enterrés. Evidemment cette royauté montagnarde, déjà lasse de guerroyer, n'ose pas aspirer encore à s'étendre jusque dans la plaine, en face de la redoutable monarchie de Cordoue ; et sous ces rois pacifiques qui se succèdent, Aurelio, Silo, Mauregato, elle s'estime trop heureuse de payer au prix d'un faible tribut, lourd encore pour sa pauvreté, l'obscure indépendance qu'on veut bien lui permettre.

Silo commença son règne par acheter la paix avec les Arabes, on ne nous dit pas à quel prix[1]; il avait d'ailleurs assez à faire de lutter contre l'esprit d'indépendance des Galiciens, remuants descendants des Suèves. Il les battit cependant près du mont *Cuperius* (Cebreros), et les força à l'obéissance. Nous ne réfuterons pas sérieusement le pieux mensonge des chroniques chrétiennes, qui attribuent à ce pacifique monarque, trop heureux qu'on l'oubliât dans ces

[1] Le *Chron. Alb.* nous dit, sans s'expliquer davantage, que ce fut à cause de sa mère : « Ob matris causam, cum *Spania* (l'Espagne musulmane) pacem habuit. » Peut-être sa mère était-elle arabe.

montagnes, une expédition jusqu'à Merida, pour aller enlever aux infidèles le corps de sainte Eulalie.

La chronique d'Alonzo X dit expressément qu'après sa guerre de Galice, « don Silo n'eut plus souci « de guerroyer avec personne ». Désespérant d'avoir des enfants[1], il adopta pour fils et pour héritier le fils du roi Fruela, et le neveu de la reine Adosinda, Alonzo, qui, grâce à la faveur de sa tante, gouvernait, sous Silo, le palais, c'est-à dire le royaume (783). Silo mourut en paix à Pravia, sa résidence, et y fut enterré[2]. Remarquons en passant que ces morts paisibles des rois d'Asturie contrastent étrangement avec la mort presque toujours violente des rois goths, leurs aïeux. Mais le trône des Asturies valait-il qu'on l'achetât par un assassinat?

La reine Adosinda, avec le concours des grands, *cum officio palatino*, fit élire pour roi ALONZO II, dit *le Chaste*, son neveu. Mais cette élection fut contestée par MAUREGATO, fils bâtard d'Alonzo le Catholique et d'une esclave maure. S'il faut en croire la chronique d'Alonzo X et Lucas de Tuy, dont le silence de Sébastien rend le témoignage un peu suspect, ce Mauregato, *home bien razonado et de buena palabra*, obtint des Maures une armée pour disputer la couronne à Alonzo II; et le jeune prince, renversé du trône avant d'y être monté, fut obligé de se réfugier en Alava, pendant les cinq ans que dura le règne de l'usurpateur.

Ce fut sans doute pour payer aux Arabes cet im-

[1] Silo, de prole ex Odisinda desperans, *iners* fiebat. (Rod. Tol.)

[2] Les chroniques chrétiennes déplacent et retardent de plusieurs années la bataille de Roncevaux, qui eut réellement lieu sous ce règne obscur de Silo, en 778.

portant service, que Mauregato convint de leur livrer ce tribut annuel de cent jeunes vierges, dont aucun historien ne parle avant Rodrigue de Tolède et la chronique d'Alonzo [1]. Fondée ou non, cette accusation a flétri la mémoire de Mauregato, que maudissent dévotement tous les historiens postérieurs : aussi, ce prince étant mort (788) après un règne paisible de cinq ans, « comme il était mauvais (*pravo*), dit la chronique, on l'enterra à *Pravia*. »

On s'attend sans doute, après la mort de l'usurpateur, à voir revenir le roi légitime ; mais peut-être, du fond de sa retraite, n'apprit-il pas à temps la vacance du trône, et les *altos omes del reyno*, qui commencent à jouer un rôle aussi important dans la nouvelle monarchie qu'à la cour des rois goths, élurent *Wehr-mund* ou BERMUDO I[er], dit *le Diacre*, fils de Fruela, le frère d'Alonzo I[er] [2]. Cette double exclusion d'Alonzo, le fils de Fruela, prouve que le droit de primogéniture n'était pas encore établi, et que le droit d'élection, exercé par les Goths, n'était nullement tombé en désuétude. Le bas âge d'un fils de roi était pour lui un motif naturel d'exclusion, bien que le choix des *altos omes* tombât d'ordinaire sur un

1 Lembke traite ce tribut de fable, et renvoie aux éclaircissements donnés par Pellicer, *Ann.*, l. IX, et Noguera dans Mariana, t. III, p. 427. Mais il nous semble qu'il n'y a rien de trop invraisemblable à ce que les Arabes aient prélevé sur les Asturiens tous les ans, au lieu de l'or que ceux-ci n'avaient pas, un tribut de quelques jeunes filles. Le chiffre ici ne signifie rien, mais la tradition signifie quelque chose.

Quelques historiens arguent, pour nier la réalité de ce tribut, de la difficulté de trouver dans un pays si peu étendu et si faiblement peuplé cent jeunes filles remarquables par leur beauté. Mais cet argument n'en est pas un pour ceux qui savent, *de visu*, combien le sang est beau dans les Asturies et dans la Biscaye.

2 Lucas de Tuy le fait fils de Vimarano, mis à mort par le roi Fruela, son frère.

des membres de la famille royale. Il est probable que, dans ces élections, on suivait exactement la forme des élections gothiques, faites, comme on l'a vu, par les évêques et les seigneurs laïques.

Bermudo, destiné par son père à l'église, s'était livré de bonne heure à l'étude des lettres, qu'il préférait à celle des armes. Plus jaloux, dit la chronique, « de gagner le royaume céleste qu'un royaume d'ici-bas », appelé au trône malgré lui et malgré la loi gothique, qui défendait expressément de faire un roi d'un prêtre, ce pieux monarque se souvint au bout de trois ans qu'il avait reçu les ordres, et qu'il ne pouvait « ni garder femme (car Bermudo était marié, tout diacre qu'il était), ni faire la guerre [1], ni « rendre la justice, comme il convient à un roi ; » et, bien qu'il ne manquât pas de courage (*fue muy esforçado e de gran coraçon*), il renonça à la couronne pour la replacer sur la tête de son neveu, Alonzo II, plus digne de la porter et plus capable de la défendre. Il vécut encore assez pour être témoin de la gloire de son neveu, et laissa en mourant deux fils en bas âge, Garcia et Ramiro.

Les rois amis de la paix ne conviennent guère aux monarchies naissantes. Depuis Fruela, aucun monarque asturien n'avait tiré l'épée contre les Maures, et, pour un roi jeune et courageux, cette paix ignominieuse, de quelque prix qu'il fallût la payer, ressemblait trop à un vasselage. Sans doute Alonzo se refusa à l'acheter : car, dès la première année de son règne, nous

[1] Le *Chron. Albeld* est le seul qui parle d'une bataille livrée aux Maures par Bermudo à Burbia, bataille dont ne font nulle mention les historiens arabes. Il est probable que le chroniqueur confond ici avec une des nombreuses guerres d'Alonzo II.

voyons une armée arabe, commandée par Mogaith, envahir la Galice et les Asturies, et se faire battre par Alonzo à *Lutos* (Luniego). Les chroniques, pour cette fois, se contentent de faire rester soixante-dix mille musulmans sur le champ de bataille (792).

Il paraît que l'élection, ou plutôt la restauration du nouveau roi, n'avait pas été incontestée : car des nobles rebelles lui enlevèrent la couronne, et le reléguèrent dans le monastère d'Abela; mais un certain Theudas se mit à la tête des nobles qui lui étaient restés fidèles, et le rétablit sur son trône. Cette révolte eut, dit-on, pour motif, ou plutôt pour prétexte, une ambassade qu'Alonzo envoya à Charlemagne avec de riches présents [1]. Les nobles des Asturies, jaloux de leur indépendance et craignant de la voir compromise par les relations de leur roi avec le monarque frank, se soulevèrent contre lui. De là les fables des chroniques espagnoles du treizième siècle

[1] Suivant le *Chron. Albed.*, cette révolte eut lieu dans la onzième année du règne d'Alonzo; mais la date ne doit pas être exacte : car nous savons par les chroniques franques la date de l'ambassade, 997, et il est probable que la révolte la suivit de près. Voyez *Annal. Lauriss.*, p. 184; Einh., p. 185; Poeta saxo, p. 254; *Ann. Fuld*, p. 351; *Vita Ludovici*, c. 8, ap. dom Bouquet.

Les ambassadeurs d'Alonzo s'appelaient Basiliscus et Froya. Ils offrirent à Charles sept captifs arabes, richement armés, et une tente admirablement ornée. Il n'est pas besoin d'ajouter que l'ambassade fut bien reçue. Du reste, l'amitié de Charles et d'Alonzo était déjà ancienne, ainsi que le prouvent ces vers du poète saxon :

... Renovantes fœdus avitum
Semper amicitiæ reges quod junxerat ipsos.

La chronique d'Oviedo et Lucas de Tuy disent même qu'Alonzo eut pour femme une sœur de Charles, qu'il ne toucha pas (*quam nunquam vidit*); mais le fait est faux. Ce qu'il y a de réel, c'est qu'Alonzo, quoique indépendant de Charles, en avait peur et besoin, et qu'il lui rendait compte de ses victoires, comme un lieutenant à son chef. Les deux rois restèrent toujours unis tant qu'ils vécurent.

sur Bernardo del Carpio[1] et la bataille de Roncevaux, qu'elles placent sous le règne d'Alonzo.

Ce n'est pas d'après les maigres récits des chroniqueurs chrétiens que nous pouvons essayer de retracer l'histoire des guerres d'Alonzo II avec les Arabes. Conde sera notre seul guide au milieu de ces confuses alternatives de défense et d'attaque, de succès et de défaites, qui caractérisent chaque année la guerre entre musulmans et chrétiens. Nous en tracerons ici un tableau rapide, en laissant de côté les événements intérieurs, et en suivant jusqu'au bout le récit des campagnes d'Alonzo pendant ce long et glorieux règne.

Au printemps de 794, abd el Kherim, fils du wali de la frontière, entra sur les terres du roi des Asturies; après avoir dévasté tout le pays, il s'en retournait chargé de dépouilles, lorsqu'il fut surpris par les chrétiens, et laissa dans une embuscade tout son butin avec une partie de son armée. Abd el Melek dirigea en même temps sur Astorga une autre expédition, qui fut plus heureuse, Alonzo ayant vainement demandé pour la repousser du secours aux Basques, qui, alliés ou ennemis également capricieux, lui en refusèrent.

Les guerres civiles qui troublèrent le début du règne d'al Hakem furent favorables aux chrétiens, avec qui tous les walis rebelles de la frontière entretenaient des intelligences; le wali de Huesca leur livra même Pampelune. Les lignes suivantes, de Conde, peignent assez naïvement tout ce qu'il y avait de précaire dans la domination de l'émirat de Cordoue sur cette frontière éloignée, et nous révèlent le secret

[1] Voyez pièces justificatives, nos 8 et 10.

de sa faiblesse : « Les walis, accoutumés à être indépendants dans leurs gouvernements, s'y maintenaient par une politique perfide et lâche, recherchant l'amitié et la faveur des chrétiens, pour ne pas obéir au roi leur seigneur. Et lorsque ensuite ils ne pouvaient plus supporter l'oppression des chrétiens, ils feignaient d'être de bons et loyaux musulmans, et se mettaient sous la protection de leur roi. Et c'est ainsi que se perdit la frontière, et que devait se perdre avec le temps toute l'Espagne, si on n'y portait remède. »

Bien que de 794 à 802 l'histoire ne parle d'aucune expédition dans l'Espagne chrétienne, on ne peut douter qu'il n'y ait eu au moins quelques engagements sur la frontière : car sous le règne belliqueux d'Alonzo, les épées chrétiennes ne restaient pas long-temps dans le fourreau. Mais en 802, nous voyons l'émir al Hakem reprendre aux chrétiens Pampelune et châtier près de Tarragone le rebelle Bahloul, allié avec les chrétiens d'*Afrank* (Aragon et Navarre). En 805, al Hakem, pour n'être pas distrait de ses éternelles guerres contre les walis rebelles et les chrétiens de la frontière de l'est, fut forcé d'accorder une trêve aux Asturiens. Mais les pieux préjugés de l'islam se soulevèrent contre cette paix impie avec *celui qui s'appelait* roi de Galice, et elle faillit coûter à al Hakem le trône et la vie.

Mais Alonzo n'était pas homme à laisser à son ennemi la gloire d'ouvrir toujours la campagne. Les chroniques chrétiennes se taisent sur ses expéditions; la chronique d'*Albelda* (Albayda) nous apprend seule, d'accord cette fois avec Conde, qu'Alonzo, en 808, fit une campagne hardie en Portugal, où il

poussa jusqu'à Lisbonne, laissant pour traces de son passage la flamme, le sang et les ruines, selon l'usage de ces affreuses guerres. Mais al Hakem vint en personne faire face au monarque asturien, et remporta sur lui une victoire signalée. Pendant deux ans, al Hakem resta en Portugal et sur la frontière de Galice, où il fit, comme les premiers conquérants de l'islam, son palais de son camp, et son trône de la selle de son cheval, jusqu'à ce que, las des fatigues et des vicissitudes de cette longue campagne, il s'en retourna à Cordoue, plus riche encore de gloire que de butin.

En 812, les chrétiens prirent à leur tour l'offensive, et, franchissant la frontière, ils attaquèrent avec tant de vigueur les Arabes, qu'ils les mirent en désordre, massacrèrent Abdallah ben Malehi, leur général, avec une partie de l'armée, et forcèrent le reste à se jeter dans un fleuve, où la plupart d'entre eux restèrent ensevelis; d'autres cherchèrent un asyle dans les épaisses forêts qui couvraient ces montagnes, si nues aujourd'hui, et se cachèrent sur les arbres, où les archers chrétiens se faisaient un jeu de les percer de leurs flèches. Abd el Kherim, qui venait à marches forcées au secours d'Abdallah, apprit bientôt, par les fuyards, ce funeste événement, et son armée, frappée de découragement, se sentit vaincue d'avance. Treize jours les deux armées restèrent en présence sans oser engager le combat; mais dans une sanglante escarmouche, abd el Kherim fut mortellement blessé, et l'armée arabe se retira sans combattre [1].

[1] Ce sont sans doute ces deux victoires d'Alonso que le *Chron. Albeld.* et

En 813, le prince abd el Rahman, fils d'al Hakem, chassa les chrétiens de Zamora, la clef du Duero, s'empara d'une foule d'autres places fortes, et gagna, sur les bords d'un fleuve (sans doute le Duero), une sanglante bataille sur les chrétiens. « Leurs corps, nous dit-on, couvrirent la plaine pendant un vaste espace, et le courant des eaux ne put emporter les cadavres qui y étaient entassés. » Il conclut ensuite une trêve avec les chrétiens de Galice et ceux d'Afrank [1], et nous ne le voyons plus apparaître sur la frontière asturienne jusqu'en 818, où il remporta sur les chrétiens quelques légers avantages.

En 822, abd el Rahman II, ayant succédé à son père, voulut signaler par une guerre sainte contre les infidèles son avénement au trône. Louis le Débonnaire, que l'échec de Roncevaux aurait dû rendre plus prudent, ayant envoyé en Navarre une nombreuse armée, les Basques appelèrent à leur secours les Arabes, moins détestés d'eux que les Franks et les Aquitains. Abd el Rahman saisit avec joie cette occasion d'essayer ses armes contre les chrétiens. Les Franko-Aquitains, après s'être, comme Charlemagne, emparés de Pampelune, furent attaqués comme lui dans ce fatal défilé de Roncevaux, par les Arabes et les Basques réunis, et y laissèrent à leur tour, après une

Sébastien placent, l'une à Naron, et l'autre près du fleuve *Anteus*, dans la trentième année du règne d'Alonso, date évidemment fausse. Mais à cette époque si obscure de l'histoire d'Espagne, il faut presque renoncer à arriver à des dates précises.

[1] Rappelons une fois pour toutes que le mot *Galice* chez les historiens arabes signifie le royaume des Asturies, y compris la Galice, la Castille et la Biscaye; et le mot *Afrank*, depuis Charlemagne, toutes les populations chrétiennes des Pyrénées, depuis Pampelune jusqu'à la Méditerranée.

sanglante déroute, leur arrière-garde et leur butin[1].

En 824, une autre armée arabe, commandée par Obéid Allah, marchant contre le roi de Léon, dévasta tout son royaume et força Alonzo à chercher un asyle au fond de ses montagnes. La terreur qu'inspira aux chrétiens cette série de revers dut être bien profonde, car durant quatorze ans l'histoire ne mentionne aucune expédition de leur part, même pendant les terribles révoltes de Merida et de Tolède, qui firent une si longue et si terrible diversion aux entreprises d'abd el Rahman contre les chrétiens. Ceux ci, impuissants sans doute à franchir le Duero, dont les Arabes commandaient les deux rives, laissèrent passer le moment propice pour l'attaque et se tinrent sur une timide défensive.

Cette faute, dont il ne faut accuser que la faiblesse des chrétiens, fut partagée, du reste, par les Franks, qui dominaient dans l'est de la Péninsule, et par tous les petits états de l'Espagne chrétienne. Les habitants de la marche de Gothie et du comté de Barcelonne, impatients du joug des Franks, comme les Basques de celui des Aquitains, étaient, comme eux, plus portés à s'unir aux Sarrazins qu'à les attaquer; et l'appui d'abd el Rahman était toujours acquis aux rebelles qui essayaient de se soustraire à la domination franque. Ainsi la malheureuse Espagne, toujours ouverte à l'étranger, toujours dominée par lui, là même où elle n'était pas conquise, voyait tour à tour les Arabes,

[1] Conde place à tort cette bataille en 824. Il appelle *bort Schezar* le *port* de Roncevaux, que les Arabes appellent aussi *Schazerou*, en latin *Cisereus*, et en vieux français *Sizère*. Les Arabes, suivant lui, comptent quatre principaux *ports* dans les Pyrénées : *bort Schezar*, *bort Jaca*, *bert Bayona*, et *bort Oxmara*, ou *port* de Puycerda.

les Aquitains, les Francs et les Septimaniens se disputer les lambeaux de l'empire gothique; de même qu'il n'y avait plus d'Ebre ni de Duero pour arrêter les Arabes, maîtres des quatre cinquièmes de la Péninsule, il n'y avait plus de Pyrénées pour les Franks, qui dominaient à la fois les Basques de Navarre par l'Aquitaine, et le comté de Barcelone par la Septimanie.

A vrai dire, il n'y avait plus d'Espagne que dans les Asturies. Là seulement, dans ce cercle étroit que l'invasion arabe rétrécissait encore de jour en jour, s'était enfermée la nationalité espagnole, mal à l'aise dans ces limites resserrées, et qui attendait pour en sortir le règne héroïque d'Alonzo III. Là était pour l'empire de Cordoue l'ennemi le plus dangereux, celui qu'il fallait combattre avec le fer, et non avec l'or et les intrigues, impuissantes sur cette race compacte et homogène, toujours unie contre l'étranger. Abd el Rahman le savait: aussi, à peine eut-il triomphé de la longue rébellion de Tolède que, jaloux de tourner contre les infidèles cette force surabondante que l'empire arabe dépensait en guerres civiles, il lança à la fois deux armées contre la frontière chrétienne: l'une, commandée par le wali de Saragosse, se dirigea contre l'Espagne orientale; l'autre, sous les ordres des walis de Mérida, de *Badalioz* (Badajoz) et de Lisbonne, entra sur les terres de Galice et combattit avec un succès partagé contre *al Anfous* (*Aldefonsus* Alonzo), « roi de cette race rustique et aguerrie »[1],

[1] J'ignore d'après quelle autorité M. Fauriel parle d'une expédition victorieuse d'Alonzo contre les Arabes, à la tête d'une armée d'Asturiens, de Franks, de Provençaux, et de Vascons. Le fait est peu probable en ce qui touche les auxiliaires d'Alonzo. La *Cronica general de España*, que cite M. Fauriel, n'est pas une autorité bien grave.

comme l'appellent les Arabes. Vers cette époque, les flottes arabes commencent à jouer un rôle important dans les guerres sur la frontière d'Afrank, du côté de Barcelone, et à dominer dans la Méditerranée; mais il semble qu'elles n'aient pas osé braver les tempêtes plus redoutables de l'*océan Ténébreux*, car nous ne les voyons pas apparaître sur les côtes de la Galice, où il eût été si facile de prendre les chrétiens à revers.

Ce rapide tableau des événements militaires du règne d'Alonzo donne une idée assez nette de la malheureuse situation de l'Espagne, entre deux races irréconciliables comme leur foi, et qui semblaient s'être juré une guerre éternelle. Sans doute la puissance des deux rivaux n'était pas égale; mais les chrétiens avaient pour eux l'admirable structure de leur petite royauté des Asturies, organisée tout entière pour la défense. Aussi, malgré quelques courses aventureuses en dehors de leurs frontières, les chrétiens semblent-ils en général, pendant ce long règne, s'être tenus sur la défensive, au pied de leur forte position des Pyrénées, et, au besoin, derrière elle. L'expédition de Lisbonne, où Alonzo ne songeait nullement à se maintenir, est la seule qui dépasse les limites naturelles de cette royauté militante, pour qui c'est beaucoup déjà de ne pas reculer.

Quelques lignes précieuses de Conde nous apprennent du reste quelle était la pensée d'abd el Rahman et des Arabes dans ces expéditions contre les chrétiens. « La guerre, dit-il, n'avait d'autre but que de maintenir intactes les frontières de l'empire, et non de les étendre. Il ne sagissait pas non plus de tirer de ces expéditions de grandes richesses, les chrétiens

étant une nation pauvre, qui ne sait rien ni du commerce ni des beaux-arts. » La véritable ambition d'Abd el Rahman eût été de reconquérir la Gaule du sud, contre laquelle, dit-on, il méditait une expédition; mais l'ère des conquêtes lointaines avait fini pour l'islam avec la bataille de Poitiers.

Les chroniques chrétiennes retracent en quelques lignes les guerres d'Alonzo; en revanche, ces chroniques, si avares de paroles quand il s'agit de raconter ces grandes et glorieuses guerres, consacrent des pages entières, pages précieuses qu'elles auraient pu mieux employer, à décrire les reliques que le pieux roi Alonzo recueillit dans sa ville bien aimée d'Oviedo, et les miracles qui les inaugurèrent.

Voici cependant un fait sur lequel toutes sont d'accord [1], et qui prouve que, dès cette époque, les proscrits ou les révoltés des deux nations trouvaient un asyle chez les ennemis de leur foi, et ne se faisaient nullement scrupule de combattre leurs coreligionnaires [2]. En 832 ou 33, le chef des rebelles de Merida,

[1] Sur l'événement du moins, mais non pas sur la date. Les chroniques la placent dans la trentième ou trente-et-unième année du règne d'Alonzo (821 ou 822). Rodrigue de Tolède est plus près de la vérité en la mettant dans la trente-septième année de ce règne. Ni Conde, ni Murphy, ne parlent de la victoire d'Alonzo sur les Arabes appelés par Mohammed. Le fait n'en est peut-être que plus probable.

[2] C'est ce que fit Bernardo de Carpio, après sa rupture avec le roi Alonzo II. Mais ce n'est pas à l'histoire qu'il appartient de faire mention de ce fabuleux héros, si fameux dans les romances espagnoles, et fils d'un comte de Saldaña et d'une infante Ximena, sœur du roi, tous personnages imaginaires qui n'ont jamais existé que dans les romans. On verra dans les pièces justificatives, n° 10, l'extrait de la chronique d'Alonzo X qui concerne Bernardo del Carpio. Sandoval, historien aussi pieux que crédule, prétend, dans l'ouvrage déjà cité, qu'au couvent de Santa-Maria de Aguilar de Campo, il a vu, taillée dans un rocher, une caverne étroite qui renferme la sépulture de ce chevalier. « J'ai tenu, dit-il, ses grands os (*sus grandes huessos*) dans ma main », ce qui ne l'empêche pas

Mohammed ben abd el Ghebir (*Mahumet* dans les chroniques chrétiennes), fuyant « devant la face du roi abd el Rahman », vint chercher un asyle auprès d'Alonzo, qui l'avait déjà accueilli plusieurs fois, et l'avait soutenu dans sa révolte contre l'émir de Cordoue. Il trouva bon accueil à la cour du roi des Asturies, et resta pendant sept ans dans la Galice, qu'Alonzo lui avait assignée pour résidence, à lui et à ses compagnons [1]. Mais à la fin Mohammed, « accueillant le démon dans son cœur », se révolta contre son nouveau maître, appela les Arabes en Galice, et s'établit au château de Santa-Christina, près de Lugo. Alonzo, à la tête d'une forte armée, vint châtier le rebelle et s'emparer du château. Mohammed périt dans le combat, et cinquante mille Maures furent encore massacrés cette fois, au dire des chroniques, ce qui supposerait à la race conquérante une fécondité bien grande, pour suffire à la prodigieuse consommation qu'on en faisait dans les Asturies.

Après chaque campagne, Alonzo revenait à Oviedo chargé de butin, unique fruit et peut-être unique but de toutes ces expéditions. Il consacra les dépouilles des Arabes à embellir cette ville naissante, siége de la monarchie nouvelle. Les chroniques ne tarissent pas en éloges sur la magnificence de son palais, orné de peintures, et de nombreuses églises, qu'il fit bâtir « en chaux et en silex », et qu'il orna

de reconnaître plus loin que Bernardo et ses exploits sont plutôt du domaine de la fable que de l'histoire. Carpio est un village près de Carrion.

[1] Lucas de Tuy dit deux ans. Murphy, dans son récit, fort abrégé et fort confus, de toutes les guerres des Arabes avec Alonzo, diffère gravement de Conde, plus complet et plus digne de foi. Murphy parle d'un Roderich, roi de Galice, qui n'a jamais existé; peut-être s'agit-il de Ramiro.

de colonnes de marbre, d'or, d'argent et de pierres précieuses. Les esprits grossiers des contemporains d'Alonzo furent tellement frappés de toutes ces merveilles qu'on ne put les croire l'œuvre de mains humaines : des anges déguisés en pèlerins s'offrirent, dit-on, pour architectes, et une croix lumineuse, élevée par eux, éclaira toute l'église.

Il y avait peut-être dans ce pauvre roi Alonzo, qui, au milieu d'un siècle grossier, consacrait aux arts de la paix les profits de la guerre, quelque chose de l'instinct civilisateur des Théod-rich et des Charlemagne, aussi ignorants, mais moins pauvres que lui. Une ligne bien courte, bien maigre, de la chronique d'Albelda [1] nous apprend qu'il reconstitua dans sa monarchie naissante toute l'ancienne organisation civile et ecclésiastique de l'empire de Tolède. Les dignités du palais furent rétablies, comme l'attestent les chartes contemporaines. Il fonda un siége épiscopal à Oviedo, et y appela Adulph (Ataulph, Adolfo), le premier titulaire de cet évêché.

Au dire des chroniques, Alonzo avait épousé une princesse franque, Berthe, ce qui ne l'empêcha pas de mériter dans toute sa rigueur le beau surnom, « *el hermoso titulo* », de *Chaste*, que l'histoire lui a décerné [2]. Il mourut enfin, après un règne de plus d'un demi-siècle si on le fait commencer à l'abdication de Bermudo, et de cinquante-neuf ans si l'on remonte à la mort de Silo. Sous ce roi, la monarchie chrétienne des Asturies s'établit définitivement dans la Galice

[1] « Omnem Gothorum ordinem, sicuti Toleto fuerat, tam in ecclesiâ quam in palatio, in Oveto statuit. » *Palatium*, comme nous l'avons déjà dit (t. I, p. 354), est pris évidemment ici dans un sens plus large que celui de palais.

[2] Suivant le *Chron. Albeld.*, Alonzo ne se maria pas.

jusqu'au Minho ; les *algarades* de ce côté se changèrent en occupation permanente, et tout le pays adjacent fut laissé en proie aux incursions alternatives des Arabes et des chrétiens. Il est également probable, malgré la fabuleuse histoire de la royauté de Sobrarbe ou de Navarre, fondée par Garcia Ximenez, contemporain de Pelayo, que la Navarre et la Biscaye étaient alors soumises, au moins de nom, à la monarchie des Asturies, comme une sorte de fief; mais nous traiterons ce sujet plus au long dans l'histoire de la Navarre.

Ramiro, fils du prêtre-roi Bermudo [1], fut élu par les *altos omes* du royaume; mais Ramiro se trouvait alors dans la *Bardulia* (la Vieille Castille), où il était allé prendre pour femme doña Urraca, fille d'un noble castillan. Un comte asturien, d'origine romaine, Nepotianus, profita de son absence pour lui disputer la couronne. Le rebelle, maître d'Oviedo, avait pour lui les Asturiens et les Basques. Ramiro, avec une vigueur de décision qui promettait un grand roi, se rend sur-le-champ dans la Galice, qui lui était restée fidèle, rassemble près de Lugo une forte armée, et entre dans les Asturies, où il met tout à feu et à sang. Nepotianus marche au devant de lui; les deux armées se rencontrent près du fleuve *Narcea* (*rio* Nacera, à l'ouest d'Oviedo), et Népotianus, battu, prend la fuite; mais bientôt atteint, il est ramené devant Ramiro, qui lui fait arracher les yeux, et l'enferme dans un monastère. La chronique, il est vrai, a soin

[1] Quelques auteurs prétendent que Bermudo *le diacre* n'avait pas laissé de fils, et que la phrase de Sébastien qui le donne pour père à Ramiro est une interpolation de l'évêque faussaire, Pelayo d'Oviedo.

d'ajouter que « le roi lui fit donner jusqu'à sa mort tout ce dont il avait besoin ».

En 843, les Normands (appelés par les Arabes *Magioges*, *Magus*, et par les chroniques espagnoles, *Lordomani*, *Normani*) apparaissent alors pour la première fois dans la Péninsule, jusqu'ici à l'abri de leurs dévastations. Après avoir porté la terreur sur les côtes de la France, ils vinrent ravager *Gegio* (Gijon, dans les Asturies) et le *Forum Bregantinum*, près de la Corogne, en Galice; mais Ramiro envoya contre eux une armée commandée, comme l'étaient naguère celles des Goths, par des ducs et par des comtes. Une multitude de ces barbares fut taillée en pièces, et leurs barques brûlées; le reste, sans se laisser décourager par ce mauvais succès, alla dévaster Lisbonne et toute la côte d'Andalousie, et piller la riche cité d'*Hispalis* [1] (Séville).

Voici comment les historiens arabes racontent l'arrivée de ces terribles hôtes : « Cinquante-quatre navires des *Magiogs* débarquèrent en 843 sur les côtes de Lisbonne. C'était une race dure, habitant les pays les plus reculés vers le pôle. Ils dévastaient tous les pays habités, coupaient les mains à tous ceux qu'ils pouvaient saisir, et n'épargnaient ni femmes, ni enfants, ni vieillards, ni même les animaux domestiques. Quand ils ne trouvaient pas de butin à emporter, ils incendiaient les édifices, dévastaient les champs, et étaient ennemis de tout le genre humain. » Ces lignes suffisent pour donner une idée de l'horreur que devaient exciter chez les Arabes comme chez les

1 Aboulfeda donne une singulière étymologie latine de ce nom : *Hispalis*, *palis locata*. Cette étymologie est fausse, le nom d'*Isbilia* ou *Hispalis* étant plus vieux que les Romains en Espagne.

chrétiens ces bêtes féroces, aux cheveux longs, au corps couvert du poil des bêtes fauves, et que la mer vomissait sur les côtes comme des animaux malfaisants. Partout aussi les populations se soulevaient pour les repousser, et les Arabes ne déployèrent pas contre eux moins de courage que les chrétiens.

C'est sous ce règne que Mariana et la plupart des historiens espagnols, au moins aussi amis du merveilleux que les chroniques, placent la fabuleuse bataille si connue sous le nom de *bataille de Clavijo*[1]. Quelques uns cependant, comme Masdeu, le plus récent de tous, ont le courage de déclarer apocryphe ce combat, sur lequel se taisent tous les plus anciens chroniqueurs, et où saint Jacques en personne, monté sur un cheval blanc, combattit les ennemis de la foi, et mérita son glorieux surnom de *Matamoros* (tue Maures).

Revenons maintenant à la vérité, ou du moins à la vraisemblance. Sébastien de Salamanque, qui mérite un peu plus de foi que les auteurs du diplôme de Clavijo, affirme que, dans les premières années de son règne, Ramiro fut deux fois vainqueur des Arabes. Suivant Murphy, abd el Rahman II, vers 845 ou 846, envoya une armée assiéger la ville de Léon, et battre ses murailles avec des engins de guerre. La population chrétienne ayant pris la fuite, les Sarrasins entrèrent dans la ville et la mirent à feu et à sang. Ils essayèrent ensuite d'en détruire les murailles; mais les trouvant trop solides (elles avaient, suivant les Arabes, dix-sept coudées d'épaisseur, vingt-cinq pieds), ils dûrent renoncer à leur projet.

[1] Voyez pièces justificatives, n° 11.

Les chroniques espagnoles ne parlent pas de cet événement, assez vraisemblable si l'on songe que les premiers monarques asturiens n'osèrent jamais habiter la cité de Léon, poste avancé de la chrétienté, toujours ouvert aux incursions, et qui semblait appeler les Arabes sur la route des Asturies plutôt que les chrétiens sur celle du Duero [1].

Quant aux deux victoires dont Sébastien fait honneur à Ramiro, il serait impossible d'en préciser la date ni le lieu. On a cru y voir une allusion dans une phrase du catalogue des archevêques de Tolède, par Julien, archiprêtre de Saint-Juste, qui nous apprend que « l'archevêque Wistremir assista, avec la permission du roi maure Mohammed de Tolède, ennemi du roi de Cordoue, au *saint combat* que le roi Ramiro gagna sur les Arabes, et qu'on célébrait à Tolède des prières pour remercier Dieu de cette victoire [2] ». Mais il y a là quelque grossière méprise : le nom de Mahomet est ici pour celui de Mouza ben Zeyad, et la révolte de celui-ci n'ayant eu lieu qu'après 852, c'est d'Ordoño Ier, et non de Ramiro, qu'il s'agit. On verra d'ailleurs que le rebelle avait dans son armée des auxiliaires chrétiens.

Mais ce passage n'en est pas moins curieux, en ce qu'il nous révèle l'appui que les rois des Asturies et les chefs des autres états chrétiens indépendants trouvaient dans les chrétiens mozarabes [3] soumis au joug mahométan, et dans les haines des musulmans entre

[1] Conde ne dit pas un mot de cette prise de Léon, qui n'est attestée que par Murphy et Cardonne, deux sources assez suspectes.

[2] Sandoval, *Historias*, p. 180.

[3] Conde et Murphy nous apprennent, d'accord avec Sandoval, que les révoltés de Tolède avaient dans leurs rangs des chrétiens.

eux. Tout le monde comprendra que les comtes ou rois de Navarre, de Castille et d'Aragon, n'auraient pu dans leurs montagnes stériles former des armées aussi nombreuses, ni lever autant de cavalerie dans un pays qui n'en produit guère, s'ils n'avaient pas souvent pris pour auxiliaires les musulmans révoltés et les chrétiens qui leur étaient soumis. Cette circonstance explique aussi les rapides succès des rois chrétiens dans leurs expéditions, où des alliés toujours prêts les attendaient sur le territoire ennemi; souvent même la rebellion était soudoyée par les chrétiens chez les Arabes, et *vice versa*; et les rebelles, en cas de défaite, étaient sûrs de trouver un asyle chez les ennemis de leur foi, sans avoir même besoin de l'acheter par une apostasie.

D'autres révoltes vinrent encore troubler le règne agité de Ramiro : elles prouvent au moins que la royauté des Asturies valait déjà la peine d'être convoitée. Un grand du palais, Aldrete (*Aldroïtus*), ayant conspiré contre Ramiro, eut les yeux crevés par son ordre, aux termes de la loi gothique [1], et un autre *procer*, Piniolo, fut condamné pour le même crime à la peine capitale, avec ses sept fils. Cette rigoureuse justice contraste étrangement avec la clémence d'abd el Rahman Ier, que la rébellion se lassa de poursuivre sur son trône avant qu'il se lassât de lui pardonner.

Ramiro se reposa de ses guerres, comme Alonzo II, en construisant des églises, des palais et des bains publics en marbre, dont les voûtes, construites

[1] Voyez t. I, p. 405.

sans bois (*sine ligno, miro opere*), miracle d'architecture inouï à cette époque, excitèrent l'admiration des contemporains. Toutes les chroniques appellent ce prince une *verge de justice*. Il purgea ses états des brigands qui les désolaient, fit arracher les yeux à tous ceux qu'il put saisir, et brûler vifs les devins et les sorciers. Une fièvre aiguë termina ses jours en 849, après sept ans d'un règne contesté, mais glorieux, et qu'il eût sans doute signalé par de plus grandes entreprises si Dieu lui avait prêté plus longue vie. On l'enterra à Oviedo avec sa femme doña Paterna [1]. Malgré la rigueur, peut-être nécessaire, des châtiments qu'il infligea aux rebelles, Lucas de Tuy et Rodrigue de Tolède nous vantent la douceur de ce prince. « Ordoño, son fils, ajoute celui-ci, et Garcias, son frère, étaient tous deux appelés rois du vivant de Ramiro : car il était si bon qu'il aimait son frère autant que lui-même, et qu'il l'associa à sa royauté. »

Ordoño succéda paisiblement à son père. La seconde année de son règne fut troublée par une de ces révoltes périodiques dont les Basques saluaient l'avénement de chaque roi. Ordoño arma aussitôt pour les soumettre et y parvint en peu de temps. Il s'en retournait vainqueur de son expédition, lorsqu'on vint lui annoncer qu'une nombreuse armée musulmane, sans doute appelée par les Basques, qui avaient aussi noué des intelligences avec les Franks, marchait à sa rencontre. Ordoño accepta la bataille,

[1] *Domna Paterna* dans Séb. de Salam. C'est la première fois que je rencontre dans les chroniques le nom de *doña*, en latin *domna*, précédant un nom de femme. Devant les noms d'hommes, on ne trouve le *don* (*domnus*, *dominus*) que beaucoup plus plus tard.

et la gagna. Les Arabes laissèrent le champ de bataille couvert de cadavres.[1]

Le règne de Mohammed fut signalé par une persécution assez violente contre les chrétiens mozarabes, persécution justifiée, il faut le dire, par une recrudescence de zèle religieux qui leur faisait provoquer le martyre, et arracher des arrêts de mort à la répugnance des juges arabes. Cette persécution, longuement rapportée dans l'emphatique ouvrage de saint Euloge[2], qui finit par trouver lui-même le martyre, paraît avoir soulevé de vives haines dans les populations chrétiennes soumises aux Arabes. Quelques phrases obscures de saint Euloge laissent même supposer que les Mozarabes, d'accord avec les chrétiens indépendants du Nord, avaient formé un vaste complot pour secouer le joug musulman, et la révolte de Mouza, qui troubla le début du règne de Mohammed, semble se lier aux tentatives des chrétiens. Sans raconter dans tous les détails cette révolte, qui appartient à l'histoire de l'Espagne arabe, nous essaierons de combiner la version de Conde avec celle des chroniques chrétiennes.

Suivant Conde, le wali de Saragosse, Mouza ben Zeyad el Gedaï, qui commandait la première armée envoyée par Mohammed contre les chrétiens de Ga-

1 Conde, sans mentionner cette victoire des chrétiens, l'avoue implicitement, en nous apprenant que pendant les premières années du règne de Mohammed on combattit, sur la frontière de Galice, « avec une fortune diverse ».

2 Sanctus Eulogius, *Memoriale sanctorum*, lib. III, apud *Hisp. illust.*, t. IV. Je reparlerai avec plus de détails de cette persécution dans mon troisième volume. Notons en passant un fait curieux, c'est le silence absolu des chroniques chrétiennes sur ces persécutions. Est-ce ignorance, est-ce indifférence, ou haine des évêques chroniqueurs de l'Espagne du nord pour les chrétiens du midi, suspects d'hérésie à leurs yeux? La dernière hypothèse semble la plus probable.

lice, s'étant fait battre par Ordoño[1], près d'Albayda, dont les chrétiens s'emparèrent et massacrèrent la garnison, les ennemis de Mouza attribuèrent sa défaite à la trahison, et l'accusèrent d'avoir vendu Albayda aux chrétiens. Mohammed, irrité contre son général, coupable au moins d'avoir été battu, déposa Mouza de son gouvernement de Saragosse, et son fils Lobia de celui de Tolède. Les deux walis déposés, irrités contre leur maître, et comptant sur l'affection des populations qu'ils gouvernaient, nouèrent des intelligences avec les chrétiens de Galice, et secouèrent ouvertement le joug du khalife.

Voici maintenant la version chrétienne, plus détaillée et plus vraisemblable, et qui se lie beaucoup mieux à tout ce que nous avons vu de l'oppression des Mozarabes et de leur haine contre le joug musulman. Mouza, suivant le moine de Silo, était un Goth d'origine, bien que Sébastien en fasse un Gétule ou Berber. Entraîné par les suggestions du démon, il se laissa enlacer dans les filets de la secte superstitieuse de Mahomet, et, se convertissant avec toute sa famille, il reçut le nom infidèle de Mouza, et renonça à la foi du Christ, mais non à l'illustration de sa race : car il était, entre tous les Barbares, le plus noble par la naissance, et le plus illustre par les armes. » Les chroniques chrétiennes n'expliquent pas le motif de la révolte de Mouza contre les Arabes ; mais celui qu'en donne Conde semble d'ailleurs assez plausible,

[1] On remarquera que les roitelets des Asturies, pauvres sans doute en lieutenants comme en soldats, commandaient eux-mêmes leurs expéditions, tandis que les puissants émirs de Cordoue, qui avaient souvent trois ou quatre guerres à mener de front, ne faisaient pas toujours aux chrétiens l'honneur de les combattre en personne.

bien que cet auteur aït antidaté, comme on le verra tout à l'heure, la bataille d'Albayda.

On ne dit pas si l'apostat, en se révoltant, retourna à la foi des chrétiens, qu'il avait quittée; mais le fait est peu probable, car il se serait ainsi aliéné les musulmans, et n'avait pas besoin d'une abjuration pour se concilier les chrétiens : il lui suffisait d'être l'ennemi de l'émir de Cordoue. Mouza s'empara d'abord de Saragosse et des places qui l'entouraient, puis de Tudela, d'*Osca* (Huesca) et de Tolède avec tout son territoire, en établissant son empire moitié par la fraude, moitié par la ruse. Il mit son fils Lupus (*Lobia* en arabe, *Lobo* en espagnol) à la tête du pays de Tolède, et bâtit près de Logroño, vers l'Ebre supérieur, une ville nouvelle, dont il fit sa capitale et à laquelle il donna le nom pompeux d'*Albayda* (Albelda, *alba*, la blanche)[1]. Les Navarrais, gagnés ou intimidés, firent avec lui une étroite alliance, et leur prince, Garcias, épousa la fille de Mouza et lui amena un corps de troupes auxiliaires.

Le nouvel empire fondé par le rebelle comprenait la nouvelle Castille jusqu'aux monts de Tolède, l'Aragon et une partie de la Navarre, avec les deux bassins de l'Ebre et du Tage, c'est-à-dire un grand tiers de la Péninsule, dont les deux autres tiers étaient inégalement partagés entre le royaume des Asturies et l'émirat de Cordoue. Mouza, enflé de ce rapide suc-

[1] C'est dans un couvent de cette ville qu'a été trouvée la précieuse chronique dont Ferreras a donné une édition sous le titre de *Chronicon Albeldense*. On la nomma aussi *Emilianense*, d'après un autre manuscrit, trouvé dans le couvent de Saint-Emilien. Elle traite surtout des règnes d'Ordoño et d'Alonzo III, et est la source la plus riche et la moins suspecte pour cette importante époque. On ignore l'auteur de cette chronique. Pellicer, qui l'a publiée le premier, l'attribue à tort à Dulcidius, évêque de Salamanque.

cès, tourna, disent les chroniques espagnoles, ses armes contre les Franks, dont le séparaient pourtant l'Aquitaine et la Vasconie, alors soulevée contre Charles. Le déplorable état de la monarchie franque sous le règne désastreux de Charles *le Chauve* pourrait seule expliquer cette étrange *algarade*. Mouza, dit-on, avait déjà passé les Pyrénées, lorsque le lâche monarque frank se hâta d'acheter la paix à prix d'or, par un de ces honteux traités que le petit-fils de Charlemagne concluait sans vergogne avec des pirates normands. Mouza, chargé de butin, et fier de cette facile victoire, repassa les Pyrénées, traînant à sa suite deux comtes franks, ou plutôt vascons[1], Sancio (Sancho) et Epulo, qu'il avait faits prisonniers. Tel est le récit des chroniques chrétiennes, mais le silence des chroniques arabes et franques sur cette expédition de Mouza en Gaule nous la rend justement suspecte[2].

Lobia ou Lupus, le fils de Mouza, s'était retranché dans Tolède, où il fut bientôt attaqué (854). Le roi des Asturies, allié naturel de tous les ennemis de l'émir, avait envoyé au rebelle des secours considérables[3]. Mais Mohamed, à la tête des milices de l'Andalousie, fut bientôt sous les murs de Tolède, et dès le premier engagement, sept mille des soldats de Lo-

[1] Ces deux noms sont évidemment d'origine romaine, et non gothique ou franque. Il y avait alors un duc ou comte de Vasconie nommé Sancho Sanchez (*Sancio, filius Sancionis*); c'est probablement de lui qu'il s'agit.

[2] Fauriel rejette cette expédition comme apocryphe ou la croit dirigée contre les Franko-Aquitains (*in Francos et Gallos*, dit Sébastien). Sismondi n'en dit pas un mot.

[3] « Il n'est pas invraisemblable qu'il y eût des chrétiens dans l'armée de Mouza, dit Masdeu; mais ce ne fut pas par ordre d'Ordoño, qui ne fut jamais ami des renégats et des rebelles. » L'historien ici, comme on le voit, a plus de scrupules que l'histoire, car Rodrigue de Tolède avoue le fait.

bia et huit mille chrétiens auxiliaires périrent dans une embuscade que les assiégeants leur avaient tendue. Malgré ce terrible échec, Lobia, se confiant dans la force des remparts de Tolède, et comptant sans doute sur les secours de son père, se défendit avec un courage opiniâtre, et Mohammed fut forcé de quitter le siége, qui traînait en longueur, en laissant sous les murs de la place son jeune fils al Mondhir avec quelques troupes. Al Mondhir fut battu, et Mouza et son fils firent prisonniers deux de ses lieutenants, *duos magnos tyrannos*, dit Sébastien, qui défigure sans pitié leurs noms. Enorgueilli de tant de victoires, Mouza traita désormais d'égal à égal avec l'émirat, et se fit appeler le *troisième roi de l'Espagne*. C'était déjà, comme on le voit, beaucoup de gagné pour les Asturies qu'on voulût bien les appeler un royaume.

Depuis lors, la bonne intelligence qui avait régné entre les chrétiens et Mouza paraît avoir cessé [1]. Rebelle, c'était un allié; mais souverain indépendant, il redevenait un ennemi. Ordoño, se saisissant de l'offensive, sans que les chroniques daignent expliquer les motifs de cette brusque rupture, leva une puissante armée, qu'il divisa en deux corps: l'un alla assiéger Albelda, capitale du nouvel empire, et l'autre marcha contre Mouza, qui tenait déjà la campagne. Les deux armées se rencontrèrent sur le mont Laturso, près de Clavijo. La bataille fut sanglante, et les Arabes, complétement battus, y perdi-

[1] Toute cette révolte de Mouza est traitée dans Conde de la manière la plus incomplète; le récit de Sébastien, que je prends pour guide, est au contraire plus clair et plus circonstancié que de coutume.

rent dix mille de leurs *magnats*, disent les chroniques, sans parler des simples soldats. Garcias de Navarre, le gendre de Mouza, y fut tué, et Mouza lui-même, atteint de trois blessures, n'échappa qu'à demi-mort, en laissant entre les mains des chrétiens tous ses trésors et les riches présents dont Charles le Chauve avait, dit-on, acheté son alliance[1]. Ordoño, sans perdre de temps, marcha contre la capitale du rebelle, la prit après sept jours de siége, et la fit raser jusqu'aux fondements. Tous les musulmans furent passés au fil de l'épée, et les femmes et les enfants réduits en esclavage. Lobia, fils de Mouza, consterné de la rapidité de cette double défaite, se soumit au roi Ordoño, et resta son fidèle allié jusqu'à la prise de Tolède par Mohammed, en 859. Chassé de cette ville, Lobia parvint à échapper à ses ennemis, et trouva un asyle auprès du roi des Asturies.

Ordoño enleva aux Arabes les villes de Coria et de Salamanque[2], et fit prisonniers leurs walis. Les chrétiens n'essayèrent pas de conserver ces conquêtes trop lointaines, et emmenèrent avec eux leurs captifs et leur butin dans les montagnes de Léon, centre réel de leur monarchie. Ordoño repeupla aussi, s'il faut en croire la chronique d'Alonzo X, la seule qui parle de ce fait, Tuy, Astorga, Léon et Amaya, dont les

[1] Tout annonce que cette bataille est réellement la bataille de Clavijo, attribuée au roi Ramiro. Conde ne dit pas un mot de cette guerre entre le wali rebelle et les chrétiens. Mouza mourut sans doute de ses blessures, car, depuis lors, il disparaît de l'histoire. En revanche, les chroniques chrétiennes passent sous silence la guerre de Mouza avec Mohammed. Mais une guerre n'exclut pas l'autre.

[2] Conde ne met la prise de ces villes qu'après l'expédition navale des Arabes en 867, sous le règne d'Alonzo. Mais je m'en rapporte ici au témoignage unanime des chroniques chrétiennes.

habitants avaient fui devant l'invasion. Mohammed, inquiet de cette menaçante offensive que reprenaient les chrétiens, voulut la leur disputer. Al Mondhir, à la tête d'une puissante armée, passa le Duero, et rencontra bientôt l'ennemi, qui marchait à sa rencontre. Al Mondhir divisa son armée, suivant l'ordre de bataille arabe, symboliquement figuré par une main, en cinq corps, qui représentaient les cinq doigts de la main [1]. Les Arabes, s'il faut en croire leurs historiens, car les chrétiens n'en disent mot, remportèrent une grande victoire (861), dévastèrent tout le pays depuis le Duero jusqu'à Pampelune et aux monts d'Afrank, et ramenèrent à Cordoue une immense quantité de troupeaux et de captifs. Parmi ceux-ci se trouvait un chef navarrais de renom, appelé Fortun, auquel le khalife rendit sa liberté, et qui vécut à Cordoue, riche et honoré, jusqu'à l'âge de 126 ans.

Deux ans après, les chrétiens prirent une sanglante revanche, en s'avançant jusqu'aux portes de Lisbonne, où ils brûlèrent Cintra et saccagèrent les riches campagnes qui bordent le Tage. Mais Mohammed, digne adversaire de l'actif Ordoño, réunit sur-le-champ la cavalerie de Merida et de Cordoue, et perça jusqu'à Santiago la frontière de la Galice. Les chrétiens, frappés de terreur, cédèrent devant cette impétueuse attaque, et se réfugièrent dans leurs nids d'aigles fortifiés sur les montagnes, sans essayer une résistance inutile.

[1] Cet ordre de bataille s'appelait *al chamiz* (*cinq parties*, et, par extension, *la main*). Ces cinq corps étaient : l'avant-garde, *al mocadema ;* le centre, *calb*, mot à mot le cœur ; l'aile droite, *al maimana;* l'aile gauche, *al maïssara ;* et l'arrière-garde, *assaca* (*zaga* en espagnol). Souvent on trouve le mot d'*al chamiz* pris pour *armée.*

Ce règne glorieux fut aussi signalé, s'il faut en croire une autorité assez suspecte[1], par une expédition navale, la première que les chrétiens aient tentée contre les Arabes. Une centaine de vaisseaux allèrent piller Lisbonne, puis Séville, Cadix, Algesiras, et disparurent avec leur butin, après avoir semé la terreur sur toute la côte de l'Andalousie. En revanche, les Arabes, ayant à leur tour envoyé une expédition navale en Galice (866), furent vaincus par le comte Petrus, qui commandait la flotte chrétienne. Suivant Conde, la flotte arabe, avant de débarquer, fut dispersée par une tempête.

Quelques années auparavant (859), les Normands, étant venus encore infester les côtes de la Galice, avaient été battus par ce même comte Petrus. De là ils s'étaient jetés sur l'Andalousie, puis sur la Mauritanie, les îles Baléares et la Grèce, et n'étaient retournés dans leur patrie qu'au bout de trois ans, après une des plus hardies expéditions de pirates dont l'histoire fasse mention.

Le vaillant roi Ordoño mourut de la goutte, après un règne de 16 ans, mêlé de gloire et de revers. La chronique d'Albelda lui donne le beau nom de *père du peuple*, et vante sa douceur et sa piété autant que son courage[2]. Malgré ses conquêtes, la monarchie des Asturies conserva à peu près, sous son règne, les mê-

[1] Cette expédition d'Andalousie est racontée avec de grands détails par la chronique d'Alonzo X; mais on n'en trouve pas un mot dans les trois chroniques d'Albelda, de Silo, et de Sébastien; celle d'Albelda est la seule en revanche qui parle de l'expédition navale en Galice par les Maures, que Conde place en 867, c'est-à-dire sous le règne d'Alonzo III, avec la prise de Coria et de Salamanque.

[2] Magnæ patientiæ atque modestiæ fuit. (Seb. Sal.)

mes limites, sans oser encore prendre pied dans la plaine [1].

L'unique fils d'Ordoño, ALONZO III ou *le Grand*, était absent lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de son père; mais il n'en fut pas moins élu d'un commun accord par les grands du royaume. Il n'avait que 13 ans lorsqu'il fut sacré roi à Oviédo, qui était toujours la capitale du royaume. « Dès sa première enfance, nous dit le moine de Silo, il avait appris à craindre et à aimer Dieu, et il donnait aux pauvres, à l'insu de ses précepteurs, tous les trésors du palais de son père; et Dieu, voyant la dévotion de ce monarque, ami des pauvres, multiplia sa race comme celle de Juda, pour affermir la monarchie des Goths, et dompter les infidèles. » Ce roi de 13 ans, « grand justicier, grand batailleur et grand aumônier », saisit avec vigueur, malgré son jeune âge, les rênes du gouvernement. Il est vrai que la rébellion d'un certain « fils de perdition », Fruela, comte galicien, qui vint disputer le trône à Alonzo, força le jeune prince à se réfugier quelque temps en Alava[2]; mais le *sénat*, c'est-à-dire les comtes du palais d'Oviédo, assassinèrent bientôt l'usurpateur et rappelèrent leur roi légitime. Cette

[1] Ici nous quitte, à notre grand regret, Sébastien de Salamanque, chroniqueur exact et fidèle, dont les dates sont presque toujours conformes à celles de la chronique d'Albelda, et dont les récits, presque identiques avec ceux du moine de Silo, portent un peu moins l'empreinte de la grossière crédulité du siècle. Sampiero, évêque d'Astorga, qui sera désormais un de nos guides, reprend heureusement l'histoire au point précis où Sébastien l'abandonne, à la mort d'Ordoño Ier.

[2] On ne peut s'empêcher d'être frappé de la coïncidence entre l'histoire des deux Alonzo, *le Chaste* et *le Grand*, tous deux privés de la couronne, tous deux obligés de se réfugier en Alava, et tous deux rappelés par des sujets fidèles. Peut-être au fond ne s'agit-il que d'un seul événement, arrivé à l'un des deux, et dont les chroniqueurs ont fait double emploi.

étrange fidélité d'une noblesse naguère si factieuse ne peut s'expliquer que par l'établissement tacite du principe de l'hérédité royale, tempérée par l'élection, qui ne sortait guère de la même famille, et aussi par les services que la race glorieuse des descendants de Rechared avait rendus à la monarchie.

Alonzo, à peine rétabli sur le trône, aux acclamations du peuple, apprit que l'Alava s'était soulevé contre lui (*intumuerant corda contra regem*). Aussitôt, avec une résolution au dessus de son âge, Alonzo se met en route vers la province rebelle. Frappés de terreur par la nouvelle de sa marche rapide, les révoltés implorent son pardon et lui jurent fidélité [1].

Pour mieux asseoir sa domination dans ce pays, Alonzo épousa peu de temps après Ximena ou Sumena [2], parente de Charles *le Chauve*, dit-on, et de Sancho Inigo, comte de Bigorre, auquel Alonzo conféra en fief la Navarre, alors dépendante de la couronne des Asturies. Il espérait ainsi réunir contre les musulmans toutes les forces de l'Espagne chrétienne. Mais bien que les Navarrais l'aient quelquefois aidé dans ses guerres, le nouveau comte et ses sujets, également jaloux de leur indépendance, ne laissèrent pas échapper cette occasion de la reconquérir. Appuyés sur la monarchie franque, qui avait à faire va-

[1] Suivant le *Chron. Albeld.*, les Basques se soulevèrent deux fois, et furent deux fois battus par Alonzo.

[2] « Non multo post universam *Galliam* simul cum Pamplona, causa cognationis, secum associat, uxorem ex illorum prosapia generis accipiens, nomine Ximenam, Caroli regis consobrinam. » (Samp. chron.) Mais Aschbach fait observer avec raison que ce nom de *Gallia* est souvent donné par les historiens arabes à la Navarre, à cause de ses continuelles relations avec la France. D'ailleurs on ne trouve dans l'histoire de France aucune trace de cette prétendue parenté de la princesse Ximena avec Charles le Chauve.

loir des droits plus ou moins fondés à la possession de la Navarre, le fief et le feudataire ne tardèrent pas à secouer le joug de leur suzerain d'Oviédo. Telle est l'origine bien confuse et bien disputée de cette royauté de Navarre, qui devait bientôt se montrer une rivale si redoutable pour la royauté des Asturies.

Après la guerre civile, la guerre étrangère vint aussi essayer le courage du jeune roi. Deux armées musulmanes entrèrent à la fois sur les terres des chrétiens en 868, l'une pour reprendre Pampelune, dont les *chrétiens des monts* (les Basques) s'étaient emparés, l'autre pour ravager la Galice. Cette dernière, chargée de butin, se retirait avec une confiance imprudente, sans songer dit le chroniqueur arabe, « qu'un faible moucheron peut faire sentir son aiguillon au plus puissant lion ». Mais attaqués à l'improviste par les chrétiens, dans un étroit défilé où leur cavalerie devenait inutile, les musulmans furent taillés en pièces[1]. C'est sans doute de cette bataille que parle le moine de Silo, en disant qu'Alonzo y montra « le courage d'un soldat, et non l'inexpérience d'un conscrit (*tiro*) », et y fit un horrible carnage des infidèles. Suivant le moine chroniqueur, Alonzo, dans la même année, gagna encore sur eux une bataille en Castille, mais l'absence de dates rend ici très confus tous les récits des chroniques chrétiennes.

En 872, le prince al Mondhir entra dans le royaume de Léon, et livra aux chrétiens une sanglante ba-

[1] Sampiero parle d'une invasion arabe contre Léon, repoussée par Alonzo dans les premières années de son règne. C'est probablement de celle-ci qu'il s'agit.

taille sur le *rio* Cea, près de Sahagun. Le massacre fut terrible des deux côtés; il fallut aux chrétiens onze jours pour enterrer leurs morts, disent les Arabes, qui rendent justice au courage opiniâtre de leurs adversaires, et n'osent s'attribuer la victoire, qu'ils reconnaissent ainsi tacitement comme acquise aux chrétiens.

En 876, al Mondhir fit une nouvelle incursion au delà du Duero, sans avantages marqués; en 878, il passa de nouveau ce fleuve, et vint mettre le siége devant Zamora, que les chrétiens avaient repris. Alonzo accourut aussitôt au secours de cette place importante, la clef de la frontière chrétienne; mais, à l'approche du jeune roi des Asturies, les musulmans, saisis d'une terreur que l'on a peine à s'expliquer, refusèrent la bataille, et tout ce que put faire la valeur d'al Mondhir et de ses plus braves généraux fut de protéger la retraite, qui ne s'opéra pas sans de graves pertes [1].

Les guerres civiles qui remplirent tout le règne de Mohammed et celui d'al Mondhir encouragèrent sans doute les chrétiens à envahir à leur tour le territoire musulman. C'est alors qu'Alonzo s'empara de Lenza, d'Atienza, d'Astorga, de Ventosa et de Coïmbre en Portugal. Dans une de ses excursions il fit prisonnier un des généraux de l'émir, abd el Hamid, qui se racheta au prix de l'énorme rançon de cent mille sous d'or, sorte d'impôt indirect que les pauvres monarques des Asturies levèrent probablement plus d'une fois sur les trésors de l'émirat.

[1] Tout ce récit de la campagne d'Alonzo est jusqu'ici emprunté à Conde. Mais depuis 878 jusqu'à 900, il règne dans cet ouvrage si incomplet une déplorable lacune, que j'essaierai de remplir à l'aide de Sampiero, mais sans pouvoir, comme d'ordinaire, contrôler la version chrétienne par la version arabe.

Deux armées musulmanes envahirent encore une fois le territoire de Léon et d'Astorga : l'une venait de Cordoue et l'autre de Tolède; la première était commandée par al Mondhir, et toutes deux devaient se réunir sous les murs de Léon. Mais l'actif Alonzo parvint à empêcher leur jonction; il laissa derrière lui l'armée de Cordoue, atteignit celle de Tolède, et la tailla en pièces à *Polvoraria* (Polvorosa), près du fleuve *Urbicus* (Orbego). L'armée d'al Mondhir battit en retraite vers *Valdemora* (Zamora). Alonzo la poursuivit et la défit également (878). De toute cette armée, s'il faut en croire Sampiero, dix hommes seuls auraient échappé, cachés sous des cadavres. Les Arabes, consternés de cette double défaite et d'un tremblement de terre qui avait désolé toute l'Andalousie, s'empressèrent de demander une trève qu'Alonzo leur accorda pour trois ans. Enfin, une nouvelle expédition d'al Mondhir contre Zamora, dont il entreprit le siége, fut encore repoussée par Alonzo : ce fut à grand peine qu'al Mondhir, au prix de la vie de ses plus nobles chefs[1], put protéger la retraite, qui s'effectua sans désordre.

Enhardi par cette suite de succès, Alonzo essaya de se maintenir dans les *Campi gothici* (*Tierra de campos*); véritable *marche* castillane, alternativement désolée par les incursions des deux peuples, et condamnée à rester un désert; il y fonda quelques villes,

[1] Il règne ici, dans les auteurs arabes aussi bien que chrétiens, une confusion inextricable. Conde met en 878 cette deuxième bataille de Zamora, et ne parle pas de l'autre. Sampiero, qui distingue nettement les deux, est de plus de vingt ans en avance pour les dates. La chronique d'Albelda parle de la trève de trois ans, qu'il ne faut pas confondre avec celle qu'obtint Mohammed en 883. Conde les confond toutes deux en une seule, qu'il met ainsi que le tremblement de terre en 880.

destinées à mettre le pays à l'abri des Maures, et entre autres *Sublancia* (Sollanzo), mirifique cité, dit Sampiero.

Le règne d'Alonzo fut aussi troublé par quelques conspirations, heureusement réprimées par lui. Un parent du roi, Fruela [1], ayant voulu attenter à ses jours, Alonzo lui fit crever les yeux ainsi qu'à ses trois frères; mais l'un d'eux, Bermudo, parvint, quoique aveugle, à s'échapper de sa prison, et régna pendant huit ans à Astorga sous la protection des Arabes, jusqu'à ce que, vaincu par Alonzo, il dut aller chercher un asyle chez les ennemis de la foi.

Tranquille enfin au dedans, Alonzo songea à étendre et à affermir sa domination au dehors; ses incursions se dirigèrent le plus souvent vers le Portugal, où il s'empara de Coïmbre, Porto, Viseu, Tuy, Lamego et d'une foule de châteaux forts. Remarquons en passant que le Portugal, échappant à la tutelle immédiate de la monarchie de Cordoue, offrait à l'invasion chrétienne des chances toujours heureuses, et que les efforts des monarques asturiens se tournaient surtout de ce côté.

Les belliqueux émirs de Cordoue ne s'aveuglèrent pas sur le danger qui les menaçait. Cette obscure royauté chrétienne, que les conquérants de l'Espagne avaient dédaigné d'écraser dans son berceau, en sortait maintenant grandie en force et en audace, et ve-

1 *Fruela, frater regis:* voilà dans quels termes Sampiero, et le moine de Silo, qui l'a textuellement copié, parlent de Fruela. Mais quelques lignes plus haut, le même moine a affirmé qu'Alonzo était l'unique fils du roi Ordoño. D'ailleurs le mot de *frater* dans les chroniques signifie souvent proche parent. Enfin cette atroce rigueur, ou, si l'on aime mieux, cette atroce justice d'Alonzo envers ses quatre frères, ne s'accorderait guère avec ce que l'on sait de son caractère.

nait attaquer l'émirat presque au centre de son empire: car, remarquons-le bien, la destinée de l'Espagne chrétienne, la loi de son histoire, depuis l'invasion des Maures, c'est d'avancer toujours, et de ne reculer jamais. Comme un fleuve qui descend des montagnes et tourne les obstacles qu'il ne peut pas briser, un élan irrésistible la pousse sur l'Espagne musulmane: Castille, Navarre, Aragon, Catalogne, tous ces torrents qui descendent l'un après l'autre des hautes cimes des Pyrénées, ont leur pente vers le sud, et courent à l'invasion comme l'eau court à la mer. Pour ces populations belliqueuses et pillardes, *guerrillas* héroïques qui ont en elles l'avenir d'une nation, la guerre est l'état normal, la constitution même de la monarchie : c'est la seule science du monarque, la seule profession des sujets, comme le butin qu'ils rapportent est l'unique revenu de l'état. A chaque règne, et presque à chaque printemps, la limite du royaume fait un pas en avant : cette frontière élastique, qui plie quelquefois sous l'invasion arabe, se redresse bientôt et avance toujours plus loin qu'elle n'a reculé, tandis que, par une loi toute contraire, la monarchie musulmane, tendant par sa nature au fractionnement, comme l'autre à l'unité, se replie sur elle-même, et semble, dans sa lutte sans espoir, avoir incessamment l'œil sur le détroit, pour se demander si l'heure n'est pas venue de le repasser.

D'ailleurs, les dissensions intestines qui commençaient à attaquer au cœur même de sa puissance l'empire arabe d'Andalousie étaient devenues, dès le règne d'Alonzo III, le plus utile auxiliaire des chrétiens. La belle et riche cité de Cordoue, assise près de la mer, dans la grasse vallée du Guadalquivir, au sein de cette

Espagne africaine, séparée de l'autre par la nature avant de l'être par la conquête, était, il faut l'avouer, un centre assez mal choisi pour cette belliqueuse monarchie. D'un autre côté, Tolède, indiquée par sa position centrale, à égale distance de la frontière du nord et du littoral du midi, comme la capitale naturelle de l'empire arabe, convenait encore moins aux enfants du désert, peu soucieux d'aller échanger pour les froids hivers des plateaux de la Manche l'éternel printemps de l'Andalousie. Aussi, en attendant que l'Aragon échappât au joug musulman, comme l'avaient fait la Navarre et les Asturies, les révoltes continuelles des walis de Saragosse tendaient déjà à rompre le lien, trop distant, qui l'attachait à l'empire de Cordoue.

Le bassin de l'Ebre forme d'ailleurs une Espagne si distincte et si nettement tranchée qu'il devait y avoir pour les walis de cette province tentation continuelle de la détacher de l'émirat d'Andalousie, dont la séparaient trois ou quatre chaînes de montagnes. Enfin, les éternelles révoltes de Tolède sous Lobia et sous les Hafsoun viennent encore préparer l'affranchissement nécessaire de l'Espagne orientale, et opérer une diversion heureuse en faveur de la royauté des Asturies; et, chrétienne ou musulmane, Saragosse cesse presque de fait, depuis cette éqoque, d'appartenir à l'émirat de Cordoue.

Nous passons rapidement, comme l'ont fait les chroniqueurs des deux pays, sur le détail monotone de ces incessantes guerres qui amenaient presque à chaque printemps une invasion, alternativement arabe ou chrétienne. Rien n'est d'ailleurs plus difficile que de faire concorder ensemble les récits contradic-

toires de toutes ces *algarades* où la bataille est toujours gagnée par le peuple qui vous la raconte. Quant à la date, elle varie avec chaque historien, et quelques uns, tels que la Chronique d'Alonzo X, sont à vingt ans de distance de tous les autres. Nous trouvons cependant dans la Chronique d'Albelda, notre principale source pour ce long règne, avec lequel elle se termine, quelques détails sur une de ces expéditions d'Alonzo, plus importante et plus hardie que les autres, et qui eut lieu sous le règne de Mohammed, pendant la terrible révolte des Hafsoun[1] : « L'an de l'ère 919 (de J.-C. 881), notre roi, portant la guerre chez les Sarrazins, mit son armée en marche et entra en Espagne (*Spania*). Il s'avança par la Lusitanie, ravageant tout devant lui..., passa le Tage, et, s'approchant jusqu'à dix milles de Mérida, traversa le Guadiana et atteignit le mont Oxifer (dans la *Sierra-morena*), terme qu'aucun des princes chrétiens n'avait atteint avant lui. Quinze mille musulmans y restèrent sur le champ de bataille. »

On s'étonnera peut-être de l'étrange facilité que trouvaient les armées chrétiennes ou arabes à traverser ainsi d'aussi vastes espaces pour aller porter la guerre au cœur des états de leur ennemi; mais, pour qui connait l'Espagne et sa bizarre configuration, la chose paraîtra toute naturelle. Nous avons dit que de vastes déserts séparaient les deux peuples; il ne faut pas cependant prendre cette expression à la lettre: alors, comme aujourd'hui, l'Estrémadure, la Manche, et la

[1] Conde, tout occupé de raconter la guerre des Hafsoun, ne dit pas un mot de cette expédition, qui n'eût certainement pas eu lieu si les troupes de l'émir n'eussent été alors concentrées sur l'Ebre contre le rebelle Hafsoun et les chrétiens des Pyrénées orientales, ses alliés.

Nouvelle-Castille, étaient de vastes plateaux dépouillés et nus, abandonnés aux troupeaux, et semés çà et là d'oasis de culture, périodiquement dévastés par la cavalerie chrétienne ou arabe ; alors, comme aujourd'hui, les rares habitants se concentraient autour des cours d'eau, dans quelques villes fortifiées qui pouvaient résister à un coup de main, et que l'ennemi, dans sa course rapide, n'avait pas le temps d'assiéger en règle. Mais, une ou deux de ces villes une fois emportées, tout le pays était au conquérant, qui se hâtait de mettre dans la cité conquise garnison de prêtres et de soldats, ou de la détruire quand il ne pouvait l'occuper; puis il se retirait en hâte comme il était venu, gorgé de butin sans lequel Oviedo ou Cordoue n'eussent pas cru à une victoire, et il laissait à sa colonie armée le soin de se défendre comme elle le pourrait.

Cet état de choses, nous l'avons dit, cessa sous le règne d'Alonzo III pour cette partie de l'Espagne qui sépare le royaume de Léon de l'Andalousie. Sauf une expédition sans résultat du jeune prince al Mondhir dans la Castille et le royaume de Léon, en 883, dont parle seule la Chronique d'Albelda, il ne semble pas que l'émir de Cordoue, préoccupé de ses longues guerres avec des sujets rebelles, ait mis le même acharnement à disputer chaque année aux chrétiens ce territoire neutre, échu d'avance à la conquête, ni la même vigilance à garder ses frontières. Enfin, en 883, Mohammed, voulant tourner toutes ses forces contre le rebelle Hafsoun, sollicita et obtint d'Alonzo une paix solennelle, qui dura jusqu'à sa mort, arrivée trois ans plus tard. Dulcidius, prêtre de Tolède, envoyé par Alonzo à Cordoue, en fut le négociateur.

Le court règne d'al Mondhir, rempli tout entier par ses guerres contre des sujets rebelles, et brusquement terminé par sa mort, sous les murs de Tolède, en 888, ne touche point par la guerre à l'histoire des Asturies. Sous le règne de son successeur, Abdallah, la paix régna long-temps entre les deux peuples. Mais, en 901, un des lieutenants du rebelle Caleb ben Hafsoun, Achmet aboul Khasem ben al Kath, appelé par les chrétiens Alchaman, voulut punir Alonzo de sa fidélité à observer la trève conclue avec l'émir de Cordoue. Il entra sur le territoire de Zamora, à la tête de 60,000 hommes, Berbers en grande partie, et d'une troupe de rebelles ramassés dans tous les coins de l'Espagne, ravageant indistinctement tous les pays qu'il traversait, et n'épargnant ni arabes ni chrétiens. Les alcaldes musulmans de la frontière demandèrent à la fois du secours à l'émir et au redouté monarque des Asturies, dont Abdallah ne rougit pas d'implorer l'appui. Alonzo accourut aussitôt et remporta sur aboul Khasem une victoire complète; le rebelle resta sur le champ de bataille de Zamora [1], et toute son armée, s'il faut en croire Sampiero, qui ne fait jamais grâce

[1] « En l'an de l'ère 937, le roi Alonzo peupla Zamora et la fortifia, parce qu'avant, elle n'était qu'un bourg; elle s'appelait alors Numance, et on croyait, à tort, je pense, que c'était la même que Scipion détruisit près de Soria..... Le roi Alonzo la nomma Zamora, parce que, montant sur un mont pour juger de l'aspect de sa nouvelle *poblacion*, une vache noire vint à passer, et un laquais du roi, l'appelant avec gentillesse, lui dit : *Ça*, *mora* (ça noire), et ce nom plut au roi, qui voulut que la ville s'appelât Zamora. D'autres disent que ce nom est arabe, et signifie une espèce de pierre qu'on trouve en abondance dans cet endroit. » (Sandoval, *Historias*, p. 249.) *Zamarem*, en arabe, signifie noire.

Burgos, suivant le même auteur, prit son nom de la réunion de plusieurs bourgs en une seule ville.

à un seul des musulmans vaincus, y périt avec lui. Les chrétiens, imitant la barbare coutume de leurs ennemis, plantèrent sur les remparts et sur les portes de Zamora les têtes sanglantes des principaux chefs musulmans.

Une autre année, « dans cette saison, dit la même chronique, où les armées ont coutume de se mettre en campagne », ce qui prouve avec quelle régularité avaient lieu chez les deux peuples ces expéditions annuelles, le roi se mit en marche contre Tolède ; sans doute son projet était de punir le rebelle Caleb d'avoir permis, sinon ordonné, l'expédition de Zamora, et de l'attaquer ainsi au centre même de sa puissance. Mais les Tolétains détournèrent l'orage à force de présents ; peut-être aussi la difficulté du siége effraya-t-elle l'armée chrétienne, et le roi Alonzo, en s'en retournant chez lui, chargé de gloire et de butin, prit encore le château de Quintia-Lubel, sans doute Villa Lube, près de Zamora.

Abdallah, dont Alonzo se chargeait ainsi de châtier les sujets rebelles, s'acquitta envers le roi chrétien, en observant religieusement les traités qui l'unissaient à lui. En vain l'Espagne arabe, frappée de stupeur et d'effroi par la funeste nouvelle de la bataille de Zamora, demanda à grands cris à son chef temporel et spirituel de se réunir contre l'ennemi commun ; en vain la désaffection et la révolte assaillirent Abdallah sur son trône ; en vain les fidèles musulmans retranchèrent son nom des prières publiques pour y substituer celui du khalife d'Orient, Abdallah resta inébranlable dans sa foi aux traités : il envoya un nouvel ambassadeur auprès d'Alonzo pour resserrer les liens qui

les unissaient, et maintint jusqu'à sa mort (912) cette paix imprudente, d'où date la grandeur naissante de la monarchie chrétienne.

On s'étonnera sans doute de la fidélité d'Alonzo, plus fermement assis qu'Abdallah sur le trône, à observer cette paix, que les deux peuples trouvaient impie, et qu'on est tenté de trouver au moins impolitique. On peut cependant alléguer en faveur d'Alonzo que son plus dangereux ennemi était Hafsoun, car il était le plus rapproché; que les Arabes, privés tout d'un coup de ces expéditions annuelles contre les chrétiens, où se dépensait leur besoin d'activité, devaient tourner contre eux-mêmes cette inquiète énergie, et suppléer par la guerre civile à la guerre étrangère, qui leur faisait faute; et enfin, que cette paix de vingt-neuf ans, aussi profitable à Alonzo que toutes ses victoires, lui permit de s'affermir dans ses possessions de Portugal et du Duero, et d'échanger ces conquêtes précaires, qu'il fallait recommencer chaque année, pour une domination moins étendue, mais plus durable.

La frontière chrétienne, reculant en apparence, se garda bien de s'étendre, comme l'avait fait l'invasion, jusqu'au Guadiana, ni même jusqu'au Tage. Le bassin du Duero et les *champs gothiques* suffisaient pour le moment à la prudente ambition des rois des Asturies; la résistance, moins rapide que ne l'avait été la conquête, ne devait franchir qu'un à un tous ces murs parallèles de montagnes dont la nature a muni l'Espagne, le pays de l'Europe le mieux gardé contre l'étranger et le plus souvent envahi par lui.

Porto, Lamego, Viseu, Toro et Salamanque, for-

tifiées et repeuplées par Alonzo [1], et dont la possession fut plus d'une fois disputée à la couronne des Asturies, s'étendirent, comme un long cordon, jusqu'à la mer de Portugal. Coïmbre, sur le Mondego, forma, vers le sud-ouest, la pointe la plus avancée de cette petite, mais compacte monarchie, adossée à ce long rempart des Pyrénées qui avait vu se briser à ses pieds le flot de tant d'invasions. La forte cité de Coria, jetée comme une sentinelle avancée sur la terre ennemie, et dominant, du haut des cimes de Gata, tout le bassin du Tage, commandait à la fois le Portugal et l'Estremadure, regardait Tolède, et indiquait aux armées chrétiennes le chemin déjà frayé de Merida et de Cordoue. Alonzo confia au comte de Castille, *Didacus* (Diego), le soin de peupler et de fortifier, au pied de la *sierra* de San Millan, la ville de Burgos, destinée à garder le plateau de la haute Castille contre les invasions des walis de Saragosse, de même que Salamanque le gardait contre ceux de Tolède, et Coria contre l'émir de Cordoue. Enfin, contre les Normands, le seul ennemi qui menaçât du côté de la mer la monarchie chrétienne, Alonzo fit bâtir près d'Oviedo la forteresse de Gauzo [2].

[1] Il est malheureusement impossible de fixer la date de ces conquêtes, dont Conde ne parle pas, car les Arabes taisent leurs revers presque aussi volontiers que les chrétiens. Cependant Conde fait mention, vers 888, d'alcaldes musulmans de Coïmbre et de Viseu, ce qui prouve que ces villes étaient alors au pouvoir des Arabes. Sans doute, elles furent depuis reprises par Alonzo.

[2] C'est ce qu'atteste l'inscription suivante, qu'Alonzo IV fit graver sur ce château : Adefonsus, princeps divæ memoriæ, Ordonii regis filius, hanc ædificari sensit (jussit) munitionem, cum conjuge Simenâ et quinque natis, ad tuitionem munitionis thesauri aulæ hujus sanctæ ecclesiæ residendum indemne, caventes, quod absit, dum navalis gentilitas piratico solent exercitu properare, ne videatur aliquid deperire; hoc opus a nobis offertum eidem ecclesiæ perenni sit jure concessum. (Risco, t. XXXVII, p. 246.)

Ainsi la future monarchie de Charles-Quint se trouvait enfermée entre la mer et trois chaînes de montagnes, dans un espace qui n'occupait pas même le quart de l'Espagne; la chaîne Ibérique, jusqu'à la *sierra* de Moncayo, près Soria, et la longue ligne des monts Carpétano-Vettoniques [1], jusqu'au point où leurs derniers gradins vont se plonger dans la mer de Portugal, formaient à peu près la limite est et sud de cette monarchie provisoire, qui devait, à chaque siècle, conquérir un bassin de plus, et s'étendre enfin, avec Fernando III, *de mar a mar*, comme disent les Espagnols, depuis la mer de Galice jusqu'à la mer d'Afrique.

Mais c'est sous ce règne aussi, tout glorieux qu'il soit, que nous avons vu la couronne des Asturies perdre un de ses plus beaux fleurons. La Navarre, enfermée, avec tout le bassin supérieur de l'Ebre, dans l'angle aigu que forment les deux chaînes des Pyrénées et des monts Ibériques, jusqu'à la *sierra* de Moncayo, complétait le système de défense de cette belliqueuse royauté qui, d'un vallon perdu dans les monts des Asturies, devait en cinq siècles s'étendre sur toute la face de l'Espagne, et déborder plus tard sur les deux mondes. Nous n'avons pas à raconter ici comment s'opéra le démembrement de ce fief important de la royauté asturienne : c'est en étudiant l'histoire de la Navarre que nous examinerons quelle loi de nature a séparé si tôt deux royaumes et deux peuples unis par tant de liens, et qui partageaient ensemble les mêmes mœurs, la même langue, le même danger, la même foi; nous rechercherons alors si, des hauts

[1] Voyez t. I, Introduction, p. 10.

plateaux de Soria, l'un des points les plus élevés de l'Espagne, la même diversité de pentes qui fait couler les eaux vers des mers différentes n'a pas dû entraîner aussi vers des destinées diverses les habitants du bassin de l'Ebre et ceux du bassin du Duero; nous verrons, sur le versant de l'ouest, la Castille et Léon, d'abord unis, puis divisés, se fondre pour jamais, dès le 13e siècle, en une seule monarchie, comme toutes les eaux de leurs pentes se fondent en un seul cours; tandis que, sur le versant opposé, l'Aragon et la Navarre, que la nature n'avait point faits pour être séparés l'un de l'autre, se constituent en états indépendants jusqu'à la fin du 15e siècle, et ne se laissent absorber que par la conquête dans la grande unité castillane.

En passant en revue ce demi-siècle qu'a duré le règne d'Alonzo III, nous avons vu ce règne laborieux plus d'une fois troublé par les discordes civiles ou menacé par les complots. Bien que le roi des Asturies porte, dans les chroniques arabes, le nom de *roi de Galice,* les Galiciens ne paraissent pas avoir été pour lui des sujets bien dociles. Les impôts royaux, et les dîmes cléricales, établies pour la première fois par Alonzo, grand promoteur de la puissance du clergé, firent naître en Galice plusieurs révoltes, qu'il réprima sévèrement. Les principaux coupables furent condamnés à mort, et leurs biens confisqués au profit de l'église de Saint-Jacques de Compostelle[1].

[1] Voyez dans Florès, t. XIX, p. 336 à 345, l'acte qui confère les biens du rebelle Hermin-gild à l'église de Saint-Jacques. Voyez aussi sur ces révoltes de Galice, dont l'histoire ne parle pas, des documents publiés par Moralès et Yepès.

La fondation de cette église célèbre, qu'enrichit pendant tant de siècles la piété des fidèles, parait remonter au règne d'Alonzo III, ainsi que l'atteste un passage fort diffus et fort suspect de la chronique de Sampiero[1]. Sans doute, sous le règne d'Alonzo, le clergé espagnol s'efforçait déjà de ressaisir le pouvoir qu'il avait possédé sous les rois goths et perdu avec la conquête : car nous voyons Alonzo, pour alléger aux évêques les frais qu'entraînait pour eux leur présence aux conciles, attribuer à chacun d'eux des revenus assis sur une des églises de leur diocèse. Nous citerons même un passage de ce morceau, qui, réel ou supposé, peint avec vivacité la précaire condition de cette pauvre et malheureuse église des Asturies, qui rêvait encore, au sein de son abaissement, le retour d'une autorité déchue : « Pendant les incursions des gentils jusque dans les monts des Asturies, disent les pères du concile, quelques uns des prélats ont été

[1] Nous ne transcrirons pas ici la longue controverse soulevée par ce passage, qui se compose de deux lettres adressées, en 871, à Alonzo, par le pape Jean VIII (qui ne devint pape qu'un an plus tard), pour l'autoriser à fonder cette église et à tenir un concile à Oviédo, et le prier de lui envoyer quelques uns de ses cavaliers pesamment armés, dits *alfaraces*, afin d'enseigner aux Italiens la manière de faire la guerre aux Arabes. Tout annonce que ce document a été interpolé, vers le 12e siècle, dans la chronique de Sampiero, par Pelayo, évêque d'Oviédo, qui voulait accroître à la fois l'influence du clergé et le patrimoine du saint. Florès (t. XIV, p. 429) démontre, avec la critique la plus sagace, toutes les erreurs et les invraisemblances de ce document, qui n'est pourtant pas sans intérêt. En racontant la tenue d'un prétendu concile d'Oviédo, qui ne put guère avoir lieu à cette époque de désordre et de guerre, le chroniqueur cite les noms des seize prélats et des douze laïques qui y assistèrent; les noms d'origine gothique et les noms romains y sont à peu près en même nombre, et les noms espagnols commencent à percer sous tous les deux. Le cardinal Aguirre et Loaysa ont compris dans leur collection ce concile, qui n'est pas reconnu comme authentique, et dont ne parlent ni Lucas de Tuy ni la chron. d'Alonzo X. On y retrouve du reste toutes les formes des conciles gothiques.

chassés de leurs siéges, et nous, sans cesse inquiétés dans les nôtres, nous échappons à peine aux mains avides de l'ennemi pour nous réfugier dans la maison de Dieu.... Et il faut supplier N. S. Jésus-Christ qu'il rétablisse ces siéges détruits et rende aux troupeaux leurs pasteurs..... Il faut que les évêques qui viendront au concile *aient chacun ce qui leur est nécessaire, afin que la nourriture ne leur manque pas :* car les Asturies sont si vastes qu'on peut non seulement y fixer à chacun d'eux leur siége, mais consacrer certains lieux à fournir aux frais de leur entretien, lorsqu'ils viendront au concile. »

« Dieu, dit plus loin le pseudo-concile, a posé en Asturies de fortes montagnes, et dans leur enceinte il a enfermé son peuple pour le garder d'ici à toujours (*usque in sæculum*). »

Cette requête des évêques, s'il faut en croire le passage en question, leur fut accordée par le roi, qui fixa les diocèses de chacun des évêques, et les sources qu'il affectait à leurs revenus ; Oviedo fut reconnu pour un siége archiépiscopal, dont Hermin-gild fut le premier titulaire. Tels sont les actes de ce concile apocryphe, qui, rédigé dans le 12ᵉ siècle, d'après les traditions ecclésiastiques, les plus vivaces de toutes, reproduit assez bien le langage et les idées du 10ᵉ, et jette quelque jour sur l'état de l'église espagnole dans ces jours d'épreuves et de misères.

Ce long et beau règne d'Alonzo III, agité par tant de guerres et de révoltes, devait finir, comme le règne d'un roi goth, par une déposition, ou par une de ces abdications qui lui ressemblent. Les quatre fils d'Alonzo, Garcia, Ordoño, Fruela et Gonzalo, excités par leur mère, doña Ximena, femme ambitieu-

se et avide de pouvoir [1], s'étant révoltés contre lui, Alonzo, avec son activité et sa résolution ordinaires, marcha contre les rebelles, se saisit de Garcia, leur chef, et le fit jeter dans les fers au fond du château de Gauzo. Mais les frères de Garcia, et Nuño Fernandez, son beau-père, prévoyant le sort qui les attendait, répandirent dans tout le royaume le feu de la sédition, et finirent par arracher la couronne à Alonzo, et lui assigner pour résidence le château de Boïdes, dans les Asturies. C'est là que ce grand et malheureux roi, vaincu pour la première fois, non par les infidèles, mais par des fils ingrats, se dépouilla, peut-être volontairement, en faveur de son fils aîné Garcia, de cette couronne qui devait lui peser. Les deux frères de Garcia, en voyant sa rébellion payée par un trône, réclamèrent aussi leur salaire. Il fallut donner à Ordoño, le second, le gouvernement de la Galice, et à Fruela, le troisième, celui des Asturies; mais tous deux restèrent, au moins de nom, soumis à l'autorité royale. Gonzalo, le quatrième, entra dans les ordres; nous verrons les deux autres monter successivement sur le trône de Léon.

Après une pareille dégradation, plus dure à supporter pour ce roi toujours victorieux que pour le débonnaire fils de Charlemagne, avec lequel c'est là du reste son seul point de ressemblance, il ne restait plus à Alonzo qu'à mourir, mais d'une mort no-

[1] «... Quæ satis inhumana studebat nova gravamina et servitutis onera invenire, dissidia et schismata procurare.» (Roder. Tolet. IV, 19.) «....... Fuit inhumana et in regno posuit malas consuetudines et serviles conditiones... Fabricavit castra in confinia Legionis; Albam, Gauzonem, Arbolium et Lunam tradidit filio suo Garseano, occulte suggerens ut tyrannisaret contra patrem.» (Luc. Tudens.)

ble et héroïque comme le fut toute sa vie. La seule tombe digne de lui était un champ de bataille, et c'était en combattant les ennemis de la foi qu'Alonzo le Grand devait mourir. Ce grand roi était allé chercher dans le monastère de Saint-Jacques les consolations de la religion. Mais l'inaction était un supplice pour ce roi batailleur, auquel il fallait à chaque printemps, comme à son peuple, une course en terre de Maures, avec de la gloire pour lui, du butin pour ses soldats, et les dépouilles des infidèles pour enrichir les temples du vrai Dieu. Après avoir obtenu de l'usurpateur la liberté de sortir de sa royale prison, à la tête d'une armée que Garcia, par une étrange confiance, ne craignit pas de remettre en ses mains, Alonzo, fidèle au traité qui l'unit jusqu'à sa mort aux khalifes de Cordoue, se mit en marche contre leur sujet rebelle Caleb ben Hafsoun, et, vainqueur pour la dernière fois, dévasta dans son algarade triomphante toute la terre de Tolède.

Mais cette mort qu'il cherchait sur les champs de bataille l'attendait à Zamora, sur un lit de douleur : une fièvre maligne, causée sans doute par les fatigues de cette campagne, l'enleva en peu de jours, le 20 octobre 910, à l'âge de 58 ans, après un règne de 44, qui ne fut, à bien dire, qu'une croisade perpétuelle tantôt contre l'émir de Cordoue, tantôt contre les rebelles de Tolède, tantôt contre ses propres sujets. La seule faute qu'on puisse reprocher à Alonzo, et celle-là fait honneur à sa moralité, si elle n'en fait pas à sa politique, ce n'est pas d'être resté fidèle aux traités conclus avec les musulmans, nous l'avons lavé de ce reproche, mais c'est d'avoir pris parti pour l'émir de Cordoue contre une rébellion qu'il eût fal-

lu fomenter, et d'avoir ainsi frayé la voie aux victoires du grand abd el Rahman. C'est ainsi qu'Alonzo défit lui-même le glorieux ouvrage des dix-sept premières années de son règne, et perdit cette heureuse occasion de donner à l'empire arabe, si profondément ébranlé, le choc qui devait le faire crouler.

Il semble que ce grand prince n'ait voulu rester étranger à aucune des gloires qu'un roi peut ambitionner : les lettres, étrangères à son siècle et à son pays, furent encouragées et même cultivées par lui ; mais le sol où il voulait les faire croître était sans doute rebelle à cette culture, car nous le voyons confier l'éducation de son fils Ordoño à des savants arabes, à la cour du wali rebelle de Tolède [1], abou Abdallah ben Lobia, de même que nous verrons plus tard le roi don Sancho s'en remettre à des médecins de la même nation du soin de le guérir.

La révolte qui coûta le trône à Alonzo doit moins être attribuée à l'ambition de la reine et de ses fils qu'au sourd mécontentement qui régnait dans tout le royaume, et surtout dans la Galice. Scrupuleux observateur des traités, le pieux Alonzo, depuis qu'il était en paix avec les musulmans, ne pouvait plus apporter chaque année au clergé la dîme de ces dépouilles qui enrichissaient les autels. Les chrétiens payèrent alors pour les infidèles, et de lourds impôts, destinés presque tous à des fondations pieuses, appauvrirent le pays et aliénèrent les cœurs des sujets d'Alonzo. Son imprudente prodigalité en-

[1] Abdallah Mahomat ibn Lupi (ben Lobia), qui semper noster fuerat amicus, sicut et pater ejus, cui rex filium suum Ordonium ad creandum (*criar*, élever, en espagnol) dederat. (*Chron. Albeld.*)

vers le clergé, seule tache de ce beau règne, fut du reste sévèrement punie; elle seule peut expliquer la froideur et l'indifférence du pays en face de la trame impie qui fit descendre du trône ce glorieux champion du Christ, victorieux comme Charlemagne, et trahi par ses fils comme Louis *le Débonnaire*, sans être défendu, peut-être même sans être plaint par ses sujets ingrats.

On s'attend peut-être à trouver ici un aperçu des institutions civiles de l'Espagne chrétienne sous les premiers rois des Asturies. Mais là où la première, l'unique question pour un peuple est d'exister, il n'y a point d'institutions à analyser, parce qu'il n'y a point d'institutions possibles. La constitution du pays, comme celle de la monarchie, c'est la guerre; la société campe, elle n'habite pas, et la nation, organisée sur le pied d'une armée, attend de son chef une consigne et non des lois. Tout ce que l'histoire atteste ou ce qu'elle laisse deviner, c'est que l'ancienne organisation gothique, civile et militaire, rétablie par Alonzo II, subsista chez les chrétiens des Asturies, autant du moins que le permettait l'état de désordre et de lutte incessante où se trouvait le pays.

De tous les débris de leur empire que les Goths fugitifs avaient emportés dans les montagnes de Léon, le plus précieux pour eux, après les reliques des saints, était leur code national, le *forum judicum*: car l'unité dans la législation est le signe le plus caractéristique de la puissance d'un empire. Pendant trois siècles encore, ce code, qui devait être cher au peuple en lui rappelant les souvenirs d'une grandeur déchue, continua à régir les royaumes chrétiens du

nord de l'Espagne, et à être seul reconnu comme la source du droit, comme le point de contact légal des populations chrétiennes déjà divisées. Lui seul perpétua parmi elles le souvenir d'une même origine; et ces fils de la grande famille hispano-gothique, qui n'étaient pas toujours réunis contre l'ennemi commun, le furent au moins devant la loi commune. Enfin la législation gothique, seul monument d'un passé glorieux, devait avoir jeté dans ces âmes flexibles de bien profondes racines, puisque nous voyons les Goths, émigrés, lors de la conquête, dans la Marche de Gothie et dans la Septimanie, emporter aussi avec eux leur code, comme un souvenir de la patrie absente, et faire respecter leurs usages et leurs lois des Arabes de Narbonne comme des monarques Franks[1].

Ainsi les lois, quand elles ont une fois passé dans les mœurs, durent plus que les empires, et sauvent du naufrage les peuples qui se cramponnent à ce dernier débris. Les lois et la religion, voilà tout ce qui a survécu à ce puissant empire gothique, disparu tout entier dans la tempête; mais une même loi et une même foi, c'en est assez aux peuples pour ne jamais périr. L'église et le tribunal, tels sont les deux premiers édifices qui s'élèvent debout au milieu de toutes ces ruines; humble église de bois et d'argile, qui se couvrira bientôt de marbre, mais où Dieu ne sera pas adoré par des cœurs plus droits et plus fervents; tribunal agreste et simple comme l'église, avec la mousse pour siége et la feuillée pour toit, mais où le

[1] Voyez Baluze, t. II, p. 27, ch. 3 et 8. Voyez aussi Pierre de Marca. *Marc. Hispan.*, l. III, p. 329; liv. IV, p. 447.

droit instinct du juge, confirmé par celui du peuple, perce d'un œil plus sûr au fond de l'âme du coupable que sous les voûtes du prétoire où siégeront plus tard les juges des *Partidas*.

—

CHAPITRE II.

ROYAUME DE LÉON.

—

910 A 1002.

Pendant ces deux siècles qui viennent de s'écouler, l'histoire de la monarchie franque, liée d'abord à celle de la monarchie espagnole par une analogie de position si frappante, et par de continuelles relations de guerre ou d'alliance, s'en est profondément séparée.

Chacun des deux peuples poursuit à part sa destinée, et les deux routes, bien qu'elles partent du même point, s'écartent bientôt pour ne plus se rencontrer.

Au premier coup d'œil, tout l'avantage semble être du côté des Franks, fixés à demeure sur le sol de la Gaule, d'où l'invasion étrangère ne les a jamais chassés.

Comparez seulement l'étendue de la monarchie d'Alonzo III avec celle de Charlemagne, c'est-à-dire

le quart de l'Espagne avec les deux tiers de l'Europe, et vous aurez une idée exacte de leur rapport de force et de puissance. Mais, sous cette force extérieure du gigantesque empire frank, une fois Charlemagne mort, qu'apercevez-vous? Faiblesse et désunion. Tous ces peuples comprimés un instant sous son étreinte vigoureuse se révoltent bientôt contre l'unité tyrannique que lui-même, avant sa mort, a renoncé à leur imposer. D'affreuses guerres civiles, sanglantes protestations de toutes ces nationalités opprimées, dont chacune se personnifie dans un des fils de Louis le Débonnaire, annoncent la crise de dissolution de l'empire carlovingien.

Dès lors, ce n'est pas seulement l'empire, c'est la société franque qui se dissout, pour se reformer, il est vrai, sur des bases nouvelles, au milieu de ce chaos fécond où tout meurt pour renaître. Le neuvième siècle, en France, est certainement une des plus tristes pages de l'histoire de l'humanité. La royauté, tributaire des pirates normands, fléau, non pas fortuit comme en Espagne, mais annuel et régulier, leur cède au prix d'un hommage dérisoire la terre qu'ils sont venus dévaster. Les populations, trop faibles ou trop lâches pour se défendre, se serrent comme des brebis tremblantes autour de leurs pasteurs. Les villes, où le municipe romain et ses institutions de liberté ont péri, où la commune du moyen âge avec ses franchises n'est pas née encore, s'effacent de l'histoire pendant tout ce siècle. Partout la population diminue et s'éparpille au hasard; la classe des hommes libres disparaît de la face du pays; la noblesse elle-même, décimée par de longues guerres civiles, s'épuise; les grandes familles s'éteignent; les races si

long-temps séparées, Franks, Gaulois, Burgunds, Aquitains, se fondent et s'amalgament dans ce creuset douloureux où s'élabore une société nouvelle.

Pendant ce temps, l'Espagne, à travers des misères non moins grandes, mais plus noblement supportées, marche vers son avenir d'un pas lent, mais patient et sûr. Le coin de terre qu'elle occupe est bien étroit, et les hommes y sont pressés comme dans un lieu d'asyle; mais aussi les courages y sont trempés par une guerre éternelle, et les épées n'ont pas le temps de se rouiller dans le fourreau. Le clergé, peu puissant encore, a besoin de la guerre, car il lui faut les dépouilles des Maures pour parer ses autels. La noblesse est peu nombreuse, mais brave, aguerrie, et toujours prête à suivre ses rois quand ils marchent à l'ennemi. La monarchie, héréditaire, mais élue, a besoin aussi, à chaque règne nouveau, de gagner ses éperons, et peu de rois, il faut le dire, se passent de ce sacre du champ de bataille pour leur royauté militante. Le peuple, enfin, car il y a déjà un peuple en Espagne, conquiert peu à peu, dans ces cortès guerrières, où il siége chaque année, le sentiment de sa dignité et de ses droits. Les villes qu'il occupe sur le territoire ennemi, les colonies armées qu'il y plante, et les *fueros* qu'il y apporte avec lui, comme la première pierre de chaque fondation, sont la solde de toutes ses batailles, et jamais solde ne fut plus glorieuse et mieux gagnée que celle-là.

Aussi, l'Espagne chrétienne, malgré les trois ou quatre petites monarchies qui la fractionnent, a-t-elle une unité bien autrement profonde que la France de Hugues Capet: cette unité, nous l'avons dit, c'est la guerre incessante, la guerre sainte contre les Arabes

qui la lui a donnée. Jamais peuple, avec la conquête et le morcellement pour point de départ, n'a marché d'un pas aussi ferme vers l'unité. En abordant les sommités de l'histoire, les détails disparaissent : qu'importe donc, au point de vue élevé où il faut la contempler, qu'on compte dans la Péninsule une Castille, un Aragon, une Navarre, si, rapprochées par un même instinct, la haine de l'étranger, toutes ces fractions d'un même peuple, unes par la foi, par la langue, par les mœurs, bien que séparées par la nature ou par la politique, convergent toutes vers un même but, la délivrance du territoire ? Sur la carte même de la Péninsule, comme dans ses annales, ne retrouvons-nous pas partout deux tendances qui se contrarient : le morcellement et l'unité, la haine de l'association et le dévoûment à la royauté, et, pour tout résumer en deux mots, le fédéralisme et la monarchie? Là est toute l'histoire d'Espagne; et ceux qui n'étudieraient en elle qu'un de ces penchants contraires, ceux qui ne seraient frappés que de son individualisme opiniâtre, ou de ses instincts monarchiques si prononcés, ceux-là n'auraient vu qu'une des deux faces de ce profil de peuple si énergiquement dessiné, et le côté qu'ils auraient étudié n'aurait servi qu'à leur cacher l'autre.

Alonzo en mourant laissait à son fils aîné GARCIA un trône ébranlé par la guerre impie qui l'en avait fait descendre, et surtout par ce partage impolitique qui morcelait de fait la monarchie nominale de Léon. « Alonzo mort, Garcia lui succéda », dit la chronique de Sampiero, qui paraît regarder l'usurpation de Garcia comme non avenue, et Alonzo comme le seul monarque légitime. C'est vers cette époque que le nom de *roi des Asturies* fut remplacé par ce-

lui de *roi de Léon*, et que le siége de la monarchie fut transféré d'Oviédo à Léon, résidence moins sûre peut-être, mais plus centrale, au sud des Pyrénées, que cette royauté, grandie en force et en audace, croyait n'avoir plus besoin de prendre pour rempart. Une autre raison d'ailleurs motiva ce changement : Garcia, roi titulaire de Léon, de Castille, de Biscaye, des Asturies et de Galice, ne l'était pas en réalité de ces deux derniers états, gouvernés par ses frères. Oviédo, située dans les Asturies, sous la domination de Fruela, qu'on trouve dans quelques documents, décoré du titre de *roi des Asturies*[1], n'appartenait guère que de nom au roi de Léon, et le choix de cette dernière capitale, centre réel de son pouvoir, ne fût-il pas dicté par la politique, l'était par la nécessité.

A peine établi sur le trône, Garcia, jaloux sans doute de la gloire de son père, entra sur les terres des infidèles, « pillant, taillant et brûlant », dit la chronique, et prélevant sur l'ennemi la dîme accoutumée de gloire et de butin. A peine de retour à Zamora, il mourut (janv. 914), après un règne de trois ans, sans avoir eu le temps d'effacer à force de victoires le crime de sa rébellion[2]. Déjà du vivant de son père, Garcia chargé du gouvernement de la Galice, avait fait sur les terres des musulmans plusieurs incursions heureuses. Il avait même, dit le moine de Silo, pénétré jusque dans la Bétique, et s'était emparé de

[1] Sandoval, dans son recueil : *Historias de Idacio, obispo* (Pampelune, 1615) cite une charte de donation de 713, signée de don Fruela, fils du roi Alonzo, « qui règne, y est-il dit, dans le royaume de son père. »

[2] Masdeu affirme, j'ignore d'après quelle autorité, que Garcia repeupla les villes d'Osma, Roa, Coça, Coruña del Conde, et San Estevan de Gormaz.

Regel, une des plus fortes cités de l'Espagne musulmane (peut-être Vegel, près de Cadix). Le moine chroniqueur exalte sa piété, sa justice et sa charité, et trace de lui un portrait flatteur, que dément un peu sa conduite envers son noble et malheureux père.

Garcia n'avait point laissé d'enfants, ou du moins l'histoire n'en dit rien. ORDOÑO II, son frère, duc de Galice, se présenta pour recueillir son héritage. Dans cette belliqueuse famille, où tout le monde naissait soldat, Ordoño, même avant d'être roi, avait déjà essayé ses armes contre les mahométans et atteint par une pointe hardie la Bétique et les bords du Guadiana. Plus tard, sous le règne de Garcia, il avait enlevé, après un assaut terrible, la forte ville d'*Elvora* (Talavera de la Reyna), avait passé la garnison au fil de l'épée, et emmené une foule de captifs, qui furent sans doute donnés comme esclaves aux habitants chrétiens des *poblaciones* royales.

Un prince deux fois vainqueur des musulmans était d'avance désigné au trône. « Tous les grands de l'Espagne, nous dit le moine de Silo, évêques, abbés, comtes, magnats, s'étant réunis à Léon, en assemblée générale, l'acclamèrent pour roi, et le diadème lui fut imposé par les douze *pontifes* (évêques) du royaume. »

Mais un adversaire plus redoutable que tous ceux qu'avait encore rencontrés la royauté des Asturies venait de monter (912) sur le trône de Cordoue, c'était abd el Rahman III, surnommé *le Magnanime* et à qui l'histoire a confirmé ce beau nom. Les premières années du règne d'abd el Rahman furent consacrées à purger l'empire des restes de sa longue et san-

glante guerre civile des Hafsoun. Le chef des rebelles, Caleb, étant mort dans l'exil, Saragosse et les principales villes qu'il possédait encore tombèrent au pouvoir du khalife[1]. Ce fut pendant ce laborieux début du règne d'abd el Rahman qu'Ordoño, un peu lent à s'apercevoir du parti qu'il pouvait tirer des discordes de ses ennemis, sortit enfin de son repos.

Vers la quatrième année de son règne (918), le roi, dit la chronique d'Alonzo X, « ayant le goût (*sabor*) de servir Dieu, et de ne pas se livrer à l'oisiveté et à la mollesse, car il estimait qu'il perdait son temps quand il ne *travaillait* pas », rassembla une armée et entra sur le territoire de Merida, marquant partout son passage par d'horribles dévastations; il s'empara du fort de *Colubrum*, appelé par les Arabes *Alhanze* (*al hanch*, couleuvre), tailla en pièces la garnison, et emmena captifs les femmes et les enfants. Les habitants de Merida, frappés de terreur, sortirent de leur ville, et vinrent au devant du vainqueur, leur wali en tête, et désarmèrent à force de prières et de présents la sainte colère d'Ordoño[2].

Aux yeux des pieux descendants des Goths, chaque victoire venait de Dieu, et Dieu devait en prélever la dîme. Le roi Ordoño consacra les dépouilles de cette

[1] Abd el Rahman III est le premier souverain de Cordoue qui ait pris, non pas précisément le nom de khalife, mais celui de prince des croyants, *émir al moumenim* (*Miramolin* dans les chroniques), qui ne se donnait qu'aux khalifes de Damas. C'est pour cela que je lui donne le nom de khalife.

[2] De l'an 908 à l'an 935, il y a dans Conde lacune presque complète sur les rapports du khalifat de Cordoue avec les états chrétiens; nous voyons cependant par les chroniques chrétiennes que les guerres ne manquèrent pas pendant cet intervalle. Conde ne parle, dans tout le règne d'Ordoño, que d'une seule expédition, à Talavera, et de la bataille de San-Estevan.

campagne à élever la cathédrale de Léon, qu'il dédia à la Vierge, en faisant, pieux monarque qu'il était, une église de son propre palais [1].

Encouragé par cet heureux début, Ordoño alla porter de nouveau le fer et la flamme sur les ruines de Talavera, dont les musulmans avaient essayé de relever les murailles[2]. Il battit un détachement arabe qui avait marché à sa rencontre, et emmena le général ennemi captif à Léon. Ces succès d'Ordoño répandirent l'effroi dans toute l'Espagne arabe, et les habitants de la frontière, pliant sous l'effort des chrétiens, implorèrent les secours du monarque de Cordoue.

Le glorieux khalife abd el Rahman n'avait jusque alors tourné ses armes que contre des sujets rebelles. Avant d'attaquer les ennemis de son Dieu, il avait cru devoir en finir avec ces éternelles discordes qui attaquaient l'empire de l'islam au cœur de sa puissance. Mais après la mort de Caleb, et la reddition de Saragosse, Tolède seule, vieille capitale de la rébellion, résistant encore, abd el Rahman jugea le moment

[1] Suivant Lucas de Tuy, Ordoño repeupla la ville de Léon, déserte à cause des invasions des Barbares. Mais il est peu probable que, sous un roi aussi belliqueux, la capitale du royaume des Asturies, que les Arabes n'avaient pas envahie depuis le règne de Ramiro, et où Ordoño venait d'être élu, fût depuis lors devenue déserte.

[2] Conde pour les dates est ici à dix ans de distance des chroniques chrétiennes. Il ne parle que d'une expédition de Talavera, et la place en 927, après la reddition de Tolède. Aschbach prétend que Tolède fut pris dix ans plus tôt. Nous aurons l'occasion de discuter cette date dans l'histoire du khalifat; mais quant à la prise de Talavera, la date est certainement fausse. Conde, en ce qui concerne les guerres avec les chrétiens, n'est pas une autorité pour ce règne. Du reste, le moine de Silo et Sampiero ne sont guère plus d'accord sur le règne d'Ordoño; j'ai suivi la version du moine, beaucoup plus circonstanciée et plus plausible. Aschbach, dans son récit de la bataille d'Estevan, en 918, la confond avec une expédition d'al Modhaffer, au delà du Duero, en 980, racontée par Conde, p. 382.

venu de faire diversion à la guerre civile par la guerre sainte, plus populaire et plus glorieuse. Il réunit ses forces éparses sur tous les points de son vaste empire, et y joignit de nombreux renforts tirés d'Afrique. A cette redoutable armée il donna un chef digne de la commander. Ce fut son oncle al Modhaffer, général habile autant que sujet fidèle, car il avait abdiqué ses droits à la couronne en faveur d'abd el Rahman, qu'appelait au trône la voix du peuple.

L'innombrable *morisma* (armée maure), commandée, sous al Modhaffer, par aboul Habbas et ben Isouz, se mit enfin en marche et arriva jusqu'à Estevan de Gormaz, près des sources du Duero, au cœur de la monarchie chrétienne, brûlant les villes et les villages, et chassant devant elle les populations captives ou dispersées. Mais Ordoño, « qui s'appuyait sur le bouclier du Christ », marcha au devant des Arabes. Après avoir quelque temps évité le combat, il les attaqua à l'improviste, et remporta sur eux une brillante victoire. Les écrivains Arabes réclament, bien entendu, le même honneur pour leurs compatriotes. Mais comme ils confessent eux-mêmes la grandeur de leurs pertes, la version chrétienne, d'ailleurs plus circonstanciée, nous paraît plus digne de foi. Aboul Habbas resta, nous dit-on, sur le champ de bataille, et sa tête, accolée par dérision à celle d'un sanglier, fut plantée sur les créneaux de la ville. Le massacre fut si affreux que, de San Esteban jusqu'à Atienza, c'est-à dire pendant vingt milles, la terre était jonchée de cadavres musulmans, « qu'un mathématicien (*astrorum investigator*) aurait eu peine à compter ». A peine, ajoute le moine de Silo, s'il resta assez de vivants pour aller porter au khalife la nouvelle de leur

défaite, assertion qu'il n'est pas nécessaire de réfuter (919).

Ainsi, malgré toute la bravoure d'Ordoño, la pente de l'invasion a tourné de nouveau du côté des Arabes, et abd el Rahman, depuis qu'il a triomphé de ses ennemis intérieurs, cesse d'abandonner aux chrétiens l'honneur de l'offensive. Aussi les chroniques chrétiennes, qui se garderaient bien d'avouer une défaite, la laissent-elles cependant entrevoir. « Une nouvelle *azeipha* (armée arabe, de *assaïf*, épée) vint, dit Sampiero, à l'endroit qu'on appelle *Mudonia* (ou *Mindonia*); on s'y battit avec acharnement, et il y tomba beaucoup des nôtres, et, comme dit David, « *Les chances de la guerre sont variables.* » Il est certes impossible de laisser deviner une défaite avec plus de ménagement [1].

Trois ans après, abd el Rahman, qui, occupé de guerroyer avec le fils d'Hafsoun, avait laissé quelque temps reposer les chrétiens, envoya de nouveau une armée pénétrer par la Castille jusque dans la Navarre, la plus distante et la moins menacée jusqu'ici des deux naissantes monarchies chrétiennes. L'union, qui seule eût pu protéger leur faiblesse, était loin de régner entre les deux souverains de Léon et de Navarre. L'illustre Sancho Abarca, roi de ce dernier pays, avait profité, en vrai chef de partisans qui ne connaît ni ami ni ennemi, des embarras d'Ordoño et d'abd el Rahman, et de leurs guerres entre eux et avec le fils d'Hafsoun, pour arrondir son petit royaume aux dépens de son cousin de Léon. Il lui avait enlevé, sur l'Ebre, Logroño, Tudela, Calahorra, Tar-

[1] Suivant Lucas de Tuy, on combattit jusqu'à la nuit sans aucun résultat.

razona, et quelques autres places, qui toutes dépassaient, il est vrai, la chaîne des monts de Burgos, limite naturelle de la Castille : car, du moment où il existait un royaume de Navarre, il fallait, à peine de n'avoir de sens ni sur la carte ni dans l'histoire, qu'il occupât tout le bassin supérieur de l'Ebre.

Mais, en dépit de ces rivalités passagères entre les deux monarques chrétiens, le lien d'un danger commun devait les réunir. Sancho, accablé par l'âge et par les fatigues d'un règne laborieux, comme l'est toujours celui d'un fondateur de monarchie, s'était volontairement retiré dans un cloître; mais à la nouvelle d'une invasion de ces infidèles qu'il avait combattus tant de fois, son ancienne ardeur se réveilla, et, plus sûr de faire son salut sur un champ de bataille qu'au fond d'un cloître, le vieux roi sortit de sa retraite, comme Alonzo III de Léon, pour faire une dernière campagne contre les ennemis de la foi.

Mais les deux rois, se sentant trop faibles pour résister seuls au torrent de l'invasion, n'hésitèrent pas à implorer l'appui d'Ordoño; ils n'eurent pas de peine à lui faire comprendre qu'un même danger les menaçait, et Ordoño, rassemblant à la hâte une armée, s'avança au devant des Sarrazins, qui avaient déjà atteint Estella, à quelques lieues de Pampelune. Les deux armées chrétiennes, s'étant réunies, rencontrèrent les *fils d'Agar* (les Arabes) au val de la Junquera, entre Muez et Salinas de Oro. Mais là, les chrétiens, embarrassés, nous dit Sampiero, « du poids de leurs péchés (*impediente peccato*) », furent mis en déroute. Deux évêques, qui accompagnaient l'armée, suivant l'usage du temps, pour appeler sur elle les bénédictions divines et conclure les traités, Dulcidius

de Salamanque, et Hermoygius de Tuy, furent faits prisonniers et emmenés à Cordoue; mais le roi Ordoño les racheta plus tard [1].

Nous verrons, dans l'histoire de la Navarre, les suites de l'expédition des Arabes, leur imprudente *algarade* au delà des Pyrénées, sur les terres de France, et la terrible vengeance qu'en tira à leur retour le roi Sancho, à Roncal, dans ces mêmes défilés des Pyrénées où l'armée victorieuse de Charlemagne avait essuyé un si rude échec. Ordoño, pendant ce temps, avec l'incessante activité qui caractérise tous ces *guerrilleros* couronnés, jaloux de prendre sa revanche du désastre de la Junquera, attaquait à son tour les frontières dégarnies des mahométans, et pénétrait, par une pointe vigoureuse, plus loin qu'aucun monarque chrétien n'était parvenu avant lui. L'étendard de Léon, menaçant augure pour le khalifat, flotta pour la première fois à une journée de marche de Cordoue, et l'aventureux monarque, inquiet lui-même de ce succès si peu disputé, s'en retourna dans ses états, mettant tout à feu et à sang, et détruisant toutes les villes et tous les châteaux dont il put s'emparer.

On ne cesse de s'étonner, en parcourant l'histoire d'Espagne, de ces rapides enjambées qui portent les armées des deux peuples et des deux religions d'une extrémité à l'autre de la Péninsule, et les font pénétrer sans résistance jusqu'aux portes même de la capitale ennemie. Mais si l'on considère la nombreuse

[1] Hermoygius, pour se racheter, donna en otage son neveu Pelayo, âgé de dix ans, qui languit trois ans en prison, et finit par recevoir la couronne du martyre. L'Espagne le vénère encore comme un saint.

Le moine de Silo ne dit pas un mot de la bataille de la Junquera.

population qui se pressait dans le bassin du Guadalquivir, les vastes ressources et les armées puissantes dont disposaient les khalifes, avec l'Afrique derrière eux comme une inépuisable réserve de chevaux et de soldats; si l'on songe, d'un autre côté, que les pauvres et belliqueux souverains de Léon et de Navarre, malgré les *immenses armées* que leur octroient si libéralement les chroniques, ne traînaient probablement dans leurs expéditions que quelques milliers de cavaliers bien armés, on trouvera que les chances étaient toutes contre cette poignée de chrétiens, qui s'aventuraient sur le sol ennemi, sans autre appui que leur courage, et peut-être les vœux secrets des chrétiens mozarabes.

La joie du triomphe fut troublée par une perte qu'Ordoño paraît avoir vivement ressentie : ce fut celle de la reine doña Nuña, ou Elvira, sa première femme, qu'il trouva morte au moment où il rentrait triomphant à Zamora. Cette épouse si tendrement aimée fut cependant bientôt remplacée par une noble Galicienne nommée Aragonta; mais celle-ci ne plut pas à son royal époux (*non fuit illi placita*), qui ne tarda pas à la renvoyer, et à épouser en troisièmes noces doña Sancha, sœur de Garcia de Navarre. Ce mariage, d'ailleurs conforme aux intérêts des deux peuples, fut le prix des généreux secours qu'Ordoño avait prêtés à son cousin de Navarre à la bataille de la Junquera, où les deux monarchies chrétiennes, qui ne s'unissaient jamais pour attaquer, s'étaient unies du moins pour se défendre.

Les dernières années de ce règne glorieux paraissent avoir été troublées par la rébellion de Nuño Fernandez, souche de la tige illustre des comtes de Cas-

tille, qui tenait une partie de ce pays en fief de la couronne de Léon. Mais Ordoño, instruit du complot avant qu'il éclatât, appela le comte à une entrevue sur le *rio* Carrion, près de Tabulare, avec quelques autres comtes castillans, complices de ses projets de révolte[1]; là, s'étant emparé des rebelles, il les emmena chargés de chaînes à Léon, où il les fit exécuter dans leur prison, et compléta sa vengeance en reprenant, pour son compte ou pour celui de Garcia, son allié, Najera et Vicaria, dont les rebelles s'étaient emparés. On a reproché à Ordoño cet acte de justice rigoureuse, qui a le tort de ressembler à un guet-apens, mais qui nous semble, du reste, amplement justifié, au moins dans les idées du temps, par la rébellion du vassal contre son suzerain.

Ordoño, après un règne de près de dix ans, aussi belliqueux au dehors, mais moins troublé au dedans que celui du grand Alonzo, son père, mourut peu de temps après son troisième mariage (924). Sa politique, plus éclairée que celle de ses prédécesseurs, s'étudia à mettre un terme aux déplorables discordes qui séparaient les deux états chrétiens de Léon et de Navarre, et à réunir leurs forces contre les musulmans, leur véritable ennemi. Dans ce rapprochement des deux couronnes et des deux peuples, ce fut

[1] Une des questions les plus obscures de l'histoire de l'Espagne chrétienne, c'est l'origine du comté de Castille, que nous examinerons plus loin. D'après la phrase de Sampiero, il paraît qu'à cette époque la Castille n'était pas encore gouvernée par un seul comte. Voici cette phrase importante : « Rex Ordonius, ut erat providus et perfectus, direxit Burgis pro comitibus... qui tunc eamdem terram regere videbantur. Hi sunt Nunius Fernandi (Nuño Fernandez), Abolmondar albus (alius), et suus filius Didacus (Diègo), et Fernandus, Ansuris filius. » Cet aboul Mondhar était sans doute un chef arabe banni de son pays, et qui s'était fait donner quelque fief en Castille. Ces exemples de *dénaturalisation*, encore rares à cette époque, deviendront bientôt plus fréquents.

toujours Ordoño qui joua le beau rôle de protecteur et prêta l'appui qu'on lui demandait. S'il ne fut pas toujours victorieux, comme son père, c'est qu'il eut affaire, dans abd el Rahman, à un plus rude adversaire; mais il fut aussi batailleur et aussi dévot que lui, et combla, comme Alonzo, les églises de ses dons[1], ainsi que l'atteste son épitaphe, pieusement conservée dans l'église de Léon[2].

Ordoño avait laissé deux fils de son premier mariage, Alonzo et Ramiro; mais Fruela II, leur oncle, duc ou roi des Asturies, les écarta du trône, heureusement pour l'unité espagnole, puisque les Asturies furent réunies ainsi à la couronne. Ce Fruela avait eu de sa femme, doña Nuña, trois fils, Alonzo, Ordoño et Ramiro, outre un fils naturel, Accensiare (peut-être Aznar). Contre l'usage des usurpateurs, Fruela ne se montra pas digne du trône : tous ses exploits, dit Sampiero, le seul historien de l'époque, dont les préventions passionnées

[1] On voit dans Sandoval, d'après un ancien document extrait, d'un livre des conciles attribué à Saint Millan, et qui est encore à l'Escurial, que sous le règne d'Ordoño le pape Jean envoya en Espagne un prêtre nommé Janellus, véritable inspecteur de la foi, chargé d'examiner l'état de l'église. Ce Janellus vint en Espagne, passa en revue toutes les parties de la lithurgie et tous les canons de l'église, et les trouva parfaitement orthodoxes, ce que la cour de Rome apprit avec grande joie.

[2] Masdeu, t. XII, p. 191, donne cette inscription. Mais, vu sa longueur, nous n'en citerons que le début, qui est en vers rimés, mais de telle sorte que chaque moitié du vers rime avec l'autre. Le reste de l'épitaphe est un sommaire en prose des principaux exploits d'Ordoño.

Omnibus exemplum sit quod venerabile templum
Rex dedit Ordonius, quo jacet ipse pius.
Hanc fecit sedem quam primo fecerat ædem,
Virginis hortatu, quæ fulget pontificatu.
Pavit eam donis, per eam nitet urbs Legionis.
Quæsumus ergo Dei gratia parcat ei.

contre Fruela nous rendent le témoignage un peu suspect, se bornèrent à faire égorger les fils d'un noble nommé Olimund; peut-être leur crime était-il d'avoir voulu donner la couronne au fils aîné d'Ordoño. Fruela se contenta de bannir leur frère Fronimius, évêque de Léon, auquel son caractère de prêtre sauva la vie; mais l'Eglise, qui eût fait peut-être meilleur marché à Fruela de la vie de quelques laïques, ne lui pardonna pas d'avoir mis la main sur l'oint du Seigneur, et, « de même que l'empereur Domitien avait été mis à mort par le sénat romain pour avoir exilé saint Jean l'apôtre », la lèpre vint fort à propos venger l'évêque de Léon et les injures du clergé, et délivrer, après un an, l'Espagne du joug de cet indigne fils d'Alonzo. Fruela mort, l'évêque proscrit rentra aussitôt dans son diocèse (925).

L'usurpation de Fruela fut vengée sur ses fils, qu'ALONZO IV, le fils aîné d'Ordoño, éloigna du trône, comme Fruela l'en avait éloigné lui-même. Cet Alonzo IV, dit *le Moine* ou *l'Aveugle*, fut un prince faible et irrésolu, qui, après quelques années d'un règne sans gloire, se lassa bientôt du fardeau de la couronne. Ayant perdu son épouse, doña Ximena, dont il avait un fils, Ordoño *le Mauvais*, il abdiqua le trône en faveur de son frère RAMIRO II, et entra dans le cloître de Sahagun, « plus par légèreté de cœur, dit la chronique d'Alonzo X, que par tout autre sentiment ». Mais, la même inconstance qui l'avait jeté dans le cloître lui en rendit bientôt le séjour insupportable, et, profitant de l'absence de Ramiro, qui allait faire une expédition contre les Maures, il revint à Léon s'emparer du trône. Peut être aussi ce faible monarque, avec toutes ses irrésolutions, ne fut-

il qu'un instrument dans la main des fils de Fruela, dont l'ambition stimulait la sienne.

Mais Ramiro, ramenant sur-le-champ vers Léon l'armée qu'il conduisait contre les musulmans, tint cette ville assiégée pendant deux ans, et finit par s'en emparer et par jeter en prison le moine-roi Alonzo. Pendant ce siége, les Asturies, travaillées sous main par les trois fils de Fruela, se soulevèrent contre Ramiro; mais après le prise de Léon, les Asturies se soumirent au monarque victorieux, qui, se saisissant des trois coupables, leur fit crever les yeux, ainsi qu'à son frère Alonzo IV, d'après le droit cruel dont l'armait la loi gothique[1], et les enferma pour le reste de leur vie dans un couvent (930). C'est ainsi que se termina, après cinq ans[2] de durée, le règne insignifiant d'Alonzo, qui mourut deux ans après.

Cette révolte des Asturies avait, du reste, un motif plus grave que l'ambition des fils de Fruela; une phrase de la chronique d'Alonzo X, dont l'écrivain n'a pas sans doute compris lui-même toute la portée, nous révèle ce motif. « Les Asturiens, dit-il, s'indignant de ce que dans la cession d'Alonzo et la substitution de Ramiro, on ne les avait pas consultés (*llamados al fecho*), en vinrent à se révolter. » Au milieu de la disette et de l'aridité des chroniques contemporaines, ces lignes sont fécondes : elles prouvent que, bien que la masse de la nation n'eût pas sa part

[1] Cod. vis., l. II, t. I, l. 6.

[2] Sampiero attribue à ce règne deux ans de durée; mais comme il en donne dix-neuf à celui de Ramiro II, pour que ces dix-neuf années se retrouvent, il faut supposer que le chroniqueur a compté comme appartenant au règne d'Alonzo les deux années que dura le siége de Léon, et qu'il a oublié de les défalquer du règne de Ramiro. Pour nous, nous datons ce dernier du jour de la cession d'Alonzo.

faite dans les institutions, la volonté et les intérêts de chacune des provinces de la monarchie étaient au moins représentés par les nobles et les évêques qui concouraient à l'élection ; que chacune de ces provinces se sentait le droit d'être consultée, par cette voie de représentation indirecte, dans le choix de son souverain, et qu'elle protestait au besoin par la révolte contre l'oubli ou le mépris de ce droit.

Quelque incomplète que fût cette représentation, exploitée tout entière au profit de la noblesse et du clergé, le vœu du peuple, s'il y avait un peuple alors, n'était pourtant pas entièrement méconnu. Si sa voix était muette encore, sa pensée perçait par la voix des nobles et des évêques ses délégués, les uns à vie, les autres héréditaires. L'évêque, surtout, sorti des rangs du clergé, c'est-à-dire du peuple, bien que depuis le 7e siècle il eût cessé d'être élu par lui, était le représentant naturel des intérêts populaires. Au noble, c'est-à-dire au soldat, les camps et la cour, les dangers, l'ambition, les brigues ; à l'évêque, c'est-à-dire au pasteur, la garde et la tutelle du troupeau sans défense, les pieuses fondations, les bonnes œuvres, le soin de conclure les traités, et de suivre les armées sur le champ de bataille, comme la prière boiteuse, qui arrive toujours trop tard et n'a plus qu'à intercéder pour les vaincus et à pleurer sur les morts.

L'évêque et le noble, ces deux mandataires de la nation, trop souvent, il est vrai, oublieux de leur sainte mission, avaient pourtant des jours solennels où il fallait bien s'en ressouvenir : à l'élection des rois, aux conciles de la monarchie, chaque province, chaque fraction de ce peuple naissant élevait la voix par la

voix de ses évêques et de ses nobles. Ainsi dans ces cortès bâtardes, moitié laïques, moitié religieuses, enfance confuse de la représentation nationale, où le peuple n'apparaissait que pour saluer de ses acclamations stupides des lois ou une élection qu'il n'avait pas faites, se préparaient les grandes, les vraies cortès nationales du 13e et du 14e siècle, ère représentative de l'Espagne; mais, pour que le peuple y conquît sa place, il fallait d'abord qu'il l'eût payée de son sang sur le champ de bataille; il fallait, en commençant l'édifice par la base, qu'il eût assuré l'indépendance de la commune avant celle de l'état, et que la libre gestion des intérêts municipaux lui eût enseigné l'usage de droits politiques plus élevés.

Le municipe, telle est en Espagne la base de l'ordre politique comme de l'ordre social, tel est l'humble berceau des libertés nationales, et leur refuge quand elles sont opprimées. C'est du conseil communal que partiront plus tard ces voix hardies, bien que mesurées, qui rappelleront au peuple ses droits, et au trône ses devoirs; c'est lui qui enverra ses mandataires siéger à côté de la noblesse et du clergé, qui, certes, ne les y appelaient pas, et que les députés des communes finiront par en exclure; c'est dans le conseil communal, enfin, que les libertés espagnoles, vaincues avec Padilla dans les champs de Villalar, en 1521, et exilées du monde politique, viendront chercher un refuge et couver silencieusement l'avenir de régénération que l'Espagne attend en vain depuis trois siècles.

Resté seul maître du trône par cet acte de cruelle justice envers un frère auquel il devait la couronne, Ramiro, excité par Dgiaffar, fils du rebelle Caleb,

qu'il avait accueilli à sa cour après la prise de Tolède, reprit contre les Maures son expédition, interrompue par la guerre civile. Après avoir tenu conseil avec les grands du royaume sur la route qu'il fallait prendre pour attaquer les *Chaldéens* (les Arabes), alors occupés de leurs guerres en Afrique, il entra sur leurs terres par une voie différente de celle que suivaient d'ordinaire les invasions chrétiennes. Au lieu de marcher sur Badajoz par Salamanque, il se dirigea du côté de l'est, vers *Majorit* ou *Magerit* (Madrid), dont le nom apparaît pour la première fois dans l'histoire. Cette ville, ou plutôt cette bourgade, se trouvait sur la route de la royale cité de Tolède, éternel objet de regret et d'envie pour les descendants des Goths. Du reste, dans ces temps de guerre et d'invasion perpétuelles, la situation de Madrid, au milieu d'une plaine ouverte de toutes parts, presque dénuée d'eau, et à dix lieues de distance du Guadarrama, le rempart de la Castille contre les musulmans, ne devait pas y attirer des habitants. Aussi eût-il été bien difficile alors de prédire la future grandeur de la capitale de l'Espagne. Ramiro prit Madrid, c'est-à-dire la pilla (932), et en massacra les habitants en état de porter les armes. Le même sort échut à la ville beaucoup plus importante de Talavera, qui commandait, avec Tolède, le plateau central du Tage.

Mais le temps que Ramiro avait employé à affermir son autorité contre les révoltes intérieures, abd el Rahman l'avait donné à une entreprise non moins utile. C'est en Afrique, nous l'avons dit, qu'était le point d'appui et comme la place d'armes du khalifat de Cordoue, et c'est là qu'abd el Rahman, justement inquiet de ces éternelles rébellions dont l'Afrique

était toujours le point de départ, consolida son empire par la conquête de Fez (931 à 934), plus importante pour lui que ne l'eût été celle de Narbonne ou du sud de la Gaule. Le succès de ses armes en Afrique prêta au khalife toujours victorieux des ressources pour ses guerres avec les chrétiens, et il se trouva libre désormais de tourner contre eux toutes les forces de l'islam.

A peine de retour dans sa capitale, Ramiro reçut un message de Fernan Gonzalez, comte de Castille : le vassal, ramené par le danger au sentiment de sa dépendance, conjurait son suzerain de venir le secourir contre les Arabes qui avaient envahi la Castille pour venger sur les cités chrétiennes les ruines encore fumantes de Talavera. Ramiro, toujours prêt à la guerre, arma sur-le-champ et s'avança vers Osma. Après un combat opiniâtre, la victoire se déclara en faveur du vrai Dieu (933); la plus grande partie de l'armée arabe fut taillée en pièces, et des milliers de captifs emmenés à Léon [1].

Ramiro, après avoir réparé les vides que la victoire avait laissés dans les rangs de son armée, se mit en marche vers Saragosse; et, en effet, l'on a dû s'étonner jusqu'ici de voir les rois de Léon et de Castille ne pas tourner leurs armes contre ce fertile bassin de l'Ebre dont leurs cousins de Navarre n'oc-

[1] Conde ne dit pas un mot de cette bataille d'Osma gagnée par les chrétiens, mais il parle d'une expédition d'al Modhaffer au delà du Duero, en Galice, où il fit beaucoup de butin. Poursuivi par les chrétiens, il égorgea ses prisonniers, qui embarrassaient sa marche, et battit ensuite l'armée ennemie. Conde place cette bataille en 930. Du reste, une expédition, soit arabe, soit chrétienne, ayant régulièrement lieu à peu près chaque année, on sent qu'il est impossible de les rapporter toutes, ou même de démêler toujours bien nettement celle dont le chroniqueur veut rendre compte. Conde ajoute que les Arabes dans leur retraite relevèrent les murs de Talavera.

cupaient que les plateaux supérieurs, et dont les Arabes possédaient la plus riche portion. Les armées du roi de Léon, en descendant pour la première fois dans les plaines de l'Aragon, n'y rencontrèrent que des succès. Le *wali* (gouverneur) de Saragosse, abou-Iahia, en arabe, ben Isaak ben Houmeya, trahit le khalife pour se ranger du parti de Ramiro[1] et se déclara son feudataire. Tout le pays aux environs de Saragosse fut soumis par Ramiro, qui fit rentrer sous le joug d'abou Iahia tous les châteaux forts et toutes les villes qui s'étaient séparées de lui depuis sa défection, et s'en retourna ensuite triomphant à Léon (934).

Vers cette époque (935), une armée arabe, commandée par al Modhaffer, entra dans le royaume de Léon, en marquant son passage par d'affreux dégâts[2]. Suivant Murphy, qui place cette expédition en 937, les infidèles pénétrèrent jusque sous les murs de Léon, où le roi s'était enfermé, et prirent et démolirent Burgos et plusieurs autres places fortes; mais le silence de Conde rend assez problématique cette prise de Burgos, dont les auteurs chrétiens ne parlent pas plus que lui.

Mais toutes ces *algarades* passagères (*al gara*,

[1] Les historiens arabes (Conde, II, 78 à 80) avouent la défection du wali, mais substituent à Saragosse la petite ville de Santarèm, près Lisbonne. Mais la défection du gouverneur d'une cité aussi faible que Santarem, et qui occupe si peu de place dans l'histoire, n'en eût pas tenu tant dans les chroniques chrétiennes. D'ailleurs Saragosse, voisine bien autrement redoutable pour les rois de Léon, devait être plus exposée à leurs attaques, surtout depuis que les Hafsoun avaient cessé d'en faire le siége de leur rébellion.

Conde attribue la révolte du wali au supplice de son frère le wazir Mohammed ben Isaak, exécuté par ordre du khalife.

[2] C'est sans doute à cette expédition que Sampiero fait allusion par cette phrase obscure, supprimée par le moine de Silo, qui copie Sampiero : « Iterum venientes, fregerunt *Sotus Covam.* » Masdeu et Ferreras y voient Cova Rubisa, entre Soria et Burgos.

l'incursion) n'étaient que des préludes à une expédition plus vaste que méditait le khalife. Dans le mois de sefar de l'an 327 de l'hégire (novembre 938), abd el Rahman, après d'immenses préparatifs, qui semèrent la terreur dans toute l'Espagne chrétienne, vint, à la tête de plus de cent mille hommes, entreprendre en personne le siége de la forte cité de Zamora, entourée de sept enceintes de murailles et de deux fossés profonds et remplis d'eau. Le khalife commença par s'emparer de toutes les forteresses chrétiennes près des bords du Duero, dont les principales étaient Osma, Aranda et Estevan de Gormaz. Il avait déjà passé le fleuve et investi Zamora, et avait même, dit-on, envoyé ses éclaireurs dévaster le pays jusqu'à Amaya, à quelques lieues de Burgos, lorsqu'il apprit que le roi Ramiro, à la tête d'une armée non moins nombreuse, marchait à sa rencontre.

Tous les états chrétiens avaient envoyé leur contingent dans cette croisade sainte, qui semblait devoir décider du sort de la chrétienté : jamais, depuis la conquête arabe, des forces aussi imposantes n'étaient, de part et d'autre, descendues dans la lice. Des présages célestes, rapportés par les historiens des deux nations, annoncèrent la lutte sanglante qui se préparait. Une éclipse de soleil [1], qui dura une heure

[1] C'est cette éclipse de soleil, fixée par les savants auteurs de l'*Art de vérifier les dates* au 19 juillet 939, qui a servi à Masdeu pour donner la date de la bataille de Simancas, dont elle prouve l'identité dans les récits arabes et chrétiens. Sampiero a fourni le point de départ en nous apprenant que la bataille eut lieu un lundi, veille de la fête des saints Juste et Pasteur. Or, cette fête, qui se trouve le 6 août, ne tombe un lundi qu'en l'an 939 ou en l'an 944, et c'est évidemment de 939 qu'il s'agit. Conde met à tort la bataille trois jours après l'éclipse. Quant aux autres prodiges que l'on raconte, ils s'expliquent

entière, effraya les deux armées et sema la terreur dans toute l'Espagne chrétienne et musulmane. « Des flammes sorties de la mer, dit la chronique de Burgos, incendièrent des villes, des hommes, des troupeaux, et consumèrent des navires au sein même de l'Océan; elles brûlèrent dans Burgos plus de cent maisons, ainsi que dans une foule d'autres villes. »

Enfin les deux armées se rencontrèrent non loin de Simancas, auprès du confluent du Duero et de la Pisuerga. L'armée arabe, qui avait laissé vingt mille hommes sous les murs de Zamora, était divisée en trois corps : l'avant-garde et le centre, commandés par al Modhaffer, l'aile gauche par le vali de Badajoz, l'aile droite par le wali de Tolède, et la réserve par le khalife en personne, qui avait sous ses ordres les walis de Valence et de Murcie. Dans les rangs des chrétiens se trouvait ben Houmeya, le wali rebelle de Saragosse [1], avec un corps de cavaliers musulmans; Garcia, roi de Navarre, et Fernan Gonzalez, comte de Castille, étaient venus aussi, à la tête de nombreux auxiliaires, rompre leur lance dans ce tournoi solennel de la chrétienté.

Deux jours entiers les deux armées restèrent en présence, saisies d'une terreur mutuelle; le troisième, 5 août 939, jour à jamais glorieux dans les annales de l'Espagne chrétienne, la bataille s'engagea enfin, mais seulement vers le milieu du jour. On comprend,

tout naturellement par des éruptions volcaniques et par les feux souterrains qui couvent dans le sol de la Galice, où des eaux chaudes se rencontrent à chaque pas.

[1] On remarquera que les auteurs arabes, en mentionnant tous les walis qui combattaient dans l'armée d'abd el Rahman, ne parlent pas de celui de Saragosse. C'est une raison de plus de croire que le wali rebelle avait livré aux chrétiens Saragosse, et non Santarem.

du reste, et l'on pardonne cette longue hésitation entre champions d'égale force, qui s'étaient éprouvés tant de fois, et que l'éclipse avait d'ailleurs frappés d'un superstitieux effroi. La cavalerie arabe, s'ébranlant tout entière au bruit assourdissant des tambours et des trompettes, salua l'ennemi par un cri immense, un seul cri, poussé par cent mille hommes, qui fit trembler la terre, et résonner comme sous le roulement de la foudre tous les monts d'alentour. Le mur de fer de la cavalerie chrétienne, aux rangs serrés, aux cuirasses luisantes et pressées l'une contre l'autre comme les écailles d'un serpent, reçut sans s'ébranler le choc épouvantable de cette masse confuse, qui, oubliant à l'heure du combat tout ordre et toute discipline, ne savait plus, comme le Kabayle de l'Atlas, que se lancer, en baissant la tête derrière le cou de son cheval, au plus épais de la mêlée.

La lutte fut longue et acharnée, et les deux chefs, Ramiro et al Modhaffer, se montrèrent également dignes de vaincre. Ce dernier, toujours au premier rang et brandissant sa longue lance, entrait et ressortait tour à tour au plus épais des bataillons chrétiens, animant du geste et de la voix ses soldats découragés, et leur ouvrant dans les rangs de l'ennemi une sanglante trouée. Mais les milices chrétiennes, animées de ce courage passif qui a toujours caractérisé le soldat espagnol, et de cette patiente opiniâtreté qui finit par donner la victoire, tenaient bon, et recevaient, impassibles comme le roc, l'effort successif de tous ces flots d'assaillants qui venaient se briser sur elles. De temps en temps le mur s'ébranlait, et Ramiro, à la tête de sa pesante cavalerie, faisait à son tour une longue percée dans les rangs des infi-

dèles, et balayait devant lui leur masse confuse. Le wali transfuge ben Houmeya, avec ses légers cavaliers arabes, plus exercés à ce genre de guerre, combattait contre ses concitoyens avec leurs propres armes, et les harcelait de ses attaques réitérées. Comme chez tous les transfuges, la haine doublait encore son courage, et les musulmans n'avaient pas d'ennemi plus redoutable ni plus acharné.

Enfin l'aile droite des Arabes fut enfoncée par ces lourds chevaux chrétiens, tout couverts de pesantes armatures de fer bruni, et auxquels les légers chevaux numides ne pouvaient résister qu'en se dispersant, et le désordre se mit dans leurs rangs. La bataille était perdue; mais une charge désespérée, faite à propos par abd el Rahman, sur le flanc des chrétiens, à la tête des cavaliers de Cordoue, troupe d'élite qu'il avait prudemment tenue en réserve, sauva son armée, qui, sans lui, périssait tout entière. Les lignes chrétiennes furent entamées, et le combat recommença avec une nouvelle fureur[1]. La nuit sépara enfin les combattants; mais les pertes des infidèles avaient été immenses : la plus regrettable de toutes était le brave wali de Badajoz, un de leurs meilleurs généraux.

Nous n'adopterons pas les exagérations habituelles des chroniques espagnoles, qui font laisser aux musulmans quatre-vingt mille morts sur le champ de bataille[2]. « Qui peut savoir le nombre des morts? s'écrie un historien arabe; Dieu seul le sait. » Toutefois

[1] Suivant Conde, les Arabes sans la nuit auraient remporté la victoire. « Les chrétiens, dit-il, se retiraient déjà, bien qu'en combattant, et la victoire se déclarait en faveur des musulmans. »

[2] « Deleta sunt ex eis LXXX millia Maurorum. » (*Chron. Sampieri.*)

le chroniqueur el Mesaudi, qui donne de cette sanglante journée le récit le plus circonstancié, avoue lui-même qu'abd el Rahman était perdu si le roi Ramiro l'avait poursuivi l'épée dans les reins. Au dire du même auteur, c'est le renégat aben Houmeya qui persuada au roi chrétien d'attendre des renforts, et lui fit craindre quelques unes des ruses de guerre habituelles aux Arabes, s'il poursuivait l'armée ennemie, dont il eût été si facile d'achever la défaite [1]. Il semble toutefois difficile de concilier cette prompte défection du transfuge avec le courage qu'il avait déployé contre ses concitoyens sur le champ de bataille.

Ramiro, occupé, ainsi que son armée, à recueillir les dépouilles du camp musulman, se laissa facilement persuader, et le traître ben Houmeya, après avoir ainsi sauvé les débris de l'armée arabe, alla recueillir le salaire de sa nouvelle trahison, et recevoir du khalife son pardon, qu'il avait bien gagné [2]. Abd el Rahman, heureux d'échapper à une nouvelle attaque des chrétiens, qu'il était en ce moment incapable de soutenir, s'en retourna sous les murs de Zamora pour en presser le siége.

Zamora a passé, auprès de quelques historiens, pour bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Numance. Il n'en est rien, on le sait, puisque nous avons vu

[1] Murphy et Conde donnent, d'après Mesaudi, ce détail sur le wali transfuge. Mais Conde ne s'aperçoit même pas qu'en faisant inviter Ramiro par ben Houmeya à ne pas poursuivre les Arabes, « qui commencent toujours, dit-il, à combattre au moment où on les croit vaincus, » il contredit son propre récit, qui leur attribue la victoire.

[2] Sampiero place la nouvelle trahison de ben Houmeya avant la bataille de Simancas, et prétend que Ramiro, l'ayant fait prisonnier pendant la bataille, l'envoya chargé de chaînes à Léon. Mais j'ai suivi Mesaudi, évidemment mieux informé à cet égard et plus sincère que les autres historiens arabes.

Numance située non loin de Soria et des sources du Duero; mais Zamora se montra digne de la continuer par son héroïque résistance. Irrité plus encore qu'affaibli par son échec de Simancas, abd el Rahman voulait à tout prix venger la honte de l'islam, et clore la campagne par un succès, quelque cher qu'il fût acheté; peut-être aussi craignait-il que les chrétiens, malgré leur épuisement, ne trouvassent encore des forces pour soutenir Zamora, le boulevart de la chrétienté: aussi le siége fut-il poussé avec une vigueur et un acharnement sans exemple, même dans ces cruelles guerres. La vie des hommes, qui, dans cette belliqueuse religion de Mahomet, a presque aussi peu de prix aux yeux des sujets qu'à ceux du maître, fut dépensée avec une prodigalité inouïe, même dans les annales de l'islam. Les chrétiens, moins nombreux, mais défendus par leurs fortes murailles, et derrière un mur les Espagnols furent toujours invincibles, opposèrent au courage fanatique des assiégeants une invincible résistance. Ceux-ci ne gagnaient pas un pouce de terrain qui ne fût acheté par une lutte pied à pied et par des torrents de sang.

Enfin, après plusieurs assauts vigoureusement repoussés, les Arabes, à force de sang versé, parvinrent à ouvrir une brèche dans les deux premières enceintes de murailles; mais un fossé large et profond arrêta tout d'un coup l'effort des assaillants, et les chrétiens, rangés en bon ordre derrière le fossé, les accueillirent par une nuée de flèches. Une lutte nouvelle et plus terrible s'engagea à cet endroit. Des milliers de musulmans allèrent chercher au ciel la palme des martyrs, récompense de leur sainte guerre. Mais la partie n'était pas égale: les chrétiens, épuisés

par leur victoire même, ne pouvaient suffire à lutter contre ce flot d'assaillants sans cesse renouvelé. Des torrents de sang teignirent les eaux de ce fossé funeste, célèbre dans les annales musulmanes comme dans les annales chrétiennes, et ce ne fut qu'en y entassant, en guise de fascines, les cadavres sanglants de leurs frères, que les Arabes parvinrent à le traverser.

Pas un chrétien n'échappa aux épées musulmanes, altérées de vengeance; mais pas un non plus n'essaya de fuir : tous moururent à la place où ils avaient combattu. Les cinq enceintes de murs qui restaient furent franchies par les assaillants, qui ne rencontraient plus personne pour les défendre. Les portes de fer furent brisées, et l'étendard de l'islam flotta sur les hautes tours. Les femmes et les enfants, qui attendaient en tremblant leur sort dans l'enceinte de la ville, furent cependant épargnés, mais emmenés en esclavage, et les Arabes semblent eux-mêmes étonnés de leur clémence en nous la racontant.

Mais les vainqueurs aussi avaient payé bien cher leur triomphe. Ce combat, le plus cruel et le plus meurtrier dont fassent mention les annales de l'empire arabe, porte chez les musulmans le nom de *al Handeck*, ou du fossé, et leurs historiens eux-mêmes avouent que la prise de Zamora leur coûta de quarante à cinquante mille hommes. Peut-être aussi faut-il comprendre dans ce nombre ceux qui étaient restés sur le champ de bataille de Simancas [1].

[1] Cette double bataille, dont j'ai dû recommencer cinq fois le récit avant de pouvoir combiner ensemble les versions des deux peuples, peut donner une idée des immenses difficultés que présente cette partie des annales de l'Espagne. Ainsi les chrétiens ne disent pas un mot du siége de Zamora ni de sa conquête.

On le voit, chez les historiens des deux nations, les guerres portent le même caractère d'acharnement et de férocité ; de part et d'autre ce sont également des guerres d'extermination, où les haines de religion à religion se compliquent encore avec les haines de peuple à peuple. Ce n'est que plus tard, quand l'esprit de chevalerie sera né, non pas du christianisme, comme on l'a dit, mais de ce mélange de courage et de grâce, de ce je ne sais quoi d'enthousiaste et de calme, d'impétueux et de mesuré, qui fait le fond du caractère arabe, que nous verrons s'adoucir les brutales relations de ces deux peuples, qui se heurtent partout où ils se touchent, et n'ont pas, dans ce monde ni dans l'autre, un intérêt ou une croyance qui ne soient opposés. Quelques traits d'humanité, quelques rares vertus, plus chevaleresques que chrétiennes, viendront reposer du triste spectacle de ces guerres sans trève et sans pitié, où l'on finit par s'en prendre aux religions elles-mêmes de toutes les horreurs qu'elles absolvent.

Cette bataille de Simancas, non moins célèbre que celle de Clavijo, et plus d'une fois confondue avec elle, a été embellie par tous les historiens postérieurs d'innombrables miracles, qui rappellent plus ou

par les Sarrasins ; mais les Arabes en revanche se taisent sur la prétendue bataille d'*Alhandega* ou *du fossé*, que racontent toutes les chroniques chrétiennes. A en croire Sampiero, le roi de Léon, après la bataille de Simancas, poursuivit sans relâche les infidèles jusque sous les murs d'*Alhandega*, c'est-à-dire devant les fossés de Zamora (*al handeck*, fossé). Les Arabes, contraints d'accepter la bataille, furent encore vaincus, et le reste de leur armée complétement détruit. Abd el Rahman lui-même n'échappa qu'à demi mort (*semi vivus evasit*). Mais cette seconde rencontre entre les deux armées, après la terrible lutte de Simancas, paraît peu probable : les chrétiens devaient avoir aussi besoin que les musulmans de réparer leurs pertes.

le vœu de Santiago[1]. Mais comme tous ces miracles se résument en prétendus vœux faits par le roi de Léon et le comte de Castille devant les deux sanctuaires nationaux de saint Jacques et de saint Millan, si leur intercession donnait la victoire, il n'est pas difficile de deviner la source de ces pieuses inventions.

Au printemps de l'année 940, Ramiro, ayant réparé ses pertes, franchit de nouveau la frontière musulmane et s'avança jusqu'au fleuve Tormez, sur lequel est situé Salamanque. Les Arabes eux-mêmes suppléent au silence des chroniques chrétiennes, en nous apprenant que le début de la campagne fut favorable aux champions du Christ. Ramiro battit le wali de la frontière, Abdallah el Koreïsch, et reprit Zamora, cette éternelle arène de la lutte entre les deux peuples. La garnison fut massacrée sans pitié, comme une expiation offerte aux mânes des chrétiens tombés sur les bords du fatal fossé. Mais abd el Rahman, jaloux de venger la honte de l'islam, envoya à Abdallah des renforts qui lui permirent d'envahir à son tour la frontière chrétienne.

Les Léonais s'avancèrent hardiment à sa rencontre, et les deux armées se trouvèrent bientôt en présence, près de saint Estevan de Gormaz, dans un étroit espace entre le Duero et les montagnes, où toutes deux, sans espoir d'échapper, étaient condamnées à vaincre ou à périr. La bataille fut sanglante, et le Duero,

[1] Ainsi le fameux document connu sous le nom de *diploma del voto de los Castellanos*, dont Masdeu (XII, 218) démontre parfaitement la fausseté, affirme que deux cavaliers, montés sur des chevaux blancs, furent vus combattant à la tête de l'armée chrétienne. On se rappelle qu'à la bataille de Clavijo (voyez l'appendix xi), l'apôtre saint Jacques, aussi monté sur un cheval blanc, avait déjà joué le même rôle.

suivant le poétique augure d'Abdallah[1], roula dans ses flots bien des cadavres. Saint Estevan, et Zamora, reprise encore une fois après un nouvel assaut livré sur ses ruines teintes de sang, furent le prix de la victoire. L'acharnement que les deux peuples mettaient à se disputer cette malheureuse cité prouve assez son importance comme position militaire. Enfin les deux peuples, fatigués de cette lutte, où les succès étaient trop balancés pour amener un résultat décisif, finirent par conclure, en 944, une trève de cinq ans, que Ramiro demanda le premier, et qui fut de part et d'autre fidèlement observée.

Ramiro, qui avait appris à ses dépens, dans la dernière campagne, combien il importait d'être maître du bassin du Duero, s'occupa pendant la trève d'en repeupler et d'en fortifier les principales villes, Ledesma, Riba, los Baños, Peñaranda, Alhandega (sans doute Zamora), et Salamanque, qui, dominant à la fois la route de Tolède et celle de Badajoz, ouvrait aux chrétiens les deux portes de l'Espagne arabe. Pendant ces cinq années de paix, fécondes pour l'Espagne chrétienne, on voit percer à travers l'obscur laconisme des chroniques un mouvement marqué d'organisation sociale et politique. Ce mouvement, il est vrai, ne se traduit pas encore en institu-

[1] Voici les vers que Conde met dans la bouche d'Abdallah, poète et soldat à la fois, suivant l'usage des Arabes :

« De un lado nos cerca Duero,
La salida està en vencer
La sangre de los infieles;
Del otro peña tajada, y
Y en el valor la esperanza
Enturbie de Duero el agua. »

tions, en lois, en conciles, ni les temps ni les peuples ne sont mûrs pour cela; mais en fondations de villes, sans doute accompagnées de franchises, que le fondateur concédait aux nouveaux habitants pour s'assurer de leur dévoûment.

Cependant, l'impulsion, il faut le dire, ne vient pas toujours de la royauté. Divers comtes castillans, par une noble émulation avec la couronne, entreprennent pour leur compte des *poblaciones* nouvelles, ou repeuplent les cités dévastées par les Arabes. Ainsi la chronique de Sampiero cite Amaya et Santillane (*sancti Juliani*), fondées par le comte Roderich; Burgos et Ovierna, par le comte *Didacus* (Diego), *sur l'ordre du roi;* Roa, par Nuño Muñez; *Oxoma* (Osma), par Gonzalo Tellez; *Azca* (Oca), *Clunia* (Coruña del Conde), saint Estevan de Gormaz, par Gonzalo Fernandez; et enfin *Septem Publica* (Sepulveda), par Fernan Gonzalez. Quelques unes de ces *poblaciones* remontent, il est vrai, à des temps antérieurs, comme celle d'Amaya, de Santillane et de Burgos. Mais cette série de fondations utiles, toutes opérées par des comtes castillans, et une seule par ordre du roi, contrastent vivement avec les éternelles fondations de monastères des rois de Léon, et asseyent sur une noble base l'indépendance et la grandeur futures de la maison de Castille[1].

Le moment est venu de démêler le fonds de vérité qui se mêle aux fables et aux mensonges historiques,

[1] On remarquera que ce passage sur les fondations des comtes de Castille, qui semble interpolé dans la chronique de Sampiero, n'a été répété ni par le moine de Silo, ni par Rodrigue de Tolède, qui ont tous deux copié Sampiero. Si populaire que fût l'illustre Fernan Gonzalez, fondateur du comté de Castille, l'histoire, écrite par des évêques, et déjà toute monarchique, prend toujours contre lui le parti des rois.

débités par les historiens sur l'origine de ce fameux comté de Castille, source obscure et vainement explorée de la monarchie castillane. La *Bardulie*, tel est l'ancien nom de la Castille[1], désignait, vers l'époque dont nous nous occupons, un espace long et étroit entre la Navarre et le royaume de Léon, depuis la mer de Biscaye jusqu'au Duero. Sa limite à l'ouest était le fleuve Pisuerga, et à l'est les provinces de Rioja et d'Alava jusqu'à Miranda de Ebro. Ce pays, fort peu étendu, et qui sous les rois goths paraît avoir été compris dans les limites beaucoup plus vastes de l'ancien duché de Cantabrie, fut gouverné sous la monarchie asturienne par des comtes, non pas à titre de fief héréditaire, mais comme une simple dignité toujours révocable. Les conquêtes d'Alonzo Ier, en

1 Bardulia, quæ Castilla hodie vocatur. (Sebàst. Salmant.)

2 On trouvera à ce sujet des détails étendus, mais un peu confus, dans une dissertation de Benito Montejo, t. III *de las Memorias de l'Academia de la historia, à Madrid.* Il cite ce couplet curieux d'une vieille romance sur la Castille au 8e ou 9e siècle.

Harto era Castilla	« Alors était la Castille
Pequeño rincon	Un assez petit coin
Quando Amaya era su cabeça	Quand Amaya était sa tête
Y Fitero el mojon.	Et Fitero sa limite. »

Amaya était une ville forte, à huit lieues au nord-ouest de Burgos. Fitero, ou plutôt Itero, était près de la Pisuerga, entre Castro-Xerez et Fromesta. Mais la Castille, à vrai dire, n'a, dans aucun temps, été bornée à un aussi étroit espace.

Diego Gutierrez, dans un traité spécial sur l'origine du comté de Castille, n'hésite pas à affirmer, avec cet intrépide parti pris qui dispense de fournir aucune preuve, que la Cantabrie sous les Goths, devenue la Castille sous les rois des Asturies, n'a pas cessé un instant de conserver son indépendance, et qu'elle n'a jamais été un fief de la couronne de Tolède ou de Léon. L'amour-propre national exagéré qui a porté l'auteur à donner ainsi un démenti à l'histoire sur un des points les mieux établis par elle ôte toute la foi qu'on pourrait avoir à ses recherches, d'ailleurs assez complètes, sur ces obscures origines.

étendant jusqu'à Avila et Sepulveda, c'est-à-dire jusqu'au centre de la Péninsule, les limites de la monarchie asturienne, reculèrent aussi au delà du Duero celles de la Castille [1], qui comprit désormais une partie des *Campi gothici* ou *tierra de campos*, sur les deux rives du Duero. C'est alors qu'elle emprunta son nom de *Castella* (Castille) des nombreux châteaux qu'Alonzo y éleva pour la défendre des incursions arabes. Le comte chargé de gouverner ce pays avait d'autres comtes sous ses ordres, et sans doute il en existait aussi qui étaient indépendants de lui.

Le premier de ces comtes, car nous ne comptons pas comme tel un certain Rodrigo Fruelaz, qui appartient à la fable beaucoup plus qu'à l'histoire, est Rodrigo, qui régit la Castille de 860 à 866, et peupla la ville d'Amaya; c'est à peu près tout ce que l'on sait de lui [2]. Son fils Diego (*Didacus*) Rodriguez peupla, comme nous l'avons vu, la ville de Burgos, vers 884. Ce Diego est plus connu sous le nom de *Portiellos*, nom qui lui vint, non pas, comme on l'a dit, de l'ancienne famille romaine des *Porcelli*, mais de la petite ville de Porcelis, où sans doute il était né. Vient ensuite

[1] On peut remarquer que, du Pisuerga à l'Alava, et de Burgos au Duero, toutes les donations de cette époque sont faites par des comtes de Castille, et non par des rois de Léon. Dans la charte de donation de Fernan Gonzalez au monastère d'Arlanza, on voit qu'il possédait des villes au sud du Duero.

[2] Moralès cite, d'après Esteban de Garibay, une charte de fondation du monastère San Flavian de Mena, en l'an 762, où la date est suivie de ces mots, *regnante Ruderico in Castella*, sans qu'on y parle même du roi Fruela Ier, qui régnait dans les Asturies. Deux autres chartes, l'une de 772, l'autre de 775, offrent la même particularité. Mais presque toutes ces chartes sont justement suspectes. En général, ce n'est qu'avec une extrême défiance qu'il faut se servir dans l'histoire d'Espagne de ces sortes de documents. Dans aucun pays les chartes apocryphes ne se trouvent en aussi grand nombre, parce que dans aucun pays les couvents n'avaient un égal intérêt à les falsifier.

Gonzalo Fernandez, qui n'a guère d'autre titre à l'attention de l'histoire que de passer pour le père du célèbre Fernan Gonzalez; puis Nuño Fernandez, que nous avons vu donner sa fille en mariage au fils aîné d'Alonzo III, Garcia, l'aider dans sa révolte contre son père, et périr en prison par ordre d'Ordoño II, qui écrasa par ce coup hardi les premiers essais d'indépendance des comtes castillans; et enfin l'illustre Fernan Gonzalez, le premier d'où date réellement l'histoire de la Castille.

Jusqu'à Fernan, la série de ces comtes est et restera toujours un peu arbitraire, grâce à la difficulté de discerner entre tant de délégués du pouvoir royal le comte feudataire de Castille. Le fief, bien qu'il passe souvent du père au fils, n'est pas héréditaire de droit, et ne le devient que dans les mains de Fernan. Aussi ces comtes n'occupent-ils pas dans la chronique de Sampiero, évêque d'Astorga, et partisan fanatique des rois de Léon, la place que nous nous efforçons de leur rendre dans l'histoire. C'est à peine si le monarchique historien fait mention de leurs noms à propos des villes qu'ils ont fondées, et les épithètes, d'ailleurs assez méritées, de rebelles et de traîtres leur sont à chaque instant prodiguées. Les monarques léonais, pour diminuer le pouvoir de ces dangereux vassaux, paraissent avoir multiplié le nombre des comtes ou seigneurs qui partageaient avec eux le gouvernement de la Castille. Sans doute l'autorité de ces seigneurs, simples commandants de villes ou de districts, révocables à la volonté du roi, était subordonnée à celle du comte gouverneur; mais Sampiero affecte de ne pas les distinguer de lui, et de partager indifféremment entre tous le nom de comtes de Cas-

tille. « Ordoño, dit-il en propres termes, fit jeter en prison le comte Nuño Fernandez, Abolmondar, et Fernan, fils d'Aussur, qui paraissaient régir ce pays (*eamdem provinciam regere videbantur*) »; et sous Ramiro II, Nuño Fernandez et Diego Munez, qui se révoltèrent contre le roi (*tyrannidem gesserunt*), sont encore appelés des *comtes de Castille*.

Au milieu de toutes ces contradictions, les chartes, contrôlées par une sévère critique, peuvent seules suppléer au silence de l'histoire. Or ce sont elles qui nous attestent, en dépit du silence de Sampiero, la prépondérance toujours croissante que sut prendre sur les comtes ses rivaux l'actif et habile Fernan Gonzalez, le véritable fondateur de la monarchie castillane. Avant même qu'il n'ait conquis son indépendance sur la couronne de Léon, nous le voyons sous le règne belliqueux de Ramiro II jouer un rôle proéminent, un rôle de roi, pour tout dire, dans les deux seuls événements de l'époque, les invasions et les alliances. Seul il fait la guerre aux Arabes et les bat, seul il fonde et enrichit des monastères, en s'intitulant, dans toutes les chartes qu'il signe : « Fernan, par la grâce de Dieu, régnant en Castille », sans que mention soit faite de son suzerain de Léon. Du fond de la prison où le jette Ramiro, assez puissant pour punir la rébellion, mais non pour mettre à mort le rebelle, il transige encore avec lui et se fait acheter son alliance par un mariage entre son fils et la fille de Ramiro. Son nom, que Sampiero, le seul historien de l'époque, tait, ou ne prononce que pour le maudire, occupe à lui seul toutes les chroniques postérieures. La taille de l'aventurier grandit jusqu'aux proportions du héros à mesure qu'on s'éloigne de lui; comme à

Roderich, le dernier des Goths, l'histoire ne suffit plus à raconter tout ce qu'il a fait; il faut la fable[1], il faut la poésie, qui s'entrelace à l'histoire elle-même, et ne laisse plus discerner ses fictions de la réalité.

Quant au roman des juges de Castille[2], si célèbre dans le moyen âge espagnol, et si gravement répété, malgré le silence de Sampiero, par tous les écrivains postérieurs, qui remplissent ainsi la lacune de l'histoire de Castille depuis la mort de Nuño Fernandez, en 923, jusqu'à la révolte de Fernan Gonzalez, nous n'en discuterons pas ici l'invraisemblance : le travail de l'historien, à cette époque difficile où nous sommes arrivés, consiste à distinguer l'élément romanesque et l'élément historique, sans cesse confondus dans les annales de l'Espagne. Mais ces annales, si poétiques et si merveilleuses, perdraient leur plus grand char-

[1] Voyez pièces justificatives, n° 12.

[2] Sandoval (*Historias*, p. 290) raconte que la résidence de ces juges était un lieu appelé *bijuezes* (les deux juges), près de Medina del Pumar, et que, quand Burgos fut fondée, on y transporta le siége où ils s'asseyaient. Voici quelques vieilles rimes assez curieuses qu'il cite à ce sujet : « A la mort d'*Alonzo el Casto*, dit le poète,

Eran en gran coyta los Españoles caydos
Duraron en gran tiempo todos desavenidos,
Como omes sin señor, tristes y doloridos
Dezian, mas nos valiera nunca ser nacidos.

Quando vieron los Castellanos la cosa asi yr,
A quien alzarian por rey no se podian avenir;
Vieron que sin pastor no pudian vivir,
Posieron quien podiesse las cosas decedir...

... Don Nuño Rasura, ome de gran valor,
Vino de su liñage el Conde batallador,
El otro don Layno el buen guerreador,
Vino de aqueste el Cid campeador.

me, s'il fallait en rejeter tout ce qu'on en élague, et la vérité qui resterait ne vaudrait pas le mensonge qu'elle aurait remplacé. C'est ce qui nous a décidé à rejeter à la fin de ce volume la version poétique de chaque grand événement dont la fable s'est emparée à la suite de l'histoire.

Revenons maintenant aux faits attestés, aux faits historiques, les seuls dont nous ayons à nous occuper ici. Après le coup de vigueur frappé par Ordoño II contre les comtes de Castille, cette remuante noblesse, privée de son chef et de ses membres les plus actifs, paraît s'être pendant quelques années résignée à l'obéissance. Mais, pendant cette époque, le fameux Fernan Gonzalez, que nous verrons bientôt confisquer pour lui seul le titre et le pouvoir de comte de Castille, établissait son influence dans ce pays, et attirait peu à peu vers lui l'autorité jusque là partagée. Nous l'avons vu en 922 réclamer les secours de son suzerain de Léon contre les Sarrazins, qui avaient envahi la Castille. Il est probable qu'il prit part à la bataille de Simancas, bien que l'histoire n'en dise rien. On sait seulement qu'il peupla et fortifia Sepulveda, sur l'extrême frontière de la Castille.

Rodrigue de Tolède, qui a copié Sampiero sans le comprendre, accuse Fernan Gonzalez et Diego Muñez d'avoir appelé les Arabes, en 940, sur les bords du Tormez. Mais cette assertion, dont les Arabes et Sampiero ne disent pas un mot, mérite peu de crédit: car le comte est à peu près le seul héros castillan qui n'ait pas terni sa gloire par une alliance avec les infidèles, et ce n'est pas là une des moindres sources de sa popularité. Tout ce que l'on sait, c'est que, quel-temps après, les deux comtes, qu'ils eussent ou non

invoqué l'appui des infidèles, se révoltèrent contre Ramiro; mais sans doute leur tentative d'indépendance n'était pas appuyée sur des forces suffisantes, car ce roi *prudent* et *fort* s'empara des deux comtes et les fit jeter en prison; il y restèrent long-temps, jusqu'à ce que Ramiro, les croyant assez punis, leur rendit la liberté, reçut d'eux un nouveau serment de fidélité, qui ne devait pas être mieux tenu que l'ancien, et finit par faire épouser son fils aîné, Ordoño, à la fille de Fernan, Urraca.

L'heure du repos approchait pour Ramiro; mais ce belliqueux monarque ne voulut pas mourir avant d'avoir vu se déployer encore une fois contre les Arabes l'étendard de Léon. Il arma donc, aussitôt l'expiration de la trève, une expédition contre Talavera, dévasta tout le pays, tua aux Arabes en bataille rangée douze mille hommes et en remmena sept mille captifs. Telle est la version de Sampiero; voici celle des Arabes, directement opposée, et que nous essaierons pourtant de concilier avec elle. Ramiro, disent-ils, à peine la trève expirée, envahit la Lusitanie du côté de Zamora. Abd el Rahman fit publier l'*al gihed* ou guerre sainte, et rassembla des troupes dans tous ses états de la Péninsule et même de l'Afrique. Le wali de Fez vint en personne, à la tête d'une troupe d'élite. Le commandement en chef fut confié à Hadjeb Ahmed ben Saïd. Les chrétiens, chassés de Simancas et de toutes les places fortes du Duero, furent repoussés dans leurs montagnes avec de grandes pertes[1] et la Galice dévastée par les Arabes victorieux (950).

[1] Les historiens arabes parlent avec leur exagération ordinaire de l'immense

Peut-être sera-t-il possible de faire concorder ces deux versions, en apparence si contradictoires, en supposant que les deux expéditions eurent lieu en même temps; les Arabes dans ce cas auraient attribué par erreur au roi Ramiro l'expédition de Lusitanie, tandis qu'il commandait réellement celle de Talavera. Le silence des Arabes sur cette dernière expédition serait alors la meilleure preuve de la véracité des chroniques espagnoles, et les Arabes auraient été victorieux en Galice, pendant que les chrétiens l'étaient dans le pays de Tolède, contradiction qui se rencontre à chaque page de cete histoire, toujours écrite en partie double, quand les légendes populaires ne viennent pas la compliquer d'une troisième version, différente encore des deux autres.

De retour à Léon, après une maladie grave qui le saisit à Oviédo, Ramiro sentit sa fin approcher, et, en digne roi chrétien, il se confessa, et mourut saintement en 950, après un peu moins de 20 ans de règne. De sa deuxième femme, Teresia, fille de Sancho Abarca, roi de Navarre, il avait eu deux fils, Ordoño et Sancho, et une fille, Elvira, qui prit le voile à Léon. Dans cette vie toute remplie de guerres et de triomphes il est difficile de trouver place pour les pensées de la paix. La seule chose que l'histoire nous apprenne de Ramiro, outre des batailles, ce sont des

butin que leur armée rapporta de Galice. Outre le cinquième qui appartenait de droit au khalife, Ahmed, suivant eux, lui fit présent de 400 livres d'or vierge 420,000 sequins en lingots, 400 livres d'aloès, 500 onces d'ambre, 800 de camphre, une foule d'étoffes et de fourrures précieuses, 800 armatures de fer bruni pour les chevaux, 1,000 boucliers, 100,000 flèches, etc. Il est permis de douter que la dixième partie de ces richesses ait existé dans toute l'Espagne chrétienne.

fondations de couvents. Sandoval[1] parle de Cortès assemblées par ce prince à Astorga, en 934; mais il est évident qu'il s'agit ici, non pas de Cortès, dont le nom même n'existait pas à cette époque, mais tout simplement des anciens conciles, tels qu'ils avaient lieu chez les Goths, et dont le peuple était exclu. Nous verrons plus tard ces assemblées prendre un caractère de plus en plus politique, jusqu'au 12e siècle, où elles deviennent réellement dignes de ce nom, puisque les députés du peuple y sont admis.

Ordoño III, dit la chronique, fut « un prince prudent et brave, habile à exercer et à disposer des armées »; mais ces deux vertus d'un roi, la prudence et le courage, furent bientôt mises à une rude épreuve. Trois rivaux redoutables, tous trois ses parents et ses alliés, se liguèrent contre lui : c'étaient son jeune frère, Sancho; Fernan Gonzalez, comte de Castille, son beau-père, et le roi Garcia de Navarre, son oncle maternel. Leur ambition, plus excusable dans un vassal que dans un parent ou dans un frère, troubla les premières années du règne d'Ordoño. Sancho prétendait au moins partager avec son frère l'héritage paternel, et le roi de Navarre et le comte de Castille, ou de Burgos (*Burgensis comes*, comme l'appelle Sampiero), saisirent avec joie l'occasion d'ajouter aux embarras de cette royauté rivale, sans songer

[1] Sandoval, *Historias*, p. 268 et 272, d'après une charte de l'église d'Astorga : « Concilium episcoporum et religiosorum, vel *bene natorum* (*Hidalgos, hijos de algo*, fils de quelque chose). Ramiro tint aussi, au dire du même auteur, un autre concile, en 946, au monastère de Sainte-Marie, dans le Vierzo; il s'y trouva treize abbés et un évêque, celui d'Astorga; mais on n'y voit point trace de la présence des seigneurs laïques. Du reste, ces conciles, dont Sandoval ne donne pas les actes, s'ils ne sont pas apocryphes, n'ont pas du moins laissé de trace dans l'histoire, et ne sont pas compris dans la collection des conciles espagnols.

que l'affaiblir c'était ouvrir l'Espagne chrétienne au khalife, leur commun ennemi. Chacun d'eux entra avec une armée sur les terres d'Ordoño; mais ce prince actif et ferme, sans se laisser abattre par le danger, sut si bien garder ses frontières et se tenir sur un pied d'énergique défensive que ses ennemis durent renoncer honteusement à leur entreprise, et retourner au sein de leurs états. L'histoire ne nous dit pas s'il tira vengeance de la trahison de son frère; mais, justement irrité contre son perfide vassal de Castille, il répudia sa fille Urraca, et prit une autre épouse, nommée Elvira, dont il eut un fils, Bermudo *le Goutteux*.

Quelques comtes galiciens, excités sans doute par l'exemple du comte de Castille, s'étant soulevés contre le roi de Léon, Ordoño les soumit, *edomuit*, dit sèchement la chronique; et, franchissant la frontière de Portugal, il acheva sa campagne en allant piller Lisbonne, en 954. Les Arabes passèrent à leur tour la frontière chrétienne, et s'avancèrent jusqu'à Burgos; mais ils furent chassés par les chrétiens et poursuivis jusqu'au delà du Duero [1]. Le comte Fernan, *nolens, volens*, dit naïvement la chronique, dut prendre part à cette expédition et servir sous les ordres du suzerain qu'il avait voulu détrôner; ce qui prouve que, sous des rois belliqueux, l'émancipation politique de la Castille ne se fût pas si facilement accomplie. Aucune tentative de rébellion ne troubla plus ce règne, court mais glorieux. Ordoño mourut à Zamora et fut en-

[1] Suivant Conde, ce furent les chrétiens qui furent battus. Sampiero ne parle pas de cette expédition. Voyez, à l'Appendice, n° 12, le combat du comte Fernan avec le Maure Almanzor.

terré à Léon en 955, après avoir régné cinq ans et sept mois.

Son frère SANCHO I, ou *le Gros*, que nous avons vu si impatient de régner, hérita sans opposition du sceptre de son frère ; mais l'espèce d'infirmité dont il était atteint et qui l'empêchait de monter à cheval lui aliéna probablement le cœur de ses sujets : car un roi qui ne pouvait ni chevaucher ni combattre, dans ces siècles batailleurs, n'était pas un roi. Le remuant génie de Fernan Gonzalez, qui remplit tout ce siècle de son inquiète activité, saisit cette occasion de s'affranchir envers la couronne de Léon d'une dernière ombre de dépendance, non pas en la confisquant à son profit, une pareille usurpation eût été trop contraire aux idées de l'époque sur la foi qu'un vassal doit à son suzerain, mais en la faisant occuper, comme les maires du palais franks, par un fantôme de roi qui se contentât du nom de souverain et lui en laissât le pouvoir. Ce royal prête-nom fut bientôt trouvé : ce fut cet *Ordoño le Mauvais* ou *l'Intrus*, fils d'Alonzo IV, que Ramiro avait écarté de la succession au trône. Fernan lui fit épouser sa fille Urraca, répudiée par le dernier roi de Léon, et fomenta des troubles en Castille et dans le royaume de Léon pour détrôner ce même Sancho qu'il avait soutenu naguère dans sa révolte impuissante contre son frère Ordoño.

Une conspiration éclata, et Sancho, chassé de Léon après un an de règne, alla chercher un asyle à Pampelune, auprès de son oncle Garcia. Mais celui-ci, qui ne se souciait pas d'attirer sur lui la colère du redoutable comte de Castille, déclina prudemment l'appel que Sancho faisait à sa protection, et lui conseilla, d'accord avec les rares amis restés fidèles à sa disgrâce,

d'aller demander l'hospitalité à abd el Rahman, et de se faire même délivrer par les médecins arabes, qui étaient dès lors en grand renom d'habileté, du fardeau de son obésité, plus lourd à supporter que celui d'une couronne, dont l'avait déchargé Fernan. Le docile Sancho se rendit à leurs conseils. Tous les nobles léonais, d'accord avec le comte, qui intimida ceux qu'il n'acheta pas, élurent Ordoño *le mauvais*, et celui-ci laissa Fernan régner paisiblement sous son nom. La seule opposition que Fernan rencontra vint de Vela, comte d'Alava, jeune noble castillan, âme généreuse, que révolta l'usurpation du comte et l'exil de son roi. Mais Fernan, qui trouvait sans doute les domaines de Vela à sa convenance, l'en expulsa, et le força, comme Sancho, de chercher un asyle chez les musulmans.

Le puissant abd el Rahman régnait alors sur les trois quarts de la Péninsule par droit d'héritage et sur le reste par son influence. La royauté proscrite et fugitive de Sancho, en venant s'abriter sous son patronage, lui rendait en quelque sorte hommage lige, et cette tutelle, volontairement acceptée par son pupille couronné, valait pour lui bien des victoires. Le khalife, aussi grand politique que général habile, comprit bien vite tout ce qu'il y avait de profit à intervenir ainsi dans les dissensions intestines des états chrétiens et à se faire l'arbitre de leurs différents. Il accueillit Sancho avec cette courtoisie chevaleresque qui était dans les mœurs des Arabes, et qui ne se dément pas un moment dans toute leur histoire. Il le remit aux mains de ses médecins, dont l'art merveilleux, grâce à un secret malheureusement perdu, enleva à Sancho cet embonpoint incommode auquel il devait,

peut-être plus encore qu'à Fernan, la perte de sa couronne [1].

L'usurpateur Ordoño, inquiet de l'accueil que Sancho avait trouvé à Cordoue, envoya proposer au khalife un traité de paix, que celui-ci, malgré son zèle pour la cause de la légitimité, n'hésita pas à conclure (956); un an après, Ordoño y fit comprendre le comte de Castille, que la menace d'une restauration effrayait au moins autant qu'Ordoño. La situation du roi de Navarre, parent du roi détrôné de Léon, et menacé sans cesse par les intrigues ou les armes de Fernan, souverain de fait de Léon et de la Castille, devenait de plus en plus critique. Il paraît que la reine Tuda ou Theuda, veuve du grand Sancho Abarca, roi de Navarre, et mère de Garcia, pendant qu'elle exerçait la régence sous son fils mineur, avait aussi mis la Navarre sous la tutelle d'abd el Rahman, car nous le voyons, en 958, venir chercher avec son fils à la cour du khalife, non pas un refuge, comme Sancho, mais un appui, et mendier un traité d'alliance [2].

[1] Sancius, cum esset crassus nimis, agareni herbam ei attulerunt, et crassitudinem abstulerunt a ventre ejus, et ad pristinam levitatis astutiam reductus est. (*Sampiri chronicon.*)

[2] Murphy, le seul où nous rencontrions ces détails sur le traité de paix conclu entre abd el Rhaman, Ordoño IV et Fernan, raconte (page 97), que cette reine Theuda ayant rompu le traité de paix qui existait entre la Navarre et le khalifat, abd el Rhaman entra dans ses états, pénétra jusqu'à Pampelune, et que Theuda s'étant soumise, il investit son fils Garcia de la souveraineté. Mais ce fait, dont aucun autre historien ne parle, est peu vraisemblable. Murphy est aussi le seul qui mentionne (p. 101), tout en commettant de grossières erreurs de noms propres, la visite de Theuda et de son fils à la cour du khalife. Conde et les chroniqueurs chrétiens sont également muets sur cette espèce de vasselage du royaume de Navarre. Bien que j'aie adopté ici le récit de Murphy, tout en restituant les noms, qu'il confond d'une manière déplorable, j'ajouterai que cet auteur, dans son abrégé incomplet et puisé à des sources insuffisantes, est loin de m'inspirer la même confiance que Conde, dont le moindre démenti me l'eût fait rejeter.

Le khalife la reçut avec sa bienveillance accoutumée, en dépit des traités antérieurs qui l'unissaient au comte de Castille et au soi-disant roi de Léon; une nouvelle alliance fut conclue avec elle, et ainsi, le khalife, arbitre des destinées de la Péninsule, se trouva lié, par des traités contradictoires, avec tous les petits souverains, légitimes ou non, de l'Espagne chrétienne.

Abd el Rahman n'avait qu'un ennemi à craindre parmi les chrétiens, c'était Fernan : aussi servit-il les vrais intérêts de son empire en confiant à Sancho un earmée pour reconquérir son royaume et faire rentrer son vassal rebelle dans la dépendance, ou relever du moins un pouvoir rival à côté de ce redoutable pouvoir du comte de Castille. L'usurpateur, homme timide et de faible cœur (*de flaco corazon*), d'ailleurs odieux au peuple, qu'il opprimait, n'attendit point l'arrivée de Sancho : au premier bruit de l'entrée des musulmans et des émigrés chrétiens sur les terres de Léon, il s'enfuit à Burgos et laissa Sancho rentrer dans la paisible possession de son trône et de sa capitale. Mais les habitants de Burgos, capitale des états du comte de Castille [1], peu soucieux de s'exposer à une guerre pour défendre la créature de leur comte, enlevèrent à Ordoño sa femme, Urraca, et ses deux fils, et le chassèrent de la Castille en le forçant de chercher un asyle chez les musulmans. Cette doña Urraca, fille du comte de Castille, ne semble pas avoir été découragée du mariage par le mauvais succès de ses deux premières tentatives : car, restée en Castille

[1] Lucas de Tuy affirme que ce fut Fernan lui-même qui chassa son gendre, mais le fait paraît peu probable.

auprès de son père Fernan, elle se remaria pour la troisième fois, sans que l'on sache quel fut son troisième époux[1].

Sans croire tout à fait, comme le veut Murphy, que Sancho aît reconnu sa complète dépendance du khalifat de Cordoue, ce qui est du moins avéré, c'est que ce prince, rétabli sur le trône de ses pères, fit témoigner sa reconnaissance à abd el Rahman par l'évêque de Léon, Velasco. Cette ambassade avait aussi pour but de redemander le corps du saint martyr Pelayo, mis à mort par les musulmans. Abd el Rahman refusa de le rendre; mais Sancho n'en resta pas moins l'ami et l'allié, sinon le vassal du khalife.

Le grand abd el Rahman, après un règne long et glorieux, terminé par une mort paisible, avait laissé le trône à al Hakem II, son fils et son digne successeur (octobre 961). Ordoño IV, le roi dépossédé de Léon, qui vivait ignoré dans un coin du vaste empire de Cordoue, voulut essayer s'il trouverait auprès du fils l'appui que le père lui avait refusé. Voici en quels termes Murphy raconte sa réception à la cour d'al Hakem, en avril 962 :

« Le khalife reçut Ordoño avec la pompe usitée en pareille circonstance, et lui promit son appui, à condition qu'il renoncerait à l'alliance de Fernan, comte de Castille, et deviendrait l'allié des musulmans. Ordoño, qui voulait régner à tout prix, promit tout ce que l'on voulut, baisa, en signe d'hommage, la main d'al Hakem, et promit de livrer en otage son fils Garcia. Il fut congédié avec force présents pour lui et pour ses compagnons; et les principaux d'entre les

[1] Sandoval (p. 329) prétend qu'au lieu de se remarier elle prit le voile, et que le Christ fut son dernier époux.

chrétiens, qui vivaient sous la protection du khalife, partirent avec Ordoño pour le rétablir sur le trône et recevoir l'otage stipulé.

«Mais sur ces entrefaites, Sancho envoya vers le khalife pour faire *acte de soumission*, en son nom et en celui des évêques et des comtes de Galice (Léon) et de Zamora, et pria al Hakem de vouloir bien continuer l'alliance qui avait existé entre Sancho et abd el Rahman. Al Hakem y consentit, à condition que le roi de Léon détruirait lui-même tous les forts et châteaux situés près de la frontière musulmane.» (Page 107.)

On peut conclure de ce second traité que le premier fut annulé, et que l'expédition projetée pour remettre Ordoño sur le trône n'eut pas lieu. Mais de ce peu de lignes ressort clairement l'espèce de dépendance ou de vasselage où se trouvait la couronne de Léon envers le khalifat. Ce glorieux patronage exercé par l'empire de Cordoue sur la plus ancienne des royautés chrétiennes s'étendait également sur la Galice, la Navarre, et sur les comtes de Barcelonne : car nous voyons ces derniers envoyer à al Hakem, pour acheter le renouvellement du traité de paix qu'ils sollicitent de lui, une véritable redevance féodale, qui consiste en vingt jeunes eunuques esclavons, des fourrures noires et des armes, que le khalife daigne accepter, mais en leur imposant, comme à Sancho, l'obligation de détruire toutes les forteresses voisines des frontières, et de « tâcher de détourner les autres chrétiens de dépouiller les mahométans et de les emmener captifs ». Il est du reste fort probable que ces conditions ne furent observées ni d'une part ni de l'autre.

La mère de Rodrigo, fils de Valasquez *le Grand* (les Arabes l'appellent Bilask), comte de la Galice de l'ouest, vint aussi à la cour d'al Hakem pour implorer la paix au nom de son fils. « Elle était, nous dit-on, montée sur une mule magnifique, dont la bride et la selle étaient enrichies d'or, et la couverture en soie précieuse. Al Hakem, ayant envoyé au devant d'elle des officiers de la cour, la reçut en grande pompe, la combla de présents et lui accorda sa requête. » Enfin Garcia, roi de Navarre, envoya aussi des ambassadeurs pour demander la paix, qui lui fut octroyée, en dépit des hésitations et de la mauvaise foi de ce prince.

Tout ce passage de Murphy est curieux à plus d'un titre, et jette un jour nouveau sur l'histoire d'Espagne à cette obscure époque. Même en faisant la part des exagérations habituelles aux historiens arabes, il reste évident qu'al Hakem, et surtout son glorieux père, abd el Rahman, exercèrent sur toutes les principautés chrétiennes, en dépit de la différence des religions, une sorte de suprématie qui n'était qu'un tribut justement payé à la supériorité de la force et des lumières. A vrai dire même, depuis la fondation de l'empire de Cordoue, et de l'humble royauté de Léon, cette suprématie n'a jamais été complétement détruite; si elle disparaît sur un point de l'Espagne chrétienne, c'est pour reparaître sous un autre. Ainsi l'histoire et la tradition ont reproché à Mauregato et à quelques rois de Léon d'avoir payé aux infidèles l'ignominieux tribut de cent vierges, et la monarchie dégénérée des successeurs de Pelayo ne s'est jamais bien lavée de ce reproche. Puis quelques rois belliqueux, comme Alonzo III, comme Ordo-

ño Ier, comme Ramiro II, sont venus interrompre la prescription de servitude qui s'établissait pour la monarchie asturienne ; mais, à dater du règne inglorieux de Sancho, des relations de vasselage presque avoué se sont renouées entre la faible royauté de Léon et le puissant empire de Cordoue, et le même réseau de domination s'est étendu sur toute la face de l'Espagne chrétienne, devenue tributaire du khalifat.

Un seul état, ou plutôt un seul homme a résisté, c'est le comte de Castille. De là cette popularité justement acquise qui s'est attachée à son nom, comme à celui du seul constant adversaire des infidèles; de là cette sorte de dictature que le pauvre comté de Castille, hier vassal des rois de Léon, dispute au khalifat sur toutes les royautés chrétiennes; de là enfin toutes ces fabuleuses légendes, auxquelles le peuple croirait moins si elles étaient plus vraisemblables, mensonges patriotiques qui le consolent de l'histoire : car, dans cette iliade chevaleresque et chrétienne, le Dieu d'Israël est toujours le plus fort, et les infidèles ne touchent le sol chrétien que pour s'y faire vaincre.

Aucun rival n'avait disputé à al Hakem II, dit *le Savant*, la tranquille possession du trône; mais les penchants pacifiques du nouveau prince allaient mal au génie belliqueux de son peuple. Au bout de deux ans de paix, al Hakem fut forcé de proclamer l'al djihed, et se mit lui-même à la tête de son armée pour envahir la Castille. Avant de se mettre en marche, il avait fait promettre au roi Sancho, l'hôte et l'allié des khalifes, de ne pas secourir son ci-devant vassal : car les liens de dépendance entre la royauté de Léon et les comtés de Castille s'étaient tout à fait

rompus pendant l'usurpation d'Ordoño. Al Hakem passa le Duero, lice accoutumée de ces tournois annuels, et, après avoir battu les Castillans, trop faibles pour lui résister [1], et les troupes que le roi de Léon, infidèle à sa promesse, avait envoyées à leur secours, il s'empara des cités castillanes de Saint-Estevan, Osma, Sepulveda, Clunia et *Cauca* (Coça), et de la cité léonaise de Simancas. Mais sa conquête la plus importante fut faite aux dépens du roi Sancho, qu'al Hakem voulut punir de son manque de foi : ce fut Zamora, ce boulevart de la chrétienté tant de fois arrosé du sang des deux peuples [2]. Désespérant de conserver ces places, désormais situées hors de portée de la domination arabe, le khalife les fit démanteler, après en avoir fait passer les garnisons au fil de l'épée. Cette expédition, rapide autant que glorieuse, valut à al Hakem le surnom d'*al Mostanzir Billah* (celui que Dieu a secouru).

Lucas de Tuy nous apprend que dans les rangs des Sarrazins se trouvait le comte de Vela, que nous avons vu expulser de Castille par Fernan. « Ce Vela, nous dit la chronique, dépouillant, par soif de vengeance, tout sentiment d'humanité (*humanitatis immemor*), traitait les chrétiens plus cruelle-

[1] Suivant Murphy, ce furent les chrétiens qui prirent l'offensive, aussitôt la mort d'abd el Rhaman.

[2] Sampiero n'a pas un mot de cette expédition; mais Lucas de Tuy la raconte en détail, seulement il la place sous le règne de Ramiro. Suivant Murphy, p. 106, il y aurait eu en Galice (Léon) une foule d'expéditions arabes, toutes victorieuses, pendant les premières années d'al Hakem, jusqu'au traité de paix qu'il signa en 965. Le fait, quoiqu'il ne soit pas attesté par d'autres historiens, est éminemment probable, dans l'état de faiblesse où se trouvait la Castille pendant l'emprisonnement de son chef. Murphy parle aussi d'une invasion arabe contre Garcias de Navarre et son allié Sancho, qui avaient rompu leur traité d'alliance avec le khalife.

ment que ne le faisaient les musulmans eux-mêmes ; et les massacrait sans pitié. »

Plus nous avancerons dans l'histoire d'Espagne, et plus nous serons frappés, au milieu de ces haines religieuses si vivaces, de l'étrange facilité des proscrits des deux nations à rompre les liens qui les unissent à leur pays et à épouser toutes les querelles de leurs nouveaux alliés. Et cependant, par une inconséquence qui fait honneur à la tolérance des deux peuples plus qu'à leur conviction, nous ne voyons pas ces proscrits forcés, pour acheter un asyle chez les ennemis de leur pays, de quitter la religion de leurs pères ; la seule chose qu'ils en dépouillent, ce sont les préjugés religieux, qui vont chaque jour s'atténuant entre ces deux races naguère séparées par tant de barrières. Bientôt nous verrons les mariages internationaux devenir plus fréquents, et les *condottieri* des deux nations louer leur courage et leurs soldats au prince et à la religion qui les paiera le mieux. Bernardo del Carpio dans la fable, et le Cid dans l'histoire, sont les types les plus héroïques et les plus illustres de ces aventuriers politiques, du reste fort bons chrétiens, et qui, pour combattre à la solde de Mahomet et contre des chrétiens, n'en sont pas moins dévots à Jésus-Christ et à la sainte Vierge.

Le roi de Léon, peu belliqueux de sa nature, s'effraya bientôt de cette lutte avec un si terrible jouteur. En 965, des ambassadeurs vinrent de sa part et de celle du comte de Castille demander la paix au khalife. Celui-ci, d'humeur presque aussi pacifique que Sancho, en dépit de ses victoires gagnées presque malgré lui, s'empressa de la conclure et combla d'honneurs les envoyés chrétiens, qui séjournèrent

quelque temps à Cordoue, tous saisis d'une enfantine admiration pour ces merveilles des arts et ce luxe élégant qu'ils ne soupçonnaient guère dans leurs pauvres montagnes. A leur départ, al Hakem fit partir avec eux un de ses *wazirs*, chargé d'offrir à Sancho deux beaux chevaux richement harnachés, présent assez inutile pour le pauvre roi de Léon, quelques fines lames de Cordoue et de Tolède, renommées pour leur trempe, et deux faucons de noble race.

Peu de temps avant cette invasion des Arabes, le comte Fernan avait expié par quelques années de prison son humeur querelleuse et ses éternelles perfidies. Une courte ligne des annales de Compostelle nous apprend [1] qu'en 960, le roi de Navarre Garcia, voulant sans doute empêcher Fernan de mettre obstacle à la restauration de Sancho, qui eut lieu à peu près vers la même époque [2], livra au comte une grande bataille près d'*Aconia* (Circuenga). Fernan fut battu et emmené captif à Pampelune, où Garcia le retint quelque temps en prison, et finit par le relâcher, en considération des liens de parenté qui les unissaient. Les comtes de Galice et la remuante population qu'ils gouvernaient avaient sans doute été séduits par l'exemple de la Castille, dont l'indépendance avait été reconnue de fait par le souverain de Léon. La

[1] Florez. Esp. sagr., t. XXIII. « Fuit captus Fernandus Gonsalvi et filii ejus in Aconiâ a rege Garsia, et transmisit illos in Pampillis. »

[2] Aucun historien n'a fixé cette date importante; mais il est facile d'y arriver à quelques mois près. Sancho, rétabli sur le trône, épousa, nous dit Sampiero, doña Teresia, dont il eut un fils, Ramiro. Ce fils, qui avait cinq ans quand Sancho mourut, en 967, était donc né en 962. Or le mariage de Sancho dut précéder la naissance de son fils d'un an environ, et il fallut bien un an au roi restauré pour rétablir son autorité avant de songer à prendre femme. La date de la restauration de Sancho ne peut donc être plus tard et n'a dû être guère plus tôt que 960.

Galice tout entière se refusa à lui payer tribut, et un comte Gonzalez, gouverneur d'une province au sud du Duero, leva contre le roi le drapeau de la révolte. Mais Sancho, armant de son côté, avec une promptitude et une activité qu'on n'eût pas attendues de lui, n'eut pas de peine à dompter la rébellion au nord du Duero. Le comte Gonzalez, ne se sentant pas assez fort pour hasarder une bataille, feignit de se soumettre et promit de payer le tribut arriéré. Mais, pendant ces négociations, il trouva moyen de faire manger au roi une pomme empoisonnée [1]. Le roi, en ayant goûté, se sentit frappé au cœur (*cor sensit immutatum*), et se hâta de se remettre en chemin vers Léon; mais il mourut avant d'y arriver (967), et fut enterré dans cette ville, à côté de son frère, après un règne de douze ans, laissant pour lui succéder un fils de cinq ans, sous la tutelle de la reine Theresia, sa mère, et de la religieuse Elvira, sa tante, dignes gardiennes de cette frêle royauté, que menaçaient à la fois l'ambition du comte de Castille et la dangereuse amitié du khalife.

Faisons une pause à ce triste règne de Sancho, que suivra le règne plus désastreux encore de Ramiro III. Aussi bien il nous devient à chaque pas plus difficile de nous enfermer strictement dans les limites de l'histoire de la monarchie léonaise, rejetée dans l'ombre par la naissante royauté de Castille. Même dans les états qui sont en voie de progrès, la loi de leur his-

[1] On remarquera que le poison, qui joue un si grand rôle dans l'histoire de l'Italie, ne tient pas autant de place dans celle de l'Espagne. Cette croisade perpétuelle contre les Maures élevait les âmes tout en les endurcissant, et un peuple toujours en guerre ne savait se servir que du fer pour se débarrasser d'un ennemi.

toire n'est pas de progresser toujours : souvent, après avoir avancé pendant quelques siècles, ils s'arrêtent tout court; souvent même ils reculent. Telle paraît être la loi de la dynastie de Léon à l'époque dont nous nous occupons. Evidemment la vie politique n'est plus là, mais en Castille; le présent, l'avenir surtout est à Fernan, le seul grand caractère, la seule grande ambition de cette déplorable époque. Le titre de roi, qui lui manque, et dont il ne semble pas se soucier, n'ajouterait rien à l'activité et à la grandeur de son rôle. Aussi comparez ces deux états, dont l'un date de près de trois siècles, et l'autre d'hier; comparez avec le faible et obèse monarque de Léon ce puissant feudataire, qui fermera bientôt sa couronne de comte pour en faire une couronne de roi; et, même sur la foi de l'histoire, vous ne pourrez croire que le suzerain soit Sancho, et le vassal Fernan.

La légitimité, à cette époque comme toujours, finit par aller là où est la force, et le fait par se résoudre en droit. Aussi ce nom de Fernan, grand par ses vertus, grand même par ses vices, remplit-il à lui seul le siècle tout entier, et fait-il dans l'histoire tout le bruit que la royauté n'y fait pas. Tandis que cette débile royauté s'abrite sous la tutelle du puissant empire d'abd el Rahman, comme l'herbe au pied de l'arbre dont l'ombre l'empêche de croître, Fernan, plus habile, sinon plus brave, s'est emparé du beau rôle, du rôle populaire d'irréconciliable ennemi des Maures : à ce prix on lui pardonne tout, même d'être toujours prêt à empiéter sur ses voisins, même de détrôner son suzerain, et de faire occuper par un lieutenant couronné ce trône où il n'ose pas s'asseoir. Son nom est dans toutes les bouches, retentit dans tous les

chants populaires; les batailles que livrent les rois ses alliés, c'est lui seul qui les gagne; tous les saints du paradis recrutent pour sa cause, et saint Jacques, le *tueur de Maures*, est maintenant passé à la solde de Castille. Il n'est pas jusqu'à ses revers, si bien mérités parfois, jusqu'au juste châtiment de ses perfidies et de son insatiable ambition, qui n'éveillent les sympathies populaires : vainqueur, vaincu, il a toujours le pays de son côté, et du fond de sa prison il remue encore l'Espagne, et est plus roi dans son cachot que Sancho sur le trône.

Pourquoi tous ces rois de Léon, si braves, si rudes batailleurs, si dévots fondateurs de couvents, n'ont-ils pu parvenir à éveiller la dixième partie des sympathies acquises à ce rusé Fernan, aussi cauteleux que brave, et qui joue à chaque instant sa vie et sa couronne de comte, tantôt contre les Maures, en souverain indépendant, tantôt contre son suzerain, en vassal révolté? Pourquoi? si ce n'est parce que ce caractère étrange et complexe est, par ses défauts au moins autant que par ses qualités, le type complet et fidèle de l'époque où il a vécu. Fernan Gonzalez, comte aujourd'hui, prisonnier demain, donnant d'une main aux monastères ce qu'il enlève de l'autre aux rois et aux comtes ses voisins, toujours chevauchant par monts et par vaux, chassant quand il ne se bat pas, et s'arrêtant au milieu de sa chasse pour faire son oraison devant la première châsse qu'il rencontre, rebutant ses compagnons de la rude vie qu'il leur fait mener, et coupant court au découragement et à la révolte par un miracle qu'il sait toujours faire intervenir à propos; Fernan Gonzalez n'est-il pas l'emblème achevé du *rico home* castillan, aussi près de

passer roi, dans ces temps d'aventures et de soudaines fortunes, que de pourrir au fond d'un cachot ou de laisser ses os sur un champ de bataille; homme à la trempe de fer, où l'inquiète humeur du Goth et la perfidie punique s'unissent à la ténacité de la vieille race cantabre, et qui seul pouvait lutter contre ce flot assidu de l'invasion africaine qui bat l'Espagne pendant huit siècles.

Et c'est justice, après tout, que, malgré tous ses torts, le fondateur de la monarchie castillane soit demeuré grand dans la mémoire des hommes. Le nom provisoire de royauté de Léon a péri d'ailleurs, et la royauté de Castille vit encore, vieille et sainte comme son nom; elle est le germe, humble et méprisé d'abord, qui a contenu dans son sein tout l'avenir de la monarchie espagnole, et le chêne semble plus haut encore à voir la petitesse du gland. Toutes ces royautés subalternes nées à côté d'elle comme des rejetons d'une même souche, Navarre, Aragon, Valence, ont fini par s'absorber en elle, et la couronne de Léon elle-même n'a subsisté qu'à condition de s'incorporer avec la Castille, et de lui céder le pas, bien que son aînée de trois siècles.

C'est de ce règne malheureux de Sancho que date réellement l'indépendance de la Castille, état et peuple naissant, qui, à vrai dire, se résume tout entier dans un seul homme, Fernan Gonzalez. La plupart des documents à l'aide desquels on a essayé de faire remonter plus haut l'indépendance de Fernan et de la Castille sont de pieuses supercheries que n'excuse pas le puéril amour-propre national qui les a dictées.

1 On dit : la couronne de Castille et de Léon.

Mais, qu'il y ait eu ou non, comme l'affirme Rodrigo de Palencia, un pacte à cet effet entre Fernan et Sancho, son suzerain, on ne peut douter que vers cette époque tout lien de sujétion n'ait été brisé entre le vassal et le suzerain[1]. Et cependant la nature, qui a si soigneusement découpé l'Espagne en sept ou huit états distincts, n'avait pas fait la Castille pour être séparée de Léon. L'on chercherait en vain sur la carte d'Espagne entre les deux royaumes une barrière réelle comme celle que la *sierra* de san Millan élève entre la Navarre et la Castille : aussi verrons-nous bientôt cette limite factice tracée par l'ambition d'un seul homme disparaître devant la loi de nature, bien autrement puissante, qui pousse la royauté de Léon à se confondre avec la Castille dans le bassin du Duero.

Ramiro III, fils de Sancho, était âgé de cinq ans lorsque son père lui laissa le triste héritage d'un trône tour à tour assailli par la révolte et par la guerre. Sa mère, Téresia, et sa tante, Elvira, chargées de sa tutelle, eurent à le défendre contre les intrigues ou la rébellion ouverte d'une foule de seigneurs[1], dont l'exemple du comte de Castille stimulait l'ambition[2]. Ainsi les faibles mains d'une femme et d'une religieuse protègent seules l'enfance de cette royauté

[1] Voyez pièces justificatives, n° 13. Le faucon et le cheval dont parle la chronique étaient sans doute une redevance féodale, que le comte de Castille continua à payer même après son émancipation.

[2] « Post mortem Sanctii, comites qui provinciis præerant, alii regum imperium, plus justo perpessum, ad memoriam revocantes, alii, ambitione imperitandi absque jugo, munitiones contraponentes, Ramiro, adhuc teneris annis detento, parere recusabant. » (Mon. Silens., 70 ap. Florez, t. XVII, p. 309.) Le moine de Silo, qui, pendant plusieurs règnes, n'a fait que copier Sampiero, reprend ici l'histoire pour son propre compte.

désarmée, tandis que, par un menaçant contraste, la main puissante d'al Mansour va bientôt veiller sur la minorité du fils d'al Hakem. Alors nous verrons ces deux royautés rivales suivre chacune leur carrière, gouvernées toutes deux par un enfant, mais l'une sous la tutelle d'une femme, l'autre sous celle d'un héros; et certes, en apprenant qu'au bout d'un demi-siècle l'une des deux monarchies doit périr et l'une des deux races de rois descendre du trône, nul ne se doutera que ce sort est réservé à l'empire de Cordoue et aux glorieux descendants du fils de Moawiah.

Al Hakem, malgré les traités qui l'unissaient à la royauté de Léon, pensait sans doute à profiter de la minorité de Ramiro pour rendre cette royauté vassale du khalifat, car nous voyons les réfugiés et les proscrits espagnols affluer à sa cour. « A cette époque, dit Conde, il vint à Cordoue plusieurs chevaliers de l'Espagne orientale et de Léon et de Castille, et tous étaient bien reçus et honorés par la justice et la bonté du roi al Hakem. Quelques uns de ces chrétiens faisaient solliciter le roi par leurs amis de déclarer la guerre aux autres chrétiens, et beaucoup de wazirs de son conseil et de walis de la frontière désiraient une occasion de rupture, sachant que les chrétiens avaient entre eux la guerre civile; mais le sage al Hakem leur répondait avec ces paroles du livre de Dieu : « Soyez fidèles à garder vos promesses, et Dieu vous en tiendra compte. »

Cette prudente équité d'al Hakem, qu'on peut appeler *le Juste* aussi bien que *le Savant*, maintint, non sans effort, la paix entre les deux Espagnes, chrétienne et arabe, et bien en prit à la frêle royauté de Léon et à la souveraineté de fraîche date du comte

de Castille. Du reste, aux yeux des dévots chroniqueurs, le règne du pupille couronné de doña Elvira est loin d'être sans gloire, car il obtint du Khalife ce que n'en avait pu obtenir son père, les os du saint martyr Pelayo, enfant comme lui, et mort chez les musulmans victime de sa foi. Ces saintes reliques, rapportées en grande pompe par l'évêque Blasio, furent ensevelies dans la cathédrale de Léon, et l'Espagne s'en réjouit plus que d'une victoire.

Mais c'était beaucoup pour l'Espagne d'avoir échappé pendant plus d'un siècle au fléau qui avait si long-temps désolé la France, et une nouvelle invasion normande vint encore ajouter aux malheurs du pays. Les Normands, arrière-garde de ces grandes invasions barbares qui avaient inondé l'Europe, se présentaient trop tard, il est vrai, pour réclamer leur part dans la conquête et leur place au soleil du midi. Cette place était prise, et les états nouveaux, dont leurs ancêtres étaient venus apporter le germe, avaient poussé de trop profondes racines pour qu'une invasion nouvelle pût les arracher du sol. En France, cependant, où le déclin de la dynastie carlovingienne laissait la royauté exposée à toutes les ambitions au dedans, à toutes les invasions au dehors, les Normands (*Nortmänner*, hommes du nord), après avoir épouvanté pendant un demi-siècle le pays par leurs ravages, s'étaient eux-mêmes domiciliés sur ce sol tributaire. Aventuriers, *loups de mer* (*wargr*, *wargrs*), bannis de leur pays natal, le Danemark, par la famine, ils s'étaient enfin lassés de leur vie errante et pillarde; leurs barques voyageuses avaient jeté l'ancre, les pirates s'étaient changés en colons et étaient entrés dans la vie civilisée par le mariage avec les belles et

blondes filles de la Neustrie. Au bout de trois générations, ils avaient déjà oublié leur langue natale, et emprunté jusqu'à leurs propres noms au pays qu'ils habitaient.

Il est probable que les invasions normandes, que nous avons déjà vues apparaître en Espagne vers la moitié du IXe siècle, et qui continuèrent long-temps encore à désoler les côtes de ce pays, venaient directement du nord, et non de la Neustrie, où leurs hordes sauvages commençaient à se fixer. Du reste, on ne démêle de leur part aucune tentative pour s'établir à demeure sur quelque point de la Péninsule. Il ne paraît pas non plus qu'ils aient employé en Espagne leur méthode ordinaire de faire la guerre, qui consistait à remonter les fleuves en pillant toutes les villes situées sur les deux rives. Sauf le Guadalquivir, qu'ils remontèrent une fois jusqu'à Séville, les fleuves d'Espagne, tantôt torrents impétueux, tantôt ruisseaux presque desséchés, ne permettaient guère la navigation, même aux barques légères des pirates. Aussi voyons-nous, en 969, les Normands, attirés sans doute par le bruit des immenses trésors que la piété des fidèles avait entassés à Santiago de Compostelle, débarquer en Galice avec cent vaisseaux, sous la conduite d'un chef nommé Gund-red, et laisser leur flotte dans le port pour aller dévaster les environs de Santiago, que l'évêque Sisenand avait heureusement fait fortifier. Le belliqueux prélat ne se contenta pas d'une résistance passive : sortant de la place à la tête des habitants, armés à la hâte, car ni les évêques ni les montagnards de la Galice et des Asturies ne ressemblaient aux timides populations de la Neustrie, fuyant devant les Normands comme un troupeau

sans pasteur devant les loups affamés, il attaqua les Normands près de Tornellos, et périt percé d'une flèche [1]. Les Galiciens, découragés, prirent la fuite; mais les Normands ne réussirent pas pour cela à pénétrer dans les murs de la ville. Ils s'en dédommagèrent en poussant leurs excursions jusqu'au mont de Cebreros, ou *des Onagres*, près de Léon, dévastant toutes les villes sur leur passage, brûlant les maisons, coupant les arbres et chassant devant eux des troupeaux de captifs.

L'année suivante, ces barbares, chargés de butin, s'en retournaient chez eux, après l'expédition terrestre la plus longue et la plus hardie dont l'histoire fasse mention, lorsque le comte de Galice, peut-être le meurtrier du roi Sancho, Gonzalo Sanchez, les attendit au passage, les défit, tua leur chef Gundred, et brûla toute leur flotte, sans qu'il en échappât un vaisseau.

La même année 970 vit mourir le fameux Fernan Gonzalez, fondateur de l'indépendance de la Castille. Sa mort, s'il faut en croire tous les historiens de l'époque, fut sainte comme l'avait été sa vie. « Et pendant qu'il se préparait au voyage du ciel, dit Sandoval (p. 333), il fut tellement favorisé de Dieu que Dieu lui dit le jour où il devait mourir, dont le comte resta grandement consolé. Il écrivit aux rois de Léon et de Navarre avec grande humilité, leur demandant pardon, et leur recommandant la défense de

[1] *Hist. Compost.*, t. 1, c. 2; *Chron. Iriense*, p. 466. *L'Hist. de Compostelle* raconte que ce Sisenand, prélat fort peu évangélique qui opprimait les habitans de son diocèse, avait été jeté en prison par le roi Sancho; mais, sous le faible règne de Ramiro, Sisenand sortit de prison, entra à main armée le jour de Noël dans Compostelle, et menaça de décapiter l'évêque intrus Reodesind; l'évêque s'enfuit, et Sisenand remonta sur son siége.

la foi, la concorde et l'amour entre eux; et ses discours n'étaient plus de guerre, ni des royaumes de la terre, mais des royaumes du ciel et des moyens d'y arriver. Puis il se revêtit d'un cilice, et finalement, comme il avait été vaillant capitaine pendant sa vie contre les ennemis de la foi, il le fut dans sa mort contre ceux de l'âme, laquelle il rendit au Seigneur, avec grande affliction et larmes de l'Espagne. Et on entendit des voix du ciel en témoignage de la sainteté du comte. Et il mourut maître de soi, sans perdre le sentiment, sans convulsions, sans aucune des infirmités de la nature humaine.

» Et bien des années après, le saint roi Fernando III, allant à la conquête de Séville, voulut emporter un os de ce bien aventuré chevalier, et son épée et son pennon, se fiant sur ce que Dieu lui accorderait, en faveur de ces saintes reliques, la grâce de prendre cette grande cité, ce qui eut lieu; et le jour que les nôtres entrèrent dans Séville et dans Grenade, on entendit ses os s'agiter dans sa sépulture, accomplissant ainsi ce qu'a dit le psaume: « *Auscultemini, ossa arida, verbum Dei, quia vobis dabo spiritum ex quo vivatis.* »

Garcia Fernandez[1], fils du comte, hérita de lui la souveraineté de la Castille, et se montra digne de lui succéder. Il avait eu de sa femme doña Sancha plu-

[1] On s'étonnera peut-être de voir ainsi le nom de famille changer, et le fils de Fernan Gonzalez s'appeler Garcia Fernandez; mais tout s'explique en voyant dans les chroniques ces noms traduits en latin, *Ferdinandus Gundisalvi*, *Garcias Ferdinandi* (sous-entendu *filius*); c'est le Αλεξανδηρ ὁ Φιλιππου; la terminaison *ez* en Espagnol répond au *fitz* des Anglais et au *vitch* des Russes. La femme du comte est appelée dans les chroniques *Sanctia Sanctionis*, Sancha, fille de Sancho de Navarre. Quant à l'existence des trois fils de Fernan, elle est attestée par plusieurs chartes. (Voir Sandoval 326.)

sieurs filles et deux autres fils, aînés de Garcia; mais ceux-ci probablement moururent avant leur père, et Garcia, le plus jeune, devint ainsi son héritier. Quelques chartes nous apprennent que, sur la fin de sa vie, le comte, ayant perdu sa première femme, en avait pris une seconde, nommée doña Urraca.

Le khalife al Hakem, après un règne consacré tout entier au bonheur de ses sujets, mourut en 976, laissant le trône à son fils Hischem II, encore enfant, sous la tutelle de sa mère, la sultane Sobeiha (l'aurore). Mais cette tutelle, nominale dans la main d'une femme, appartenait en réalité à son secrétaire Mohammed ben Abdallah el Moaferi, qu'elle nomma *hadjeb*[1] ou premier ministre, et qui devait conquérir plus tard, à force de victoires, le surnom glorieux d'*al Mansour* (le victorieux). Roi sous le nom d'un enfant imbécile, qu'il amollissait à dessein dans l'oisiveté et les plaisirs, maniant à son gré l'esprit d'une faible femme, al Mansour ne recula devant aucun moyen pour arriver au pouvoir; mais, une fois maître de ce pouvoir, il sut en faire le plus noble usage. Avec les vices d'un ambitieux, al Mansour avait les vertus d'un roi, et peut-être n'eût-il eu que des vertus s'il fût né sur le trône. La paix dont l'empire de Cordoue avait joui sous le règne d'al Hakem n'avait pas été assez longue pour étouffer les penchants belliqueux des enfants de l'islam. Al Mansour, comme Karl Martel, avec lequel il offre plus d'un trait de ressemblance, jugeant plus sûr de tenir le trône en tutelle que de l'usurper, voulut du moins régner par la guerre,

[1] *Hadjeb* en arabe signifie proprement *celui qui tire la portière*. Il est facile de reconnaître dans cet usage de l'Orient, et dans la dignité dont il est l'emblème, une tradition des cours du Bas-Empire.

et se contenta du pouvoir d'un roi sans en prendre le titre.

D'ailleurs l'état précaire, la faiblesse et les éternelles discordes des petites monarchies chrétiennes combattaient d'avance pour leur redoutable ennemi, et les livraient toutes vaincues à l'invasion musulmane. La royauté de Léon, entre les mains débiles d'un enfant et d'une femme, car le nom de la reine Teresia disparaît de l'histoire, diminuée d'ailleurs de moitié par l'émancipation des comtes de Castille, qui régnaient maintenant depuis les montagnes de Burgos jusqu'à la Pisuerga, et au sud du Duero jusqu'à Sepulveda, n'était pas en état de lutter contre la puissante monarchie que gouvernait al Mansour. La Castille avait perdu, avec Fernan Gonzalez, un plus ferme rempart que toutes ses forteresses du Duero, si souvent prises et reprises. La naissante royauté de Navarre, cantonnée dans ses montagnes, n'était forte qu'à condition de n'en pas sortir. Enfin une petite souveraineté indépendante de fait, mais dépendante de nom des monarques franks, s'était élevée à l'est de la Péninsule sous le nom de comté de Barcelonne. Mais cette obscure principauté, plus liée à l'histoire de la France qu'à celle de l'Espagne, en paix avec les mahométans, qui craignaient sans doute d'attirer encore les Franks au delà des Pyrénées, ne se mêle guère aux annales de l'Espagne chrétienne, et à ses longues luttes avec les infidèles.

Unis, tous ces états, toutes ces populations, rudes et ignorantes, mais rompues à la guerre, tous ces petits seigneurs toujours à guerroyer l'un avec l'autre, eussent certainement pu résister aux attaques d'al Mansour, et se défendre, sinon attaquer. Mais le

danger même ne put jamais enseigner la nécessité de l'union à tous ces membres d'un même corps, dont chacun cependant ressentait tôt ou tard la blessure faite à l'autre. Dans l'Espagne du Xe siècle, comme dans l'Espagne romaine, les états font ce qu'avaient fait naguère les peuplades, ce que feront un jour les provinces : chacun résiste pour soi, sans savoir organiser contre le danger commun une résistance commune et systématique; l'égoïsme, l'instinct de la conservation, ne va pas même pour chacun jusqu'à sentir son existence menacée dans l'existence de l'état voisin. Le génie même serait impuissant pour cimenter à l'aide du despotisme toutes ces petites nationalités, méfiantes et jalouses l'une de l'autre : car il lui faudrait violenter non seulement des ambitions et des rivalités de roi à roi, mais des antipathies de peuple à peuple. Le comte de Castille, qui, plus qu'aucun autre, pourrait se croire appelé à ce rôle, n'ose pas même l'essayer, et alors même qu'il dispose du trône de Léon, il se garde bien d'y monter, quelque envie qu'il en ait, et y fait asseoir une de ses créatures.

C'est qu'en effet, alors comme aujourd'hui, le vice et la faiblesse de l'Espagne, c'était la désunion, la rivalité de province à province, les haines héréditaires, comme les dialectes, comme les amours-propres nationaux, qui luttaient déjà contre l'unité, ennemi plus redouté des Espagnols que les Arabes eux-mêmes; c'est que chacune de ces petites nationalités vaniteuses craignait par dessus tout de se laisser absorber dans la grande nationalité espagnole, et retardait autant qu'il était en elle l'avenir de la Péninsule; c'est qu'en un mot, alors comme aujourd'hui, le municipe tuait la patrie. La conquête arabe, si puis-

sante, si redoutée qu'elle fût, n'avait pu imposer à l'Espagne cette unité que l'Espagne repoussait. La conquête franque n'y eût pas mieux réussi ; et la preuve, c'est que, même sous un gouvernement national, il n'a pas fallu moins de huit siècles et les affreuses dissensions de l'Espagne musulmane, pas moins que l'habileté persévérante et l'astuce entée sur la force de Ferdinand d'Aragon, sans parler du hasard heureux de son alliance avec Isabelle de Castille, pour reconstruire péniblement cette unité perdue, œuvre de l'empire gothique, qui l'avait emporté avec lui.

En face d'adversaires aussi peu redoutables, al Mansour, le dernier souverain (on peut bien lui donner ce nom) qui ait réuni dans ses mains toutes les forces de l'empire de Cordoue, devait être assez porté de lui-même à prendre l'offensive; mais des comtes chrétiens exilés, et réfugiés à sa cour, l'excitèrent encore, avec toute l'ardeur de leurs inimitiés personnelles, à prendre les armes contre leurs compatriotes. Parmi eux se trouvait le comte Vela d'Alava, que nous avons vu animé contre son pays d'une haine si dénaturée, et qui fut le plus ardent de tous à déchaîner al Mansour contre les chrétiens. Il est même probable que les troubles continuels qui, depuis la mort de Sancho, agitèrent le royaume de Léon, se liaient aux intrigues des mécontents du dehors, et préparèrent ainsi la voie à la conquête.

Du reste, l'ambition d'al Mansour n'avait pas besoin d'être excitée. Mais, pour n'être pas interrompu au milieu de ses vastes projets, il commença par pacifier l'Afrique et se faire expédier en Espagne des renforts de l'inépuisable cavalerie berbère. Il partit ensuite

pour la frontière du nord, afin d'inspecter par lui-même la situation des forteresses et de hâter les préparatifs de l'invasion (977). Se dirigeant d'abord vers l'orient, il remonta l'Ebre jusqu'à Saragosse, activant partout les levées de soldats et les préparatifs de guerre. Redescendant ensuite vers le Duero, il réunit les milices de Mérida et de la Lusitanie, et entra à leur tête sur le territoire du roi de Léon. Les populations, frappées de terreur, prirent la fuite ou ouvrirent leurs portes devant lui, sans essayer même de se défendre; et al Mansour, victorieux sans même avoir combattu, s'en retourna avec une riche moisson de prisonniers et de troupeaux.

Mais al Mansour, bien que le sang des Ommyades ne coulât pas dans ses veines, n'était pas homme à se contenter de quelques expéditions de bandit sur les terres des chrétiens. Plus qu'aucun des monarques qui l'avaient précédé, il paraît avoir été frappé du danger de laisser croître au nord de l'Espagne ces pépinières de royaumes et de soldats, qui préparaient à la conquête de sanglantes représailles. La première expédition d'al Mansour n'était qu'une reconnaissance en pays ennemi, qu'un coup de main, destiné surtout à réveiller, par l'appât du pillage, les penchants belliqueux des Arabes, et à les pousser à une vaste croisade contre les chrétiens par tous les motifs qui peuvent agir sur des cœurs d'hommes : le fanatisme, la haine et l'intérêt. Aussi, une population nombreuse et aguerrie accourut-elle avec enthousiasme à son appel de tous les coins de l'Espagne, et même de l'Afrique, où de récents traités assuraient des renforts à l'empire de Cordoue, et al Mansour se décida enfin à une attaque plus sérieuse.

Cette formidable armée, grossie à la fois par le zèle religieux et par l'espoir du butin, fondit avec un irrésistible élan sur le royaume de Léon et sur la Castille, et sa marche fut une suite de triomphes (978). Les chrétiens, après quelques tentatives de résistance isolées, et par conséquent stériles, cédèrent à ce torrent dont rien ne pouvait arrêter le cours. Al Mansour, ou plutôt Mohammed, décoré alors pour la première fois de ce nom d'al Mansour (le victorieux), nom qui a fait bientôt oublier l'autre, revint à Cordoue, traînant à sa suite un long cortége de captifs des deux sexes, choisis pour leur jeunesse et leur beauté. Vainqueur généreux, il ne voulut de la victoire qu'elle-même et abandonna aux soldats tout le butin, sauf la cinquième partie, qui appartenait au khalife; et encore cette part fut-elle souvent bien réduite par ses immenses profusions. Habile, comme tous les grands capitaines, à manier l'esprit des soldats et à se les concilier par l'affabilité de ses manières, il ressuscita l'antique usage de réunir toute son arméeà un festin après chaque victoire, et invita même à sa table ceux qui s'étaient distingués sur le champ de bataille, sachant bien que l'amour-propre est un moyen de s'attacher les hommes plus sûr encore que l'intérêt.

Conde, d'où nous tirons tous ces détails, dont les chroniques chrétiennes se garderaient bien de dire un mot, ne nous apprend pas quelles sont les villes dont s'empara al Mansour. Il est probable qu'elles étaient situées sur le cours du Duero, limite extrême de l'Espagne chrétienne, franchie presque à chaque printemps par les incursions alternatives des deux peuples. Mais une victoire par an n'était pas as-

sez pour l'actif al Mansour, car nous le voyons dans la même année, à l'autre extrémité de l'Espagne, ravager la Catalogne jusque sous les murs de Barcelonne, et enrichir encore ses soldats aux dépens des chrétiens et du trésor du khalife. Du reste, clément envers les vaincus, et terrible seulement envers ceux qui résistaient, il défendait à ses troupes d'exercer aucune violence contre les populations désarmées, et les premières conquêtes de Thareck en Espagne n'avaient été ni plus clémentes, ni moins disputées.

C'est ainsi qu'al Mansour continua pendant plusieurs années à harceler les états du nord de ses attaques périodiques, renouvelées jusqu'à deux fois par an, au printemps et à l'automne, et promenées d'une extrémité à l'autre de la frontière chrétienne, depuis la Catalogne jusqu'à la Galice. Les chrétiens, sous la pression d'une terreur toujours croissante, avaient cessé de s'aventurer à descendre dans la plaine, et se cachaient dans leurs montagnes. Enfin, al Mansour, en 980, ayant poussé l'invasion plus loin qu'elle ne s'était jamais avancée, et traqué les chrétiens jusque dans leurs tanières, ceux-ci, ne pouvant fuir, se décidèrent à résister, et les milices du roi de Navarre se réunirent à celles du comte de Castille. Il est probable que Ramiro de Léon, préoccupé des troubles intérieurs de son royaume, ne put envoyer son contingent à cette fédération armée de l'Espagne chrétienne.

Les premiers débuts des chrétiens furent heureux : les troupes d'al Mansour, composées pour la plupart de recrues, montrèrent quelque faiblesse, et le général, habitué à vaincre, n'était pas sans inquiétude; de fréquentes escarmouches avaient lieu entre des combattants isolés des deux peuples, et dans

ces combats singuliers les musulmans avaient rarement l'avantage.

Un jour, un chevalier chrétien, bien monté et bien armé, se présenta devant le camp du hadjeb, et défia le plus brave d'entre les cavaliers arabes d'oser se mesurer avec lui. Deux champions se présentent successivement; ils tombent bientôt sous ses coups, et nul ne s'aventure plus après eux à venir jouter contre un si rude adversaire. « Eh bien! s'écrie le chrétien, enorgueilli de sa victoire, puisque personne n'ose plus » se présenter seul en lice, qu'il en vienne deux à la » fois, et je me charge de les combattre seul. » Les chrétiens, placés à quelque distance, et spectateurs du combat, applaudissent à grands cris, et les Arabes frémissent d'indignation. Enfin un cavalier andaloux de grand renom, voulant venger la honte des siens, s'avance contre le chrétien; mais au bout de quelques instants, il tombe de cheval, mortellement blessé d'un coup de lance.

Les acclamations des chrétiens accueillent ce nouveau fait d'armes de leur champion, tandis que les Arabes, saisis de honte et de douleur, gardent un morne silence. Le chrétien retourne auprès des siens et revient bientôt monté sur un nouveau cheval couvert d'une magnifique peau de tigre, dont les pattes, armées de griffes d'or, se croisaient sur son poitrail. Al Mansour, spectateur de ce triple combat, avait partagé la douleur et l'indignation de toute son armée. En vain ceux qui l'entouraient lui demandaient à venger au péril de leur vie la honte de l'islam, il s'y refusa obstinément; mais, redoutant pour ses soldats l'effet de cet humiliant aveu de leur infériorité, il allait se résoudre à envoyer un de ses fils dans la

lice ou à y descendre lui-même. Un de ses lieutenants, nommé Moushafa, se trouvait en ce moment près de lui ; quelques jours auparavant, ce même Moushafa soutenait à al Mansour qu'il n'avait pas dans toute son armée trois cavaliers capables d'entrer en lice avec un chevalier chrétien armé de toutes pièces : « Tu vois si je t'ai trompé », dit-il à al Mansour, en lui demandant la permission de combattre à son tour. Al Mansour y consentit enfin, et Moushafa, monté sur son meilleur cheval, s'avança vers le chrétien.

Les deux armées étaient dans l'attente, et un silence d'anxiété et d'angoisse régnait de part et d'autre. Le chrétien, en voyant s'approcher son nouvel adversaire, lui demanda, avec tout l'orgueil de sa triple victoire, « s'il était d'assez bonne maison pour se mesurer avec lui. — Voici ma famille, voici ma noblesse », répondit celui-ci en brandissant sa lance. Le combat s'engagea aussitôt, et l'égalité de courage, de force et d'adresse des deux adversaires rendit la lutte longue et animée, sans que personne pût en prévoir l'issue. Enfin le musulman, moins fatigué ou plus agile, et secondé d'ailleurs par l'admirable souplesse de mouvements des coursiers du désert, tourne autour de son adversaire en se dérobant adroitement à ses coups, et le frappe de sa lance dans le côté. Le chrétien tombe mort ; Moushafa s'élance à terre, coupe la tête du vaincu, dépouille son cheval de sa riche parure, et revient offrir ce gage de sa victoire à al Mansour, qui refuse de l'en priver, et embrasse, tout joyeux, celui qui a sauvé l'honneur des enfants d'al Magreb [1].

[1] J'ai cité dans toute son étendue ce curieux épisode des guerres musulmanes ; il n'y manque rien, comme on le voit, pour ressembler à un chant

Les chrétiens voulurent venger la mort de leur champion, et une mêlée générale suivit ces combats isolés. Le carnage fut grand; mais la victoire resta indécise, et la nuit seule mit un terme au combat. Les historiens arabes prétendent que les chrétiens se retirèrent pendant la nuit, se reconnaissant ainsi pour vaincus; quant aux chrétiens, ils ne font pas même mention de cette bataille ni de la lutte chevaleresque qui la précéda.

Mais l'auxiliaire le plus puissant des Arabes, c'étaient les divisions des chrétiens. Quelques précieuses lignes du moine de Silo, qui, après avoir cessé de copier servilement le texte de Sampiero, reprend pour son compte le récit des faits, nous apprennent que, par suite des discordes qui régnaient entre tous les petits états du nord de l'Espagne, une foule de chrétiens servaient dans l'armée arabe, attirés par les prodigalités d'al Mansour, par leur haine contre leurs compatriotes, et peut-être aussi par l'équité un peu intéressée du hadjeb, qui, dans toutes les querelles entre Arabes et chrétiens, donnait presque

d'Homère, pas même les bravades qui précèdent le duel entre ses héros. Il sera piquant de rapprocher ce passage d'un passage plus curieux encore de l'admirable relation du voyage de Fatalla Seyaghir, que M. de Lamartine a inséré dans le 4ᵉ volume de son *Voyage en Orient*. Jamais les mœurs des Bedouins, ces mœurs qui ne changent pas, n'avaient été présentées avec cette simplicité naïve, ignorante même de l'effet qu'elle produit; on y retrouvera tout le récit qu'on vient de lire, jusqu'aux bravades des combattants, jusqu'à l'indignation du chef, qui veut combattre lui-même et qu'il faut attacher pour l'en empêcher. Je regrette de ne pouvoir citer ici ce passage, ainsi que cette poétique et touchante coutume de la jeune fille *Arkié*, qui, choisie parmi les plus belles de la tribu pour encourager les combattants de sa présence, et montée sur une chamelle blanche et sans tache comme elle, se tient pendant toute la durée de la guerre sur le champ de bataille, comme un prix réservé au plus brave, mais un prix qu'il faut acheter bien cher!

toujours raison aux chrétiens. Ce peu de lignes suffit pour expliquer toutes les victoires d'al Mansour. Pourquoi faut-il que les chroniqueurs espagnols soient aussi avares de pareilles révélations [1] ?

Cependant le roi Ramiro avançait en âge[2]; mais la sagesse ne lui venait pas avec les années. Il eut l'imprudence de s'aliéner les comtes de Léon et de la Galice, remuants vassaux que la main plus ferme de ses ancêtres avait eu tant de peine à contenir. Des complots se formèrent, les mécontents mirent en commun leurs griefs, et proclamèrent roi de Galice Bermudo *le Goutteux*, fils d'Ordoño III [3], et l'usurpateur fut sacré à Santiago, le 15 octobre 982 [4].

Ramiro, en apprenant cette nouvelle, montra cependant quelque énergie ; il assembla sur-le-champ une armée et marcha contre l'usurpateur. Les deux armées se rencontrèrent à Portella de Arenas, et tournèrent l'une contre l'autre un courage qui eût été mieux employé contre les ennemis de la chrétienté. Après un combat acharné, la victoire resta

[1] « Adjuvabat in hoc facto barbarorum et largitas census, quâ non modicos christianorum milites sibi illexerat, et justitia ad judicium faciendum, quam semper, ut paterno relatu didicimus, præ omnibus, si fas est dicere, etiam christianis caram habuerit. Ad hoc, si aliqua seditio oriretur, ad sedandum tumul um potius de barbaro quam de christiano supplicium sumebatur. » (Monach. Silens., 70.)

[2] « Rex Ramirus, cum esset elatus et falsiloquus et modicâ scientiâ præditus, cœpit comites Gallæciæ et Legionis factis ac verbis contristari. » (Sampirus astoric. apud Florez, t. XVII, p. 308.)

[3] C'est ce que nous apprennent Lucas de Tuy et Rodrigue de Tolède. Sampiero dit seulement : *regem nomine Veremundum.* Masdeu fait de lui un fils d'un autre Ordoño, fils lui-même de Fruela II. Voir Masdeu, *Illustration* VI, nos 22 et 23, et l'*Illustr.* X, no 4.

[4] Suivant Lucas de Tuy, c'est en 980 que Bermudo fut sacré, et la guerre civile dura deux ans entre lui et Ramiro. Il y périt un nombre infini de chrétiens (*innumerabiles corruerunt*).

indécise; chacun des deux concurrents s'en retourna vers sa capitale, pour se préparer à une nouvelle campagne, et les musulmans retirèrent seuls quelque fruit de cette guerre impie où le sang chrétien avait coulé des deux côtés. Peu de temps après, le faible Ramiro, à peine de retour à Léon, fut emporté par une maladie, en décembre 982, et céda le trône à son rival, après un règne de quinze ans. On ignore s'il laissa après lui des enfants.

Al Mansour, qui, s'il faut en croire la chronique d'Iria, n'aurait pas été étranger à l'usurpation de Bermudo, habile à profiter de ces dissensions des chrétiens, qui valaient pour lui des victoires, avait fait, en 981-82, au printemps, une expédition heureuse, accompagné du wali de Tolède, Abdallah. Zamora, tant de fois prise et reprise, et la plus forte place sur le cours du Duero, appartenait encore aux chrétiens, dont elle assurait la frontière. Al Mansour l'enleva dans un assaut, et la terreur qu'inspira sa chute fit ouvrir les portes de toutes les villes qui résistaient encore. Ses soldats, chargés de butin, qu'il dédaignait pour lui, revinrent à Cordoue, chassant devant eux des troupeaux d'esclaves des deux sexes, et tellement enrichis par cette seule campagne qu'après avoir rassasié leur avidité, ils purent encore satisfaire à celle de leurs amis. Il entra, dit-on, dans Cordoue neuf mille captifs, et quatre mille dans Tolède, sans compter quatre mille autres que le wali de Tolède avait fait massacrer parce qu'ils s'étaient révoltés en chemin (981).

Après la saison des chaleurs, sorte de sieste annuelle pendant laquelle les hostilités étaient d'ordinaire suspendues, al Mansour rentra sur le territoire des chré-

tiens, où devait s'écouler la plus longue partie de sa laborieuse vie; mais les chrétiens, instruits par l'expérience, évitaient prudemment toute rencontre avec un ennemi enorgueilli de tant de succès, et attendaient ses fautes pour en profiter. Un détachement de fourrageurs arabes, s'étant avancé sans précaution dans un bois près de la rivière Esla, fut surpris par les chrétiens, qui le taillèrent en pièces. L'alarme se répandit bientôt dans le camp des musulmans, et ceux-ci, malgré les efforts de leurs chefs, se mirent à fuir devant les chrétiens, qui entraient déjà pêle-mêle avec les fugitifs au milieu des tentes arabes. Al Mansour, voyant la bataille perdue même avant d'être engagée, s'élance de son *trône*, c'est-à-dire de la selle de son cheval, haute et richement ornée, suivant l'usage des chefs orientaux, arrache son turban broché d'or, et le jette à terre, en montrant à ses soldats sa tête chauve et nue, comme un muet emblème du déshonneur dont ils voulaient la couvrir [1]. Les Arabes, pénétrés

[1] Le moine de Silo est le seul qui rapporte cette circonstance, en exagérant peut-être l'importance d'un geste qu'arracha à al Mansour un mouvement de désespoir : « Fertur enim Almanzor hoc signum calumniæ, dum male pugnavissent, suis militibus ostendere, quod, deposito aureo galero quo assidue caput tegebat, humi cum calumnia resideret; quem decalvatum milites videntes, alteros alteri cohortantes, nostros magno cum fremitu circumveniunt..., etc. »

Le moine de Silo, qui, écrivant au XII[e] siècle, n'a pas l'autorité de Sampiero, auteur contemporain, dont il continua la chronique, fait commander l'armée chrétienne à cette bataille par Ramiro; mais Lucas de Tuy et la chronique d'Alonzo X nomment expressément Bermudo. Conde ne mentionne pas le roi ou le général qui commandait les chrétiens; mais comme il fixe la date de cette bataille en 981, il est certain que Ramiro, mourant ou occupé de ses guerres civiles, n'avait guère le loisir d'attaquer en personne le camp d'al Mansour. Mais si la bataille eut lieu sous le règne de Bermudo, il n'est guère plus présumable que le nouveau roi, à peine établi sur le trône, et perclus des deux pieds, soit venu combattre en personne les Arabes. La version de Conde, qui laisse supposer qu'aucun des deux rois n'assista à la bataille, me paraît donc la plus probable.

de remords en voyant la honte de leur chef, se rallient autour de lui, et, chargeant à leur tour les chrétiens, leur arrachent la victoire dont ils se croyaient déjà maîtres. Enfin les Léonais tournent le dos et s'enfuient, poursuivis jusque sous les murs de leur ville par l'ennemi victorieux, qui, mêlé aux fuyards, serait entré dans la ville, si un tourbillon de neige n'eût arrêté sa marche. Sans prendre à la lettre cette expression du moine de Silo, on peut en conclure que la saison trop avancée força les Arabes, peu habitués au climat rigoureux de ces plateaux élevés, à retourner sous le ciel plus doux de l'Andalousie.

Sans doute le moine historien n'a pas le courage de raconter en détail toute cette sanglante iliade musulmane, qui finit comme l'autre, par la prise de Léon, l'Ilion espagnole: car pendant douze années consécutives, nous dit-il brièvement, « la vengeance divine permit que les armées impies des Sarrazins, franchissant chaque année la limite du territoire chrétien, vinssent ravager Léon et une foule de villes, et (malheur bien plus grave aux yeux de l'historien) détruire l'église de saint Jacques et celles des bienheureux martyrs saint Facundo et saint Primitivo, avec une foule d'autres qu'il est trop long de nommer. Dieu leur a permis de profaner de leur contact impie les choses les plus saintes, et enfin de rendre le royaume entier leur sujet et leur tributaire (*regnum sibi subactum tributarium faceret*). Alors en Espagne périt tout culte du vrai Dieu, et toute gloire du nom chrétien; alors furent pillés tous les trésors entassés dans les lieux saints par la piété des fidèles, jusqu'à ce que Dieu, compatissant à tant de misères, daigna détourner ce fléau de nos têtes, et laissa enfin,

après tant d'horribles massacres des chrétiens, le démon frapper cet Almanzor qu'il avait possédé toute sa vie, et l'ensevelir au fond des enfers. »

C'est en ce peu de lignes que la chronique de Silo résume les hauts faits d'al Mansour et la honte de la chrétienté, et l'on peut juger par là de la profonde impression de terreur qu'après deux ou trois siècles ce nom redouté avait laissée dans la Péninsule; elle fut telle que les Léonais, ayant appris qu'al Mansour préparait contre eux une expédition plus décisive, avec son fils abd el Meleck et plusieurs comtes chrétiens exilés, exhumèrent de leurs églises les os de leurs martys et de leurs rois, de peur que ces saintes reliques ne fussent profanées par les Sarrazins, et allèrent cacher ce dépôt sacré au fond des montagnes des Asturies, à Oviedo, l'antique capitale de la monarchie. Les chroniques louent hautement cette pieuse sollicitude; mais il est hors de doute que la terreur qu'elle répandit dut contribuer aux succès des musulmans, et que les mesures prises pour éloigner le danger ne firent que le rapprocher [1].

Al Mansour, au printemps de l'année 984, ayant passé le Duero, s'avança vers Léon sans rencontrer dans sa route un seul bataillon chrétien. Soit tac-

[1] Ces détails sont empruntés à Conde et à la chronique de Pelagius (Pelayo), évêque d'Oviedo, qui continue celle de Sampiéro d'Astorga, terminée avec le règne de Ramiro. Cette courte chronique, commencée en 982, s'arrête à 1109 L'époque qu'elle enferme étant absolument dépourvue de sources originales, cette chronique serait de la plus haute importance si elle était plus véridique, et si l'évêque Pelagius, bien digne de son surnom de *fabulosus*, s'était contenté d'accueillir toutes les fables absurdes qu'on retrouve dans les historiens postérieurs, et s'il n'avait pas inséré dans les chroniques antérieures une foule d'interpolations et de *faux* historiques, que toute la science des Risco et des Florez a à peine suffi pour rectifier.

tique, soit frayeur, ceux-ci avaient résolu d'éviter tout engagement à ciel ouvert, et de se tenir enfermés dans les places fortes, en réunissant sur un petit nombre de points tous leurs moyens de défense. Le roi Bermudo, que sa goutte écartait des champs de bataille, se réfugia à Oviedo, avec les os de ses ancêtres. Al Mansour, arrivé sans obstacle sous les murs de Léon, en commença sur-le-champ le siége avec ces formidables machines de guerre que les Arabes excellaient à construire [1]. Au bout de cinq jours, la place, battue en brèche, fut ouverte aux assaillants. Al Mansour, après une fausse attaque du côté du midi, conduisit lui-même l'attaque du côté de l'ouest. Le comte galicien Guillelmo Gonzalez, qui commandait dans la ville, était alors retenu au lit par une maladie; à la nouvelle de l'assaut, ce valeureux champion du Christ se fit revêtir de ses armes et porter en litière sur le lieu du combat. Al Mansour, tenant à la main l'étendard de l'islam, s'élança sur le rempart avant qu'aucun de ses soldats l'eût atteint, et même, s'il faut en croire les chroniqueurs arabes, c'est de sa main que périt le brave comte Guillelmo.

Après la plus courageuse résistance, la ville fut enfin prise, vers le soir, et le pillage, solde des vainqueurs, fut différé jusqu'au lendemain matin. Tout ce qui n'avait pas péri sous le fer fut emmené en esclavage. Al Mansour donna l'ordre d'abattre les

[1] Suivant Conde, ce siége dura cinq jours, et suivant Rodrigue de Tolède et Lucas de Tuy, une année entière; «*fere anni circulum*», dit le premier. Mais ce séjour d'une année devant une place forte se lierait mal avec les habitudes de conquête rapide d'al Mansour. Je préfère donc la version arabe, d'ailleurs bien plus circonstanciée.

portes de bronze et les massifs remparts de Léon, qui s'étaient sitôt abaissés devant lui. Il ordonna même, disent les chroniques chrétiennes, qu'on laissât subsister une seule des tours [1], afin que les siècles futurs pussent mesurer la hauteur de celles qu'il avait abattues, et juger de ce qu'il avait détruit par ce qu'il avait épargné ; mais les Arabes, plus sincères, confessent eux mêmes que les vainqueurs n'eurent pas le temps ou la patience de détruire ces tours trop solidement construites, et qu'elles restèrent à moitié ruinées. La ville d'Astorga, dont les Arabes s'emparèrent ensuite, subit le même traitement. Simancas fut rasé de fond en comble, et tout son territoire ravagé. Al Mansour s'en retourna à Cordoue chargé de richesses, et avec la gloire, refusée jusque là aux armes musulmanes, d'avoir fait flotter l'étendard de Mahomet au sein même de la capitale ennemie [2].

Dans sa marche victorieuse, al Mansour avait rencontré cependant quelques obstacles. Les Asturies, la Galice et le Vierzo, restèrent fermés à la conquête. Les forts de Luna, Alva, Gordon et Arbole, situés dans les replis de la chaîne qui sépare les Asturies du royaume de Léon, n'ouvrirent pas, comme l'avaient fait beaucoup de cités dans une lâche terreur, leurs

[1] Nous verrons, en 1003, le fils d'al Mansour faire contre Léon une nouvelle expédition, et *achever de raser ses murailles*, ce qui prouve assez qu'elles n'avaient pas été complétement détruites.

[2] Masdeu, qui écrivait avant que Conde eût fait son travail, n'ayant pas trouvé dans les chroniques chrétiennes la date de la prise de Léon, la place à peu près au hasard, et de la façon la plus arbitraire, en 997, c'est-à-dire treize ans plus tard que la date arabe, qui se lie parfaitement avec les récits des chroniques chrétiennes et l'ordre chronologique des invasions d'al Mansour.

portes au victorieux Hadjeb[1]. Ainsi, dans cette seconde conquête de l'Espagne, les armes d'al Mansour s'arrêtèrent, comme celles de Mouza, devant les Pyrénées, dernier asyle de l'indépendance et de la nationalité espagnole. La royauté de Léon, qui avait elle-même poussé jusque sous les murs de Cordoue ses *algarades* victorieuses, émigra pour la dernière fois dans ses montagnes natales, et se réfugia auprès de son berceau. Mais là, adossée à la mer de Galice, elle cessa de reculer, elle ramassa ses forces, prit son élan, et nous la verrons bientôt, sous le règne glorieux de Fernando I[er], premier roi de Castille et de Léon réunis, franchir encore une fois cette dernière limite, et redescendre de toute sa pente vers le sud et vers son avenir.

Maître de toute l'Espagne du centre et de l'ouest, al Mansour ne voulut pas laisser reposer trop longtemps l'Espagne orientale, qui échappait par la distance à l'action de la conquête. En 985, il fit en Catalogne une expédition qu'il poussa jusqu'à Barcelone. Cette ville, commandée par un comte Borel, feudataire des rois franks[2], mais suzerain de tous les comtes catalans, que groupait autour de lui la nécessité d'une défense commune, se soumit à al Mansour, et lui paya la *rançon du sang*, destinée à racheter ses habitants du pillage et de la captivité. Le comte, après s'être fait battre en pleine campagne, avec des troupes amollies par une longue paix, avait

[1] Asturias, Gallæciam et Berizum (le Vierzo) non intravit. Lunam, Alvam, Gordonem non intravit. (Pelagii chron.)

[2] Les Arabes appellent ce comte Borel, le roi d'*Afrank*. On sait qu'*Afrank* est le nom qu'ils donnaient à l'Espagne orientale.

abandonné la ville pendant la nuit, désespérant de la défendre. La Catalogne tout entière aurait suivi le sort de Barcelone; mais heureusement pour les chrétiens que les troubles d'Afrique rappelèrent al Mansour à Cordoue, et le comte Borel, bientôt après, reconquit sa capitale, et chassa les Sarrasins de tout son comté.

C'est à coup sûr un noble spectacle que de contempler cet infatigable al Mansour harcelant ainsi pendant plus de vingt ans les chrétiens de ses attaques incessantes, sur la longue et sinueuse ligne qui s'étend de Barcelone à Santiago, et livrant en quelque sorte à l'Espagne chrétienne un éternel assaut. A quelque page que vous ouvriez l'histoire, vous l'apercevez, sur un des points de cet immense front de bataille, se heurtant tour à tour avec toutes les forces de l'islam contre ces frêles monarchies, qui plient sous le choc, et y enfonçant le coin qui les entr'ouvre. Si derrière elles ne se fût trouvé pour les étayer le solide rempart des Pyrénées, où l'Espagne aux abois s'est toujours adossée, tout ce qui portait dans la Péninsule un nom chrétien eût péri ou reçu la loi du vainqueur : car, dans ce duel à mort entre les deux Espagnes, les deux races, les deux religions, celle qui attaquait était presque toujours sûre de vaincre.

Al Mansour le savait : il avait vu depuis un siècle, sous les règnes belliqueux des Alonzo III, des Ordoño II, des Fernan de Castille, des Sancho Ier de Navarre, la chance tourner peu à peu, et les armes chrétiennes reprendre l'offensive : cette poignée de montagnards et de bandits, que les conquérants de l'Espagne avaient dédaigné d'écraser, était devenue un peuple; cette *guerrilla* que les roches de Cava-

dunga enfermaient dans leur enceinte avait fini par couvrir le quart de la Péninsule et déborder de tous côtés sur l'empire de Cordoue ; enfin l'arbuste qu'un enfant aurait pu arracher était devenu un arbre immense, qui voyait déjà pousser autour de lui ses nombreux rejetons.

Al Mansour, en interrompant, comme il le fit par son usurpation indirecte, cette suite non interrompue de grands rois dont se compose la dynastie Ommyade, et en amollissant à dessein dans les plaisirs son royal pupille, Hischem, réservé peut-être à de meilleures destinées, avait frappé au cœur l'empire de l'islam. Il le sentit, et autant, qu'il était en lui, il voulut réparer sa faute : il reprit donc envers les chrétiens l'offensive que l'empire arabe n'avait jamais tout à fait perdue, même sous le règne pacifique d'al Hakem: Prévoyant, avec le sûr instinct du génie, la prochaine décadence du khalifat, et se sentant coupable du déclin de cet empire, qui allait s'ensevelir avec lui, il voulut lui faire au moins de glorieuse funérailles ; et l'on comprendra ce que peut une volonté d'homme en le voyant ainsi lutter contre une loi de nature, et faire remonter sur leur pente, pendant vingt ans, les destinées de l'Espagne chrétienne, qui la poussaient vers l'Andalousie.

Au milieu de cette lutte acharnée et sans repos, dont les annales des deux Espagnes n'offrent pas un second exemple, une chose vous frappe : c'est que l'état dont les limites s'avancent encore le plus au sud, bien qu'il ait comme les autres sa racine enfoncée dans les Pyrénées, c'est la Castille, ce royaume né d'hier, et œuvre de la volonté d'un seul homme. Ainsi dans une de ces invasions auxquelles chrétiens et Arabes

ont oublié de mettre une date, nous voyons al Mansour enlever à la Castille les villes de Sepulveda, Atienza, Alcoba (sans doute Alcobendas), qui reculaient sa limite jusqu'au centre même de la Péninsule, tandis que Santiago et Barcelone, tombées toutes deux aux mains d'al Mansour, sont devenues les limites des deux états chrétiens de l'est et de l'ouest, et que les rois de Navarre et de Léon, refoulés jusqu'au pied des Pyrénées, ont vu leur capitale saccagée par l'ennemi.

Il y a dans cette ténacité de la Castille à se cramponner aux conquêtes précaires qu'elle possédait dans le bassin du Tage, et dans cette pente irrésistible qui l'entraîne vers le sud, quelque chose qui tient à la fois à la géographie et à l'histoire, à la configuration de son sol et aux conditions mêmes de son existence politique. La Castille, à l'examiner sous le point de vue matériel et la carte de l'Espagne à la main, avait sur les états voisins l'avantage de s'appuyer, depuis le centre de l'Espagne jusqu'à son extrémité nord, sur trois de ces lignes de défense dont nous avons signalé la singulière structure : adossée aux Pyrénées, comme Léon et la Navarre, elle avait de plus pour noyau la Sierra de San-Millan, où s'appuie Burgos, et pour poste avancé la chaîne du Guadarrama. La position du comté de Castille, sous le point de vue militaire et politique à la fois, était donc bien autrement difficile à entamer que celle de la royauté de Léon, s'étalant à l'aise dans le vaste bassin du Duero, mais obligée à chaque attaque de se replier vers les montagnes et de rentrer dans son berceau, ou que celle de l'Aragon, qui devait plus tard s'étendre, plus au large encore, dans le riche bassin de l'Ebre, toujours ouvert à toutes les conquêtes.

Si la Castille a fini par absorber en elle toutes les petites monarchies chrétiennes, avec les débris de l'empire de Cordoue, ce n'est pas seulement à l'ambition de ses comtes et au courage de ses habitants qu'il faut en faire honneur. Les autres états de l'Espagne chrétienne ont compté aussi des rois ambitieux et habiles et des populations qui faisaient bon marché de leur vie : Léon, Navarre, Aragon, ont eu chacun leur page de gloire et leur heure d'influence. Mais la Castille, plus centrale, plus solidement construite, la Castille, placée par la nature elle-même à l'avant-garde de la chrétienté, et comme en tête de son front de bataille, a lutté corps à corps avec le khalifat de plus près qu'aucun de ses adversaires : c'était donc justice qu'après la victoire elle fût la première à recueillir ses dépouilles.

Dans l'automne de 985, al Mansour, aidé par les secrètes menées des chrétiens réfugiés, pénétra jusqu'au cœur de la Galice, épargnée jusque là par l'invasion. Après s'être emparé, chemin faisant, de *Coyanza* (aujourd'hui Valencia), il atteignit, dit-on, la mer de Cantabrie, et *Bortecala* (le cap Ortegal, (en tournant, par le littoral, la chaîne des Pyrénées, que sa cavalerie n'aurait pas pu franchir. C'est ici que les Arabes placent pour la première fois la prise de Santiago, la ville sainte, et le pillage de la fameuse église de Compostelle, qu'ils font dévaster trois fois par al Mansour ; mais les chrétiens, auxquels il en coûte d'avouer leur honte, ne parlent qu'une fois de la prise de Santiago, en 997, et n'avouent pas cette triple défaite.

Au printemps de 986, al Mansour envahit le territoire du puissant roi de Navarre, Sancho *el Mayor*,

dévasta le pays de Najera, et punit la rébellion d'Osma, d'Alcoba et d'Atienza, qui avaient tenté de se soustraire au joug musulman. Dans la même année, au dire de quelques chroniques chrétiennes dont on ne saurait trop maudire la brièveté [1], les Arabes s'emparèrent de Sepulveda, et de Zamora en 987. Al Mansour, après avoir parcouru toute la frontière de la Galice et de la Castille, promenant à dessein partout l'orage pour ne le laisser éclater que sur quelques points, brûla et détruisit Osma et Alcoba, qui, sans doute, s'étaient révoltés encore. En 988, car chaque année devait laisser sa trace sanglante sur le sol chrétien, il retourna contre le *roi d'Afrank* (le comte Borel), le battit, et assura ses frontières de ce côté. En 989, il se dirigea vers la Galice, et s'empara, chemin faisant, de *Medina Colimria* (la ville de Coïmbre en Portugal), et de *Zacoum* ou *Santyac* (Santiago), dont il détruisit les murs, que les chrétiens avaient sans doute relevés. Coïmbre, « comme nous l'avons entendu raconter à des vieillards », dit la chronique de Coïmbre, encore tout émue de la terreur qu'al Mansour y avait laissée après lui, resta sept ans déserte, et fut ensuite rebâtie et occupée par les Arabes.

Mais le plus sûr auxiliaire des Arabes, nous l'avons déjà dit, c'étaient les révoltés et les proscrits chrétiens, et al Mansour se servit encore d'eux pour réaliser son plan de conquête, dont on peut assez bien se rendre compte. La Castille, par la pointe que

[1] Era MXXIV prendiderunt Zamoram. (*Annal. Complut.*) — Era MXXIV prisieron Moros Sepulvega. (*Ann. Tolet.*, I, p. 383.) — Era MXXVII prendiderunt Mauri Atenza in mense augusti. Prendiderunt Mauri Osma et Alcoba in mense octobri.

forme vers le cœur de l'Espagne la chaîne sinueuse sur laquelle elle repose, formait, sur le territoire arabe, une tête de pont toujours ouverte pour l'attaque, toujours fermée pour la défense. L'invasion arabe venait en vain se heurter contre ce territoire étroit, mais compact, ramassé presque tout entier entre les monts de Burgos et ceux du Guadarrama, et s'enfonçant comme un coin aigu dans le bassin du Tage. Le plan d'al Mansour, tout en resserrant la Castille dans ses limites les plus strictes et en l'empêchant de descendre dans la plaine, dut être de la tourner par l'est ou par l'ouest, plutôt que de l'attaquer de face.

Aussi le voyons-nous pousser tour à tour ses conquêtes par les deux littoraux de Portugal ou de Catalogne, et dans les deux bassins de l'Ebre et du Duero, qui finissent par lui appartenir; peut-être même, en s'emparant de Santiago, qu'il savait bien ne pas pouvoir lui rester, songeait-il à prendre en flanc la royauté de Léon, et à revers la Castille, sur laquelle il fût tombé avec toute la pente qui poussait les chrétiens sur le territoire de l'islam. Nous verrons ce plan échouer par la seule cause qui pouvait en déranger les habiles combinaisons, c'est-à-dire par la réunion, bien tardive, des forces de tous les états chrétiens; mais il n'en fut pas moins habilement conçu, et il réclamait dans l'homme qui le mit en œuvre autant de hardiesse pour concevoir que de persévérance pour exécuter.

La Galice, exposée à des invasions presque annuelles, était encore agitée par des dissensions intestines presque aussi désastreuses. La chronique de Compostelle, suppléant au silence de toutes les autres,

nous donne les noms de trois comtes galiciens, dignes chefs de cette remuante population, qui causèrent bien des insomnies au pauvre et goutteux monarque Bermudo II. Rodrigo Velasquez, le plus puissant d'entre eux, était père de Pelayo, évêque de Santiago, que Bermudo avait déposé, parce qu'il souillait par son avidité le siége épiscopal. Irrité du juste châtiment de son fils, Rodrigo souleva contre le roi de Léon une partie de la Galice, et y appela les infidèles; mais les Arabes ne répondirent pas à son appel, et le roi, réprimant heureusement cette sédition et quelques autres qui la suivirent, en punit les principaux chefs.

C'est ici le lieu, avant de poursuivre la série de victoires d'al Mansour, de laver la mémoire de ce pauvre roi Bermudo, plus malheureux que coupable, des griefs qu'entasse sur lui, avec une partialité évidente, Pelayo, le chroniqueur le moins éloigné de son règne. Sans doute l'évêque d'Oviedo a voulu venger, un siècle plus tard, la cause de son homonyme de Santiago, si justement déposé par Bermudo, et d'un autre évêque d'Oviedo, que le même roi avait puni.

Voici en quels termes Pelayo raconte la déposition de ce prélat. « Le susdit roi, indiscret et tyrannique en toutes choses, ayant emprisonné sans cause Gundesteus, évêque d'Oviedo, et l'ayant retenu trois ans dans les fers, pendant tout ce temps il ne plut pas, et Dieu envoya sur la terre une telle sécheresse, que personne ne put semer ni labourer, et qu'une grande famine s'étendit sur toute l'Espagne. Alors des hommes craignant Dieu (des religieux) dirent au roi : « Des serviteurs de Dieu ont eu une vision; et, parce

» que tu as péché contre Dieu en retenant l'évêque » d'Oviedo, il ne pleuvra pas, et la faim ne sortira » pas de ton royaume jusqu'à ce que tu relâches le » dit évêque. » Ce que fit Bermudo (car ce roi, dit naïvement la chronique d'Alonzo X, était facile à croire le mal, léger à le faire et prompt à s'en repentir [1], et à faire le bien), et aussitôt le Ciel envoya de la pluie et la terre donna ses fruits.

Après cet apologue biblique, qui explique les rancunes de l'évêque Pelayo contre ce roi qui se mêlait d'emprisonner des évêques, vient l'histoire, ou plutôt le roman si populaire en Espagne, de l'évêque Ataulfo ou Adolfo, dont la version originale appartient à Pelayo. « Trois serfs de l'église de Santiago, Zadon, Cadon et Aussillon, accusèrent à tort, auprès du roi, leur évêque d'un crime très grand (il ne s'agissait de rien moins, disent Lucas de Tuy et la chronique d'Alonzo, que d'avoir appelé les Maures en Galice, crime dont Pelayo ne parle pas, et dont les mécontents, comme on le sait, ne se faisaient pas le moindre scrupule). Le roi prêta légèrement l'oreille à ces fausses accusations, d'autant plus enclin à les croire, ajoute Lucas de Tuy, que l'évêque était fils de ce comte Gonzalez qui avait empoisonné le roi Sancho dans une pomme, et il envoya dire à Ataulfo de se rendre à Oviedo, où la crainte des Maures lui avait fait transporter sa cour. Et cependant, le roi fit quérir quelques taureaux indomptés, et choisit parmi eux le plus féroce, qu'il fit tenir en réserve. Et l'évêque, étant venu, voulut entrer dans l'église du saint Sau-

[1] Obtenebravit levitas mores ejus bonos, quoniam leviter susurronibus præbuit aurem. (Luc. Tud.)

veur, pour y faire son oraison; et comme on l'engageait à aller trouver le roi, lui, appuyé sur le seigneur, répondit : « Je viens d'abord rendre visite au » roi des rois, et ensuite j'irai trouver votre tyran ».

Et en même temps il entra dans l'église, se revêtit des ornements épiscopaux et célébra la messe; puis, ainsi vêtu, il se rendit sans rien craindre devant la porte du palais du roi, où on avait fait venir le taureau, et où tout le peuple des Asturies était réuni, car les cortès, c'est-à-dire le concile, étaient alors assemblées pour traiter de la défense du pays contre les Maures. Alors le roi fit lâcher le taureau, qu'il avait fait exciter par ses veneurs; et, dès que celui-ci aperçut l'évêque, il devint doux comme un agneau, et vint laisser dans les mains de l'évêque ses cornes, qui tombèrent d'elles-mêmes; et, s'en retournant ensuite contre ceux qui avaient tourné le prélat en dérision, il en tua plusieurs (la chronique ne dit pas si ce fut avec ses cornes), et s'enfuit vers la montagne d'où il était venu. L'évêque, de retour à l'église, déposa au pied de l'autel les cornes, qu'il tenait à la main, et excommunia ses trois calomniateurs, en disant à haute voix que « jusqu'à la fin du monde » tous les enfants qui naîtraient de leur race seraient, » qui lépreux, qui aveugles, qui boiteux, qui man-» chots, à cause de leur faux témoignage contre lui». Et il maudit aussi le roi; et le roi, dès qu'il vit ce miracle, se repentit et voulut donner satisfaction à l'évêque; mais l'évêque ne voulut pas, et refusa de voir le tyran. Toujours revêtu des habits épiscopaux, il resta quatre jours dans l'église, et sortit enfin d'Oviedo avec les siens pour se rendre à Pramaras, où, après avoir reçu la communion, il rendit l'âme. Et, lors-

qu'on voulut enlever son cercueil pour le porter à l'église de Santiago., Dieu le rendit tellement immobile que mille mains n'auraient pu le remuer : ce qui fit qu'on enterra l'évêque au lieu où il était mort. »

Il y a plus d'un curieux enseignement dans ce récit, répété par tous les vieux historiens de l'Espagne, jusques et y compris Ferreras, et que Masdeu lui-même ne rejette pas absolument. Seulement la moitié de ces historiens attribuent le fait à Ordoño Ier, qui régnait en 850, et les autres à Bermudo, sans s'inquiéter de savoir si l'évêque Ataulfo n'était pas mort un siècle avant le règne de Bermudo. Mais ce châtiment infligé par le roi de Léon à l'évêque d'Oviedo, et surtout au puissant prélat de Santiago, témoigne à la fois et du progrès de la puissance épiscopale, et des généreux efforts de Bermudo pour lutter contre ses empiétements.

Malheureusement pour ce roi, comme naguère pour Witiza, c'étaient encore et toujours les évêques qui tenaient la plume de l'histoire, et qui se léguaient, d'âge en âge, le soin de flétrir la mémoire des princes qui osaient tenir tête à l'épiscopat. De là la haine posthume de l'évêque chroniqueur pour Bermudo II, un siècle après la mort de ce roi. De là ces crimes imaginaires dont on a chargé sa mémoire ; de là l'inceste qu'on lui reproche faussement avec ses deux sœurs, accusation fondée, à ce qu'il paraît, sur ce que, tout goutteux qu'il était, il eut deux concubines, toutes deux sœurs ; de là enfin la bigamie, le dernier des crimes dont on l'accuse, parce que, suivant l'usage du temps, il répudia, pour cause de parenté, sa première femme Velasquita, fille d'un cer-

tain Ramiro, peut-être Ramiro II, roi de Léon[1], pour en épouser une seconde, Geloïra ou Elvira, fille de Garcia Fernandez, comte de Castille[2].

Mais le véritable crime de Bermudo, on n'en peut douter, ce fut de s'être opposé aux empiétements du clergé : c'est à ce titre qu'on souleva contre lui toutes les antipathies populaires, qu'on chargea la poésie et l'histoire du soin de le rendre méprisé et odieux, et son nom eût passé à la postérité comme celui d'un tyran, si l'honnête moine de Silo ne se fût chargé de réfuter les pieuses calomnies du prélat. Ainsi, le moine nous peint Bermudo comme un prince prudent, juste et miséricordieux, « enclin à réprouver le mal et à choisir le bien ». Or, on a peine à croire qu'un roi de cette trempe ait exposé un évêque à la fureur des bêtes, ou qu'il en ait déposé d'autres de leurs siéges épiscopaux, sans de graves motifs. D'ailleurs le récit même de Pelayo, tout partial qu'il soit contre Bermudo, dont la goutte est, suivant lui, un châtiment de ses crimes, trahit assez clairement l'arrogance et les prétentions hautaines du clergé, personnifiées dans cet évêque qui, accusé du plus grave de tous les crimes, ne veut se présenter devant son souverain qu'à sa convenance et à ses heures, et l'injurie avant de daigner comparaître devant lui.

Le roi Bermudo, au milieu de ce règne désastreux,

[1] Telle est du moins l'opinion de Masdeu, qu'il appuie sur une inscription trouvée à San Salvador de Deva : « Velasquita Regina proles Ranimiri ædificavit..., etc. » (Voyez Risco, *Hist. de la ciudad de Leon*, p. 232.)

[2] Voyez Florez, t. XIV, p. 160, et Masdeu, t. XII, p. 275, qui ont vengé longuement la mémoire de ce malheureux Bermudo, si calomnié par l'évêque d'Oviédo.

où la royauté de Léon recule de trois siècles en arrière et perd en quelques années tout le terrain qu'elle avait gagné depuis Pelayo, s'occupa pourtant de doter ce malheureux pays de quelques institutions utiles. Il confirma les lois de Wamba, ou pour mieux dire le code gothique, et rédigea de nouveaux *canons*, c'est-à-dire de nouvelles lois, car le royaume se gouvernait alors sur les mêmes bases que l'église, et l'empreinte ecclésiastique était sur toutes les institutions civiles. Il répara de son mieux les ruines de la malheureuse cité et de l'église de Santiago, pendant la courte paix qu'il obtint ou plutôt qu'il acheta d'al Mansour en 995. Il mourut enfin dans le Vierzo, province située à l'ouest de Léon, en 999, après 17 ans d'un règne éprouvé par toutes les misères qui puissent affliger à la fois un homme, un roi et un état. Le malheureux monarque était tellement perclus de ses membres, qu'il fallait le transporter à dos d'homme (*humeris humilium hominum*), ce qui donne une pauvre idée du luxe de sa cour et de l'industrie de l'époque. Un pareil roi devait être pacifique; et Bermudo, impuissant à faire la guerre, fut condamné à la subir, tant que durèrent son règne et sa vie. Il laissa de sa deuxième femme Elvira deux enfants, ALONZO et Teresia; le premier était âgé de cinq ans lorsqu'il monta sur le trône[1].

Retournons maintenant, après avoir vu la royauté de Léon descendre presque tout entière dans le cercueil de Bermudo, à la longue carrière de gloire d'al Mansour, qui offre un si pénible contraste avec la

[1] C'est sous le règne de Bermudo que les romances espagnoles placent l'épisode si fameux des Infants de Lara.

triste et souffreteuse royauté de Léon. De 989 à 994 ce furent des expéditions continuelles dirigées contre la Castille et la Navarre, ennemis plus dangereux que la royauté de Léon, impuissante et percluse comme son roi. Mais les historiens chrétiens, peu soucieux de s'appesantir longuement sur le récit de leur honte, ont passé rapidement sur toutes ces campagnes, dont les Arabes eux-mêmes ne parlent pas. Mais en 994, al Mansour, désespérant sans doute d'entamer les états plus compactes de la Castille et de la Navarre, attaqua de nouveau la Galice, moins habituée à résister, s'empara encore une fois de Santiago, abandonné de ses habitants. Les édifices qui restaient debout furent livrés aux flammes, ainsi que l'église où se trouvait le tombeau du saint, que l'incendie épargna, dit-on, ainsi qu'un vieux moine qui y attendait la mort[1]. Les chroniques du moine de Silo et de Pelayo, qui placent cette invasion trois ans plus tard, sont d'ailleurs unanimes pour raconter les prodiges qui écartèrent al Mansour du tombeau de l'apôtre. Après avoir détruit l'église, il se disposait à porter une main sacrilége sur ce tombeau, œuvre merveilleuse d'art, enrichie pendant tant de générations des dons des fidèles. Mais Dieu envoya sur l'infidèle une sainte terreur, et il s'éloigna précipitamment de ce lieu redoutable, abandonné de ses défenseurs, mais tout plein encore de la puissance divine.

Mais une fois en train de raconter des prodiges, les chroniques espagnoles ne s'arrêtent pas en si beau chemin. L'apôtre saint Jacques, suivant Masdeu lui-

[1] Cet épisode caractéristique du vieux moine, qui rappelle les sénateurs romains attendant les Gaulois sur leurs chaises curules, appartient à Murphy, p. 118.

même, qui écrivait en 1793, avait à châtier pour son compte la profanation de son temple. « Dieu se vengea, dit Pelayo, *avec sa miséricorde accoutumée :* les Agaréens (les Arabes), saisis d'un mal subit (*infirmitas ventris*, la dysenterie), commencèrent à périr par la maladie et par le glaive, et à devenir à rien. » Sans doute qu'une maladie épidémique frappa l'armée d'al Mansour et le décida à hâter sa retraite. Mais, bien loin que cette armée ait été taillée en pièces, nous voyons, dans Rodrigue de Tolède, al Mansour rentrer en triomphe à Cordoue, avec quatre mille captifs et une foule de troupeaux, et suspendre renversées, dans la grande mosquée de cette v ill, comme de gigantesques lampes, les cloches de l'église de Santiago.

L'année suivante (995), al Mansour, à la tête d'une nombreuse troupe de cavalerie, car on n'employait guère d'infanterie dans ces expéditions, envahit la Castille avec la rapidité qu'il mettait d'ordinaire dans toutes ses expéditions. Mais avant de raconter celle-ci, il est nécessaire de revenir de quelques années en arrière pour nous occuper des destinées de ce comté, qui ressemblait déjà si fort à un royaume. Nous avons vu, en 970, Garcia Fernandez succéder au comte Fernan Gonzalez, son père, et lutter avec persévérance et courage contre les invasions arabes; mais, entre l'an 990 et l'an 995, Sancho, fils du comte Garcia, dont l'humeur inquiète avait bien des fois tourmenté son père, finit par se révolter ouvertement contre lui[1]. Il ne serait même pas impossible

[1] Les *Annales Complutenses* (de Alcala de Henares) et les *Annales Toletanos* sont les seules qui parlent de cette rébellion, sans donner, suivant l'usage, ni date, ni détails. « Rebellavit Sancius Garsia ad patrem suum *Garsia Fernandez VII*, idibus Junii. » On remarquera que déjà vers cette époque, même

qu'al Mansour eût contribué à cette rébellion, qui servait ses projets, et qu'il sut si bien exploiter : les Arabes n'en disent rien ; mais Rodrigue de Tolède le laisse soupçonner[1].

Le résultat inévitable de ces dissensions fut d'affaiblir la résistance de la Castille aux attaques des Arabes, et de faire enlever par eux, en 994, les forteresses que les comtes de Castille leur avaient reprises sur le Duero, telles que Clunia et Estevan de Gormaz. L'année suivante, al Mansour, en marchant contre la Castille, eut soin de s'assurer l'appui ou tout au moins la secrète bonne volonté du fils rebelle pendant qu'il allait attaquer le père. Mais, quels que fussent la rapidité de sa marche et le secret dont il avait cherché à l'envelopper, les petits princes chrétiens, instruits par leurs revers, eurent le temps de réunir leurs forces contre lui. Les habitants des monts de la Navarre et ceux de la Galice se joignirent à l'armée castillane, sous la conduite du comte Garcia Fernandez, que les Arabes appellent par erreur Garcia *ben Sancho* (c'est *ben Fernan* qu'il aurait fallu dire), « bon cavalier et roi des chrétiens des monts », et que tous les princes avaient d'un commun accord choisi pour commander l'armée. L'intention des chrétiens n'était d'abord que de gêner la marche des infidèles, et de laisser ainsi à toutes les milices qu'ils avaient convoquées le temps de se réunir ; mais les deux cavaleries se rencontrèrent, et des es-

dans le latin, les noms propres s'immobilisent, cessent de se décliner, et prennent les désinences espagnoles; cinquante ans avant, on eût dit: *Garseanum* ou *Garsiam Ferdinandi* (sous-ent. filium).

[1] ... Comes Garcia, magnanimitate pulsatus, licet gens sua in eum et filium esset divisa, eligens pro patria mori, cum Arabibus decertavit. (Rod. Tolet.)

carmouches sanglantes eurent lieu, sans amener aucun résultat. Le soir qui précéda le combat, un des poètes dont al Mansour, en conquérant lettré, se faisait toujours suivre dans ses expéditions, présenta au Hadjeb un cerf enchaîné, et quelques vers dont voici le sens : « Ton esclave, al Hassan Saïd, que tu as pris » dans tes bras pour le soulever de terre, et que tu » as planté pour le faire croître sous la pluie de tes » bienfaits, t'envoie ce cerf. Je l'ai nommé Garcia, et » je te l'envoie enchaîné, afin que ce présage de vic» toire s'accomplisse. Si tu reçois ce présent d'un » front serein, je le regarderai de ta part comme le » plus splendide de tous les bienfaits. »

Cette pauvre invention, en fait de politique comme en fait de poésie, contribua probablement au succès d'al Mansour, en remplissant son armée d'une crainte superstitieuse. Le lendemain, la bataille commença avec l'aube; mais al Mansour, frappé du nombre et de la bonne apparence de l'armée chrétienne, et de la forte position qu'elle occupait sur des hauteurs, eut recours à une ruse de guerre pour la lui faire quitter : après un engagement des plus vifs, il ordonna à sa cavelerie de se replier en désordre, comme si elle cédait le terrain à ses ennemis; les chrétiens, trompés par cette manœuvre, quittèrent leurs retranchements et poursuivirent à grands cris l'ennemi qui semblait fuir.

A ce moment, la réserve et les deux ailes de l'armée musulmane fondirent sur les chrétiens et les enveloppèrent; ceux-ci, frappés de terreur par cette attaque imprévue, rompirent leurs rangs et se dispersèrent dans un désordre bien réel, et les musulmans n'eurent plus que la peine d'égorger un trou-

peau sans défense. Le carnage fut immense, et jamais les Arabes parmi leurs prisonniers n'avaient compté tant de gens du haut lignage. Le poétique augure de Saïd s'accomplit, car le comte Garcia fut lui-même au nombre des prisonniers, mais tellement blessé qu'il mourut peu de jours après, malgré les soins empressés qu'al Mansour lui fit donner. Après sa mort celui-ci fit déposer son corps dans un riche cercueil, garni d'aromates, et revêtu d'écarlate et d'or, et l'emmena à Cordoue; là il le rendit, sans vouloir recevoir de rançon, aux chevaliers chrétiens qui étaient venus le chercher. Cette mémorable bataille fut livrée le 8 juin 995[1].

Dans l'automne de la même année, l'infatigable al Mansour, voulant poursuivre ses avantages, attaqua et défit une seconde fois les chrétiens, et c'est alors que le roi Bermudo envoya demander la paix. Al Mansour l'accorda sans réflexion, et s'en repentit bientôt après l'avoir signée; il fit jeter en prison l'envoyé qui l'avait conclue en son nom, pour le punir d'avoir accordé aux chrétiens des conditions trop favorables, et celui-ci ne sortit de prison qu'après la mort du hadjeb.

Pendant cinq ans, sauf une expédition passagère en Alava, en 997, on ignore de quel côté al Mansour tourna ses armes toujours victorieuses. Quelques lignes obscures de Conde et des *Annales Complutenses*

[1] Les Arabes sont d'accord sur cette date avec le *Chron. Burgense*, et diffèrent avec les *Ann. Compostel.* ou *Tumbo negro*, et les *Ann. Toletan.*, dont les dates sont erronées. L'évêque Pelayo et le moine de Silo ne parlent pas de cette bataille, et malheureusement, les chroniques qui en parlent le font en une ligne. « Era MXXXIII, captus et lanceatus fuit comes Garcia Fernandez in ripa de Dorio, et V die mortuus fuit, et ductus ad Cordobam et inde ad Caradignam (Cardeña). » (*Chron. Burg.*)

nous font supposer que, dans une expédition vers l'Espagne orientale, en l'an 1000, al Mansour, s'étant laissé enfermer dans la ville de Cervera, en Catalogne, par le comte Sancho de Castille, se dégagea par une sortie heureuse[1], et fit des chrétiens un terrible massacre (*una grave matanza*).

D'affreux ravages signalèrent cette expédition d'al Mansour dans la Catalogne. « Cette terre, auparavant bien peuplée, nous dit Conde, demeura déserte, parce que les infidèles eux-mêmes (les chrétiens) brûlaient leurs propres villes et tout ce qu'ils possédaient, pour que les nôtres ne pussent pas en profiter. » Mais ce que n'ajoutent pas les historiens arabes, c'est qu'un peuple qui se décide à en agir ainsi est toujours invincible. Les chrétiens, habitués à vivre de peu et à se retirer dans leurs montagnes inaccessibles, comme l'aigle dans son aire, pour y cacher leur proie ou y éviter l'ennemi, avaient, sur ces plateaux nus et désolés de l'Espagne centrale, un immense avantage sur les Arabes, habitués aux délices de leurs molles cités du littoral. D'ailleurs les milices arabes, comme du reste les milices des chrétiens, engagées pour une courte expédition, sans autre solde que le pillage, avaient toujours hâte de retourner dans leurs foyers et d'y rapporter leur butin : aucune conquête n'était donc durable, aucune victoire décisive, d'un côté ni de l'autre. Mais seulement, dans l'Espagne chrétienne, le climat combattait pour les chrétiens, et chassait, aux approches de l'hiver,

1 « Fuit arrancada (une sortie) de Cervera super Conde Sancium Garcia et Garcia Gomez. » (*Ann. Complut.*) On voit clairement ici la transition du latin à l'espagnol.

les bataillons arabes vers leur tiède Andalousie, où la conquête chrétienne, une fois domiciliée, devait au contraire se fixer à jamais.

Malgré la défaite et la mort du dernier comte de Castille, le généreux exemple donné par lui n'avait pas été perdu. La nécessité de l'union était devenue plus pressante que jamais, car à peine si l'Espagne chrétienne s'était trouvée réduite, même après la bataille du Guadalete, à un pareil état d'abaissement et de misère. Les invasions arabes, poursuivies sans interruption pendant vingt ans, avaient tari pour de longues années toutes les sources de la prospérité du pays. Les vainqueurs avaient détruit tout ce qu'ils ne pouvaient emporter. Les chrétiens, nous dit Rodrigue de Tolède, étaient obligés de livrer aux Arabes les défilés de leurs montagnes, pour acheter à ce prix, et souvent même à prix d'argent, le droit de cultiver leurs terres et de recueillir leurs récoltes[1].

Un immense désert formait, dans toute la largeur de la Péninsule, la frontière des deux états. Tout le bassin du Duero et la partie supérieure de celui de l'Ebre étaient abandonnés par leurs habitants. Le culte chrétien, dit le moine de Silo, avait presque complétement cessé en Espagne. Les populations gothiques, adossées aux Pyrénées, ne devaient qu'à ce massif rempart de n'avoir pas été rejetées dans la Gaule, leur ancienne patrie, et forcées d'aller demander un asyle à leurs frères de Septimanie.

La Castille seule, bien que resserrée dans ses li-

[1] « Tot incursibus et tot cædibus christianorum patrias devastavit ut cogerentur hostibus supplicare et impeditum transitum expedire, ut Almanzoris exercitus transiret, et etiam pro agricultura et semine pretium obtulerunt. » (Rod. Tolet., *Hist. Arabum.*)

mites les plus étroites, s'avançait encore menaçante vers Tolède, boulevart de l'islam, Tolède, la ville sainte, d'où les Goths étaient bannis depuis trois siècles, et où ils brûlaient de restaurer leur Dieu et leur empire. Bien que les attaques continues d'al Mansour eussent forcé la Castille, comme les autres états chrétiens, à s'estimer heureuse de pouvoir se défendre, cette défensive, menaçante encore pour les Arabes, était toujours sur le point de se changer en offensive. Le royaume de Léon était réduit aux Asturies et au nord de la Galice; le royaume de Navarre partageait avec la Castille l'angle étroit formé par les Pyrénées et la *sierra* de San Millan, vers la source de l'Ebre; la Castille enfin descendait, vers le sud, tout au plus jusqu'à Atienza, qui domine le bassin supérieur du Tage, et le reste de l'Espagne était à Mahomet.

Le triste roi Bermudo, en descendant au tombeau, accablé de goutte et de revers, avait laissé sa capitale aux mains de l'ennemi, et son lambeau de royaume réduit presque aux étroites limites qu'il avait du temps de Pelayo. Al Mansour, ne voulant pas, disent les Arabes, « laisser un an de repos aux chrétiens », et ne se croyant sans doute pas lié avec le fils de Bermudo par les traités qui l'unissaient au père, fit venir d'Afrique de nombreux renforts en cavalerie. Les walis de Merida et de Badajoz amenèrent des troupes nombreuses, et, en 1002, une des plus formidables armées que l'empire d'*Andalous* eût encore vues réunies s'avança le long du Duero, qu'elle remonta jusqu'à sa source, sans rencontrer aucune résistance. Mais les chrétiens, instruits à temps du danger qui les menaçait, se hâtèrent de mettre en commun leurs forces contre ce redoutable ennemi, et oublièrent

enfin dans une ligue sainte leurs éternelles dissensions.

Après la mort de Bermudo, son fils ALONZO V, âgé de cinq ans, était monté sur le trône[1], sous la tutelle du comte de Galice, don Menendo Gonzalez; don Sancho *el Mayor*, était alors roi de Navarre, et le comte Sancho Garcias gouvernait la Castille. Don Raymond, fils de Borel, treizième comte de Barcelonne, ne paraît pas s'être associé à cette espèce de croisade contre les infidèles : car le comté de Barcelone, uni par des alliances aux maisons souveraines du sud de la Gaule, où il possédait même quelques domaines, qu'il agrandit plus tard, avait sa destinée à part de celle de l'Espagne.

Les trois princes chrétiens, après avoir réuni leurs forces[2] pour risquer sur un champ de bataille le dernier enjeu de la chrétienté, rencontrèrent les Arabes, en juin 1002, près d'un village de la Castille appelé en arabe *Calat-Añosor* (la hauteur des aigles). Les chrétiens, dit Conde, avaient divisé leur armée en trois corps, ou plutôt en trois nations : le comte Menendo commandait les Léonais, les Asturiens et les

1 Lucas de Tuy et Rodrigue de Tolède placent, je ne sais pourquoi, la bataille de Calat-Añozor sous le règne de Ramiro, et avancent ainsi de trois ans au moins la date de cette bataille, à laquelle ils font assister Ramiro.

2 Suivant abou Beker al Codeo, *Vestis serica*, cité par Casiri, t. II, p. 50, les chrétiens avaient mis le siége devant Tolède, et al Mansour, n'ayant pu réussir à le leur faire lever, ne trouva d'autre moyen pour faire diversion que de marcher sur la Castille; les chrétiens alors furent obligés pour venir défendre leurs foyers de s'éloigner de Tolède. Mais le récit de Conde, sorte de version collective ou de résumé des historiens arabes, ne parle pas de cette circonstance, assez peu probable d'ailleurs. Car Tolède, dans tout le cours de ces longues guerres, ne fut pas assiégée une fois par les chrétiens, plus occupés de se défendre que d'attaquer, et était trop forte d'ailleurs pour être enlevée par un coup de main.

Galiciens; le roi Sancho, ses Navarrais, et le comte Sancho ses Castillans. « Leurs innombrables bataillons, disent les Arabes, couvraient la terre comme des nuées de sauterelles. »

Sans doute les musulmans étaient peu habitués à voir en face d'eux une armée aussi nombreuse, car ils montrèrent quelque inquiétude à la vue des chrétiens; mais al Mansour n'en parut pas moins assuré de vaincre, et fit ses dispositions pour la bataille avec son sang-froid et sa prudence ordinaires.

La nuit se passa sans sommeil pour les Arabes, qui attendaient l'aurore avec une inquiétude mêlée d'effroi. Quand elle vint à paraître, le Hadjeb fit son oraison à haute voix, et chacun se rendit à son poste pour attendre le signal. Les chrétiens s'ébranlèrent les premiers, mais en bon ordre, et la terre trembla au loin sous les pas de leurs chevaux bardés de fer. A ce moment auguste, la pensée des deux peuples s'éleva à la fois vers le Dieu dont ils attendaient leur appui. Le chant des psaumes sacrés et les *ataquebiras* (invocations à Dieu) retentirent en même temps sur les deux lignes, et se mêlèrent aux cris de guerre, aux bruits des tambours et des clairons, dont résonnaient les monts d'alentour. Les deux armées se rencontrèrent enfin, et un nuage de poussière les enveloppa bientôt. Les chrétiens, au dire de leurs adversaires, combattaient « comme des loups affamés », et al Mansour, surpris autant qu'irrité de cette résistance inaccoutumée, donnait en vain aux siens l'exemple du courage. Lançant au plus épais de la mêlée son coursier, qui semblait « un léopard altéré de sang », il enfonça plus d'une fois avec sa cavalerie andalouse les longues lignes des chrétiens, tout

étincelantes d'acier. L'épaisse poussière qui s'élevait du champ de bataille déroba le soleil au regard des combattants bien avant l'heure de son coucher, et la nuit seule vint mettre un terme à cette lutte opiniâtre, sans qu'aucun des deux ennemis eût reculé d'un pas pendant cette longue et terrible journée.

La nuit venue, al Mansour, retiré dans sa tente, appela auprès de lui, suivant son usage, les chefs de son armée : un petit nombre seulement répondit à l'appel; le reste était mort ou blessé. Alors seulement al Mansour connut toute la grandeur de ses pertes, et se décida à la retraite. L'ordre fut donné aux troupes d'abandonner le camp et de repasser le Duero avant le lever du soleil, tout en maintenant leur ordre de bataille, au cas où l'ennemi viendrait les attaquer. Les chrétiens, se défiant de leur propre victoire, crurent, en voyant le mouvement des Arabes, qu'ils avaient l'intention de renouveler le combat, et se rangèrent en ligne, au lieu de les poursuivre, fatigués qu'ils étaient de leur longue lutte et des pertes énormes qu'ils avaient aussi éprouvées.

Al Mansour avait reçu plusieurs blessures; mais la plus cruelle de toutes était d'avoir été vaincu pour la première fois après vingt ans de combats. Cette âme généreuse se sentait frappée à mort par sa défaite plus que par ses blessures, et se souciait peu de survivre à cette gloire de vingt ans qu'un jour venait de ternir. Des pensées moins étroites et moins personnelles le préoccupaient d'ailleurs : homme politique autant qu'homme de guerre, al Mansour, maître incontesté de plus bel empire que l'islam eût jamais conquis, avait pu, mieux que personne, apprécier les germes de division et de ruine qui couvaient au sein

de cet empire, en apparence si prospère. Soit qu'un monarque hébété par les plaisirs conservât un semblant de couronne, qu'on dédaignerait de lui ôter; soit que la révolte et l'usurpation se disputassent les lambeaux de son héritage, al Mansour savait bien que le khalifat allait périr tout entier avec lui : il avait donné l'exemple de l'usurpation, en s'arrêtant, il est vrai, au dernier pas qui lui restait à franchir; mais ce pas, d'autres le franchiraient sans se laisser arrêter comme lui par un vain scrupule, et la race des Ommyades, dont lui-même avait préparé le déclin, ne tarderait pas à le suivre au tombeau.

Et puis, de la bataille de Calat-Añozor allait dater une ère nouvelle dans cette guerre, jusque là sans alternative de revers et de succès. Ces chrétiens, si affaiblis, si épuisés, traqués dans leurs montagnes comme des bêtes fauves, en étaient sortis enfin pour venir battre en rase campagne l'élite des armées de l'islam; la chance avait tourné : le flot de l'invasion, au lieu de monter du sud au nord, en avançant chaque jour d'un pas, allait redescendre du nord au midi. L'étendard de Mahomet avait flotté dans Léon; la bannière du Christ, avant vingt ans peut-être, allait flotter dans Tolède et dans Cordoue. Al Mansour ne pouvait vivre pour voir un pareil jour. Il refusa désormais de prendre aucune nourriture, et de laisser panser ses blessures, que les angoisses de son âme et la fatigue du voyage ne tardèrent pas à envenimer. Porté dans une litière sur les épaules de ses soldats, il arriva à grand'peine jusqu'aux frontières de la Castille, près de Medina-Celi. Là il trouva son fils, abd el Melek, que le roi Hischem envoyait au devant de son glorieux père, habitué à revenir avec la victoire,

et al Mansour mourut dans ses bras le 1er juillet 1002, à l'âge de soixante-trois ans.

Dans l'histoire de l'Espagne arabe, nous aurons occasion de juger la politique intérieure du khalifat sous al Mansour. Alors, quelque grand qu'il nous apparaisse, même sous ce point de vue, nous aurons à être sévère, malgré nous peut-être, envers le ministre ambitieux qui aima mieux avilir la couronne que de s'en emparer. Mais vu sous la tente et sur le champ de bataille, al Mansour ne nous apparaît qu'avec les qualités qui constituent le héros : si ce n'est pas l'âme tendre d'un abd el Rahman, pleurant comme Sisebut sur le sang qu'il est obligé de verser, c'est l'idéal accompli du grand capitaine, avec quelques unes des vertus plus douces que l'ambitieux semble s'être interdites ; au dessus des séductions vulgaires qui agissent sur les autres hommes, insensible à l'attrait des richesses, généreux par nature et par calcul à la fois, nous le voyons adoré de ses soldats, en même temps que redouté d'eux pour sa rigide et inflexible équité. Leur douleur fut profonde : elle fut celle de fils qui perdaient leur père ; elle fut aussi celle de soldats long-temps victorieux qui voyaient disparaître avec lui leur dernière chance de victoire.

Par un noble et touchant usage, al Mansour, dans toutes ses expéditions contre les chrétiens, faisait porter avec lui une boîte où on déposait avec un soin religieux la poussière recueillie de ses habits après chaque bataille. C'est dans cette poussière glorieuse qu'il voulut être enterré à Medina-Celi, afin que chaque parcelle de la terre qui le recouvrirait fût à la fois un emblème de gloire et de fragilité. On l'enveloppa dans un linceul qu'il portait aussi partout avec

lui, linceul tissu des mains de ses propres filles, et avec du lin qui avait crû sur son héritage paternel, « afin qu'il n'emportât de cette vie dans l'autre rien qui ne lui appartînt en propre ». Etrange scrupule de la part de l'homme qui avait dépouillé la moitié de l'Espagne, sans garder, il est vrai, pour lui rien des immenses trésors qui passèrent par ses mains. Casiri (t. II, p. 50) a traduit son épitaphe; elle a du moins le mérite d'être courte : « Ici repose al Mansour. Ses actions disent quel homme il fut. Jamais l'Espagne musulmane ne retrouvera un pareil champion. »

Rien ne prouve la profonde impression qu'un homme ou un événement ont laissée dans les esprits comme les traditions et les fables populaires qui se chargent de faire vivre leur nom. C'est ainsi qu'al Mansour et Calat-Añozor eurent leurs légendes, que les historiens des siècles postérieurs ont accueillies avec la même crédulité pieuse. Nous lisons dans Lucas de Tuy et dans la chronique d'Alonzo que, « quand » al Mansour fut mort, on vit près de Cordoue, sur » les bords du Guadalquivir, un homme, en guise de » pasteur, qui allait menant grand deuil et criant à » haute voix, une fois en arabe, une fois en castillan : » *En Calat-Añozor, al Manzor perdio el atambor* » (à Calat-Añassour, al Mansour a perdu son tam» bour). Et ceux de Cordoue, quand ils voulurent » aller à cet homme et lui demander qui il était et » pourquoi il pleurait, il disparut de devant leurs » yeux pour aller reparaître à un autre endroit, ré» pétant les mêmes paroles. Et nous croyons bien que » cet homme était le diable en personne, qui se tour» mentait et se désolait du grand échec qu'avaient » souffert les Maures. »

Pendant un quart de siècle révolu, al Mansour avait gouverné l'empire de Cordoue, et durant ce long espace de temps, pas une révolte n'avait éclaté dans ce vaste empire, désolé naguère, même sous les plus grands rois, par de si longues et de si sanglantes guerres civiles. Dans cinquante batailles il avait triomphé des chrétiens; pas un printemps ni un automne ne s'étaient écoulés sans que les coursiers de l'Andalousie ne bussent l'onde de l'Èbre ou du Duero, et cette alerte continuelle où il maintenait les soldats de l'islam; cette croisade de vingt-cinq ans contre les ennemis de la foi, en donnant un aliment à l'humeur inquiète du peuple qu'il gouvernait, détourna, au moins durant sa vie, les dangers qui menaçaient le khalifat. Mais, al Mansour une fois mort, ces dangers allaient reparaître avec une nouvelle force. Son fils abd el Meleck, héritier de la puissance et des grandes qualités de son père, eût peut-être comme lui triomphé de tous ces obstacles et continué l'avenir d'une dynastie nouvelle, digne de succéder à celle des Ommyades; mais le poison, qui termina bientôt ses jours, six ans après la mort de son père, frappa de mort avec lui l'unité musulmane, qui seule avait fait vivre l'empire arabe, et qui devait, en se retirant de lui, le laisser en proie aux dissensions intestines et à la conquête étrangère.

En voyant les chrétiens vainqueurs dès qu'ils sont réunis, qui ne croirait que la victoire et le danger passé ont dû leur enseigner la nécessité de l'union? Qui ne s'attendrait à les voir tourner toutes leurs forces contre l'ennemi qu'ils ont abattu une fois, et profiter des désordres qui déchirent l'empire arabe pour consommer sa défaite? Et pourtant nous verrons bientôt

qu'il n'en fut pas ainsi, et que les chrétiens, appelés par l'imprévoyance des musulmans à prendre parti dans leurs sanglantes guerres civiles, n'eurent pas même la prudence de se jeter tous du côté le plus faible, pour diminuer la force de l'autre, et faire pencher la balance vers le parti qu'ils embrassaient.

Nous sommes arrivés au terme de notre tâche; nous avons conduit à sa fin cette longue et laborieuse lutte de l'empire arabe et de l'Espagne chrétienne, lutte de trois siècles qui commence à Thareck et s'arrête sur le tombeau d'al-Mansour. Avec lui finissent en même temps la dynastie des Ommyades et l'empire de Cordoue; après lui, les chrétiens n'ont plus qu'à se présenter pour recueillir un héritage sanglant et disputé, il est vrai, mais qui ne peut manquer de leur échoir.

Mais, du jour où finit l'histoire du khalifat, et où disparaît la grande et forte unité de l'islam, de ce jour aussi recommence l'histoire de l'Espagne chrétienne, qui n'existait plus, à vrai dire, depuis Alonzo III. Sans doute, nous avons encore dans les annales de cette Espagne si morcelée, si décousue, si inquiète dans sa faiblesse, de tristes pages à rencontrer; mais ne la voyez-vous pas, même au milieu de ses discordes, marcher vers l'unité d'un pas chaque jour plus ferme, appuyée sur ce profond sentiment de nationalité qui est au fond de tout cœur espagnol, et réunit dans un même amour de la patrie commune ces fils qui se battent sur le sein de leur mère.

Laissez la Castille s'unir à Léon, laissez le Duero ne baigner dans tout son cours que les deux rives d'un même empire, et tandis que la Navarre et l'Aragon courront avec l'Èbre à d'autres destinées, vous

verrez la Castille et Léon, c'est-à-dire l'Espagne, qui est là tout entière, comme le sang et la vie sont au cœur, se remettre en marche, après cette longue halte, sous Fernando Ier, le premier roi qui ait ceint les deux couronnes réunies. Vous la verrez franchir pour la dernière fois sa vieille limite du Duero, désormais trop étroite, et se promener triomphante de Coïmbre à Séville, et de Séville à Valence, en imposant tribut de vasselage à toutes ces petites royautés éphémères qui germent obscurément sur les débris du khalifat.

Alors aussi, une ère nouvelle commence pour l'Espagne chrétienne. Du jour où elle sait qu'elle ne verra plus à chaque règne, et presque à chaque printemps, remettre son existence en question, elle s'assoit, elle s'organise, en peuple et en empire qui se sentent sûrs de vivre. La lutte existe toujours, mais en dehors : car Léon et Burgos savent bien maintenant qu'ils ne verront plus flotter sur leurs murs la bannière de Mahomet. Au dehors la guerre, au dedans les institutions ; la société, façonnée jusque là à l'image d'un camp, et régie par ses dures lois, revêt une face nouvelle, plus stable du moins, sinon plus pacifique, et qui portera toujours l'empreinte de sa belliqueuse origine.

Les populations mixtes de l'Espagne chrétienne avaient continué, on le sait, pendant les trois premiers siècles qui suivirent la conquête arabe, à se régir d'après le code gothique, arche sainte comme celle de Tolède, que les vaincus du Guadalete avaient pieusement emportée avec eux dans les monts des Asturies.

Mais les codes restent immobiles tandis que les peuples marchent. La nation, ou du moins la famille, la société chrétienne, avait déjà bien changé de face,

trois siècles après Pelayo. La noblesse, à laquelle la constitution et le code gothique faisaient une assez large part, avait conquis, grâce à la guerre continue, une importance toute nouvelle; l'esprit militaire, le vrai privilége de la noblesse, et celui qui peut seul lui faire pardonner tous les autres, avait retrempé ces vieilles races guerrières, abâtardies par la longue paix et les molles habitudes des Goths aux derniers temps de leur empire.

L'état permanent d'hostilité des chrétiens du nord avec les Arabes, en attribuant à leur belliqueuse noblesse une prépondérance qu'elle n'avait jamais eue, devait nécessiter bientôt une organisation plus stable et mieux définie de cette société militante. Nous ne pouvons ici, pas plus que nous ne l'avons pu dans l'empire arabe, étudier cette organisation quand à peine elle commence à naître. Mais, dès cette époque reculée, nous voyons, par une émulation qui profitait à la cause des franchises populaires, les grands vassaux de la couronne trancher aussi du monarque, en peuplant des terrains conquis, et en donnant des *fueros* à ces populations nouvelles, qui relèvent directement de leurs fondateurs. De là à imposer des contributions, à lever des troupes, à déléguer le droit de juger quand ils ne l'exercent pas eux-mêmes, à user enfin de tous les pouvoirs de la souveraineté, il n'y a qu'un pas, et ce pas sera franchi. Exempts de toutes contributions, sauf celle du service militaire, affranchis du joug des lois, qu'eux-mêmes aident à faire et qu'ils ne subissent pas, ils constitueront bientôt, chacun dans son petit royaume féodal, comme autant de souverains indépendants, toujours en lutte avec leur suzerain couronné, et prêts à secouer

son joug, comme Fernan de Castille, quand ils seront aussi puissants que lui.

Mais à côté de ce pouvoir exorbitant naissait un pouvoir rival que la royauté devait un jour appeler à son aide : c'étaient les communes, dont l'existence et les libertés, protégées en Espagne par un concours tout spécial de circonstances, sont arrivées à un degré de développement et de durée qu'elles n'ont atteint nulle part en Europe.

L'esprit municipal, né, en Espagne comme partout ailleurs, de la nécessité d'une commune défense, y est devenu, plus et plus tôt qu'ailleurs, un fait sanctionné par les lois et passé dans les mœurs. Dans le nord, où la féodalité a jeté des racines plus profondes, les libertés municipales n'ont été qu'un accident, qu'une exception pour ainsi dire à la règle commune de la prédominance des institutions féodales. Les rois n'ont senti que bien tard l'appui qu'ils pourraient tirer des communes contre une noblesse jalouse de tout pouvoir qui s'élevait à côté du sien.

Dans le sud, au contraire, où le système municipal semble s'acclimater plus facilement comme dans un sol qui lui est propre, en Italie, en Espagne et dans la France méridionale, les libertés communales ont pris de bonne heure un développement facile à expliquer par les traditions des anciens municipes romains. Le climat a conservé les mœurs, et les mœurs ont conservé les institutions. Jamais, à vrai dire, l'esprit municipal n'a péri complétement dans cette terre natale du municipe, pas même quand les institutions qui le protégeaient ont disparu devant la monarchie absolue. Ainsi, quand les rois d'Espagne, après avoir demandé aux *comuneros* un appui contre les empié-

tements de la noblesse, se sont unis ensuite à cette noblesse affaiblie contre des communes devenues à leur tour trop puissantes, les libertés de l'Espagne ont pu périr avec Padilla ; mais les libertés communales, plus vivaces et plus humbles, ont fleuri, même à l'ombre du despotisme, et comme trop bas placées pour qu'il daignât les écraser.

Encore aujourd'hui, après trois siècles de la tyrannie la plus dure et la plus dégradante qui ait jamais pesé sur un peuple, le germe fécond d'institutions libres s'est conservé au sein des communes espagnoles et ne demande qu'à revivre. Il n'est pas un peuple en Europe, sans en excepter même la fière Angleterre, ou la liberté pratique et de détail soit aussi familière au plus humble laboureur, habitué de tout temps à gérer lui-même les affaires de sa commune ou à en contrôler la gestion ; il n'en est pas un où l'indépendance soit plus profondément passée dans les mœurs, où la dignité native de l'homme soit plus empreinte sur le front du laboureur, pas un enfin où la masse de la nation politique ait été plus durement asservie, mais où l'individu soit resté plus fier et plus libre.

Ainsi nous apparaît le caractère du peuple, et surtout du paysan espagnol, tel que l'ont fait ses institutions municipales, et qui ne peut en effet s'expliquer que par elles. Mais en Espagne aussi, plus que partout ailleurs, il faut le dire, les communes ont été abandonnées à elles-mêmes. L'aspect seul du pays vous dit toute son histoire : dans ce désert fait de main d'homme, où les paysans arrachent les arbres et brûlent les forêts et où l'on fait dix lieues sans rencontrer une maison ; où il n'y a que de gros bourgs et des cités peu ou point de villages, et encore moins

de fermes ou de maisons isolées ; où la société est encore organisée pour l'état de guerre, qui fut si long-temps l'état normal du pays, les *poblaciones*, jetées comme des avant-postes oubliés sur un terrain sans cesse désolé par l'ennemi, n'étaient long-temps que des espèces de colonies militaires, des camps sédentaires assis en face de l'ennemi, et destinés à amortir les premiers coups. Cette vie rude et orageuse, si contraire aux instincts les plus naturels de l'homme, qui tend comme l'arbre à s'attacher au sol où on le transplante; cette condition précaire du colon, sans cesse obligé de quitter la charrue pour l'épée, et ensemençant ses sillons sans savoir si demain les chevaux de l'Arabe ne viendraient pas les fouler aux pieds, une seule chose au monde pouvait la faire supporter : c'était la liberté; c'était cette conscience triste et fière d'une indépendance sans cesse disputée, et qu'il fallait défendre, contre l'étranger d'abord, puis contre des barons orgueilleux, puis contre une royauté tour à tour négligente et oppressive; c'était cette liberté si cher achetée, et qui faisait dire à l'Aragonais ces nobles et touchantes paroles : « Toujours nous avons ouï dire à nos ancêtres qu'attendu la grande stérilité de cette terre et la pauvreté de ce royaume, si ce n'eût été pour la liberté dont on y jouit, ils auraient été vivre ailleurs, dans un autre royaume, et dans des terres plus fertiles ».

—

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I.

LE PARADIS SELON LE KORAN.

(*Voyez page* 8.)

Quand les fidèles auront passé le terrible pont al Sirat, plus mince qu'un cheveu et plus tranchant qu'une épée, quand leurs actions auront été pesées dans la balance de Gabriel, assez vaste pour contenir le ciel et la terre, ils arriveront au paradis, et se désaltéreront d'abord au puits du prophète, que remplit une des rivières du paradis, et dont l'eau est plus blanche que le lait, plus parfumée que le musc, et plus douce que le miel. Le séjour des bienheureux est dans le septième ciel, au dessous du trône d'Allah. Le sol est de farine, de musc et de safran; les cailloux sont des perles, les murs sont d'or ou d'argent, et les troncs des arbres d'or. Là est le *tuba*, où l'arbre du bonheur, qui, planté dans le jardin du prophète, étend une de ses branches vers la demeure de chaque musulman, chargée de fruits délicieux qui viennent s'offrir aux lèvres de ceux qui les désirent. Cet arbre est si touffu que le plus rapide cavalier ne pourrait en cent ans traverser son ombrage. Les rivières du paradis jaillissent de ses racines. Mais que sont toutes ces délices, comparées à celles que les houris (*hour-al-oyoun*), ou les jeunes filles aux yeux noirs du paradis, créées non d'argile, mais du musc le plus pur, réservent aux fidèles. Délivrées des souillures

réservées aux mortelles, parées d'une grâce modeste et d'une virginale pureté, elles passent leurs jours dans des pavillons tissus de perles, où elles attendent la venue de leurs célestes époux.... Le moindre des croyants doit avoir sa demeure séparée avec soixante-douze femmes, outre celles qu'il avait sur terre, et quatre-vingt mille serviteurs. Ses repas lui seront servis dans trois cents plats d'or, contenant tous un mets différent. Le vin, défendu sur la terre, sera permis dans le paradis, où il a perdu ses qualités enivrantes; et l'appétit de chaque croyant sera centuplé en même temps que la capacité de son estomac et ses facultés digestives... Et si l'on objecte au prophète, comme le fit un juif mal élevé, que tant manger et tant boire, même pour des bienheureux, doit entraîner quelques conséquences peu agréables, même en paradis, le prophète répond que les fidèles n'auront pas seulement la peine de «moucher leur nez»: car toutes les secrétions nécessaires du corps humain s'évaporeront dans une transpiration plus douce et plus parfumée que le musc. Enfin, aucun des sens ne manquera des délices qui lui sont propres : l'oreille ne sera pas seulement charmée du chant d'Israfil, qui, de toutes les créatures de Dieu, a la voix la plus douce, mais des cloches d'argent attachées aux arbres seront mises en mouvement par une brise qui sortira du trône d'Allah, et chanteront dans une divine mélodie les louanges du Seigneur. Et encore ce ne sont là que les jouissances vulgaires destinées au commun des bienheureux. Quant aux jouissances de ceux qui partagent à un plus haut degré la faveur de Dieu, il faut renoncer à les décrire. La plus ineffable sera de contempler constamment Dieu face à face dans une extase de bonheur, auprès de laquelle pâlissent toutes les jouissances sensuelles que nous venons de décrire.

Le passage suivant du Koran prouve qu'il n'est pas vrai que le prophète aît banni les femmes de son paradis et leur ait refusé une âme immortelle. « Ceux qui font le bien, soit *hommes* ou *femmes*, et sont de vrais croyants, nous les élèverons à une heureuse vie, et leur donnerons une récompense proportionnée au mérite de leurs œuvres. »

II.

FAUSTINO BORBON.

(*Voyez page* 36.)

M. Reynaud, dans son savant ouvrage sur les invasions des Sarrasins, m'avait révélé un ouvrage espagnol à peu près inconnu : ce sont les *Cartas para ilustrar la historia de la España arabe* (in-4°, 1794), ouvrage anonyme, attribué à Faustino Borbon. Ces lettres sont adressées à l'historien Masdeu, et servent à rectifier et à compléter la partie arabe, très faible dans son ouvrage, qui a paru avant celui de Conde. Si toutes les choses nouvelles que contiennent ces lettres étaient des choses vraies, si tous les textes qu'il cite étaient authentiques, si surtout toutes les inductions qu'il en tire étaient fondées, cet ouvrage eût jeté sur l'histoire de l'Espagne arabe presque autant de jour que celui de Conde, et son apparition y eût produit le même effet. Frappé de l'importance et de la nouveauté de quelques unes de ces vues, je me suis empressé de demander à quelques littérateurs espagnols le cas qu'on en faisait en Espagne, et, à ma grande surprise, j'ai trouvé qu'ils n'en avaient jamais entendu parler. C'était là pour l'ouvrage un fâcheux symptôme, et qui a tout d'abord excité ma défiance. J'ai pris alors le parti de soumettre les textes arabes à MM. Sylvestre de Sacy et Reynaud, deux juges que, certes, on ne récusera pas. Leur jugement, et surtout celui de M. de Sacy, a été fort sévère. Ces savants orientalistes, dont les conseils éclairés et l'inépuisable obligeance m'ont aidé dans mon travail sur l'Espagne arabe, ont trouvé dans ces textes une foule de fautes, qu'on ne peut pas toutes attribuer à la typographie, et dont plusieurs blessent toutes les règles de la syntaxe arabe. Il est difficile de penser, suivant M. de Sacy, que tous ces textes aient

été forgés; mais on y a certainement introduit quelques interpolations assez maladroites, et cela dans les passages les plus importants. Ensuite, la plupart des auteurs qu'il cite sont à peu près inconnus, et n'ont pas été employés par Conde. Mais l'Escurial renferme tant de trésors de ce genre, trésors inconnus de ceux même qui les possèdent, et Conde a rendu un compte si incomplet et si vague des sources auxquelles il a puisé, que, même après lui et après Casiri, on peut encore en découvrir d'autres dans les catacombes littéraires des couvents de la Péninsule.

Borbon, dans son ouvrage, cherchait du nouveau à tout prix. C'est à ce parti pris, si dangereux en histoire, et à cette nationalité exagérée qui caractérise la plupart des historiens espagnols et gêne la liberté de leur jugement, qu'il faut attribuer les étranges théories de Borbon sur le comte Julian et sur *la Cava*, sa fille. Ne voulant pas à toute force admettre que l'Espagne ait pu donner naissance à un traître et à un renégat, l'auteur des *Cartas* prétend que Julian était un juif de la tribu juive et berbère de Julan, qui passa avec Mouza en Afrique, et se déclara plus tard *roi*, c'est-à-dire chef indépendant, du côté des Pyrénées. Nous citerons plus loin quelques uns de ces textes sur *Julan el judio*, ou Julian le juif, textes qui n'ont pas, d'ailleurs, une haute importance historique, et que l'auteur a tourmentés pour leur faire dire ce qu'ils ne disaient pas. L'existence du comte Julian et son apostasie sont trop bien attestées par tous les auteurs, soit chrétiens, soit arabes, pour que la simple coïncidence de son nom avec celui d'une tribu juive puisse la faire révoquer en doute. Quant à l'existence de *la Cava*, elle a été niée par tous les historiens doués de quelque sens critique. Il était donc inutile d'inventer, pour réfuter une fable, une fable beaucoup moins poétique, et de prétendre que le nom de *Cava* ou plutôt *Caba* est tout simplement celui d'une tribu juive, qui sans doute n'a pas été violée par le roi Roderich. Conde, à la page 172 de ses notes sur la géographie de l'Espagne par el Edrisi, dit *geographus nubiensis*, dont je donne plus loin un extrait, traite avec beaucoup de dédain cette assertion de l'auteur; ce qui prouve que l'ouvrage ne lui était pas inconnu, et qu'à tort ou à raison, il n'en faisait pas beaucoup de cas, car la seule fois qu'il en parle, c'est pour le réfuter.

Mais, à part ces erreurs ou ces mensonges systématiques, l'ouvrage de Borbon est loin d'être sans importance. L'auteur, qui promettait plusieurs volumes, n'en a publié qu'un, sans doute à cause du froid accueil qu'il a rencontré; il avait même annoncé le dessein de publier complets les auteurs arabes qu'il cite, avec la traduction littérale. Mais, dans les vingt-cinq lettres que ce volume contient, les plus importantes et les plus obscures questions de cette époque, si mal connue, sont discutées souvent avec beaucoup de sagacité et de saine critique. Le texte précieux et si indéchiffrable d'Isidore de Beja y est imprimé en entier, avec des corrections utiles, bien que le commentaire que Borbon y a joint ne soit qu'un plaidoyer au service de ses propres théories historiques. Rendons-lui cependant cette justice qu'il discerne avec beaucoup de sagacité les passions et les intérêts cachés qui ont guidé la plume de l'évêque de Beja, et motivé son singulier silence sur Pelayo et la révolte des Asturies.

Mais le service peut-être le plus réel que Borbon a rendu à l'histoire, c'est d'avoir indiqué avec force et netteté la séparation profonde et les rivalités qui ont existé de tout temps entre les Arabes et les Berbers. Cette distinction, qui est pour nous la clef de l'Espagne arabe, a totalement échappé à Conde, préoccupé de détails, mais à qui les idées générales échappent presque toujours. Nous en citerons ici quelques exemples. « Julan le juif, d'après un texte d'Azdi cité par Borbon, p. 89, » se souleva avec les Berbers contre les musulmans et contre les » *Roum* (chrétiens de Galice et d'Asturie ; *Afrank* sont les chré» tiens du reste des Pyrénées); et, en l'an 97 (716), il se fit roi sur » la montagne d'Afrank (les Pyrénées orientales). » Son projet était de réunir d'abord tous les musulmans contre les chrétiens, d'exterminer ceux-ci, et de combattre ensuite les Arabes à l'aide des Berbers et des juifs, en profitant des divisions qui existaient entre eux. Borbon, d'après un texte d'Yunes cité par el Lagui, nous explique la cause de ces divisions. « Nous au» tres, disaient les Berbers, nous avons conquis l'Andalousie et » soumis toutes les provinces, et vous autres (Arabes), vous n'a» vez pas fait la conquête; les dépouilles et les richesses sont les » nôtres; nous autres avons combattu avec l'épée contre les » *Roum*, et tout cela est à nous. »

Pour en finir ici avec Julan le juif, il est évident que ce Julan

était tout simplement un scheik de quelque tribu berbère établie en Catalogne, qui, au milieu de l'anarchie de la conquête, essaya de se rendre indépendant. Mais l'erreur même de Borbon sur Julien l'a conduit à un résultat utile : c'est de nous faire entrevoir, en remontant jusqu'à la conquête, le germe des rivalités de race qui perdirent l'Espagne arabe, et les justes prétentions des Berbers, qui, ayant presque seuls conquis la Péninsule, sous Thareck, et avant Mouza et ses Arabes, s'en croyaient à bon droit les légitimes possesseurs.

Le point de l'histoire arabe que Borbon a le mieux éclairci est celui de la révolte et de l'apostasie d'abd el Aziz, fils de Mouza. Cette apostasie, réelle ou prétendue, est un point d'une haute importance, en ce qu'elle semble avoir quelques liens avec la révolte de Pelayo et les tentatives de liberté des chrétiens sur toute la ligne des Pyrénées. J'ai accueilli avec moins de défiance les textes nombreux que l'on va lire, parce qu'ils me paraissent se lier assez bien aux faits les plus attestés de l'histoire arabe. Mais il faut bien se rappeler, en les lisant, que la haine des ennemis d'abd el Aziz, et l'arrêt de mort exécuté sur lui, ont pu fausser le jugement des historiens, et faire regarder son apostasie comme un fait accompli, quand elle n'était peut-être qu'un projet vague. Ce qu'il y a de plus certain, ce sont ses tentatives de révolte, ses liaisons avec les chrétiens rebelles, et son apostasie politique, sinon religieuse, que le khalife ne pouvait faire autrement que de punir.

« Abd el Aziz épousa Aïlat, de race gothique, et femme de »Roderich le mort ; et il se fit renégat (*reprobo*), pour embras»ser la religion d'Aïlat, et il vécut près d'elle et avec elle dans »la loi des *Roum* et il mit la couronne d'Egica sur sa tête. Et »Habib el Fehri dit à abd el Aziz : Pourquoi fais-tu cela? »— Et abd el Aziz répondit : Parce qu'Egica avait voulu ex»terminer les musulmans. — Et Habib répliqua : Tu te fais »donc roi des musulmans, et ceci est la couronne (marque) de »ton règne ?... Et en cette année, 96 de l'hégire (715), abd el »Aziz se fit roi d'Andalousie, et sortit de l'obédience du khalife, »car sa femme Aïlat l'avait séduit, et déjà *il s'était concerté avec* »*les chrétiens de Galice* pour qu'ils l'aidassent à cet effet, et il »mit la couronne sur sa tête. »

(*Extrait de el Azdi.* Borbon, p. 82).

« Theod-mir était un des alliés d'abd el Aziz, qui apostasia »et se révolta contre le khalife, et il écrivit aux *Roum* de l'aider, »en l'an 96, et les *Roum* prirent l'alarme et se fortifièrent dans »les monts de Galice, et les *Roum* des monts de l'Andalousie se »soulevèrent aussi. » (*Extrait d'Yasan abou Aabdet.*)

Enfin, Azdi ajoute plus loin : « En cette année (97) se sou»leva Belaï le chrétien, *celui qui se concerta avec abd el Aziz.* » C'est alors, suivant Azdi, qu'eut lieu la prise d'armes d'Habib contre Theod-mir. Habib, qui se méfiait de son compagnon abd el Aziz, observait tous ses mouvements et ceux des chrétiens, et, voyant leur coupable intelligence, il arma contre Theod-mir les Berbers et les juifs de Malaga, et abd el Aziz compléta sa trahison en prenant les armes contre les musulmans pour son allié chrétien. Habib, après avoir pris quelques villes dans le pays de Tadmir, et ravagé Acci et Murcie, qui depuis cette époque, dit Azdi, resta ruinée et déserte, repoussé par les forces réunies d'abd el Aziz et Theod-mir, fit une expédition dans la même année contre les chrétiens de Galice, et leur prit Léon, Astorga et Zamora, et le territoire de Lugo. Dans cette expédition il eut pour compagnon Ayoub, qui fut depuis émir d'Espagne.

« D'un autre côté, raconte Azdi, Mogaith el Roumi livra »bataille aux chrétiens de Tortose, de Gerone, de *Bilbilis* »(Calatayud), de Pampelune, et à tous les autres hommes »d'Afrank, et l'on combattit depuis le soleil levé jusqu'au soleil »couché, et plus de deux mille musulmans y trouvèrent le mar»tyre. Les chrétiens accoururent en grand nombre de toutes les »Pyrénées, et détruisirent trois jours durant avec la flamme et le »fer, et la terre se couvrit de sang, et les gens d'Afrank vainqui»rent les musulmans, et se présentèrent devant Saragosse. Alors »Habib vint de Galice contre l'ennemi (que Dieu le détruise !), »et mit en fuite les hommes d'Afrank jusqu'à leurs monts, et »brûla les cités, et ruina les châteaux, et tua ou fit captifs les »puissants, et mit la ruine sur toutes les provinces jusqu'aux »montagnes. »

Abd el Aziz, instruit des succès d'Habib contre ses alliés les chrétiens, trouva moyen d'y mettre fin en éloignant Habib, qui, suivant Azdi et el Dhobi, fut embarqué et déporté en Afrique par son ordre. D'autres chefs puissants, tels que Souleyman abd el Melek, furent déportés avec lui. On ignore si abd el Aziz

prit ou non le titre de roi ; mais ce qui est certain, c'est qu'il en joua le rôle et se rendit indépendant du khalife, au grand scandale de tous les bons musulmans.

Un fait entièrement nouveau ressort de ces textes curieux, c'est l'intelligence d'abd el Aziz avec les chrétiens de Galice et avec Pelayo, fait que la clémence d'abd el Aziz envers Theod-mir rend hautement probable. Quant au partage du pouvoir entre abd el Aziz et son compagnon Habib, ce partage est tout à fait contraire aux idées musulmanes, où l'unité qui fait la base de l'édifice social se retrouve dans tous ses détails. Conde nomme simplement Habib comme un des chefs qui commandaient sous abd el Aziz, et comme l'ami et le compagnon d'armes des fils de Mouza, dont il était le proche parent. Il le compte ensuite au nombre des chefs qu'abd el Aziz envoya à Damas pour porter au khalife le produit des impôts en Afrique et en Espagne, ce qui se lie assez bien au récit qu'on vient de lire de la déportation d'Habib. Enfin cet Habib, suivant Conde, fut un des messagers de mort envoyés par le khalife en Espagne pour chercher la tête d'abd el Aziz, ce qui n'empêche pas Conde de nous dire, une page plus loin, que le même Habib fut un des cinq principaux chefs arabes qui reçurent l'ordre de faire périr le fils de Mouza. (*Voyez* Conde, t. 1, p. 61 et 62.)

Le récit de Borbon est donc conforme, presque dans tous ses détails, aux faits que j'ai racontés. Enfin la prise d'armes d'Habib contre les chrétiens de Galice est attestée par Conde, p. 57.

Borbon parle aussi de guerres qu'Ayoub eut à soutenir contre Julan le juif, et Merwan, frère d'abd el Aziz. Ce dernier fait est peu vraisemblable, puisque nous avons vu ce Merwan nommé par Mouza wali de Caïrwan (p. 69). Enfin il fait mention d'une irruption que les hommes d'*Afrank* (les chrétiens des Pyrénées orientales) firent contre Saragosse en 714, après que Mouza s'en fut emparé. Il en conclut avec assez de justesse que, comme je l'ai moi-même avancé, toute l'Espagne ne se soumit pas lâchement à son sort, et que les montagnards de l'est imitèrent, quoique avec moins de succès, la courageuse résistance de Pelayo et des montagnards des Asturies. Habib, lieutenant d'abd el Aziz, fut chargé, en 715, de réprimer cette tentative de révolte; mais la conquête de la Cerdagne et de la haute Catalogne

ne fut complète que sous l'émir Ayoub, en 716. Borbon ajoute, d'après Azdi, que le rebelle Julan fut crucifié par Yahia, son propre fils, lieutenant de l'émir al Samah ben Julani, contre lequel il s'était encore révolté.

Tout ceci, comme on le voit, constitue en quelque sorte une nouvelle histoire de l'Espagne arabe, que je n'ai pas osé insérer dans mon récit, sur la foi de quelques textes souvent altérés, mais qui n'est pas cependant toujours sans vraisemblance ni sans valeur. C'est là le motif qui m'a décidé à donner dans cet appendice toutes les *révélations*, ou, si l'on aime mieux, les *inventions* de Borbon, en regard de l'histoire courante. J'ai réfuté et je réfuterai en passant celles qui me paraîtront controuvées; mais toutes certainement ne le sont pas : plusieurs ont pour elles la vraisemblance et les inductions naturelles. Quant à celles-là, je suspendrai mon jugement jusqu'à ce que le gouvernement français ou l'académie ait enfin jugé à propos d'envoyer quelques uns de nos jeunes orientalistes dépouiller les nombreuses richesses historiques et les manuscrits arabes qui dorment enfouis à l'Escurial et dans les autres bibliothèques de l'Espagne. Le lecteur gagnera du moins à mon travail de rapporteur et parfois de critique sur l'ouvrage de Borbon ce que j'y ai gagné moi-même, c'est-à-dire des vues nouvelles sur une histoire généralement peu et mal connue, et un *criterium* nouveau auquel il pourra comparer les faits. Ce sera en quelque sorte une histoire en partie double de l'Espagne arabe, de même que dans mon Espagne chrétienne je donne, d'après la chronique d'Alonzo X, la version romanesque après la version historique.

L'histoire de l'émir al Horr dans Borbon s'éloigne complétement des idées reçues : suivant lui, les liens de l'obéissance s'étaient fort relâchés parmi les chefs musulmans; pendant le long séjour d'al Horr en Septimanie, al Samah souleva contre lui les Berbers, et le déposséda de l'émirat en 719. On croira peut-être qu'al Samah, devenu émir, s'en va mourir devant Toulouse; mais il n'en est rien : Borbon, qui a toujours des théories nouvelles et des textes à son service pour les appuyer, nous apprend qu'al Samah ne fut que blessé au siége de Toulouse, et qu'il revint en Espagne faire une expédition contre Pelayo, où il perdit la vie (722). Il est évident que Borbon et l'auteur arabe confondent ici al Samah avec al Khaman. Après la mort d'al Samah,

en 722, l'émir dépossédé, al Horr, fit valoir ses droits à l'émirat; mais Ambesah se souleva à son tour, et les tribus musulmanes se partagèrent entre elles, circonstance dont Pelayo profita pour battre les musulmans et s'emparer de Léon, au dire d'Azdi, que nous laissons parler :

« Al Horr se lia avec les chrétiens des Asturies, et avec Alonzo (qui fut depuis leur roi); et Alonzo combattit pour al Horr et prit des cités, et vint avec une armée (nombreuse) comme fourmillière, et prit la cité d'Astorga et y fit des captifs. »

De tout ceci Borbon conclut avec assez de logique, en supposant les prémisses exactes, que la protestation des Berbers contre le joug des Arabes ne cessa pas un instant, depuis les premiers démêlés de Thareck et de Mouza, représentants des deux races, jusqu'au soulèvement de Julan, d'al Samah son fils, et d'Ambesah, chef du parti berber.

Il en conclut aussi, sans doute pour complaire à l'amour-propre national, qu'Alonzo était *gouverneur du palais* de Pelayo, lequel, par parenthèse, n'avait pas de palais; que Pelayo commandait à des armées nombreuses, et dirigeait les efforts des chrétiens sur toute la ligne des Pyrénées, etc.; et autres assertions qui n'ont pas besoin d'être réfutées.

Mais ce n'est pas tout : un texte d'Azdi (p. 145) nous apprend que « les juifs berbers s'unirent avec les tribus d'Yemen contre les musulmans, et méditèrent contre l'émirat d'*Andalous*, et firent roi sur eux al Horr le déposé, et conquirent la cité de Séville, et al Horr ne fut pas déposé jusqu'à sa mort, en 106 (725) ».

Quant à la mort d'al Horr, Borbon l'attribue aux ordres de l'émir Ambesah : « A peine Ambesah fut-il délivré de son rival, que, suivant Azdi, il envoya une armée contre Astorga, et les *Roum* (chrétiens) de Galice vinrent comme des sauterelles, et la plus grande partie des musulmans fut tuée. »

Borbon, qui veut absolument que tous les émirs de l'Espagne aient conquis l'émirat par une révolte, prétend, d'après Azdi, qu'Yahea ben Salimat se souleva en 107 (725 à 726), « et il tua et fit crucifier des milliers et des milliers de Berbers, parce qu'ils s'étaient révoltés contre les Arabes yaméniens... ; et il les mit en fuite jusqu'aux monts (Pyrénées). »

La paix ne dura pas long-temps : car, l'année suivante, les Ber-

bers, ayant repris courage, se révoltèrent encore, s'emparèrent de Cordoue et déposèrent Yahia ; et Yazifet (l'émir Odhaïfa) entreprit de soumettre les Berbers révoltés (727) l'année suivante. Aatzman (Othman) se souleva à son tour contre Yahia et Yazifet, et ainsi l'Espagne comptait à la fois trois prétendants à l'émirat, lorsqu'un quatrième, al Haïtham, vint encore compliquer cette confusion. De tous ces émirs, Borbon n'en cite qu'un seul, Yazifet, comme nommé par le khalife, ou l'émir d'Afrique ; tous les autres sont pour lui des révoltés.

Tout ceci diffère grandement de Conde, de Murphy et des chroniques chrétiennes. Jusqu'à ce que les originaux arabes cités par Borbon aient été interrogés, il est impossible d'arriver à la vérité sur toutes ces contradictions ; mais il ne sera pas inutile de comparer la version de Borbon avec celle que j'ai adoptée moi-même. On y gagnera peut-être de mieux comprendre dans quel épouvantable chaos était tombée l'Espagne, grâce aux continuelles dissensions des Arabes et des Berbers, et aux révoltes des prétendants à l'émirat.

Après la mort d'al Haïtham, en 730 ou 31, mort dont Conde ne dit pas un mot, abd el Rahman lui succéda ; suivant d'autres, al Haïtham fut déposé par son successeur. Abd el Rahman, suivant Borbon, usurpa l'émirat en 730 (suivant moi, en 728) ; mais Borbon redouble encore la confusion de cette époque en supposant deux abd el Rahman, usurpateurs successifs de l'émirat. Le premier est le fils de Habib el Fehri, exilé par abd el Aziz ; et le deuxième notre abd el Rahman, qui perdit la bataille de Poitiers. Il nous est impossible de discuter la vérité de cette assertion. Ainsi, suivant Borbon, il y aurait, de 727 à 731, six prétendants rivaux à l'émirat, qui se le disputaient tous l'épée à la main.

Borbon place ici, d'après Conde, l'expédition d'abd el Rahman dans les Pyrénées qui précéda celle de Poitiers. « En 731, » Aabdoun (Eudon), prince des Pyrénées (de Gaule), se souleva contre les musulmans, et conquit des villes et tua des gens. » Abd el Rahman el Gafeki le sut, et il vint avec des troupes, et » mit en fuite les *Roum* (Asturiens ou Navarrais) jusqu'aux terres » du nord, et prit force butin ; et en cette année fut tué *Anius* » (Munuza, ou Othman Abuneza) ; et abd el Rahman mit en fuite » les Français (Aquitains) jusqu'au Nord (la Gaule), et il retour-

» na à Cordoue. » Borbon suppose que cette attaque d'Eudon était concertée avec Pelayo, qui fut aussi attaqué par l'émir.

Voici maintenant l'expédition en France, toujours d'après Azdi : « En l'an 732, abd el Rahman vainquit les Français, et » conquit des cités, et soumit des provinces, et captiva des gens, » et porta le feu et l'épée jusqu'au fond du pays, et mit l'enne- » mi en fuite et le tua. » Il est évident qu'Azdi ne parle ici que du début de l'expédition; mais Borbon prétend que cet abd el Rahman qui fit l'expédition en France était le fils d'Habib, et qu'abd el Rahman el Gafeki mourut vers la même époque en combattant contre Pelayo. L'erreur ici est trop évidente pour qu'il soit besoin de la discuter. Toutes les chroniques arabes et chrétiennes sont unanimes pour dire que c'est el Gafeki qui mourut devant Poitiers.

Poursuivons le récit d'Azdi : « L'ennemi (Eudon) envoya au » nord demander du secours, et vint *Artilius* (Martel) avec une » multitude nombreuse comme les fourmis ou les sauterelles, et » son nombre était de plus de 200 mille ; et dans le combat plus » de 90 mille musulmans trouvèrent le martyre, et abd el Rah- » man fut mis en fuite avec les siens. » Remarquons bien que, suivant Azdi, cet abd el Rahman, fils de Habib, ne fut pas tué à Poitiers, car nous verrons bientôt Borbon le faire reparaître sur la scène.

Azdi parle aussi, sous l'émirat d'abd el Melek, d'une invasion en Espagne par Martel et Eudon réunis, qui prirent Pampelune et Gerons en 734. Nous avons vu (note 1, p. 123) Reynaud faire mention, d'après un texte arabe, de cette invasion, que je crois controuvée. Borbon, fidèle à son système de voir dans chaque nouvel émir un usurpateur, fait d'Okbah, que nous avons vu élire par le khalife, un rebelle qui s'empara de Cordoue et chassa abd el Melek à Barcelone. Il est vrai qu'il le fait, trois ans plus tard, reconnaître par l'émir d'Afrique. Il prétend aussi qu'abd el Melek, pendant le voyage d'Okbah en Afrique, se souleva contre lui; tandis que, suivant Conde, il est le seul qui resta fidèle à l'émir.

Borbon, d'après Azdi, place en 739 une expédition de Martel jusqu'à Barcelone, où il battit Okbah; mais Okbah, comme on l'a vu, était alors en Afrique, et Charles en Aquitaine.

Borbon met en janvier 735 la mort de Pelayo et en 737 celle de Favila. Il prétend aussi qu'Okbah, avant sa mort, fut battu par Alonso, et perdit 3,000 hommes en 741.

Borbon ajoute à l'inextricable chaos des guerres civiles de Baledji, Samaïl et abd el Malek, en mettant sur la scène d'autres candidats à l'émirat, tels que cet abd el Rahman, fils d'Habib, auquel il attribue la bataille de Poitiers, et un certain Bajir, qui avait été, suivant lui, émir d'Afrique. Mais ici, la confusion devient telle que je renonce à analyser toute cette partie du livre de Borbon, devenu tout à fait incompréhensible.

Je termine ici cette analyse d'un ouvrage sur lequel il n'est guère possible de porter aujourd'hui un jugement définitif. Mais si les textes qu'a cités Borbon sont exacts, on lui reprochera alors de n'en avoir pas tiré meilleur parti, de s'être arrêté à des critiques de détail, lorsque avec les sources nouvelles où il lui était donné de puiser il pouvait, comme Conde, dont l'ouvrage n'avait pas encore paru, et mieux peut-être que Conde, créer l'histoire de l'Espagne arabe. Le principal défaut de Borbon, c'est l'esprit systématique, qui, poussé à ce point, exclut toute vérité historique. Nous avons vu ses erreurs volontaires sur Julian et la Cava. C'est ainsi qu'il s'obstine à voir dans la plupart des Berbers des tribus juives, et va même jusqu'à prétendre que parmi les conquérants de l'Espagne il y avait plus de juifs que de musulmans. De pareilles assertions ne se réfutent pas sérieusement.

III.

LLANTO DE ESPAÑA.

(*Voyez page* 79.)

Voici un abrégé de la curieuse amplification de rhétorique que donne à ce sujet la chronique d'Alonzo X, sous le titre emphatique de Llanto de España.

«....Et toute la terre d'Espagne était vide d'habitants, baignée de pleurs, envahie par les étrangers, trahie par ses voisins, abandonnée par ses habitants, veuve de ses fils, dénuée de remparts, destituée de forces, privée de reconfort : ainsi se renouvelèrent les massacres du temps d'Hercule, ainsi se ravivèrent les plaies des Alains, des Vandales et des Suèves, qui commençaient à se guérir. L'Espagne, autrefois dévastée par l'épée des Romains, consolée et guérie comme par un remède par la bonté des Goths, redevient alors plus malade que jamais. Ses chants nationaux sont oubliés, son langage est changé en paroles étrangères. Les Maures sont vêtus des riches habits qui lui sont dérobés ; leurs robes de mille couleurs, et jusqu'aux brides de leurs chevaux, brillent comme le feu ; leurs faces sont noires comme de la poix, et le plus beau d'entre eux est encore brun comme de la suie ; leurs yeux reluisent comme des flambeaux ; leurs chevaux sont légers comme le léopard et plus cruels que le lion ou le loup, la nuit, au milieu du troupeau ; et la vile race des Africains, qui ne se prise ni par sa force et par sa bonté, mais par ruse et engin, a brisé en une heure toute la noblesse des Goths, plus illustres que langue d'homme ne pourrait le conter. Espagne misérable, qui touche à son trépas, et qui n'a personne même pour la pleurer, endolorie qu'elle est et plus morte que vive ! Sa voix résonne comme celle d'un siècle passé, et semble sortir de dessous terre pour dire avec effort : «Vous qui passez par le chemin, dites s'il est une douleur » égale à ma douleur. » Ses toits sont vides et dépeuplés, ses fils et ses serviteurs sont morts par l'épée. Ceux qui étaient libres sont esclaves ; ceux qui se nourrissaient de mets recherchés n'ont pas de quoi rassasier leur faim des mets les plus vils ; ceux qui étaient vêtus de soie n'ont pas même pour se couvrir l'étoffe grossière où naguère ils posaient leurs pieds. Et les enfants à la mamelle ont été écrasés contre les murs. Les femmes, on les réserve pour les déshonorer, et leur beauté fait leur perte. Celui qui est fort et courageux a péri par l'épée ; celui qui était léger des pieds, les flèches ont couru plus vite que lui. *Les épées des Goths ont pardonné aux ennemis, et ils les ont tournées contre eux-mêmes.....* Oh ! qui me donnera des pleurs pour baigner toute ma face, et fera de mes yeux des sources qui ne tarissent pas !... Tout a péri ; et la sainteté des évêques, et la science des clercs,

et la religion des moines; les sanctuaires ont été profanés, et les églises détruites; les vases saints ont été souillés, et les fêtes et les solennités oubliées; les temples et les tours où résonnaient les louanges de Dieu entendent celles de Mahomet; les arbres et les vignes ont été coupés au pied, et il n'y a plus dans toute l'Espagne ville où réside un évêque; et Oppas, l'archevêque apostat, prêche aux chrétiens de se rendre Maures pour avoir merci d'eux; et les chrétiens se sont mêlés aux Arabes, et ont pris le nom de *Mozarabes*, parce qu'ils vivent avec eux, et ce lignage dure encore aujourd'hui chez les gens de Tolède...; et tous ces malheurs sont arrivés parce que Dieu était irrité contre les péchés de Mitiza et des Goths. »

Voici, suivant la même chronique, l'épitaphe trouvée à Visca: « Ci git Roderich, dernier roi des Goths. Maudit soit la colère du comte Julien qui fut dure et mauvaise, car elle perdit son pays....., blasphémateur de Dieu, cruel envers lui-même, assassin de son Seigneur, ennemi de sa famille, bourreau de son pays, que son nom soit amer dans la bouche qui le prononcera, et que sa remembrance pèse au cœur qui pensera à lui, et que son nom soit maudit aussi long-temps que les hommes en parleront, etc...... »

IV.

DATES ARABES.

L'an 1 de l'hégire, ou de la fuite de Mahomet, commence au 15 juillet 622. Mais, l'année lunaire des Arabes étant de onze ou dix jours plus courte que l'année solaire des chrétiens, la correspondance des deux années cesse d'être exacte dès l'an 2 de l'hégire; et, pour donner une date arabe précise, il faut presque toujours citer deux années chrétiennes.

L'année musulmane se compose de 354 jours, et de douze mois, dont voici les noms :

32.

1	Moharram,	30 jours.	7	Redjeb,	30 jours.
2	Sefar,	29	8	Schaban,	29
3	Rébié I,	30	9	Ramadan,	30
4	Rébié II,	29	10	Scheval,	29
5	Joumadi I,	30	11	Doulcada,	30
6	Joumadi II.	29	12	Doulhadja,	29

Une révolution lunaire s'accomplissant en 29 jours, 12 heures et quelques minutes, les mois ont dû être alternativement de 30 ou de 29 jours. Restent les minutes, au nombre de 44 par mois lunaire, et de 528, ou 8 heures 48 minutes, par an: un peu plus d'un tiers de jour. Pour tenir compte de cette fraction, les Arabes intercalent de temps en temps, chaque troisième année ou seconde année, un jour *embolique*, de manière à avoir, chaque trentième année, 11 jours supplémentaires, qui forment exactement le total des minutes excédantes pendant cet espace de trente ans. Ce jour *embolique* se met à la suite du dernier mois *doulhadja*.

De ces différences graves avec l'année chrétienne sont nées, comme le remarque fort bien Dunham, les grossières méprises chronologiques des chroniques chrétiennes, qui considèrent les années des deux peuples comme égales.

On trouvera dans Dunham (t. 11, p. 15) des calculs fort étendus sur le moyen de trouver la date arabe correspondant à une date chrétienne, ainsi qu'une table extrêmement utile de toutes ces années correspondantes chez les deux peuples depuis l'an 622 jusqu'en 1500. Cette table a été empruntée à l'*Art de vérifier les dates*. Son étendue m'a seule empêché de la repro-

---

V.

RÉSUMÉ

Des notes de Conde sur la Géographie d'el Edrisi, dit le GEOGRAPHUS NUBIENSIS [1].

Mer de *Xam*, c'est ainsi que les Arabes appellent la Méditerranée ou mer de Syrie; ou, suivant quelques uns, ce mot vient

[1] J'ai corrigé, d'après les savants conseils de M. Reynaud, l'orthographe arabe de Conde, souvent fautive, et j'ai supprimé plusieurs étymologies trop arbitraires.

de Cham, fils de Noé; les Syro-Chaldéens l'appellent mer de *Suria* ou de Tyr; près des côtes de Grèce on la nomme *Bahr Roumi* ou mer des Chrétiens; les Arabes et les Perses nomment la mer Rouge mer de *Kolram* ou Absorbante (*Sorbiente*).

Andalous, nom donné au pays habité par les Vandales, ou Andalousie, naguère la Bétique; mais les Arabes étendirent souvent à toute la Péninsule le nom de la première province occupée par eux.

Esbania ou *Isbania*, Ἰσπανια, Espagne, nom que lui donnèrent les colonies phéniciennes. *Sefania* ou *Spania* veut dire en langue phénicienne *septentrional*, et l'Espagne est en effet au nord par rapport à l'Afrique; le radical *Esp* est le même que dans le grec Εσπερία, nom donné par les Grecs à tous les peuples situés à l'Occident.

Les Arabes appellent l'Espagne une île, *Gesirat*, car ils n'ont pas de mot pour distinguer une île d'une péninsule.

Bahr-Mouhit, *Mare circumdans*, l'Océan; *Bahr-Mouhit al garbi*, l'Océan d'Ouest, ou Atlantique; *Bahr al Bontos*, le Pont-Euxin.

Veled, *Beled*, terre, village cité; *Velez*, Malaga, Velez-Blanco, Velada, Albelda, Valad-ulid (Valladolid).

AFRIQUE.

Thangha, *Tendja*, Tanger; *Tingis*, Τιγγις, Τιγγα.

Alcantara, le pont, sans doute parce qu'il y avait autrefois dans cette ville un pont fameux.

Al Zokak, le détroit (de Gibraltar).

Ghezirah Tarif, île de la pointe Tarifa.

Alcazar, palais, forteresse.

Masmoudah, une des cinq principales tribus berbères : les autres sont *Zeneta*, les Zénètes; *Sanhagha*, les Zénagas; *Gomera*, les Gomares ou Gomélès, et *Houwara*. Quelques unes de ces tribus étaient originaires d'Arabie; celle de Ketama était venue avec Afrikis.

Sebta, Ceuta; *Septem Fratres*, ἑπτ' ἀδελφοι, à cause des sept montagnes qui l'entourent, ou peut-être parce qu'elle en est entourée comme d'une haie, *septum*.

Al Barbar, le Berber; les Arabes appellent Barbares tous ceux qui ne sont pas Arabes.

[Nous passons ici, comme n'appartenant pas à notre sujet, quelques pages non moins curieuses sur la géographie de l'Afrique, depuis Oran jusqu'à Tanger.]

Bahr al Anklisin, la mer des Anglais (l'Océan cantabrique).

Kenisat al gorab, l'église du corbeau (le cap Saint-Vincent en Portugal). Une vieille tradition raconte que, le cadavre du saint ayant été laissé dans la campagne après son martyre, un corbeau le défendit contre les loups et les vautours.

Heikal al Zahra, le temple de Vénus (le cap de Creuz en Catalogne), à cause d'un temple de Vénus élevé par la colonie rhodienne de Rosas; *Zahra*, fleurie, florissante; *Sarah*, la lune en syro-chaldéen.

Al Schara (corrompu de l'espagnol *sierra*, chaîne de montagnes); ce nom générique est souvent donné par les Arabes à la *sierra* de Guadarrama, près Madrid.

Lisbona, *Esbona*, Lisbonne; *Ollis-inpone* ou *Ulissipona* dans Antonin, ὄλιος ιππων dans Ptolémée, Υλύσσεια dans Strabon, vient du phénicien *ulit-ibbo*, haute demeure; la terminaison *ippo*, tanière, asyle, est très fréquente dans les anciens noms de ville espagnols.

Gaka, Iaca, Ἴακκη, capitale des *Iacetani* en Haut-Aragon.

Guadarrama, corruption de *Wad arramla*, rivière du sable.

Esbania. Edrisi appelle ainsi la nouvelle Castille, et *Castilla* l'ancienne.

ANDALOUSIE.

Ghezirah Cades, île de Cadix, Cadix étant situé sur une presqu'île; *gadir*, en phénicien, signifie une haie; on y voyait naguère le temple d'Hercule, en phénicien *Harokel*, le Trafiquant.

Almeria (*Mirador*), Belveder; *Specula*, σκοπια; les Arabes l'appelaient *Miroir de la mer*, ville fondée sur les ruines de *Beghina*.

Corteba, Cordoue, du phénicien *Kartuba*, *karta tuba*, cité riche.

Xeduña, Sidonia, l'antique Asido, colonie phénicienne, Ασινδον; le nom primitif est Tsidon, dérivé de Sidon, en Phénicie; les Romains l'appelaient *Cæsariana*.

Clima al buhirat, climat ou territoire maritime. El Edrisi a divisé toute sa géographie en climats ou en zones latitudinales, en

remontant toujours du midi au nord : de là le mot *Albuferà*, si fréquent en Espagne, sur les côtes.

Medina Esbilia, Séville, Ισπαλις ; Silius Italicus la nomme Hispal, *pal*, terminaison phénicienne qui vient de *bâl*, Hasdrubal, Hannibal ; etc. Ce nom vient du phénicien *Izeb Bal*, idole de Baal, ou *Iseb Bâl*, demeure du Seigneur.

Talka, Italíca, colonie romaine près Séville.

Carmuña, Carmona, Χαρμονια, du phénicien *charmon*, lieu ceint, *septum*, nom qu'on donnait souvent aux forteresses.

Alixena, Lucena, près Cordoue.

Al Karfe, territoire fertile en olives près Séville ; *al karafe*, tribut, d'où *al mokarife*, percepteur ; *wabala*, en latin *gravamen*, en espagnol *al gabala*, impôt, de là notre mot gabelle ; *azzaket*, *azake*, aumône, qui se paie à Dieu ou au roi, dîme des produits du sol. On trouve ici (p. 178) une dissertation curieuse sur ce dernier genre d'impôt.

Libla, tribu séparée ; Niebla, l'antique *Illipula*.

Welba, abondante en raisins ; Huelva, l'antique *Onoba*.

Ghezirah Saltis, île à l'embouchure des rivières Odial et Tinto. Conde croit voir dans ce nom de *Saltis* celui de *Tartis* ou *Tartessus*, si célèbre chez les anciens, conjecture fort hasardée, à mon avis.

Gebal-oyoun, mont des sources, Gibraléon, montagne à l'entrée des Algarbes ; les Arabes l'appelaient *Abouab al Garb*, ports d'Occident : de là est venu en Espagne le nom de *puerto* (*al bortât* en arabe), *porte* ou *port*, nom donné aux défilés ou cols des montagnes, et par extension aux forteresses qui les gardaient ; de même en Asie le nom de *portes caspiennes* donné aux monts que les Hébreux appelaient *portes de la terre*.

Esigha, Ecija, naguère *Astigi*, ἐθνοτροφός, nourrice de peuples.

Alixena, Lucena, de *lucus*, bois, riche en bois.

Okuna, Ossuna, l'antique *Urso*, génitif *Ursonis*.

Malka, Malaga, Μαλακὴ : en phénicien, ville royale ; en grec, ville douce, molle.

Archidouna, Archidona, de Χαρχηδων, *Carthago*.

Albujarrat, les monts Alpujarras.

Gien, Jaen.

Vega, vallée cultivée ; ce nom s'applique spécialement aux terres qui sont entre Murcie et Almeria.

Elbira, Elvira, l'ancienne Illiberis.

Garnata, *gar*, creux du mont, Grenade.

Wadi ax, l'ancienne *Accis*, Guadix, de *wad*, rivière.

MURCIE.

Tadmir, Χώρα Θαδμίρ, le pays de Tadmir, nom donné en mémoire de Tadmor ou Palmyre d'Assyrie.

Murcia, Μυρτια, de μύρτα, myrte; *murd* en persan.

Carthagena, en phénicien *Cartachada*, Κάρτα χαινά, cité neuve.

Lurca, l'antique *Ilurcis*, Lorca.

Kuteka (il faut lire *kunka*), Cuença. [Ne pas oublier que dans tous ces noms l'*u* se prononce *ou*.]

Elx, ant. *Ilici*, Elche.

Xateba, ant. *Sætabis*, Xativa; Grenade, Xativa et Almeria, étaient les trois pierres précieuses de la couronne des rois maures.

Murbeter, ant. *Saguntum*, Murviedro; *muro viejo*, mur vieux.

Al Cartam, district d'Albarracin; de *cartam*, safran.

Xelb, Silves en Algarve; *Onba*, ant. *Onoba*; *Tabora*, Tavira.

Cantarat al saïf, pont de l'épée, Alcantara d'Estrémadure.

Xenxerin, Santarem en portugal; *Xintera*, Cintra; *Colimria*, Coïmbre.

Eils, Elvas.

PROVINCES DU CENTRE.

Talvira, ant. *Talabriga*, Talavera de la Reyna.

Maglit, *Magnit*, Madrid, du latin *majoratum*, *maioritum*.

Eclis, Uclès; *webeda*, Huète.

Wad al Hedjara, rivière des pierres, Guadalajara.

Calat Daruca, ant. *Auca*, Daroca.

Saracusta, ant. *Cesar Augusta*, Sarragosse, et dans les vieilles romances, *Sansueña*, de *Seu Ausoña*, capitale d'Ausone.

Wesca, ant. *Osca*, Huesca; *Medina Selim*, Medina Celi.

NORD.

Tutila, Tudela en Navarre; *al Zeytun*, les oliviers, Aytona.

Lerda, ant. *Ilerda*, Lerida; *Maknesa*, Mequinenza.

Tartuxa, Tortosa, Δέρκισα, Δέρτωσα.

Tarkuna, Tarragone; *Barkeluna*, Barcelone; ant. *Barcino*, de Barca de Carthage; rac. *borak*, fondre, en phénicien.

Nahr al Quivir ou *Guad al Guivir*, le grand fleuve.

Guad Jana, *Nahr Jana*, le fleuve doux.

Tagha, débordé, le Tage.

Almaden, la mine : Almaden, où se trouve la mine de mercure.

Torgiello, Truxillo.

Ebra, Ἴϐηρ, l'Èbre.

Calat Herra, château libre, Calahorra, ant. *Calagurris; horro* en espagnol veut dire libre.

Beniskela, Peniscola.

Yebizat, Iviça, île.

Galicia, Καλαιxία, montagne des vallons.

Lokruy, Logroño.

Secubia, Segovie; *Bent Lerina*, pont Lerina, Puinte la Reyna.

FRANCE.

Biona, Baïonne; *Ox*, Auch; *Bordal*, Bordeaux; *Beitu*, Poitou.

Yedazas, Beziers; *Regala*, la Rochelle; *Cawarus*, Cahors.

Lembaon, Sahagun; *Sanctus facundus*, *Nahr Orciam*, la Loire.

Burges, Bourges; *Talusa*, Toulouse.

VI.

CHARTE DE AL BOACEN.

(*Voyez page* 204.)

Il existe un document célèbre, qui jette une vive lumière sur les relations des Arabes et des chrétiens dans les villes soumises à la conquête. C'est la charte donnée en 734, à la population chrétienne de Coïmba, par le roi, c'est-à-dire le gouverneur arabe al Boacen ebn Mohammed al Almar. On a beaucoup disserté sur l'authenticité de cette charte, que deux autorités de grand poids, MM. Raynouard [1] et Reynaud, admettent sans dis-

1 Raynouard, *Choix de poésies des troubadours*, t. I, Introduct., p. 11; Reynaud, *Invas. des Sarraz.*

cussion comme appartenant à cette époque. D'autres auteurs, tombant dans l'excès contraire, l'ont entièrement rejetée comme apocryphe, en arguant surtout de ce qu'elle était écrite en latin, comme si, rédigée même en arabe, elle n'avait pas dû être traduite sur-le-champ pour l'usage des populations chrétiennes.

C'est entre ces deux assertions que se trouve la vérité; la date est fausse, mais la charte est bien réelle, bien qu'un seul passage, celui qui exempte du tribut le couvent de *Laurbano*, ait pu être altéré au profit des moines qui la rédigèrent; elle reproduit certainement l'esprit et même la lettre des clauses de tous les traités qui furent conclus entre vainqueurs et vaincus à l'époque de la conquête. Une lecture attentive de toutes les chartes de Castille du 8e au 11e siècle, dans la collection *extraite* des archives de Simancas (6 vol. in-4°, Madrid, 1833, Imprimerie royale), m'a convaincu que le langage de cette charte ne peut pas appartenir à une époque plus reculée que le commencement du 11e siècle, ou tout au plus la fin du 10e. Les mots *romans* qu'on y trouvera en assez grand nombre, et que j'ai soulignés, n'ont fait invasion qu'à cette époque dans le latin barbare des actes et des formules. Cette charte s'accorde parfaitement avec les détails que j'ai donnés sur les charges imposées et les droits laissés aux chrétiens mozarabes.

Voici du reste le texte de cette charte, tel qu'il a été publié avec la traduction espagnole, par Sandoval, *Historias de Idacio*, p. 88. Les mots soulignés appartiennent à la langue romane, ou indiquent la transition du latin à l'espagnol.

Escritura del rey moro de Coimbra, era 772 (*an* 734).

« Alboacen iben Mahumet al Hamar, iben Tarif, bellator fortis, vincitor Hispaniarum, dominator Cantabriæ, Gothorum et magnæ litis Roderici. Quoniam nos constituit Allah Illalah super gentem Nazaret, fecit me dominatorem Colimb (*Colimbriæ*, Coïmbre), et omni terræ inter Goadalvam, et Mondecum, et Goadatha per ubi *esparte* (*se esparce*) meum mandum. Ego ordinavi quod Christiani de meas terras *pecten* (*pechen*) dupliciter quam Mauri, et de ecclesiis per singulas XXV pesantes de bono argento, et per monasteria *peiten* (*pechen*) L pesantes (*pesos*, bezans) et vispesantes *pecten* cent *santes* (*pesos*) : et Christiani ha-

beant in Colimb suum comitem, et in Goadatha alium comitem de sua gente, qui manteneat eos in bono *juzgo* (*juzgado*), secundum solent homines christiani, et isti component rixas inter illos, et non *matabunt* (*materan*) hominem sine jussu de alcaïde seu aluasils (alguazil) sarraceno. Sed ponent illum *apres* (*delante*) de alcaïde, et *mostrabunt* suos *juzgos*, et ille dicebit : Bene est, et *matabunt* culpatum. In populationibus parvis ponent suos judices, qui regant eos bene et sine rixas. Si autem contingat homo christianus quod *matet*, vel injuriet hominem maurum, alvazir (*al wazir*, wizir) seu alcaïde faciat de illo secundum juzgo de Mauris; si Christianus *esforciaverit* sarracenam virginem, sit Maurus et recipiat illam, sin *matent* eum; si fuerit de marito, *matent* eum; si Christianus fuerit ad mesquidam (*mezquita*, mosquée) vel dixerit male de Allah, vel Mahumet, fiat Maurus, sin *matent* eum. Bispi de Christianis non maledicent reges Maurorum, sin moriantur. Presbyteri non faciant suas missas, nisi portis *cerratis*, sin *peiten* X pesantes argenti; monasteria quæ sunt in meo mando habeant sua bona in pace, et pechen prædictos L pesantes. Monasterium de Montanis, qui dicitur *Laurbano*, non peche nullo pesante, quoniam bona intentione monstrant mihi loca de suis venatis, *e* (*et*) faciunt Sarracenis bona *acolhenza* (*acogida*; en italien, *accoglienza*), et nunquam inveni falsum neque malum animum in illis qui morant ibi, et totas suas hæreditates possideant cum pace et bona quiete, sine rixa et sine vexatione, neque *forcia* de Mauris, et vendant et vadant ad Colimbriam cum libertate per diem et noctem, quando melius velint aut nolint, emant et vendant sine *pecho*, tali pacto quod non vadant foras de nostras terras, sine nostro *aparazmo*, et bene velle; et quia sic volumus, et ut omnes sciant, facio cartam salvo conducto, et do Christianis ut habeant illam pro suo *juzgo*, et monstrent cum Mauri requisiverint ab illis. Et si quis de Sarracenis non sibi observaverit nostrum *juzgo*, in quo fecerit damnum, componant pro suo avere, vel pro sua vita, et sit *juzgo* de illo, sicut de Christiano, usque ad sanguinem et vitam. Fuit facta carta de *juzgo* era de Christianis 772, et secundum annos Arabum 147 luna XIII Dulhija, al Boacen rogatu Christianorum firmavi pro more 'O', et dederunt pro robore duos equos optimos, et ego confirmavi totum. » (Sandoval, *Histor. de Idacio*, p. 88.)

VII.

LE PALMIER D'ABD EL RAHMAN.

(*Voyez page* 222.)

Abd el Rhaman Ier, ce grand et vertueux monarque, heureux dans toutes ses entreprises, et qui pourtant, au lit de mort, ne comptait dans cette vie si longue et si prospère que quatorze jours de bonheur, a laissé quelques vers empreints d'une tristesse touchante, et qui, par le sentiment profond et amer qu'ils expriment, sembleraient plutôt appartenir à la muse mélancolique du Nord qu'à la muse brillante et insouciante du Midi. Peut-être se demandera-t-on, en les lisant, si l'influence d'un ciel toujours de feu, et d'une nature morne et désolée comme celle du désert, n'imprime point à la poésie méridionale le même caractère de mélancolie grave et de tristesse passionnée que le ciel sombre du Nord et ses longs hivers, et ne fait pas vibrer les mêmes cordes au fond de l'âme humaine. Quoi de plus intimement triste que les chants de l'Arabe Job, cette révolte éloquente de la chair contre la douleur, et de la raison humaine contre le mal, qui, au premier coup d'œil jeté sur le monde, semble y régner sans partage ? La Bible n'offre-t-elle pas à chaque page ces élans de religieuse tristesse et ces amers découragements de l'âme qui se souvient d'un monde meilleur, comme abd el Rhaman, exilé sur un trône, se souvenait des palmiers de l'Euphrate ? Serait-ce qu'à une certaine hauteur dans les régions de la poésie toutes les émotions vraies revêtent les mêmes formes et le même langage, comme à une certaine hauteur dans l'atmosphère le ciel des Alpes est aussi pur que celui du Liban ? Serait-ce encore que toute religion où domine l'unité de Dieu imprime nécessairement à la pensée du poète ce caractère de solennité triste et d'intime recueillement que l'élégante bigarrure de l'Olympe païen et les orgies grossières du Walhalla n'ont jamais inspiré ?

Quoi qu'il en soit de ces problèmes, qu'il est plus aisé de sou-

lever que de résoudre, je donne ici la traduction espagnole, par Jos. Conde, de ces vers, dont le charme mélancolique nous a un moment entraîné si loin d'abd el Rhaman et des palmiers de Cordoue. On remarquera qu'ils sont écrits en rime *asonante*, c'est-à-dire que la rime y est remplacée par le retour périodique des deux voyelles *e* et *a* à la fin de chaque second vers. Quant à l'essai qu'on lira à la suite, on sentira d'avance combien *la traductian d'une traduction* est impuissante à rendre la grâce naïve et touchante de l'original.

« Tu tambien in signe palma
Eres aqui forastera.
De Algarbe las dulces auras
Tu pompa halagan y besan;
En fecunda suelo arraigas,
Y al cielo tu cima elevas.
Tristes lagrimas lloraras
Si cual yo sentir pudieras.
Tu no sientes contratiempos
Como yo de suerte aviesa:
A mi de pena y dolor
Continuas lluvias me anegan.
Con mis lagrimas regne
Las pàlmas que el Forat riega;
Pero las palmas y el rio
Se olvidan de mis penas,
Cuando mis infaustos hados
Y de al Abâs la fiereza
Me forzaron de dejar
Del alma las dulces prendas.
A ti de mi patria amada
Ningun recuerdo te queda;
Pero yo, triste, no puedo
Dejar de llorar por ella. »

De ta rive natale exilé comme moi,
Beau palmier, transplanté sur ces rives lointaines.
Tu languis, et pourtant de ses tièdes haleines
Le zéphyr de l'Algarve, en descendant sur toi,
Sous ses baisers féconds mûrit tes dattes pleines.

Tu languis, et pourtant ce sol hospitalier
Plus avant chaque jour voit plonger ta racine;
Et ta tête des cieux ondoyer plus voisine!
Ah! des pleurs couleraient de ton sourcil altier,
Si ton front, qui vers moi compatissant s'incline,

Portait aussi le faix des maux que j'ai soufferts.
Mais non ! tu ne sais pas l'amertume profonde
De l'exil, ni les pleurs ignorés dont j'inonde
Ma couche, au souvenir des palmiers toujours verts
Que l'Euphrate natal arrose de son onde.

Mais l'onde et les palmiers ont oublié mes pleurs,
Depuis l'heure où, chassé par les destins contraires,
Complices d'al Abbas, l'assassin de mes frères,
J'ai, sur l'exil d'un trône asseyant mes douleurs,
Emporté ma patrie aux rives étrangères.

Et toi, le même exil sur ton front oublieux
Comme en mon cœur flétri n'a pas laissé sa trace,
Beau palmier, et ce front se balance avec grâce,
Insoucieux des pleurs qui, tombant de mes yeux,
Baignent d'un flot pieux ta tige que j'embrasse.

VIII.

BATAILLE DE RONCEVAUX.

(*Voyez page* 252.

Le pseudo-archevêque Turpin, dans sa fabuleuse chronique, ce livre fameux qui a fait pendant tant de siècles les délices de l'Europe (Voy. le texte, avec le commentaire de Ciampi, in-8., Firenze, 1822), donne un tout autre motif à l'expédition de Charlemagne en Espagne. « Une nuit, dit-il, Charles vit au ciel un chemin d'étoiles qui commençait à la mer de Frise, et allait droit, par la Gaule, à la Vasconie et à la Galice, où reposait ignoré le corps de l'apôtre saint Jacques; et l'apôtre lui-même lui apparut, et lui reprocha de ne pas aller arracher l'Espagne et son propre tombeau aux mains des Sarrasins. »

L'apôtre revient trois fois, et Charles se décide enfin à partir. Il assiége trois mois Pampelune, dont les murs s'écroulent enfin, sur un signe du bienheureux apôtre. Les Sarrasins, frappés de terreur, se soumettent partout où passe Charles, qui parvient jusqu'en Galice, visite le tombeau du saint, et y fait ses oraisons. L'archevêque Turpin baptise tous les Galiciens apostats

qui veulent se convertir, et les autres sont massacrés. Ensuite Charles s'avance jusqu'au bord de la mer et y plante sa lance, comme Okbah y avait fait entrer son coursier, en remerciant le Ciel, qui lui a permis d'aller aussi loin. Charles s'empare ensuite de toute l'Espagne, jusques et compris Ceuta et le pays des Maures; il ne rencontre de résistance que devant Lucena, qui lui résiste quatre mois, et dont saint Jacques vient encore renverser les murs. Il abat ensuite, à Cadix, une vieille idole de Mahomet, douée d'un pouvoir magique (1); il élève partout des églises à la place des mosquées païennes, et rapporte encore en Gaule d'immenses trésors.

Mais à peine Charles est-il parti qu'un roi africain conquiert de nouveau toute l'Espagne. Charles y rentre aussitôt : à la première bataille il est vaincu. Les lances de ses soldats, plantées la nuit en terre, avaient pris racine et poussé des feuilles, présage des palmes du martyre. 40,000 chrétiens sont tués avec le duc Milon, le père de Roland, et Charles s'en retourne encore en Gaule.

Je passe ici une foule de détails puérils et sans intérêt sur une nouvelle expédition de Charles au delà des monts, et j'arrive enfin à la bataille de Roncevaux.

Les deux rois maures de Saragosse, Marsile et son frère Belvigand, corrompent le traître Ganelon (car il faut un traître à côté de tous ces héros sans tache et sans faiblesse). Ganelon fait mettre 50,000 Maures en embuscade dans la vallée de Roncevaux, ou val Carlos. Charles passe avec l'avant-garde et le centre de l'armée; mais 20,000 hommes de l'arrière-garde, commandés par Roland, sont attaqués par les 20,000 Sarrasins, qu'ils tuent jusqu'au dernier. Epuisés de fatigue, ils sont alors attaqués par les 30,000 autres, et massacrés à leur tour. Roland sonne de son cor magique pour appeler du secours, mais nul ne lui répond. Roland, sentant ses forces qui l'abandonnent avec le sang qui s'échappe de ses quatre blessures, ne veut pas laisser aux mains des Maures sa bonne épée Duranda (*Durrenda interpretatur : durum ictum cum ea dans*), et il essaie de la briser con-

[1] Cette idole s'appelait *Sanam Cadis* (idole de Cadix). Il est évident qu'il s'agissait d'une ancienne statue d'Hercule. On trouve le même récit dans des auteurs arabes, à cela près qu'on ne parle pas de Mahomet.



tre un rocher ; mais la lame invincible tranche le rocher en deux plutôt que de se rompre. Enfin il veut essayer encore une fois de rappeler l'insouciant Charles : il sonne de son cor avec une telle force (*tanta virtute fortitudineque*) que le cor se fend, et que les veines de son cou se brisent de cet effort, et qu'il tombe baigné dans son sang. Charles l'entend cette fois ; mais le traître Ganelon l'empêche de retourner sur ses pas. «Ne voyez-vous pas, lui dit-il, que Roland chasse dans la forêt et qu'il n'a pas besoin de vos secours. » Enfin deux des compagnons de Roland échappés du combat le rencontrent, reçoivent sa confession, et il meurt dévotement de la mort d'un héros et d'un saint. Charles, dévoré de tardifs remords, pleure sa perte avec toute l'armée.

On remarquera que, dans cette légende héroïque, il n'est pas une fois question des Espagnols ni du royaume chrétien des Asturies. Le duel est entre Charles et les Maures, entre le Christ et Mahomet, et les Franks sont ici les seuls champions de la chrétienté.

Les romances de Bernardo del Carpio, dans l'incomplète collection de Depping (*Sammlung der besten Spanischen Romanzen*, in-12, Altenburg, 1817), ne donnent aucun détail nouveau sur les hauts faits de Roland et de Bernardo à Roncevaux. On lira avec plus d'intérêt quelques unes des romances recueillies par M. Francisque Michel, à la suite de son beau travail sur la *chanson de Roland* (gr. in-8°, Paris, 1837, chez Silvestre), page 245 à 275; on y trouvera aussi la liste des poèmes ou drames espagnols composés sur ce sujet national.

Je reviendrai sur cette matière dans un travail spécial sur les romances espagnoles citons seulement en terminant quelques lignes curieuses où l'Espagne revit tout entière :

« Estaba el fuerte Bernardo
En los mojones de Francia
Con tres cientos compañeros
Que es la costumbre que usaba,
Que diz bastan para mil,
Cuando son hijos de España. »

(*Fr. Michel*, p. 268.)

Voir aussi p. 270 et 284 les deux curieux extraits d'un vieux

poème anglais, et du poème en vieil allemand du prêtre Chuonrat, toujours sur le même sujet.

J. P. R. James (*History of Charlemagne*, in-8°, London, 1832) prétend que dans le dernier siècle on montrait près de Roncevaux une chapelle qui, suivant la tradition, s'élevait sur la place où avait été enterré Roland avec les principaux chefs franks. On voyait près de cette chapelle trente tombes sans inscriptions, et une quantité d'ossements se trouvaient dans un caveau; du reste, ajoute l'auteur, on m'a montré tour à tour trois tombeaux de Roland, l'un à Blaye, l'autre à Cordouan, le troisième à Bordeaux.

IX.

LE ROI FAVILA.

(*Voy. p.* 304.)

Don Fray Prudentio de Sandoval a publié en 1615, à Pampelune, un recueil in-4° d'anciennes chroniques et d'extraits de documents inédits. On y trouve, page 95, des détails curieux sur quelques sculptures gothiques (le mot est ici à sa place), qu'on voyait encore à cette époque dans une église près de Santa-Cruz, en Asturie. Ces sculptures représentent Favila prêt à partir pour la chasse, et ne pouvant s'arracher des bras de son épouse, tourmentée par de noirs pressentiments. Plus loin on voit le même personnage, armé de toutes pièces et aux prises avec un ours. Cette dernière sculpture se retrouve également à Sahagan et dans plusieurs autres églises; mais la première offre surtout beaucoup d'intérêt, en ce qu'elle donne une idée exacte du costume civil des anciens rois des Asturies. Les vêtements de l'homme sont très amples, et, par dessus tous les autres, il porte une espèce de dalmatique ou robe sans manches, brodée sur les bords, étroite des côtés, et qui s'attache par un nœud de passementerie avec des boutons. La tête est nue et la chevelure longue, suivant l'usage gothique; la chaussure pointue;

et le cheval, sans ornements de poitrail et sans croupière, n'a qu'une bride, une selle et des étriers.

La femme porte une coiffure très haute, avec un nœud sous le menton, comme la portent encore les riches paysannes de ces montagnes. Sur ses vêtements, elle porte, comme le roi, une robe longue, qui descend jusqu'aux chevilles, mais échancrée sur les côtés.

Tel est le costume le plus ancien que l'on connaisse des rois d'Espagne, et l'on remarquera qu'il est à peu près le même que celui des sculptures de l'époque dite bysantine, dans presque tous les pays de l'Europe : l'origine de ce costume vient en effet probablement de la cour de Bysance. Sandoval ajoute que, depuis, les rois adoptèrent le costume des Maures, sans doute plus commode, sauf le turban, qu'ils ne portèrent jamais.

X.

BERNARDO DEL CARPIO.

EXTRAIT DE LA CHRONIQUE D'ALONZO X, IIIe PARTIE, P. 30.

(*Voyez page* 320.)

L'histoire conte que le roi Alonzo dit *le Chaste* avait une sœur nommée dona Ximena. Cette sœur se maria en secret avec le comte Sandias de Saldaña, et en eut pour fils Bernardo ; et le roi Alonzo, quand il le sut, se courrouça fort, et il fit dire au comte de venir à Léon pour ses cortès ; et quand il fut venu, il le fit jeter en prison, en lui disant que de toute sa vie il ne sortirait du château de Luna. Le roi mit ensuite sa sœur Ximena en religion (*en orden*), et, sur la demande du comte, il fit élever Bernardo dans les Asturies avec beaucoup de soin, et il l'aimait comme s'il eût été son fils, car, de fils, il n'en avait aucun. Et Bernardo, à mesure qu'il grandissait, devint un hardi cavalier, de grand courage et de grand sens, beau de corps et sain d'esprit, au dire et au geste pleins de grâce ; et bien venir il se faisait de tous ceux qui le voyaient, habile à chevaucher comme à

courre la lance et toujours fort soigneux de ses armes et de sa parure.

Et il y avait à la cour d'Alonzo deux hauts barons, parents de Bernardo, qui lui apprirent à la fin que son père était en prison, et qu'à lui il appartenait de l'en délivrer. Et Bernardo, quand il l'eut appris, en sentit grand émoi, et il se retira à son logis et se vêtit d'habits de deuil; puis s'en fut trouver le roi Alonzo. Et le roi, le voyant en deuil, lui demanda s'il désirait sa mort.—Non, sire roi, répondit Bernardo, mais j'ai grand souci de ce que le comte don Sandias, mon père, est en prison, et je vous prie de l'en sortir pour l'amour de moi. Et le roi fut fort courroucé, et dit à Bernardo de se retirer de devant lui, et de ne jamais être assez osé pour lui faire la même demande : car, tant qu'il vivrait, le comte Sandias ne sortirait pas de sa prison. Et Bernardo lui dit : « *Seigneur, roi vous êtes, et qu'il en soit fait ainsi que vous le voudrez*, et je demande à Dieu qu'il vous mette au cœur de tirer mon père de sa geôle : car *je ne cesserai de vous servir autant que je pourrai.* » Et le roi avec tout cela avait grande amitié pour Bernardo; et, plus il le voyait, plus il l'aimait, ce qui faisait penser à Bernardo qu'il était fils du roi Alonzo. Et à chaque bataille que Bernardo gagnait pour le roi Alonzo contre les Maures, il lui demandait son père, et le roi le lui promettait toujours pendant la guerre, et refusait de le lui donner à la paix; et Bernardo, grandement courroucé, ne voulut plus aller au palais pour le servir, et il se passa grand temps sans qu'il chevauchât et tînt la campagne comme devant.

Et il advint un jour que le roi tint ses cortès à Léon, et, tant qu'elles durèrent, les *ricos homes* du royaume combattaient chaque jour les taureaux et lançaient le javelot au but (*tablado*); et Bernardo, contre sa coutume, ne prenait pas part à ces jeux, et la reine lui promit que, s'il voulait courre la lance comme les autres, elle demanderait au roi la liberté de son père. Et Bernardo courut avec les autres et brisa le but, et la reine tint sa promesse; mais le roi se fâcha fort et lui dit : Reine, point ne le ferai, car je ne veux rompre mon serment. Et Bernardo fut alors au roi et lui demanda merci en pleurant. Et le roi lui dit qu'il ne le ferait pas, et que, s'il était assez osé pour le requérir encore, il l'enverrait en prison avec son père. Et Bernardo lui dit : Seigneur roi, rappelez-vous quand les Maures vous tenaient enserré

à Benavente, et que j'accourus pour vous délivrer, que vous me dîtes de vous requérir un don, et que je vous demandai mon père et que vous promîtes de me le donner. Et puisque vous me le refusez, *je me quitte de vous, et ne veux plus être votre vassal;* et je défie tous ceux qui sont de votre parti, en quelque lieu qu'ils me rencontrent, afin de voir s'ils pourront plus que moi. Et le roi se courrouça fort contre Bernardo, et lui dit : Puisqu'il en est ainsi, je veux que vous sortiez de ma terre, d'ici en neuf jours, et que je ne vous y trouve pas, car je vous enverrai rejoindre votre père. Et Bernardo s'en fut aussitôt auprès de ses parents; et, quand ils virent qu'ainsi Bernardo se départait du roi, ils prirent aussi congé de lui et lui baisèrent la main, et s'en furent avec Bernardo dans la terre de Saldaña. Et Bernardo commença dès lors à courir la terre de Léon et à y faire grand dommage pendant tout le temps que régna le roi Alonzo *le Chaste*, qui mourut sans avoir accordé la grâce du comte don Sandias.

Et, sous le règne de don Alonzo *le Grand*, Bernardo se trouva à toutes les batailles de ce roi contre les Maures, et à chaque bataille il demandait la liberté de son père au roi, qui la lui accordait et qui ensuite ne voulait plus la lui donner. Et Bernardo eut à la fin grande ire contre le roi et se mit à courir sa terre, comme il avait fait du temps du roi Alonzo *le Chaste*. Et beaucoup de chevaliers, vassaux du roi, s'en furent trouver Bernardo et promirent de ne jamais le quitter, jusqu'à ce que le roi lui eut rendu son père. Et quand Bernardo se vit ainsi muni d'hommes d'armes, il s'en fut à Salamanque, où le roi Alonzo tenait alors ses cortès; et il se mit à courir contre lui, et il fit amitié avec les Maures pour qu'ils l'aidassent contre le roi Alonzo, et il lui tua beaucoup de monde, et il fit prisonniers les comtes don Arias Godos et don Tibalte (Thibaut), et il les envoya tous les deux au roi, croyant que celui-ci lui en saurait gré; mais le roi ne voulut pas pour cela lui rendre son père. Et Bernardo avait bâti sur une hauteur un château, qu'il appela Carpio, d'où il prit le nom de Bernardo del Carpio; et le roi vint mettre siége devant le château. Et Bernardo ne laissa dans le château que quinze hommes pour le garder, et il alla la nuit attaquer le camp du roi, mais en recommandant à ses gens que, si le roi venait à entrer en bataille avec eux, *aucun d'eux ne fut assez osé pour porter la main sur lui*, mais que tous les autres, ils pouvaient

les occire avec l'épée. Et ils attaquèrent le camp, et Bernardo y prit tout ce qui s'y trouvait de butin, et il s'en retourna chez lui fort riche et fort honoré.

Et enfin, en la 4e année du règne d'Alonzo, tous les hommes de sa terre vinrent le trouver et lui dirent : Seigneur, c'est à regret que nous avons vu la prison du comte Sandias, car tout votre royaume se perd, grâce à lui ; et, si c'était votre bon plaisir, nous tiendrions pour bien que vous le tirassiez de prison pour le rendre à son fils. Et le roi, bien qu'il eût grand souci de se voir ainsi contraint, envoya à Bernardo les deux comtes don Arias et don Tibalte lui dire que, s'il livrait le château de Carpio, le roi lui rendrait son père. Et Bernardo s'en réjouit dans son cœur, et fut trouver le roi, qui lui dit : Bernardo, je veux que nous ayons désormais paix entre nous. Et Bernardo lui répondit : Sire, *tout pauvre cavalier gagne plus à la guerre qu'à la paix*, et il livra de grand cœur son château au roi, qui envoya les deux comtes à Luna pour chercher le comte Sandias ; et quand ils y arrivèrent, ils trouvèrent que le prisonnier était mort, et ils le mirent dans le bain pour lui amollir la chair, et ils le vêtirent de nobles habits, et ils le mirent sur un cheval, comme s'il était vivant, et ainsi ils se mirent en route ; et quand ils approchèrent de Salamanque, Bernardo vint les recevoir, et plein de joie il s'écria ; Voici mon père qui arrive. Et il s'avança pour lui baiser la main. Mais quand il la trouva froide et vit toute sa chair noircie, il comprit qu'il était mort ; et, avec la grande douleur qu'il en eut, il commença à mener un grand deuil et à s'écrier à haute voix : Ah ! comte de Sandias, qu'en male heure vous m'avez engendré, et jamais il n'y a eu un homme déconfit comme moi : car, puisque vous êtes mort et que j'ai perdu mon château, je ne sais plus que faire au monde. Et le roi lui dit : Don Bernardo, il ne s'agit plus ici de dire beaucoup de paroles, mais il faut sortir sur-le-champ de ma terre, et aller en France, où le roi Charles, votre parent, aura soin de vous et vous fera l'honneur que vous méritez. Et il lui donna des chevaux et force argent pour faire le voyage.

Les vieilles romances que notre chronique cite, sans en garantir la véracité, ajoutent que Bernardo fut fort bien accueilli par le roi Charles, qui lui donna grand avoir, et des chevaux et des armes. Mais Bernardo, assez querelleur de sa nature, ayant

eu une dispute avec le neveu du roi, sortit de Paris pour aller courir la terre, *faisant grand dommage partout où il passait*, et il revint en Espagne par le port d'Aspa; et il peupla, dit-on, la vallée de Jaca, et eut de grandes batailles avec les Maures, auxquels il enleva tout le butin qu'ils traînaient après eux; et avec ces richesses il conquit tout le pays jusqu'à Birbegal, avec Balbastro, et Sobrarbe et Monteblanco, et il garda vaillamment la frontière.... Voilà, ajoute la chronique, ce que nous avons entendu dire aux jongleurs dans leurs chansons (*cantares de gestas*).

Le jeu du *tablado*, dont nous avons parlé, était sans doute emprunté aux Arabes. C'était une planche que l'on élevait dans une espèce de lice, et que les cavaliers, en lançant leur cheval au galop, devaient atteindre en y dardant tantôt leurs lances, tantôt le *djerid* arabe, c'est-à-dire une canne de roseau, en partie remplie de sable pour la rendre plus pesante. Celui qui avec la lance brisait la planche (*bofordar el tablado*) était réputé le plus fort et le plus adroit. On remarquera aussi que les courses de taureau étaient déjà en usage chez les Espagnols au 13ᵉ siècle, époque d'où date cette chronique.

Nous avons souligné dans ce récit quelques passages pour faire ressortir les curieux détails de mœurs qu'ils renferment.

XI.

BATAILLE DE CLAVIJO.

(*Voyez page* 333.)

Toutes les plus anciennes chroniques, celles de Silo, d'Albelda et de Sebastien de Salamanque, se taisent sur cette fabuleuse bataille. Le premier qui en parle est l'archevêque Rodrigue de Tolède, qui écrivait dans la première moitié du 13ᵉ siècle. « Les Sarrasins, dit-il, s'avançaient avec des forces innombrables. Voyant cette multitude, l'armée du roi Ramiro se rangea en bataille dans l'endroit appelé Clavijo; et, cette même nuit, le roi étant en grand doute s'il combattrait, le bienheureux saint Jacques

lui apparut, et le reconforta en lui promettant que la journée serait pour lui. Le roi se leva avec le jour, et révéla à ses évêques et à ses nobles ce qu'il avait vu, et tous, louant Dieu de sa merci, et fortifiés par les promesses de l'apôtre, se préparèrent au combat. La bataille commença, et les Sarrasins, bientôt mis en désordre, fuirent devant les coups des chrétiens. 70,000 des leurs périrent dans cette journée, et on dit que dans cette bataille saint Jacques apparut sur un cheval blanc et avec une bannière blanche dans sa main. Le roi Ramiro prit Albelda, Clavijo, Calahorra, sur l'Ebre, et plusieurs autres villes, qu'il ajouta à son royaume. C'est depuis ce temps que les Espagnols ont adopté leur cri de guerre : *Señor Dios ayuda e Santiago!* (Dieu et monseigneur saint Jacques nous soient en aide!) Alors aussi furent faits des vœux et des offrandes, non pas forcés, mais volontaires, au saint patron de l'Espagne. (Roder. Tolet., *De reb. Hisp.*, l. IV, c. 13.)

La chronique de Lucas de Tuy, contemporaine de celle de Rodrigue, et la chronique d'Alonzo X, écrite une vingtaine d'années après, donnent encore plus de détails sur la bataille de Clavijo; Mariana renchérit encore sur toutes ces fables, en racontant que le combat dura deux jours, et que les chrétiens furent battus le premier. C'est à un moine bénédictin du 16e siècle, le père Perez, qu'appartient l'honneur d'avoir le premier battu en brèche par une solide critique tout cet échafaudage de mensonges, sur lequel tous les historiens bâtissaient à l'envi l'un de l'autre.

Quant à ce fameux diplôme, connu sous le nom de *Voto de Santiago*, et dont aucun des vieux chroniqueurs, si curieux pourtant de miracles, ne dit un seul mot, Sandoval et Masdeu démontrent par des preuves irrécusables la fausseté de ce document, rédigé beaucoup plus tard, dans le but de légitimer la dîme sur les récoltes, qui se levait encore il y a quelques années en Espagne sous le nom de *vœu de saint Jacques*. Voici quelques-unes des preuves qu'ils allèguent : les Maures ayant exigé, dit-on, le tribut de cent vierges payé naguère par le roi Mauregato, le refus de Ramiro décida leur attaque; et, dans le diplôme, Ramiro, reprochant à ses prédécesseurs, Aurelio et Silo, d'avoir payé ce honteux tribut, caractérise leur lâcheté dans les termes les plus durs, langage peu naturel dans la bouche d'un roi qui régnait

si peu de temps après eux. On y cite, par un anachronisme évident, la cour de Léon, où les rois des Asturies ne résidaient pas; on y parle, comme par don de prophétie, d'un cri de guerre qui n'existait pas encore; on y place la signature d'un archevêque, titre qui n'était pas reçu en Espagne, et on y fait mention d'un archevêché de Cantabrie qui n'a jamais existé; enfin le diplôme est signé par Ramiro l'an 834, huit ans avant qu'il ne fût roi.

XII.

FERNAN GONZALEZ ET LES JUGES DE CASTILLE.

(*Voyez page* 406.)

Les chroniques contemporaines ne disant rien de la Castille depuis 923 jusqu'à 930, les historiens postérieurs en date ont jugé à propos de supposer qu'en 924 la Castille, fatiguée du joug des Léonais, s'érigea en république, et élut pour la gouverner deux juges, l'un civil, l'autre militaire, « afin, est-il dit, » que ce titre de juges leur rappelât qu'ils n'étaient que les gar- » diens de la loi, sans autorité directe sur les peuples ou les » états ». Or, le comte Diego Porciellos avait marié sa fille Sulla Bella avec un certain Belchides, pèlerin allemand de noble naissance, car il n'était rien moins que neveu de Charlemagne, avec lequel il avait combattu à Roncevaux (où, par parenthèse, Charlemagne ne se battit pas), et qui se rendait à Santiago. De ce mariage étaient nés deux fils, Nuño Nuñez Rasura, qui fut nommé juge civil de Castille, et Gustios Gonzalez, aïeul des sept enfants de Lara, si célèbres dans les romances. Caïn Calvo, gendre de Belchides, fut élu juge militaire, et se distingua par ses exploits : les romances le comptent au nombre des ancêtres du Cid. Quant à Rasura, il eut pour fils et pour successeur Gonzalo Nuñez, qui, par ordre de son père, fut élevé en commun avec tous les enfants nobles de la Castille, dont il sut tellement se faire aimer que plus tard ceux-ci, contrevenant aux lois que la république nouvelle s'était imposées, lui donnèrent le titre de comte. Ce Gonzalo Nuñez se maria avec Ximena, noble Castillane, dont le père, Nuño Fernandez, fut mis à mort par Ordoño

II, et il eut pour fils et pour successeur l'illustre Fernan Gonzalez, dont on va lire la fabuleuse histoire. Mais laissons parler la chronique d'Alonzo, qui a orné de si merveilleux détails des événements déjà accomplis depuis trois siècles :

L'an 3 du règne d'Ordoño III, il advint que le comte Fernan Gonzalez, ayant envie de servir Dieu, entra sur les terres des Maures, et leur prit un château nommé Curranço ; et, ayant ouï dire que le Maure Almanzor venait à son encontre avec un grand host, et avait menacé de ne pas laisser terre ni lieu où il ne vînt le chercher, Fernan envoya dans toute la Castille ses lettres à ses vassaux, afin qu'ils sussent qu'il avait grand besoin d'eux ; et tous vinrent de bon gré, et le comte les consulta sur ce qu'il devait faire : et un chevalier très sensé, ayant nom Gonzalo Diaz, fut d'avis d'acheter la paix aux Arabes.

Mais cet avis ne plut pas au comte Fernan.

« On veut, dit-il, que nous évitions le combat ; mais, comme » on ne peut éviter la mort, il faut mourir le plus honorablement que faire se peut. Et, si nous achetons trève des Maures » en leur payant tribut, de seigneurs que nous sommes, nous nous » ferons esclaves, et, au lieu de tirer Castille de la peine et de la » presse où elle est, nous les lui doublerons... Combattons donc, » et, Dieu aidant, nous vaincrons ; et ne nous effrayons pas s'ils » sont beaucoup : car un lion vaut plus que dix brebis, et trente » loups tueraient mille agneaux. »

Quand le comte eut ainsi parlé, et rendu le cœur à ses gens, il alla chasser un sanglier sur la montagne du côté de Lara ; et le sanglier, en fuyant, amena le comte jusqu'à un ermitage construit sur la montagne, où trois ermites menaient bien pauvre vie. Le comte, étant descendu de cheval dès qu'il reconnut un lieu saint, se garda bien de tuer le sanglier, qui s'était caché derrière l'autel, mais pria dévotement Dieu de lui pardonner et de l'aider contre la gent païenne. Et à ce moment entra un des ermites, qui lui offrit de partager avec lui sa maigre pitance de pain d'orge ; et Fernan accepta, et passa la nuit avec l'ermite. Et le lendemain l'ermite lui dit :

« Comte, sache que tu vaincras toute l'host du roi maure Al» manzor, et que tu tueras tant d'ennemis qu'il n'y aura pas » compte ; et je te dis que tu conquerras une grande partie de » la terre, et que de ton sang naîtront des rois, et que ton renom

» de chevalerie résonnera dans tout le monde ; et je te dis pour » certain que tu seras prisonnier deux fois ;... et d'ici en trois jours » tu verras tous tes gens épouvantés d'un signe bien redoutable ; » mais n'aie souci, car tu vaincras par ce signe ;... et je te de-» mande seulement, quand tu auras vaincu, de te souvenir de ce » pauvre endroit où nous t'avons accueilli. »

Le comte Fernan quitta le moine, après lui avoir promis de reconnaître son bon accueil ; et, ayant retrouvé ses gens, il changea en joie le grand deuil qu'ils menaient de son absence, et leur conta tout ce qui lui était arrivé et ce que l'ermite lui avait prédit.

Le lendemain matin les Maures arrivèrent, et alors se manifesta le prodige que l'ermite avait annoncé : car un des hommes d'armes du comte, cavalier brave et accompli, montant un cheval léger et ardent, vit tout d'un coup la terre s'ouvrir devant lui, et fut englouti avec son cheval, et tous les chrétiens furent effrayés. Mais Fernan les reconforta en leur rappelant ce qu'il leur avait prédit ; et, les voyant prêts à s'enfuir, disant que Dieu les avait abandonnés : « Amis, leur dit-il, ne faites ainsi, de peur » de gagner mauvais renom pour toujours, et ne vous évanouis-» sez pas avant d'être blessés ;... et montrez-moi comment des » Castillans savent garder leur seigneur ». Et, faisant dérouler son pennon, il chargea de grand cœur sur les Maures, et les hommes du comte avaient si grand soin d'aider leur seigneur qu'ils ne se souciaient plus de la mort. Et Dieu, dans ce jour, montra quel était son pouvoir, puisqu'il y avait bien mille Maures pour un chrétien, et que treize cents hommes triomphèrent de cette immense multitude, et Almanzor s'enfuit avec un petit nombre des siens. Et cet Almanzor était chez les Maures comme un empereur ; on l'appelait en arabe le *hagib*, comme qui dirait les *cils* : car, ainsi que les cils de la paupière gardent l'œil, ainsi il gardait et défendait ses gens. Et le comte, avec leurs dépouilles, fonda un monastère à l'endroit où il avait trouvé un asyle.

Et il advint, dans la quatrième année du règne d'Ordoño, que le comte envoya ses lettres à tous ses vassaux pour qu'ils fussent réunis, cavaliers et fantassins, dans dix jours, et il envoya dire au roi de Navarre, Sancho Abarca (mort depuis trente ans), qu'il eût à réparer les meschefs qu'il avait faits à la Castille en

faisant alliance avec les Maures, et en entrant en Castille pendant que lui Fernan était allé courir l'Estrémadure, et que, sinon, il le défiait.

Le roi de Navarre leva aussitôt ses milices; mais Fernan fut prêt avant lui, en entra à la distance d'une journée de marche sur les terres de Navarre. Là il rencontra les Navarrois, et le combat commença, et don Fernan cherchait le roi, et le roi cherchait don Fernan; et enfin ils se trouvèrent et se reconnurent aux armoiries qu'ils portaient, et ils se jetèrent l'un sur l'autre, et se battirent avec tant de furie que le roi tomba mort en terre, et Fernan de l'autre côté, fort maltraité pour sa part. Et les Castillans, quand ils virent leur seigneur à terre, furent en grand souci et pensèrent que tous les beaux faits d'armes qu'ils avaient faits jusque là, ils les avaient perdus, et le désespoir leur fit perdre la crainte de la mort, en sorte que, tuant et frappant, ils arrivèrent à l'endroit où était tombé le comte et le trouvèrent blessé; et ils lui essuyèrent la figure toute tachée de sang et de boue, et le remirent sur un cheval. Et les Navarrois, en voyant le comte à cheval et leur roi mort, tournèrent le dos. Et Fernan envoya le corps du roi Sancho à Pampelune, sa capitale, avec de grands honneurs.

Arrive alors le comte de Toulouse et de Poitiers, allié de don Sancho, qui, venu trop tard pour le secourir, veut le venger, et les Navarrois se réunissent à lui. Fernan se met sur-le-champ en campagne; mais toute sa compagnie se plaint hautement de lui : » car, disent-ils, il nous faut toujours marcher armés, et jamais » notre comte ne nous laisse avoir du bon temps, et cette vie » n'est bonne que pour des démons (*para los diablos*); nous ne » voulons pas ressembler à des fantômes (*estantiguas*), qui rô» dent sans cesse et ne se reposent ni jour ni nuit : et notre sei» gneur ressemble à Satan, et nous à ces serviteurs, car jamais » nous ne prenons joie qu'à arracher l'âme au pauvre monde, » et lui n'a souci de nous ni de tout ce que nous peinons dans » cette rude vie, ni de lui-même et de son corps tout meurtri. » Et il faut que l'un de nous lui dise son fait, et comme quoi » homme au monde ne peut durer à la vie qu'il nous fait mener, » et comme quoi il faut attendre pour aller combattre qu'il soit » guéri, et que toutes ses compagnies soient arrivées. »

En effet, un cavalier, nommé Diego Layne, porte la parole

au nom de la troupe; mais le comte, aussi beau discoureur que hardi batailleur, leur adresse une longue oraison (*platica*) avec force sentences, pour leur prouver « qu'il ne faut pas retarder la bataille, car l'on ne rentre jamais dans le jour qu'on a perdu; que le lâche et le paresseux ont à mourir tout comme le brave, et ne peuvent pas s'en excuser; mais que les hauts faits ne meurent jamais; et que tous ceux qui ont renom de chevalerie ont passé par forts travaux, et n'ont pas mangé quand ils ont voulu, et qu'ils ont eu à dompter les faiblesses de la chair ». Enfin le comte leur en dit tant qu'ils trouvèrent qu'il avait bien dit, et lui promirent de faire ce qu'il leur commanderait et de le tenir pour bien.

Il est inutile d'ajouter que les Toulousains furent battus. Fernan allait dans tous les rangs, s'écriant : « Où est le comte de Toulouse? » Et celui-ci, craignant de passer pour couard (*cobarde*), se détacha de ses vassaux et alla au devant de Fernan. Et celui-ci donna au comte un tel coup de sa lance qu'il la lui passa à travers le corps, en sorte qu'il tomba en terre mort et sans âme. Et Fernan le fit relever et mettre dans une riche étoffe qu'il avait gagnée au Maure Almanzor, et il délivra tous les prisonniers Toulousains, en leur donnant à reporter le corps de leur seigneur, et en leur faisant jurer de ne pas l'abandonner jusqu'à ce qu'ils l'eussent reconduit à sa terre; ce qui se fit.

Almanzor, pour se venger de sa défaite, ayant envahi la Castille avec une armée si nombreuse qu'homme ne pouvait la compter, Fernan Gonzalez rassembla aussi tous les Castillans, et s'en fut voir son ami Pelayo le moine, pour qu'il lui dît comme l'autre fois les choses qui devaient arriver. Et quand on lui eut dit qu'il était mort, cette nouvelle lui pesa fort sur le cœur; et, s'étant mis à deux genoux devant l'autel, il fit son oraison ainsi, le mieux qu'il put, en pleurant des deux yeux : « Seigneur, dit-il, par désir de vous servir, je souffre grand souci, et je suis en grande inimitié avec les Maures et les chrétiens, parce que *les rois d'Espagne, par crainte des Maures, oublient que vous êtes leur Seigneur et deviennent les vassaux du Maure*. Et quand j'ai vu que, par crainte de la mort, ils erraient contre vous, *je n'ai plus voulu de leur compagnie et je me suis séparé d'eux*, et j'ai été abandonné de tous, et tous m'en ont mal voulu.... » Et ainsi priant, le comte s'endormit, et il lui vint un songe, et le moine Pelayo, vêtu de

blanc, lui apparut et lui promit la victoire, en ajoutant que lui, l'apôtre saint Jacques et beaucoup d'anges viendraient combattre dans ses rangs avec des armes blanches et une croix vermeille sur leur pennon.

Fernan, tout ragaillardi par cette vision, va retrouver ses gens, qu'il trouve fort courroucés contre lui, et qui lui reprochent de s'écarter comme un larrón pour aller rôder sur les montagnes. Mais il les apaise en leur racontant sa vision, et les encourage à se battre comme gens de cœur, leur annonçant sa résolution de se *tuer de ses propres mains* plutôt que de se laisser faire prisonnier; et tous promirent de mourir plutôt que de se rendre. Et, en tout, le comte n'avait dans son armée que 450 cavaliers et 15,000 fantassins (*peones*, pions). E la nuit, ses soldats virent venir en l'air un serpent de feu tout irrité, tout sanglant et comme blessé, et faisant entendre de tels sifflements que tous furent épouvantés, et se crurent d'avance vaincus. Mais le comte leur dit: « N'oubliez pas, mes amis, que les Maures sont hommes qui savent force enchantements, avec quoi ils appellent les diables et font avec eux des épouvantements. Mais, comme hommes bien entendus, vous devez savoir que le diable ne peut vous faire de mal, car Dieu lui en a ôté le pouvoir. Et allez dormir et vous retirez dans vos tentes, et de grand matin soyez tous armés : car Dieu vous aidera et vous vaincrez... » Et ils s'en allèrent tout reconfortés.

Le lendemain, quand le coq eut chanté, ils se levèrent et entendirent messe, et chacun fit son oraison et sa confession; et, le jour venu, la bataille s'engagea. Et le comte avait tant à cœur de vaincre qu'il entrait jusque dans les rangs des Maures; et un roi des Maures d'Afrique qui le cherchait étant sorti des rangs pour le combattre, Fernan fut le plus fort et le tua; et ses gens, en le voyant tué, entourèrent le comte et lui tuèrent son cheval, et le comte, à pied, l'épée à la main, se défendit en bon cavalier; mais les siens accoururent et lui donnèrent un cheval. Et on combattit tant et si fort de part et d'autre que personne ne put vaincre ce jour-là; et la plaine était couverte de cadavres. Et les chrétiens perdirent beaucoup de monde; mais ils chassèrent les Maures de leurs tentes et y passèrent la nuit, et ils restèrent armés toute cette nuit.

Le lendemain, de grand matin, les Maures furent sur pied,

faisant de si grands cris qu'il s'emblait que le ciel allait s'écrouler; et les chrétiens, après avoir ouï messe, commencèrent à combattre. Mais ce jour-là encore ils ne purent vaincre; et il y en eut beaucoup de morts et de blessés, et les vivants étaient grandement fatigués; et, la nuit, quand ils furent dans leurs tentes, le comte, les voyant tout déconfits, les reconsola de son mieux.

Et le lendemain, ils recommencèrent l'affaire (*il pleyto*, le procès) où ils l'avaient laissée; et, portait devant eux la croix, ils abaissèrent leurs lances et furent frapper ferme et droit sur les ennemis, en criant: *Santiago!* Et, tout fatigués qu'ils étaient d'avoir *travaillé* deux jours, ils *travaillèrent* le troisième encore mieux; et le comte, qui était un éprouvé cavalier, faisait grande mortalité chez les Maures, de telle sorte que personne ne tenait pied devant lui; et Gonzalez Gustios fut tué en combattant, et beaucoup de chrétiens avec lui.

Quant aux Maures, il en mourut tant que ceux qui restèrent en vie auront toujours de quoi en parler... Mais, malgré tous les efforts du comte, les chrétiens étaient si las, et avaient tant perdu des leurs, et tant et tant étaient les Maures, que le comte crut bien qu'il ne retounerait jamais en Castille. Et il se mit à prier Dieu, et à lui dire : « Seigneur, puisque je n'ai pas assez de chance pour vaincre ce combat, je ne veux pas sauver ma vie, quand même je le pourrais, et je veux me mettre en un lieu où ils me tueront: car, si j'échappais, je mourrais de chagrin de voir la Castille au pouvoir des Maures.... Et vous, Seigneur Jésus-Christ, puisque vous n'avez pas tenu ce que vous avez promis, de me secourir en cette presse, et que, moi ne vous trompant pas, vous m'avez trompé, sans doute pour me punir de mes fautes, recevez ce comté en garde, sinon il sera tout renversé par terre. » Et pendant qu'il allait ainsi se plaignant, une voix venue d'en haut lui dit: « Regarde, il te vient du secours. » Et l'apôtre saint Jacques parut au dessus de lui avec une grande compagnie d'hommes d'armes, marqués d'une croix. Et les Maures s'enfuirent tous, et le comte les poursuivit et en tua ou en prit beaucoup, et revint enterrer les morts à l'ermitage, où il fonda le couvent de San-Pedro de Arlanza.......

Dans la quatrième année de son règne, le roi don Sancho tint ses cortès à Léon, et envoya dire au comte Fernan d'y venir. Et le comte, quand il ouït cet ordre, en eut fort grand souci: car il

se tenait pour déshonoré et avili de voir baiser la main à quelqu'un en signe de dépendance. Il y vint cependant, et tous eurent grande joie de sa venue; et il amena avec lui un faucon bien dressé et un beau palefroi qu'il avait gagné sur le Maure Almanzor. Et le roi Sancho fut charmé du palefroi et du faucon, et proposa au comte de les lui acheter; mais le comte refusa de les vendre et les offrit au roi en pur don. Mais le roi ne voulut pas, et offrit pour eux mille marcs (*marcos*) de la monnaie qui avait cours alors. Et ils convinrent d'un jour où cette somme devait être payée, et si elle ne l'était pas, elle devait être doublée par chaque jour de retard.

Le roi de Navarre, don Garcia, ayant attiré le comte à sa cour, sous un faux semblant de mariage avec sa fille doña Sancha, le fit jeter en prison, et Fernand, se voyant dans les fers, s'écria : « Ah ! Seigneur Dieu, qui m'avez abandonné, je me tiens pour mal jugé par vous; et si vous étiez ici bas sur terre, je voudrais vous appeler en défi (*reptar*), pour vous prouver que je n'ai jamais mal agi contre vous.... » Et les Castillans eurent grand souci quand ils apprirent la prison de leur comte, et peu s'en fallut qu'ils ne perdissent l'entendement.

Or, il advint qu'un comte lombard qui allait en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle eut envie de voir le comte, et gagna ses geôliers. Et, quand ils eurent causé long-temps, le comte lombard (ou normand, dans la romance n° 24 de la collection de Depping : *Preso esta Fernan Gonzalez*), s'en alla à la cour du roi Garcia, auprès de l'infante doña Sancha, et quand il la vit si belle et si bien parée, il lui reprocha d'être cause que le plus brave chevalier de la Castille languissait en prison, et de rendre ainsi service aux Maures, en ôtant aux chrétiens leur plus grand appui. Et doña Sancha, tout émue, envoya une de ses damoiselles dans la prison pour le reconforter; et celle-ci revint raconter à sa maîtresse la pauvre vie que menait le comte, et comme quoi il mourrait si elle n'allait pas le consoler. Et doña Sancha entra dans la prison du comte, et lui promit de l'en tirer s'il lui jurait sa foi qu'il l'épouserait quand il serait libre, et qu'il ne l'abandonnerait jamais pour aucune femme. Et le comte le promit de grand cœur, et elle le sortit aussitôt du château, et s'enfuit en grand secret avec lui. Mais le comte ne pouvait marcher, à cause du grand poids des fers qu'il traînait; l'infante dut le porter sur son dos.

Et ils marchèrent ainsi jusqu'au jour, et ils se cachèrent sur la montagne, dans un bois bien épais. Or, il se trouva qu'un archiprêtre du château, homme méchant et félon, fut à la chasse avec un faucon, et les chiens donnèrent du nez là où étaient les prisonniers. Et l'archiprêtre, joyeux de les avoir découverts, leur dit : « Ah ! dons traîtres (*donos traydores*), vous n'échapperez pas ainsi au roi don Garcia, qui vous donnera mauvaise mort..... » Et le comte le supplia, et lui promit une de ses meilleures villes s'il voulait se taire et les laisser partir. Mais l'archiprêtre refusa, à moins que le comte ne lui laissât accomplir sa volonté (*compir su volontad*) avec l'infante. Le comte, à ces mots, sentit un coup le frapper au cœur, comme si on le perçait d'une lance, et lui dit qu'il demandait une chose sans raison et voulait grande solde pour peu de travail.

Mais l'infante, en femme avisée, représenta au comte qu'il ne fallait pas hésiter à faire cela, et puis encore pour sauver sa vie, et que personne n'en saurait rien. Éloignons-nous seulement, dit-elle à l'archiprêtre, que le comte ne puisse nous voir, car il en aurait trop grand crève-cœur. Et quand ils furent un peu éloignés, l'archiprêtre voulut la prendre dans ses bras ; mais l'infante le saisit vigoureusement, et, l'attirant à soi : « Ah donc ! traître, lui dit-elle, je crois que je vais me venger de vous. » Et elle le tint ainsi jusqu'à ce que le comte arrivât, qui, prenant un couteau au côté de l'archiprêtre, lui en donna à travers le ventre ; et ils prirent sa mule, son faucon et ses chiens, et se mirent en route.

Cependant les Castillans, fort empêchés de savoir comment ils pourraient tirer leur seigneur de sa prison, avaient fait une image de pierre à la ressemblance du comte ; et ainsi faite, tous avaient juré dessus de la garder, et il lui avaient baisé la main en signe d'hommage, comme si c'était le comte ; et, la mettant sur un char, ils l'avaient enmenée avec eux, en promettant de ne jamais revenir en arrière tant qu'elle ne reviendrait pas, et de ne pas fuir tant qu'elle ne fuirait pas ; et ils se promirent aussi de ne pas revenir non plus sans le comte, et que celui qui reviendrait sans lui serait un traître ; et ils avaient mis à son doigt de pierre le sceau de la Castille ; et, au nombre de trois cents, ils chevauchaient autour du char, allant au pas des bœufs qui le traînaient.

Les fugitifs cependant venaient bien fatigués et trottant sur la mule, Quand ils virent une troupe de cavaliers qui s'avançait vers

eux; et sachez qu'ils eurent grand peur, croyant qu'on les poursuivait, et ne savaient où se cacher. Mais enfin le comte, en les regardant bien, cria à doña Sancha : « Sortez, sortez, car je vois flotter le pennon de Castille, et ces cavaliers sont mes vassaux, et cette bannière est la mienne. » — «Castille! Castille! s'écrièrent-ils tout joyeux, en baisant les mains à tous deux, notre vœu est rempli, et la *pierre du comte* va marcher en arrière. » Et ils arrivèrent ainsi à la ville voisine, où on ôta les fers du comte, qui tint aussi son vœu, et célébra ses noces avec doña Sancha (1)......

Le roi Sancho ayant envoyé dire au comte de venir à ses cortés, ou de lui rendre son comté, le comte, que la chronique (fort différente en cela de l'histoire) nous représente comme ayant fort à cœur de ne pas se révolter contre son seigneur, « car les Castillans ne sont pas habitués à faire de telles choses », s'y rendit avec sept cavaliers seulement, et il se mit à genoux devant le roi, et voulut lui baiser la main ; mais le roi la lui refusa, l'accabla de reproches, et le fit jeter en prison.

A cette nouvelle, la comtesse de Castille tombe comme morte; mais un de ses chevaliers lui fait observer avec beaucoup de sens que toutes ses plaintes ne serviront de rien au comte, et qu'il vaut mieux essayer de le tirer de prison. Cinq cents chevaliers se mettent en route avec la comtesse, et ils s'en vont par les montagnes pour ne pas être découverts, et ils se cachent dans un bois. La comtesse, un bourdon à la main, comme un pèlerin, s'en va à Léon avec deux chevaliers, et fait demander au roi de lui laisser voir le comte ; et le roi la reçoit fort bien, et lui accorde sa demande, et fait ôter les fers au comte pour le temps que sa femme serait près de lui, et leur fait préparer un bon lit pour qu'ils pussent y dormir ensemble.

Doña Sancha s'en fut à la prison; et, quand le comte vit sa femme bien aimée, il commença à pleurer de ses deux yeux, et la comtesse le reconforta. Et, quand fut venu le matin, elle lui fit vêtir ses vêtements, et le comte sortit à sa place sans que le geôlier le reconnût ; et il fut retrouver ses vassaux, qui l'accueillirent avec grande joie comme homme qui sort d'un mauvais pas.

(1) On montre près de Najera, sur la cime d'une montagne, une pierre qu'on appelle *piedra del Conde*, et qui fut placée, dit-on, au lieu même où le comte retrouva son épouse.

Quand le roi Sancho sut l'échappée du comte, il en eut souci comme s'il avait perdu son royaume. Mais il ne voulut pas s'en prendre à la comtesse, qui l'apaisa par de bonnes paroles, et il la fit reconduire dans son comté avec grand honneur.

Cependant le roi don Sancho n'avait pas payé sa dette au comte pour le faucon et le palefroi ; et celui-ci, ne pouvant se faire payer, entra sur les terres du roi, et y saisit force troupeaux et prisonniers. Et le roi dit à son majordome de prendre beaucoup d'argent avec lui pour payer le comte. Mais quand ils en vinrent à compter, ils virent que la dette avait grossi tellement que tout l'or du monde ne suffirait pas à l'acquitter. Et le roi, fort empêché et marri de son marché, se consulta avec ses vassaux, et tous furent d'accord de tenir le comte libre de toute redevance et hommage, si, à ce prix, il voulait quitter le roi de sa dette. Et le comte y consentit de grand cœur, tout joyeux de n'avoir plus à baiser la main d'homme sur terre ; et ainsi la Castille échappa à la servitude des rois de Léon. Et le comte, l'année suivante, mourut de sa mort dans sa ville de Burgos, et on l'enterra, comme il l'avait voulu, à San Pedro de Arlanzo ; et son fils Garsia Fernandez lui succéda.

XIII.

INDÉPENDANCE DE LA CASTILLE.

(*Voyez page* 427.)

Un examen attentif des nombreux actes et documents qui portent a signature de Fernan démontre ou la fausseté de ces documents ou l'importance exagérée que l'on a attribuée à des formules insignifiantes, ou qui signifient tout autre chose que ce qu'on leur fait dire. Ainsi l'on a fait grand bruit de quelques chartes, d'une date antérieure à 950, qui contiennent ces formules : « Regnante *Ranimiro rege* in Legione, et Garseano in Pampilona, et Ferdinando comite in Alava et Castella. » (Voy. *Colleccion de documentos de Castilla, del real archivo de Simancas*, n. 199, tome VI, p. 10.) Mais qu'on lise les documents suivants, et l'on y verra, n° 208 : « Regnante principe Garseano in Pampilona, et

comite Flagino in Vecharia »; on y verra, n° 209 : « Regnante Garsia in Pampilona, et Fortunio Galendonis præfatus (ou plutôt præfectus) in Nagera ». Or ces comtes Flaginus et Fortun n'étaient certainement pas des rois.

Enfin, au n° 216, on trouve cette phrase, qui explique toutes les autres et fixe le sens de la formule : « Regnante principe nostro in Pampilona, et, *sub illius imperio*, frater ejus Ranimiro in Vecharia. » La formule habituelle : « Fernan, par la grâce de Dieu, gouvernant la Castille et l'Alava », n'implique nullement une souveraineté absolue et indépendante ; cette souveraineté n'est clairement exprimée que dans le fameux *voto de San Millan*, daté de 932, qui attribue à saint Millan l'honneur d'une bataille, sans nom et sans date, gagnée par Fernan sur les Arabes. Mais l'authenticité de ce document, comme celle de la bataille, a été révoquée en doute par tous les historiens doués d'un sain esprit de critique. Il suffit de lire une fois ce fameux diplôme pour faire justice du ridicule et de l'anachronisme littéraire de certaines phrases, telles que : « Cum, favente Deo, *sublimitas nostra* totius Castellæ obtineret consulatum » ; et : « Domino Nostro J.-C. cœli terræque obtinente regnum, et, sub ejus ditione, Ferd. Gundisalvi comite totius Castellæ principatum » ; formes qui semblent empruntées aux chancelleries du bas-empire.

Le double but de cette charte apocryphe est du reste assez évident : il s'agit d'abord d'attribuer au monastère de San Millan ou de Saint-Émilien, avec le consentement du roi de Léon, a-t-on soin de nous dire, une dîme en denrées et bestiaux que doivent payer tous les *pueblos* de la Castille ; puis de reculer autant que possible les limites du comté de Castille, que nous y voyons s'étendre depuis Sepulveda jusqu'à l'extrémité de la Biscaye d'une part, et Tudela de l'autre.

FIN DU TOME II.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

LIVRE III.

Espagne arabe.

LIVRE IV.

Espagne chrétienne.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

FIN DE LA TABLE.



